

CLASSIQUES GARNIER

CERVANTÈS

L'INGÉNIEUX HIDALGO

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE

II



LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

— PARIS —

Q1
97



AYUNTAMIENTO DE MADRID



0100767829

Ayuntamiento de Madrid

69/123428

70/745171

70/745172

71/73193

55/795559

L'INGÉNIEUX HIDALGO
DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE





DON QUICHOTTE

L'INGÉNIEUX HIDALGO

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE

PAR

MICHEL DE CERVANTÈS SAAVEDRA

TRADUCTION DE DELAUNAY

Revue, corrigée et augmentée d'une

NOTICE SUR LA VIE DE CERVANTÈS

PAR

ADRIEN GRIMAU

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

BOZ GILCHETTE

DE LA MARQUE

ADRESSE DE L'ÉCRIVAIN

PARIS 15, RUE DE LA VILLE

PARIS 15, RUE DE LA VILLE

PARIS 15, RUE DE LA VILLE

PARIS 15, RUE DE LA VILLE

PARIS 15, RUE DE LA VILLE



R. 22.952

PARIS

PARIS 15, RUE DE LA VILLE

PARIS 15, RUE DE LA VILLE

L'INGÉNIEUX CHEVALIER

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE

SECONDE PARTIE

PROLOGUE

AU LECTEUR

Dieu me soit en aide ! lecteur illustre ou plébéien : avec quelle impatience tu dois attendre ce prologue, croyant y trouver des représailles, des injures ou des critiques contre l'auteur du second *Don Quichotte* ! Je veux parler de celui qui fut, dit-on, engendré à Tordesillas et qui naquit à Tarragone ¹. Eh bien ! en vérité, je ne te donnerai pas cette satisfaction : car, si les injures réveillent la colère dans les cœurs lâches et pusillanimes, dans le mien elles font un effet tout contraire. Tu voudrais, sans doute, que je le traitasse d'ignorant, d'insensé, de téméraire ? Mais telle n'est point mon intention. Qu'il soit puni par sa faute, qu'elle s'attache à lui, et grand bien lui fasse.

Ce qui m'a le plus affecté, c'est qu'il me traite de vieux et de manchot, comme s'il était en mon pouvoir d'arrêter le

¹ Allusion à l'auteur qui, sous le pseudonyme de Alonso Fernandez de Avellaneda, natif de Tordesillas, publia à Tarragone une seconde partie de *Don Quichotte*.

temps et de faire qu'il ne passât pas pour moi, ou comme si ma main avait été brisée dans quelque taverne et non dans l'action la plus mémorable qu'aient vue les siècles passés, qu'admirent les siècles présents, ou que peuvent espérer de voir les âges futurs. Si mes blessures ne brillent pas aux yeux de ceux qui les voient, elles sont du moins estimées par les personnes qui savent comment je les ai reçues. Les dangers du soldat dans la bataille l'honorent bien plus que le salut qu'il trouve dans la fuite : et, quant à moi, si dans ce moment on me faisait espérer l'impossible, j'aimerais bien mieux m'être trouvé dans cette célèbre journée que de n'en avoir point partagé les périls et d'être sans blessures ; celles que le soldat porte sur le visage et sur la poitrine sont des étoiles qui le conduisent au ciel de l'honneur, et le font aspirer à ces justes éloges qu'on n'accorde pas aux cheveux blancs, mais au mérite, qui s'accroît et se fortifie avec les années.

J'ai vu encore avec peine qu'il m'appelle envieux, et qu'il me croit assez ignorant pour m'apprendre ce que c'est que l'envie. En honneur et en conscience, des deux espèces d'envie qu'il y a, je ne connais que celle qui est sainte, noble et bien intentionnée. Cela étant, je n'ai à m'attaquer à aucun prêtre¹, surtout quand il joint à ce titre celui de familier du Saint-Office. Si mon accusateur a réellement en vue celui qu'il paraît désigner, il se trompe du tout au tout : j'adore l'esprit, j'admire les œuvres, ainsi que la vie honorable de celui dont il parle. Cependant, je remercie l'auteur d'avoir dit que mes *Nouvelles* sont plus satiriques qu'exemplaires, mais qu'elles sont bonnes et qu'elles ne pourraient l'être si elles ne contenaient un peu de tout. Mais il me semble t'entendre dire, ami lecteur, que je m'avance peu et que je me contiens trop dans les limites de ma modestie. En vérité, l'on ne doit point accroître les chagrins d'un homme affligé ; et ceux de cet écrivain doivent être grands, puisqu'il n'ose pas se montrer à ciel découvert, et qu'il déguise son nom et sa patrie, comme s'il était coupable de quelque crime de lèse-majesté. Si, par aventure, tu viens à le connaître, dis-lui, de ma part,

¹ Lope de Vega.

que je ne me regarde point comme offensé : que je sais bien ce que sont les tentations du démon, et que l'une des plus grandes qu'il puisse employer est de mettre dans la tête d'un homme qu'il est en état d'écrire et d'imprimer un livre, qui doit lui rapporter autant d'honneur que de profit, autant de profit que d'honneur. Et, pour confirmer ce que je viens de dire, je désire qu'avec ta grâce et ton esprit tu lui répètes ce conte :

« Il y avait à Séville un fou, qui donna dans la plus gracieuse extravagance dont jamais fou au monde se soit avisé. Il avait fait un tuyau de jonc, pointu par le bout ; et lorsqu'il attrapait un chien dans la rue ou ailleurs, il lui prenait une des pattes de derrière sous son pied, lui levait l'autre avec la main, et, du mieux qu'il pouvait, il introduisait son tuyau dans un endroit où, en soufflant, il rendait l'animal rond comme une boule. Quand il l'avait mis en cet état, il lui donnait deux petits coups de la main sur le ventre, et le lâchait en disant aux assistants qui étaient toujours nombreux : *Cröyez-vous maintenant que ce soit un petit travail que d'enfler un chien ? Pensez-vous maintenant que ce soit un petit travail que de faire un livre ?* »

Et si ce conte ne lui convient pas, tu lui diras, ami lecteur, celui-ci, où il s'agit encore de fou et de chien.

« Il y avait à Cordoue un autre fou, qui avait l'habitude de porter sur sa tête un morceau de dalle en marbre, ou une pierre assez lourde. Lorsqu'il rencontrait un chien sans défiance, il s'en approchait et laissait tomber d'aplomb sur lui le poids qu'il portait. Le chien se fâchait, aboyait, hurlait, et s'enfuyait en courant. Or, il arriva que, parmi les chiens sur lesquels il laissa tomber sa charge, il s'en trouva un qui appartenait à un bonnetier et que son maître aimait beaucoup. La pierre tomba sur la tête de ce chien qui se mit à crier. Son maître le vit et l'entendit ; il saisit une arme, se précipita sur le fou et ne lui laissa pas un os en bon état. A chaque coup, il lui disait : « Ah ! chien, voleur ; c'est mon lévrier que tu maltraites ainsi ! Tu n'as donc pas vu, cruel, que mon chien est un lévrier ? » Et ayant ainsi répété un grand nombre de fois le nom de lévrier, il renvoya le fou moulu comme

plâtre. La leçon ne fut pas perdue. Le fou se retira, et, pendant plus d'un mois, on ne le vit plus sur la place. Mais, au bout de ce temps, il revint à sa manie et eut une charge plus lourde encore. Il s'approchait du chien, le regardait attentivement, et, sans vouloir ni oser lâcher la pierre, il disait : « Celui-ci est un lévrier, prends garde ! » Et ainsi, tous les chiens qu'il rencontrait, fussent-ils dogues ou roquets, il disait que c'étaient des lévriers, et dès lors il ne lâcha plus la pierre. »

Peut-être en arrivera-t-il autant à cet historien ; il n'osera plus lâcher le poids de son esprit en livres qui, lorsqu'ils sont mauvais, sont plus durs que les pierres. Dis-lui encore que je ne me soucie guère de la menace qu'il me fait de m'enlever tout profit avec son livre. Comme dans le fameux intermède de la *Perendenga*, je lui réponds : « Vive la *veinti-cuatro*¹, mon seigneur, et le Christ pour tous ! »

Vive le grand comte de Lemos, dont l'humanité et la libéralité bien connues me soutiennent contre tous les coups de ma mauvaise fortune ! Vive l'extrême bienfaisance de l'illustre don Bernard de Sandoval y Rojas, archevêque de Tolède ! Après cela, que m'importe qu'il n'y ait plus d'imprimerie au monde, ou qu'on y imprime contre moi autant de livres que contiennent de lettres les couplets de Mingo Revulgo ! Ces deux princes, sans être sollicités par de basses adulations, sans autre motif que leur bonté personnelle, se sont chargés de prendre soin de moi, de me protéger contre l'injustice du sort, et je m'en estime plus heureux et plus riche que si la fortune, par les voies ordinaires, m'avait comblé de ses faveurs. L'honneur peut appartenir aux pauvres, mais non à l'homme vicieux ; la pauvreté voilera bien de quelques nuages la noblesse, mais elle ne saurait l'obscurcir entièrement : et, comme la vertu brille d'un éclat qui lui est propre, malgré tous les inconvénients de l'indigence, elle sait se faire estimer et protéger des esprits nobles et élevés.

Je ne t'en dirai pas davantage, ami lecteur. Je t'avertis seulement que cette seconde partie du *Don Quichotte*, que je

¹ Les vingt-quatre, nom donné aux officiers municipaux de Séville, de Grenade et de Cordoue.

t'offre en ce moment, est taillée sur le même patron et dans le même drap que la première. Dans celle-ci, je te donne don Quichotte dans la suite de ses aventures et conduit jusqu'à la mort et à la sépulture, afin que personne ne s'avise de lui attribuer de nouvelles actions. Les anciennes suffisent, et c'est bien assez qu'un homme honorable t'ait fait connaître les sages folies de don Quichotte, sans qu'un autre vienne s'en mêler : la trop grande abondance même des meilleures choses fait qu'on les estime peu ; sont-elles mauvaises, on les supportera, s'il n'y en a guère. J'oubliais de te dire d'attendre le *Persis*, que je suis en train de terminer, ainsi que la seconde partie de *Galathée*.

CHAPITRE PREMIER

DE LA MANIÈRE DONT SE CONDUISIRENT LE CURÉ ET LE BARBIER
AVEC DON QUICHOTTE, PENDANT SA MALADIE.

Cid Hamet Ben Engeli raconte, dans la seconde partie de cette histoire, qui contient la troisième sortie de don Quichotte, que le curé et le barbier furent près d'un mois sans voir leur ami, pour ne pas lui rappeler ce qui s'était passé. Cependant ils ne laissèrent pas de visiter souvent la nièce et la gouvernante, leur recommandant de le bien traiter, et de lui donner une nourriture fortifiante, bonne pour le cœur et le cerveau, d'où sans doute provenait tout le mal : elles répondaient qu'elles en usaient ainsi, et qu'elles continueraient avec tout le soin possible, d'autant plus qu'il y avait des moments où leur maître paraissait tout à fait dans son bon sens. Cette nouvelle causa beaucoup de joie aux deux amis, qui se félicitaient d'avoir imaginé l'enchantement pour le ramener sur la charrette à bœufs, comme on l'a vu dans le dernier chapitre de la première partie de cette grande et véridique histoire : en conséquence, ils résolurent de le visiter, pour s'assurer par eux-mêmes de cette amélioration dans son esprit, quoiqu'ils la regardassent presque comme impossible ; mais ils convinrent entre eux qu'ils ne toucheraient à aucun point qui eût rapport à la chevalerie errante, pour ne point rouvrir une blessure encore trop récente. Ils le trouvèrent assis sur son lit, vêtu d'une camisole de laine verte, avec un bonnet rouge à la façon de Tolède ; il était si sec et si décharné qu'on l'eût pris pour une momie. Ils furent très bien reçus, lui demandèrent des nouvelles de sa santé : il leur en rendit compte en homme de bon sens, et même en termes choisis. La conversation devint ensuite plus intéressante ; on vint à parler des affaires d'Etat, de la forme du gouvernement : on corrigeait un abus, on en détruisait un autre ; on réformait une coutume, on abolissait celle-là, chacun tranchant du législateur, faisant le Lycurgue, le

moderne Solon; enfin, on changea totalement la face du gouvernement, si bien qu'on eût dit qu'ils l'avaient mis dans un creuset, et qu'il était sorti tout autre. Sur toutes les matières qui furent traitées, don Quichotte parla avec tant de sagesse, que les deux examinateurs furent convaincus qu'il avait entièrement recouvré la raison.

La nièce et la gouvernante étaient présentes à la conversation, et ne se lassaient pas de rendre grâces à Dieu de la guérison de leur maître. Mais le curé, abandonnant la résolution qu'il avait prise d'abord de ne pas parler de chevalerie, voulut pousser l'épreuve jusqu'au bout, et voir si la guérison de don Quichotte était vraie ou fausse : ainsi, de fil en aiguille, il vint à parler des nouvelles récemment arrivées de la cour, disant, entre autres choses, qu'on tenait pour certain que le Turc descendait avec une puissante flotte, mais qu'on ignorait son dessein et sur quel endroit devait fondre ce nuage ; que ces projets avaient répandu dans toute la chrétienté l'alarme que l'infidèle renouvelle ainsi tous les ans, et que Sa Majesté venait de pourvoir à la sûreté de Naples, de la Sicile et de l'île de Malte. « Sa Majesté, répondit don Quichotte, agit en guerrier prudent lorsqu'elle fortifie à temps ses Etats, pour que l'ennemi ne les surprenne pas sans défense ; mais, si elle me demandait un conseil, je lui en donnerais un auquel elle est bien éloignée de penser. — Ah ! pauvre don Quichotte, dit en lui-même le curé, en entendant ces mots, Dieu te garde ! te voilà, je crois, retombé dans ta folie. » Le barbier, ayant la même pensée que lui, demanda à don Quichotte quelle était cette mesure qu'il serait bon, selon lui, de prendre ; car, ajouta-t-il, il pourrait se faire qu'elle fût du nombre de ces avis impertinents qu'on a coutume de donner aux rois. « Mon avis, seigneur râpeur de barbes, répondit don Quichotte, n'est point impertinent, mais au contraire très pertinent. — Je ne dis pas non, répliqua le barbier, mais l'expérience nous a prouvé que la plupart des projets que l'on présente à Sa Majesté sont impossibles à exécuter, insensés, ou même nuisibles à l'Etat ou au souverain. — Le mien, repartit don Quichotte, n'est ni impossible ni insensé ; c'est le plus facile, le plus juste, le

plus convenable et le plus prompt de tous les moyens qui puissent entrer dans la cervelle d'un donneur d'avis. — Vous tardez trop à nous l'apprendre, seigneur, dit le curé. — Je ne me soucie pas trop de le dire en ce moment, répondit don Quichotte, pour que demain matin il parvienne aux oreilles des conseillers du roi, et qu'un autre reçoive les éloges et le prix dus à mon travail. — Pour moi, dit le barbier, je jure devant Dieu et devant les hommes de ne le dire ni à roi, ni à Roch, ni à homme mortel : c'est un serment que j'ai trouvé dans la romance du curé, lequel, dans sa préface, fit connaître au roi le larron qui lui avait volé cent doublons et sa mule qui allait si bien l'amble. — Je ne connais point cette histoire, répondit don Quichotte ; mais je sais que ce serment est bon, car le seigneur barbier est homme de bien. — Quand même il ne le serait point, dit le curé, je répons pour lui qu'il ne parlera pas plus qu'un muet, sous peine de payer l'amende. — Et vous, seigneur curé, reprit don Quichotte, qui me répondra de vous ? — Ma profession, qui m'oblige à garder un secret. — Eh bien, corbleu ! il suffirait que Sa Majesté fit publier, à son de trompe, que tous les chevaliers errants qui se trouvent en Espagne eussent à se rendre à la cour, à jour nommé. Quand il n'en viendrait qu'une demi-douzaine, tel d'entre eux pourrait suffire, à lui seul, pour détruire toute la puissance des Turcs. Prêtez-moi votre attention, seigneurs, et suivez mon discours. Est-ce une chose nouvelle, dites-moi, qu'un seul chevalier errant détruise une armée de deux cent mille hommes, comme s'ils n'avaient à eux tous qu'un seul cou et qu'ils fussent faits de pâte ? Combien de nos histoires sont remplies de ces merveilles ! Si, par malheur pour moi (je ne veux pas dire pour un autre), vivait aujourd'hui le fameux don Bélianis ou quelque autre des innombrables descendants d'Amadis de Gaule, et qu'il attaquât le Turc, croyez-vous qu'il ne le réduirait pas à merci ? Patience, Dieu regardera son peuple en pitié, et suscitera quelque chevalier qui, s'il n'est aussi vaillant que ceux des temps passés, les égalera du moins en courage. Dieu m'entend, je n'en dirai pas davantage. — Ah ! s'écria la nièce, que je meure, si mon oncle n'a pas l'inten-

tion de retourner à sa chevalerie errante ! — Je dois mourir chevalier errant, répondit don Quichotte : que le Turc monte ou descende avec autant de force qu'il voudra, je le répète, Dieu m'entend. — Je supplie Votre Grâce, dit à ce propos le barbier, de me permettre de lui conter, en peu de mots, une aventure arrivée à Séville, qui vient ici fort à propos. » Don Quichotte et le curé y consentirent, et le barbier commença ainsi :

« Dans l'hôpital des fous de Séville il y avait un homme que sa famille avait fait enfermer, parce qu'il avait perdu le jugement. Il était gradué en droit canon à Ossune ; mais l'eût-il été à Salamanque, qu'au dire de plusieurs il n'en eût pas été moins fou. Au bout de plusieurs années de réclusion, ce licencié vint à se persuader qu'il avait recouvré son bon sens. Dans cette pensée, il écrivit à l'archevêque, le suppliant instamment, et avec de fort bonnes raisons, de le retirer de la misère dans laquelle il vivait, puisque la miséricorde de Dieu lui avait rendu le jugement ; il ajoutait que ses parents, pour jouir de son bien, le retenaient en prison, soutenant, contre toute vérité, qu'il serait fou jusqu'à la mort. L'archevêque, persuadé par plusieurs billets pleins de sens et de raison, chargea un de ses chapelains de s'informer auprès du directeur de l'hôpital si ce que lui écrivait ce licencié était vrai, et de causer lui-même avec cet homme, ajoutant que, s'il le trouvait réellement dans son bon sens, il le fit sortir et lui rendit la liberté. Le chapelain fit ce que lui prescrivait l'archevêque. Le directeur lui dit que cet homme était toujours fou ; qu'après avoir parlé longtemps avec beaucoup de raison, il retombait dans des extravagances non moins longues que sa prétendue sagesse, comme il pourrait s'en convaincre aisément après l'avoir entretenu. Le chapelain voulut en faire l'épreuve : il causa pendant plus d'une heure avec le fou ; et, pendant tout ce temps, il n'échappa à ce dernier aucune extravagance : au contraire, il s'exprimait avec tant de sagesse et de raison, que le chapelain le crut entièrement guéri. Entre autres choses, il disait que le directeur voulait le retenir afin de ne pas perdre les présents que lui faisait sa famille pour qu'il soutint que

le prisonnier était toujours fou, quoiqu'il eût des intervalles lucides ; que ce qui, dans sa disgrâce, lui faisait le plus de tort, c'était sa grande fortune, parce que, pour en conserver la jouissance, ses ennemis avaient recours au mensonge, et niaient la grâce que lui avait faite le Seigneur de le changer de bête en homme. Enfin, il s'exprima de manière à rendre suspect le directeur, à faire passer ses parents pour des gens avides et sans âme ; il parut si raisonnable que le chapelain résolut de le conduire à l'archevêque, pour que celui-ci pût juger par lui-même de la vérité. Il pria donc le directeur de rendre au licencié ses anciens habits : le directeur l'engagea de nouveau à prendre bien garde à ce qu'il faisait, soutenant encore que le licencié était toujours fou. Le chapelain ne tint compte de ses représentations, et le directeur fut obligé d'obéir, voyant que c'était l'ordre de l'archevêque : il rendit au licencié ses habits, qui étaient bons et décents. Lorsque celui-ci se vit dépouillé du costume de fou et habillé en homme sage, il supplia le chapelain de lui permettre, avant de partir, d'aller prendre congé de ses camarades les fous ; le chapelain y consentit, et voulut l'accompagner pour voir ces malheureux ; d'autres personnes allèrent avec eux. Ils arrivèrent devant une cage dans laquelle était un fou furieux, mais pour le moment assez tranquille. « Frère, lui dit le licencié, vois si tu as quelque commission à me donner : je retourne chez moi. Dieu, dans sa miséricorde infinie, m'a rendu la raison, sans que je la méritasse ; je suis entièrement guéri et dans mon bon sens : car rien n'est impossible au pouvoir de Dieu. Ainsi, mets en lui toute ton espérance, et crois que, puisqu'il m'a rendu à mon premier état, il pourra t'accorder la même grâce si tu as recours aux prières. J'aurai soin de t'envoyer de bonnes choses à manger : car, je le sais par expérience, toutes nos folies ne viennent que parce que nous avons l'estomac vide et le cerveau rempli de vent. Prends courage, ranime-toi car l'abattement dans le malheur détruit la santé et ne fait qu'avancer la mort. » Un autre fou, placé dans une cage en face de celle du furieux, entendit ce discours ; et, se levant de dessus une vieille natte sur laquelle il était couché tout nu, il demanda

À grands cris quel était celui qui s'en allait ainsi sage et guéri. « C'est moi, frère, répondit le licencié; je n'ai plus que faire en ces lieux, et je rends grâces au ciel de la grande faveur qu'il m'a faite. — Prends garde à ce que tu dis, licencié, reprit le fou; que le diable ne t'abuse pas : crois-moi, retourne dans ta cage, et crains d'en sortir. — Je suis certain d'être guéri, répondit l'autre, et je n'aurai plus besoin de revenir dans cette maison. — Toi, guéri ! Va, que Dieu te conduise; mais je jure par Jupiter, dont je représente sur terre la majesté souveraine, que, pour le seul péché qu'elle commet en te reconnaissant pour sage et en te rendant la liberté, je châtierai si bien Séville qu'elle s'en souviendra dans tous les siècles des siècles. Amen. Ne sais-tu pas, petit avorton de licencié, que j'en ai le pouvoir, puisque, comme je te l'ai dit, je suis Jupiter Tonnant, qui tiens dans mes mains les traits enflammés avec lesquels je peux menacer et détruire le monde ? Mais je me contenterai, contre ce peuple ignorant, d'un moindre châtiment : je priverai de la pluie la ville et tout son district pendant trois ans entiers, à partir du jour où je fais cette menace. Ah ! tu es libre, tu es guéri, tu es sage ! Moi, je suis fou, enfermé, attaché ! Va, je pense aussi peu à faire pleuvoir qu'à m'aller pendre. » Tous les assistants écoutaient attentivement les discours du fou, lorsque le licencié, se retournant vers le chapelain, et le prenant par la main : « Seigneur, dit-il, ne vous mettez point en peine des menaces de ce fou : s'il est Jupiter, et s'il refuse de faire pleuvoir, moi qui suis Neptune, le père et le dieu des eaux, je ferai pleuvoir toutes les fois que je le voudrai et qu'il sera nécessaire. — A la bonne heure, répondit le chapelain; mais, seigneur Neptune, il vaut mieux ne pas irriter le seigneur Jupiter : c'est pourquoi, veuillez retourner dans votre cage. Un autre jour que nous aurons plus de loisir, nous reviendrons vous chercher. » Le directeur et les autres personnes se mirent à rire : le chapelain faillit se fâcher. Le licencié fut dépouillé de ses habits, reconduit dans sa cage, et moi j'ai fini mon conte.

— C'est donc là, seigneur barbier, dit don Quichotte, ce conte qui venait ici si à propos que vous n'avez pu vous

empêcher de nous le rapporter ? Ah ! seigneur raseur , seigneur raseur ! bien aveugle est celui qui ne peut voir au travers d'une étamine ! Est-il possible que Votre Grâce ignore que les comparaisons que l'on fait d'esprit à esprit, de valeur à valeur, de beauté à beauté, de famille à famille, sont toujours odieuses et mal reçues ? Je ne suis point Neptune, le dieu des eaux, et je ne veux point que l'on me tienne pour sage, si je ne le suis pas. Je me fatigue seulement à faire comprendre au monde l'erreur où il est en ne voulant point renouveler les temps si heureux où brillait l'ordre de la chevalerie errante. Mais, je le vois bien, ce siècle dépravé ne mérite pas de jouir des biens infinis que répandaient autour d'eux ces chevaliers, qui soutenaient seuls le fardeau de défendre les royaumes, de protéger les damoiselles, d'assister les pupilles et les orphelins, de châtier les superbes et de récompenser les humbles. La plupart des chevaliers d'aujourd'hui préfèrent le damas, le brocart, les riches étoffes, aux cottes de mailles dont se couvraient leurs ancêtres. Il n'y en a plus qui dorment dans les champs, exposés aux inclémences du ciel, armés de pied en cap ; qui, sans quitter l'étrier, appuyés sur leur lance, cherchent à tromper le sommeil, comme faisaient les chevaliers errants. Vous n'en verrez point qui, sortant d'un bois, gravissent une montagne, descendent de là sur une plage stérile et déserte, au bord d'une mer souvent agitée par la tempête, y trouvent un petit bateau sans rames, sans voiles, sans mâts, sans cordages, se jettent dedans, d'un cœur intrépide, s'abandonnant aux flots implacables d'une mer profonde, qui tantôt les élève jusqu'aux nues, tantôt les plonge dans l'abîme, luttent contre les vents avec un courage invincible, se trouvent, au moment où ils s'y attendent le moins, à trois mille lieues du point d'où ils sont partis, sautent sur cette terre inconnue et lointaine, et rencontrent des aventures dignes d'être retracées, non sur le parchemin, mais sur le bronze. Maintenant, la paresse triomphe de la diligence, l'oisiveté du travail, le vice de la vertu, l'arrogance de la valeur, et la théorie de la pratique des armes, qui seules brillaient d'un éclat immortel dans l'âge d'or et parmi les chevaliers errants. Sinon, dites-moi,

qui fut plus honnête et plus vaillant que le fameux Amadis de Gaule ? Qui eut plus d'esprit que Palmerin d'Angleterre ? Qui se montra plus affable et plus complaisant que Tirant le Blanc ? Qui fut plus galant que Lisvart de Grèce ? Qui a été plus couvert de blessures et plus terrible dans le combat que don Bélianis ? Qui fut plus intrépide que Périon de Gaule ? Qui a affronté plus de périls que Félix Mars d'Hyrkanie ? Qui fut plus sincère qu'Esplandian ? plus hardi que don Ciron-gilio de Thrace ? plus brave que Rodomont ? plus prudent que le roi Sobrin ? plus téméraire que Renaud ? plus invincible que Roland ? plus gracieux et courtois que Roger, de qui descendent les ducs de Ferrare, comme Turpin nous l'apprend dans sa *Cosmographie* ? Tous ces chevaliers, seigneur curé, et beaucoup d'autres que je pourrais nommer, furent des chevaliers errants et la gloire de leur ordre. C'est d'eux ou de leurs pareils que mon avis serait que le roi se servit : il s'en trouverait bien, diminuerait beaucoup ses dépenses, et le Turc s'en arracherait la barbe. Du reste, je resterai dans ma loge, puisque le chapelain ne veut pas m'en tirer ; et, si Jupiter, comme a dit le barbier, ne veut pas faire pleuvoir, ce sera moi qui donnerai de la pluie quand il me plaira : ceci soit dit, seigneur, pour vous montrer que je vous ai fort bien compris.

— En vérité, seigneur don Quichotte, répondit le barbier, je n'ai point eu le dessein de vous déplaire : Dieu m'est témoin que mon intention était bonne et que Votre Grâce ne doit point s'en choquer. — Si je le dois ou non, répondit don Quichotte, c'est ce que je sais. — Quant à moi, dit le curé en l'interrompant, quoique j'aie à peine dit deux mots jusqu'à présent, je ne saurais garder plus longtemps un scrupule que m'a fait naître ce que vient de dire le seigneur don Quichotte. — Parlez, seigneur, répondit ce dernier ; de plus grandes choses vous sont permises : dites-nous votre scrupule, car il ne fait pas bon de s'en aller avec la conscience chargée. — Puisque vous le permettez, reprit le curé, je vous dirai donc, sans détour, que je ne saurais me persuader que toute cette bande de chevaliers errants qu'a nommés Votre Grâce aient réellement existé, aient été des hommes de chair et d'os :

je m'imagine que tout cela n'est qu'une fiction, qu'une fable mensongère ; ce sont des songes que nous racontent des hommes éveillés, ou, pour mieux dire, à moitié endormis. — Voilà, répondit don Quichotte, une autre erreur où sont tombés beaucoup de gens qui ne veulent pas croire qu'il ait existé de tels chevaliers. Plusieurs fois, et avec diverses personnes, j'ai eu occasion de la combattre : quelquefois je n'ai pu réussir à les persuader ; d'autres fois, je suis parvenu à faire jaillir la vérité, qui me semble si évidente que je pourrais dire avoir vu de mes propres yeux Amadis de Gaule : c'était un homme de haute taille, blanc de visage, la barbe belle, quoique noire, le regard à la fois doux et sévère, parlant brièvement, lent à se mettre en colère, prompt à se calmer. De même que je viens de vous faire son portrait, je pourrais peindre tous les chevaliers errants dont nous parlent les histoires : car, par l'étude que j'ai faite de leurs aventures, de leurs exploits, de leur caractère, on peut aisément, en bonne philosophie, juger de leurs traits, de leur teint, de leur stature. — De quelle taille, suivant vous, seigneur don Quichotte, pouvait être le géant Morgant ? demanda le barbier. — En fait de géants, répondit don Quichotte, les opinions sont partagées : les uns en nient l'existence, d'autres l'affirment. Cependant, la Sainte Écriture, qui ne saurait être menteuse en un seul point, nous prouve qu'il en a existé, puisqu'elle nous rapporte l'histoire de ce Philistin Goliath, qui avait sept coudées et demie de haut, ce qui fait une grandeur démesurée. Dans la Sicile, on a trouvé des os de jambes et d'épaules si longs, que leur grandeur prouve que ceux à qui ces os ont appartenu étaient hauts comme des tours élevées, ainsi que le démontre la géométrie. Malgré tout cela, je ne saurais dire au juste de quelle taille était Morgant, quoique je ne pense pas qu'il ait été fort grand : ce qui me porte à le croire, c'est que, dans le détail de ses aventures, il est dit que souvent il couchait sous un toit ; or, puisqu'il en trouvait de capables de le couvrir, il est évident qu'il n'était pas d'une taille démesurée. — Vous avez raison, dit le curé, qui, prenant plaisir à entendre débiter de si grandes folies, lui demanda ce qu'il pensait des figures de Renaud de Mautauban,

de Roland et des autres pairs de France, puisque tous avaient été chevaliers errants. — Pour Renaud, dit don Quichotte, j'oserais affirmer qu'il avait la face large, le teint clair et vermeil, les yeux toujours en mouvement ; il était chatouilleux et colère, ami des larrons et de toute espèce de gens perdus. Quant à Roland, Rotolande ou Orlando (car on lui donne ces trois noms dans l'histoire), je certifierais qu'il fut de taille moyenne, large des épaules, un peu voûté, brun du visage, la barbe hérissée, velu du corps, le regard menaçant, la parole brève, et pourtant civil et courtois. — Si Roland, dit le curé, n'était pas plus beau que vous ne le dépeignez, je ne suis plus étonné que la belle Angélique l'ait dédaigné pour la grâce, la gentillesse et la bonne mine que devait avoir ce jeune Maure que couvrait à peine un léger duvet, et auquel elle s'abandonna : elle fut sage de préférer le délicat Médor au rude et âpre Roland. — Cette Angélique, seigneur curé, répondit don Quichotte, fut une dévergondée, une coureuse, une capricieuse, qui fit autant de bruit dans le monde par ses impertinences que par sa beauté : elle dédaigna mille seigneurs, mille hommes vaillants et sages, pour un petit page imberbe, sans autre bien, sans autre recommandation que sa reconnaissance pour son ami. Celui qui a tant chanté sa beauté, le fameux Arioste, dédaignant, après son indigne choix, de raconter ses dernières aventures, qui sans doute ne furent pas très honnêtes, l'abandonne après avoir dit : « Sur une « lyre meilleure, un autre dira peut-être comment elle reçut « le sceptre du Catay. » Et sans doute ce fut une prophétie (car les poètes sont appelés *vates* ou devins), puisqu'après l'Arioste, un fameux poète d'Andalousie ¹ a chanté les larmes d'Angélique, et un autre poète castillan, que l'on peut appeler l'unique ², a célébré sa beauté. — Dites-moi, seigneur don Quichotte, reprit le barbier, parmi tant de poètes qui ont chanté Angélique, n'en est-il aucun qui ait fait contre elle quelque satire ? — Je pense bien, répondit don Quichotte, que, si Sacripant et Roland eussent été poètes, ils n'eussent pas manqué de la bien arranger : car c'est l'ordinaire des

¹ Louis Barahona de Soto.

² Lope de Vega.

amants dédaignés des maîtresses, vraies ou supposées, qu'ils ont établies de leurs pensées, de se venger d'elles par des satires et des libelles, vengeance, à vrai dire, indigne d'un cœur généreux. Au reste, il n'est point, jusqu'à présent, parvenu à ma connaissance qu'on ait publié contre la belle Angélique aucun vers diffamatoire. — Miracle ! » s'écria le curé.... Au même instant, on entendit la nièce et la gouvernante, qui avaient quitté la compagnie, faire un grand bruit dans la cour. Ils y coururent tous.

CHAPITRE II

QUI TRAITE DE LA GRANDE QUERELLE QU'EUT SANCHE PANÇA AVEC LA NIÈCE ET LA GOUVERNANTE DE DON QUICHOTTE, AINSI QUE D'AUTRES ÉVÉNEMENTS.

L'histoire raconte que le bruit qu'entendirent don Quichotte, le curé et le barbier, venait de la nièce et de la gouvernante. Sancho Pança frappait à la porte, et voulait voir son maître ; les femmes refusaient d'ouvrir, et la gouvernante disait : « Que vient chercher dans cette maison ce vagabond ? Retournez à votre maison, frère : n'est-ce pas vous qui venez débaucher notre maître, et lui faire courir les grands chemins ? — Servante de Satan ! répondait Sancho, le débauché, le séduit, celui qu'on fait courir par les chemins, c'est moi, ce n'est pas votre maître : c'est lui qui m'a emmené à travers le monde. Vous vous trompez de la moitié de votre compte : c'est lui qui m'a tiré de ma maison avec de belles paroles, me promettant une île que j'attends encore. — Que de mauvaises îles t'étouffent, maudit Sancho ! dit la nièce : qu'est-ce que c'est que des îles ? est-ce une chose à manger, gourmand que tu es ? — C'en'est pas quelque chose à manger, répondit Sancho, mais bien à gouverner, et mieux que quatre villes, et mieux que par quatre alcades de cour. — Avec tout cela, dit la servante, vous n'entrerez pas ici, boîte à

¹ Le mot *île* se dit et se disait *isla* en espagnol. Mais don Quichotte et à son imitation Sancho emploient un vieux mot *insula*, que la nièce ne comprend pas et dont Sancho lui-même ne se fait pas une idée très nette.

malices, sac à méchancetés : allez gouverner votre maison, labourer vos champs, et cessez de prétendre à des îles où ilots. »

Le barbier et le curé s'amusaient beaucoup de ce démêlé ; mais don Quichotte, craignant que Sancho ne finit par laisser échapper quelque naïveté qui ne lui fût pas trop favorable, l'appela : ainsi les deux femmes furent obligées de le laisser entrer. Le barbier et le curé prirent congé de don Quichotte, désespérant de sa guérison, en le voyant entêté de ses chimères et de sa malencontreuse chevalerie. « Vous verrez, compère, dit le curé au barbier, qu'au moment où nous y penserons le moins, notre hidalgo retournera courir les champs. — Je n'en fais aucun doute, répondit le barbier ; mais je ne m'étonne point tant de la folie du maître que de la simplicité de l'écuyer, qui croit si fermement avoir un jour une île, que rien au monde ne pourrait lui ôter cette idée de la tête. — Dieu les guérisse, dit le curé. Restons spectateurs : nous verrons ce que produira cet assortiment de folies d'un tel chevalier et d'un tel écuyer ; on dirait qu'ils ont été forgés tous les deux sur le même modèle, et les folies du maître sans celles du valet ne valent pas une obole. — Vous avez raison, dit le barbier, et je serais bien curieux de savoir de quoi ils s'entretiennent dans ce moment. — Je suis sûr, répondit le curé, que la nièce et la gouvernante pourront nous en rendre compte : elles sont assez curieuses pour se tenir aux écoutes. »

Cependant don Quichotte s'était enfermé dans sa chambre avec Sancho, et voyant qu'ils étaient seuls, il lui dit : « Je suis extrêmement fâché, ami Sancho, que tu aies été dit et que tu répètes que c'est moi qui t'ai enlevé de ta chaumière, puisque tu sais bien que je ne suis pas resté dans ma maison. Nous sommes sortis ensemble, ensemble nous avons été, ensemble nous avons voyagé ; nous n'avons eu qu'une même fortune, un même sort ; si tu fus une fois berné, moi j'ai été brisé, moulu plus de cent fois : en cela, j'ai sur toi l'avantage. — La raison le voulait ainsi, répondit Sancho, puisque, selon ce que vous dites, les mésaventures sont plus attachées aux chevaliers errants qu'à leurs écuyers. — Tu te trompes, Sancho, répondit don Quichotte ; car, comme dit le proverbe :

*Quando caput dolet, etc.*¹. — Je n'entends pas d'autre langue que la mienne, dit Sancho. — Cela veut dire, répondit don Quichotte, que quand la tête souffre, tous les autres membres souffrent : puisque je suis ton seigneur et maître, je suis la tête, et toi l'un de mes membres, puisque tu es mon serviteur ; et, pour cette raison, le mal qui me touche ou me touchera doit te toucher, comme à moi le tien. — Cela doit être ainsi, répondit Sancho ; mais, tandis qu'on me bernait comme membre, ma tête était de l'autre côté du mur, et, sans ressentir aucun mal, me regardait voler en l'air ; cependant, si les membres doivent ressentir le mal qu'éprouve la tête, la tête devrait être obligée de ressentir le mal des membres. — Tu veux dire, je pense, reprit don Quichotte, que je ne souffrais point tandis qu'on te bernait ? Ne le dis ni ne le pense : car, je te l'assure, mon esprit souffrait alors plus que mon corps. Mais laissons cela pour le moment ; nous aurons tout le temps d'y revenir. Dis-moi, ami Sancho, que dit-on de moi dans le village ? quelle opinion ont de moi le vulgaire, les hidalgos et les chevaliers ? que dit-on de ma valeur, de mes exploits, de ma courtoisie ? que pense-t-on de la résolution que j'ai prise, de ressusciter l'ordre oublié de la chevalerie ? En un mot, Sancho, je veux que tu me dises tout ce qui est parvenu à tes oreilles sur ce sujet, sans rien ajouter en bien, sans rien ôter du mal. Les vassaux fidèles sont obligés de dire à leurs seigneurs la vérité toute nue, sans que l'adulation y ajoute, sans qu'un vain respect en ôte rien. Je veux que tu saches, Sancho, que si la vérité parvenait ainsi aux oreilles des princes, sans les ornements de la flatterie, d'autres siècles, d'autres âges seraient plutôt tenus pour âges de fer que le nôtre, que j'entends même appeler l'âge d'or, par rapport à ceux qui l'ont précédé. Souviens-toi de cet avis, Sancho, afin qu'avec autant de sagesse que de bonne volonté, tu m'apprennes l'exacte vérité sur ce que je t'ai demandé. — Je le ferai volontiers, répondit Sancho, à la condition, toutefois, que Votre Grâce ne se fâchera point de ce que je lui dirai, puisque vous voulez que je vous dise les choses toutes nues, sans les revêtir d'autres habits que ceux

Quando caput dolet, cætera membra dolent

qu'elles avaient en arrivant à ma connaissance. — Je ne me âcherai nullement, dit don Quichotte, tu peux parler librement et sans crainte. — Je vous dirai donc, d'abord, reprit Sancho, que le peuple vous regarde comme un grand fou, et moi comme non moins insensé. Les hidalgos disent que, sortant des bornes de votre qualité, vous vous êtes donné du *don* et arrogé le titre de chevalier, quoique vous n'ayez que quatre pieds de vigne et deux arpents de terre avec un haillon devant et un derrière. Les chevaliers disent qu'ils ne voient pas avec plaisir que les hidalgos veulent s'égaliser à eux, surtout les hidalgos écuyers¹, qui noircissent leurs souliers et raccommodent leurs bas noirs avec de la soie verte. — Cela ne me touche en rien, dit don Quichotte; je suis toujours proprement vêtu, sans ravaudage; mes habits pourraient bien quelquefois être déchirés, mais par les armes et non par le temps. — Quant à ce qui touche votre valeur, votre courtoisie, vos exploits et le dessein que vous avez formé, les opinions sont différentes : les uns disent que vous êtes un fou, mais un fou aimable; d'autres vous croient vaillant, mais malheureux; d'autres, enfin, vous trouvent à la fois courtois et impertinent, et, sur ce sujet, ils vont épluchant tant de choses que, ni à vous ni à moi, ils ne laissent un seul os de sain. — Admire, Sancho, reprit don Quichotte, qu'en quelque endroit que se montre la vertu dans un degré éminent, elle est toujours persécutée. Bien peu, et peut-être même aucun des hommes illustres des siècles passés, n'a pu se dérober aux traits de la calomnie : Jules César, si courageux, si prudent, si vaillant capitaine, fut taxé d'ambition et de trop de recherche dans ses vêtements et dans sa manière de vivre. Alexandre, à qui ses hauts faits méritèrent le surnom de Grand, ne put éviter le reproche d'ivrognerie. On a dit d'Hercule aux douze travaux, qu'il fut lascif et voluptueux; de don Galaor, frère d'Amadis de Gaulc, qu'il fut excessivement querelleur, et son frère un pleureur continuel. Ainsi, Sancho, parmi tant de calomnies qu'ont éprouvées des gens de bien, les miennes peuvent bien passer, pourvu qu'il n'y ait pas plus que tu

¹ On appelait ainsi les hidalgos qui combattaient à pied, couverts d'écu blanc et qui, malgré leurs exploits, ne pouvaient devenir chevaliers.

n'as dit. — Ah! corps de mon père, voilà le nœud, s'écria Sancho. — Y a-t-il donc quelque autre chose? — Il reste la queue à écorcher : ce que j'ai dit, ce ne sont que tour es et gâteaux; mais, si vous désirez connaître toutes les calomnies que l'on répand sur vous, je vous amènerai ici un quidam qui vous les débitera sans qu'il y manque rien. Hier au soir est arrivé le fils de Barthélemi Carrasco, qui vient d'étudier à Salamânque, où il s'est fait recevoir bachelier. J'allai lui souhaiter la bienvenue, et il me dit que votre histoire courait par le monde, sous le titre de *l'Ingénieux Hidalgo don Quichotte de la Manche*. Il me dit encore qu'on m'y avait mis aussi sous mon nom de Sancho Pança, ainsi que madame Dulcinée du Toboso, avec d'autres choses qui se sont passées entre nous, seul à seul, ce qui me fit faire mille signes de croix, car je ne peux comprendre comment l'historien a pu les savoir. — Je t'assure, Sancho, dit don Quichotte, que cet historien doit être quelque sage enchanteur : à de telles gens rien n'est inconnu. — Et comment pourrait-il être sage et enchanteur, puisque, suivant Samson Carrasco, il s'appelle Cid Hamet Berengena? — C'est un nom maure, dit don Quichotte. — Cela doit être, répondit Sancho, car j'ai souvent entendu dire que les Maures aiment les berengenas¹. — Tu dois te tromper, reprit don Quichotte, sur le nom de ce Cid, qui veut dire en arabe *seigneur*. — Cela pourrait bien être, dit Sancho; mais si vous désirez que je le fasse venir ici, j'irai le chercher promptement. — Tu me feras beaucoup de plaisir, ami, dit don Quichotte; ce que tu m'as dit me tient tout en suspens, et je ne saurais manger une bouchée qui me profitât, jusqu'à ce que je sois informé de tout exactement. — J'y vais de suite, dit Sancho; et laissant là son maître, il alla chercher le bachelier, avec lequel il revint au bout de quelques instants, et alors, entre eux trois, il s'établit un agréable et plaisant colloqué.

¹ Malons d'eau, auhorginia.

CHAPITRE III

DU PLAISANT ENTRETIEN QU'EURENT ENSEMBLE DON QUICHOTTE,
SANCHO PANÇA ET LE BACHELIER SAMSON CARRASCO.

Don Quichotte resta tout pensif, en attendant le bachelier, de qui il espérait apprendre de ses propres nouvelles, tirées d'un livre comme lui avait dit Sancho. Il ne pouvait se persuader que cette histoire existât, puisque son épée était encore tachée du sang des ennemis qu'il avait mis à mort ; et cependant on venait d'imprimer ses hauts faits chevaleresques. Il s'imagina que quelque enchanteur, ami ou ennemi, avait opéré cette impression par art magique : s'il l'avait fait comme ami, c'était sans doute pour célébrer ses exploits, et les élever au-dessus des plus hauts faits des chevaliers errants ; si c'était un ennemi, il devait les avoir ravalés, les avoir mis au-dessous des plus vils travaux du plus mince écuyer, dont jamais on a narré les faits. Toutefois, s'il existait une telle histoire, elle devait être relevée, haute, insigne, magnifique et véritable, puisque c'était celle d'un chevalier errant. Cette pensée le consolait ; mais, d'un autre côté, il se désolait en réfléchissant que son historien était un Maure, comme l'indiquait le nom de Cid : car, des Maures, il pensait qu'on ne pouvait attendre aucune vérité, tous étant menteurs, trompeurs et faussaires. Il craignait, en outre, que l'historien n'eût traité ses amours avec peu de discrétion, au préjudice de l'honneur de sa dame Dulcinée du Toboso ; il désirait qu'il eût proclamé sa fidélité, et la dignité qu'il avait toujours gardée en dédaignant les reines, les impératrices, les damoiselles de tout rang, de toute condition, sachant tenir en bride les mouvements de la nature. Il se perdait ainsi dans une foule de pensées, quand arrivèrent Sancho et Carrasco, que don Quichotte accueillit avec beaucoup de courtoisie. Ce bachelier, quoiqu'il s'appelât Samson, n'était pas grand de taille : c'était un fin maîtois, pâle, mais plein d'esprit ; il avait environ vingt-quatre ans, le visage rond, le nez

plat, la bouche grande, tous signes d'un esprit malicieux et railleur, comme il le fit bien voir en abordant don Quichotte. Il se mit à genoux, et lui dit : « Seigneur don Quichotte, souffrez que je baise les mains de Votre Grandeur; car, par l'habit de saint Pierre que je porte, quoique je n'aie encore reçu que les quatre premiers ordres, je jure que Votre Grâce est un des plus fameux chevaliers errants qu'il y ait jamais eus et qu'il y aura jamais sur la surface du globe. Dieu garde de mal Cid Hamet Ben Engeli, qui nous a donné l'histoire de vos hauts faits, et le curieux qui l'a fait traduire d'arabe en castillan, pour l'universelle instruction des peuples! »

Don Quichotte le fit lever, et lui dit : « Il est donc vrai que l'on a écrit mon histoire, et que l'auteur est un savant Maure? — Oui, seigneur, répondit Samson, et je suis certain qu'au moment où je vous parle il y a plus de douze mille exemplaires imprimés de ce livre, en Portugal, à Barcelone, à Valence; l'on assure qu'on l'imprime aussi à Anvers. Pour moi, je tiens qu'il n'y aura pas de nation qui ne le traduise dans sa langue. — Une des choses, dit don Quichotte, qui doit donner à l'homme vertueux et distingué le plus de satisfaction, est de se voir en bonne réputation parmi ses semblables, qui impriment et publient son histoire : je dis en bonne réputation, car le contraire est pire que la mort. — Si la bonne renommée est ce qu'il y a de plus précieux, reprit le bachelier, Votre Grâce doit avoir la palme sur tous les chevaliers errants : car le Maure dans sa langue et le chrétien dans la sienne ont voulu tous deux peindre au vif votre vaillance, votre grand courage dans les dangers, votre patience dans l'adversité, votre résignation dans les malheurs et les blessures, votre honnêteté, votre retenue dans vos amours platoniques avec madame doña Dulcinée du Toboso. — Jamais, interrompit Sancho Pança, je n'ai entendu traiter de doña madame Dulcinée; on l'appelait seulement la dame Dulcinée du Toboso; ainsi l'histoire se trompe en ce point. — Cette objection, dit Carrasco, n'est pas de grande importance. — Non, certes, ajouta don Quichotte; mais dites-moi, je vous prie, seigneur bachelier, quel est celui de mes exploits que l'on préconise davantage dans cette histoire? — En cela,

répondit le bachelier, comme les goûts sont différents, les opinions varient aussi : les uns préfèrent l'aventure des moulins à vent, que vous prîtes pour autant de Briarées et de géants ; d'autres, celle des moulins à foulons ; d'autres, la description des deux armées qui devinrent des troupeaux de moutons ; celui-ci préfère l'aventure du mort qu'on allait enterrer à Ségovie ; cet autre donne la palme à la délivrance des galériens ; un troisième, à l'histoire des deux géants bénédictins et à votre combat avec le Biscaien. — Dites-moi, seigneur bachelier, interrompit Sancho, n'a-t-on pas parlé de l'aventure des muletiers Yangois, quand le bon Rossinante fut si bien étrillé pour avoir voulu s'amuser ? — Le savant historien, répondit Carrasco, n'a omis aucune circonstance dans son ouvrage : il rapporte tout de point en point, jusqu'aux cabrioles que fit le bon Sancho dans la couverture. — Ce ne fut pas dans la couverture, reprit Sancho, mais bien dans l'air, et plus que je n'aurais voulu. — A ce que je pense, dit don Quichotte, il n'y a histoire humaine qui n'ait ses revers, surtout celles des chevaliers errants, qui ne peuvent être toujours remplies de succès brillants. — Malgré cela, reprit le bachelier, quelques-uns de ceux qui ont lu ce livre, disent qu'ils auraient été bien aises que les auteurs eussent omis d'y insérer les nombreux coups de bâton donnés, en diverses rencontres, au seigneur don Quichotte. — Ceci, dit Sancho, rentre dans la vérité de l'histoire. — Ils auraient bien pu les taire, ajouta don Quichotte, au moins par équité, puisqu'on n'est pas forcé de rapporter les actions qui n'altèrent ni ne changent la vérité des faits : ainsi l'on peut se dispenser de les faire connaître, surtout lorsqu'ils tendent à faire mépriser le héros de l'histoire. Je vous jure qu'Énée ne fut pas aussi pieux que nous le dit Virgile, ni Ulysse aussi prudent que le dépeint Homère. — Il est vrai, dit Carrasco ; mais c'est toute autre chose d'écrire comme poète ou comme historien : le poète peut conter ou chanter les choses, non comme elles furent, mais comme elles devaient être ; au lieu que l'historien doit les rapporter, non dans la perfection qui leur était nécessaire, mais telles absolument qu'elles sont arrivées, sans rien ajouter ni retrancher à la

vérité des faits. — Ainsi, dit Sancho, si ce seigneur maure a été contraint de dire la vérité, il est juste que, parmi les coups de bâton donnés à mon maître, se trouvent les miens : car jamais on ne lui a frotté les épaules qu'on ne m'ait moulu tout le corps; et l'on ne doit pas s'en étonner, puisque, comme dit mon maître, les membres doivent participer à la douleur de la tête. — Tu es un mauvais plaisant, Sancho, dit don Quichotte. Je vois bien que tu ne manques pas de mémoire quand tu le veux. — Et, quand je voudrais, répondit l'écuyer, oublier les horions qu'on m'a donnés, les marques qui sont encore sur mes côtes ne me le permettraient pas. — Tais-toi, Sancho, repartit don Quichotte, n'interromps pas le seigneur bachelier, que je supplie de poursuivre le récit de ce qui me concerne dans cette histoire. — Et de moi aussi, qu'en dit-on ? reprit Sancho : car on assure que je suis un des principaux *parsonnages*. — Dites donc personnages, ami Sancho, reprit Carrasco. — Oh ! voilà, dit Sancho, un autre épilucheur de mots ; mais poursuivons, car nous n'aurions jamais fini. — Dieu me punisse, Sancho, reprit le bachelier, si vous n'êtes pas le second personnage de l'histoire ! et tel dit qu'il aime mieux vous entendre parler que le plus huppé de tous ceux dont elle parle. Cependant, d'autres trouvent qu'il faut que vous ayez été bien grandement crédule pour vous imaginer que ce gouvernement d'île que vous promettait le seigneur don Quichotte ici présent, pouvait être véritable. — Il y a encore du soleil derrière la montagne, dit don Quichotte ; mais quand Sancho sera plus avancé en âge, avec l'expérience que donnent les années, il sera plus propre que maintenant à être gouverneur. — Par Dieu ! seigneur, reprit Sancho, l'île que je ne saurai point gouverner avec les années que j'ai, je ne la gouvernerai pas mieux avec l'âge de Mathusalem ; mais le pis est que cette île est je ne sais où, car, du reste, je ne me sens pas insuffisant pour la gouverner. — Recommande-toi à Dieu, dit don Quichotte, tout ira bien, et peut-être mieux que tu ne penses : car la feuille ne tombe point de l'arbre sans la volonté divine. — Il est vrai, dit Samson ; et, si Dieu le veut, Sancho ne manquera pas de mille îles pour les gouverner, à plus forte raison d'une

seule. — J'ai vu des gouverneurs, dit Sancho, qui, suivant moi, n'iraient point à la semelle de mon soulier; et cependant on leur donne de la seigneurie, on les sert dans de la vaisselle d'argent. — Ce ne sont point des gouverneurs d'îles, dit Samson, mais ils ont des offices plus faciles : car ceux qui gouvernent les îles doivent au moins savoir la grammaire. — Je ne sais pas, répondit Sancho, ce que vous voulez dire en parlant de ma grand'mère. Mais peu importe, je laisse ce gouvernement entre les mains de Dieu, qui saura me placer où je lui serai le plus utile; je vous dirai, seigneur bachelier Samson Carrasco, que je suis très flatté que l'auteur de notre histoire ait parlé de moi de sorte que ce qu'il en raconte ne déplaie pas au lecteur : car, foi de bon écuyer, s'il eût dit de moi des choses qui ne convinssent pas à un vieux chrétien comme moi, j'aurais crié si fort que les sourds m'eussent entendu. — Ce serait faire des miracles, dit Samson. — Miracles ou non, que chacun regarde comme il parle, comme il écrit des personnes, et qu'il ne hâle point à tort et à travers tout ce qui lui vient dans la tête. — Un des défauts de cette histoire, reprit le bachelier, c'est que l'auteur y a inséré une nouvelle intitulée : *le Curieux malavisé*; ce n'est pas qu'elle soit mauvaise ni mal racontée, mais elle ne tient point au sujet, et n'a aucun rapport à l'histoire du seigneur don Quichotte. — Je gagerais, dit Sancho, que ce fils de chien a mêlé les choux avec les raves. — A ce que je vois maintenant, ajouta don Quichotte, mon historien n'est point un sage; c'est quelque ignorant hâbleur qui, sans aucun jugement, sans aucun ordre, s'est mêlé d'écrire; il a fait comme Orbañeja, peintre d'Ubeda, qui, lorsqu'on lui demandait ce qu'il peignait, répondait : « Ce qui sortira de mon pinceau. » Tantôt c'était un coq, si mal représenté qu'il était nécessaire d'écrire au-dessous, en grandes lettres : « Ceci est un coq. » Ainsi doit être mon histoire : elle aura besoin d'un commentaire pour être comprise. — Vous êtes dans l'erreur, répondit Samson; elle est si claire qu'elle ne présente aucune difficulté : les enfants la feuilletent, les jeunes gens la lisent, les hommes faits la comprennent, les vieillards la célèbrent; en un mot, elle est tant feuilletée, tant lue, tant apprise par

cœur par toutes sortes de gens, qu'à peine voit-on un vieux cheval maigre qu'on dit : « Voilà Rossinante. » Mais ceux qui se sont le plus adonnés à cette lecture, ce sont les pages : il n'y a point d'antichambre de seigneur où l'on ne trouve un *Don Quichotte*; les uns prennent le livre dès que d'autres le quittent, ceux-ci s'en emparent, ceux-là le demandent : enfin, cette histoire est une des plus agréables et des plus divertissantes qu'on puisse lire, d'autant plus qu'on n'y trouve pas un seul mot déshonnête, pas une pensée qui ne soit d'un bon catholique. — Écrire autrement, dit don Quichotte, ce serait écrire des mensonges et non des vérités ; et les historiens qui mentent mériteraient d'être brûlés comme les faux monnayeurs. Mais je ne sais qui peut avoir mis l'auteur à y insérer des nouvelles, des contes étrangers, lorsqu'il avait tant à écrire avec mes aventures ; il eût dû se souvenir du refrain : *De paille et de foin*, etc. ; et, quand il n'eût publié seulement que mes pensées, mes soupirs, mes larmes, mes bonnes intentions, mes entreprises, il eût pu faire un volume plus gros, plus grand que toutes les œuvres de Tostado¹. Pour composer une histoire, seigneur bachelier, ou quelque autre livre que ce soit, il faut un grand jugement et beaucoup de bon sens ; mais traiter des sujets gracieux ou plaisants n'appartient qu'aux grands esprits. Le plus difficile personnage de la comédie est celui du bouffon : il ne faut pas être un simple pour pouvoir le paraître. L'histoire est une chose sacrée, parce qu'elle doit être véritable : car, là où est la vérité, est Dieu, puisqu'il est la vérité même. Cependant, il se trouve des hommes qui composent et publient des livres comme on fait des beignets. — Il n'est pas si mauvais livre, dit le bachelier, qui ne contienne quelque chose de bon. — Je n'en fais aucun doute, reprit don Quichotte ; cependant il arrive souvent que tel qui, par ses compositions, s'était acquis une réputation que l'on croyait justement méritée, la perd tout entière, ou du moins la voit diminuer considérablement en livrant ses écrits à l'impression. — La raison en est, dit Samson, que, comme on peut à loisir examiner les ouvrages imprimés, on en découvre bien

¹ Don Alonso de Madrigal, auteur diffus de vingt-quatre volumes in-folio, publié à Venise par les soins d'Antoine Perez,

plus aisément les défauts qu'en les entendant lire, et qu'on les épiluche d'autant plus sévèrement que ceux qui les ont composés ont plus de réputation. Les hommes célèbres par leur génie, les grands poètes, les historiens illustres, ont toujours, ou du moins bien souvent, pour envieux ceux qui, sans avoir jamais rien produit, n'ont d'autre occupation que celle de censurer les ouvrages des autres. — On ne doit pas s'en étonner, reprit don Quichotte : car, par exemple, nous avons beaucoup de théologiens incapables de se faire entendre en chaire, mais qui sont excellents pour découvrir les défauts de ceux qui prêchent. — Vous avez bien raison, seigneur don Quichotte ; mais je désirerais que de tels censeurs fussent moins sévères, moins scrupuleux ; qu'ils ne s'arrêtassent point aux taches imperceptibles du soleil radieux qu'ils ont devant les yeux, et qu'ils considérassent que si quelquefois le bon Homère s'endort, combien ne doit-il pas avoir veillé pour mettre au jour un ouvrage aussi parfait que le sien : peut-être, d'ailleurs, en est-il de ces taches qui les offusquent, comme des signes du visage qui souvent relèvent l'éclat de la beauté. Aussi dis-je qu'il s'expose à un bien grand danger celui qui fait imprimer un livre, sachant bien qu'il est impossible, de toute impossibilité d'en composer un qui contente et satisfasse tous les lecteurs. — Celui qui traite de mes aventures, dit don Quichotte, aura sans doute contenté bien peu de monde ? — C'est ce qui vous trompe, répondit le bachelier : car le nombre des fous étant infini, infini de même fut celui de ceux qui le lurent avec plaisir. Quelques-uns, cependant, accusent l'auteur de défaut de mémoire ou de malice : car, par exemple, il oublie de nous dire quel fut le voleur de l'âne de Sancho ; il ne le nomme point ; on juge seulement que l'âne fut dérobé ; puis, peu de temps après, on revoit Sancho sur le même âne, sans savoir comment¹. L'auteur ne

¹ Étrange bévue de Cervantes, qui prétend corriger ici deux fautes imaginaires : il ne se rappelle pas qu'au chapitre xxiii de la première partie, il dit formellement que ce fut Ginès qui déroba l'âne de Sancho, et qu'au xxx^e, il raconte également comment Sancho retrouva Ginès habillé en Bohémien et reprit son âne. Ces inadvertances prouvent incontestablement que Cervantes composait sans relire ce qu'il avait écrit : il n'appartient qu'au génie d'écrire ainsi.

nous dit pas non plus ce que Sancho fit des cent écus qu'il trouva dans la valise, au fond de la Sierra Morena; il n'en a jamais reparlé : pourtant on désirerait beaucoup savoir quel usage il en fit, à quoi il les dépensa; c'est un des points qui manquent dans l'ouvrage. — Seigneur Samson, dit à ce propos Sancho, je ne suis point, en ce moment, en état de vous répondre sur ce sujet : j'éprouve une défaillance d'estomac qui, si je ne la répare avec deux rasades de vin vieux, me clouera sur l'épine de sainte Lucie. Je m'en vais chez nous, où ma femme m'attend : lorsque j'aurai diné, je reviendrai satisfaire Votre Grâce et tout le monde, sur la perte de l'âne et l'emploi des cent écus. »

Aussitôt, sans rien ajouter et sans attendre de réponse, il sortit. Don Quichotte pria le bachelier de partager son mauvais diner : ce dernier accepta; l'on ajouta deux pigeons à l'ordinaire. Pendant le diner, on parla chevalerie : Carrasco sut s'accommoder à l'humeur de don Quichotte. Après le diner, ils firent la siesta. Sancho revint, et la conversation se ranima.

CHAPITRE IV

OU SANCHE RÉPOND AUX DEMANDES ET ÉCLAIRCIT LES DOUTES DU BACHELIER SAMSON CARRASCO, AVEC D'AUTRES ÉVÉNEMENTS DIGNES D'ÊTRE SUS ET RACONTÉS.

Sancho, de retour, reprit la conversation où il l'avait laissée : « Vous voulez savoir, seigneur Samson, par qui, quand et comment l'âne me fut volé. A cela je réponds en disant que ce fut la nuit où, fuyant la Sainte-Hermandad, nous nous cachâmes dans la Sierra Morena. Après la malencontreuse aventure des galériens et celle du mort que l'on portait à Ségovie, nous entrâmes dans un bois, mon maître et moi; il était appuyé sur sa lance, moi sur mon grison; fatigués et moulus de nos derniers combats, nous nous endormîmes comme si nous eussions été couchés sur quatre oreillers de plume : moi, surtout, je dormis d'un si profond sommeil, que mon larron put aisément planter quatre pieux

aux quatre coins du bât, me laisser ainsi suspendu dessus, et tirer par-dessous le grison, sans que je le sentisse. La chose était facile, et non nouvelle, car la même aventure arriva à Sacripant, lorsque, au siège d'Albraque, le fameux larron Brunel usa de la même ruse et lui tira son cheval d'entre les jambes. Le jour vint; et à peine me fus-je un peu remué, que les bâtons qui me supportaient manquèrent, et je tombai lourdement à terre. Je cherchai mon âne, et ne le trouvai point : je me mis à pleurer, et fis de telles lamentations que, si l'auteur de notre histoire les a passées sous silence, il peut compter n'avoir rien fait de bon. Au bout de je ne sais combien de jours, marchant avec madame la princesse Micomicona, je retrouvai mon âne, et je vis que celui qui était monté dessus, en habit de Bohémien, était ce grand bandit de Ginès de Pasamonte, que mon maître et moi nous avions délivré de la chaîne. — Ce n'est point là qu'est l'erreur, reprit Samson; mais il est question de l'âne avant ce moment-là, et l'auteur dit que Sancho cheminait sur son grison¹. — A cela, dit Sancho, je ne sais què répondre, sinon que l'historien s'est trompé, ou que c'est une faute de l'imprimeur. — Probablement, reprit Samson; mais que devinrent les cent écus? — Je les ai employés pour mon usage, celui de ma femme et de mes enfants. Ils ont été causés que ma femme a pris en patience mes allées et venues au service du seigneur don Quichotte. Si au bout de tant de temps, j'étais revenu à la maison sans âne et sans argent, j'aurais dû m'attendre à une triste réception. Si vous désirez savoir autre chose de moi, me voici prêt à répondre en personne au roi lui-même; et nul ne se doit mettre en peine si j'ai trouvé ou non, dépensé ou non cet argent : car, si les coups de bâton que j'ai reçus dans nos voyages se payaient avec de l'argent, quand on ne les taxerait qu'à quatre maravedis chacun, il faudrait plus de cent autres écus pour m'en payer seulement la moitié. Que chacun mette la main sur sa conscience; qu'il ne se mêle point de prendre le blanc pour le noir et le noir pour le blanc. Nous sommes tous comme Dieu nous a faits, et

¹ Au chapitre XIV; voyez tome 1, page 184.



pis encore quelquefois. — J'aurai soin, dit Carrasco, que l'auteur de cette histoire, s'il en fait une autre édition, n'oublie point ce que vient de dire le bon Sancho : cette addition relèvera beaucoup son ouvrage. — Y a-t-il quelque autre chose à corriger dans ce livre, seigneur bachelier? demanda don Quichotte. — Quelques endroits peut-être encore, mais moins importants que ceux que j'ai relevés. — Et par hasard, l'auteur promet-il une seconde partie? — Oui, sans doute, mais il dit qu'il ne l'a point encore trouvée, et qu'il ne sait où la prendre : de sorte que nous sommes en doute si elle paraîtra. D'ailleurs, les uns disent que les secondes parties ne sont jamais bonnes; d'autres prétendent que ce que l'on a écrit de don Quichotte suffit : ce qui fait présumer que nous n'aurons rien de plus. Cependant, ceux dont l'humeur est plus joviale que mélancolique ne cessent de répéter : Donnez-nous des don Quichottades; que don Quichotte agisse, que Sancho parle : et quoi que ce soit nous en serons contents. — Et qui donc arrête l'auteur? demanda don Quichotte. — C'est qui l'arrête? Il va recherchant avec un soin extrême toutes les parties de cette histoire; ensuite, il la livrera à l'impression, plus préoccupé de l'intérêt qu'il en tirera, que des éloges qu'on en pourra faire. — Ainsi, dit Sancho, il regarde plus à l'argent qu'à toute autre chose. Ce sera merveille s'il fait quelque chose de bien : il ne fera que coudre à grands points, comme un tailleur la veille de Pâques; et les ouvrages que l'on fait à la hâte n'atteignent jamais la perfection requise. Que le seigneur maure se tienne bien, qu'il prenne garde à ce qu'il va faire : car mon maître et moi, nous lui taillerons tant de besogne, en faits d'aventures et d'événements divers, qu'il pourra composer non seulement une seconde partie, mais cent. Il pense, sans doute, le bonhomme, que nous nous endormons ici sur la paille; mais qu'il nous suive un peu dans nos courses, il verra de quel bois nous nous chauffons. Tout ce que je puis dire, c'est que, si mon maître voulait suivre mon conseil, nous serions déjà par les champs, pour redresser les torts et venger les injures, comme c'est la coutume des bons chevaliers errants. »

Sancho achevait à peine ces mots, qu'on entendit hennir Rossinante : ce hennissement fut pour don Quichotte un augure favorable, et lui fit prendre la résolution de faire une nouvelle sortie dans trois ou quatre jours. Il confia son dessein à Carrasco, et lui demanda conseil sur le chemin qu'il devait prendre. Carrasco fut d'avis qu'il se dirigeât vers le royaume d'Aragon, et qu'il allât à Saragosse, où quelques jours plus tard devaient avoir lieu des joutes solennelles pour la fête de saint Georges, ajoutant que, dans cette ville, il pourrait se faire un nom par-dessus les chevaliers aragonais, c'est-à-dire par-dessus tous les chevaliers du monde. Il loua beaucoup son courage, sa généreuse résolution, mais le sollicita d'être à l'avenir moins téméraire dans le danger, sa vie n'étant pas à lui, mais appartenant à tous les malheureux qui, dans leur détresse, avaient besoin de son secours. « C'est là ce qui me met en colère, seigneur Samson, interrompit Sancho : car mon maître ne fait pas plus de cas d'attaquer cent hommes armés, qu'un enfant gourmand une demi-douzaine de petits melons. Corbleu ! seigneur bachelier, il y a temps pour combattre et temps pour se retirer : il ne faut pas toujours crier : « Saint Jacques et Espagne, en avant ! » J'ai ouï dire, et, si j'ai bonne mémoire, à mon maître lui-même, qu'au milieu des deux extrêmes de la lâcheté et de la témérité se trouve la valeur. S'il en est ainsi, je ne veux pas qu'il fuie sans sujet, ni qu'il attaque quand la prudence exige autre chose ; et je l'avertis que, s'il veut m'emmener avec lui, ce sera à condition qu'il se chargera de tous les combats, et que moi je n'aurai autre chose à faire que d'avoir soin de sa personne pour ce qui est de la toilette et du manger, et, pour cela, j'irai au-devant de ses besoins. Mais, penser que je mettrai la main à l'épée, même contre de vils malandrins, c'est grandement se tromper. Je n'ambitionne point, seigneur Samson, la réputation de vaillant, mais bien celle du meilleur et du plus loyal écuyer qui jamais ait servi chevalier errant. Si mon seigneur don Quichotte, en reconnaissance de mes bons et nombreux services, veut me donner l'une de ces îles qu'il doit conquérir, à ce qu'il dit, je lui en aurai la plus grande obligation ; s'il ne m'en donne point, eh bien, je

suis vivant : l'homme n'a d'autre appui dans ce monde que celui de Dieu. Qui sait même si le pain que je mangerai sans gouvernement ne vaudra pas mieux que celui de gouverneur, et si, par hasard, dans ces gouvernements, le diable ne m'ap prète pas quelque croc-en-jambe pour me faire tomber et me casser les dents ? Sancho je suis né et Sancho je pense mourir. Malgré cela, si, de but en blanc, sans beaucoup de travail et de risque, le ciel m'envoyait quelque île ou autre chose semblable, je ne serais pas assez sot pour la refuser : car, comme on dit, quand on te donne la génisse, mets-lui la corde au cou, et quand le bien t'arrive, mets-le dans ta maison. — Frère Sancho, vous parlez comme un prédicateur, dit Carrasco. Ayez confiance en Dieu et dans le seigneur don Quichotte, qui vous donnera, non pas une île, mais un royaume. — Va pour le plus aussi bien que pour le moins, répondit Sancho ; et je puis assurer au seigneur Carrasco que le royaume que mon maître me donnera ne tombera point dans un sac percé. Je me suis tâté le poulx ; et je me trouve assez solide pour gouverner des îles et régir des royaumes : je l'ai déjà dit à mon maître. — Prenez garde, Sancho, dit Samson, que les honneurs changent les mœurs : il pourrait se faire qu'en devenant gouverneur, vous méconnaissiez la mère qui vous a mis au monde. — Ceci peut s'entendre, répondit Sancho, de ceux qui sont nés parmi les méchants, et non de ceux qui, comme moi, ont sur le cœur quatre doigts de graisse de vieux chrétien. Ainsi, je n'oublierai point mon origine ; et je serai agréable à tout le monde. — Dieu le veuille ! dit don Quichotte ; nous le verrons bien quand le gouvernement viendra : il me semble déjà l'avoir devant les yeux. »

Ensuite, s'adressant au bachelier, il le conjura, s'il était poète, de faire des vers qu'il enverrait comme adieux à sa dame Dulcinée du Toboso, et d'avoir soin de composer ces vers de manière que chacun commençât par une lettre de ce nom ; de telle sorte qu'en réunissant toutes les initiales on lût : *Dulcinée du Toboso*. Le bachelier lui répondit que bien qu'il ne pût être compté parmi les poètes célèbres de l'Espagne, puisqu'il n'y en a, dit-on, que trois et demi, il con-

sentait à faire ces vers ; que, cependant, il y trouvait une grande difficulté : c'était que les lettres qui formaient le nom étaient au nombre de dix-sept¹ ; qu'ainsi, s'il faisait quatre stances de quatre lettres, à la castillane, il resterait une lettre ; que, s'il composait les stances de cinq vers, que l'on nommait dixains ou *redondillas*, il manquerait trois lettres ; qu'au surplus, il ferait en sorte d'escamoter une lettre le mieux qu'il pourrait, de manière à faire tenir dans les quatre quatrains le nom de Dulcinée du Toboso. « Il le faut bien ainsi, répondit don Quichotte ; car, si le nom ne s'y trouve pas clairement et manifestement, aucune femme ne croira que ces vers aient été composés pour elle. »

Ils ne poussèrent pas plus loin la conversation, et convinrent que le départ de don Quichotte aurait lieu dans huit jours. Celui-ci recommanda le secret au bachelier, surtout envers le curé, maître Nicolas, la nièce et la gouvernante, de peur qu'ils ne missent quelque empêchement à son honorable et valeureuse entreprise. Carrasco promit tout, priant à son tour don Quichotte de l'informer exactement de sa bonne ou mauvaise fortune, quand il en aurait l'occasion. Ils prirent congé l'un de l'autre, et Sancho s'occupa de mettre ordre à tout ce qui était nécessaire pour le départ.

CHAPITRE V

DE LA SAGE ET AGREABLE CONVERSATION DE SANCHE PANÇA ET DE SA FEMME THÉRÈSE PANÇA, AVEC D'AUTRES ÉVÉNEMENTS DIGNES D'HEUREUSE MÉMOIRE.

Le traducteur de notre histoire, parvenu à ce cinquième chapitre, dit qu'il le tient pour apocryphe, parce que Sancho y parle d'un autre style que celui qu'on peut attendre de son étroit génie, et qu'il dit des choses si subtiles, qu'il est impossible qu'elles viennent de lui. Cependant, il n'a pas laissé de traduire ce chapitre pour satisfaire à ce que lui impose son devoir ; il poursuit donc ainsi :

¹ *Dulcinea del Tobos.*

Sancho retourna chez lui, si allègre et si joyeux, que sa femme s'en aperçut, d'aussi loin qu'elle le vit et qu'elle ne put s'empêcher de lui demander : « Qu'avez-vous donc, ami Sancho, que vous voilà si joyeux ? — Femme, répondit Sancho, si Dieu voulait, je serais bien plus joyeux de n'être pas si content que j'en ai l'air. — Je ne vous comprends pas, mon cher mari, et je ne sais ce que vous voulez dire, que, si Dieu voulait, vous seriez bien aise de n'être pas si content ; car, quoique je sois bien sotte, je ne pense pas que personne puisse être fâché d'être content. — Écoutez, Thérèse, reprit Sancho : je suis content parce que j'ai résolu de retourner au service de mon maître don Quichotte, qui va faire une troisième sortie pour chercher des aventures ; je m'en vais avec lui, parce qu'ainsi le veut la nécessité, jointe à l'espérance, qui me réjouit, de trouver cent autres écus, comme ceux que nous avons employés. Mais je suis triste quand je pense qu'il faut que je m'éloigne de toi et de mes enfants. Si Dieu voulait me donner à manger à pied sec dans ma maison, sans être obligé de courir par monts et par vaux avec tant de peine, ce qu'il pourrait faire à peu de frais, puisqu'il lui suffirait de le vouloir, il est bien certain que ma joie serait plus entière et plus vive, puisqu'en ce moment elle est mêlée du chagrin de te quitter : j'ai donc eu raison de te dire que, si Dieu voulait, je serais bien aise de ne pas être si content. — Savez-vous, Sancho, répliqua Thérèse, que, depuis que vous êtes devenu membre de chevalier errant, vous parlez d'une manière si entortillée, qu'il n'est pas possible de vous entendre ? — Femme, reprit Sancho, il suffit que Dieu m'entende : lui seul entend tout. Mais laissons cela. Je vous avertis, ma sœur, que, ces trois jours-ci, il faudra avoir bien soin du grison, pour qu'il soit en état de prendre les armes : doublez-lui sa ration, visitez son bât et tout son attirail. Ce n'est pas à la noce que nous allons, mais bien courir le monde, nous mesurer avec des géants, des endriagues, des fantômes ; nous allons entendre des sifflements, des rugissements, des aboiements et des beuglements ; et tout cela ne serait que des roses si nous ne rencontrions pas des muletiers yangois et des Maures enchantés. — Je crois bien, mon ami, que les

ecuyers errants ne mangent pas leur pain gratis : c'est pour-quoi je prierais Notre-Seigneur qu'il vous préserve de toute mau- vaise aventure. — Je vous dis, femme, que, si je n'espérais, sous peu de temps, devenir gouverneur d'une île, je tombe-rais mort à l'instant. — Oh ! pour cela, non, mon cher mari, dit Thérèse, vive la poule, encore qu'elle ait la pépie. Vivez, et que le diable emporte tous les gouvernements du monde. Vous êtes sorti sans gouvernement du ventre de votre mère, sans gouvernement vous avez vécu jusqu'à cette heure, et sans gouvernement vous irez où l'on vous mènera à la sépul- ture, quand il plaira à Dieu. Combien y a-t-il de gens dans le monde qui vivent sans gouvernement, et qui, pour cela, ne laissent pas de vivre et d'être comptés au nombre des hommes ? La meilleure sauce du monde est la faim, et, comme elle ne manque jamais aux pauvres, ils mangent tou- jours avec appétit. Cependant, Sancho, si, par bonheur, vous trouvez quelque gouvernement, ne m'oubliez point ni vos enfants non plus. Souvenez-vous que Sanchico a déjà quinze ans révolus, et qu'il est temps qu'il aille à l'école, si son oncle l'abbé doit le faire entrer dans l'Église ; Marie Sancha, votre fille, ne mourra point si nous la marions, et je me douté fort qu'elle désire autant un mari que vous un gouver- nement : enfin, mieux vaut fille mal mariée que bien amou- rachée. — Sur ma foi, femme, dit Sancho, si Dieu me fait la grâce de me donner un gouvernement, je marierai Marie Sancha si grandement qu'on la traitera de seigneurie. — Pour cela, non, Sancho, répondit Thérèse, mariez-la avec son égal : c'est plus assuré. Si vous changiez ses sabots en escarpins, sa cotte de laine contre des vertugadins ou des robes de soie, et si d'une Mariette qu'on tutoie vous faites une doña et une seigneurie, la pauvrete ne s'y retrouvera plus, à chaque pas elle fera une faute et laissera voir la trame d'une toile gros- sière. — Tais-toi, sotte, dit Sancho, il ne lui faudra pas plus de deux ou trois ans pour que la gravité et le bon ton lui viennent comme dans un moule ; et, quand même elles ne vien- draient pas, qu'importe ? elle sera dame, arrive qui pourra. — Mesurez-vous, Sancho, à votre état, répondit Thérèse, ne cherchez point à vous élever ; souvenez-vous du proverbe qui

dit : Mouche l'enfant de ton voisin, et mets-le dans ta maison. Certes, ce serait une jolie chose que de marier notre Marie avec quelque gros comte ou chevalier, qui, quand il lui en prendrait fantaisie, lui chanterait pouille, et la traiterait de vilaine, de fileuse de quenouille, de fille de bûcheron : je ne l'ai point élevée pour cela. Apportez l'argent, Sancho, et laissez-moi le soin de la marier. Nous avons ici Lope Tocho, fils de Jeau Tocho, qui est un bon garçon, bien portant, et que nous connaissons. Je sais qu'il ne regarde pas la petite de mauvais œil ; et, comme il est notre égal, elle sera bien mariée. Nous les aurons toujours sous les yeux : père, mère, enfants, gendre, petits-enfants, nous ne ferons qu'un ; la paix et la bénédiction de Dieu seront parmi nous. Mais n'allez pas me la marier à présent dans ces cours, dans ces grands palais, où on ne l'entendrait pas, où elle ne s'entendrait pas elle-même. — Viens ça, bête, femme de Barrabas, répliqua Sancho : pourquoi veux-tu maintenant m'empêcher de marier ma fille avec un homme qui me donnera des petits-enfants qu'on traitera de seigneuries ? Écoute, Thérèse, j'ai toujours entendu dire aux anciens que celui qui ne sait pas jouir de la fortune quand elle lui vient, n'a pas le droit de se plaindre si elle s'en va. Serait-il bien, alors qu'elle nous appelle sur notre porte, de la lui fermer ? Laissons-nous conduire par ce vent favorable qui nous pousse. (C'est pour cette manière de s'exprimer, et pour ce que Sancho dit un peu plus loin, que le traducteur de cette histoire regarde ce chapitre comme apocryphe.) Ne te semble-t-il pas bon, pécore, poursuivit Sancho, que je me lance à corps perdu dans quelque gouvernement profitable, que je me tire du boubier, et que je marie notre fille Marie Sancha avec qui bon me semblera ? Tu verras qu'on t'appellera doña Thérèse Pança ; que tu seras assise à l'église sur de fins tapis, sur des carreaux, en dépit de toutes les femmes d'hidalgos du village. Je ne veux point que nous restions toujours au même état, sans augmenter ni diminuer, comme des figures d'ornement. Ainsi, n'en parlons plus, Sanchica sera comtesse, quoi que tu en dises. — Prenez bien garde à ce que vous dites, mon mari, répondit Thérèse ; car, avec tout cela, j'ai peur que ce comte de ma fille ne soit sa

perdition. Faites-en ce que vous voudrez, même duchesse et princesse; mais je puis bien dire que ce ne sera jamais de ma volonté ni de mon consentement. J'ai toujours été, frère, amie de l'égalité; je ne saurais souffrir la morgue. On me nomma Thérèse sur les fonts de baptême, sans les additions et les ornements de don ni de doña; mon père s'appelait Cascajo, et moi, comme je suis votre femme, on m'appelle Thérèse Pança, quoique je sois, à bon droit, Thérèse Cascajo. Mais les rois font les lois comme ils veulent: je me contente de ce nom, sans qu'on y ajoute le fardeau d'un don, si lourd que je ne saurais le porter. Je ne veux point donner matière à parler à ceux qui me verraient vêtue en comtesse ou en gouvernante. « Voyez donc, diraient-ils, cette gar- » deuse de porcs, comme elle s'enfle: hier elle s'escrimait à » démêler un flocon d'étoupes, ou bien elle allait à la messe la » tête couverte du bas de sa robe, au lieu de mante, et mainte- » nant elle porte un vertugadin et des broderies, comme si nous » ne la connaissions pas. » Si Dieu me garde mes cinq ou six sens, ou ceux que j'ai, j'espère bien ne pas donner lieu de me voir tomber dans ce travers. Vous, frère, prenez un gouvernement, une île, toute la pompe que vous voudrez: je vous jure, par la vie de ma mère, que ma fille ni moi ne quitterons point d'un seul pas notre toit de chaume. A femme honorée, jambe rompue dans sa maison; à fille honnête, le travail est sa fête. Allez avec votre don Quichotte poursuivre vos aventures et laissez-nous ici à nos mésaventures. Dieu les améliorera, lui qui sait que nous sommes bonnes. Et, ma foi, je ne sais qui lui a donné ce titre de don, car son père ni ses aïeux ne l'eurent jamais. — Maintenant, répliqua Sancho, je dis que tu as dans le corps un esprit familier. Dieu te soit en aide! Combien de choses viens-tu de m'enfiler sans pied ni tête! Qu'y a-t-il de commun entre les Cascajo, les ajustements, les proverbes, la morgue, et tout ce que je dis? Viens ici, insensée, ignorante, car je puis bien te nommer ainsi, puisque tu ne veux pas entendre mes raisons et que tu fuis ton bonheur: si je voulais que ma fille se jetât du haut d'une tour, ou qu'elle se mit à

courir le monde comme l'infante doña Urraca¹, tu aurais raison de ne pas suivre mon avis; mais, si, en un clin d'œil, je lui fais donner du don, de la seigneurie, je la retire du chaume, je la mets sous un dais, sur un trône, sur une estrade garnie de plus de coussins de velours qu'il n'y a de Maures au Maroc, pourquoi n'y consens-tu pas, et ne veux-tu pas ce que veut ton mari? — Savez-vous pourquoi? dit Thérèse. C'est que je me souviens du proverbe : Ce qui te couvre te découvre. On jette les yeux, en courant, sur le pauvre; on les arrête sur le riche : si ce riche a été pauvre autrefois, on murmure, on le maudit, et, ce qu'il y a de pis, on persévère dans ces maledictions, on les répète dans les rues, aussi drues que des essaims d'abeilles. — Écoute, Thérèse, reprit Sancho, ce que je vais dire maintenant : peut-être ne l'as-tu jamais entendu. Ce ne sont point paroles de mon cru : ce sont sentences d'un père prédicateur, qui, le carême passé, prêchait dans notre village. Il disait, si j'ai bonne mémoire, que toutes les choses présentes qui s'offrent à nos yeux, s'offrent et se logent mieux dans notre souvenir que les choses passées. (Toutes ces raisons que fait valoir Sancho, sont, pour le traducteur, de nouvelles preuves que ce chapitre est apocryphe, vu qu'elles excèdent la capacité de Sancho.) Ainsi, poursuit ce dernier, quand nous voyons une personne bien parée, avec de riches habits et la pompe des serviteurs, il semble que cet éclat nous force à lui porter respect, bien que la mémoire nous rappelle au même instant la bassesse dans laquelle nous avons connu cette même personne; parce que cette bassesse, soit de pauvreté, soit de naissance, étant passée, n'existe plus, et qu'il n'y a de réel que ce que nous voyons présentement; et, si celui que la fortune a porté, du fond de la bassesse, au sommet de la prospérité, est bon, libéral, courtois envers tout le monde, et ne veut point s'égaliser à ceux qui sont nobles d'origine, tiens pour certain, Thérèse, qu'il ne se rencontrera personne qui se souvienne de ce qu'il fut, et ne porte respect à ce qu'il est présentement, si ce n'est les envieux, contre lesquels aucune fortune

¹ Fille de don Ferdinand, qui se mit à courir le monde quand elle se vit déshéritée par son père.

prospère n'est à l'abri. — Je n'entends rien à ce que vous dites, mon mari, répliqua Thérèse; faites ce que vous voudrez, et ne me rompez pas davantage la tête avec vos harangues et vos rhétoriques, et si vous êtes résolu à faire ce que vous dites... — Dis *résolu*, femme, interrompit Sancho, et non pas *résolu*. — Ne vous mettez pas à disputer avec moi, répondit Thérèse, je parle comme il plaît à Dieu, et n'y cherche point finesse. Je dis seulement que, si vous tenez à avoir un gouvernement, vous emmeniez votre fils Sancho, pour lui apprendre à gouverner : c'est une bonne coutume que les enfants apprennent et pratiquent le métier de leur père. — Quand je serai gouverneur, dit Sancho, je l'enverrai chercher par la poste, et je t'enverrai de l'argent, qui ne me manquera pas, puisque les gouverneurs trouvent toujours qui leur en prête quand ils n'en ont pas; et habille bier l'enfant pour qu'on ne voie pas ce qu'il est et qu'il paraisse ce qu'il doit être. — Envoyez de l'argent, dit Thérèse, et je l'habillerai comme un petit ange. — Enfin, dit Sancho, nous sommes d'accord pour que notre fille soit comtesse. — Le jour que je la verrai comtesse, répondit Thérèse, je considérerai que je la porte en terre. Cependant, je le répète, faites ce que vous voudrez : nous autres femmes, nous naissons avec l'obligation d'obéir à nos maris, fussent-ils des bêtes. » En disant ces mots, elle se mit à pleurer aussi sincèrement que si elle eût déjà vu Sanchica morte et enterrée. Sancho la consola, en lui disant que, quoiqu'il eût le dessein de la faire comtesse, il ne le ferait pourtant que le plus tard qu'il pourrait. Ainsi se termina leur conversation, et Sancho retourna chez don Quichotte, pour mettre ordre à leur départ¹.

¹ Caillhava, dans son *Art de la Comédie*, a fort bien remarqué que Molière a imité à sa manière ce chapitre de Cervantes, acte III, scène XII, du *Bourgeois gentilhomme*, où M. Jourdain dispute avec sa femme sur le mariage de leur fille. Sa femme veut la marier avec un marchand, son égal, mais M. Jourdain veut que sa fille soit duchesse ou tout au moins marquise.

CHAPITRE VI

DE CE QUI SE PASSA ENTRE DON QUICHOTTE, SA NIÈCE ET SA GOUVERNANTE; CHAPITRE QUI EST UN DES PLUS IMPORTANTS DE TOUTE L'HISTOIRE.

Tandis que Sancho Pança et Thérèse Cascajo, sa femme, avaient entre eux la curieuse conversation que nous venons de rapporter, la nièce et la gouvernante, de don Quichotte n'étaient pas oisives, car elles reconnaissaient à mille indices que leur oncle et seigneur méditait une troisième escapade, et voulait reprendre la profession, si malheureuse pour elles, de chevalier errant. Elles cherchaient, par tous les moyens possibles, à le détourner d'un si mauvais dessein ; mais c'était battre le fer à froid, ou prêcher dans le désert. Entre autres raisons qu'elles lui alléguaient, la gouvernante lui disait : « En vérité, seigneur, si Votre Grâce ne s'attache pas les pieds, ne se tient pas tranquille dans sa maison, et ne renonce pas à courir par monts et par vaux, comme une âme en peine, cherchant ce que l'on appelle des aventures, et ce que je nomme, moi, des mésaventures, je ne cesserai de crier après Dieu et le roi, pour qu'ils y apportent remède. — Ma gouvernante, répondit don Quichotte, je ne sais ce que Dieu et le roi pourraient répondre à ces plaintes ; mais je sais bien que, si j'étais roi, je me dispenserais de répondre à ce tas de requêtes impertinentes dont on les importune tous les jours : un des plus pénibles travaux des rois, parmi beaucoup d'autres, c'est d'être obligés d'écouter tout le monde et de répondre à tout. C'est pourquoi je ne voudrais pas qu'il eût de l'ennui à cause de moi. — Mais, seigneur, reprit la gouvernante, à la cour de Sa Majesté, n'y a-t-il point de chevaliers ? — Oui, sans doute, et beaucoup : il est convenable qu'il y en ait, pour l'ornement du trône et l'éclat de la majesté royale. — Eh bien ! pourquoi Votre Grâce ne serait-elle pas un de ces chevaliers qui sont à la cour, et qui servent le roi ? — Remarque, ma mie, que tous les chevaliers ne peuvent pas être courtisans, ni tous les courtisans

chevaliers errants. Il faut qu'il y ait de tout dans le monde, et, quoique nous soyons tous chevaliers, il ya une grande différence entre les uns et les autres : car les courtisans, sans sortir de leur chambre ni du seuil du palais, voyagent par le monde entier en regardant la carte, sans qu'il leur en coûte rien, sans souffrir de la chaleur, ni du froid, ni de la faim, ni de la soif ; mais nous autres, vrais chevaliers errants, nous mesurons avec nos pieds toute la terre, au soleil, au froid, à l'air, aux intempéries du ciel, de jour et de nuit, à pied et à cheval, et nous connaissons les ennemis, non seulement en peinture, mais en chair et en os. En toute rencontre, en toute occasion nous les attaquons, sans nous arrêter à des bagatelles ou aux lois des duels, sans examiner si la lance ou l'épée de l'un est plus courte que celle de l'autre, si l'ennemi porte sur lui des reliques ou quelque autre supercherie, si l'on doit partager le soleil ou non, avec d'autres cérémonie du même genre, qui se pratiquent dans les combats singuliers d'homme à homme ; toutes choses que tu ne connais point, mais que je connais. Il faut aussi que tu saches que le bon chevalier errant ne doit jamais avoir peur, même quand il se trouverait devant dix géants dont les têtes se cacheraient dans les nues, dont les jambes seraient deux immenses tours, les bras semblables aux vergues des plus puissants navires, l'œil grand comme une meule de moulin, et plus ardent qu'une fournaise. Bien au contraire, il doit, d'une contenance ferme et d'un cœur intrépide, les attaquer, se jeter sur eux, et, s'il peut, les vaincre et les abattre en un seul instant, fussent-ils armés des écailles d'un certain poisson qu'on dit plus dures que le diamant, eussent-ils, au lieu d'épées, des cimenterres de Damas ou des massues ferrées, garnies de pointes du même acier, comme je l'ai vu plus de deux fois. Je te dis tout cela, ma mie, pour que tu puisses juger de la différence qu'il y a entre chevaliers et chevaliers. Il serait bien juste que le prince fit plus d'estime de cette seconde, ou, pour mieux dire, première espèce de chevaliers errants : car nous lisons dans les histoires qu'il s'en est trouvé tel à qui l'on a dû le salut, non seulement d'un royaume, mais de plusieurs.

— Ah ! mon seigneur, dit à ce moment sa nièce, faites donc attention que tout ce que vous dites des chevaliers errants n'est que fable et mensonge, et que si l'on ne brûle ces histoires, elles méritent au moins qu'on leur mette un san-bénito ¹, ou quelque autre marque qui les fasse reconnaître pour infâmes et corruptrices des bonnes mœurs. — Par le dieu qui me soutient ! s'écria don Quichotte, si tu n'étais directement ma nièce, comme fille de ma propre sœur, je te châtierais de telle manière, pour les blasphèmes que tu viens de proférer, que la punition serait entendue de tout le monde. Comment ! est-il possible qu'une morveuse, qui sait à peine manier douze fuseaux pour faire du filet, se mêle de parler pour censurer les histoires des chevaliers errants ? Que dirait le seigneur Amadis, s'il entendait de tels propos ? Mais pourtant il te pardonnerait, car ce fut le plus doux et le plus courtois chevalier de son temps, et surtout grand protecteur des jeunes filles. Mais tel autre pourrait t'avoir entendue, qui t'en ferait repentir, car ils n'ont pas tous été courtois et modérés : plusieurs furent félons et grossiers, et tous ceux qu'on appelle chevaliers ne le sont pas en tous points : les uns sont d'or, les autres d'alliage ; tous paraissent chevaliers, mais tous ne résisteraient pas à la pierre de touche de la vérité. On voit des hommes de basse naissance qui s'enflent pour paraître chevaliers, et des chevaliers de haut parage qui semblent s'efforcer de paraître des hommes du commun : les uns s'élèvent par l'ambition ou par la vertu, les autres se rabaissent par la mollesse ou par le vice. Il est besoin d'user de prudence pour distinguer ces deux espèces de chevaliers, si semblables par le nom, si différents par leurs actions. — Dieu me soit en aide ! dit la nièce ; je crois, mon oncle, qu'au besoin vous pourriez monter en chaire ou prêcher dans les rues ; et toutefois, votre aveuglement est si grand, votre folie si reconnue, que vous vous croyez vaillant étant vieux, robuste étant malade, redresseur de torts étant vous-même courbé par l'âge, et, par-dessus tout, chevalier, quoique vous ne le soyez pas : car, bien que les hidalgos le puissent devenir, ceux qui sont pauvres ne le peu-

¹ Vêtement des condamnés du Saint-Office

vent pas. — Tu as bien raison dans ce que tu dis, ma nièce, répondit don Quichotte, et je pourrais, sur ces différences de naissance, t'apprendre des choses qui te raviraient en admiration; mais je n'en parlerai point, pour ne pas mêler le divin avec le profane. Écoutez avec attention, mes amies. On peut réduire à quatre races différentes toutes celles qui sont au monde : celles dont les commencements furent humbles, et qui se sont étendues et agrandies jusqu'à atteindre à la suprême grandeur; celles qui furent illustres, dès le principe, qui ont conservé leur grandeur et la maintiennent encore au même degré; celles qui, quoique puissantes dans le principe, se sont amincies en pointe comme une pyramide, ont perdu leur splendeur, et se sont vues réduites au néant, comme le sommet de la pyramide qui n'est qu'un point relativement à la base; celles, enfin, et ce sont les plus nombreuses, qui, n'ayant eu ni un commencement illustre, ni un milieu raisonnable, auront une fin sans nom, comme la race ordinaire des plébéiens. De la première espèce, qui eut un commencement humble et parvint à la grandeur qu'elle conserve encore, vous en avez un exemple dans la famille ottomane, issue d'un humble et vil berger, et parvenue au point où nous la voyons. De la seconde, née dans la grandeur, et qui la conserve sans l'augmenter, nous voyons beaucoup de princes qui, par droit d'héritage, règnent sur des États, et les conservent sans augmentation ni diminution, se renfermant paisiblement dans les limites de leurs domaines. De ceux qui eurent une origine illustre et finirent en pointe, nous en avons mille exemples : car tous les Pharaons et les Ptolémées de l'Égypte, les Césars de Rome, avec la multitude infinie, si l'on peut dire ainsi, de princes, monarques et seigneurs mèdes, assyriens, perses grecs, barbares, toutes ces races se sont terminées en point et ont abouti au néant; à tel point qu'il ne serait pas possible maintenant de découvrir aucun de leurs descendants; et, si nous en trouvions, ils seraient dans une condition misérable. Quant aux familles plébéiennes, je n'ai rien à en dire, sinon qu'elles ne servent qu'à accroître le nombre des vivants, sans mériter d'autre renom. De tout ce que j'ai dit, mes pauvres ignorantes, je veux vous faire conclure combien est grande la

confusion qui règne parmi les races, et que celles-là seules paraissent grandes et illustres qui se distinguent par la vertu, la richesse et la libéralité de leurs membres : je dis vertu, richesse et libéralité, parce que le grand qui sera vicieux, le sera grandement, et que le riche sans libéralité ne sera qu'un mendiant avare. Ce n'est pas la possession, mais bien l'usage des richesses qui rend heureux : encore faut-il en savoir user. Le chevalier pauvre n'a besoin, pour prouver sa noblesse, que de la vertu. Qu'il soit affable, poli, courtois, officieux, sans orgueil, sans médisance ; qu'il soit surtout charitable : et, quand il donnera de bon cœur deux maravedis à un pauvre, il ne se montrera pas moins libéral que celui qui fait l'aumône au son de la cloche. Il n'aura personne qui, le voyant ainsi doué de toutes les vertus, ne le juge et ne l'estime pour un homme de bonne maison, quoiqu'il ne le connaisse pas ; et ce ne sera pas miracle, car toujours la louange fut la récompense de la vertu, et il est impossible que les gens vertueux ne soient pas estimés. Il y a deux routes, mes filles, qui conduisent aux richesses et aux honneurs : ce sont les lettres et les armes. Je suis plus versé dans les armes que dans les lettres, et je suis né avec l'inclination pour les armes, sous l'influence de la planète Mars : ainsi, je suis obligé de suivre ce chemin, et je le suivrai en dépit de tout le monde. C'est donc en vain que vous vous fatigueriez à me persuader d'aller contre la volonté du ciel, contre l'ordre du sort, le vœu de la raison et mon propre désir. Je sais que, si les travaux de la chevalerie errante sont innombrables, les biens qu'elle procure sont également infinis ; que, si le sentier de la vertu est étroit, le chemin du vice est large et spacieux ; que ces voies sont absolument différentes, car le chemin du vice, ouvert et facile, conduit à la mort, et le sentier rude et pénible de la vertu nous mène à la vie, non à une vie mortelle, mais à celle qui n'a point de fin. Je sais, comme l'a dit un de nos grands poètes castillans, que « c'est par ces rudes sentiers qu'on va au trône de l'immortalité, où n'arrive jamais celui qui prend un autre chemin ¹. »

¹ Por estas asperezas se camina
De la inmortalidad al alto asiento,
Do nunca arriba quien de allí declina
GARCILASO DE LA VEGA.

— Ah! Malheureuse que je suis! s'écria la nièce; mon oncle est aussi poète: il connaît tout, il sait tout, et je gage que, s'il voulait être maçon, il bâtirait une maison comme une cage. — Je t'assure, ma nièce, répondit don Quichotte, que, si ces pensées chevaleresques ne ravissaient pas tous mes sens, il n'y aurait chose que je ne fisse, ni curiosité qui ne sortît de mes mains, surtout des cages et des cure-dents¹. »

En ce moment, on entendit frapper à la porte. On demanda qui c'était. « C'est moi, » répondit Sancho. Aussitôt la gouvernante alla se cacher, pour ne pas le voir, tant elle l'avait en horreur. La nièce ouvrit. Don Quichotte reçut son écuyer à bras ouverts: ils s'enfermèrent dans la chambre; et eurent une conversation qui ne le cède en rien à la précédente.

CHAPITRE VII

DE CE QUI SE PASSA ENTRE DON QUICHOTTE ET SON ÉCUYER,
AVEC D'AUTRES ÉVÉNEMENTS MÉMORABLES.

A peine la gouvernante eut-elle vu Sancho s'enfermer avec son maître qu'elle devina l'objet de leur entretien. Persuadée que de cette entrevue allait sortir la résolution d'une troisième sortie, elle prit sa mante, et, pleine de soucis et de chagrin, s'en fut chez le bachelier Samson Carrasco, pensant qu'étant beau parleur et nouvel ami de son maître, il pourrait le dissuader d'un projet aussi fou. Elle le trouva se promenant dans la cour de sa maison, et, en l'apercevant, elle se laissa tomber à ses pieds, tout essoufflée et suant à grosses gouttes. Carrasco, la voyant si troublée, si affligée, lui dit : « Qu'y a-t-il, dame gouvernante? que vous est-il donc survenu? On dirait que vous allez rendre l'âme. — C'est, mon bon seigneur, lui répondit-elle, c'est que mon maître s'en va, bien certainement il s'en va. — Comment, il s'en va? S'est-il donc rompu quelque membre? — Non, seigneur: il s'en va par la porte de sa folie; je veux dire, seigneur bachelier de

¹ Les cure-dents d'Espagne sont de petits morceaux de bois dur très pointus.

mon âme, qu'il veut faire une nouvelle sortie, et ce sera la troisième, pour aller chercher par le monde ce qu'il appelle des aventures, et que je ne puis concevoir qu'il nomme ainsi. La première fois, nous le vîmes revenir couché de travers sur un âne, et moulu de coups de bâton; la seconde fois, sur une charrette à bœufs, enfermé dans une cage, dans laquelle il s'imaginait être enchanté: il était si sec, si maigre, si triste, que sa mère ne l'eût pas reconnu; ses yeux étaient enfoncés jusqu'au fond de son cerveau. Pour le remettre un peu en état, il m'en a coûté plus de six cents œufs: Dieu le sait, ainsi que tout le monde, et surtout mes poules qui ne me laisseront pas mentir. — Je le crois aisément, répondit le bachelier: elles sont si bonnes, si grasses, si bien élevées, qu'elles ne voudraient pas dire une chose pour l'autre, dussent-elles en crever. Ainsi, dame gouvernante, ajouta-t-il, vous n'avez d'autre souci que la crainte de ce que veut faire le seigneur don Quichotte? — Non, seigneur, répondit-elle. — Eh bien, ne vous mettez plus en peine: retournez tranquillement chez vous, et tenez-moi prêt quelque chose de chaud à manger. Chemin faisant, récitez l'oraison de sainte Apolline, si vous la savez; je vais vous suivre, et vous verrez merveilles. — Malheureuse que je suis! répliqua la gouvernante; ne me dites-vous pas de réciter l'oraison de sainte Apolline? Ce serait bon si mon maître avait mal aux dents; mais c'est à la cervelle seulement qu'il a mal. — Je sais ce que je dis, dame gouvernante; allez, et ne vous mettez point à disputer avec moi: vous savez que je suis bachelier de Salamanque. » La gouvernante partit, et Carrasco s'en fut trouver le curé, pour lui communiquer ce que vous saurez en temps et lieu.

Cependant, don Quichotte et Sancho, s'étant renfermés, eurent ensemble une conversation que leur historien rapporte avec beaucoup d'exactitude et de vérité. « Seigneur, dit Sancho à son maître, j'ai enfin relui ma femme à me laisser aller avec Votre Grâce partout où vous voudrez m'emmener. — Dis donc *réduit*, Sancho, et non pas *relui*. — Seigneur, reprit Sancho, si j'ai bonne mémoire, j'ai déjà prié une ou deux fois Votre Grâce de ne point corriger mes paroles quand

vous comprenez ce que je veux dire. Si vous ne le comprenez pas, dites tout bonnement : « Sancho ou Diable, je n'entends » point. » Et alors, si je ne me fais pas comprendre, vous me corrigerez ; car je suis très *focile*. — Je ne t'entends point, Sancho, car je ne sais ce que veut dire : Je suis très *focile*. — *Focile*, répondit Sancho, c'est comme qui dirait : Je suis tout ainsi. — Je t'entends encore moins, Sancho. — Si vous ne comprenez pas, Dieu soit avec moi : je ne sais plus comment le dire. — Bon, bon, je devine : tu veux dire que tu es très *docile*, doux, traitable ; que tu prendras en bonne part tout ce que je te dirai, et que tu retiendras ce que je t'enseignerai. — Je gagerais bien, dit Sancho, que vous m'avez compris tout d'abord ; mais vous vous amusez à me troubler pour me faire dire deux cents impertinences. — Cela pourrait bien être, répliqua don Quichotte ; mais, enfin, que dit Thérèse ? — Elle dit, seigneur, que je fasse bien mes conventions avec vous ; que les écrits parlent et les paroles se taisent ; que celui qui donne les cartes ne les mêle pas, et qu'un tu l'as vaut mieux que deux tu l'auras. Pour moi, je dis que conseil de femme est peu de chose ; mais qui ne le suit est un fou. — Je le crois comme toi, répondit don Quichotte ; mais pour-
suis ton discours, ami Sancho, car tu ne nous donnes aujourd'hui que des perles. — Je dis donc, reprit Sancho, que, comme vous le savez mieux que moi, nous sommes tous sujets à la mort : aujourd'hui nous vivons, demain non ; aussitôt meurt l'agneau que le bélier. Nul, dans ce monde, ne peut se promettre plus d'heures de vie qu'il ne plaît à Dieu de lui en donner : car la Mort est sourde ; et, lorsqu'elle vient frapper à la porte de notre vie, elle va toujours courant : il n'y a prières, force, sceptre ni maître qui puissent l'arrêter, comme chacun le dit, et comme on le prêche en chaire. — Tout cela est vrai, dit don Quichotte ; mais je ne vois pas où tu veux en venir. — J'en veux venir, répondit Sancho, à ce que Votre Grâce m'assigne un salaire déterminé pour chaque mois que je la servirai, et que, ce salaire, vous me le payiez en argent : car je ne veux plus dépendre des récompenses qui viennent tard, mal ou jamais, et Dieu me soit en aide pour ce que je possède. Enfin, je veux savoir ce que je gagne, peu

ou beaucoup. La poule pond sur un œuf; plusieurs peu font un beaucoup; et, tandis qu'on gagne quelque chose, on ne perd rien. Il est vrai que, s'il arrivait, ce que je ne crois ni n'espère, que Votre Grâce me donnât l'île qu'elle m'a promise, je ne suis pas si ingrat, si avide que je ne consente qu'on évalue le revenu de cette île, et qu'on n'en fasse le décompte sur mes gages. — Ami Sancho, dit don Quichotte, quelquefois un chat est aussi bon qu'un rat. — Je vous entends, répondit Sancho. N'importe, pourvu que vous m'ayez compris. — Je t'ai si bien compris, reprit don Quichotte, que j'ai pénétré tes plus secrètes pensées, et je connais le but où tu vises avec les flèches de tes innombrables proverbes. Ecoute, Sancho, je t'assignerais bien volontiers un salaire si j'avais trouvé dans quelque histoire de chevalier errant un exemple qui pût me faire entrevoir ce que gagnaient les écuyers, soit par mois, soit par an. Mais, dans toutes celles que j'ai lues, je n'ai jamais vu qu'aucun chevalier ait assigné de salaire fixe à son écuyer : tous servaient à merci; et, au moment où ils y pensaient le moins, lorsque le sort était favorable à leur maître, ils se trouvaient récompensés d'une île ou de quelque autre chose équivalente, ou, pour le moins, ils acquéraient un titre et une seigneurie. Ainsi, Sancho, si, content de ces espérances et de cette perspective, vous voulez revenir à mon service, à la bonne heure; mais, de penser que j'irai violer en votre faveur l'antique usage de la chevalerie errante, c'est une erreur. Retournez donc chez vous, et déclarez à votre Thérèse mes intentions : si elle trouve bon, ainsi que vous-même, que vous me suiviez à merci, *bene quidem*; sinon, amis comme devant : quand le grain ne manque point au colombier, les pigeons non plus ne manquent pas; et faites attention que bonne espérance vaut mieux que mauvaise possession, et bonne demande que mauvaise paye. Je vous parle ainsi, Sancho, pour montrer que je puis aussi bien que vous lâcher des proverbes comme s'il en pleuvait. En un mot, je vous dis que, si vous ne voulez pas me suivre à merci, courir la même fortune que moi, Dieu soit avec vous et vous sanctifie : je ne manquerai pas d'écuyers plus obéissants, plus empressés, moins gauches et moins bavards que vous. »

Quand Sancho entendit la ferme résolution de son maître, sa vue se troubla, son cœur défaillit; car il croyait fermement que don Quichotte ne partirait pas sans lui pour tout l'or du monde. Comme il restait interdit et pensif, Samson Carrasco entra, suivi de la nièce et de la gouvernante, curieuses de connaître quelles raisons emploierait le bachelier pour dissuader leur maître d'aller courir les aventures. Samson, qui aimait à rire, s'approcha du chevalier, l'embrassa comme la première fois, et, d'une voix élevée, lui dit : « O fleur de la chevalerie errante ! lumière resplendissante des armes ! honneur et miroir de la nation espagnole ! plaise à Dieu tout-puissant que celles ou ceux qui voudraient s'opposer et mettre empêchement à votre troisième sortie ne puissent sortir eux-mêmes du labyrinthe de leurs désirs, et ne réussissent jamais dans leurs mauvais desseins ! » Puis, se tournant vers la gouvernante : « Vous pouvez bien, lui dit-il, cesser maintenant de réciter l'oraison de sainte Apolline, car je sais à présent que c'est une détermination précise des étoiles que le seigneur don Quichotte retourne exécuter ses hautes et nouvelles pensées ; et je croirais ma conscience engagée si je n'intimais et ne persuadais à ce chevalier de ne pas retenir plus longtemps engourdie la force de son valeureux bras et la bonté de son intrépide courage ; par son retard, il compromet le redressement des torts, la protection des orphelins, l'honneur des demoiselles, la défense des veuves, la protection due aux femmes mariées, et autres choses de même nature qui touchent, appartiennent et sont inhérentes à l'ordre de la chevalerie errante. En avant donc, mon seigneur don Quichotte, brave et beau chevalier ; que Votre Grandeur se mette en route, aujourd'hui plutôt que demain. Si quelque chose vous manque pour subvenir à l'exécution, me voici prêt à y suppléer de ma personne et de mon bien ; et, si Votre Magnificence a besoin d'écuyer, je m'estimerai trop heureux de lui en servir. — Eh bien, Sancho, dit à ce mot don Quichotte, en se tournant vers celui-ci, ne t'avais-je pas bien dit que je ne manquerais pas d'écuyers ? Vois celui qui s'offre : c'est l'incomparable bachelier Samson Carrasco, le joyeux boute-en-train de l'université de Salamanque, bien

portant, agile, discret, qui sait supporter le froid et le chaud, la faim et la soif, qui a, en un mot, toutes les qualités requises pour être écuyer d'un chevalier errant. Néanmoins, à Dieu ne plaise que, pour satisfaire mon désir, je consente à briser la colonne des lettres, le vase des sciences, et que j'arrache la palme des arts libéraux ! Que le nouveau Samson demeure dans sa patrie pour l'honorer, ainsi que les cheveux blancs de ses vieux parents : je me contenterai de quelque écuyer que ce soit, puisque Sancho ne veut plus venir avec moi. — Si fait, répondit Sancho, les larmes aux yeux. Mon seigneur, continua-t-il, on ne m'accusera jamais de fausser compagnie après avoir mangé le pain d'un homme. Je ne sors point d'une famille ingrate : tout le monde sait, et surtout ceux de mon village, quels ont été les Pança dont je descends. Je connais d'ailleurs, par bons effets et par bonnes paroles, le désir que vous avez de me récompenser. Si j'ai passé les bornes en vous demandant un salaire, je l'ai fait pour complaire à ma femme, qui, quand elle s'est mis une chose en tête, vous presse plus pour vous y faire consentir, que le tonnelier ne presse les cercles de ses tonneaux pour les faire entrer. Mais, au bout du compte, l'homme doit être homme, la femme n'est qu'une femme ; et, puisque je suis homme, ce que je ne saurais nier, je veux, en dépit de tous, l'être dans ma maison. Il ne s'agit donc plus maintenant que de faire votre testament, avec son codicile, qu'on ne puisse rétorquer, et mettons-nous aussitôt en chemin, pour ne pas faire souffrir plus longtemps l'âme du seigneur Samson, qui dit que sa conscience l'oblige à vous persuader de vous mettre pour la troisième fois en campagne. Je m'offre de nouveau à servir Votre Grâce loyalement, fidèlement, aussi bien et mieux que les écuyers des temps passés et présents. »

Le bachelier fut tout émerveillé de la manière dont s'exprimait Sancho ; car, quoiqu'il eût lu la première partie de son histoire, il ne l'avait jamais cru aussi plaisant qu'on le représentait ; mais, en l'entendant parler de testament et de codicile qu'on ne puisse *rétorquer*, au lieu de dire *révoquer*, il crut aisément tout ce qu'il en avait lu, le tint pour un des plus grands insensés du siècle, et pensa qu'on n'avait jamais rencontré deux fous comme le maître et le valet.

Enfin, don Quichotte et Sancho s'embrassèrent et demeurèrent amis; puis, sur l'avis et avec l'agrément du grand Carasco, qui était devenu leur oracle, il fut convenu que leur départ aurait lieu dans trois jours; que, dans l'intervalle, on apprêterait tout ce qui était nécessaire pour le voyage, et que surtout on chercherait une salade entière avec sa visière, parce qu'à tout prix don Quichotte voulait avoir l'armure complète. Samson promit de lui en procurer une, parce qu'il savait qu'un de ses amis qui en avait une, ne la lui refuserait pas, car elle était plus salie par la rouille et la moisissure que brillante et polie par l'émeri.

Les malédictions que la nièce et la gouvernante donnèrent au bachelier furent innombrables : toutes deux elles s'arrachèrent les cheveux, s'égratignèrent la figure, et, comme les pleureuses d'autrefois, se lamentèrent sur le départ de leur maître, comme elles eussent fait sur sa mort. Cependant le rôle qu'avait joué Samson, en persuadant à don Quichotte de faire une nouvelle sortie, avait été concerté, comme le dit notre historien, avec le curé et le barbier. Enfin, pendant les trois jours qui restaient, don Quichotte et Sancho se procurèrent tout ce qu'ils crurent devoir leur être nécessaire. Sancho apaisa sa femme, et don Quichotte sa nièce et sa gouvernante; puis ils partirent de nuit, sans que personne les vît, si ce n'est le bachelier, qui voulut les accompagner une demi-lieue. Ils prirent le chemin du Toboso, don Quichotte monté sur le bon Rossinante et Sancho sur son vieux grison. Le bissac était garni de vivres et la bourse de l'argent que don Quichotte remit à Sancho pour les besoins à venir. Samson embrassa le chevalier, le conjurant de lui donner des nouvelles de sa bonne ou mauvaise fortune, afin qu'il pût se réjouir ou s'attrister, conformément aux lois de l'amitié. Don Quichotte le promit. Samson reprit le chemin de son village, tandis que le maître et l'écuyer suivirent celui de la grande cité du Toboso.

CHAPITRE VIII

OU L'ON RACONTE CE QUI ARRIVA A DON QUICHOTTE, EN ALLANT
VOIR SA DAME, DULCINÉE DU TOBOSO.

Béni soit le puissant Allah ! dit Hamet Ben Engeli, au commencement de ce huitième chapitre ; béni soit Allah ! répétait-il trois fois ; et la cause de ces bénédictions est, dit-il, qu'il tient enfin en campagne don Quichotte et Sancho, et qu'ainsi ceux qui liront cette agréable histoire peuvent être assurés que, dès ce moment, vont commencer les exploits du maître et les facéties de l'écuyer. Il engage en même temps le lecteur à mettre en oubli les aventures précédentes de l'ingénieux hidalgo, et à ne s'occuper que de celles qui vont avoir lieu. Elles commencent, en ce moment, sur le chemin du Toboso, comme les précédentes commencèrent dans la plaine de Montiel. Or, ce qu'il demande est peu de chose en comparaison de ce qu'il promet. Il poursuit donc ainsi :

Samson parti, don Quichotte et Sancho restés seuls, Rosinante se mit à hennir et le grison à braire : nos deux aventuriers en tirèrent un très favorable augure. Mais, s'il faut dire la vérité, les braiments de l'âne furent plus longs et plus vigoureux que les hennissements du cheval : d'où Sancho conclut que son bonheur surpasserait celui de son maître. On ignore s'il appuyait son opinion sur l'astrologie judiciaire, dont il avait quelque connaissance : l'histoire n'en dit rien ; seulement on a souvent entendu dire à Sancho que, quand l'âne trébuchait ou tombait, il eût voulu pour beaucoup n'être pas sorti de sa maison, parce qu'à trébucher ou à tomber, on ne gagnait que souliers déchirés ou côtes brisées, et, quoique sot et simple, il ne se trompait pas beaucoup. Cependant don Quichotte lui dit : « Ami Sancho, plus nous avançons, plus la nuit devient noire, et nous perdons l'espérance de voir avec le jour le Toboso. C'est là que j'ai résolu de me rendre avant de tenter aucune aventure. J'y recevrai la bénédiction et le congé de la sans pareille Dulcinée, et, avec ce congé, je tiens

pour assuré de mener à heureuse fin l'aventure la plus périlleuse ; car rien au monde ne rend les chevaliers plus vaillants que de se voir favorisés des dames. — Je le crois comme vous, répondit Sancho ; mais je pense que vous pourrez difficilement parler à madame Dulcinée, ou la voir dans un endroit où vous puissiez recevoir sa bénédiction, à moins qu'elle ne vous la jette par-dessus les murs de la basse-cour où je la vis la première fois que je lui portai la nouvelle des folies qu'il vous plaisait de faire dans la Sierra Morena. — Murs de basse-cour ! interrompit don Quichotte ; c'est ton imagination qui te fait paraître ainsi les lieux où tu vis cette beauté, cette grâce jamais assez louée : ce ne pouvaient être que des galeries, des corridors, ou, comme on les appelle, les vestibules de riches et somptueux palais. — Cela se peut, dit Sancho ; mais ils m'ont paru de méchants murs, si j'ai bonne mémoire. — N'importe, Sancho, répliqua don Quichotte, allons-y toujours : pourvu que je la voie, fût-ce par-dessus des murs, des fenêtres, des ouvertures, des treillis de jardin, pourvu que quelque rayon du soleil de sa beauté frappe mes yeux, il éclairera mon entendement, et fortifiera mon cœur de manière qu'il demeurera unique et sans égal en sagesse et en vaillance. — Je vous avoue, seigneur, dit Sancho, que, quand je vis ce soleil de madame Dulcinée du Toboso, il n'était pas assez brillant pour qu'il pût s'en échapper aucun rayon ; peut-être aussi que, comme elle était occupée à vanter du blé, comme je vous l'ai dit, la grande poussière qui en sortait formait comme un nuage au-devant de sa figure et l'obscurcissait. — Tu te trompes étrangement, Sancho, reprit don Quichotte, en disant, en pensant, en croyant, en soutenant que ma dame Dulcinée vannait du blé : c'est un métier, un exercice tout opposé à celui que font et doivent faire les personnes distinguées, réservées et destinées à des exercices et à des passe-temps plus nobles, qui mettent leur grandeur dans tout son jour. Qu'il te souvienne peu, Sancho, des vers de notre poète¹, par les-

¹ Garcilaso, élogue III :

Hermosas ninfas, que en el río metidas
Contentas habitais en las moradas
De relucientes piedras fabricadas, etc.



quels il décrit les travaux auxquels se livraient, dans leur palais de cristal, les quatre nymphes qui, sortant des ondes du Tage, vinrent ourdir sur un pré verdoyant ces riches toiles dont ce poète ingénieux nous fait la peinture : elles n'étaient tissées que d'or, de perles et de soie. Telle devait être l'occupation de ma dame quand tu la vis, à moins que la jalousie de quelque méchant enchanteur ne s'attache à changer toutes les choses qui peuvent me plaire, en choses de formes et de figures différentes. C'est ce qui me fait craindre que, dans l'histoire de mes aventures que l'on dit imprimée, si, par hasard, l'auteur est quelque enchanteur de mes ennemis, il n'ait mis une chose pour une autre, mêlant mille mensonges avec une vérité, s'amusant à rapporter des aventures hors de propos, et qui ne tiennent nullement à la suite de l'histoire. O envie ! source de maux infinis, et ver rongeur de toutes les vertus ! Les vices, ami Sancho, portent tous avec eux je ne sais quoi d'agréable ; mais celui de l'envie ne donne que des dégoûts, des rancunes, des rages. — Je pense comme vous, répondit Sancho : aussi, dans cette légende ou histoire, que le bachelier Carrasco dit avoir vue de nous, je crois bien que mon honneur doit aller comme une voiture disloquée, pêle-mêle, de ci, de là, balayant les rues ; et cependant, foi d'homme de bien, je n'ai jamais dit de mal d'aucun enchanteur, et je n'ai point non plus assez de bien pour exciter envie. Il est bien vrai que je suis un peu malicieux et rusé, mais ma grande simplicité, toujours naturelle et jamais feinte, couvre le tout ; et, quand il n'y aurait que la ferme et sincère croyance que j'ai et que j'aurai toujours en Dieu et dans tout ce que nous enseigne la sainte Église catholique romaine, et ma haine pour les Juifs dont je suis l'ennemi mortel, les historiens devraient avoir pitié de moi, et me bien traiter dans leurs écrits. Au reste, qu'ils disent ce qu'ils voudront, nu je suis né, nu je me trouve : je n'y perds ni n'y gagne ; et, quoique je me voie courir le monde de main en main dans un livre, je ne donnerais pas une figue de tout ce que l'on peut dire de moi. — Ceci ressemble, Sancho, dit don Quichotte, à ce qui advint à un fameux poète de notre temps : il avait composé une satire assez piquante

contre toutes les dames de la cour; une seule était exceptée, et l'on n'aurait pas su dire si elle était dame ou non. Quand elle vit qu'elle n'était pas sur la liste des autres, elle s'en plaignit au poète, lui demandant ce qu'il avait remarqué en elle pour ne l'y pas comprendre, et le priant d'allonger sa satire de manière à ce qu'elle y fût comprise, sans distinction de naissance : le poète le fit, la mit au rang des autres, et elle se trouva satisfaite de se voir ainsi célèbre, quoique diffamée. A ceci se rapporte encore ce que l'on raconte du berger qui détruisit par le feu le fameux temple de Diane, qui passait pour une des sept merveilles du monde : il ne l'avait fait que pour immortaliser son nom chez les races futures ; et, quoique (par un décret public) on eût défendu (sous peine de mort) de prononcer ni d'écrire son nom, pour éviter que son désir fût accompli, personne aujourd'hui n'ignore qu'il s'appelait Érostrate. A ce propos il me revient encore ce qui se passa entre le grand empereur Charles-Quint et un gentilhomme de Rome : l'empereur voulut voir ce fameux temple de la Rotonde, que les anciens nommèrent le temple de tous les dieux¹, et qu'aujourd'hui, par une meilleure consécration, on appelle le temple de tous les saints. C'est le monument le plus entier de tous ceux qu'édifia jadis le paganisme dans Rome, et celui qui nous donne la plus haute idée de la grandeur et de la magnificence des anciens : il a la forme de la moitié d'une orange, mais d'une grandeur extrême, et l'intérieur est très clair, quoique la lumière n'y pénètre que par une fenêtre, ou, pour mieux dire, par une ouverture ronde qui est au sommet. L'empereur, regardant par cette ouverture, admirait la beauté de l'édifice ; à côté de lui un gentilhomme romain lui faisait remarquer les beautés et la délicatesse de ce chef-d'œuvre d'architecture. Quand Charles-Quint se fut retiré, le gentilhomme lui dit : « Mille fois, sacrée » Majesté, le désir m'est venu de saisir Votre Majesté dans mes » bras, et de me précipiter en bas, pour laisser de moi une » mémoire éternelle. — Je vous remercie, dit l'empereur, de » n'avoir pas effectué une si mauvaise pensée ; mais croyez que,

¹ Le Panthéon.

» dorénavant, je ne vous donnerai point occasion de faire preuve
» de votre loyauté : en conséquence, je vous défends de me parler
» jamais ni de vous trouver devant moi. » Cela dit, il lui accorda
une grande faveur. Or, Sancho, je veux dire que le désir d'acquérir la renommée est vif et puissant en nous. Que penses-tu qui fit précipiter, du haut d'un pont dans le Tibre, Horatius Coclès, armé de toutes pièces ? Qui brûla la main et le bras à Mutius Scévola ? Qui poussa Curtius à s'élancer dans ce gouffre ardent et profond qui s'ouvrit au milieu de Rome ? Qu'est-ce qui, malgré les augures contraires, fit passer le Rubicon à César ? Et si tu veux des exemples plus récents, qui est-ce qui, pour leur ôter tout moyen de retour, fit couler les navires des valeureux Espagnols conduits par le grand Cortez dans le nouveau monde ? Toutes ces grandes actions, et beaucoup d'autres furent, sont et seront des œuvres de la renommée, à laquelle aspirent les mortels, comme une partie de l'immortalité que leur ont méritée leurs grandes actions. Quant aux chrétiens catholiques et à nous autres chevaliers errants, nous devons plutôt prétendre à la gloire des siècles futurs, qui est éternelle dans les régions célestes et éthérées, que la vanité d'une renommée actuelle, qui, quelque temps qu'elle dure, doit trouver son terme avec ce monde périssable. Ainsi, Sancho, que nos œuvres ne sortent jamais des limites prescrites par la religion chrétienne que nous professons. Abattons l'orgueil en tuant les géants, l'envie par le bon cœur et la générosité, la colère par le calme et la modération, la gourmandise et le sommeil par la sobriété et les longues veilles, la luxure, l'impudicité par la foi que nous gardons à celles que nous avons faites dames de nos pensées, la paresse en parcourant le monde et recherchant les occasions qui peuvent nous rendre non seulement chrétiens, mais encore chevaliers renommés : voilà, Sancho, les moyens par lesquels on obtient les louanges exquises qui constituent la bonne renommée. — J'ai fort bien compris, seigneur, tout ce que vous m'avez dit jusqu'à présent, répondit Sancho ; mais je voudrais bien que vous eussiez la bonté de m'absoudre un doute qui vient de s'élever dans mon esprit. — Résoudre, tu veux dire, Sancho, reprit don Quichotte ; eh bien, parle, dis ce que tu veux : je

te répondrai ce que je saurai. — Dites-moi, seigneur, ces Jules, ces Augustes, tous ces chevaliers aventureux que vous nommez, et qui sont morts, où sont-ils, à présent? — Les païens, sans doute, sont en enfer; les chrétiens, s'ils furent vertueux, sont au purgatoire ou dans le ciel. — Voilà qui va bien; mais, dites-moi, les tombeaux où sont les corps de ces grands seigneurs sont-ils éclairés par des lampes d'argent? les murs sont-ils ornés de béquilles, de suaires, de chevelures, de jambes et d'yeux en cire? — Les tombeaux des païens, répondit don Quichotte, furent pour la plupart des temples fastueux: les cendres de Jules César furent placées sous une pyramide de pierre d'une hauteur démesurée, et que l'on appelle aujourd'hui à Rome l'Aiguille de Saint-Pierre; l'empereur Adrien eut sa sépulture dans un château grand comme une ville, que l'on appela *Moles Hadriani*, aujourd'hui le château Saint-Ange; la reine Artémise érigea à son mari Mausole un monument qui passait pour une des sept merveilles du monde; mais aucune de ces sépultures, ni beaucoup d'autres que construisirent les païens, n'étaient ornées de suaires ni d'autres offrandes qui prouvassent que les morts étaient des saints. — Maintenant, seigneur, dites-moi, je vous prie, reprit Sancho, quel est le plus beau de ressusciter un mort ou de tuer un géant? — La réponse est facile: il est plus beau de ressusciter un mort. — Ah! je vous tiens, s'écria Sancho: ainsi donc ressusciter les morts, rendre la vue aux aveugles, redresser les boiteux, rendre aux malades la santé, avoir devant sa sépulture des lampes ardentes, des chapelles pleines de gens dévots qui adorent à genoux vos reliques, donnent, dans ce monde et dans l'autre, une bien plus grande renommée que celle que laissent ou qu'ont laissée tant d'empereurs païens et de chevaliers errants qui ont existé? — Je te l'accorde, répondit don Quichotte. — Ainsi donc, reprit Sancho, les corps et les reliques des saints ont cette renommée, ces grâces, ces prérogatives, ou quelque nom qu'on leur donne; avec l'approbation de notre sainte mère l'Église, ils ont des lampes, des voiles, des suaires, des béquilles, des peintures, des chevelures, des yeux, des jambes, qui augmentent la dévotion et grandissent leur réputation chrétienne; les rois portent leurs

reliques sur leurs épaules ; ils baisent les morceaux de leurs os. ils en ornent et enrichissent leurs oratoires et leurs plus précieux autels. — Mais que faut-il conclure de tout ce que tu viens de me dire ? interrompit don Quichotte. — Je veux dire, seigneur, que nous n'avons qu'à nous faire saints, et nous acquerrons bien plus promptement la bonne renommée que nous désirons. Hier ou avant-hier (car il y a si peu de temps qu'on peut parler ainsi), on a canonisé ou béatifié deux petits frères déchaux, et déjà l'on tient à grand bonheur de toucher et de baiser les chaînes de fer avec lesquelles ils se ceignaient et tourmentaient leur corps : elles sont en plus grande vénération que l'épée de Roland dans l'armoire du roi notre maître, que Dieu garde de mal. Ainsi, seigneur, il vaut mieux être un humble petit frère de quelque ordre que ce soit qu'un vaillant chevalier errant : deux douzaines de disciplines sont plus agréables à Dieu que mille coups de lance donnés à des géants, à des monstres, à des endriagues. — Tout ce que tu dis est vrai, répondit don Quichotte ; mais nous ne pouvons pas être tous moines. Il y a plusieurs chemins par où Dieu conduit au ciel les siens : la chevalerie est une religion, et dans le ciel il y a des chevaliers saints. — A la bonne heure, répondit Sancho ; mais j'ai ouï dire qu'il y a au ciel plus de religieux que de chevaliers errants. — C'est tout simple : il y a plus de moines que de chevaliers. — Ceux-ci sont bien nombreux. — Nombreux sans doute ; mais peu méritent le nom de chevaliers. »

Avec ces discours et d'autres semblables ils passèrent la nuit et le jour suivant sans avoir rencontré chose digne d'être racontée, au grand déplaisir de don Quichotte. Enfin, le jour d'après, à la nuit, ils découvrirent la grande cité du Toboso, dont la vue récréa les esprits du chevalier et contrista Sancho, parce qu'il ne connaissait pas la maison de Dulcinée, et qu'il ne l'avait jamais vue, non plus que son maître : de sorte que l'un pour la voir, et l'autre pour ne l'avoir point vue, étaient également troublés, et Sancho n'imaginait pas ce qu'il pourrait faire si son maître l'envoyait au Toboso. Finalement, don Quichotte ne voulut entrer dans la ville que de nuit : en attendant qu'elle fût venue, ils s'arrêtèrent sous des

chênes voisins; puis, à l'heure dite, ils entrèrent dans la ville où il leur arriva ce que vous saurez.

CHAPITRE IX

OÙ L'ON RACONTE CE QUE L'ON Y VERRA.

Il était environ minuit lorsque don Quichotte et Sancho quittèrent le petit bois et entrèrent dans le Toboso. Un profond silence régnait dans le bourg, car tous les habitants dormaient comme des souches. La nuit était un peu claire, quoique Sancho eût bien voulu qu'elle fût entièrement obscure, afin que cette obscurité pût servir d'excuse à sa sottise. On n'entendait dans tout le village que l'aboiement des chiens qui résonnait aux oreilles de don Quichotte et troublait le courage de Sancho. De loin en loin, un âne brayait, des porcs grognaient, des chats miaulaient, et ces cris divers semblaient s'accroître avec le silence de la nuit : l'amoureux chevalier les prenait pour un mauvais augure. Cependant il dit à Sancho : « Mon fils, conduis-moi au palais de Dulcinée : peut-être la trouverons-nous éveillée. — Corps du soleil ! répondit Sancho, à quel palais voulez-vous que je vous mène, puisque celui où je vis Sa Grandeur n'était qu'une petite maison ? — Elle s'était sans doute retirée alors dans quelque petit pavillon de son palais, pour se divertir avec ses femmes, comme ont coutume de faire les grandes dames et les princesses. — Seigneur, dit Sancho, puisque Votre Grâce veut, malgré moi, que la maison de madame Dulcinée soit un palais, est-ce l'heure pour en trouver la porte ouverte ? Est-il convenable que nous allions frapper de grands coups pour nous faire ouvrir, mettant en alarme tout le monde ? Allons-nous frapper à la porte de nos donzelles, comme font ces amants qui ont le droit de venir, de frapper et d'entrer, à quelque heure que ce soit ? — Eh bien, répondit don Quichotte, cherchons le palais de maison en maison, et puis je te dirai ce qu'il faudra faire. Mais tiens, ou je me trompe fort, ou cette grosse masse sombre que l'on découvre d'ici doit être le

palais de Dulcinée. — Que Votre Grâce nous guide, répliqua Sancho : peut-être en sera-t-il ainsi ; mais je le verrais de mes yeux et le toucherais de mes mains, que je le croirais comme je crois qu'il fait jour à présent. »

Don Quichotte marcha donc en avant ; et ayant fait environ deux cents pas, il se trouva tout près de cette grande ombre, aperçut une grande tour, et reconnut que cet édifice n'était point un palais, mais l'église principale du lieu. « Nous avons rencontré l'église, dit-il à Sancho. — Je le vois bien, seigneur, répondit celui-ci ; plaise à Dieu que nous n'ayons pas aussi rencontré notre sépulture, car ce n'est pas un bon présage de courir les cimetières à de telles heures ; mais, si j'ai bonne mémoire, je me souviens de vous avoir dit que la maison de cette dame est dans une ruelle qui n'a pas d'issue. — Maudit sois-tu de Dieu, imbécile ! s'écria don Quichotte : où as-tu jamais vu que les hôtels et les palais royaux soient construits dans des ruelles sans issues ? — Seigneur, reprit Sancho, chaque pays a ses usages : peut-être, au Toboso, construit-on dans des ruelles les palais et les grands édifices ; ainsi, je vous supplie de me laisser chercher, dans ces rues et ruelles qui s'offrent à notre vue : peut-être, dans quelque coin, trouverai-je ce maudit palais, que je voudrais voir mangé des chiens, tant il nous fait courir et nous donne de mal. — Écoute, Sancho, dit don Quichotte, parle avec plus de respect des choses qui appartiennent à ma dame ; passons la fête en paix, et ne jetons point le manche après la cognée. — Je me contienrai, seigneur ; mais pourrai-je, avec patience, supporter que Votre Grâce veuille que, pour une seule fois que j'ai vu la maison de notre maîtresse, je l'aie toujours devant les yeux et que je la trouve en plein minuit, tandis que vous ne pouvez pas la trouver, vous qui l'avez peut-être vue mille fois ? — Tu me feras désespérer, Sancho, dit don Quichotte. Viens ici, hérétique : ne t'ai-je pas dit mille fois que, dans tous les jours de ma vie, je n'ai jamais vu la sans pareille Dulcinée, que je n'ai jamais franchi le seuil de son palais, que j'en suis amoureux sur ouï-dire et sur la grande réputation qu'elle a de sagesse et de beauté ? — Je l'apprends aujourd'hui, répondit Sancho, et je dis que, puisque vous ne

l'avez jamais vue, ni moi non plus.... — Cela ne peut être; car tu m'as dit, répliqua don Quichotte, l'avoir vue criblant du blé, quand tu m'as rapporté la réponse à la lettre que je lui envoyai. — Ne vous fiez pas à cela, seigneur; car il faut que vous sachiez que ma visite et la réponse furent aussi par oui-dire; c'est pourquoi je connais aussi bien madame Dulcinée que je puis donner un coup de poing au ciel. — Sancho, Sancho, répondit don Quichotte, il y a un temps pour plaisanter et un temps où les plaisanteries sont mal reçues. Si je dis que je n'ai jamais vu madame Dulcinée, et que je ne lui ai jamais parlé, tu ne peux en dire autant, puisque tu sais le contraire. »

Comme ils discouraient ainsi, ils virent venir vers eux un homme avec deux mules. Au bruit que faisait sa charrue en traînant sur le sol, ils jugèrent que c'était un laboureur qui partait avant le jour pour aller à son travail; il s'en allait chantant la romance : « Vous l'avez mal passé, Français, à la chasse de Roncevaux¹. »

« Qu'on me tue, Sancho, dit don Quichotte, s'il nous arrive quelque chose de bon cette nuit ! Entends-tu ce que chante ce villageois ? — Fort bien; mais que nous importe la chasse de Roncevaux ? Il pourrait aussi bien chanter la romance de Calainos. Ce serait tout un, et il ne nous en viendrait ni plus ni moins. »

Le laboureur s'approcha, et don Quichotte lui dit : « Ami, que Dieu vous donne toutes sortes de prospérités : pourriez-vous me dire où est le palais de l'incomparable princesse Dulcinée du Toboso ? — Seigneur, répondit le paysan, je ne suis pas d'ici; il y a peu de temps que j'y demeure, au service d'un riche laboureur. Mais voici, vis-à-vis, la maison du sacristain et du curé : ils pourront vous indiquer cette madame la princesse, car ils ont la liste de tous les habitants de l'endroit; je crois pourtant que, dans tout le village, il n'y a aucune princesse, mais bien quelques grandes dames qui peuvent faire les princesses chez elles. — C'est parmi celles-

¹ Mala la hubistes, Franceses,
La caza de Roncesvalles.

C'est le commencement d'une très vieille romance populaire.

là, sans doute, que doit être celle que je vous demande, répondit don Quichotte. — Cela peut être, seigneur; mais voici le jour qui vient : adieu. » Et, fouettant ses mules, il s'en alla, sans attendre de nouvelles questions.

Sancho, voyant son maître pensif et assez mécontent de ces réponses, lui dit : « Seigneur, le jour approche; il ne serait pas convenable que le soleil nous surprenne ainsi dans la rue. Il vaudrait mieux sortir de la ville, et nous cacher dans quelque bois voisin : je reviendrai de jour, et ne laisserai pas un coin dans tout l'endroit que je n'aie trouvé la maison, l'hôtel ou le palais de ma dame. Je serai bien malheureux si je ne le trouve. Quand je l'aurai trouvé, je parlerai à Sa Grâce; je lui dirai où et comment vous vous trouvez, attendant qu'elle vous indique le moyen de la voir, sans porter atteinte à son honneur et à sa réputation. — Ami Sancho, répondit don Quichotte, dans ce peu de mots tu as dit mille sentences. J'approuve et accepte de tout mon cœur le conseil que tu viens de me donner. Viens, mon fils; allons nous mettre en embuscade quelque part; tu reviendras, comme tu dis, pour chercher, voir ma dame et lui parler : j'espère plus de sa sagesse et de sa courtoisie que des faveurs miraculeuses. »

Sancho brûlait d'impatience de tirer son maître hors du village, de peur d'être convaincu de mensonge dans la réponse qu'il lui avait rapportée à la Sierra Morena, de la part de Dulcinée : c'est pourquoi il pressa tant don Quichotte qu'ils partirent aussitôt. A deux milles du bourg ils trouvèrent un bois dans lequel don Quichotte se cacha, tandis que Sancho revint au village pour parler à Dulcinée. Or, dans cette ambassade, il lui arriva des choses qui demandent une nouvelle attention et un nouveau crédit.

CHAPITRE X

OÙ L'ON RACONTE LA MANIÈRE ADROITE DONT S'Y PRIT SANCHE POUR ENCHANTER MADAME DULCINÉE, AVEC D'AUTRES ÉVÉNEMENTS AUSSI RISIBLES QUE VÉRITABLES.

L'auteur de cette grande histoire, parvenu aux événements rapportés dans ce chapitre, dit qu'il aurait bien voulu les

passer sous silence, dans la crainte de n'être point cru ; car les folies de don Quichotte y sont poussées à un point qu'on ne saurait imaginer, et même surpassent les plus incroyables de deux portées d'arquebuse. Cependant, malgré ses craintes, il s'est déterminé à les écrire telles que les fit don Quichotte, sans ajouter ni ôter à l'histoire un atome de la vérité, et sans s'arrêter aux reproches de mensonge qu'on pourrait lui faire. Il a eu raison, car la vérité épure sans détruire, et va toujours au-dessus du mensonge, comme l'huile sur l'eau. Poursuivant donc son histoire, il dit que don Quichotte, s'étant retiré dans le bosquet, bois ou forêt avoisinant le grand Toboso, ordonna à Sancho de retourner à la ville, et de ne point paraître devant lui qu'il n'eût d'abord parlé de sa part à sa dame pour la prier de vouloir bien se laisser voir de son esclave chevalier, et de lui donner ensuite sa bénédiction, afin qu'il pût espérer un heureux succès dans ses périlleuses et difficiles entreprises. Sancho promit de faire tout ce qui lui était commandé, et de rapporter une aussi bonne réponse que celle qu'il avait eue la première fois. « Va donc, mon fils, lui dit don Quichotte, et ne te trouble point quand tu verras devant toi la lumière du soleil de beauté que tu vas chercher. Heureux écuyer, heureux par-dessus tous les écuyers dumonde ! n'oublie pas surtout de bien retenir dans ta mémoire la manière dont tu seras reçu ; rappelle-toi si elle change de couleur quand tu lui exposeras l'objet de ton ambassade, si elle se trouble en entendant prononcer mon nom ; si, la trouvant assise sur la riche estrade qui convient aux femmes de son rang, elle peut tenir en place sur ses coussins ; si, lorsqu'elle sera debout, elle ne se pose point tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre ; si elle ne répète point deux ou trois fois la réponse qu'elle te fera ; si elle la change de tendre en rude, d'aigre en amoureuse ; si elle porte la main à sa chevelure pour l'arranger, quoiqu'elle ne soit pas en désordre : en un mot, mon fils, retiens bien toutes ses actions, tous ses mouvements ; car, si tu me les rapportes avec exactitude, je pourrai connaître les mouvements les plus secrets de son cœur, en ce qui concerne mes amours. Je t'apprends, Sancho, si tu ne le sais pas, que les actions et les mouvements

extérieurs des amants, lorsqu'il est question de leurs amours, sont des courriers fidèles qui portent avec eux les nouvelles de ce qui se passe dans l'intérieur de leur âme. Va donc, ami : puisses-tu être plus fortuné que moi, revenir avec un meilleur succès que celui que je vais attendre dans la solitude où tu me laisses ! — J'irai, seigneur, dit Sancho, et je reviendrai promptement. Cependant, prenez courage ; dilatez votre pauvre petit cœur, qui, j'en suis sûr, n'est pas plus gros dans ce moment qu'une noisette, tant il est serré. Songez qu'on dit communément que bon courage rompt mauvaise fortune, et qu'où il n'y a point de lard il n'y a point de crochet pour le pendre ; on dit encore que le lièvre saute là où l'on ne s'y attend pas ; car, si cette nuit nous n'avons pas su trouver le palais de ma dame, maintenant qu'il est jour, je pense bien le trouver au moment où j'y penserai le moins, et, quand je l'aurai trouvé, laissez-moi faire. — Certes, Sancho, reprit don Quichotte, puissé-je avoir un aussi bon succès dans ce que j'attends, que tu as, toi, de facilité à trouver des proverbes à propos de ce que nous disons ! » A ces mots, Sancho tourna le dos et bâtonna son âne, tandis que don Quichotte, appuyé sur sa lance, restait sur les étriers, l'esprit rempli de tristes et confuses pensées.

Nous le laisserons dans cette attitude, et nous suivrons Sancho Pança, qui, non moins pensif, non moins embarrassé que son maître, s'éloignait à pas lents de lui. A peine fut-il sorti du bois, qu'il tourna la tête ; et n'apercevant plus don Quichotte, il descendit de son âne, s'assit au pied d'un arbre et se mit à se parler ainsi à lui-même : « Sachons un peu, frère Sancho, où va maintenant Votre Grâce. Allez-vous chercher quelque âne que vous ayez perdu ? — Non, certes. — Qu'allez-vous donc chercher ? — Oh ! Je vais chercher tout simplement une princesse, et en elle le soleil de la beauté et tous les astres du ciel. — Et où pensez-vous trouver ce que vous dites, Sancho ? — Où ? dans la grande ville du Toboso. — Bien ; et de quelle part l'allez-vous chercher ? — De la part du fameux chevalier don Quichotte de la Manche, qui défait les torts, donne à manger à celui qui a soif, à boire à celui qui a faim. — Tout cela est fort bien mais connais-

sez-vous la maison de cette princesse? — Mon maître dit que ce doit être un palais royal, un superbe château. — Et l'avez-vous vue quelquefois, par hasard? — Ni moi ni mon maître nous ne l'avons jamais vue. — Mais il me semble que ce serait fort bien fait si les habitants du Toboso, sachant que vous êtes ici dans l'intention de séduire leurs princesses, de débaucher leurs dames, vous frottaient les côtes à coups de bâton, sans y laisser place nette. — Sans doute ils auraient raison s'ils ne considéraient pas que je suis envoyé, et s'ils oublieraient ces anciens vers : « Vous êtes messager, mon ami; « vous ne méritez aucun reproche¹. » — Ne vous y fiez pas, Sancho : les Manchois sont aussi colériques qu'honnêtes; ils sont surtout très chatouilleux. Vive Dieu! si l'on vous sent seulement, vous passerez un mauvais quart d'heure. — Ah! mais, attention! Est-ce que cela me regarde? Ai-je besoin, pour faire plaisir à un autre, d'aller chercher trois pattes à un chat? Et d'ailleurs, chercher Dulcinée au Toboso, autant vaut demander Mariette dans Ravenne ou un bachelier à Salamanque. C'est le Diable, oui, le Diable seul, qui m'a mêlé dans cette affaire. »

Ainsi Sancho se parlait à lui-même, et il arriva à cette conclusion : « Allons, allons, poursuivit-il, il y a remède à tout, si ce n'est à la mort, sous le joug de laquelle nous devons tous passer, bon gré, mal gré, à la fin de notre vie. Mon maître, j'en ai mille preuves, est fou à lier, et moi, je ne lui cède en rien; je suis encore bien plus fou, moi qui le sers et le suis, si le proverbe est vrai : Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es; et cet autre : Non celui avec qui tu nais, mais celui avec qui tu pais. Mon maître est donc fou, et de telle manière que souvent il prend une chose pour une autre, le blanc pour le noir et le noir pour le blanc, comme lorsqu'il disait que les moulins à vent étaient des géants; les mules des religieux, des dromadaires; les troupeaux de moutons, des armées ennemies, et beaucoup d'autres choses semblables : ainsi, il ne sera pas bien difficile de lui faire accroire que la première paysanne qui passera par ici est

¹ Mensagero sois, amigo,
No mereceis culpa, non.

madame Dulcinée. S'il ne veut pas le croire, je le jurerai; s'il ure à son tour, je recommencerai à jurer; s'il s'obstine, je m'obstinerai davantage. De cette façon j'aurai toujours le dessus, puis arrive qui pourra. Peut-être à cause de mon obstination ne me donnera-t-il plus de semblables messages, voyant qu'ils lui réussissent si mal; ou peut-être pensera-t-il, comme je me l'imagine, que quelque méchant enchanteur, de ceux qui sont ses ennemis, aura ainsi changé la figure de sa dame pour le faire enrager. »

Cette idée mit l'esprit de Sancho en repos; et l'affaire lui parut bien arrangée. Cependant, il resta encore assez longtemps dans l'endroit où il se trouvait, pour que don Quichotte pût croire qu'il avait eu le temps d'aller et de revenir. Tout lui réussit si bien que, quand il se leva pour remonter sur son âne, il vit venir du Toboso, vers l'endroit où il était arrêté, trois paysannes montées sur des ânes ou des ânesses, l'auteur ne précise pas; on peut croire que c'étaient des bourriques, monture ordinaire des paysannes; mais comme la chose est de peu d'intérêt, il est inutile de nous arrêter à la vérifier.

Aussitôt que Sancho vit ces paysannes, il s'empessa d'aller rejoindre son maître, qu'il trouva soupirant et faisant mille lamentations amoureuses. — Eh bien, qu'y a-il, ami Sancho? lui dit don Quichotte en l'apercevant : me faut-il marquer ce jour avec une pierre blanche ou avec une noire? — Il vaut mieux le marquer de rouge, répondit Sancho, comme les écriteaux de collège, afin qu'on le voie de plus loin. — Ainsi donc, tu m'apportes de bonnes nouvelles? — Si bonnes, que Votre Grâce n'a autre chose à faire qu'à éperonner Rossinante, et à sortir dans la plaine pour voir madame Dulcinée du Toboso qui vient vous rendre visite avec deux de ses demoiselles. — Bonté de Dieu! que me dis-tu là, ami Sancho? Garde-toi de m'abuser et de vouloir charmer ma tristesse par une fausse joie. — Que me reviendrait-il de vous tromper, quand vous êtes sur le point de découvrir la vérité? Piquez des deux, seigneur, et venez voir la princesse notre souveraine, vêtue et parée comme elle doit l'être. Ses demoiselles et elle sont tout éblouissantes d'or, de perles, de diamants,

de rubis, de toiles de brocart à plus de dix bordures; elles ont les cheveux épars sur leurs épaules : on dirait autant de rayons du soleil qui jouent avec le vent. Elles sont montées sur trois cananées; tachetées à faire plaisir. — Tu veux dire des haquenées? — Oh! ma foi, il n'y a pas grande différence entre cananée et haquenée; au reste, qu'elles soient montées sur ce qu'elles voudront, ce sont les plus gracieuses dames qu'on puisse voir, et surtout la princesse Dulcinée, ma maîtresse, qui ravit les sens. — Marchons, mon fils Sancho. Pour les étrennes de ces nouvelles aussi bonnes qu'inespérées, je te promets la meilleure dépouille que je gagnerai dans ma première aventure; et, si cela ne te suffit pas, j'y joindrai les poulains que me donneront cette année mestrois juments, qui sont prêtes à mettre bas; comme tu sais, dans le pré communal de notre village. — Je m'en tiens aux poulains, répondit Sancho, car je ne suis pas certain que les dépouilles de votre première aventure soient bonnes. »

En achevant ces mots, ils sortirent du bois et aperçurent près d'eux les trois paysannes. Don Quichotte regardait de tous ses yeux sur le chemin du Toboso; et, ne voyant que les trois paysannes, il se troubla, et demanda à Sancho s'il avait laissé ces dames hors de la ville. « Comment, hors de la ville? » répondit Sancho; est-ce que, par hasard, vous avez les yeux derrière la tête, que vous ne les voyez pas venir, resplendissantes comme le soleil en plein midi? — Je ne vois, Sancho, que trois paysannes sur trois bourriques. — Oh! que Dieu me délivre maintenant du diable! Est-il possible que trois haquenées, ou comme vous voudriez dire, blanches comme la neige, vous paraissent des bourriques? Vive le Seigneur! que la barbe me pèle si cela est vrai! — Mais je te dis, Sancho, qu'il est aussi vrai que ce sont des baudets ou bourriques; qu'il est vrai que je suis don Quichotte et toi Sancho : du moins ils me paraissent tels. — Taisez-vous, seigneur; ne tenez point un tel discours : ouvrez les yeux, et venez saluer la dame de vos pensées, qui s'approche. »

En disant ces mots, il s'approcha pour recevoir les trois paysannes, mit pied à terre, prit par le licou l'une l'une de

des trois, et, se jetant à deux genoux, lui dit : « Reine princesse et duchesse de la beauté, que Votre Hautesse et Votre Grandeur daigne recevoir en grâce et merci ce chevalier, votre esclave, qui est devenu comme une statue de marbre, sans mouvement et sans pouls, de se voir devant votre magnifique présence. Je suis Sancho Pança, son écuyer, et lui, c'est l'errant chevalier don Quichotte de la Manche, autrement appelé le chevalier de la Triste Figure. »

En même temps, don Quichotte s'était également agenouillé près de Sancho : il regardait avec des yeux égarés et troublés celle que Sancho nommait dame et reine ; et, ne voyant en elle qu'une jeune paysanne assez laide, car elle était camarde et avait le visage bouffi, il restait tout interdit, sans oser ouvrir la bouche. Les paysannes n'étaient pas moins étonnées, voyant ces deux hommes si dissemblables, à genoux, et qui les empêchaient de passer. Enfin, celle qu'on retenait rompit le silence, et dit tout en colère : « Otez-vous du chemin, et laissez-nous passer ; nous avons hâte. — Princesse et dame universelle du Toboso, répondit Sancho, pourquoi votre magnanime cœur ne se laisse-t-il pas attendrir en voyant agenouillé devant votre sublime présence la colonne et le soutien de la chevalerie errante ? » A ces mots, l'une des deux autres paysannes s'écria : « Viens donc que je t'étrille, ânesse de mon beau-père, voyez comme ces beaux messieurs se moquent des paysannes, comme si nous ne savions pas chanter pouille aussi bien qu'eux. Passez votre chemin, laissez-nous suivre le nôtre, et bonsoir. — Lève-toi, Sancho, dit don Quichotte ; je vois bien que la Fortune n'est pas encore satisfaite de nos malheurs. Elle a fermé tous les chemins par où pourrait venir quelque joie à cette chétive âme renfermée dans mon corps. Et toi, ô la plus grande des perfections que l'on peut désirer, terme de l'humaine gentillesse, unique remède du cœur affligé qui t'adore ! Puisqu'un malin enchanteur me poursuit, a couvert mes yeux de nuages et de cataclysmes, que pour eux seuls et non pour d'autres il a transformé ton incomparable beauté sous l'apparence d'une pauvre paysanne, s'il ne m'a pas donné les traits d'un vampire, pour me rendre abominable à tes yeux, daigne me regarder dou-

cement et amourcusement ; vois, dans la soumission et le respect que je porte à ta beauté contrefaite, l'humilité de cette âme qui t'adore. — Par mon grand-père ! dit la paysanne, suis-je donc ici pour entendre des balivernes ? Otez-vous de là ; laissez-moi m'en aller, s'il vous plaît. »

Sancho s'écarta et la laissa partir, bien content de s'être ainsi tiré de cette affaire. A peine la villageoise qui avait fait le rôle de Dulcinée se vit-elle libre, que, piquant sa haquenée avec un aiguillon planté au bout d'un bâton, elle la fit courir par la prairie ; mais la bête, se sentant plus excitée par l'aiguillon qu'à l'ordinaire, se mit à faire des ruades, et bientôt jeta par terre madame Dulcinée. Don Quichotte courut pour la relever, tandis que Sancho raccommodait et sanglait le bât qui avait tourné sous le ventre de la bourrique. Le bât remis, don Quichotte voulut prendre dans ses bras sa dame enchantée, pour la remettre sur sa bête ; mais elle lui en épargna la peine : car, après s'être relevée, elle fit quelques pas en arrière, prit son élan, et, posant les deux mains sur la croupe de la bourrique, plus légère qu'un faucon, elle se trouva sur le bât, à califourchon comme un homme. « Par saint Roch ! s'écria Sancho, notre maîtresse est plus légère qu'un oiseau : elle pourrait enseigner à monter à cheval aux plus habiles écuyers de Cordoue ou du Mexique ; elle a passé d'un seul bond par-dessus l'arçon de la selle, et, sans éperons, elle a fait courir sa haquenée comme un zèbre ; ses demoiselles ne lui cèdent en rien, car elles vont toutes trois comme le vent. »

Et c'était vrai, car, Dulcinée étant remontée, elles piquèrent des deux, et ne cessèrent de courir, sans retourner la tête, pendant plus d'une demi-lieue. Don Quichotte les suivit des yeux ; et, quand il les eut perdues de vue, il se retourna vers Sancho, et lui dit : « Que t'en semble, Sancho ? ne suis-je pas bien maltraité par les enchanteurs ? Vois jusqu'où vont leur malice et leur rancune contre moi, puisqu'ils me privent de la satisfaction de voir ma maîtresse telle qu'elle est. Je suis né pour servir de modèle aux malheureux, de but où frappent les flèches de la mauvaise fortune. Ces traîtres d'enchanteurs ne se sont pas contentés seulement de métamorphoser

Dulcinée, ils l'ont changée en une figure laide et vile comme celle de cette paysanne; ils lui ont ôté surtout ce qui est particulier aux grandes dames, de sentir bon, parce qu'elles sont toujours au milieu de l'ambre et des fleurs; car je te dirai que, quand je m'approchai pour la remettre sur sa haquenée, comme tu dis, qui me semble une bourrique à moi, elle m'envoya une odeur d'ail cru qui pensa me faire rendre l'âme. — O canaille maudite! s'écria Sancho; ô enchanteurs méchants et malintentionnés! Que ne puis-je vous voir tous entilés par les ouïes comme des sardines! Vous savez beaucoup, vous pouvez beaucoup; vous faites encore pis. Ne vous suffisait-il pas, coquins, d'avoir changé les perles des yeux de ma souveraine en noix de liège, et ses cheveux d'or pur en crins de bœuf rouge, et finalement tout son être de bien en mal, sans toucher à l'odeur, pour qu'au moins nous pussions deviner ce qui était caché sous cette laide écorce; quoique je puisse dire avec vérité que je n'ai jamais vu sa laideur, mais bien sa beauté? Elle avait à la lèvre droite un signe en forme de moustache, avec sept à huit poils rouges comme des fils d'or, et longs de plus d'un palme. — Selon la correspondance des signes du visage avec ceux du corps, dit don Quichotte, Dulcinée doit en avoir un semblable sur la cuisse du même côté. Cependant, pour des signes, les poils dont tu viens de parler sont bien longs. — Je vous assure, seigneur, répondit Sancho, qu'on dirait qu'ils y sont nés. — Je le crois, ami, car la nature n'a rien mis en Dulcinée qui ne soit parfait et accompli: aussi aurait-elle sur son corps cent signes comme celui dont tu parles, ce seraient autant d'étoiles resplendissantes. Mais, dis-moi, Sancho, ce qui me paraissait un bât, était-ce une selle plate ou une selle de femme? — C'était une selle à la genette, avec une couverture de camp qui valait bien la moitié d'un royaume, tant elle était riche. — Je n'ai rien vu de tout cela, Sancho, je te le répète et le dirai mille fois; je suis le plus malheureux des hommes. »

Le rusé Sancho avait bien de la peine à se retenir de rire en entendant les sottises de son maître, si subtilement abusé. Enfin, après plusieurs autres discours, ils remontèrent sur leurs bêtes, et suivirent le chemin de Saragosse, où ils pen-

saient arriver à temps pour assister aux joutes solennelle qu'on célébrait tous les ans dans cette fameuse ville ; mais, avant d'y parvenir, il leur arriva des aventures nombreuses grandes et neuves, qui méritent d'être écrites et lues, comme on le verra ci-après.

CHAPITRE XI

DE L'ÉTRANGE AVENTURE QUI ARRIVA AU CHEVALIER DON QUICHOTTE
AVEC LE CHAR OU LA CHARRETTE DES OFFICIERS DE LA MORT.

Don Quichotte allait tout pensif, préoccupé du mauvais tour que lui avaient joué les enchanteurs en changeant sa dame Dulcinée en une laide paysanne ; il n'imaginait pas quel remède il pourrait employer pour lui rendre sa première forme ; et ces pensées l'absorbaient tellement, que, sans s'en apercevoir, il avait lâché la bride à Rossinante, qui, se sentant libre, s'arrêtait à chaque pas pour brouter l'herbe dont ces champs étaient couverts.

Sancho tira son maître de cette rêverie, en lui disant : « Seigneur, la tristesse est pour les bêtes, et non pour les hommes : si les hommes s'abandonnent, ils se changent en bêtes. Revenez à vous, reprenez la bride de Rossinante, réveillez-vous, ranimez-vous, et montrez cette gaillardise qui convient aux chevaliers errants. Que diable est ceci ? pourquoi cet abattement ? Sommes-nous ici ou en France ? Que Satan emporte plutôt toutes les Dulcinées du monde ! La santé d'un seul chevalier errant vaut mieux que tous les enchanteurs et toutes les transformations du monde. — Tais-toi, Sancho, dit don Quichotte d'une voix assez ferme, tais-toi, te dis-je ; ne profère point de blasphèmes contre ma dame enchantée ; je suis la seule cause de sa disgrâce et de sa mésaventure ; elles procèdent de la jalousie que me portent les méchants. — J'en suis d'accord, seigneur : car peut-on l'avoir vue et la voir maintenant sans pleurer ? — Tu peux bien dire cela, toi, Sancho, puisque tu l'as vue dans la perfection de sa beauté, et que l'enchantement ne te cachait ni sa vue ni ses attraits : c'est contre moi seul et contre mes yeux qu'agissait la force

du venin. Mais une chose m'embarrasse, Sancho, c'est que je crois que tu m'as mal décrit sa beauté : tu m'as dit, si j'ai bonne mémoire, qu'elle avait des yeux de perles ; or, les yeux de perles sont plutôt des yeux de poisson que des yeux de femme. Je pense que ceux de Dulcinée doivent être de vertes émeraudes, surmontées de deux arcs-en-ciel qui leur servent de sourcils. Ces perles dont tu parles, Sancho, doivent être ses dents : tu auras pris sans doute les yeux pour les dents. — Cela peut bien être, seigneur, car sa beauté m'a autant troublé que vous sa laideur. Mais recommandons le tout à Dieu, qui connaît toutes les choses qui doivent arriver dans cette vallée de larmes, dans ce méchant monde où nous sommes, et où il n'est à peine rien qui ne soit mêlé de méchanceté, d'imposture et de fourberie. Une seule chose m'inquiète, seigneur, plus que les autres, c'est que, quand vous aurez vaincu quelque géant ou autre chevalier, et que vous lui ordonnerez d'aller se présenter devant la beauté de madame Dulcinée, en quel endroit ce pauvre géant ou ce malheureux chevalier la trouvera-t-il ? Il me semble que je les vois courir tout le Toboso comme des badauds, cherchant partout madame Dulcinée ; et, quand ils la trouveraient au milieu de la rue, ils ne la reconnaîtraient pas plus que mon père. — Peut-être, Sancho, l'enchantement ne s'étendra pas jusqu'à ôter la connaissance de Dulcinée aux géants et chevaliers vaincus qui se présenteront. Nous en ferons l'expérience sur les deux ou trois premiers que je vaincrai, pour voir s'ils la trouvent ou non : je leur recommanderai de revenir vers moi, pour me raconter ce qui leur sera arrivé. — Votre idée me paraît fort bonne, seigneur : nous connaissons par là ce que nous voulons savoir : et, si ce n'est qu'à vous seul que la beauté de madame Dulcinée est cachée, la disgrâce sera plus pour vous que pour elle : tandis qu'elle sera en joie et santé, nous autres, nous nous occuperons le mieux que nous pourrons, cherchant nos aventures, et laissant le temps faire des siennes, car c'est le meilleur médecin de toutes ces maladies et de plus grandes encore. »

Don Quichotte allait répondre à Sancho, quand il en fut empêché par une charrette qui traversa le chemin, chargée

des plus étranges figures et personnages que l'on puisse imaginer ; celui qui conduisait les mules et servait de charretier représentait un vilain démon ; la charrette était tout à découvert, sans bâche. La première figure qui s'offrit aux yeux de don Quichotte fut celle de la Mort elle-même, à face humaine ; auprès d'elle était un ange avec de grandes ailes peintes ; de l'autre côté, on voyait un empereur portant sur la tête une couronne d'or. Auprès de la Mort était le dieu Cupidon, sans bandeau sur les yeux, avec son arc, son carquois et ses flèches. On voyait ensuite un chevalier armé de pied en cap, si ce n'est qu'au lieu de morion ou de salade, il portait un chapeau garni de plumes de diverses couleurs ; on voyait encore d'autres personnages en costumes différents. Cette vue inopinée troubla quelque peu don Quichotte, et causa de l'épouvante à Sancho ; mais, se remettant promptement, notre chevalier crut qu'il s'offrait à lui une nouvelle et périlleuse aventure. Dans cette pensée, prêt à affronter tous les dangers, il se plaça devant la charrette, et, d'une voix haute et menaçante, cria : « Charretier, cocher, diable, ou qui que tu sois, dis-moi promptement qui tu es, où tu vas, et quels sont les gens que tu portes dans ta carriole, qui ressemble plus à la barque à Caron qu'aux charrettes dont on se sert. — Seigneur, répondit le diable d'une voix douce, en arrêtant sa charrette, nous sommes des comédiens de la troupe d'Angulo le Mauvais¹. Ce matin, qui est l'octave de la Fête-Dieu, nous avons été dans le village qui est derrière cette colline, jouer la pièce des *Cortès de la Mort*, et nous devons la représenter encore ce soir, dans un autre bourg près d'ici. Comme c'est tout proche, pour éviter la peine d'ôter et de remettre nos habits, nous marchons avec les costumes qui nous servent pour jouer. Ce jeune homme que vous voyez représente la Mort, cet autre un ange ; cette femme, qui est celle du directeur, fait la reine ; celui-ci le soldat, cet autre

¹ Célèbre directeur de troupe ambulante, ainsi surnommé pour le distinguer d'un acteur du même nom et du plus grand mérite. Les mystères que l'on célébrait, spécialement à la Fête-Dieu et à son octave, étaient représentés sur des théâtres, dans les rues et les places publiques, dans les églises et jusque devant le conseil suprême de l'inquisition. Ils ne tardèrent pas à dégénérer en licences et obscénités.

l'empereur, et moi je suis le Diable, l'un des principaux acteurs de la pièce : c'est moi qui ouvre la scène. Si Votre Grâce désire savoir autre chose, demandez, je répondrai ponctuellement : étant le Diable, je n'ignore rien. — Foi de chevalier errant, répondit don Quichotte, en voyant ce char, j'ai pensé que quelque grande aventure s'offrait à moi : je vois bien à présent qu'il faut toucher les apparences du bout du doigt, si l'on ne veut pas être trompé. Allez en paix, bonnes gens; faites votre fête, et voyez si je puis vous être utile en quelque chose : je m'y emploierai de bon cœur. Dès mon enfance j'ai toujours aimé les mascarades, et la comédie était ma passion favorite. »

Tandis qu'ils causaient de la sorte, le sort voulut qu'un des comédiens, vêtu comme un bouffon, faisant sonner force grelots et portant au bout d'un bâton trois vessies gonflées, arriva près d'eux. En approchant de don Quichotte, ce grotesque personnage se mit à s'escrimer de son bâton, à frapper la terre de ses vessies, et à faire de grandes cabrioles au bruit de ses grelots. Cette bizarre apparition effraya tellement Rossinante, que, malgré les efforts de don Quichotte pour le retenir, il prit le mors aux dents, et se mit à courir à travers champs, avec plus de légèreté qu'on n'en aurait pu attendre d'un tel squelette. Sancho, voyant le danger où était son maître d'être jeté par terre, sauta à bas de son âne, et courut de toute sa force pour le secourir; mais, lorsqu'il l'atteignit, don Quichotte était déjà par terre, près de Rossinante, qui l'avait entraîné dans sa chute : résultat ordinaire des hardiesses et des fantaisies de Rossinante. Sancho n'eut pas plus tôt quitté son âne, que le diable aux vessies sauta dessus, le frappant tant qu'il pouvait avec ses vessies : de sorte que le bruit et la peur, plus que la douleur des coups, animaient le grison et le faisaient voler dans la campagne, vers l'endroit où devait se faire la fête. Sancho regardait la course de son âne et la chute de son maître et ne savait auquel de ces deux maux il devait remédier d'abord. Cependant, en bon écuyer, en serviteur bien appris, l'amour de son maître l'emporta sur sa tendresse pour le grison, bien que chaque fois qu'il voyait les vessies se lever et retomber sur la croupe du hau-

det, c'étaient autant de coups de poignard qui lui perçaient le sein : il eût mieux aimé recevoir ces horions sur la prune de l'œil que de les voir tomber sur le moindre poil de la queue de son âne. Dans cet état perplexe, il s'approcha de don Quichotte, plus maltraité qu'il ne le croyait, l'aida à remonter sur Rossinante, et lui dit : « Seigneur, le diable emporte l'âne. — Quel diable ? — Celui des vessies. — Je le retrouverai, répondit don Quichotte, fût-il caché dans les abîmes les plus profonds et les plus obscurs de l'enfer. Suis-moi seulement : la charrette va doucement ; les mules satisferont pour la perte du grison. — Seigneur, reprit Sancho, il n'est pas besoin que vous preniez cette peine ; modérez votre colère ; il me paraît que le diable a abandonné le grison : le voici qui revient. » Ce qu'il disait était vrai : le diable et le grison avaient fait la culbute, pour imiter celle de Rossinante et de don Quichotte ; le diable s'en allait à pied, l'âne revenait vers son maître. « Avec tout cela, dit don Quichotte, il serait bon de châtier l'insolence de ce démon sur quelqu'un de la charrette, fût-ce l'empereur lui-même. — Quittez ce dessein, seigneur, répondit Sancho, et suivez mon avis : il ne faut jamais s'attaquer à des baladins ; ces gens-là ont des amis partout. J'ai vu un comédien mis en prison pour deux meurtres qu'il avait commis : il en sortit sans qu'il lui en coûtât rien. Comme ce sont des gens de plaisir, qui amusent les autres, tout le monde les favorise, les soutient, les aide et les estime, et surtout ceux des compagnies royales et titrées, qui ont des équipages et un train de princes. — Qu'importe, répondit don Quichotte : je ne veux pas que ce diable bouffon puisse se vanter de m'être échappé, fût-il favorisé de tout le genre humain. » En disant ces mots, il courut après la charrette, qui était déjà près du village, et cria de toute sa force : « Arrêtez, troupe bouffonne et joyeuse ; je veux vous apprendre comment on doit traiter les ânes et autres animaux qui servent de monture aux écuyers de chevaliers errants. »

Les cris de don Quichotte étaient si grands, qu'ils furent entendus des gens de la charrette, qui, jugeant son intention par ses paroles, prirent aussitôt leur parti : la Mort sauta à bas de la voiture, puis l'empereur, puis le diable-cocher, puis

l'ange, sans oublier la reine et le dieu Cupidon; tous ramassèrent des pierres et se rangèrent en bataille, prêts à recevoir don Quichotte à grands coups de cailloux. Don Quichotte, les voyant former un si brave escadron, les bras levés prêts à décharger sur sa tête une grêle de pierres, retint la bride à Rossinante, et se mit à réfléchir comment il pourrait les assaillir avec moins de danger. En ce moment Sancho arriva, et, voyant son maître prêt à attaquer une troupe si bien rangée, il lui dit : « Seigneur, ce serait grande folie de tenter une telle entreprise. Considérez que contre cette pluie de cailloux il n'est point d'autre arme défensive que de se cacher sous une cloche de bronze; et d'ailleurs n'y aurait-il pas plutôt témérité que valeur à ce qu'un homme seul attaquât une armée où se trouve la Mort, où combattent en personne des empereurs, aidés par de bons et de mauvais anges? Si cette considération ne vous touche pas, faites donc attention que, parmi tous ces gens que vous voyez, quoiqu'ils paraissent rois, empereurs ou princes, il n'y a pas un seul chevalier errant. — Tu viens, Sancho, répondit don Quichotte, de toucher le point qui doit me faire changer de résolution : je ne dois ni ne peux, comme je te l'ai dit cent fois, tirer l'épée contre ceux qui ne sont point armés chevaliers. C'est à toi, Sancho, si tu le veux, à tirer vengeance de l'injure faite à ton grison : je t'animerai d'ici par mes paroles, je t'aiderai par des conseils salutaires. — Il n'est pas besoin, seigneur, de tirer vengeance de personne. Ce n'est point d'un bon chrétien de garder le ressentiment des injures, et je ferai si bien, que mon âne remettra son offense entre les mains de ma volonté, laquelle est de vivre en paix pendant tout le temps que le ciel daigne m'accorder. — Puisque telle est ta résolution, bon Sancho, sage Sancho, honnête et franc Sancho, Sancho chrétien, laissons là ces fantômes, et retournons chercher de meilleures et de plus nobles aventures; car je vois que dans ce pays nous n'en manquerons pas, et des plus merveilleuses. »

Aussitôt il tourna bride; Sancho reprit son âne, et la Mort, avec tout son escadron, remonta dans la charrette et poursuivit son voyage. Telle fut l'heureuse fin de la périlleuse aventure du Char de la Mort. Grâce en soient rendues au

conseil salutaire que Sancho donna à son maître, qui, le jour suivant, eut une autre aventure avec un chevalier amoureux et errant, non moins admirable que celle-ci.

CHAPITRE XII

DE L'ÉTRANGE AVENTURE QUI ARRIVA AU CHEVALIER DON QUICHOTTE
AVEC LE BRAVE CHEVALIER DES MIROIRS.

La nuit qui suivit la rencontre de la Mort, don Quichotte et son écuyer la passèrent sous des arbres hauts et touffus, et, suivant le conseil de Sancho, le chevalier mangea des provisions que portait le grison. Tout en mangeant, Sancho dit à son maître : « Avouez, seigneur, que j'aurais été un grand sot si j'eusse accepté pour étrennes les dépouilles de votre première aventure, au lieu des poulains de vos trois juments. En effet mieux vaut le moineau dans la main que le vautour qui vole. — Cependant, Sancho, si tu m'avais laissé faire ce que je voulais, répondit don Quichotte, tu aurais eu pour ta part de butin au moins la couronne d'or de l'impératrice et les ailes peintes de Cupidon, que j'eusse abattues à rebrousse-poil, et mises dans tes mains. — Jamais, dit Sancho, les sceptres et les couronnes des empereurs de théâtre ne sont d'or fin, mais bien d'oripeau, ou d'une lame de laiton. — Il est vrai, répondit don Quichotte, que les ornements de la comédie ne sont pas ordinairement fins, mais simulés et apparents, comme la comédie elle-même. Quant à celle-ci, je désire, Sancho, que tu l'aimes, ainsi que ceux qui représentent les pièces et ceux qui les composent. Ils sont tous d'une grande utilité dans l'État. Car ils nous mettent à chaque pas sous les yeux un miroir où se peignent toutes les actions de la vie humaine; et nul tableau ne pourrait nous représenter plus vivement ce que nous sommes, et ce que nous devons être, que la comédie et les comédiens. Dis-moi, n'as-tu jamais vu représenter de comédies où l'on introduit des rois, des empereurs, des pontifes, des chevaliers, des dames et d'autres personnages? L'un fait le faufaron, un autre l'hypocrite, celui-là le marchand, celui-ci le soldat, cet autre un

homme sage, cet autre un amoureux, et, la comédie achevée, les costumes ôtés, tous les acteurs ne sont-ils pas égaux? — Qui, j'ai vu cela, répondit Sancho. — Eh bien, il en est de même dans la comédie de ce monde, où les uns font les empereurs, les autres des pontifes, et tout autant de personnages qu'on peut en introduire dans une comédie. Quand on arrive à la fin, qui est lorsque notre vie est terminée, la mort leur ôte à tous les accoutrements qui les différencient, et tous sont égaux dans la tombe. — Belle comparaison, dit Sancho; cependant elle n'est pas si neuve que je ne l'aie entendu répéter plusieurs fois, de même que celle du jeu d'échecs, où, tant que le jeu dure, chaque pièce a son office particulier; mais, le jeu fini, toutes se mêlent, se brouillent, et se réunissent dans une course, comme les corps dans la sépulture. — Sancho, reprit don Quichotte, tu deviens chaque jour moins simple et plus sage. — Il n'est pas étonnant, répondit celui-ci, que je prenne quelque chose de votre sagesse. Les terres qui, d'elles-mêmes, sont sèches et stériles rapportent de bons fruits quand on les fume et qu'on les cultive. Je veux dire, seigneur, que votre conversation a été le fumier qui a été mis sur la terre stérile de mon entendement; la culture, c'est le temps qui s'est passé depuis que je vous sers et que je communique avec vous; j'espère ainsi produire des fruits de bénédiction, qui ne seront point indignes et ne s'écarteront pas de la bonne éducation que vous avez donnée à mon entendement. » Don Quichotte se mit à rire des termes affectés dont se servait Sancho; quoique cependant ce qu'il disait de ses progrès lui semblât véritable: car, quelquefois, Sancho parlait de manière que son maître l'admirait; mais quand le bonhomme voulait parler en beau langage, ou à la manière de la cour, il tombait du faite de sa simplicité dans l'abîme de son ignorance. Ce en quoi il montrait le plus de mémoire et d'élégance, c'était à débiter des proverbes, qu'ils vinssent ou non à propos de ce qu'il disait; comme on a pu le remarquer dans le cours de cette histoire.

Ils passèrent une partie de la nuit en de semblables discours; enfin, Sancho sentit le besoin de fermer les rideaux

de ses yeux, comme il disait, quand il voulait dormir. Il débâta son âne et le laissa paître en liberté; mais pour Rossinante, il ne lui ôta point sa selle, parce que son maître avait expressément défendu de le faire lorsqu'ils passeraient la nuit dans la campagne et ne coucheraient point sous un toit : antique usage, établi, conservé parmi les chevaliers errants : on ôtait la bride, on l'attachait aux arçons; mais pour la selle, on se gardait bien de l'ôter. Sancho s'y conforma donc, puis mit aussi Rossinante en liberté. Or, l'amitié de ces deux animaux l'un pour l'autre fut si grande, si unique, qu'une tradition conservée de père en fils rapporte que l'auteur de cette véridique histoire lui avait consacré quelques chapitres particuliers : mais, pour garder le décorum qui convient à une histoire héroïque, il ne les y a point insérés. Quelquefois, cependant, il s'écarte de son sujet pour nous dire que; lorsque les deux bêtes pouvaient se joindre, elles prenaient plaisir à se gratter; et, ce besoin satisfait, Rossinante posait en croix son long cou sur celui de l'âne, de telle sorte qu'il en passait de l'autre côté plus d'une demi-aune; et tous deux, les yeux fixés à terre, restaient ainsi trois jours, ou tout au moins autant de temps qu'on les y laissait, ou que la faim ne les contraignait pas d'aller chercher leur nourriture. On assure même que l'auteur comparait l'amitié de ces animaux à celle de Nisus et d'Euryalé, de Pyladé et d'Oreste; ce qui prouve combien ferme et solide devait être le lien qui rapprochait ces deux paisibles coursiers, à la grande confusion des hommes qui gardent si mal la foi qu'ils se sont jurée; d'où vient ce proverbe : il n'y a point d'ami pour l'ami; les roseaux deviennent des lances¹; et cet autre : De l'ami à l'ami, la puce à l'oreille. Et qu'on ne petise pas que l'auteur s'égare de son chemin en comparant l'amitié des animaux à celle des hommes; c'est des animaux que nous avons reçu plusieurs avertissements et appris bien des choses d'importance : la cigogne nous a fait connaître les clystères; le chien, les vomitifs et la

¹ No hay amigo para amigo:
Las cañas se vuelven lanzas.

Ce sont deux vers d'une romance des *Guerres de Grenade*, composée par Ginès de Hita.

reconnaissance ; les grues, la vigilance ; les fourmis, la prévoyance ; les éléphants, la décence ; le cheval, la loyauté. Enfin, Sancho s'endormit au pied d'un liège ; et don Quichotte sous un robuste chêne.

Mais au bout de peu de temps, don Quichotte fut réveillé par un bruit qu'il entendit derrière lui ; il se leva en sursaut, regarda, écouta d'où venait le bruit, et aperçut, dans l'ombre de la nuit, deux hommes à cheval, dont l'un, se laissant glisser à terre, dit à l'autre : « Descends, ami ; ôte la bride aux chevaux : cet endroit me paraît abondant en herbes pour eux, et le silence et la solitude, convenables à mes amoureuses pensées. » Proférer ces mots et se trouver à terre fut une même chose. En descendant, ses armes firent un grand bruit, ce qui ne laissa pas de doute à don Quichotte que cet homme ne fût un chevalier errant. Il s'approcha de Sancho qui dormait, le tira par le bras, n'eut pas peu de peine à l'éveiller, et lui dit à voix basse : « Frère Sancho, pour le coup nous tenons une aventure. — Dieu nous la donne bonne, répondit Sancho : et où est-elle, seigneur, cette madame l'aventure ? — Où, Sancho ? tourne les yeux, regarde, tu verras couché là un chevalier errant, qui, à ce qu'il me semble, ne paraît pas très joyeux, car il s'est tristement laissé glisser à terre, et dans sa chute, ses armes ont fait du bruit. — Est-ce donc là ce que vous appelez une aventure ? — Je ne veux pas te dire que ce soit une aventure entière, mais bien un commencement d'aventure, car c'est ainsi qu'elles prennent naissance. Mais écoute, je crois qu'il accorde un luth ou une guitare, et qu'il tousse pour se préparer à chanter. — Ma foi, vous avez raison : ce doit être un chevalier amoureux. — Il n'y a pas un seul chevalier errant qui ne le soit ; mais, prêtons l'oreille, peut-être saisirons-nous le fil de ses pensées : la langue parle de l'abondance du cœur. » Sancho voulait répondre, mais la voix du chevalier du Bocage, qui n'était ni bonne ni mauvaise, l'arrêta. Ils écoutèrent et l'entendirent chanter ce sonnet :

« Donnez-moi, madame, un chemin que je suive, et qui soit tracé selon votre volonté ; la mienne s'y conformera fidèlement, et jamais elle ne s'en écartera d'un point.

« Si vous voulez que, taisant mon tourment, je meure,

comptez-moi déjà comme trépassé ; s'il vous plaît que je l'exprime d'une manière inusitée, je ferai en sorte que l'amour même parle pour moi.

« A l'épreuve des contraires, je suis fait de cire molle et de dur diamant, et je soumets mon âme aux lois de l'amour.

« Qu'il soit mou comme la cire ou dur comme le diamant, je vous offre mon cœur : imprimez-y ou gravez-y ce qu'il vous plaira ; je jure de le garder éternellement. »

Le chevalier du Bocage termina son chant par un grand soupir qu'il semblait tirer du fond du cœur ; puis, d'une voix faible et plaintive, il s'écria : « O la plus belle et la plus ingrate des femmes, sérénissime Casildée de Vandaïe ! est-il possible que tu veuilles consentir à ce que ce chevalier, ton esclave, se consume en durs travaux, en voyages continuels ? N'est-ce donc point assez que j'aie fait confesser que tu es la plus belle des femmes à tous les chevaliers de la Navarre, du Léon, de l'Andalousie, de la Castille, enfin à tous les chevaliers de la Manche ? — Oh ! pour cela non ! s'écria don Quichotte ; je suis de la Manche, moi, et je n'ai jamais confessé rien de semblable, jamais je n'aurais pu ni dû confesser une chose aussi préjudiciable à la beauté de ma dame. Tu vois bien, Sancho, que ce chevalier rêve. Cependant écoutons encore : peut-être se fera-t-il mieux connaître. — Sans doute, répondit Sancho, car il a l'air de vouloir se plaindre un mois entier. »

Cependant, il n'en fut pas ainsi ; car le chevalier du Bocage, ayant cru entendre qu'on parlait autour de lui, se leva sur ses pieds ; puis, d'une voix sonore et posée, demanda : « Qui va là ? qui êtes-vous ? êtes-vous du nombre des heureux ou des affligés ? — Des affligés, répondit don Quichotte. — Approchez-vous donc, reprit le chevalier du Bocage, et tenez compte que vous avez rencontré la tristesse et l'affliction en personne. » Don Quichotte, s'entendant inviter si civilement s'approcha, et Sancho fit de même. « Asseyez-vous, seigneur, dit le chevalier triste à don Quichotte, en le prenant par le bras. Pour reconnaître que vous êtes de ceux qui professent la chevalerie errante, il me suffit de vous rencontrer dans ce lieu, où vous tiennent compagnie la solitude et le sercin,

li et demeure ordinaire des chevaliers errants. — Je suis chevalier de l'espèce que vous dites, répondit don Quichotte; et, bien que la tristesse, les disgrâces et les mésaventures remplissent mon âme, elle n'est pourtant point fermée à la compassion qu'y excitent les infortunes des autres : selon ce que j'ai pu recueillir de vos chants, vos peines sont amoureuses, je veux dire qu'elles procèdent de votre amour pour l'ingrate beauté que vous avez nommée dans vos lamentations. »

Tandis qu'ils causaient ainsi, tous deux étaient assis, l'un à côté de l'autre, sur la dure, en bonne intelligence, sans se douter qu'à la rupture des ténèbres ils devaient se casser la tête. « Par hasard, seigneur chevalier, dit celui du Bocage à don Quichotte, seriez-vous amoureux? — Oui, pour mon malheur, répondit ce dernier, bien que les infortunes qui proviennent des affections bien placées doivent plutôt être regardées comme des faveurs que comme des disgrâces. — Cela serait vrai, si les dédains de nos belles ne nous troublaient point la raison et le jugement au point de nous paraître des vengeances. — Je n'ai jamais éprouvé de dédains de ma dame, dit don Quichotte. — Non, certes, interrompit Sancho, qui se trouvait là, car ma souveraine est aussi douce qu'une ânesse et aussi tendre que du beurre. — Cet homme est-il votre écuyer? demanda le chevalier du Bocage. — Oui, seigneur, répondit don Quichotte. — Certes, je n'ai jamais vu d'écuyer qui se permette de parler où parle son maître. Voilà le mien qui est grand comme père et mère, et je défie qu'on puisse prouver qu'il ait ouvert la bouche quand je parle. — Oui, j'ai parlé, reprit Sancho, et je peux bien parler devant un autre qui...; je n'en dirai pas davantage, car ce serait pire. »

Au même instant, l'écuyer du chevalier du Bocage le prit par le bras, et lui dit : « Allons dans un endroit où nous puissions dire familièrement tout ce qui nous passera par la tête, et laissons les seigneurs nos maîtres se piquer mutuellement en racontant les histoires de leurs amours. Je suis bien sûr que le jour viendra les surprendre avant qu'ils aient achevé. — Je le veux bien, répondit Sancho; je vous dirai qui je suis, et vous verrez si je ne puis pas bien être mis au

nombre des écuyers les plus parleurs. « Ils s'éloignèrent un peu ; et bientôt il s'établit entre eux une conversation aussi plaisante que fut grave celle de leurs maîtres.

CHAPITRE XIII

SUITE DE L'AVENTURE DU CHEVALIER DU BOCAGE ; AVEC LE SAGE, PLAISANT ET NOUVEAU DIALOGUE QU'EURENT ENSEMBLE LES DEUX ÉCUYERS.

Les chevaliers et les écuyers étaient séparés : les uns se racontaient leurs vies, les autres leurs amours. L'histoire rapporte d'abord l'entretien des serviteurs, et passe ensuite aux maîtres ; elle dit donc que, les écuyers s'étant mis à l'écart, celui du Bocage dit à Sancho : « En vérité, seigneur, la vie que nous menons, nous autres écuyers de chevaliers errants, est bien laborieuse et pénible ; et certes, nous mangeons bien notre pain à la sueur de notre front, ce qui est une des malédictions que Dieu a données à nos premiers parents. — Nous pouvons bien dire aussi, répondit Sancho, que nous le mangeons à la froidure de notre corps ; car, qui souffre plus le chaud et le froid que les misérables écuyers de la chevalerie errante ? Si du moins nous avions du pain tout notre soûl, il y aurait moins de mal, car le pain allège la peine ; mais il se passe quelquefois un jour et même deux sans que nous déjeunions d'autre chose que du vent qui souffle. — Au reste, dit l'autre, tout ceci peut se supporter par l'espoir de la récompense ; car, à moins qu'un chevalier errant ne soit le plus malencontreux des hommes, l'écuyer qui le sert peut, en peu de temps, espérer de se voir récompensé par un bon gouvernement de quelque île, ou par quelque beau comté. — Moi, répliqua Sancho, j'ai dit à mon maître que je me contentais d'une île ; et il est si noble et libéral, qu'il me l'a déjà promise bien des fois. — Moi, dit l'autre écuyer, un canoncat me satisfera de mes services, et mon maître me l'a déjà octroyé. — Votre maître est donc un chevalier ecclésiastique, qu'il peut donner de telles récompenses à de bons écuyers ? Pour le mien, il est purement laïque. Je me souviens que des

personnes sages, mais, suivant moi, mal intentionnées, lui conseillaient de se faire archevêque; mais il refusa, parce qu'il voulait être empereur; et je tremblais qu'il ne lui prit fantaisie de se mettre d'église, ne me sentant point capable d'occuper des bénéfices; car vous saurez que, quoique je paraisse un homme, je ne suis qu'une bête pour être d'église. — Vous pourriez bien vous abuser, répondit l'écuyer du Bocage: tous les gouvernements d'îles ne sont pas de bonne espèce; il y en a de tortus, de pauvres, de mélancoliques; enfin, le mieux ordonné traîne avec lui un lourd fardeau de soucis et d'incommodités que porte sur ses épaules le malheureux gouverneur. Il vaudrait mieux pour nous autres, qui faisons profession d'une si maudite servitude, nous retirer dans nos maisons pour nous y livrer à des exercices plus doux, comme la chasse et la pêche: quel est l'écuyer si pauvre qui n'ait un bidet, une paire de lévriers et une ligne pour pêcher et pour passer le temps dans sa maison? — Rien de tout cela ne me manque, répondit Sancho; il est vrai que je n'ai point de bidet, mais je possède un âne qui vaut deux fois le cheval de mon maître: que Dieu me fasse mauvaises les prochaines pâques, si je changeais mon âne pour son cheval, me donnât-on en sus quatre mesures d'orge. Si je vous disais toutes les qualités de mon grison, vous le prendriez pour une moquerie. Je l'appelle grison, parce qu'il a le poil gris. Quant à des lévriers, je n'en manque pas: il y en a de reste dans mon village, et la chasse y est d'autant plus agréable qu'on la fait aux dépens des autres. — En vérité, seigneur écuyer, reprit celui du Bocage, je vous avouerai que j'ai résolu de quitter toutes ces sottises de chevalerie, et de me retirer dans mon village, pour élever mes trois enfants, qui sont jolis comme trois perles orientales. — Et moi, dit Sancho, j'en ai deux qu'on pourrait présenter au pape en personne, surtout une jeune fille que j'élève pour être comtesse, s'il plaît à Dieu, au grand regret de sa mère. — Et quel âge a cette demoiselle que vous élevez pour être comtesse? — quinze ans environ; elle est haute comme une lance, fraîche comme une matinée d'avril, et forte comme un portefaix. — Voilà des qualités pour être non seulement com-

tesse, mais nymphe d'un vert bocage. O drôlesse ! Quelle poigne elle doit avoir, la coquine ! — Hé ! dit Sancho avec aigreur, elle n'est ni drôlesse ni coquine, non plus que sa mère, et aucune d'elles ne le sera tant que je vivrai. Parlez plus poliment, Pour avoir été élevé parmi les chevaliers errants qui sont la courtoisie même, vos paroles sont bien déréglées. — Oh ! que vous entendez mal les éloges, répliqua l'écuyer du Bocage. Comment ! ne savez-vous pas que, lorsqu'un cavalier a donné au taureau un bon coup de lance sur la place, ou que quelqu'un a fait quelque chose de bien, le peuple a coutume de crier : « O fils de coquine ! comme il s'en est bien tiré ! » De sorte que ce qui semblerait une injure devient une louange notable ; et vous devriez renier vos fils et vos filles, s'ils ne faisaient rien qui pût mériter à leur père de semblables éloges. — Oui, je les renierais, répondit Sancho ; et, de cette manière, vous pouvez bien, seigneur, imposer à ma femme et à mes enfants toute la coquinerie du monde, car ils ne font rien qui ne soit digne au dernier point de semblables louanges. Mais, pour pouvoir retourner auprès d'eux, je prie Dieu qu'il me retire du péché mortel, ou, ce qui revient au même, de ce périlleux état d'écuyer dans lequel je suis retombé une seconde fois, par l'appât d'une bourse de cent ducats que j'ai trouvée parmi les rochers de la Sierra Morena. Depuis ce moment, le diable me met sans cesse devant les yeux, ici, là, partout, un sac plein de doublons, que je crois, à chaque pas, tenir dans la main ; je l'embrasse, je l'emporte chez moi, j'achète du bien, je m'en fais des rentes, et je vis comme un prince : et, lorsque j'y pense, je trouve légères et faciles les peines qu'il me faut endurer auprès de mon fou de maître, qui tient plus de la démence que de la chevalerie. — Aussi, dit-on, répondit l'écuyer du Bocage, que la cupidité rompt le sac. Mais, si vous voulez parler de fous, je ne crois pas qu'il y en ait au monde un plus grand que mon maître, car il est de ceux dont on dit que les soucis pour autrui font mourir l'âme : pour guérir un autre chevalier qui a perdu le jugement, il se fait fou lui-même, et va cherchant ce que peut-être il ne trouvera pas aussi bon quand il l'aura trouvé. — Serait-il, par hasard, amoureux ? demanda

Sancho. — Oui, vraiment, d'une certaine Casildée de Vandalie, la plus altière et la plus cruelle dame qu'on puisse rencontrer dans tout l'univers. Cependant, ce n'est pas ce qui le touche le plus vivement : il a d'autres martels en tête, comme il le fera bientôt connaître. — Il n'y a chemin si uni où l'on ne trouve à broncher, reprit Sancho. Dans d'autres maisons on cuit des fèves ; dans la nôtre elles sont à chaudronnées, et la folie doit avoir plus de commensaux que la sagesse. Mais si ce qu'on dit est vrai, que d'avoir des compagnons dans ses peines est un soulagement, je puis bien me consoler avec Votre Grâce, puisqu'elle sert un maître aussi fou que le mien. — Il est fou, mais vaillant, répondit l'écuyer du Bocage, et plus méchant que vaillant et que fou. — Le mien ne l'est point, dit Sancho : il n'a nulle méchanceté, son âme est ouverte ; il ne saurait faire de mal à personne, mais, au contraire, il fait du bien à tout le monde ; il n'a aucune malice, un enfant lui ferait croire qu'il est nuit en plein midi. Cette simplicité me le fait aimer comme la prune de mes yeux, et, malgré toutes ses extravagances, je ne saurais me résoudre à le quitter. — Avec tout cela, frère, dit l'écuyer du Bocage, si un aveugle veut en guider un autre, ils courent grand risque de tomber tous deux dans le fossé : nous ferions bien mieux de décamper et de retourner chez nous, car ceux qui cherchent les aventures ne les trouvent pas toujours bonnes. »

Cependant, le charitable écuyer du Bocage, voyant Sancho cracher à tous moments une salive épaisse, lui dit : « Il paraît que nos discours ont attaché nos langues au palais ; j'ai à l'arçon de ma selle quelque chose qui fera merveille. » Aussitôt il se leva, et revint en peu de temps avec une grande outre pleine de vin et un pâté long d'une demi-aune, car il était composé d'un lapin domestique si gros, que Sancho le prit pour une chèvre plutôt qu'un cabri. « Eh quoi ! seigneur, dit-il à son confrère, sont-ce là vos provisions ? — Me prenez-vous, dit l'autre, pour un écuyer de rien ? Je porte sur la croupe de mon cheval de meilleures provisions qu'un général en campagne. » Sancho mangea sans se faire prier, et, tout en avalant des bouchées grosses comme le poing, il disait à

son confrère : « En vérité, seigneur, c'est vous qui êtes un écuyer fidèle, loyal, prudent et sage, grand, magnifique comme le prouve votre repas, qui semble être venu ici par enchantement, et non un chétif et malencontreux comme moi, qui n'ai dans mon bissac qu'un peu de fromage, si dur, qu'on en pourrait casser la tête d'un géant, accompagné de quatre douzaines de caroubes et d'autant de noix et de noisettes, grâce à la détresse de mon maître, à l'opinion qu'il s'est faite et qu'il observe, que les chevaliers errants ne se doivent nourrir que de fruits secs et des herbes des champs. — Par ma foi, frère, s'écria l'écuyer du Bocage, je n'ai point l'estomac fait aux chardons, aux poires sauvages ni aux racines des bois. Que nos maîtres aillent se promener avec leurs opinions et leurs lois de la chevalerie, et qu'ils mangent ce qu'ils voudront : je porte toujours des viandes froides et cette bouteille pendue à l'arçon de ma selle, quoi qu'il arrive ; je l'aime tant, je la chéris tant, qu'à tous moments je lui donne mille baisers. »

En même temps il la mit entre les mains de Sancho, qui la portant à sa bouche, se mit à regarder les étoiles pendant un quart d'heure ; puis, laissant tomber sa tête de côté, dit avec un grand soupir : « Ah ! il est bon catholique, le fils de coquine ! — Voyez, dit à cette parole l'écuyer du Bocage, comme vous avez loué le vin en l'appelant fils de coquine. — J'avoue, je confesse et je reconnais que ce n'est point un déshonneur d'appeler quelqu'un fils de coquine, quand il s'agit de le louer. Mais, dites-moi, par la vie de ce que vous avez de plus cher, ce vin n'est-il pas de Ciudad Real ? — Fameux gourmet ! s'écria l'écuyer du Bocage : en vérité, il ne vient pas d'autre part, et il a quelques années de cave. — Je m'y connais, dit Sancho ; tenez, seigneur écuyer, j'ai pour reconnaître les vins un instinct si grand, si naturel, qu'en m'en faisant seulement sentir, je vais vous dire son pays, son espèce, son goût, sa durée, ses changements, avec toutes les circonstances qui appartiennent au vin ; il ne faut pas s'étonner de cela, car dans ma famille, du côté de mon père, j'ai eu les deux plus parfaits dégustateurs de vin qu'on ait connus depuis longtemps dans la Manche. Je vais vous donner une preuve de leur talent :



on les chargea de goûter du vin d'une cuve, en leur demandant ce qu'ils pensaient de la qualité, de la bonté, des défauts de ce vin. L'un le toucha du bout de la langue, l'autre ne fit que le flairer : le premier dit qu'il sentait le fer, et le second qu'il avait un goût de cuir. Le maître soutenait que sa cuve était nette, et que le vin ne pouvait sentir ni le cuir ni le fer. Les deux gourmets, de leur côté, soutenaient leur dire. Avec le temps, le vin fut vendu, la cuve nettoyée, et l'on trouva au fond une petite clef attachée avec un cordon de cuir. Vous pouvez juger, par là, qu'un homme qui tient de famille peut se connaître en semblables choses. — Voilà ce qui me fait dire, répondit l'écuyer du Bocage, que nous devons laisser là les aventures; et, puisque nous avons du pain, ne cherchons pas des tourtes. Retournons à nos chaumières : c'est là que Dieu nous trouvera, s'il veut. — Pour moi, répondit Sancho, je servirai mon maître jusqu'à ce que nous soyons à Saragosse, et là nous nous expliquerons. »

Enfin, nos deux écuyers parlèrent et burent tant, que le sommeil vint lier leurs langues et modérer leur soif; car l'éteindre était impossible. Et tous deux, tenant étroitement l'outre à moitié vide, et la bouche encore pleine de morceaux à demi mâchés, ils s'endormirent. Nous les laisserons là, pour conter ce qui se passait entre le chevalier du Bocage et celui de la Triste Figure.

CHAPITRE XIV

SUITE DE L'AVENTURE DU CHEVALIER DU BOCAGE.

Parmi plusieurs discours que tinrent nos deux chevaliers, l'histoire rapporte que le chevalier du Bocage dit à don Quichotte : « Enfin, seigneur chevalier, le destin, ou plutôt mon choix, me porte à chérir la sans pareille Casildée de Vandalie : je l'appelle sans pareille, parce qu'elle n'a point d'égale en noblesse et en beauté. Or, cette Casildée récompense mon amour et mes bonnes intentions, en m'exposant, comme la marâtre d'Hercule, à de nombreux et périlleux travaux, me promettant toujours, quand l'un est terminé,

qu'après le suivant elle comblera mes desirs. Ainsi, mes travaux se sont enchainés l'un à l'autre, sans que j'en puisse tenir le compte, et j'ignore encore quel sera le dernier, premier témoin de mon bonheur. Une fois elle m'ordonna d'aller défier cette fameuse géante de Séville qu'on appelle *la Giralda*¹, renommée pour sa force et sa vaillance, comme ayant un corps de bronze, et qui, sans changer de place, est la plus mobile et la plus remuante des femmes : je l'approchai, je la vis, je la vainquis, je la fixai ; car pendant toute une semaine, il ne souffla d'autre vent que celui du nord. Une autre fois, elle voulut que je soulevassé et pesassé les antiques et vaillants taureaux de pierre de Guisando², entreprise plus digne d'un portefaix que d'un chevalier. Ensuite elle m'ordonna de me précipiter du sommet du mont Cabra, au péril de ma vie, et de lui faire une relation circonstanciée de ce que renfermaient les cavités de cette montagne. J'ai fixé la Giralda, j'ai pesé les taureaux de Guisando, je me suis précipité dans l'abîme, j'en ai mis à découvert les secrets les plus cachés : toujours elle m'accable de ses dédains. Enfin, elle m'a dernièrement ordonné de parcourir toutes les provinces d'Espagne, et de faire confesser à tous les chevaliers errants que je rencontrerai, qu'elle est la plus parfaite et la plus belle de toutes les femmes, et moi le plus vaillant et le plus amoureux des chevaliers. Pour obéir à son commandement, j'ai déjà visité la plus grande partie des Espagnes, j'ai vaincu beaucoup de chevaliers qui ont osé soutenir le contraire ; mais de tous ces avantages, celui dont je me glorifie le plus, et qui, pour moi, est d'un plus grand prix, c'est d'avoir vaincu, en combat singulier, le fameux chevalier don Quichotte de la Manche, et de lui avoir fait confesser que

¹ *La Giralda*. C'est une statue de la Foi, en bronze, haute de près de quatre mètres. On la nomme *Giralda* du verbe *girar*, parce que de la main droite elle tient un grand drapeau qui indique la direction du vent ; la statue, qui est posée sur un pivot, tourne avec la plus grande facilité sur elle-même, et par ce moyen sert d'anémoscope ou de girouette. Elle est posée au haut d'une tour.

² *Les taureaux de Guisando*. Guisando est un couvent sur la route d'Avila à Tolède. Ces taureaux sont des monuments antiques de granit, plus ou moins mutilés. On les croit d'origine carthaginoise. Il existe d'autres monuments de même nature à Ségovie, Avila, Torralva, Ledesma, etc.

ma Casildée est plus belle que sa Dulcinée. Par cette seule victoire, j'estime avoir vaincu tous les chevaliers du monde, puisque ce don Quichotte dont je parle les a tous vaincus : sa gloire, sa renommée, son honneur ont passé dans ma personne, et ses innombrables exploits sont devenus les miens. Vous savez d'ailleurs que plus le vaincu fut en réputation, plus le vainqueur acquiert de gloire. »

A ces discours, don Quichotte demeura fort étonné; mille fois il ouvrit la bouche pour donner un démenti au chevalier du Bocage; cependant, il se retint le mieux qu'il put; et, voulant essayer de lui faire confesser son mensonge, il lui dit, sans s'émouvoir : « Je n'ai rien à dire, seigneur, à ce que vous ayez vaincu presque tous les chevaliers errants de l'Espagne et même du monde; mais, que vous ayez vaincu don Quichotte de la Manche, j'en doute fort. Il se peut faire que ce fût quelque autre qui lui ressemblât, quoique cependant bien peu de chevaliers lui ressemblent. — Comment? » répondit celui du Bocage : par le ciel qui nous couvre! j'ai combattu don Quichotte, je l'ai vaincu, je l'ai mis à merci. C'est un homme haut de corps, maigre de visage, dont les membres sont longs et grêles, le poil mêlé, le nez aquilin et courbé, les moustaches grandes, noires et pendantes; il combat sous le nom de chevalier de la Triste Figure, et a pour écuyer un paysan nommé Sancho Pança; il monte un fameux coursier appelé Rossinante, et enfin il a pour dame de ses pensées une certaine Dulcinée du Toboso, jadis nommée Aldonza Lorenzo : comme la mienne, qui se nomme Casilde et est d'Andalousie, je l'ai nommée Casildée de Vandalie. Si toutes ces marques ne suffisent pas pour prouver la vérité, voici mon épée qui pourra vaincre votre incrédulité. — Arrêtez un moment, seigneur chevalier, répondit don Quichotte, écoutez ce que je veux vous dire : ce don Quichotte, dont vous parlez est le meilleur de mes amis, si intime, que je peux dire que je l'aime comme un autre moi-même. Par les signes que vous m'avez donnés, si exacts, si certains, je ne puis douter que ce ne soit lui que vous avez vaincu. D'un côté, je vois avec les yeux, je touche avec les mains qu'il n'est pas possible que ce soit lui, à moins que, comme il a

beau
qui
figur
nom
habi
de c
qu'il
pays
Quic
pour
chot
val,
se le
natio
poin
quill
don
votre
chev
dons
tion
du v
que
— J'
En
leurs
où le
man
mier
sangl
et cr
du ch
écuy
leurs
ne se
Pe
deve
valie

beaucoup d'ennemis parmi les enchanteurs, entre autres un qui ne cesse de le poursuivre, l'un d'eux n'ait pris sa figure pour se laisser vaincre, afin d'obscurcir par là la renommée que lui ont acquise ses hauts faits par toute la terre habitable. Et, pour preuve de ce que j'avance de la malice de ces enchanteurs, je vous dirai qu'il n'y a pas deux jours qu'ils ont transformé la belle Dulcinée en une laide et vile paysanne : ils auront sans doute transformé de même don Quichotte. Que, si tout ce que je viens de dire ne suffit pas pour vous convaincre, voici devant vous ce même don Quichotte, qui le soutiendra les armes à la main, à pied, à cheval, de quelque manière que vous le voudrez. » A ces mots, il se leva, et mit la main sur son épée, attendant la détermination du chevalier du Bocage. « Un bon payeur ne craint point de donner des gages, répondit celui-ci d'un air tranquille : si j'ai pu vous vaincre une fois, transformé, seigneur don Quichotte, je puis bien espérer de le faire encore sous votre propre forme. Mais, comme il n'est pas décent que des chevaliers s'escriment de nuit ainsi que des brigands, attendons le jour pour que le soleil éclaire nos œuvres. La condition du combat sera que le vaincu demeurera à la discrétion du vainqueur, et fera tout ce qu'exigera ce dernier, pourvu que ce ne soit rien de contraire à l'ordre de la chevalerie. — J'accepte cette condition, » répondit don Quichotte.

En même temps, ils s'approchèrent de l'endroit où étaient leurs écuyers, et les trouvèrent ronflant dans la même posture où le sommeil les avait pris ; ils les réveillèrent, et leur commandèrent de tenir leurs chevaux tout prêts, parce qu'aux premiers rayons du soleil ils devaient se livrer une furieuse et sanglante bataille. Sancho fut tout troublé de cette nouvelle, et craignit beaucoup pour son maître, d'après les prouesses du chevalier du Bocage qu'il avait entendu raconter à son écuyer. Sans dire mot, les deux serviteurs allèrent chercher leurs bêtes, les trois chevaux et le grison, qui, s'étant flairés, ne se quittaient plus.

Pendant le chemin, l'écuyer du Bocage dit à Sancho : « Vous devez savoir, frère, qu'en Andalousie, lorsque deux chevaliers se battent en duel, leurs seconds ne doivent pas rester

oisifs, les bras croisés, pendant que les autres s'escriment ; je vous en avertis, afin que, tandis que nos maîtres seront aux prises, nous nous en donnions à plaisir de notre côté. — Cette coutume, répondit Sancho, peut bien avoir lieu, seigneur écuyer, parmi les bravaches et les fanfarons que vous dites ; mais, que les écuyers des chevaliers errants la pratiquent, je n'en crois pas un mot : du moins, je n'ai jamais entendu parler à mon maître de pareil usage, et il sait de mémoire toutes les lois de la chevalerie. En supposant même qu'une loi réelle et expresse oblige les écuyers à combattre lorsque leurs maîtres sont aux prises, je ne suis point dans l'intention d'y obéir : je préfère payer la peine imposée aux écuyers pacifiques, laquelle peine, je le présume, n'excède pas deux livres de cire ; et j'aime mieux payer ces deux livres, parce que je sais qu'il m'en coûtera moins que le linge qu'il me faudrait acheter pour panser les plaies de ma tête, car il me semble déjà l'avoir fendue en deux. Ajoutez à cela que je n'ai point d'épée, que de ma vie je n'en ai portée, et que je ne sais point m'en servir. — Je sais un bon remède à cela, dit l'écuyer du Bocage : j'ai ici deux sacs de toile de même grandeur ; vous prendrez l'un, moi l'autre, et nous nous battons ainsi à armes égales. — A la bonne heure, répondit Sancho : nous ôterons la poussière de nos habits plutôt que nous ne nous blesserons. — Je ne l'entends pas ainsi, reprit l'autre : pour que le vent n'enlève pas nos sacs, nous mettrons dans chacun une demi-douzaine de cailloux bien nets, bien polis et de poids égaux, et de cette manière nous nous frotterons sans nous faire du mal. — Corps de mon père ! s'écria Sancho ; voyez quelles peaux de martre zibeline ou quelles cardes de coton il met dans les sacs pour ne pas nous casser la tête ou nous briser les os ! Quand vous les rempliriez de cocons de soie, sachez, mon bon seigneur, que je n'ai point envie de me battre. Laissons faire nos maîtres ; qu'ils s'escriment tant qu'ils voudront : pour nous, vivons et buvons ; le temps prend assez de soin de nous ôter la vie, sans que nous cherchions les moyens de l'abréger avant qu'elle soit à son terme. — Avec tout cela, dit l'écuyer du Bocage, il faut pourtant que nous nous battions au moins une demi-heure. — Pour cela

non, répondit Sancho ; je ne serai point assez discourtois ni assez ingrat pour chercher la moindre querelle à celui avec qui j'ai bu et mangé ; et, quand on n'est point en colère, qui diable pourrait se résoudre à se battre ? — Je sais encore un bon remède à cela, répondit l'écuyer du Bocage : avant de commencer le combat, je m'approcherai de vous, je vous donnerai deux ou trois soufflets qui vous renverseront par terre : alors, nécessairement la colère viendra, fussiez-vous plus endormi qu'une marmotte. — Et moi, j'en sais un meilleur, dit Sancho : je prendrai un gourdin, et, avant que Votre Grâce se soit mise en peine d'éveiller ma colère, je ferai si bien dormir la sienne à coups de bâton, qu'elle ne se réveillera que dans l'autre monde. On sait que je ne suis pas homme à me laisser manger le visage par personne : que chacun prenne garde à soi ! Toutefois, il vaudrait mieux laisser dormir sa colère, car nul ne peut savoir ce qu'un autre a dans l'âme : tel vient chercher de la laine, qui s'en retourne tondue. Dieu bénisse la paix et maudisse les rixes ! Si un chat poursuivi, pressé, renfermé devient un lion ; moi qui suis un homme, Dieu sait ce que je peux devenir : c'est pourquoi, seigneur écuyer, je vous intime que vous seul êtes responsable de tout le mal qui pourrait résulter de notre querelle. — Voilà qui est bon, répondit l'autre ; le jour viendra, s'il plaît à Dieu : nous aviserons alors. »

Cependant, mille espèces de petits oiseaux, nuancés des plus vives couleurs, commençaient à gazouiller sur la cime des arbres, et, par leurs chants joyeux et variés, semblaient saluer la fraîche Aurore : on la voyait déjà s'avancer par les portes et les balcons de l'Orient, secouant de sa blonde chevelure une immense quantité de perles liquides qu'aspiraient avidement les herbes de la prairie, et qui formaient sur la verdure un vaste et brillant réseau ; les saules distillaient une manne savoureuse ; les sources semblaient sourire, les ruisseaux s'échappaient avec un doux murmure, les forêts prenaient un aspect riant, les prairies étalaient leur tapis de verdure à la venue de la déesse.

Mais, à peine la lumière du jour eut-elle permis de distinguer les objets, que la première chose qui s'offrit à la vue de

Sancho fut le nez de l'écuyer du chevalier du Bocage ; ce nez était si grand, qu'il faisait presque ombre à tout son corps. On raconte, en effet, qu'il était d'une longueur démesurée, courbé par le milieu, plein de verrues, violacé comme une aubergue, et descendant deux doigts plus bas que la bouche. La grandeur, la couleur, la courbure, les verrues de ce nez rendaient le visage de l'écuyer si hideux, que Sancho se mit à frapper des pieds et des mains comme un enfant qui tombe du haut mal, et se proposa, dans son cœur, de se laisser donner deux cents soufflets plutôt que d'exciter la colère d'un semblable fantôme.

Don Quichotte, de son côté, se mit à examiner son adversaire : il vit qu'il avait déjà le casque en tête, de manière qu'on ne pouvait apercevoir sa figure ; il remarqua que c'était un homme membru, mais de petite taille ; il avait par-dessus ses armes une soubreveste ou casaque qui paraissait de toile d'or fin ; elle était parsemée de miroirs resplendissants, en forme de petites lunes, qui rendaient cet habit aussi riche qu'élégant ; son casque était surmonté d'une grande quantité de plumes vertes, jaunes et blanches ; sa lance, appuyée contre un arbre, était grosse, longue et armée d'un fer acéré de plus d'un palme. Don Quichotte remarquait, examinait tout, et jugeait que ce chevalier devait être d'une grande force. Cependant il ne trembla pas comme Sancho : au contraire. s'approchant avec aisance de son adversaire : « Si le désir de combattre, lui dit-il, n'altère point votre courtoisie, je vous conjure de lever la visière de votre casque, afin que je voie si votre bonne mine répond à votre riche encolure. — Ou vainqueur ou vaincu, seigneur chevalier, répondit celui des Miroirs, vous aurez tout le loisir de me considérer. Si je ne satisfais point en ce moment à votre désir, c'est qu'il me semble que c'est faire injure à la belle Casildée de Vandalie que de retarder le moment de vous faire confesser ce que vous savez. — Montons donc à cheval, reprit notre chevalier, et vous pourrez juger, seigneur, si je suis ce don Quichotte que vous dites avoir vaincu. — Vous lui ressemblez comme un œuf ressemble à un autre ; mais puisque vous dites qu'il est persécuté par des enchanteurs, je n'oserais affirmer si vous

êtes le même. — Il suffit, répondit don Quichotte, je vois votre erreur : pour la dissiper entièrement, qu'on amène nos chevaux ; en moins de temps que vous n'en auriez mis à lever votre visière, si Dieu, ma dame et mon bras me sont favorables, je verrai votre visage, et vous connaîtrez, vous, que je ne suis pas le don Quichotte que vous croyez avoir vaincu. »

Sans parler davantage, ils montèrent à cheval. Don Quichotte fit tourner bride à Rossinante, afin de prendre le champ nécessaire pour venir fondre sur son adversaire, qui fit la même manœuvre ; mais, à peine avait-il fait vingt pas, que le chevalier des Miroirs le rappela pour lui dire : « Souvenez-vous, seigneur, de la condition de notre combat : le vaincu, comme je vous l'ai dit, doit demeurer à la discrétion du vainqueur. — Je le sais, répondit don Quichotte, pourvu toutefois qu'on ne lui impose rien de contraire aux lois de la chevalerie. — Je l'entends ainsi, » reprit le chevalier des Miroirs.

En ce moment, don Quichotte aperçut l'étrange nez de l'écuyer, et n'en fut pas moins frappé que Sancho : il prit cet individu pour un monstre, une nouvelle espèce d'homme, comme on n'a pas coutume d'en voir. Sancho, de son côté, voyant son maître partir pour prendre du champ, ne voulut pas demeurer seul avec ce monstrueux écuyer : il craignait que d'un seul coup de son énorme nez, il ne le jetât par terre et ne l'assommât. Il alla se placer derrière Rossinante, la main sur la sangle de la selle ; et quand il vit son maître se retourner : « Seigneur, lui dit-il, je vous supplie, avant de partir, de m'aider à monter sur ce liège, d'où je pourrai mieux voir que par terre votre gaillarde rencontre avec ce chevalier. — Je crois plutôt, Sancho, répondit don Quichotte, que tu veux faire comme ceux qui se juchent sur les échafaudages pour voir sans danger le combat des taureaux. — Seigneur, répondit Sancho, je vous avouerai que l'effroyable nez de cet écuyer m'a saisi d'une telle épouvante, que je n'ose rester auprès de lui. — Il est vrai, reprit don Quichotte, qu'il est si monstrueux, que, si je n'étais ce que je suis, je pourrais en avoir peur aussi. Viens donc que je t'aide à monter. »

Pendant que don Quichotte aidait Sancho à monter sur le liège, le chevalier des Miroirs avait pris le champ qui lui

semblait nécessaire ; et, croyant que don Quichotte faisait de même, sans attendre ni trompette ni signal, il tourna la bride à son coursier, qui n'était ni meilleur ni plus léger que Rossinante, et de toute son allure, laquelle n'excédait pas un petit trot, il s'avança à la rencontre de son ennemi ; mais, le voyant occupé avec Sancho, il s'arrêta au milieu de la carrière, retenant la bride à son cheval, qui parut en être fort aise, car il ne pouvait plus se mouvoir. Don Quichotte, croyant voir son adversaire fondre sur lui, pressa vivement les flancs de Rossinante, et l'anima de telle sorte, qu'au rapport de l'historien, ce fut la seule fois qu'on lui vit prendre le galop, car, ordinairement, il ne faisait que trotter. Avec cette furie inaccoutumée, il arriva sur le chevalier des Miroirs, qui vainement enfonçait les éperons dans le ventre de son cheval, sans pouvoir le faire bouger de l'endroit où il s'était arrêté tout essoufflé. Embarrassé de sa monture, il l'était encore de sa lance, qu'il ne put jamais mettre en arrêt : ainsi, sans aucun péril, don Quichotte, qui ne prenait pas garde au désordre de son ennemi, le choqua d'une si grande force, qu'il lui fit vider les arçons, et le jeta par terre si rudement, qu'il ne remua ni pied ni main, et qu'on le crut mort. A peine Sancho le vit-il tomber, qu'il se laissa glisser le long du liège, et courut promptement auprès de son maître, qui, mettant pied à terre, s'était jeté sur le chevalier des Miroirs : il lui délaçait son casque pour voir s'il était mort, ou pour lui donner de l'air, en cas qu'il fût encore en vie ; mais qui pourrait apprendre sans étonnement, sans admiration, sans épouvante, le spectacle qui s'offrit alors à ses yeux ? Il vit, il reconnut, dit l'historien, le visage même, la figure, l'apparence, la physionomie, les traits, l'effigie du bachelier Samson Carrasco. A cette vue, don Quichotte s'écria : « Viens ici, Sancho, regarde une chose que tu ne pourras croire : vois, mon fils, ce que peut la magie, et combien est grande la puissance des enchanteurs ! » Sancho regarda, et voyant la figure du bachelier, il commença à faire mille signes de croix. Cependant, le chevalier vaincu ne donnait aucun signe de vie. Sancho dit : « Seigneur, je suis d'avis que, quoi qu'il en puisse être, vous plongiez votre

épée dans le corps de ce prétendu Samson Carrasco : par ce moyen, vous exterminerez quelqu'un de vos ennemis les enchanteurs. — C'est bien dit, répondit don Quichotte : c'en sera toujours un de moins. » Il tiraît déjà son épée pour suivre les conseils de Sancho, lorsque l'écuyer du vaincu s'approcha, n'ayant plus ce grand nez qui le rendait si laid, et s'écria : « Prenez garde à ce que vous allez faire, seigneur don Quichotte : celui que vous voyez à vos pieds est votre ami le bachelier Samson Carrasco, et moi je suis son écuyer. » Sancho, le voyant avec sa figure ordinaire : « Et le nez, lui dit-il, où est-il donc ? — Dans ma poche, » répondit l'autre. En même temps, il lui montra un nez de carton verni comme celui des masques, et tel que nous l'avons décrit. Sancho, l'examinant de plus en plus : « Sainte Marie ! ayez pitié de moi ! s'écria-t-il avec une grande surprise : c'est mon compère et mon voisin Thomas Cécial. — Vraiment oui, c'est moi, répondit l'écuyer sans nez. Je vous dirai tout à l'heure les artifices, les ruses, les détours qui m'ont conduit ici ; mais, en attendant, priez, suppliez votre maître de ne point toucher, maltraiter, frapper et tuer le chevalier des Miroirs qu'il tient à ses pieds, parce que, sans aucun doute, c'est le malheureux et mal conseillé bachelier Samson Carrasco notre compatriote. »

Cependant, ce dernier revint enfin à lui ; don Quichotte, s'en étant aperçu, lui mit la pointe de l'épée sur la gorge, et lui dit : « Vous êtes mort, chevalier, si vous ne confessez à l'instant que la sans pareille Dulcinée l'emporte en beauté sur votre Cassildée de Vandalie, et si vous ne me donnez votre parole que, dans le cas où vous vous relèveriez de votre chute, vous irez dans la cité du Toboso vous présenter de ma part à ma dame Dulcinée, afin qu'elle fasse de vous à sa volonté. Vous reviendrez ensuite me retrouver, la trace de mes exploits vous servira de guide, et vous me rapporterez ce qui se sera passé entre elle et vous. A ces conditions, je vous donne la vie et la liberté : elles sont conformes à celles que nous avons établies avant le combat, et ne passent point les bornes de la chevalerie errante. — Je consens, » répondit le chevalier vaincu, que le soulier saie et

décousu de madame Dulcinée du Toboso vaut mieux que la barbe mal peignée, quoique propre, de Cassildée; je promets d'aller me présenter devant elle, et de revenir vous rendre compte de ma mission. — Vous devez encore confesser, reprit don Quichotte, que le chevalier que vous avez vaincu n'est ni ne peut être don Quichotte de la Manche, mais bien quelqu'un qui lui ressemble; comme, de mon côté, je crois et confesse que vous n'êtes point le bachelier Samson Carrasco, quoique vous paraissiez l'être, mais bien quelqu'un qui lui ressemble; et je pense que mes ennemis ont pris sa figure pour arrêter et modérer l'impétuosité de ma colère, et faire que j'use avec clémence de l'honneur de ma victoire. — Je confesse, juge et crois tout ce que vous jugez, croyez et pensez, répondit le chevalier éreinté. Laissez-moi me lever, je vous prie, si la douleur de ma chute me le permet, car je suis fort maltraité. »

Don Quichotte l'aida à se relever, ainsi que Thomas Cécial, de dessus lequel Sancho n'ôtait pas les yeux. Les discours, les réponses de l'écuyer prouvaient bien clairement qu'il n'était autre que le compère et le voisin de Sancho; mais ce que ce dernier avait entendu dire à son maître, de la malice des enchanteurs et de la métamorphose du chevalier des Miroirs, l'empêchait de s'en rapporter au témoignage de ses yeux. Enfin, le maître et le valet restèrent dans leur erreur; le chevalier des Miroirs et son écuyer, confus et rompus, se séparèrent de don Quichotte et de Sancho, dans l'intention de chercher un lieu où l'on pût panser les côtes froissées de Carrasco. Don Quichotte et Sancho reprirent le chemin de Saragosse, où les laisse l'historien, pour déclarer véritablement qui étaient le chevalier des Miroirs et l'écuyer au grand nez.

CHAPITRE XV

OU L'ON RACONTE QUI ÉTAIENT LE CHEVALIER DES MIROIRS
ET SON ÉCUYER.

Don Quichotte, extrêmement satisfait, s'en allait tout glorieux, tout fier de la victoire qu'il avait remportée sur un

aussi vaillant chevalier qu'il croyait être celui des Miroirs. Plein de confiance dans sa parole chevaleresque, il espérait savoir bientôt si l'enchantement de sa dame durait toujours : car il ne mettait pas en doute que le chevalier vaincu ne revînt lui rendre compte de son entrevue, sous peine, s'il y manquait, d'être dégradé de la chevalerie. Mais don Quichotte pensait une chose, et le chevalier des Miroirs une autre, bien que, pour le moment, il n'eût d'autre objet que de se faire soigner et panser, comme nous l'avons dit. Or, l'histoire rapporte que, lorsque le bachelier Samson Carrasco conseilla à notre chevalier de retourner à la poursuite des aventures, ce ne fut qu'après avoir tenu conseil avec le barbier et le curé, pour aviser aux moyens de forcer don Quichotte à rester tranquille dans sa maison, sans courir après des aventures malencontreuses. L'avis unanime du conseil, et en particulier celui de Carrasco, avait été qu'on laissât partir don Quichotte, puisqu'il paraissait impossible de le retenir, et qu'ensuite Samson, armé en chevalier errant, se mit en campagne, et allât lui chercher querelle (car le vaincre leur semblait chose facile), sous la condition expresse que le vaincu demeurerait à la merci du vainqueur. Don Quichotte vaincu, Carrasco devait lui imposer l'obligation de retourner dans son village, dans sa maison, et de n'en pas sortir de deux ans, ou tout au moins jusqu'à ce qu'il eût reçu un ordre contraire. Il paraissait certain que don Quichotte observerait religieusement cette condition, pour ne pas contrevenir aux lois de la chevalerie, et il était probable que, pendant un si long repos, il oublierait ses folies, ou que l'on trouverait quelque remède pour l'en guérir. Les choses ainsi convenues, Carrasco se chargea de l'entreprise, et Thomas Cécial s'offrit pour être son écuyer : il était voisin et compère de Sancho, d'humeur facétieuse et bon vivant. Carrasco s'arma comme nous l'avons dit, et Cécial mit un faux nez de carton pour n'être pas reconnu de son compère. Ainsi préparés, ils suivirent la même route que don Quichotte, et peu s'en fallut qu'ils ne l'atteignissent lors de l'aventure du char de la Mort. Enfin, ils le joignirent dans le bois où il leur arriva ce que le lecteur a vu ; et si l'extravagante imagi-

nation de don Quichotte ne lui eût persuadé que le bachelier n'était pas Carrasco, le seigneur bachelier eût été dans l'impossibilité de prendre désormais les degrés de sa licence, pour n'avoir pas même trouvé le nid où il pensait rencontrer des moineaux.

Thomas Cécial, voyant le mauvais succès de leur voyage, et combien leur projet avait mal réussi, dit au bachelier : « Certes, seigneur Samson, nous n'avons que ce que nous méritons; on croit venir aisément à bout d'une entreprise, et bien souvent on n'en sort qu'avec beaucoup de difficultés. Don Quichotte est fou, nous autres nous sommes dans notre bon sens; il s'en va, gai et bien portant, vous êtes triste et tout moulu: or, dites-moi, maintenant, lequel jugez-vous le plus fou, de celui qui l'est parce qu'il ne peut faire autrement, ou de celui qui l'est volontairement? — La différence, répondit Samson, qui existe entre ces deux fous, est que celui qui l'est par force le sera toujours, et que l'autre cessera de l'être quand il le voudra. — S'il en est ainsi, dit Cécial, je fus fou volontairement lorsque je me fis écuyer de Votre Grâce, et volontairement aussi, je quitte votre service et m'en retourne chez moi. — Vous en êtes bien le maître, répondit Samson, mais je vous prie de croire que moi je ne m'en retournerai pas sans avoir, au préalable, rossé le seigneur don Quichotte: je n'ai plus maintenant pour objet de lui faire recouvrer le jugement, mais bien de me venger, car la douleur de mes côtes ne m'émeut point à la compassion. »

En raisonnant de la sorte, ils arrivèrent dans un village où, par bonheur, ils trouvèrent un rebouteur qui pansa le malheureux Carrasco. Thomas Cécial le quitta pour s'en retourner chez lui. Laissons Samson méditer sa vengeance, l'historien saura bien le retrouver quand il en sera temps. Ne nous occupons maintenant que de pariauer la joie de don Quichotte.

CHAPITRE XVI

DE CE QUI ARRIVA A DON QUICHOTTE AVEC UN SAGE CHEVALIER
DE LA MANCHE.

Don Quichotte poursuivait son chemin, comme nous l'avons dit, avec autant d'arrogance que de joie et de satisfaction, s'imaginant, après une telle victoire, être le chevalier errant le plus valeureux du monde, et tenant pour achevées et conduites à heureuse fin toutes les aventures qui pourraient se présenter; il faisait désormais peu de cas des enchanteurs et des enchantements, ne se souvenant plus des innombrables coups de bâton qu'il avait reçus dans le cours de ses exploits, ni de la pierre qui lui avait brisé la moitié des dents, ni de l'ingratitude des galériens, ni des pieux des muletiers Yangois; enfin, il disait en lui-même que, s'il pouvait trouver l'art, le moyen, la manière de désenchanter sa dame Dulcinée, il n'envierait point la plus brillante fortune du plus heureux chevalier errant des siècles passés.

Tandis qu'il était plongé dans ces agréables réflexions, Sancho lui dit : « Seigneur, ne trouvez-vous pas plaisant que j'aie toujours devant les yeux ce vilain nez, ces larges narines de mon compère Thomas Cécial ? — Et crois-tu donc, par hasard, répondit don Quichotte, que le chevalier des Miroirs soit le bachelier Carrasco, et son écuyer Thomas Cécial ton compère ? — Je ne sais qu'en dire : je sais seulement que les indices qu'il m'a donnés de ma maison, de ma femme, de mes enfants, ne peuvent venir que de lui-même, et que sa figure, quand il n'a pas le nez postiche, est absolument celle de Thomas Cécial, telle que je l'ai vue mille fois dans notre village, car sa maison touche la mienne; et, de plus, le ton de sa voix est le même. — Viens ici, Sancho, répondit don Quichotte, parlons un peu raison : à quel propos veux-tu que le bachelier Samson Carrasco vienne, comme un chevalier errant, couvert d'armes offensives et défensives, pour combattre avec moi ? suis-je son ennemi ? lui ai-je jamais donné lieu de me chercher querelle ? suis-je son rival ?

fait-il donc profession des armes, pour être jaloux de la gloire que je me suis acquise par elles? — Mais, seigneur, que dirons-nous donc de cette étonnante ressemblance du chevalier, quel qu'il soit, avec le bachelier Carrasco, et de son écuyer avec Thomas Cécial, mon compère? Si c'est un enchantement, comme vous le dites, il n'y en a pas deux au monde qui leur ressemblent autant. — Tout cela, répondit don Quichotte, n'est qu'imposture et artifice des malins enchanteurs qui me poursuivent : prévoyant la victoire que je devais obtenir dans le combat, ils ont donné au chevalier vaincu la figure de mon ami le bachelier, afin que l'affection qui nous unit s'opposât à la force de mon bras et au tranchant de mon épée, tempérât ma juste colère, et que, par ce moyen, je laissasse la vie à celui qui avait usé de ruse pour m'ôter la mienne. Pour preuve de ce que je te dis, tu sais, Sancho, par une expérience qui ne saurait être trompeuse, combien les métamorphoses sont faciles aux enchanteurs; qu'ils peuvent, à leur gré, changer en beauté la laideur, et ce qui est beau en laid, comme tu en as eu l'exemple, il n'y a pas deux jours, dans la personne de Dulcinée, dont tu voyais la beauté dans tout son éclat, tandis que je n'apercevais qu'une vile, laide et grossière paysanne, avec des cataractes sur les yeux et une mauvaise odeur à la bouche : faut-il donc s'étonner que le pervers enchanteur qui a fait une si odieuse métamorphose ait opéré celle de Carrasco et de ton compère Cécial, pour m'ôter des mains le prix de la victoire? Mais, ce qui me console, quelque figure qu'ait prise mon ennemi, j'en ai triomphé. — Dieu sait la vérité de tout cela! répondit Sancho, peu satisfait des raisons de don Quichotte, parce qu'il savait bien que la métamorphose de Dulcinée était de sa façon; mais il ne voulut pas répliquer, de peur de laisser découvrir sa ruse.

En ce moment, ils entendirent venir derrière eux un voyageur qui suivait le même chemin qu'eux : il montait une belle mule gris-pommelée, avait un manteau de fin drap vert, bordé de velours tanné, avec une toque de même velours; sa jument était sellée à l'écuyère, et des mêmes couleurs; à son baudrier vert et or pendait un sabre mauresque;

les bottines étaient pareilles au baudrier ; ses éperons n'étaient pas dorés, mais revêtus d'un beau vernis vert, si brillant que s'accordant avec le reste de l'équipement, ils faisaient un meilleur effet que s'ils eussent été d'or. Quand il passa devant nos gens, il les salua civilement ; et piquant des deux, il allait continuer sa route lorsque don Quichotte lui dit : « Seigneur, si vous suivez le même chemin que nous, et que vous ne soyez point pressé d'arriver, peut-être ne serez-vous pas fâché que nous voyagions de compagnie. — En vérité, seigneur, répondit l'étranger, si je passais outre, c'est que je craignais que le voisinage de ma jument n'inquiétât votre cheval. — Seigneur, lui dit Sancho, vous pouvez être tranquille à ce sujet : notre cheval est l'animal le plus honnête et le mieux élevé qu'il y ait au monde ; jamais, en de semblables occasions, il n'a fait aucune vilénie ; et, pour une fois qu'il s'est émancipé, nous l'avons bien payé, mon maître et moi. Ainsi, rien ne vous empêche d'arrêter votre monture, car on la servirait à notre cheval entre deux plats que je suis bien sûr qu'il n'y toucherait pas. »

L'étranger s'arrêta donc, et se mit à considérer la figure et la tournure de don Quichotte, qui n'avait point alors son casque en tête, car Sancho le portait, comme une valise, à l'arçon de son bât ; et, si l'homme aux habits verts considérait attentivement don Quichotte, celui-ci ne l'examinait pas moins, car il lui paraissait un homme d'importance et sensé : il semblait âgé de cinquante ans ; il avait le nez aquilin, des cheveux qui ne grisonnaient point encore, en un mot, il avait toute la tournure d'un homme comme il faut. Quant à l'étranger, jamais il n'avait vu de figure semblable à celle du chevalier : il était surpris de voir ce cheval long, cette taille haute et grêle, cette face jaune et maigre, ces armes, en un mot, toute cette tournure grave et ridicule.

Don Quichotte s'aperçut de l'attention avec laquelle le voyageur l'examinait, et lut son étonnement dans ses yeux. Comme il était extrêmement courtois, et toujours prêt à obliger, avant que l'autre ne lui eût fait une seule question, il lui dit : « Je ne suis pas surpris, seigneur, que vous vous étonniez d'une figure comme la mienne, si singulière et si différente de celles

qu'on voit ordinairement. Vous cesserez de vous en émerveiller quand je vous dirai que je suis un de ces chevaliers qui vont, comme on dit, cherchant les aventures. J'ai quitté mon pays, j'ai engagé mon bien, j'ai laissé là tous les plaisirs, pour me jeter dans les bras de la Fortune, et me laisser conduire où elle voudra : j'ai entrepris de ressusciter la chevalerie errante ; et, depuis peu de temps, trébuchant par ci tombant par là, me relevant plus loin, j'ai déjà fourni une grande partie de ma carrière, secourant les veuves, défendant les filles, protégeant les femmes mariées, venant en aide aux pupilles et aux orphelins, office propre aux chevaliers errants. Mes nombreux, vaillants et charitables exploits m'ont mérité l'honneur d'être imprimé chez presque toutes les nations du monde. Trente mille volumes de mon histoire ont été publiés ; et, si le ciel n'y remédie, on pourra bien en vendre trente millions. Enfin, pour tout dire en peu de mots, je suis don Quichotte de la Manche, autrement dit le chevalier de la Triste Figure : et, quoiqu'il ne soit pas décent de se louer soi-même, je me vois pourtant obligé de le faire quelquefois, du moins quand personne ne s'en charge. Ainsi, seigneur gentilhomme, ni ce cheval, ni cette lance, ni cet écu, ni cet écuyer, ni toutes ces armes, ni la maigreur de mon corps, ni la pâleur de ma figure ne doivent vous étonner, sachant qui je suis et la profession que j'exerce. »

Don Quichotte se tut, et l'homme aux habits verts ne savait que lui répondre ; enfin, après un assez long silence, il lui dit : « Vous avez pu juger, seigneur, de mon étonnement à votre vue ; mais vous ne l'avez point détruit en m'apprenant votre profession : au contraire, je suis plus émerveillé que jamais. Comment est-il possible qu'il y ait aujourd'hui des chevaliers errants par le monde, et que l'on ait imprimé des livres de chevalerie véridiques ? Je ne saurais me persuader qu'il y ait sur la terre personne qui secoure les veuves, défende les demoiselles, protège les femmes mariées et vienne en aide aux orphelins ; et je ne le croirais pas si je ne le voyais de mes yeux dans votre personne. Béni soit le ciel, de ce que l'histoire de vos hauts et véritables

exploits, que vous dites être imprimée, fera bientôt oublier cette foule innombrable de chevaliers imaginaires dont les fables remplissent le monde, au préjudice des bonnes mœurs et des histoires véritables. — Il y a beaucoup à dire, répondit don Quichotte, sur la prétendue fausseté des histoires chevaleresques. — Et qui donc pourrait douter de la fausseté de ces histoires? dit l'étranger. — Moi, seigneur, répondit don Quichotte; et, si je passais avec vous la journée, j'espère qu'avec l'aide de Dieu je vous convaincrais qu'on ne doit pas suivre l'opinion commune qui prétend que ces histoires sont fabuleuses. »

A ces paroles, l'homme aux habits verts se douta que don Quichotte était un peu fou, et il attendait la suite de ses raisonnements pour se confirmer dans sa pensée. Mais, avant d'aller plus avant, don Quichotte, qui s'était fait connaître à lui, lui demanda son nom et son état. « Moi, seigneur, répondit l'étranger, je suis un hidalgo, né dans un bourg où j'espère que nous irons dîner aujourd'hui. Je suis passablement riche; mon nom est don Diégo de Miranda; je passe ma vie avec ma femme, mes enfants et mes amis; mes exercices favoris sont la chasse et la pêche : cependant, je n'ai ni faucons ni levriers, mais un héron dressé, une perdrix apprivoisée; j'ai environ six douzaines de volumes, les uns latins, les autres espagnols, quelques-uns d'histoire, d'autres de dévotion : ceux de chevalerie n'ont jamais passé le seuil de ma porte; je préfère les livres profanes à ceux de dévotion, parce qu'ils amusent davantage : au charme du style, ils joignent le mérite de l'invention; mais il y en a peu de tels en Espagne. Je dine quelquefois chez mes voisins et amis; d'autres fois je les reçois chez moi : nos repas sont abondants, sans luxe et sans lésine; la propreté y préside. Je n'aime point la médisance, et ne souffre point que devant moi l'on dise du mal de personne; je n'espionne point mes voisins, et ne me mêle point des affaires des autres; j'entends la messe tous les jours; je donne de mon bien aux pauvres, sans faire parade de bonnes œuvres, pour ne point laisser ouvrir mon cœur à l'hypocrisie ou à la vanité, deux ennemis qui s'emparent doucement de l'homme le plus sage.

Je tâche de remettre en paix ceux qui sont divisés; je suis dévot à la Vierge, et toujours plein de confiance dans la miséricorde infinie de Dieu. »

Sancho, qui écoutait avec la plus grande attention cette relation de la vie et des occupations de l'étranger, trouva cette vie si bonne, si sainte, qu'il pensa que celui qui la menait devait faire des miracles; et, sautant à bas de son âne, il courut saisir l'étrier droit du gentilhomme, et lui baisa plusieurs fois les pieds, ayant presque les larmes aux yeux. « Que faites-vous, mon frère? lui dit le voyageur: pourquoi ces baisers? — Laissez-moi baiser votre pied, répondit Sancho, car vous me semblez le premier saint à cheval que j'aie vu de ma vie. — Je ne suis point un saint, dit l'étranger, mais bien un grand pécheur; c'est plutôt vous, frère, qui devez être bon, comme le prouve votre simplicité. » Sancho remonta sur son âne, et fut pour le voyageur un nouveau sujet d'admiration. Don Quichotte lui même, malgré sa profonde mélancolie, ne put s'empêcher de sourire de sa simplicité.

Quelques instants après, adressant de nouveau la parole au voyageur, il lui demanda combien il avait d'enfants. « Une des choses, ajouta-t-il, que regardaient comme un souverain bien les anciens philosophes, privés comme ils l'étaient de la connaissance de Dieu, c'était de jouir des dons de la nature, des faveurs de la fortune, d'avoir beaucoup d'amis et de bons enfants. — Seigneur, répondit l'étranger, je n'ai qu'un fils, et peut-être serais-je plus heureux de n'en point avoir; non qu'il soit méchant, mais je ne le trouve pas aussi bon que je le désirerais. Il a dix-huit ans: il en a passé six à Salamanque, dans l'étude des langues grecque et latine; et, quand j'ai voulu l'appliquer à d'autres sciences, je l'ai trouvé si entiché de la poésie (si tant est qu'on puisse l'appeler une science), qu'il n'est pas possible de lui faire étudier la jurisprudence, à laquelle j'aurais voulu qu'il s'appliquât, ni la théologie, la reine de toutes les autres sciences. Je voudrais en faire l'honneur de sa patrie; nous vivons dans un siècle où nos rois récompensent dignement les vertus et les bonnes lettres; car les lettres sans la vertu sont des perles dans un fumier. Il passe tout le jour à vérifier si tel vers de l'*Iliade* est bon ou

mauvais, si Martial est obscène ou non dans telle épigramme, de quelle manière on doit entendre certains vers de Virgile; enfin tous ses entretiens roulent sur Horace, Perse, Juvénal, Tibulle: car, de nos modernes poètes, il ne fait pas grand cas; et cependant, malgré son peu d'estime pour la poésie espagnole, il est occupé dans ce moment-ci à faire une glose sur quatre vers qu'on lui a envoyés de Salamanque, et qui me paraissent très beaux. — Seigneur, dit don Quichotte, les enfants sont, pour ainsi dire, les entrailles des pères: ainsi, nous devons les aimer, bons ou mauvais, comme nous aimons l'âme qui nous donne la vie. Le devoir des pères est de les guider pendant leur enfance dans le sentier de la vertu, de leur donner une bonne éducation, des mœurs honnêtes et chrétiennes, afin qu'étant grands ils deviennent notre bâton de vieillesse et la gloire de leur postérité; mais vouloir les contraindre à se livrer à une science plutôt qu'à telle autre, je ne l'approuve pas, quoiqu'il soit sans danger d'essayer de le leur persuader. Quand on n'est point obligé d'étudier pour vivre, quand un jeune écolier est assez heureux pour avoir un père qui lui laisse de la fortune, il me semblerait convenable de le laisser aussi suivre celle des sciences qui lui plaît le plus; et, quoique la poésie soit moins utile qu'agréable, elle n'a cependant rien qui puisse déshonorer celui qui la cultive. La poésie, seigneur hidalgo, est une belle et délicate jeune fille que se plaisent à enrichir, à orner et à parer plusieurs autres jeunes filles, qui sont les autres sciences. Elle se sert de toutes, et toutes tirent d'elle leur autorité; mais elle ne veut point être profanée, traînée par les rues, proclamée sur les places, dans les obscurs corridors des palais: c'est une quintessence d'une telle vertu, que celui qui sait la manier la changera en or très pur, d'un prix inestimable. Il doit lui mettre un frein, et l'empêcher de s'échapper en de honteuses satires, en sonnets silencieux; elle ne doit produire que des poèmes héroïques, des tragédies touchantes, des comédies pétillantes d'esprit et de gaieté; elle ne doit point s'abandonner à des bouffons, au vulgaire ignorant, incapable de connaître et d'apprécier les trésors qu'elle renferme: et ne pensez pas, seigneur que, par vulgaire, je n'entende que le bas peuple; j'entends

tout ignorant, fût-il grand ou prince. Ainsi, seigneur, celui qui cultivera la poésie avec tous les soins que je vous ai fait connaître, deviendra célèbre et estimé chez toutes les nations policées. Quant à ce que vous dites que votre fils ne fait pas un très grand cas de la poésie espagnole, il me semble qu'il se trompe dans son jugement, et voici ma raison : le grand Homère n'a point écrit en latin, puisqu'il était Grec, ni Virgile en grec, puisqu'il était Latin ; en un mot, tous les poètes anciens ont écrit dans leur langue maternelle, et n'ont point été chercher des idiomes étrangers pour exprimer leurs hautes conceptions : ainsi, la raison veut que cet usage s'étende à tous les peuples, et qu'on ne méprise point un poète allemand qui écrit dans sa langue, ni un Castillan dans la sienne, ni même un Biscayen. Mais votre fils, seigneur, à ce que j'imagine, est moins l'ennemi de notre langue vulgaire que de nos poètes, qui sont plus vulgaires encore, car ils ne savent ni d'autres langues, ni d'autres sciences qui puissent réveiller, aider, enrichir leur propre fonds : encore, en cela, pourrait-il y avoir de l'erreur, car, suivant une opinion bien fondée, nous naissons poètes, c'est-à-dire, que le véritable poète sort tel du ventre de sa mère ; et, avec cette inclination que lui a donnée le ciel, sans art, sans étude, il compose des chefs-d'œuvre qui justifient celui qui a dit : *est Deus in nobis*, etc. J'ajoute que ce poète de nature, qui s'aidera de l'art, surpassera de beaucoup celui qui n'aura que la connaissance de l'art, car celui-ci ne saurait surpasser la nature ; il ne peut, tout au plus, que la rendre plus parfaite : ainsi, mêlant ensemble la nature et l'art, l'art et la nature, on fera un poète parfait. La conclusion de mon discours, seigneur, est que vous laissiez votre fils suivre la carrière où le guide son étoile ; étant aussi bon écolier qu'il doit l'être, ayant heureusement franchi le premier échelon des sciences, je veux dire la connaissance des langues, avec leur secours il parviendra de même au plus haut point des lettres humaines, qui siéent aussi bien à un gentilhomme de cape et d'épée, pour le parer, l'honorer et l'élever, que les mitres aux évêques, les longues robes aux savants jurisconsultes. Grondez votre fils s'il compose des satires au préjudice de l'honneur d'autrui ; châtiez-

le, déchirez ses vers. Mais, s'il fait des pièces, comme celles d'Horace, où il critique les vices en général, d'un style aussi pur, aussi élégant que celui du poète latin, vous devez l'en louer : car il est permis au poète d'écrire contre l'envie, de dire dans ses vers du mal des envieux, et ainsi des autres vices, pourvu qu'il ne signale personne ; il y a des poètes qui, pour le plaisir de dire une méchanceté, se feraient exiler dans les îles du Pont. Si le poète est chaste dans ses mœurs, il le sera de même dans ses vers : la plume est la langue de l'âme ; telles ont été les conceptions de celle-ci, tels seront les écrits : aussi, quand les rois et les princes voient la merveilleuse science de la poésie traitée par des hommes prudents, vertueux et sévères, ils les honorent, les estiment, les enrichissent, et leur font une couronne de cet arbre que la foudre jamais ne frappe, comme pour apprendre aux hommes qu'ils ne doivent jamais insulter ceux dont le front est orné des rameaux de cet arbre sacré. »

L'homme aux habits verts demeura fort étonné de la justesse des raisonnements de don Quichotte, et perdit bientôt l'opinion qu'il s'était formée de sa folie. Pendant cette grave conversation, qui n'était guère du goût de Sancho, ce dernier s'était détourné du chemin pour aller demander un peu de lait à des bergers qui gardaient, près de la route, un troupeau de brebis. L'étranger, extrêmement satisfait de la sagesse et de l'éloquence de don Quichotte, allait renouer l'entretien, lorsque ce dernier, levant la tête, vit venir, sur le chemin qu'ils suivaient, un char pavoisé de banderolles aux armes du roi ; et, croyant que c'était quelque nouvelle aventure qui s'offrait, il appela Sancho à grands cris pour qu'il vint lui donner son casque. A ces cris, Sancho quitta les bergers, talonna sa monture, et vint retrouver son maître, auquel il arriva bientôt une aventure aussi ridicule qu'épouvantable.

CHAPITRE XVII

OU L'ON FAIT CONNAÎTRE LA PLUS GRANDE PREUVE DU COURAGE INOUI
DE DON QUICHOTTE, ET L'HEUREUSE FIN DE L'AVENTURE DES
LIONS.

L'histoire rapporte qu'au moment où don Quichotte appelait Sancho pour lui donner son casque, ce dernier était en train d'acheter aux bergers des fromages mous. Pressé par la voix de son maître, ne sachant où mettre ces fromages, et ne voulant pas les perdre parce qu'ils étaient payés, il imagina de les mettre dans la salade de son seigneur, et revint promptement voir ce que lui voulait don Quichotte. « Ami, lui dit ce dernier, donne-moi ma salade, car, ou je ne m'y connais pas, ou voici une aventure qui m'oblige à prendre mes armes. » L'homme aux habits verts regardait de tous côtés, et ne voyait autre chose qu'un chariot armé de deux ou trois banderolles, ce qui lui fit penser qu'il était chargé d'argent pour le roi : il le dit à don Quichotte ; mais celui-ci, qui ne voyait partout que des aventures, lui répondit : « Un homme découvert est à demi vaincu ; je ne perds rien à me tenir sur mes gardes : je sais, par expérience, que j'ai des ennemis visibles et invisibles ; mais je ne sais point quand, où, ni sous quelle forme ils doivent m'assaillir. » En même temps, il se tourna vers Sancho, et lui demanda la salade ; celui-ci, qui n'avait pas eu le temps d'en retirer les fromages, la lui donna comme elle était. Don Quichotte la prit, et sans regarder dedans, il la mit en toute hâte sur sa tête. Les fromages étant ainsi pressés, le petit lait commença à lui couler le long des joues et sur la barbe. « Qu'est-ce que cela ? dit-il à Sancho, tout troublé : l'on dirait que mon cerveau s'amollit, que ma cervelle fond, ou que je sue des pieds à la tête ; mais, si je sue, certes ce n'est pas de peur. Sans doute, l'aventure qui m'attend sera terrible. Donne-moi, si tu en as, du linge pour m'essuyer, car la sueur m'aveugle. » Sancho, sans rien dire, lui présenta un mouchoir, et remercia Dieu de ce que son maître ne s'était aperçu de rien. Don Quichotte s'essuya, ôta son casque

pour voir ce qui lui rafraîchissait ainsi la tête; il aperçut cette bouillie blanche, et, la portant à son nez : « Par la vie de ma dame Dulcinée ! s'écria-t-il, ce sont des fromages mous que tu as mis dans mon casque, traître, impudent, écuyer mal appris. — Seigneur, répondit Sancho, avec un grand sang-froid et d'un air dissimulé, si ce sont des fromages, donnez-les-moi, je les mangerai; ou que le diable les mange, il doit savoir qui les a mis là. Croyez-vous que j'aurais eu l'audace de salir l'armet de Votre Grâce ? Oh ! vous n'avez guère trouvé le coupable. Sur ma foi, Seigneur, d'après ce que Dieu me donne à entendre, je dois, moi aussi, avoir des enchanteurs qui me poursuivent, comme étant membre et créature de Votre Grâce : ils auront mis là cette immondice pour exciter votre patience à la colère, et pour que vous me froissiez les côtes comme de coutume; mais cette fois, je l'espère, ils se seront abusés : je me fie au bon jugement de mon maître, qui considérera que je n'ai ni fromage, ni lait, ni autre chose semblable, et que si j'en avais, je les mettrais plutôt dans mon estomac que dans la salade. — Tout est possible, » dit don Quichotte. Et cependant, l'hidalgo l'examinait, s'étonnait, et fut bien plus surpris encore quand notre chevalier, s'étant bien essuyé la tête, le visage, la barbe, et ayant nettoyé son casque, le mit sur sa tête, s'affermir sur ses étriers, tira son épée, et saisit sa lance en s'écriant : « Vienne qui voudra, me voici prêt à combattre Satan en personne. »

En ce moment le char aux banderolles arriva. On n'y voyait d'autres personnes que le charretier sur ses mules, et un homme assis sur le devant. Don Quichotte se plaça devant la voiture et leur dit : « Où allez-vous, frères ? quel est ce chariot ? que portez-vous là ? Quelles sont ces bannières ? — Seigneur, répondit le charretier, cette voiture est à moi : elle porte deux beaux lions en cage, que le gouverneur d'Oran envoie à Sa Majesté, et ces bannières sont aux armes du roi, pour montrer que ce que nous portons lui appartient. — Et sont-ils bien grands, ces lions ? — Si grands, répondit l'homme assis sur le devant du chariot, que jamais on n'en a vu de pareils venir d'Afrique en Espagne. C'est moi qui en prends soin ; j'en ai amené bien d'autres, mais jamais de semblables.



Ils sont mâle et femelle; le mâle est dans la première cage, et la femelle dans l'autre; ils ont faim dans ce moment-ci, car ils n'ont rien mangé d'aujourd'hui : ainsi, seigneur, détournez-vous un peu, et laissez-nous passer, pour que nous nous hâtions d'arriver dans un endroit où nous puissions leur donner leur nourriture. — A moi des lionceaux ! dit don Quichotte en souriant légèrement; à moi des lionceaux, à de telles heures ! Par Dieu ! ceux qui les envoient ici sauront si je suis homme à m'épouvanter de lions. Descendez, bonhomme ; puisque c'est vous qui en prenez soin, ouvrez ces cages, faites sortir ces bêtes, et ici, en pleine campagne, je leur ferai connaître qui est don Quichotte de la Manche, en dépit des enchanteurs qui me les envoient. — Oh ! oh ! se dit en lui-même l'homme aux habits verts, le bon chevalier nous montre ce qu'il est : les fromages ont sans doute amolli sa tête et mûri sa cervelle. »

En ce moment, Sancho s'approcha de lui, le suppliant, au nom de Dieu, d'empêcher que son maître ne combattît ces lions, car, ajoutait-il, « nous serions tous mis en pièces. — Croyez-vous donc votre maître assez fou, lui répondit l'étranger, pour oser attaquer ces féroces animaux ? — Il n'est pas fou, répondit Sancho, mais téméraire. — Je ferai en sorte de l'en détourner, reprit l'hidalgo. » Et, s'approchant de don Quichotte, qui tourmentait l'homme aux lions pour qu'il ouvrit leur cage : « Seigneur, lui dit-il, les chevaliers errants doivent rechercher les aventures qui leur donnent l'espérance de les mener à heureuse fin, non celles qui ne présentent aucune issue possible : car la valeur qui n'est guidée que par la témérité, tient plus de la folie que du courage. Considérez, d'ailleurs, que ces lions ne viennent point ici vous attaquer, et n'y pensent même pas : ils vont se présenter à Sa Majesté, et ce ne serait pas une bonne action de les en empêcher et de mettre obstacle à leur voyage. — Seigneur hidalgo, répondit don Quichotte, mêlez-vous de gouverner votre perdrix privée, votre courageux héron, et laissez chacun faire son métier : c'est ici le mien ; je sais bien si ces lions viennent contre moi ou s'ils n'y viennent pas. » Il dit ; et se tournant vers l'homme aux lions : « Maraudeur, lui dit-il, je jure

que, si tu n'ouvres pas à l'instant même ces cages, je te cloue avec cette lance contre ton chariot. » Le charretier, voyant l'entêtement de ce fantôme armé, lui dit : « Seigneur, vous serez obéi; mais, pour Dieu, laissez-moi dételer mes mules, et me sauver avec elles avant que les lions ne s'échappent : car, s'ils me les tuaient, je serais ruiné pour la vie; je n'ai d'autre bien que mes bêtes et ce chariot. — Homme de peu de foi, répondit don Quichotte, dételle, va-t'en; fais ce que tu voudras : tu verras bientôt que tu travailles en vain; et que tu pouvais l'éviter cette peine. » Le charretier mit pied à terre, et se hâta de dételer ses mules. Le gardien des lions s'écria : « Vous êtes tous témoins que c'est contre ma volonté, que c'est par force que j'ouvre la cage aux lions, et qu'ainsi ce seigneur est seul responsable de tout le mal et du dégât que ces bêtes pourront faire, sans préjudice de mes droits et salaires; mais, avant que j'ouvre, je vous prie, seigneurs, de vous mettre en sûreté, car, pour moi, je suis sûr qu'ils ne me feront aucun mal. »

L'hidalgo revint à la charge, et essaya de persuader à don Quichotte de ne pas faire une telle folie, lui disant que c'était tenter Dieu. Don Quichotte se contenta de répondre qu'il savait ce qu'il faisait. « Prenez-y garde, reprit l'hidalgo, je crois que vous vous trompez. — Si vous ne voulez pas, répliqua don Quichotte, être témoin de ce que vous croyez être une tragédie, piquez votre jument pommelée, et mettez-vous en sûreté. » A ces paroles, Sancho, les larmes aux yeux, le supplia de se désister d'une pareille entreprise, auprès de laquelle celle des moulins à vent, celle plus terrible des moulins à foulon, et généralement toutes celles qu'il avait formées dans sa vie, n'étaient que jeux d'enfant. « Faites attention, seigneur, lui disait-il, qu'il n'y a point ici d'enchantement : j'ai vu, par les barreaux et les tentes de la cage, une véritable patte de lion; et, s'il faut en juger par cette patte, le lion doit être plus grand qu'une montagne. — La peur, dit don Quichotte, te le fait paraître plus grand que la moitié du globe. Retire-toi, Sancho; laisse-moi seul ici. Si je meurs, tu sais ce dont nous sommes convenus depuis longtemps : tu iras trouver Dulcinée; je ne t'en dis pas davan-

tage. » Cependant, il ajouta d'autres raisons qui ôtèrent aux assistants toute espérance de le voir renoncer à son entêtement. L'homme aux habits verts aurait bien voulu s'y opposer; mais, voyant que la partie n'était pas égale, et que ce serait folie de disputer avec un fou, tel qu'en tout point lui semblait don Quichotte, qui recommençait ses menaces au gardien des lions, il piqua sa jument, Sancho son grison, le charretier ses mules, et chacun s'éloigna le plus qu'il put du chariot, avant qu'on eût donné la clef des champs aux lions. Sancho pleurait la mort de son maître, car, cette fois, sans faute, il le voyait tomber dans les griffes de l'animal; il maudissait sa fortune et l'heure où lui vint la pensée de retourner à son service; mais, tout en pleurant, il ne laissait pas d'appuyer les talons à son âne pour qu'il s'éloignât du chariot.

Quand l'homme aux lions vit que tous les autres étaient bien éloignés, il recommença ses représentations à don Quichotte; mais celui-ci lui répondit qu'il perdait sa peine, et qu'il eût à se hâter. Pendant que cet homme s'occupait à ouvrir la première cage, don Quichotte réfléchit s'il devait combattre à pied ou à cheval : enfin, il préféra se tenir à pied, dans la crainte que Rossinante ne s'effrayât à la vue du lion. Il sauta donc à terre, jeta sa lance, prit son écu, tira son épée, et, d'un pas ferme, avec une noble assurance, un courage à toute épreuve, il alla se camper devant le chariot, se recommandant de tout son cœur à Dieu et à sa dame Dulcinée. Ici, le véridique auteur de cette mémorable histoire s'écrit : « O vaillant et mille fois par-dessus tous intrépide don Quichotte de la Manche, miroir où peuvent se contempler tous les braves du monde ! ô nouveau don Manuel de Léon¹, qui fut la gloire et l'honneur des chevaliers espagnols ! de quels termes me servirai-je pour raconter cette terrible aventure ? et comment pourrai-je la rendre croyable aux siècles futurs ? quels éloges pourraient égaler ton mérite, quand ils seraient un monceau d'hyperboles

¹ Don Manuel Ponce de Léon qui se rendit si fameux dans les guerres de Grenade. On raconte qu'un jour une dame qu'il servait, laissa tomber d'une fenêtre, par mégarde ou peut-être exprès, un gant dans une cour où l'on avait enfermé des lions que le roi d'Espagne faisait venir d'Afrique. L'intrépide don Manuel descend, ouvre la porte de l'enclos, ramassa le gant

entassées l'une sur l'autre ? Toi seul, à pied, intrépide, magnanime, avec ta seule épée, qui n'est pas même de Tolède¹, avec ton écu, dont l'acier n'est pas trop luisant, tu attends, sans t'émouvoir, les deux lions les plus féroces qu'aient produits les déserts de l'Afrique. Que tes exploits mêmes te servent d'éloge, valeureux Manchois : je les laisserai tels qu'ils sont, faute d'expressions convenables pour les célébrer. »

Ici l'auteur arrête son exclamation et continue ainsi sa narration :

Le gardien des lions, jugeant, par l'attitude de don Quichotte, qu'il ne pouvait plus différer d'obéir, sous peine d'encourir la colère du chevalier, ouvrit entièrement la première cage, où, comme nous l'avons dit, était le lion, d'une grandeur extraordinaire et de l'aspect le plus terrible. Le premier mouvement de l'animal fut de se rouler dans sa cage, d'étendre ses pattes et tout son corps ; il ouvrit ensuite sa large gueule, bâilla longtemps, et, de sa langue, longue de deux palmes, se lava toute la face ; ensuite il sortit la tête de sa cage, regardant de tous côtés avec des yeux plus rouges que des charbons ardents, et d'un air à frapper de terreur la témérité même. Don Quichotte seul le considérait attentivement, attendant, désirant qu'il sortît de sa cage et vînt se mesurer avec lui, persuadé qu'il le mettrait facilement en pièces, ce qui pouvait passer pour le comble de la folie ; mais le généreux lion, plus civil qu'arrogant, méprisant de puériles bravades, après avoir regardé partout, comme nous l'avons dit, tourna

vient le rendre à sa maîtresse. « Je le garderai toute ma vie », dit-elle le plaçant sur son cœur. Ginès de Ilita parle ainsi de lui dans ses *Guerres de Grenade*.

¡ Oh el bravo don Manuel
Ponce de Leon llamado,
Aquel que sacara el guante,
Que por industria fué echado
Donde estaban los leones,
Y él lo sacó muy osado !

¹ *Espada del Perrillo*. On appelait ainsi d'excellentes épées fabriquées par un nommé Julian del Rey, célèbre armurier de Tolède et de Saragosse. Ce nom leur avait été donné parce qu'elles portaient pour marque un petit chien, *perrillo*.

les épaules, montra son derrière à don Quichotte, et se recoucha gravement dans sa cage : ce que voyant, le chevalier dit au gardien de donner des coups de bâton au lion pour l'irriter et le faire sortir. « Je m'en garderai bien, répondit celui-ci, car, s'il le faisait, je serais le premier qu'il mettrait en pièces. Croyez-moi, seigneur chevalier, contentez-vous de ce que vous avez fait, qui est le dernier terme de la valeur, et ne tentez pas une seconde fois la Fortune : le lion a la porte ouverte, il ne tient qu'à lui de sortir ou de ne pas sortir ; et, puisqu'il n'est pas sorti tout à l'heure, il ne sortira pas maintenant de tout le jour. La grandeur du courage de Votre Grâce vient d'éclater dans tout son jour, et j'ai ouï dire que tout brave combattant n'est tenu qu'à défier son ennemi et à l'attendre en rasé campagne : s'il ne vient pas, l'infamie est son partage, et celui qui l'a provoqué n'en obtient pas moins la palme de la victoire. — Tu as raison, mon ami, répondit don Quichotte ; ferme la porte de ta cage, et donne-moi, dans la meilleure forme que tu pourras, une attestation de ce que tu m'as vu faire, c'est-à-dire que tu as ouvert au lion, que je l'ai attendu, qu'il n'est point sorti ; que je l'ai attendu encore, qu'il n'a pas voulu sortir et s'est recouché : en conscience, je ne suis obligé à rien de plus. Arrière, les enchanteurs ! Dieu protège la raison, la justice, la vraie chevalerie. Ferme, ami ; pendant que je ferai signe aux poltrons et fuyards, pour qu'ils apprennent de toi ce fameux exploit ! »

Le gardien obéit, et don Quichotte, mettant au bout de sa lance le linge avec lequel il s'était essuyé la figure barbouillée de fromage, se mit à faire signe à ceux qui ne cessaient de fuir, tournant à chaque pas la tête, et conduits en troupe par l'hidalgo. Sancho, le premier, aperçut le signal du mouchoir blanc. « Que je meure, dit-il, si mon maître n'a pas déjà vaincu ces féroces animaux : le voilà qui nous appelle. » Ils se retournèrent tous, et virent que don Quichotte leur faisait des signes. Perdant alors une partie de leur crainte, ils se rapprochèrent peu à peu, et entendirent distinctement les cris de don Quichotte ; enfin, ils arrivèrent au chariot, et don Quichotte, s'adressant au charretier : « Attelle tes mules, frère, lui dit-il, et poursuis ton voyage ; et toi, Sancho,

donne-lui deux écus d'or pour lui et pour le gardien des lions, pour les dédommager du temps que je leur ai fait perdre.—Je les donnerai de bon cœur, dit Sancho; mais que sont devenus les lions? sont-ils morts ou vivants?»

Alors, le gardien des lions se mit à conter en détail tout ce qui s'était passé, exagérant, le plus qu'il pouvait, le courage de don Quichotte, dont la vue, disait-il, avait tellement épouvé le lion, qu'il n'avait osé sortir de sa cage, qui était restée longtemps ouverte, ajoutant qu'il avait représenté à don Quichotte que ce serait tenter Dieu que d'irriter le lion pour le faire sortir de force, comme il le voulait : de sorte que, bon gré, mal gré, la porte avait été refermée. « Que penses-tu de cela, Sancho? dit don Quichotte; y a-t-il des enchanteurs qui puissent quelque chose contre le vrai courage? Ils peuvent bien m'ôter l'occasion de le manifester; mais, le détruire, c'est impossible. » Sancho donna les deux écus, le charretier attela ses bêtes, le gardien des lions baisa les mains de don Quichotte pour le remercier, et lui promit de raconter ce vaillant exploit au roi lui-même, quand il serait arrivé à la cour. « S'il te demande qui l'a fait, lui dit don Quichotte, tu diras que c'est le chevalier des Lions, car je veux désormais prendre ce nom, et le changer contre celui de chevalier de la Triste Figure : en cela, je suis l'antique usage des chevaliers errants, qui changeaient de nom quand ils voulaient ou quand l'occasion s'en présentait. » Le chariot se remit en marche, et don Quichotte, Sancho, l'homme habillé de vert, poursuivirent leur route.

Pendant tout ce temps, don Diégo de Miranda n'avait pas dit un seul mot, occupé qu'il était de noter les actions et les paroles de don Quichotte : le chevalier lui paraissait un sage atteint de folie ou un fou doué de bon sens. Il ne connaissait point encore la première partie de son histoire imprimée : s'il en eût eu connaissance, il ne se serait plus étonné de ses faits et gestes, parce qu'il aurait vu quel était son genre de folie; mais, comme il l'ignorait, il le regardait tantôt comme fou, tantôt comme sage : car ses discours étaient purs, élégants, raisonnables, et ses actions inconsidérées, folles, téméraires. « Quelle extravagance, se disait-il, de mettre sur sa

tête un casque rempli de fromages, et de croire ensuite que les enchanteurs lui ramollissent la tête ! Mais est-il folie ou témérité plus grande que de vouloir combattre des lions ? » Don Quichotte le tira de ces pensées et de ce soliloque, en lui disant : « Je parierais, seigneur de Miranda, que vous me regardez comme un insensé et un fou ? Et je n'en serais nullement étonné, car mes actions ne rendent pas d'autre témoignage ; mais, avec tout cela, je vous prie de croire que je ne suis pas si fou, si extravagant que je le parais : tel chevalier se distingue aux yeux du roi, lorsque sur la grande place il frappe heureusement de sa lance un taureau vigoureux ; tel autre, revêtu d'armes resplendissantes, entrant en lice en présence des dames, signale son adresse dans les joutes : en un mot, on voit de bon œil tous ceux qui, dans les exercices militaires ou qui paraissent tels, occupent, divertissent, et, si l'on peut dire ainsi, honorent la cour des princes. Mais combien plus estimable est le chevalier errant qui, parcourant les déserts, les lieux solitaires, les carrefours, les forêts et les montagnes, va recherchant les aventures les plus périlleuses pour les amener à heureuse fin, dans la seule intention d'acquérir une gloire durable ! Et ne doit-on pas préférer celui qui vient au secours de la veuve dans un lieu sauvage, au courtisan qui fait l'amour au milieu des cités ? Chaque chevalier a ses fonctions particulières : que ceux des villes servent les dames, embellissent les cours de leurs livrées, admettent à leur table somptueuse les chevaliers maltraités de la fortune ; qu'ils dressent des joutes, proposent des tournois ; qu'ils se montrent, en un mot, grands, magnifiques, libéraux, et, par-dessus tout, bons chrétiens, ils rempliront ainsi leurs obligations ; mais le chevalier errant doit parcourir tous les recoins du monde, pénétrer dans les labyrinthes les plus inextricables, tenter à chaque pas l'impossible, supporter, au milieu des déserts, et les brûlants rayons du soleil d'été, et l'âpreté des frimas de l'hiver, et l'inclémence des vents, sans être épouvanté des lions, effrayé des fantômes, intimidé par les endriagues ; chercher les uns, attaquer les autres, les vaincre tous : voilà ses véritables exercices. Et, puisque mon partage est d'augmenter le nom-

bre de ces chevaliers, je ne saurais m'empêcher d'entreprendre tout ce qui me paraît tenir à leurs fonctions : ainsi, je n'ai pu me dispenser aujourd'hui d'attaquer ces lions, quoique je susse bien que c'était une extrême témérité; car je n'ignore pas que la valeur est un juste milieu mis entre deux extrêmes, la lâcheté et la témérité; et cependant, mieux vaut encore que l'homme courageux s'élève à ce dernier excès, que de s'abaisser et descendre à la lâcheté : de même qu'il est plus facile au prodigue qu'à l'avare de se réduire à n'être que libéral, ainsi le téméraire pourra plus aisément se renfermer dans les bornes de la véritable valeur, que l'homme lâche et poltron n'y saura parvenir. Et, pour ce qui est de tenter des aventures, croyez-moi, seigneur don Diégo, mieux vaut encore se perdre pour le plus que pour le moins, car il résonne mieux aux oreilles d'entendre dire : Tel cavalier est hasardeux et téméraire, que si l'on disait : Il est timide et poltron. — Seigneur don Quichotte, répondit don Diégo, tout ce que vous avez fait et dit est selon la droite raison; et, si les lois de la chevalerie errante venaient à se perdre, on les retrouverait dans votre cœur, qui en est le dépôt et l'archive. Mais, je vous prie, doublons le pas; il se fait tard; hâtons-nous d'arriver à mon village et à ma maison : là vous pourrez vous délasser de vos travaux, qui, s'ils n'ont point fatigué le corps, ont du moins fatigué l'esprit, ce qui cause souvent aussi la fatigue du corps. — Je tiens à grande faveur votre offre obligeante, » répondit don Quichotte. Là-dessus ils piquèrent des deux, et il pouvait être deux heures après midi quand ils arrivèrent à la demeure de don Diégo, que don Quichotte appelait le chevalier du Manteau Vert.

CHAPITRE XVIII

DE CE QUI ARRIVA A DON QUICHOTTE DANS LE CHATEAU OU LA MAISON DU CHEVALIER DU MANTEAU VERT, AINSI QUE D'AUTRES CHOSES EXTRAVAGANTES.

Don Quichotte trouva que la maison de don Diégo était spacieuse, comme elles le sont à la campagne : ses

armes, sculptées dans la pierre brute, étaient au-dessus de la porte; la cave dans la cour; le cellier était sous le portail, et tout autour on voyait plusieurs grandes cruches provenant du Toboso, ce qui rappela au souvenir du chevalier sa Dulcinée enchantée et métamorphosée; et, sans s'en apercevoir, sans prendre garde s'il avait des témoins, il s'écria en soupirant :

« Gages chéris, trouvés pour mon malheur ! doux et joyeux quand Dieu le voulait bien ! O cruches du Toboso, qui rappelez à mon souvenir le doux objet de mon amer chagrin ! »

Il fut entendu par l'étudiant poète, le fils de don Diégo, qui en ce moment venait avec sa mère à la rencontre de son père; la mère et le fils restèrent interdits devant l'étrange figure de don Quichotte. Celui-ci mit promptement pied à terre, vint saluer cette dame et lui baisa les mains fort courtoisement. Don Diégo lui dit à son tour : « Veuillez, madame, accueillir, avec votre bonne grâce ordinaire, le seigneur don Quichotte que je vous présente : c'est un chevalier errant, le plus sage et le plus vaillant qu'il y ait au monde. » La dame, qui s'appelait doña Christine, reçut don Quichotte avec empressement et politesse, et celui-ci, de son côté, montra autant de sagesse que de courtoisie. Mêmes compliments s'échangèrent entre don Quichotte et le jeune homme, qui, d'après les discours du chevalier, le jugea savant et spirituel.

Ici, l'auteur fait une peinture détaillée de la maison de don Diégo, décrivant chacun des objets que l'on trouve d'ordi-

' O dulces prendas, por mi mal halladas !
Dulces y alegres cuando Dios quería.

Ces deux vers commencent le dixième sonnet de Garcilaso de la Vega, et sont imités du 14^e livre de l'*Énéide* :

Dulces exuvia, dom fata deusque sinebant.
(V. 634.)

Florian imite ainsi les vers de Cervantès :

O gages chers et douloureux
D'une amour si belle et si pure !
Pourquoi rallumez-vous mes feux,
Et déchirez-vous ma blessure ?

naire chez un gentilhomme campagnard riche; mais le traducteur a cru devoir supprimer ces détails minutieux, peu convenables au véritable but de cette histoire, qui tire toute sa force de la vérité, et non de froides digressions.

On fit entrer don Quichotte dans une salle. Sancho le désarma : il demeura en chausses à la vallone, et en pourpoint de couleur chamois, tout noirci par le frottement des armes; pour collet, il avait un large rabat comme les étudiants, sans empois et sans dentelle; ses brodequins étaient jaunes, et ses souliers cirés; il prit sa bonne épée qui était suspendue à un baudrier de peau de loup-marin, parce qu'il avait été, dit-on, longtemps malade des reins; il se couvrit d'un manteau de bon drap brun; mais, avant tout, avec cinq ou six chaudronnées d'eau, on varia sur la quantité exacte, il se lava le visage et la tête, et chaque fois l'eau était blanchâtre, grâce à la gourmandise de Sancho et à l'achat de ses fromages. Ainsi paré, don Quichotte, d'un air dégagé, passa dans une autre salle où l'attendait le jeune homme, pour l'entretenir pendant qu'on préparait le dîner : car, à la venue d'un si noble hôte, dona Christine avait voulu montrer qu'elle savait et pouvait recevoir ceux qui arrivaient chez elle.

Pendant que don Quichotte se désarmait, don Lorenzo, le fils de don Diégo, avait demandé à son père ce qu'il pensait du gentilhomme qu'il leur amenait. « Son nom, ajoutait-il, sa figure et cette qualité de chevalier errant, nous jettent, ma mère et moi, dans une grande surprise. — Je ne sais que t'en dire, mon fils, répondit don Diégo : je l'ai vu faire des actions du plus grand fou du monde, et ses discours sont si sages qu'ils font oublier ses actions. Parle-lui toi-même, tâtelui le pouls sur ce qu'il sait; tu es instruit, tu jugeras de sa sagesse ou de sa folie, bien qu'à vrai dire je le croie plus fou que sage. »

Don Lorenzo alla donc s'entretenir avec don Quichotte; et, entre autres choses, celui-ci lui dit : « Le seigneur votre père m'a beaucoup vanté votre rare talent, la subtilité de votre esprit, et m'a dit, surtout, que vous étiez un grand poète. — Poète, cela peut être, répondit Lorenzo; mais, grand poète, je n'ai garde de le penser : il est vrai que j'ai

beaucoup de goût pour la poésie et pour la lecture des bons poètes, mais cela ne suffit pas pour mériter le titre que me donne mon père. — Cette modestie me plaît, reprit don Quichotte, car il n'y a guère de poète qui ne soit arrogant et ne le regarde comme le premier homme du monde. — Il n'y a point de règle sans exception, et tel peut être poète sans s'en douter. — Le nombre en est petit; mais, dites-moi, seigneur, quels sont les vers que vous avez maintenant sur le métier, et qui vous donnent, à ce que m'a dit votre père, quelques soucis et des préoccupations. S'il est question d'une glose, je m'y connais un peu, et je serais charmé de voir vos vers. S'il s'agit d'une joute littéraire, je vous engage à rechercher le second prix, car le premier se donne ordinairement à la faveur ou à la qualité de la personne, mais le second est décerné par la justice, et de même le troisième, de sorte qu'à ce compte, le premier devient le troisième en mérite, comme cela se pratique pour les licences qu'on donne dans les universités : c'est toujours un grand personnage qui remporte le premier prix. — Jusqu'ici, se dit tout bas don Lorenzo, je ne puis vous regarder comme fou; poursuivons. Il paraît, seigneur, dit-il à don Quichotte, que vous avez fréquenté les écoles : à quelle science vous êtes-vous attaché de préférence? — A celle de la chevalerie errante, qui est aussi bonne que la poésie, et même davantage. — Je ne connais pas cette science : elle n'est point, jusqu'ici, venue à ma connaissance. — C'est une science, répartit don Quichotte, qui les renferme toutes, ou du moins la plupart des sciences du monde. Celui qui la professe doit être jurisconsulte, et connaître toutes les lois de la justice distributive et commutative, pour rendre à chacun ce qui lui appartient; il doit être théologien, pour savoir rendre raison de la loi chrétienne qu'il professe, et l'expliquer clairement, intelligiblement, partout où il en sera requis; il faut qu'il soit médecin, et surtout herboriste, pour connaître, au milieu des déserts, les simples qui guérissent les blessures : car le chevalier errant ne doit point chercher à tous moments quelqu'un pour le pauser; il doit être astrologue, pour connaître, avec le secours des étoiles, les heures de la nuit, en quelque climat, en

quelque endroit du monde qu'il se trouve ; il doit savoir les mathématiques, car, à chaque pas, il en éprouve le besoin. Laisant ensuite à part les vertus théologiques et cardinales qu'il doit pratiquer, descendons à de plus petits détails : il doit savoir nager comme on dit que nageait le poisson Nicolas¹ ; il doit savoir ferrer un cheval, raccommoder la selle et la bride, et, pour revenir à mon premier discours, garder la foi à Dieu et à sa dame, être chaste dans ses pensées et dans ses actions, honnête dans ses discours, libéral dans ses œuvres, vaillant dans ses actions, patient dans les peines, charitable envers les pauvres ; en un mot, il doit proclamer la vérité, la défendre, la soutenir au péril de sa vie : de toutes ces grandes et petites qualités le chevalier errant doit être doué. Jugez maintenant, seigneur don Lorenzo, si cette science est méprisable, et si elle peut s'égaliser aux plus sublimes que l'on enseigne dans les écoles et dans les gymnases. — S'il en est ainsi, répondit don Lorenzo, je dis que cette science surpasse toutes les autres. — Comment, s'il en est ainsi ? — Je veux dire que je doute qu'il y ait eu ou qu'il y ait encore des chevaliers errants doués de toutes ces vertus. — J'ai souvent remarqué, comme vous, seigneur, que la plupart des gens ne croient pas qu'il y ait eu des chevaliers errants ; et, quant à moi, je pense qu'à moins d'un miracle du ciel, personne ne sera convaincu de cette vérité : toute peine que l'on prendrait pour les persuader serait inutile, ainsi que le prouve l'expérience. Je ne chercherai point à vous tirer de cette commune erreur ; je prierai seulement le ciel de vous éclairer, et de vous faire comprendre combien furent utiles jadis les chevaliers errants, et combien ils le seraient aujourd'hui, s'il y en avait encore. Mais maintenant, pour les péchés du peuple, ce sont la paresse, l'oisiveté, la gourmandise et la volupté qui triomphent. — Oh ! pour le coup, dit en lui-même don Lorenzo, notre hôte s'est échappé :

¹ *Pez Nicolás* (le poisson Nicolas), fameux nageur de la fin du xv^e siècle, natif de Catane. Il était plus souvent dans l'eau que sur terre : il bravait les flots au plus fort des tourmentes, servant de commissionnaire aux matelots qui étaient en mer. Il périt devant Messine en voulant repêcher une tasse d'or que Frédéric, roi de Naples, avait fait jeter dans la mer pour éprouver l'adresse des plongeurs.

c'est un fou plaisant, et je serais moi-même un insensé si je pensais autrement. »

La conversation se termina là, parce qu'on vint les appeler pour dîner. Don Diégo demanda à son fils ce qu'il pensait du chevalier. « Tous les médecins et les bons écrivains du monde, répondit celui-ci, ne le tireraient pas du boubier de ses extravagances : c'est un fou bigarré, mais plein d'intervalles lucides. »

On dîna : le repas fut, comme l'avait annoncé en route don Diégo, bien servi, abondant, savoureux ; mais ce qui surprit le plus don Quichotte, ce fut le silence merveilleux que l'on observait à table : on eût dit une communauté de chartreux.

La nappe ôtée, les grâces dites, les mains lavées, don Quichotte pria vivement don Lorenzo de lui réciter les vers qui faisaient le sujet de la joute littéraire. « Pour ne point ressembler, répondit le jeune homme, à ces poètes qui refusent de réciter leurs vers quand on les en prie, et qui vous les jettent au nez quand vous ne les demandez pas, je vous lirai ma glose, de laquelle je n'attends aucun prix, car je ne l'ai faite que pour exercer mon esprit. — Un de mes amis, homme instruit et sage, reprit don Quichotte, était d'avis que l'on ne devait point perdre son temps à gloser des vers : car, disait-il, jamais la glose ne peut égaler le texte, et, le plus souvent, elle s'écarte de l'intention du sujet ; ajoutez que les lois de la glose sont très sévères : elles ne souffrent ni les interrogations, ni les mots *j'ai dit, je dirai* ; elles ne permettent pas de faire des noms avec les verbes, ni de changer le sens, sans compter d'autres entraves que vous devez connaître. — En vérité, seigneur, dit don Lorenzo, je croyais vous prendre ici en défaut ; mais je ne le puis, vous m'échappez toujours comme une anguille. — Je ne vous comprends pas, répondit don Quichotte : que voulez-vous dire, que je vous échappe toujours ? — Je vous l'expliquerai, dit don Lorenzo ; mais maintenant que Votre Grâce veuille bien écouter les vers et la glose. Les voici :

Si pour moi ce qui fut revient à être,
Je n'aurai plus besoin d'espérer.
Ou bien que le temps vienne déjà
De ce qui doit arriver.

GLOSE ¹.

« A la fin, comme tout passe, s'es passé le bonheur qu'en un temps m'avait accordé la Fortune libérale; et jamais elle ne me l'a rendu, ni d'une main généreuse ni avec parcimonie. Il y a des siècles que tu me vois, ô Fortune, prosterné à tes pieds. Rends-moi mon bonheur passé, et je serai heureux si pour moi ce qui fut revient à être.

» Je ne veux d'autre plaisir ni d'autre gloire, d'autre palme ni d'autre trophée, d'autre triomphe ni d'autre victoire, que de retrouver ce bonheur dont le souvenir m'est un chagrin. Si tu m'y ramènes, ô Fortune, toute l'ardeur de mon feu se calmera aussitôt; et surtout si ce bonheur vient de suite, je n'aurai plus besoin d'espérer.

» Je demande des choses impossibles; car faire que le temps puisse revenir après avoir été, c'est une chose à laquelle aucun pouvoir sur la terre n'est encore parvenu. Le temps court, vole, passe rapidement pour ne plus revenir; et il se trompe celui qui désire, ou que le temps soit déjà passé, ou bien que le temps vienne déjà.

» Vivre dans une perpétuelle incertitude, entre l'espérance et la crainte, c'est véritablement la mort; et il vaut mieux mourir réellement pour échapper à la douleur. Mon intérêt serait d'en finir; mais non, cela n'est pas, car, en y réfléchissant, la vie me donne la crainte de ce qui doit arriver.

¹ La pièce de Cervantès étant très estimée, nous avons cru devoir la rapporter ici :

*Si mi fue tornase en es,
Sin esperar mas será,
O viniese el tiempo ya
De lo que será después.*

GLOSE.

*Al fin, como todo pasó,
Se pasó el bien que me dió
Fortuna un tiempo no escaso,
Y nunca me le volvió,
Ni abundante, ni por tasa.
Siglos ha ya que me ves,
Fortuna, puesto á tus piés;
Vuélveme á ser venturoso
Que será mi ser dichoso.
Si mi fue tornase en es.*



Don Lorenzo avait à peine achevé de réciter sa glose, que don Quichotte se leva et lui saisissant la main droite : « Vive Dieu ! s'écria-t-il, généreux jeune homme, vous êtes le meilleur poète du monde, et vous méritez d'être couronné de lauriers, non à Chypre, ni à Gaète, comme l'a dit un poète auquel Dieu fasse miséricorde, mais par les académies d'Athènes, si elles existaient encore, ou du moins par celles qui existent aujourd'hui à Paris, à Bologne et à Salamanque. Plaise au ciel que Phébus perce de ses flèches les juges qui vous refuseraient le premier prix, et que jamais les Muses ne touchent le seuil de leur porte ! Mais, dites-moi, seigneur, n'avez-vous jamais fait de grands vers ? Je veux connaître à fond votre esprit admirable. »

On se tromperait beaucoup si l'on pensait que Lorenzo fût insensible aux éloges de don Quichotte, quoiqu'il le regardât comme un fou. O pouvoir de l'adulation ! que ta force est grande, et combien sont étendues les limites de ton agréable

No quiero otro gusto ó gloria,
Otra palma ó vencimiento.
Otro triunfo, otra victoria
Sino volver al contento
Que es pesar en mi memoria.
Si tú me vuelves allá,
Fortuna, templado está
Todo el rigor de mi fuego,
Y mas si este bien es luego,
Sin esperar mas será.

Cosas imposibles pido,
Pues volver el tiempo á ser
Despues que una vez ha sido,
No hay en la tierra poder
Que á tanto se haya estendido.
Corre el tiempo, vuela, y va
Ligero, y no volverá,
Y erraria el que pidiese,
O que el tiempo ya se fuese,
O viniese el tiempo ya.

Vivir en perpleja vida,
Ya esperando, ya temiendo,
Es muerte muy conocida,
Y es mucho mejor muriendo
Buscar al dolor salida.
A mi me fuera inter

empire ! Don Lorenzo nous fournit la preuve de cette vérité, puisqu'il se rendit au désir de don Quichotte, en lui récitant un sonnet relatif à la fable ou histoire de Pyrame et Thisbé.

SONNET.

« Le mur est percé par la belle jeune fille qui ouvrit le cœur généreux de Pyrame. L'Amour part de Chypre, et va droit regarder l'ouverture étroite et prodigieuse.

» Là parle le silence, car la voix n'ose pénétrer par une fente aussi étroite; mais les âmes y passent, car l'amour rend aisée la chose la plus difficile.

» Le désir est sorti des bornes, et la démarche de l'imprudente vierge amène sa mort, au lieu de son plaisir. Voyez quelle histoire !

» Tous deux en même temps, ô fortune étrange ! une épée les tue, un même tombeau les renferme, le même souvenir les ressuscite. »

Acabar; mas no lo es,
Pues con discurso mejor,
Me da la vida el temor
De lo que será después.

Au lieu de cette pièce, Florian a donné la jolie glose suivante :

*Grandeurs, trésors que l'on envie,
Pour moi vous n'avez point d'attraits.
Hélas ! que faut-il à ma vie ?
La vertu, l'amour et la paix.*

GLOSE.

Tandis que la foule éblouie
Ose croire à vos vains plaisirs,
Je vous préfère mes soupirs,
Grandeurs, trésors que l'on envie.

Transports si voisins des regrets,
Bonheur d'un jour, rapide ivresse.
Que suit une longue tristesse,
Pour moi vous n'avez point d'attraits.

Mais lorsque aux pieds de mon amie,
Je lis dans ses yeux mon destin,
Heureux hier, heureux demain,
Hélas ! que faut-il à ma vie ?

L'espoir de lui plaire à jamais
Me rend meilleur, plus doux, plus sage
Et me fait chérir davantage
La vertu, l'amour et la paix.

Béni soit Dieu ! s'écria don Quichotte, après avoir entendu ce sonnet : parmi la multitude de poètes consommés qui existent, j'en ai enfin rencontré un, et c'est Votre Grâce elle-même, seigneur ; ce sonnet m'en a donné la preuve.

Don Quichotte passa quatre jours, parfaitement traité, chez don Diégo. Au bout de ce temps, il lui demanda la permission de partir, non sans lui témoigner toute sa reconnaissance de son bon accueil ; mais il ajouta qu'il n'était pas convenable que les chevaliers errants s'abandonnassent au repos et à la mollesse ; qu'il se croyait obligé de poursuivre sa carrière, et de chercher les aventures ; qu'il savait être communés dans le pays, en attendant l'époque des joutes de Saragosse ; où il avait l'intention de se rendre ; que cependant il voulait auparavant visiter la caverne de Montesinos, dont on racontait tant de merveilles, et connaître par lui-même la véritable source des sept lacs que l'on appelle ordinairement les lagunes de Ruidera. Don Diégo et son fils louèrent son honorable résolution, l'engagèrent à prendre de leur maison tout ce qui pourrait lui convenir, et lui offrirent leurs services avec toute la bonne volonté possible, comme ils y étaient obligés par son mérite personnel et par son honorable profession.

Enfin le jour du départ arriva ; don Quichotte montrait autant de satisfaction que Sancho Pança de tristesse et de souci ; car ce dernier se trouvait à merveille dans l'opulente maison de don Diégo, et ne retournait qu'à contre-cœur aux privations que l'on éprouve d'ordinaire dans les bois et les lieux inhabités, où les maigres provisions de son bissac étaient d'un bien faible secours : toutefois, il le remplît le mieux qu'il put. En quittant ses hôtes, don Quichotte dit à don Lorenzo : « Je vous l'ai déjà dit, je crois, seigneur, et je vous le répète, que quand vous voudrez entreprendre les travaux qui pourront vous conduire à l'inaccessible faite du temple de la Renommée, vous n'avez d'autre chose à faire qu'à laisser de côté l'étroite route de la poésie, et vous avancer d'un pas ferme dans le sentier encore plus étroit de la chevalerie errante, où, en un instant, vous pourrez devenir empereur. »

C'était ainsi que don Quichotte achevait de signaler sa folie, et plus encore quand il ajouta : « Dieu sait combien je serais flatté d'emmener avec moi le seigneur don Lorenzo, pour lui apprendre comment on doit pardonner aux vaincus et dompter les rebelles et les orgueilleux, vertus inhérentes à la profession que j'exerce ; mais, puisque son jeune âge et ses louables études s'opposent à mes désirs, je me contenterai de vous avertir que, dans le champ de la poésie, vous pourrez vous rendre fameux, si vous estimez vos ouvrages d'après l'opinion des autres et non d'après la vôtre. Il n'y a pas de parents qui trouvent leurs enfants laids, et cette erreur est plus grande encore quand il est question des fruits de notre génie. » Le père et le fils admirèrent de nouveau l'étrange humeur de don Quichotte, ce mélange perpétuel de sagesse et de folie, et surtout son entêtement à poursuivre les aventures, qui faisaient l'unique objet de ses désirs. Ils lui réitérèrent leurs offres de service et leurs compliments ; puis, don Quichotte et Sancho, l'un monté sur Rossinante et l'autre sur son âne, prirent congé de la dame du château et se mirent en route.

CHAPITRE XIX

OU L'ON RACONTE L'AVENTURE DU BERGER AMOUREUX, AVEC D'AUTRES
ÉVÉNEMENTS AUSSI VRAIS QU'AGRÉABLES.

Don Quichotte était peu éloigné du village de don Diégo, quand il rencontra deux espèces de clercs ou d'étudiants, suivis de deux paysans, tous quatre montés sur des ânes. L'un des deux étudiants portait, au lieu de valise, quelques hardes enveloppées dans une étoffe verte, avec deux paires de bas de laine ; l'autre tenait deux fleurets neufs, avec leurs boutons ; les paysans étaient chargés de provisions qu'ils paraissaient venir d'acheter à la ville et rapporter dans leur village. Les uns et les autres demeurèrent saisis du même étonnement à la vue de don Quichotte, que tous ceux qui le voyaient pour la première fois et mouraient d'envie de savoir

quel pouvait être un homme aussi extraordinaire. Don Quichotte les salua; puis, voyant qu'ils suivaient la même route que lui, il leur offrit sa compagnie, les priant de modérer le pas de leurs bêtes, qui allaient plus vite que son cheval: pour les y déterminer, il leur dit, en peu de mots, qu'il était chevalier errant, et qu'il allait cherchant les aventures dans les quatre parties du monde; il leur apprit son nom, y ajoutant le titre de chevalier des Lions. Pour les paysans, tout ce qu'il disait était du grec; mais les étudiants s'aperçurent aisément de la folie de don Quichotte: cependant, ils le regardaient avec une surprise mêlée de respect.

L'un d'eux lui dit: « Seigneur chevalier, si, comme ceux qui vont chercher des aventures, vous ne suivez pas de route déterminée, je vous engage à venir avec nous: vous verrez une des plus belles et des plus riches noces qu'on ait encore faites dans la Manche ou dans les pays d'alentour. »

Don Quichotte lui demanda si c'étaient les noces d'un prince ou de quelque homme titré. « Non, répondit l'étudiant; ce sont celles d'un simple laboureur et d'une paysanne; mais l'homme est le plus riche de la contrée, et la jeune fille la plus belle que l'on puisse voir. On fait pour ces noces des préparatifs extraordinaires, car on doit les célébrer dans une prairie voisine du village de la fiancée, qu'on appelle par excellence Quitéria la belle, comme on nomme le futur Camache le riche. Elle a dix-huit ans, lui vingt-deux: ils sont, en un mot, dignes l'un de l'autre, quoique les curieux qui se piquent de connaître les familles du monde entier, prétendent que celle de Quitéria l'emporte sur celle de Camache; mais il ne faut pas prendre garde à cela, car les richesses arrangent tout. En effet, Camache est libéral; il a imaginé de faire couvrir toute la prairie avec des branches d'arbre, de telle sorte que le soleil puisse à peine pénétrer au travers de la verdure, pour dorer l'herbe des champs. La danse des épées, celle des grelots, et beaucoup d'autres embelliront la fête, car il y a dans son village d'habiles danseurs. Je ne dis rien des danseurs aux souliers¹: il y en a toute une cohue. Mais, de tout ce que l'on pourra voir à ces noces,

¹ Zapateadores, danseurs qui marquent la mesure avec leurs souliers.

ce qui sans doute les rendra le plus mémorables, ce sera le désespoir de Basile. Ce Basile est un jeune berger voisin de Quitéria; leurs maisons se touchaient, et l'amour en prit occasion de renouveler les scènes touchantes de Pyrame et Thisbé. Dès ses plus jeunes ans, Basile adora Quitéria, qui, de son côté, répondit à son affection : le sorte que, dans tout le village, il n'était bruit que de l'amour de ces deux enfants l'un pour l'autre. Ils grandirent avec l'âge : le père de Quitéria résolut d'interdire désormais l'entrée de sa maison à Basile, et, pour lui ôter tout prétexte de jalousie, de marier sa fille avec le riche Camache; car son union avec Basile ne lui semblait pas convenable, parce que ce dernier n'avait pas été aussi favorisé par la fortune que par la nature. Pour dire la vérité sans envie, c'est le jeune homme le plus agile du village; il lance la barre, lutte, joue à la balle, court comme un daim, saute comme une chèvre, abat les quilles comme par miracle, chante comme un rossignol, touche à ravir de la guitare, et, par-dessus tout, manie l'épée comme le plus brave. — Pour cette dernière qualité seule, dit don Quichotte, il mérite d'épouser, non-seulement la belle Quitéria, mais encore la reine Genièvre, si elle était encore de ce monde, en dépit de Lancelot et de tous ceux qui voudraient s'y opposer. — Ma foi, dit Sancho, est de cet avis que chacun doit se marier avec son égale, suivant le proverbe qui dit : chaque brebis avec sa pareille; je voudrais que ce bon Basile, que j'aime déjà, se mariât avec cette dame Quitéria. Dieu leur donne longue vie, et maudits soient ceux qui mettent obstacle au mariage de ceux qui s'aiment. — Si tous ceux qui s'aiment se mariaient, reprit don Quichotte, les pères perdraient le droit d'établir leurs enfants quand et avec qui il leur conviendrait; et, si les filles choisissaient leurs maris à leur volonté, vous verriez telle prendre le domestique de son père, telle autre le premier qu'elle verrait passer dans la rue, fier et de bonne mine, encore que ce ne fût qu'un spadassin. L'amour fascine aisément les yeux de l'intelligence, si nécessaires pour faire un pareil choix; et celui d'un époux est si délicat, qu'on court

grand risque de s'y tromper, et qu'il faut un jugement exquis et la faveur du ciel pour bien rencontrer. Celui qui veut faire un long voyage, s'il est prudent, avant de se mettre en chemin, cherchera quelque compagnie agréable et sûre pour l'aider à supporter les fatigues de la route : pourquoi ne ferait-il pas de même celui qui doit faire le long voyage de la vie jusqu'aux portes du tombeau, surtout si sa compagnie doit le suivre au lit, à table, en tous lieux, comme la femme suit son mari ? La femme n'est point une marchandise qu'on achète, qu'on revend, qu'on troque, qu'on change : c'est un accident inséparable de vous, et qui dure autant que la vie ; c'est un lien qui, une fois mis au cou, se change en nœud gordien, que la faux de la Mort peut seule dénouer en le coupant. Je pourrais ajouter ici beaucoup d'autres choses ; mais je suis curieux de savoir si le seigneur licencié ne connaît pas d'autres détails sur Basile. — Tout ce que je sais, répondit l'étudiant, bachelier ou licencié, c'est que, depuis que Basile a su que la belle Quitéria épousait le riche Camache, on ne l'a plus vu sourire ni parler sensément ; il est toujours triste, parle tout seul comme un homme qui a perdu le jugement : il mange peu, dort peu ; les fruits sont sa seule nourriture ; il dort dans les champs, sur la dure, comme une bête brute ; il regarde souvent le ciel, d'autres fois il a les yeux cloués à terre, dans une telle extase qu'on le prendrait pour une statue habillée, dont l'air agite les mouvements ; enfin, il montre en tout un cœur si passionné, que tous ceux qui le connaissent ne doutent pas que le mariage de Quitéria ne soit son arrêt de mort. — Dieu lui prépare un meilleur sort ! dit Sancho : s'il donne le mal, il donne aussi le remède. Personne ne sait ce qui doit arriver : d'ici à demain matin il se passera plusieurs heures ; il n'en faut qu'une, il ne faut qu'un moment pour que la maison tombe. J'ai vu pleuvoir et faire du soleil en même temps ; tel se couche le soir bien portant, qui le lendemain ne peut se remuer. Et, dites-moi, connaissez-vous quelqu'un qui puisse se vanter d'avoir mis un clou à la roue de Fortune ? Non, certes : entre le oui et le non de la femme, je ne pourrais loger la pointe d'une aiguille, car il n'y a point de place. Faites en sorte que

Quitéria aime Basile d'une sincère affection, et je lui donne un plein sac de bonheur : car l'Amour, à ce qu'on dit, a des lunettes qui font paraître le cuivre de l'or, la pauvreté richesse, et la chassie des perles. — Et où diable vas-tu l'embrouiller, maudit Sancho? s'écria don Quichotte. Quand tu commences à enfiler tes contes et tes proverbes, Judas seul, puisse-t-il t'emporter! peut en espérer la fin. Dis-moi, animal, que veux-tu dire avec tes clous, tes roues, et autres impertinences? — Si l'on ne m'entend pas, répondit Sancho, ce n'est pas merveille que mes sentences paraissent extravagantes; mais peu m'importe, je m'entends, et je sais bien que je n'ai point dit de sottises : c'est vous, seigneur, qui êtes toujours le contrôleur et le friscal de mes paroles et de mes actions. — Dis donc fiscal, malheureux prévaricateur du bon langage, que Dieu confonde! — Eh! seigneur, répondit Sancho, ne vous fâchez point : vous savez bien que je n'ai pas été élevé à la cour, et que je n'ai pas étudié à Salamanque, pour savoir si j'ôte ou si j'ajoute quelque lettre à mes mots. Par Dieu, l'on ne saurait faire parler un paysan comme un habitant de Tolède; et il y a bien tel Tolédain qui ne brille pas trop à parler purement. — Cela est vrai, dit le licencié : car ceux qui fréquentent les tavernes et le marché ne peuvent parler aussi bien que ceux qui passent tout le jour dans le cloître de la cathédrale; et cependant, tous sont Tolédains. La pureté, la clarté, l'élégance, l'expression du langage se rencontrent chez les gens de la cour éclairés, en quelque lieu qu'ils soient nés, je dis éclairés, car il y en a beaucoup qui ne le sont guère, et les lumières sont la vraie grammaire du beau langage, que l'usage perfectionne ensuite. Moi, seigneur, j'ai, pour mes péchés, étudié en droit canon à Salamanque, et je me pique un peu de parler purement, clairement, et avec expression. — Si vous ne vous piquez pas davantage de manier le fleuret que la langue, lui dit l'autre étudiant, vous seriez le premier de la licence, au lieu de vous trouver à la queue. — Bachelier, répondit le premier, vous vous abusez grandement si vous regardez comme inutile l'adresse à l'escrime. — Non, je ne m'abuse pas, reprit le bachelier, qui s'appelait Corchuelo, ce n'est point une opinion,

c'est une vérité démontrée; et, si vous en doutez, la preuve est facile : vous avez des épées, j'ai de la force, un courage qui n'est pas mincé, et je vous ferai confesser que je ne suis pas dans l'erreur; mettez pied à terre, ayez recours à vos cercles, à vos angles, aux positions du corps, à toute votre science; avec ma grossière et naturelle dextérité, je veux vous faire voir les étoiles en plein midi. Je défie Dieu qu'un homme me fasse tourner les épaules, et qu'il y en ait un seul au monde à qui je ne fasse perdre terre. — Que vous tourniez les épaules ou non, je n'en dis rien, répliqua l'habile escrimeur; mais il pourrait bien se faire que, là où vous auriez posé une fois le pied, vous trouvassiez votre sépulture, et que vous succombassiez pour avoir méprisé l'habileté dans les armes. — C'est ce que nous allons voir, dit Corchuelo. En même temps il sauta à terre lestement, arracha comme un furieux l'une des deux épées que portait le licencié, et se mit en garde. — Les choses ne doivent pas se passer ainsi, dit aussitôt don Quichotte : je veux être le maître d'escrime, et le juge d'une question tant de fois inutilement débattue. » Cela dit, il descendit de cheval, et, s'appuyant sur sa lance, vint se mettre au milieu du chemin, tandis que le licencié s'avancait avec une contenance hardie contre Corchuelo, qui, de son côté, venait sur lui, jetant, comme on dit, le feu par les yeux. Les deux paysans, sans descendre de leurs montures, restèrent aussi les spectateurs de cette mortelle tragédie. Les coups d'estoc, de taille, de fendant, de revers à deux mains, que portait Corchuelo, étaient sans nombre et tombaient plus dru que la grêle : il semblait un lion irrité; mais il rencontrait toujours le bouton du fleuret du licencié, qui l'arrêtait au milieu de sa furie, et le lui faisait baiser comme une relique, quoique avec moins de dévotion. Enfin, le licencié lui compta avec son fleuret tous les boutons de la demi-soutane qu'il portait, lui fit deux fois sauter son chapeau, et le maltraita tellement que, de rage et de colère, l'autre prit son fleuret par la poignée, et le lança en l'air avec tant de force, qu'il l'envoya à près de trois quarts de lieue, s'il faut en croire le témoignage d'un des deux paysans, qui était écrivain. Cet exemple mémorable prouve que souvent la force

est vaincue par l'art. Corchuelo était harassé. Sancho s'approcha de lui, et lui dit : « Ma foi, seigneur bachelier, si vous voulez m'en croire, dorénavant ne provoquez personne à l'escrime, mais bien à la lutte ou à jeter la barre, car vous êtes d'âge et de force pour ces exercices; mais, pour les tireurs d'armes, j'ai toujours ouï dire qu'ils mettraient la pointe de leur épée dans le trou d'une aiguille. — Je suis satisfait, dit Corchuelo, de reconnaître mon erreur, et l'expérience m'a prouvé combien j'étais loin de la vérité. » En même temps il courut embrasser le licencié, et ils furent plus amis que jamais. Puis, sans attendre l'écrivain, qui était allé chercher l'épée, ce qui les eût trop retardés, ils poursuivirent leur route pour arriver de bonne heure au village de Quitéria, dont ils étaient tous natifs. Durant le chemin, le licencié les entretenait de l'excellence de l'escrime, avec des raisons si évidentes et tant de démonstrations mathématiques, que tous ceux qui l'écoutaient furent convaincus de l'utilité de cette science, et Corchuelo fut guéri de son erreur.

Cependant, il était déjà nuit quand ils approchèrent du village, et il leur semblait avoir devant les yeux un ciel resplendissant d'étoiles; ils entendirent en même temps les sons doux et confus d'une multitude d'instruments, tels que flûtes, tambourins, psaltérions, chalumeaux, musettes et tambours de basque. En approchant davantage, ils virent que les arbres d'une ramée qu'on avait élevée à l'entrée du village, étaient tous garnis de lampions, auxquels le vent ne nuisait nullement, car il était si doux qu'à peine avait-il la force d'agiter les feuilles. Les musiciens étaient chargés d'égayer la noce : ils formaient divers quadrilles dans cet agréable séjour, les uns dansant, les autres chantant, d'autres jouant des instruments. Partout régnaient le plaisir et la joie; partout on courait, partout on sautait, tous les visages étaient rians. Beaucoup de jeunes gens étaient occupés à dresser des échafauds, d'où, le lendemain on pût voir commodément les danses et les jeux qui devaient avoir lieu dans la prairie, théâtre des noces de Camache et des funérailles de Basile. Don Quichotte ne voulut point entrer dans le village, malgré les instances du bache-

lier et du paysan, donnant pour excuse très valable, suivant lui, la coutume des chevaliers errants de dormir dans les champs et dans les bois plutôt que dans les lieux habités, fût-ce sous des lambris dorés. En conséquence, il se détournait un peu du chemin, au grand déplaisir de Sancho, qui regrettait le bon gîte qu'il avait eu dans le château ou la maison de don Diégo.

CHAPITRE XX

OU L'ON RACONTE LES NOCES DE CAMACHE LE RICHE, ET L'AVENTURE DE BASILE LE PAUVRE.

A peine la blanche Aurore avait-elle laissé le brillant Phébus sécher par ses brûlants rayons les perles liquides de sa chevelure d'or, que don Quichotte, secouant la paresse de ses membres, se mit sur pied et appela son écuyer Sancho, qui ronflait encore. Ce que voyant, don Quichotte, avant de l'éveiller, lui dit : « O toi ! bienheureux entre tous ceux qui vivent sur la face de la terre, puisque sans connaître l'envie, sans être envié de personne, tu dors paisiblement, nul enchanteur ne te poursuit, tu ne crains point leurs maléfices. Dors, dis-je et redirai-je cent fois, sans que la jalousie de ta dame te tienne dans une veille perpétuelle, sans que tu sois éveillé par le souci de payer des dettes ni par celui de savoir comment tu pourras demain nourrir ta petite et malheureuse famille. L'ambition ne te tourmente pas, tu méprises la vaine pompe du monde ; tu n'as à t'occuper que du soin de ta monture, car, pour celui de ta personne, c'est moi seul que cela regarde, juste compensation qu'imposent aux seigneurs la nature et la coutume. Le valet dort, tandis que veille le maître, occupé de le nourrir, d'améliorer son sort, de récompenser son zèle. En vain le ciel se fait de bronze et refuse à la terre une rosée bienfaisante : le domestique ne s'en inquiète pas ; c'est son maître qui doit nourrir, dans la stérilité et la famine, celui qui l'a servi dans l'abondance et la fertilité. »

A tout cela, Sancho ne répondait rien, car il dormait ; et

sans doute il ne se serait pas éveillé de sitôt, si don Quichotte ne l'eût touché du bout de sa lance. Enfin, il ouvrit ses yeux encore appesantis par le sommeil; et, regardant de tous côtés: « De cette ramée, dit-il, il vient une odeur qui, si je ne me trompe, est plutôt celle de grillades que du thym et du serpolet. Par ma foi! les noces qui exhalent de telles odeurs doivent être somptueuses et abondamment pourvues. — Tais-toi, glouton, dit don Quichotte, et viens; nous irons voir ces noces pour savoir ce que fera le désolé Basile. — Qu'il fasse ce qu'il voudra, répond Sancho. Pourquoi est-il pauvre? Il aurait épousé Quitéria. N'avoir pas un sou vaillant, et vouloir se marier dans les nuages! Franchement, seigneur, je suis d'avis que le pauvre doit se contenter de ce qu'il a, et ne pas aller chercher des perles dans les vignes. Je parie un bras que Camache pourrait couvrir Basile tout entier de ses réaux; et, s'il en est ainsi, Quitéria serait bien folle d'abandonner les parures et les bijoux que Camache lui a donnés et peut lui donner encore, pour préférer le talent de Basile à jeter la barre et à jouer du fleuret. Bien jeter la barre et bien manier l'épée ne vous donnent pas crédit d'un verre de vin à la taverne: des grâces et des talents ne rapportent rien, ne sont que de vaines paroles; mais, quand ces avantages se rencontrent chez ceux qui ont de la fortune, oh! alors, je voudrais que ma vie ressemblât à ce que paraît être la leur. Sur un bon fondement on peut élever un bon édifice, et le meilleur fondement du monde, sans contredit, c'est l'argent. — Au nom de Dieu, Sancho, finis ta harangue, lui dit don Quichotte; je crois, en vérité, que, si l'on te laissait poursuivre les discours que tu entames à tout propos, tu n'aurais pas le temps de manger ni de dormir, mais que tu l'emploierais tout à parler. — Si Votre Grâce avait bonne mémoire, répondit Sancho, vous vous rappelleriez les articles de la convention que nous avons faite avant notre dernière sortie: un de ces articles était que vous deviez me laisser dire tout ce que je voudrais, pourvu que ce ne fût ni contre le prochain, ni contre votre autorité, et jusqu'à présent je ne crois pas avoir contrevenu à cet article. — Je ne me rappelle point cette clause, Sancho, reprit don Quichotte; mais,

en supposant qu'il en soit ainsi, je veux que tu te taises et que tu me suives. Les instruments que nous entendîmes hier au soir recommencent à porter la joie dans ces vallons : sans doute la noce va se célébrer à la fraîcheur du matin, et non aux rayons brûlants de l'astre du jour. »

Sancho obéit. Il mit la selle à Rossinante, le bâta à son grison ; puis tous deux s'avancèrent et entrèrent bientôt sous la ramée.

Le premier objet qui s'offrit aux regards de Sancho, ce fut un jeune bœuf tout entier embroché dans un orme : le bois destiné à le rôtir formait une petite montagne ; autour du feu étaient rangées six marmites, ou plutôt six énormes cruches contenant chacune un mouton entier que l'on ne voyait pas plus que si c'eût été un pigeon ; les lievres dépouillés, les poules plumées pendaient sans nombre aux branches des arbres, et devaient trouver leur sépulture dans ces marmites, sans compter un nombre infini d'oiseaux et de pièces de gibier que l'on avait mis à l'air pour les refroidir. Sancho compta plus de soixante grandes outres, d'au moins cinquante pintes chacune, toutes remplies, comme on le sut depuis, des meilleurs vins. De grands monceaux de pains blancs comme la neige étaient empilés dans la prairie, comme le blé sur l'aire des granges ; les fromages entassés formaient comme un mur de briques ; deux chaudières d'huile, plus grandes que celles d'un teinturier, servaient à frire des beignets, qu'on retirait de la poêle, avec deux grandes pelles, pour les porter dans une autre chaudière pleine de miel préparé. Les cuisiniers et les cuisinières étaient au nombre de plus de cinquante, tous propres, alertes et contents. Dans le ventre du bœuf on avait mis douze petits cochons de lait pour lui donner du goût et le rendre plus tendre. Les épices de toutes sortes remplissaient un grand coffre, non par livres, mais par quintaux. En un mot, les apprêts de cette noce étaient rustiques, sans doute, mais les vivres étaient en si grande abondance, qu'ils eussent suffi à nourrir une armée.

Sancho Pança contemplait tout, admirait tout. D'abord, les marmites le captivèrent, et de bon cœur il y eût largement goûté ; puis les outres de vin attirèrent son hommage, en-

suite les beignets qu'on retirait de la poêle, si l'on peut appeler poêles ces immenses chaudières; enfin, n'y pouvant plus tenir, il aborda poliment un des cuisiniers, et, avec toute la politesse d'un estomac affamé, il lui demanda la permission de tremper un morceau de pain dans une marmite. « Frère, lui répondit le cuisinier, ce jour n'est point un jour de jeûne; grâce au riche Camache : approchez, voyez si vous trouverez quelque cuiller à pot pour écumer une poule ou deux, et grand bien vous fasse. — Je n'en vois aucune, répondit Sancho. — Attendez, dit l'autre; pour Dieu, vous êtes bien embarrassé. » En disant cela, il prit une casserole, la plongea dans la marmite, en retira trois poulés et deux oies. « Tenez, ami, dit-il à Sancho, mangez, déjeûnez avec cette écume, en attendant l'heure du dîner. — Mais je n'ai rien pour la mettre, dit Sancho. — Eh bien, reprit le cuisinier, emportez la casserole et tout : Camache est assez riche et assez content pour supporter cela. »

Tandis que Sancho employait si bien son temps, don Quichotte regardait entrer sous la ramée douze paysans, montés sur de fort belles juments richement enharnachées, avec des grelots au poitrail. Ils étaient en habits de fête, et firent plusieurs évolutions dans la prairie, avec de grandes exclamations de joie, en répétant : « Vivent Camache et Quitéria ! il est aussi riche qu'elle est belle ; elle est la plus belle des femmes ! » A ces exclamations, don Quichotte dit en lui-même : « On voit bien qu'ils n'ont pas vu ma Dulcinée du Toboso, car, s'ils la connaissaient, ils n'accorderaient pas tant d'éloges à leur Quitéria. » Bientôt après commencèrent à entrer, par divers endroits de la ramée, plusieurs chœurs de danses, entre autres une troupe de danseurs aux épées, composée de vingt-quatre jeunes gens alertes et vigoureux, tous vêtus de fine toile blanche, avec des foulards de soie de diverses couleurs. Un des paysans montés sur les juments demanda à celui qui conduisait les danseurs, jeune homme très dispos, si aucun d'eux jusque-là n'avait été blessé. « Grâce à Dieu, répondit le jeune homme, nul de nous ne l'est encore ; nous sommes tous bien portants. » En même temps il se mêla parmi ses compagnons, et fit des voltes avec tant de

dextérité, que don Quichotte, qui avait vu souvent de semblables danses, avoua n'en avoir jamais vu d'aussi parfaites. Il porta le même jugement sur un quadrille composé de jeunes filles, d'une grande beauté, dont la plus jeune pouvait avoir quatorze ans, et la plus âgée dix-huit; elles étaient vêtues de drap vert; leurs cheveux, les uns flottants, les autres tressés, et plus brillants que les rayons du soleil, étaient ornés de guirlandes de jasmin, de roses, d'amarante, de chèvrefeuille; elles avaient à leur tête un vieillard vénérable et une imposante matrone, plus agiles et plus légers que ne le promettaient leurs années: une cornemuse de Zamora guidait leurs pas; et ces belles filles, la décence sur le visage, la légèreté dans les pieds, se montraient les meilleures danseuses du monde.

Après elles, parut un chœur de ces danses que l'on appelle parlées¹: il était composé de huit nymphes séparées en deux bandes; l'une était menée par Cupidon, l'autre par le dieu de l'Intérêt²; les premières n'avaient pour parure que des arcs, des flèches, des carquois; les autres étaient vêtues de riches habits, brillants d'or et de soie, de diverses couleurs. Les nymphes qu'Amour guidait avaient leurs noms écrits en grandes lettres sur les épaules: c'étaient la *Poésie*, la *Sagesse*, la *Noblesse* et la *Valeur*; celles que conduisait le dieu de l'Intérêt se nommaient *Libéralité*, *Don*, *Trésor*, *Paisible Possession*. Au-devant du quadrille venait un château de bois, traîné par quatre sauvages vêtus de toile verte et de feuilles de lierre, et si bien costumés qu'ils firent peur à Sancho; sur le fronton du château et sur les quatre faces il y avait cette inscription: *Château de la Prudence*; quatre joueurs de flûte et de tambour formaient la symphonie. Cupidon ouvrit la danse; après avoir fait deux entrées, il leva les yeux et décocha une flèche contre une jeune fille qui était venue se placer entre les créneaux du fort; puis il lui adressa ces vers:

« Je suis le Dieu puissant qui régit l'air et la terre, et

¹ *Danzas habladas*: c'est notre pantomime, dont le sujet était souvent historique et national.

² *Plutus*.

l'Océan profond, et tout ce que l'abîme contient dans son gouffre épouvantable.

« Jamais je n'ai connu la peur; tout ce que je veux, je le puis, même l'impossible; et en tout ce qui est possible, j'ôte et je donne, j'ordonne et je défends. »

Le couplet achevé, l'Amour lança une autre flèche qui passa par-dessus le château, puis se retira. Le dieu de l'Intérêt lui succéda, exécuta deux figures, les tambourins se turent, et il dit :

« Je suis celui qui peut plus que l'Amour, et c'est l'Amour qui me guide; je suis de la meilleure race que le ciel entretienne sur la terre, la plus connue et la plus grande.

« Je suis l'Intérêt, pour qui peu de gens agissent bien; agir sans moi serait grand miracle. Tel que je suis, je me consacre à toi pour toujours. Amen. »

L'Intérêt s'étant retiré, la Poésie s'avança, exécuta ses figures, comme les autres, puis, les yeux fixés sur la jeune fille du château, elle dit :

« En des pensées très délicates, élevées, graves ou ingénieuses, la douce Poésie t'envoie, ô noble dame, son âme enfermée en mille sonnets.

« Si, par bonheur, ma poursuite ne t'est pas importune, ton sort, envié par tant d'autres, sera élevé par moi au-dessus du cercle de la lune. »

La Poésie se retira, et la Libéralité sortit du groupe de l'Intérêt; après avoir dansé, elle dit :

« On appelle Libéralité cette manière de donner qui est aussi éloignée de la prodigalité que de son contraire, qui annonce une faible et molle volonté.

« Mais moi, pour te grandir, je veux être prodigue désormais. Et, bien que ce soit un vice, c'est un vice honorable; il convient à un cœur amoureux, qui se révèle par ses présents. »

De la même manière s'avancèrent et se retirèrent tous les personnages des deux troupes : ils dansèrent et dirent des vers, les uns bons, les autres ridicules; et don Quichotte,



qui cependant avait beaucoup de mémoire, ne retint que ceux que nous venons de rapporter. Ensuite tous les danseurs se mêlèrent, faisant et dé faisant des chaînes avec beaucoup d'aisance et de grâce. Toutes les fois que l'Amour passait devant le château, il lançait des flèches, et le dieu de l'Intérêt y jetait des boules d'or¹. Enfin, après avoir bien dansé, le dieu de l'Intérêt lança contre le château une grosse bourse faite de la peau d'un grand chat angora, et qui paraissait pleine d'argent : au coup qu'elle donna, les quatre faces du château s'abattirent, laissant la jeune fille à découvert et sans défense. Aussitôt, l'Intérêt, suivi de sa troupe, lui jeta au cou une chaîne d'or, et parut vouloir la faire prisonnière; l'Amour et les siens feignirent de s'y opposer : le tout s'exécutait en cadence, au son des tambourins. Enfin, les sauvages séparèrent les deux troupes, rajustèrent promptement les planches qui formaient le château, et la jeune fille s'y renferma de nouveau. Ainsi finit cette danse, au grand contentement de tous les spectateurs. Don Quichotte demanda à l'une des nymphes quel était l'auteur de cette pantomime : elle lui répondit que c'était un bénéficié du village, homme très expert dans ces sortes d'inventions. « Jé gagerais, reprit-il, que ce bachelier ou bénéficié est plus ami de Camache que de Basile, et qu'il connaît mieux la satire que les vèpres. Au reste, il a fort bien encadré dans son jeu les richesses de Camache et les talents de Basile. » Sancho, qui écoutait son maître, dit : « Le roi est mon coq², et je suis pour Camache. — On voit bien, Sancho, lui dit don Quichotte, que tu n'es qu'un vilain, et du nombre de ceux qui disent : Vive le vainqueur ! — Je ne sais pas, répondit Sancho, desquels je suis ; mais je sais bien que des marmites de Basile il ne sortira jamais une aussi succulente écume que celle que j'ai tirée des marmites de Camache. » Et, montrant

¹ *Alcandas*, boules creuses qu'on remplissait de parfums, et que les cavaliers se jetaient dans les évolutions des tournois.

² *El rey es mi gallo*, expression usitée en Espagne, pour dire : Je suis du parti du plus fort. Elle paraît tirée des anciens combats de coqs ; et, lorsque deux personnes discutent sur un objet, celui qui soutient une opinion dit encore : *Fulano es mi gallo*.

la casserole pleine d'oisons et de poules, il en prit une, et se mit à manger de bon appétit, en disant : « A la barbe des talents de Basile ; il vaut autant qu'il possède, il possède autant qu'il vaut. Il n'y a que deux familles au monde, disait une de mes grand'mères, l'avoir et le non-avoir : elle se tenait du côté de l'avoir ; et, aujourd'hui, seigneur don Quichotte, on fait plus de cas de l'avoir que du savoir. Un âne couvert d'or paraît meilleur qu'un cheval mal équipé : ainsi, je le répète, je tiens pour Camache, dont les marmites ont pour écumes des oies, des poules, des lièvres et des lapins, tandis que celles de Basile doivent être bien maigres. — As-tu fini ta harangue ? reprit don Quichotte. — Oui, seigneur, parce que je vois que cela vous fâche ; sans quoi, j'aurais de la besogne taillée pour trois jours. — Plaise à Dieu, Sancho, répliqua don Quichotte, que je te voie muet avant de mourir ! — Seigneur, au train dont nous allons, je mâcherai la terre avant que vous ne soyez mort : ainsi, il pourra bien arriver que je ne dise pas une parole d'ici à la fin du monde, ou tout au moins jusqu'au jour du jugement. — Quand même il en serait ainsi, ô Sancho, répliqua don Quichotte, jamais tu ne te tairas autant que tu as parlé, que tu parles et que tu parleras toute ta vie. D'ailleurs, suivant l'ordre de la nature, je dois mourir avant toi : par conséquent, je ne puis espérer de te voir jamais muet, pas même quand tu bois ou quand tu dors, qui est tout ce que je pourrais attendre. — Ma foi, seigneur, répondit Sancho, l'on ne saurait se fier à la décharnée, je veux dire la Mort : elle enlève un agneau aussi bien qu'un mouton, et j'ai ouï dire à notre curé qu'elle foule d'un pas égal les hautes tours des rois et l'humble cabane du pauvre¹. Cette dame a plus de pouvoir que de délicatesse ; elle n'est point dégoûtée, elle mange de tout, et remplit sa besace de toutes sortes de gens, d'âges, de rangs. Ce n'est pas un moissonneur qui fait la sieste : elle fauche, à toute heure, l'herbe verte et la sèche ; elle ne mâche pas, elle engloutit tout ce qu'on lui présente ; elle a une faim canine,

¹ Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas
Regumque turres.

HOMER, *Odes*, I, IV.

qui ne s'apaise jamais; et, quoiqu'elle n'ait point de ventre, on dirait qu'elle est hydropique, tant elle a soif de boire les vies de tous ceux qui existent, comme vous boiriez une jarre d'eau fraîche. — Assez, Sancho, dit don Quichotte; reste où tu es, et ne te laisse pas tomber. En vérité, ce que tu as dit de la Mort, dans tes termes rustiques, est tout ce qu'en pourrait dire un bon prédicateur; et, comme tu as de la sagesse et un bon naturel, tu pourrais monter en chaire et aller par le monde prêchant des choses agréables. — Bien prêché qui vit bien, répondit Sancho : je ne sais pas d'autre théologie. — Et tu n'en as pas besoin non plus. Mais je ne saurais comprendre comment, la crainte de Dieu étant le principe de la sagesse, toi qui crains plus un lézard que Dieu même, tu en sais tant. — Seigneur, répondit Sancho, mêlez-vous, s'il vous plait, de juger vos chevaleries, et ne jugez point la crainte ou la valeur des autres. J'ai tout autant de crainte de Dieu que peut en avoir qui que ce soit. Cependant, laissez-moi avaler cette écume, car tout le reste n'est que des paroles oiseuses dont nous rendrons compte dans l'autre vie. »

En disant ces mots, il recommença à donner l'assaut à sa casserole, avec un si grand appétit qu'il réveilla celui de don Quichotte, qui sans doute se serait mis de la partie, s'il n'en eût été empêché par ce qu'il faut remettre au chapitre suivant.

CHAPITRE XXI

OU SE CONTINUENT LES NOCES DE CAMACHE, AVEC D'AUTRES
AVENTURES AGRÉABLES.

Tandis que don Quichotte et Sancho échangeaient la conversation rapportée au chapitre précédent, l'on entendit un grand bruit et des acclamations que poussaient les jeunes gens à cheval qui allaient au-devant des fiancés, lesquels, précédés de mille instruments divers, arrivaient accompagnés du curé, des deux familles et des principaux habitants des villages voisins, tous en habits de fête. Dès que Sancho aperçut la fiancée, il s'écria : « En vérité, elle n'est point

vêtue en paysanne, mais bien en belle dame de la cour. D'après ce que je vois, ses médailles¹ sont de riches coraux, et le petit drap vert de Cuenca est du velours à trente poils; la garniture de toile blanche est, je crois, du satin. Mais regardez ses mains ornées de bagues de jais; que je meure si ce ne sont des anneaux d'or, d'or fin, où sont enchassées des perles blanches comme du lait; chacune doit valoir un œil de la tête. Ah! coquine! et quels cheveux! s'ils ne sont pas postiches, je n'en ai jamais vu de plus longs ni de plus blonds. Et sa taille! on dirait un palmier qui marche, chargé de dattes, tant les pendants qu'elle a au cou et aux cheveux ressemblent à ces fruits. Je jurerais, sur mon âme, que c'est une rusée commère, et qu'elle passerait par les bancs de Flandre². »

Don Quichotte se mit à rire des rustiques éloges de Sancho. Cependant il trouvait que, excepté sa dame Dulcinée du Toboso, il n'avait jamais vu d'aussi belle femme. Quitéria était un peu pâle, mais cela tenait sans doute à la mauvaise nuit que passent toujours les fiancées en préparant leurs parures pour le lendemain.

Toute la compagnie s'achemina vers un théâtre dressé dans un coin de la prairie et tout couvert de rameaux : c'était là que devait se faire la cérémonie du mariage, et d'où l'on devait regarder les danses et les jeux. Comme on s'en approchait, on entendit par derrière une voix qui criait : « Attendez un peu, gens aussi pressés qu'inconsidérés! » À ces cris, on retourna la tête, et l'on vit un homme vêtu d'une casaque noire, bordée de bandes rouges; il était couronné de cyprès et portait un grand bâton. Lorsqu'il fut plus près, on reconnut Basile, et tous restèrent interdits, dans l'incertitude de savoir ce que produiraient ses discours, et craignant que sa venue, dans un pareil moment, n'occasionnât du trouble. Il vint, d'un air agité, se planter devant les deux époux, et ficha en terre son bâton, qui avait une pointe d'acier; puis, jetant sur Quitéria des yeux égarés, il lui dit, d'une voix

¹ Les paysannes espagnoles portaient sur la poitrine de grandes médailles qu'on appelait *patenas*.

² Bords de sable, qui sont très dangereux pour les voyageurs.

tremblante et rauque : « Tu sais, ingrata Quitéria, que, suivant notre sainte loi, tu ne peux prendre un époux tant que je serai en vie ; tu sais également que, tandis que j'attendais que le temps et mes soins améliorassent ma fortune, je n'ai pas laissé de garder religieusement la retenue qui convient à ton honnêteté : cependant, oubliant la reconnaissance que tu dois à mon chaste amour, tu veux rendre maître de ta personne, qui m'appartient, un autre, qui doit tout son bonheur à ses richesses ; mais, afin que rien ne puisse troubler sa félicité, qu'il doit, suivant moi, plus à la faveur du ciel qu'à son mérite, je veux briser de mes mains l'obstacle qui s'oppose à son bonheur, en m'arrachant la vie. Vivent, vivent le riche Camache et l'ingrater Quitéria, pendant une longue suite de siècles ! et périsse le pauvre Basile, dont la misère coupa les ailes à sa félicité, et le mit au tombeau ! » Au même instant, il saisit le bâton qu'il avait fiché en terre, fit voir qu'il servait de gaine à une courte épée, dont il appuya la poignée contre terre, puis il s'élança vivement sur la pointe, qui ressortit toute sanglante entre ses épaules : il tomba noyé dans son sang et frappé de ses propres armes. Ses amis, navrés d'un si triste accident, accoururent à son secours ; don Quichotte sauta promptement à terre, le releva, le prit dans ses bras, et vit qu'il respirait encore. On voulait retirer l'épée de son corps ; mais le curé, qui se trouvait là, s'y opposa avant qu'il eût été confessé, car, disait-il, il expirera aussitôt. Basile, un peu revenu à lui, dit d'une voix faible : « Si tu voulais, cruelle Quitéria, en ce dernier et fatal moment, me donner ta foi, je croirais du moins ma témérité excusable, puisqu'elle m'aurait procuré le bonheur d'être à toi. » Le curé, entendant ce discours, lui dit qu'il pensât plutôt au salut de son âme qu'à la satisfaction de son corps, et qu'il demandât à Dieu pardon de ses péchés et de sa résolution désespérée. Basile répondit que bien certainement il ne se confesserait pas que Quitéria ne lui eût donné sa foi d'épouse, parce que la satisfaction qu'il en éprouverait lui donnerait la force et la volonté de se confesser. Don Quichotte, entendant la demande du blessé, dit à haute voix que cette demande était juste et fondée en

raison, et qu'on devait y accéder, d'autant plus que ce serait un grand honneur au seigneur Camache de recevoir Quitéria veuve du valeureux Basile, dans le même état qu'il la recevrait de son père ; qu'il n'y avait autre chose à faire qu'à dire oui, puisque le lit nuptial devait être la tombe. Camache écoutait tout et restait indécis, ne sachant que dire ni que faire. Enfin, les prières des amis de Basile firent tant, qu'il consentit que Quitéria donnât sa foi d'épouse à Basile, afin que celui-ci ne perdît pas son âme en mourant comme un désespéré : il dit donc que, si Quitéria voulait y souscrire, il y consentait, quoique ce fût retarder un peu l'accomplissement de ses désirs. Aussitôt, chacun s'approcha de la belle, et les uns, par leurs prières, les autres par leurs larmes, d'autres par de solides raisons, la conjurèrent de donner la main au pauvre Basile ; mais elle, plus dure qu'un marbre, plus froide qu'une statue, ne savait, ne pouvait, ne voulait répondre une seule parole ; et probablement elle n'eût point répondu, si le curé ne lui eût dit de se décider promptement ; que Basile avait la mort entre les dents, et ne pouvait attendre son irrésolution. Enfin, toute troublée, triste et sans dire un mot, elle s'approcha de Basile, qui roulait les yeux, paraissait respirer à peine, en prononçant entre ses dents le nom de Quitéria, et voulait mourir comme un païen, non comme un bon chrétien : elle se mit à genoux, et lui demanda la main par signes. Basile leva les yeux, la regarda attentivement, et lui dit : « Quitéria ! ta tardive pitié est le glaive qui achèvera de m'ôter la vie, puisque je n'ai pas la force de supporter la gloire que me donne ton choix, ni d'apaiser la douleur qui couvre mes yeux du sombre nuage de la mort. Au moins, je te conjure, astre funeste, que ce ne soit ni par complaisance, ni pour m'abuser que tu te décides à me donner la main : confesse hautement que c'est par un acte libre de ta volonté que tu me prends pour légitime époux ; il ne te conviendrait pas d'user de feinte avec celui qui t'a toujours montré tant de franchise. » Tout en parlant, le malheureux s'évanouissait à chaque moment, de sorte que les spectateurs croyaient à chaque instant lui voir rendre l'âme. Quitéria, avec une modeste confusion, prit la main de Basile, et lui dit : « Arçan

puissance ne saurait faire changer ma volonté : c'est librement, c'est de mon propre mouvement que je te donne la main comme ta légitime épouse, et que je reçois la tienne, si de même tu me la donnes de ton plein gré, sans que l'état où tu te vois trouble tes sens. — Je te la donne, reprit Basile, sans trouble, sans agitation, mais du plus entier et parfait jugement que j'aie jamais eu. Vis maintenant de longues années, et ne me quitte que pour aller à la sépulture. — Il me semble, dit Sancho, que, pour être aussi grièvement blessé, ce jeune homme parle trop : prenez garde que son âme ne s'échappe ; elle me paraît tenir plus à la langue qu'aux dents. »

Tandis que les deux amants se tenaient ainsi par la main, le curé, les larmes aux yeux, leur donna la bénédiction nuptiale, priant Dieu de tout son cœur pour le pauvre marié. Mais, ô prodige ! à peine Basile eut-il reçu la bénédiction, qu'il se leva lentement, et retira l'épée, à laquelle son corps paraissait servir de fourreau. Tous les assistants restèrent ébahi. « Miracle ! miracle ! s'écrièrent les plus simples. — Non pas miracle, dit Basile, mais industrie. » Le curé, tout interdit, porta les deux mains sur l'endroit de la blessure, et trouva que l'épée avait passé non par le corps ni les côtes de Basile, mais par un tuyau de fer plein de sang préparé, comme on l'a su depuis, de manière qu'il ne pût pas se figer. Enfin, le curé, Camache et tous les autres virent qu'ils avaient été joués. La mariée ne parut point choquée de cette supercherie : au contraire, entendant dire que le mariage n'était pas valable pour avoir été fait par ruse, elle le confirma de nouveau ; d'où chacun conclut que le tour avait été concerté secrètement entre eux deux. Cependant, Camache et ses souteneurs, furieux de se voir déçus, tirèrent l'épée et assaillirent Basile, qui se vit aussitôt environné, de son côté, d'un grand nombre de partisans ; mais don Quichotte, la lance au poing, bien couvert de son écu, se fit faire place. Pour Sancho, qui n'avait jamais aimé de semblables batteries, il alla se cacher parmi les marmites dont il avait tiré une si agréable écunie, regardant cet endroit comme sacré et digne d'être respecté.

Don Quichotte, haussant la voix, s'écria : « Arrêtez, scigneurs, arrêtez ! il n'est pas juste de tirer vengeance des torts que nous fait l'amour : l'amour est semblable à la guerre ; celle-ci regarde comme permis et d'un usage reçu les ruses et les stratagèmes qu'emploie l'ennemi pour obtenir la victoire ; il en est de même des intrigues et des ruses d'amour pour parvenir à l'objet de ses désirs, pourvu qu'elles ne tendent point au déshonneur de la personne aimée. Quitéria était à Basile, et Basile à Quitéria, par la juste et favorable influence des cieux ; Camache est riche, il trouvera facilement de quoi se contenter quand il le voudra. Basile n'avait que cette seule brebis : nul homme au monde, si riche et si puissant qu'il soit, ne peut la lui ôter, car l'homme ne saurait séparer ce que Dieu a joint, et celui qui l'oseraient tenter devrait auparavant essayer la pointe de cette lance. » En disant ces mots, il la brandit avec tant de force et de dextérité, qu'il fit peur à tous ceux qui ne le connaissaient point. D'un autre côté, l'amour fit bientôt place au dédain dans le cœur de Camache, de sorte que les conseils du curé, homme sage et prudent, achevèrent de l'apaiser. Lui et les siens remirent l'épée dans le fourreau, blâmant plus la légèreté de Quitéria que l'industrie de Basile. Camache réfléchissait d'ailleurs que, si Quitéria avait aimé Basile étant fille, elle l'aurait aimé de même étant mariée, et qu'ainsi il devait rendre grâce au ciel de la lui avoir ôtée, plutôt que de la lui avoir donnée. Camache et les siens une fois apaisés, les amis de Basile le furent bientôt ; et le riche Camache, pour montrer qu'il n'avait point de ressentiment, voulut que la fête continuât, tout comme s'il se mariait. Mais Basile, sa femme et ses amis s'excusèrent d'y assister ; tous se rendirent à la maison de Basile : les pauvres, vertueux et sages, ne manquent pas de gens qui les suivent, les honorent et les aident ; de même que les riches trouvent toujours des flatteurs qui leur font compagnie. Ils emmenèrent avec eux don Quichotte, le regardant comme un homme de grand courage. Seul Sancho se désolait, voyant qu'il lui serait impossible d'assister au splendide festin et aux fêtes de Camache, qui durèrent jusqu'à la nuit. Il suivit d'un air triste et maussade son maître, qui marchait avec la

troupe de Basile, et tourna le dos aux marmites d'Égypte, quoiqu'il les portât dans son cœur; car l'écume qu'il avait déjà presque toute avalée lui rappelait la gloire et le bien qu'il perdait : ainsi, tout pensif et chagrin, quoique n'ayant pas faim, il suivit sur son âne les traces de Rossinante.

CHAPITRE XXII

OU L'ON RAPPORTE LA GRANDE AVENTURE DE LA CAVERNE DE MONTÉSINOS, SITUÉE AU MILIEU DE LA MANCHE, AVENTURE HEUREUSEMENT TERMINÉE PAR LE VALEUREUX DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

Les deux époux firent grande fête à don Quichotte, en reconnaissance de ce qu'il avait défendu leur cause : ils trouvèrent que sa sagesse égalait sa valeur, et le regardaient comme un Cid pour le courage, et comme un Cicéron pour l'éloquence. Le bon Sancho se refit pendant trois jours aux dépens des nouveaux mariés. On apprit d'eux que Quitéria n'avait rien su du stratagème de Basile; que tout était de l'invention de ce dernier, dont l'espoir n'avait pas été déçu; qu'à la vérité il avait communiqué son projet à quelques-uns de ses amis, pour qu'en temps et lieu ils aidassent à la tromperie. « On ne saurait appeler tromperie, dit don Quichotte, ce qui tend à une fin louable : et le mariage de deux personnes qui s'aiment est la fin la plus excellente. Cependant, ajouta-t-il, les plus grands ennemis de l'amour sont la faim et la misère continuelles : l'Amour est un dieu joyeux, ami du plaisir, surtout lorsque l'amant possède l'objet de ses vœux; se voit-il assailli par le besoin, adieu plaisirs, adieu l'Amour. » En leur parlant ainsi, don Quichotte voulait persuader à Basile de renoncer à ces exercices du corps qui lui avaient fait une si grande réputation, mais qui ne lui rapportaient rien, et de s'appliquer à faire fortune par des moyens industriels et licites, qui ne manquent jamais aux gens sages et laborieux. « Le pauvre (si tant est qu'on estime le pauvre) possède un trésor en possédant une belle femme; la lui ravir, c'est lui ôter l'honneur : la femme aimable et belle dont

l'époux est pauvre mérite les lauriers et les palmes de la victoire et du triomphe. La beauté, par elle seule, attire tous les cœurs, toutes les volontés de ceux qui l'admirent; elle est comme l'appât sur lequel s'abattent et l'aigle royal et les autres oiseaux de haut vol. Mais si à la beauté se joignent la pauvreté et le besoin, alors elle est attaquée par les corbeaux, les milans et les autres oiseaux de rapine: celle qui, parmi tant d'assauts, reste ferme, mérite d'être appelée la couronne de son mari. Écoutez, ingénieux Basile, poursuivit don Quichotte, ce fut l'opinion du sage, je ne sais plus lequel, qu'il n'y avait dans tout le monde qu'une seule bonne femme: et à chacun il conseillait de penser et de croire que cette femme unique c'était la sienne, ajoutant que c'était le moyen de vivre content. Je ne suis point marié, je n'en ai même, jusqu'ici, jamais eu la pensée; cependant, j'oserais donner un conseil à celui qui me le demanderait sur le choix à faire d'une femme: je lui dirais, d'abord, de regarder plutôt à la bonne réputation qu'à la fortune; car la femme honnête n'est pas seulement estimée parce qu'elle est femme de bien, mais parce qu'elle paraît l'être. Les légèretés, les imprudences que les femmes se permettent en public leur font beaucoup plus de tort que leurs intrigues secrètes. Si vous mettez dans votre maison une femme vertueuse, il vous sera facile de conserver, d'améliorer même sa bonté; mais, si vous en prenez une mauvaise, vous perdrez votre peine à vouloir l'amender, car il n'est guère facile de passer d'un extrême à l'autre: je ne dis pas que ce soit impossible, mais du moins cela doit être fort difficile.»

Sancho, présent à cette conversation, l'écoutait, et disait en lui-même: « Mon maître, quand je dis quelque chose de bon et de substantiel, a coutume de dire que je pourrais prendre chaire à la main et m'en aller prêcher de jolis sermons; et moi je dis que, quand il commence à enfile ses sentences et à donner ses conseils, il pourrait non seulement prendre une chaire à la main, mais deux à chaque doigt et s'en aller prêcher sur les places publiques à bouche que veux-tu. Le diable soit de lui; pour un chevalier errant, que de choses il sait! Je pensais en moi-même qu'il ne devait

savoir que ce qui concerne sa chevalerie ; mais il n'y a rien où il ne puisse mettre sa cuiller.»

Don Quichotte l'entendit parler entre ses dents, et lui dit : « Qu'est-ce que tu murmures, Sancho ? — Je ne murmure point, répondit-il ; je dis seulement que je voudrais avoir entendu tout ce que Votre Grâce vient de dire avant de me marier, car je dirais peut-être à présent que le bœuf détaché se lèche tout à son aise. — Ta Thérèse est-elle donc si méchante, Sancho ? — Seigneur, elle n'est ni trop méchante ni trop bonne ; mais elle n'est pas aussi bonne que je le voudrais. — Ce n'est pas bien, Sancho, de dire du mal de ta femme : elle est la mère de tes enfants. — Seigneur, nous ne nous devons rien : elle dit bien aussi du mal de moi quand il lui plaît, et surtout quand elle est jalouse, car, dans ces moments-là, Satan lui-même ne pourrait la supporter. »

Le maître et l'écuyer passèrent trois jours chez les nouveaux mariés, régalés comme des princes. Don Quichotte pria Basile de lui donner un guide pour le conduire à la caverne de Montésinos, où il avait un vif désir d'entrer pour voir par ses propres yeux les merveilles qu'on racontait de cet endroit dans toute la contrée. Basile lui dit qu'il lui donnerait un de ses cousins, fameux étudiant et grand amateur des livres de chevalerie, qui le conduirait très volontiers à l'entrée même de la caverne, et lui ferait voir aussi les lagunes de Ruidera, célèbres non seulement dans la Manche, mais dans toute l'Espagne ; il ajouta que ce jeune homme lui serait sans doute d'un entretien agréable, car il savait composer des livres dignes d'être imprimés et présentés aux princes. Enfin, le cousin arriva monté sur une ânesse pleine, dont le bât était recouvert d'un méchant tapis. Sancho sella Rossinante, mit le bât au grison, remplit très bien son bissac, qu'accompagnait celui du cousin, également bien fourni. Ensuite, ils se recommandèrent à Dieu, prirent congé de tout le monde, et suivirent la route qui devait les conduire à la fameuse caverne de Montésinos.

En chemin, don Quichotte demanda au cousin de quel genre étaient ses exercices, ses études et sa profession. Celui-ci lui répondit qu'il était humaniste ; que son état était de com-

poser des livres, et de les faire imprimer pour son profit et l'utilité publique ; qu'il en avait fait un intitulé *des Livrées*¹, où il avait décrit sept cent trois livrées, avec les couleurs, chiffres et devises, parmi lesquelles pouvaient choisir les gentilshommes de la cour, dans les temps de fêtes et de tournois, sans aller se rompre la tête, et, comme on dit, s'alam-biquer le cerveau pour en trouver de conformes à leurs intentions : « Car, ajouta-t-il, j'en donne pour le jaloux, pour le dédaigné, pour l'oublié, pour l'absent, et des plus justes. Je travaille à un autre ouvrage, intitulé *les Métamorphoses*, ou *l'Ovide espagnol*, d'une invention neuve et rare : car, imitant Ovide dans le genre burlesque, je fais connaître ce que furent la Giralda de Séville, l'Ange de la Madeleine, l'Égout de Vecinguerra à Cordoue, les Taureaux de Guisando, la Sierra Moréna, les Fontaines de Leganitos et de Lavapiés à Madrid, sans oublier celles du Pou, du Tuyau doré et de la Prieure²; le tout avec des allégories, des métaphores et des transformations, qui surprennent, amusent et instruisent le lecteur. J'en fais un autre, intitulé *Supplément à Polydore Virgile*, qui traite de l'invention des choses : c'est un livre d'un grand travail et d'une grande érudition, car j'y expose, dans un style agréable, tout ce dont Polydore a omis de parler. Il a, par exemple, oublié de nous dire quel fut le premier homme affecté d'un catarrhe, quel fut celui qui recruta le premier aux frictions pour se guérir du mal français : moi, je le déclare au pied de la lettre, appuyé de l'autorité de vingt-cinq auteurs. Vous pouvez juger par là si j'ai travaillé en conscience, et si mon livre sera utile. »

Sancho, qui, fort attentivement, avait écouté le discours du

¹ *El de las Libreas*, c'est-à-dire des couleurs qui distinguaient les champions dans les carrousels.

² Nous avons déjà parlé de la Giralda et des taureaux de Guisando. Le champ de Leganitos est au nord-est de Madrid, ayant vue sur le Manzanarès; on y construisit des fontaines dont l'eau était très pure. Les Lavapiés étaient une autre fontaine de Madrid, dans une place où se faisaient des courses de taureaux; celles du Pou et du Tuyau étaient au Prado, et celle de la Prieure, dans des jardins où jadis avait été un couvent. L'Ange de la Madeleine est une figure grossièrement sculptée sur le clocher de l'église de la Madeleine, à Salamanque.

cousin, lui dit : « Seigneur, Dieu vous donne bonne chance dans l'impression de vos livres; sauriez-vous me dire... mais oui, vous le saurez, car vous savez tout, quel est celui qui le premier s'est gratté la tête? Pour moi, je pense que ce dut être Adam. — Sans contredit, répondit le cousin : incontestablement Adam avait une tête et des cheveux; et, comme il fut le premier homme du monde, il a dû se gratter quelquefois. — Je le crois aussi; mais, dites-moi, maintenant, quel est l'homme qui a sauté et voltigé le premier? — En vérité, frère, répondit le cousin, je ne saurais vous le dire pour le moment : je l'étudierai dès que je serai de retour près de mes livres, et je vous satisferai la première fois que nous nous reverrons (car je pense bien que celle-ci ne sera pas la dernière). — Il est inutile, seigneur, que vous preniez tant de peine, lui dit Sancho, car je viens de trouver ce que je vous demandais : le premier voltigeur du monde, fut Lucifer, lorsqu'on le précipita du ciel, et qu'il tomba voltigeant jusqu'au fond des abîmes. — Vous avez raison, ami, dit le cousin. — Sancho, dit à son tour don Quichotte, cette demande et cette réponse ne sont pas de toi, tu les as entendu dire à quelqu'un. — Taisez-vous, seigneur, répondit Sancho; car, en bonne foi, si je me mets à faire des demandes et des réponses, je n'en finirai pas de la semaine; et, pour demander des niaiseries et répondre des bêtises, je n'ai pas besoin d'aller chercher mes voisins. — Tu en as plus dit que tu n'en sais, répliqua don Quichotte, car il y a des gens qui se tourmentent pour savoir et vérifier des choses qui ne servent pas d'un liard à l'esprit et à la mémoire. »

Le jour se passa dans de semblables entretiens, et la nuit ils logèrent dans un petit village, éloigné de la caverne de Montésinos d'environ deux lieues, d'après ce que dit le cousin, qui avertit en même temps Don Quichotte que, s'il était résolu à descendre au fond de la caverne, il était nécessaire de faire provision de cordes pour s'attacher. Don Quichotte lui répondit que, dût-il descendre dans l'abîme, il voulait y pénétrer. Ils achetèrent donc cent brasses de corde; et, le lendemain, sur les deux heures après midi, ils arrivèrent à la caverne, dont l'ouverture était large, mais pleine d'aubépines, de ronces,

de figuiers sauvages, de broussailles si épaisses que toute l'entrée en était couverte.

Don Quichotte, le cousin et Sancho mirent pied à terre. On lia fortement don Quichotte avec des cordes; et, tout en l'attachant, Sancho lui dit : « Seigneur, prenez garde à ce que vous allez faire; n'allez pas vous ensevelir tout vivant, et vous pendre comme une outre qu'on descend dans un puits pour la rafraîchir. Ce n'est pas à Votre Grâce qu'il appartient d'aller examiner cette caverne, qui doit être pire qu'un cachot des Maures. — Attache et tais-toi, répondit don Quichotte; c'est à moi, ami Sancho, qu'était réservée une entreprise comme celle-ci. — Seigneur, lui dit alors son guide, je vous conjure de bien examiner avec cent yeux tout ce que vous allez voir là dedans : car sans doute vous y verrez des choses que je pourrai décrire dans mon livre des Métamorphoses. — Soyez tranquille, dit Sancho, l'affaire est dans de bonnes mains. »

Don Quichotte, bien attaché, non par dessus son armure, mais en dessous et sur le pourpoint, dit : « Nous n'avons pas songé à nous procurer une petite cloche, que nous eussions attachée à la corde, et qui m'eût servi à faire connaître que j'étais toujours vivant; mais, puisqu'il n'est plus possible d'en avoir, allons à la garde de Dieu. » Aussitôt, il se mit à genoux, adressa au ciel une oraison à voix basse, demandant à Dieu de lui donner son aide et d'accorder un heureux succès à une aventure qui paraissait aussi neuve que périlleuse; puis il dit à voix haute : « O souveraine de mes actions et de mes affections, illustre et sans pareille Dulcinée du Toboso ! s'il est possible que les prières et les supplications de ton aventureux amant parviennent à ton oreille, je te conjure, par ton incomparable beauté, de les écouter favorablement : je ne te demande que de ne pas me refuser la faveur et la protection dont j'ai tant besoin dans ce moment. Je vais me précipiter, me perdre, m'enfoncer dans l'abîme qui s'ouvre sous mes pas, uniquement pour que l'univers sache que, si tu m'es favorable, rien n'est impossible à ma valeur. »

En achevant ces mots, il s'approcha de l'ouverture, et

reconnut qu'il était impossible d'y pénétrer autrement qu'à force de bras et à grands coups d'épée. Alors, mettant la main à son épée, il commença à tailler et à abattre les broussailles qui obstruaient l'entrée. Au grand bruit qu'il fit, on vit s'envoler une nuée de corneilles et d'énormes corbeaux, si épaisse, si drue qu'elle renversa don Quichotte : et s'il eût été aussi superstitieux qu'il était bon catholique, il eût pris cette chute pour un mauvais augure, et ne se fût jamais aventuré dans un lieu semblable. Il se releva bientôt ; et, voyant qu'il ne sortait plus ni corbeaux, ni chauves-souris ou autres oiseaux nocturnes, il se laissa glisser au fond au moyen de la corde que tenaient le cousin et Sancho. Au moment où il y entra, Sancho lui donna sa bénédiction, fit sur lui mille signes de croix, et lui dit : « Dieu te conduise, et la Roche de France ¹, et la Trinité de Gaète, ô toi ! la fleur, la crème, l'écume des chevaliers errants ! Va, champion du monde, cœur d'acier, bras de bronze ! Dieu te conduise encore une fois, et te ramène sain, sauf et sans blessure à la lumière de cette vie, que tu abandonnes, pour t'enterrer dans ces ténèbres que tu cherches ! » Le cousin fit à peu près les mêmes prières et invocations. Don Quichotte descendait toujours, criant qu'on lâchât de la corde : ils la laissaient couler peu à peu ; et, lorsqu'ils cessèrent de l'entendre, ils avaient déjà déroulé leur cent brasses : ils eurent alors envie de retirer don Quichotte, puisqu'ils ne pouvaient plus lui fournir de corde. Cependant, ils attendirent une demi-heure, au bout de laquelle ils commencèrent à retirer la corde avec beaucoup de facilité, et sans éprouver ni pesantEUR ni résistance, ce qui leur fit croire que don Quichotte était resté dedans. Sancho se mit à pleurer amèrement, et tirait le plus vite qu'il pouvait pour éclaircir son doute : cependant, quand ils eurent retiré environ quatre-vingts brasses de corde, ils sentirent du poids, ce qui les réjouit extrêmement ; enfin, ils aperçurent distinctement don Qui-

¹ La Roche de France est une haute montagne, dans la province de Salamanque, à sept lieues de Ciudad-Rodrigo. On raconte qu'en 1434 un Français y découvrit une image de la Vierge, ce qui y fit établir un couvent de dominicains. La Trinité de Gaète est le nom que portent une église et un monastère fondés par le roi Ferdinand d'Aragon, à Gaète, port d'Italie.

chotte, et Sancho s'écria : « Soyez le bien revenu, mon bon seigneur, nous pensions déjà que vous étiez resté là-bas pour faire souche. » Don Quichotte ne répondait pas un mot ; et, quand ils l'eurent tiré dehors, ils s'aperçurent qu'il avait les yeux fermés, et qu'il paraissait dormir : ils le posèrent à terre, le délièrent, et cependant il ne s'éveillait pas ; enfin ils le tournèrent, retournèrent et secouèrent tant, qu'au bout d'un assez long temps il ouvrit les yeux, revint à lui, s'étendit comme un homme qui se réveille d'un profond sommeil, et, regardant de tous côtés, avec une sorte d'épouvante, dit : « Mes amis, que Dieu vous le pardonne, vous m'avez privé de la plus douce vie, de la plus agréable vue dont ait jamais joui aucun homme, et je reconnais à présent, par expérience, que tous les plaisirs de la vie passent comme une ombre, comme un songe, ou se flétrissent comme la fleur des champs. Infortuné Montésinos ! ô Durandart, si lâchement blessé ! malheureuse Belême ! plaintif Guadiana ! »

¹ Théobalde, fils du comte Grimaldo et neveu de Charles-Martel, perdit ses domaines en France, en fut banni, alla s'établir en Espagne, où, pour s'être fixé dans un pays montagneux, on lui donna le surnom de *Montésinos*. Il retourna en France sous Charlemagne, fut un des douze pairs de France, eut plusieurs aventures amoureuses, et revint mourir en Espagne. Il avait épousé, dans ce pays, une demoiselle de Rosa Florida dame d'un château nommé *Rochafrida*, situé dans la plaine de Montiel. C'était non loin de ce château que se trouvait la caverne de Montésinos. Telle est la légende adoptée par les romanciers espagnols.

² Durandart fut aussi un des douze pairs, cousin de Montésinos et amant de Belême. Blessé mortellement à la bataille de Roncevaux, il chargea Montésinos de faire enlever son corps et de le faire porter à Belême.

³ Le Guadiana est un fleuve d'Espagne dont la source n'était pas connue du temps de Cervantès, ce qui l'a autorisé à la supposer dans les souterrains de la caverne de Montésinos. Le Guadiana prend sa source au nord d'Alcaraz. Il forme d'abord un ruisseau qui va se jeter dans la première des lagunes de Ruidera. Sorti des lagunes, il se perd bientôt dans les terres. Au bout de 24 kilomètres de cours souterrain, non loin de Daymiel, on trouve deux grands lacs appelés *Los Ojos* (les yeux) du Guadiana. Ces lacs forment une nouvelle source à la rivière, qui entre ensuite en Portugal, et va se jeter dans l'Océan. La Ruidera était un village appartenant à l'ordre de Saint-Jacques. Aujourd'hui c'est un lieu désert.

La caverne de Montésinos a près de soixante mètres de profondeur et quarante de large. Elle est située sur le territoire d'un bourg nommé la Osa de Montiel. L'entrée en est obstruée par des quartiers de roche et des broussailles. En y descendant sur la droite, on trouve, comme le dit don Quichotte, un grand espace vide qui sert d'abri aux bergers. Une nappe d'eau coule au fond du souterrain et va se jeter dans les lagunes de Ruidera.

et vous, tristes filles de Ruidera¹, dont les eaux abondantes ne sont que les pleurs qu'ont versés vos beaux yeux ! » Le cousin et Sancho ouvraient de grands yeux, écoutaient attentivement les paroles de don Quichotte, qui les prononçait comme s'il les eût tirées douloureusement du fond de ses entrailles : ils le supplièrent de leur expliquer ce qu'il disait, et de leur raconter ce qu'il avait vu dans cet enfer. « Enfer, dites-vous ? répondit don Quichotte : ne l'appellez pas ainsi, de grâce ; il mérite un autre nom, comme vous le saurez tout à l'heure ; mais auparavant, donnez-moi, je vous prie, à manger, car j'ai une faim excessive. » Ils étendirent sur la prairie le tapis qui servait de selle au cousin, ils ouvrirent les bissacs, et, s'asseyant tous les trois sur l'herbe fleurie, ils dînèrent et soupèrent de fort bon accord. La nappe levée, « Mes enfants, leur dit don Quichotte, que personne ne bouge : écoutez attentivement ce que je vais vous raconter. »

CHAPITRE XXIII

DES CHOSSES ADMIRABLES QUE L'EXCELLENT DON QUICHOTTE DIT AVOIR VUES DANS LA PROFONDE CAVERNE DE MONTÉSINOS, ET TELLEMENT IMPOSSIBLES ET INCROYABLES, QU'ON REGARDE CETTE AVENTURE COMME APOCRYPHE.

Il était environ quatre heures du soir, le soleil, à demi caché par les nuages qui tempéraient l'ardeur de ses rayons, ne répandait plus qu'une lumière adoucie, et permit à don Quichotte de conter, sans chaleur et sans fatigue, à ses deux illustres auditeurs, ce qu'il avait vu dans la caverne de Montésinos. Il commença ainsi :

« A douze ou quatorze brasses du fond de ce gouffre, on trouve à droite un espace vide, capable de contenir un grand chariot avec ses mules ; il y entre une faible lumière par des

¹ Les lagunes de Ruidera, dont Cervantès fait les filles de la dame de ce nom, et qui communiquent l'une dans l'autre, sont au nombre de treize. Cervantès n'en a compté que neuf, dont sept, dit-il, furent les filles de cette dame, et les deux autres ses nièces : les premières appartenaient au roi, les deux autres à l'ordre de Saint-Jean.

fentes et des trous qui se prolongent jusqu'à la surface du sol. Quand j'aperçus cette concavité, j'étais déjà fatigué de me sentir suspendu à la corde sans suivre de route déterminée. Je résolus donc d'y entrer pour m'y reposer un peu. Je vous criai de ne plus lâcher de corde jusqu'à ce que je vous le disse ; mais vous n'avez pas dû m'entendre. Je ramassai la corde que vous envoyiez, et j'en fis un tas sur lequel je m'assis tout pensif, ne sachant comment faire pour atteindre au fond, puisque je n'avais plus personne pour me soutenir. Préoccupé de cette pensée et tout hésitant, je suis tombé subitement dans un profond et involontaire sommeil ; puis, quand j'y pensais le moins, sans savoir comment ni pourquoi, je me reveillai et me trouvai au milieu de la prairie la plus belle, la plus agréable, la plus délicieuse que puisse produire la nature ou rêver la plus riche imagination : j'ouvris les yeux, je les frottai, et je me suis convaincu que je ne dormais point, que j'étais réellement éveillé. Pour m'assurer que c'était bien moi-même et non quelque vain fantôme, je me suis tâté la tête et la poitrine : le tact, le sentiment, les raisonnements que je faisais en moi-même me certifièrent que j'étais tel que je suis maintenant. En même temps, s'offrit à ma vue un palais royal et magnifique, dont les murs paraissaient être du cristal le plus transparent. Deux grandes portes s'ouvrirent : j'en vis sortir et s'avancer vers moi un vénérable vieillard, vêtu d'un manteau de serge violette qui traînait à terre ; ses épaules et sa poitrine étaient couvertes d'un chaperon d'étudiant en satin vert ; il avait sur la tête une toque milanaise en velours noir, et sa barbe blanche tombait plus bas que sa ceinture. Il n'avait aucune arme ; il tenait seulement à la main un rosaire, dont les grains étaient aussi gros que des noix, et les dizaines comme des œufs d'autruche ; sa gravité, sa démarche, sa noble prestance et le lieu dans lequel je me trouvais, me remplirent de surprise et d'admiration. Il s'approcha de moi, m'embrassa étroitement, et me dit :

« Il y a longtemps, valeureux chevalier don Quichotte de la Manche, que nous t'attendons au milieu de ces solitudes enchantées, afin que tu fasses connaître au monde ce que

« renferme la caverne de Montésinos dans laquelle tu viens
« de pénétrer, entreprise qui n'était réservée qu'à ton invin-
« cible courage, à ton intrépide résolution. Viens avec moi.
« très illustre seigneur, je vais te faire voir les merveilles que
« renferme ce palais transparent dont je suis le seigneur et
« le gardien perpétuel, car c'est moi qui suis ce Montésinos
« dont la caverne a reçu le nom. »

A peine m'eut-il dit qu'il était Montésinos, que je lui demandai s'il était vrai, comme on le raconte dans le monde, qu'avec une dague il eût enlevé le cœur de son ami Durandart, et qu'il l'eût porté à la dame Bélerme, conformément à la prière que lui fit Durandart en mourant. « Oui, me répondit-il, tout est vrai, sinon la dague ; car c'était un poignard
« bien poli, aussi pointu qu'une alene. »

— « Ce poignard, interrompit Sancho, devait être de la fabrique de Ramon de Hoces, de Séville. — Je n'en sais rien, répondit don Quichotte ; mais je ne le crois pas, car ce Ramon est de notre temps, et la bataille de Roncevaux, où périt Durandart, est bien plus ancienne : au reste, cette particularité n'est d'aucune importance, et ne fait rien à la suite de l'histoire. — Vous avez raison, dit le cousin ; poursuivez, seigneur don Quichotte : je vous écoute avec la plus vive satisfaction. — Je n'en ai pas moins à vous entretenir, répondit don Quichotte. Je vous dirai donc que le vénérable Montésinos me fit entrer dans ce palais de cristal où, dans une salle basse, toute d'albâtre et d'une fraîcheur délicieuse, je vis un tombeau de marbre artistement travaillé, sur lequel était étendu tout de son long un chevalier, non en bronze, en marbre ou en jaspe, comme on le voit sur les autres tombeaux, mais en chair et en os ; il avait la main droite posée sur le cœur, et cette main me semblait velue et nerveuse, preuve d'une grande force. Avant que j'eusse fait aucune question, Montésinos, voyant mon étonnement à l'aspect du sépulcré et du chevalier, me dit : « C'est mon
« ami Durandart, la fleur et le miroir des braves et des amou-
« reux de son temps. C'est Merlin, cet enchanteur français que
« l'on a dit fils du Diable, parce que, comme je le pense, il
« en sait plus que lui ; c'est Merlin, dis-je, qui retient en-

« chanté dans ce palais, et mon ami Durandart et moi, et
« plusieurs autres chevaliers et dames. Personne ne sait
« pourquoi ni comment il nous retient enchantés dans ce
« palais. Nous le saurons bientôt, à ce que j'imagine. Il y a
« une chose qui m'étonne : je sais, aussi certainement qu'il
« fait jour maintenant, que Durandart termina sa vie dans
« mes bras, et qu'après sa mort j'enlevai de mes propres
« mains son cœur, qui était si gros qu'il devait peser au
« moins deux livres, car, selon les naturalistes, celui qui a
« le cœur le plus gros doit être le plus courageux. — S'il en
« est ainsi, dis-je, si ce chevalier est réellement mort, com-
« ment se fait-il qu'il soupire et se plaint, à toute heure,
« comme s'il était vivant ? » Au même moment, le malheu-
« reux Durandart s'écria, d'une voix plaintive : « Ô mon cousin
« Montésinos, la dernière chose que je vous ai demandée c'était,
« quand je serais mort, et mon âme partie, de porter mon
« cœur à Bélerme, en me le tirant de la poitrine, soit avec
« un poignard, soit avec une dague. » — Quand le vénéra-
« ble Montésinos entendit ces paroles, il se mit à genoux
« devant le malheureux chevalier, et, les yeux pleins de larmes,
« lui dit : « Seigneur Durandart, mon très cher cousin, j'ai fait
« déjà ce que vous m'avez ordonné dans la fatale journée
« de notre déroute : je vous ai arraché le cœur le mieux que
« j'ai pu, sans en laisser dans la poitrine la moindre par-
« celle ; je l'essuyai avec un mouchoir de dentelle, et je par-
« tis pour la France, après avoir déposé votre corps dans le
« sein de la terre, en versant tant de larmes qu'elles suffirent
« pour laver mes mains et les nettoyer du sang qui les
« avait rougies lorsque je fouillai dans vos entrailles. Pour
« preuve de ce que je vous dis, cher cousin de mon âme,
« dans le premier village que je rencontrai en sortant de
« Roncevaux, je mis un peu de sel sur votre cœur, pour
« qu'il ne sentît pas mauvais, et qu'il pût être présenté à la dame
« Bélerme qui, comme vous, comme moi, comme Guadiana
« votre écuyer, la duègne Ruidera, ses sept filles, ses deux
« nièces et beaucoup d'autres de vos amis et connaissances,
« est retenue enchantée dans ce palais par le sage Merlin,
« depuis nombre d'années ; et, bien qu'il y ait cinq cents ans

« de cela, aucun de nous n'est mort, et il ne nous manque
« que Ruidera, ses filles et ses nièces, qui pleuraient
« toujours, et que, par compassion, Merlin a changées en
« autant de lagunes qui, dans le monde des vivants et dans
« la province de la Manche, sont appelées les lagunes de
« Ruidera; les sept filles appartiennent au roi d'Espagne, et
« les deux nièces aux chevaliers d'un ordre très respectable,
« qu'on appelle l'ordre de Saint-Jean. Quant à Guadiana,
« votre écuyer, qui ne cessait de déplorer votre fin tragique,
« il fut changé en un fleuve qui porte son nom; mais,
« lorsque ses ondes parvinrent à la surface de la terre, et
« qu'il aperçut le soleil de l'autre monde, le regret qu'il eut
« de vous quitter fit qu'il se replongea dans les entrailles de
« la terre: cependant, comme il n'est pas possible qu'il
« abandonne son cours naturel, il se montre, de distance en
« distance, au soleil et aux hommes. Les lagunes dont je
« vous ai parlé l'augmentent de leurs eaux, avec lesquelles,
« et beaucoup d'autres qu'il reçoit en chemin, il entre ma-
« jestueusement dans le Portugal. Mais, dans quelque endroit
« qu'il promène son cours, il montre toujours sa tristesse et
« sa mélancolie, car il dédaigne de nourrir dans ses ondes
« des poissons estimés et délicats: ceux qu'il alimente sont
« insipides et grossiers, bien différents des poissons du Tage
« doré. Ce que je vous dis maintenant, mon cher cousin, je
« vous l'ai déjà dit cent fois; et, comme vous ne me répon-
« dez pas, j'imagine, ou que vous ne me croyez pas, ou que
« vous ne m'entendez point, et Dieu sait la peine que j'en
« éprouve. Cependant, je veux vous apprendre une nouvelle
« qui, si elle ne soulage pas votre douleur, du moins ne
« l'accroîtra pas: sachez que vous avez devant vous (ouvrez
« les yeux, et vous le verrez), ce fameux chevalier dont le
« sage Merlin a prédit tant de choses, ce don Quichotte de
« la Manche qui vient de ressusciter, avec plus de gloire
« qu'autrefois, la chevalerie errante, oubliée aujourd'hui. Il
« pourrait se faire que, par son moyen, nous fussions désen-
« chantés, car les grandes aventures sont réservées aux
« grands hommes. — Si cela n'arrive point, dit Durandart
« d'une voix faible et dolente, si cela n'arrive point, mon

« cousin, patience et battons les cartes ¹. » En achevant ces mots, il se tourna sur le côté, et retomba dans le silence.

« Cependant on entendit de grands cris, des plaintes et de profonds gémissements : je tournai la tête, et, au travers des murailles de cristal, je vis s'avancer, dans une autre salle, une procession de belles demoiselles sur deux files ; elles étaient vêtues de deuil, avec des turbans blancs à la mode des Turcs. Derrière les deux files, venait une dame dont la démarche grave annonçait un rang distingué : elle était aussi vêtue de noir, avec un voile blanc si long qu'il traînait à terre ; son turban était deux fois plus gros que celui des autres ; elle avait les sourcils qui se touchaient, le nez camus, la bouche grande, les lèvres colorées, les dents claires, mal rangées, mais blanches comme des amandes pelées ; elle tenait dans ses mains un linge très fin, dans lequel, autant qu'on pouvait en juger, était un cœur de chair de momie, tant il était sec et flétri. Montésinos me dit que toutes ces femmes étaient des suivantes de Durandart et de Bélerme, enchantées comme leurs maîtres ; et que la dernière, qui portait dans ses mains le cœur enveloppé, était Bélerme elle-même qui, quatre jours de la semaine, faisait avec ses demoiselles cette procession, chantant, ou, pour mieux dire, pleurant sur le corps et sur le cœur flétri de son cousin ; il ajouta que, si elle m'avait paru laide, ou moins belle que ne l'avait publié la Renommée, la cause en était dans les mauvaises nuits et les jours encore plus mauvais qu'elle passait dans cet enchantement, comme on pouvait en juger par son teint blême et ses yeux creux, qu'on ne pouvait pas attribuer aux indispositions périodiques des femmes, puisque, depuis longtemps, elle n'y était plus sujette, mais bien à la douleur sans cesse renaissante du spectacle cruel qui lui rappelait à tous moments la fin tragique de son malheureux amant. Sans cela, elle serait à peine égalée en beauté, en grâce, en élégance, par la grande Dulcinée du Toboso, si renommée dans ces parages et même par tout le monde. « Halte-là, seigneur Montésinos, lui dis-je : « contez votre histoire comme il convient de le faire ; vous

¹ *Paciencia y barajar*, façon de parler proverbiale qui signifie que, lors qu'il n'y a point de remède, il faut savoir se résigner.

« devez savoir que toute comparaison est odieuse : la sans
« pareille Dulcinée est ce qu'elle est, la dame Bélerme
« est ce qu'elle est, ou ce qu'elle fut jadis : laissons cela
« — Pardon, seigneur don Quichotte, me répondit Montési-
« nos ; j'avoue que j'ai parlé mal en disant que Dulcinée éga-
« lerait à peine Bélerme : il me suffisait d'avoir entendu
« rapporter que vous étiez son chevalier, je me serais mordu
« la langue avant de l'avoir comparée à d'autres qu'au ciel
« même. »

« A ces mots, je me sentis apaisé, j'oubliai une comparai-
son offensante.

— « Par ma fol, seigneur, interrompit Sancho, je m'étonne
fort que vous n'ayez pas sauté sur ce vieillard, que vous ne
lui ayez pas moulu les côtes ou arraché la barbe sans lui lais-
ser un poil. — Non, ami Sancho, je n'aurais pas bien fait
d'agir ainsi, car nous sommes tous obligés de respecter les
vieillards, qu'ils soient chevaliers ou non, et surtout lorsqu'ils
sont enchantés. Je sais bien, au reste, que nous ne nous
devons rien pour les demandes et les réponses que nous nous
sommes faites. — Mais comment, dit alors le cousin, en aussi
peu de temps que vous êtes resté dans cette caverne, avez-
vous pu voir tant de choses et discourir si longuement ? —
Combien suis-je donc resté de temps ? demanda don Quichotte.
— Un peu plus d'une heure, répondit Sancho. — Cela ne
peut être, car j'ai vu trois fois la nuit et le jour : de sorte
que, à mon compte, j'ai séjourné trois jours dans ces régions
souterraines, inconnues aux mortels. — Vous devez avoir raison,
seigneur, répondit Sancho, car, puisque tout ce qui vous est
arrivé ne s'est fait que par enchantement, il est possible que
ce qui nous a paru une heure à nous autres, semble trois
jours et trois nuits dans ces lieux-là. — La chose est proba-
ble, dit don Quichotte. — Mais, seigneur, reprit le cousin,
n'avez-vous rien mangé pendant tout ce temps-là ? — Pas une
bouchée, répondit don Quichotte ; je n'ai pas eu besoin, je
n'y ai pas même pensé. — Et les enchantés mangent-ils ?
reprit le cousin. — Non, ils ne mangent pas, dit don Qui-
chotte, et n'ont aucun besoin à satisfaire, quoique, suivant
l'opinion commune, la barbe, les cheveux et les ongles leur

croissent. — Mais dorment-ils ? demanda Sancho. — Nullement, car, durant les trois jours que j'ai demeuré parmi eux, nul n'a fermé les yeux, ni moi non plus. — Voilà reprit Sancho, qui justifie bien le proverbe : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. » Vous vous trouviez avec des enchantés qui veillaient et jeûnaient ; vous jeûniez et veilliez comme eux : n'est-ce pas merveille ? Mais pardonnez-moi, seigneur, si je vous dis ceci : je veux que Dieu m'emporte (j'ai failli dire le Diable), si, de tout ce que vous nous avez raconté, j'en crois un seul mot. — Et pourquoi donc ? dit le cousin : pensez-vous donc que le seigneur don Quichotte mente ? Et, quand il le voudrait, aurait-il pu, en aussi peu de temps, inventer un si grand nombre de fables ? — Je ne pense pas que mon maître mente, répondit Sancho. — Et que crois-tu donc ? dit le chevalier. — Je crois que Merlin, ou les enchanteurs qui ont enchanté toute la troupe que vous dites avoir vue et fréquentée là-bas, vous ont fourré dans la cervelle, par magie, toutes les histoires que vous nous avez racontées ou qu'il vous reste à nous dire. — La chose est possible, répondit don Quichotte ; cependant, tout ce que je vous ai conté, je l'ai vu de mes yeux, touché de mes mains. Que diras-tu, d'ailleurs, si j'ajoute que, parmi un nombre infini de merveilles que me fit voir Montésinos, et dont je te ferai à loisir le récit durant notre voyage, car plusieurs ne sont pas de ce pays-ci ; que dis-je, parmi ces merveilles, il me montra trois paysannes qui s'en allaient sautant et cabriolant comme des chèvres dans ces délicieuses prairies ; que, dans une d'elles, je reconnus la sans pareille Dulcinée du Toboso, et les deux autres étaient les mêmes paysannes qui l'accompagnaient, et auxquelles nous parlâmes en sortant du Toboso ? Je demandai à Montésinos s'il les connaissait : il me répondit que non, mais que ce devaient être de grandes dames enchantées, parce que, depuis peu de jours seulement, on les voyait dans la prairie ; qu'au reste, je ne devais pas m'en étonner, attendu que, dans le même lieu, se trouvaient beaucoup d'autres dames des siècles passés et du temps présent, enchantées sous les formes les plus étranges, parmi lesquelles il reconnaissait la reine Genièvre et sa duègne



Quintagnone qui présenta du vin à Lancelot quand il revint de Bretagne.»

Lorsque Sancho Pança entendit son maître parler de la paysanne, il pensa perdre le jugement ou mourir d'envie de rire : lui seul connaissait le feint enchantement de Dulcinée, dont il était l'auteur et dont il avait rendu témoignage; il acheva de se convaincre que son maître était hors de sens et fou de tous points. Il lui dit donc : « O mon cher patron, c'est à une mauvaise heure, à un pire moment et dans un jour néfaste que vous êtes descendu dans l'autre monde ; et il est très malheureux que vous ayez rencontré le seigneur Montésinos, qui vous a tourné la cervelle. Vous étiez bien ici, avec votre entier jugement, tel que Dieu vous l'avait donné, débitant des sentences, donnant des conseils à chaque pas, et non tel que vous voici maintenant, débitant les plus grandes extravagances que l'on puisse imaginer. — Je te connais, Sancho, répondit don Quichotte, c'est pourquoi je ne fais aucun cas de tes paroles. — Ni moi, répliqua Sancho, des vôtres. Battez-moi, tuez-moi pour ce que je vous ai dit ou pour ce que je veux vous dire, si vous ne voulez point, vous, réformer votre langage. Mais, dites-moi, tandis que nous sommes en paix, comment ou à quoi avez-vous reconnu votre maîtresse ? Et si vous lui avez parlé, que lui avez-vous dit ? que vous a-t-elle répondu ? — Je l'ai reconnue, répondit don Quichotte, parce qu'elle avait les mêmes habits que lorsque tu me l'as montrée : je lui ai parlé ; mais, au lieu de me répondre, elle a tourné les épaules, et s'est enfuie si précipitamment qu'une flèche ne l'eût point atteinte. Je voulus la suivre ; mais Montésinos m'en détourna, me disant que je le tenterais vainement, et que d'ailleurs le moment approchait où je devais retourner dans l'autre monde. Il ajouta qu'avec le temps on me ferait savoir comment lui, Bélerme, Durandart et les autres devaient être désenchantés. Mais, ce qui m'affligea le plus de tout ce que je vis et remarquai là-bas, ce fut que, tandis que Montésinos me parlait, une des compagnes de la malheureuse Dulcinée s'approcha de moi sans que je l'eusse vue venir, et les larmes aux yeux, me dit à voix basse, d'un air tout troublé : « Seigneur, ma dame Dulcinée du Toboso

« vous baise les mains : elle vous supplie de lui faire savoir
 « de vos nouvelles ; elle se trouve en ce moment dans un
 « pressant besoin, et vous conjure instamment de lui prêter
 « une demi-douzaine de réaux, ou ce que vous pourrez, sur
 « ce jupon de basin neuf que je porte là : elle vous donne
 « sa parole de vous les rendre promptement. » Je fus étrangement
 surpris d'un tel message ; et me retournant vers
 Montésinos : « Est-il possible, lui dis-je, que la nécessité se
 « fasse sentir aux enchantés ? — Seigneur, me répondit-il,
 « ce que l'on appelle nécessité se fait sentir partout, et n'épar-
 « gne même pas les enchantés : et, puisque la dame Dulcinée
 « vous demande six réaux, et que le gage est bon, je vous
 « conseille de les lui prêter, car il faut qu'elle soit dans un
 « pressant besoin. — Je ne veux point du gage, répondis-je,
 « et je ne lui donnerai point six réaux, car je n'ai sur moi
 « que quatre. » C'étaient ceux, Sancho, que tu me remis
 l'autre jour pour faire l'aumône aux pauvres que je rencontre-
 rais en chemin. Je les lui donnai, et lui dis : « Amie, re-
 « portez à votre maîtresse que rien ne me peine plus que les
 « chagrins qu'elle éprouve, et que je voudrais être un Fucar¹
 « pour y remédier ; que cependant je ne saurai jouir de la santé
 « ni du repos, tant que je serai privé de son agréable vue et
 « de sa sage conversation ; qu'ainsi je la supplie humble-
 « ment de se laisser voir à son captif serviteur et pauvre
 « chevalier ; qu'au moment où elle y pensera le moins, elle
 « entendra dire que j'ai fait un vœu comme celui du marquis
 « de Mantoue, lorsqu'il résolut de venger son neveu Bau-
 « douin, qu'il trouva expirant sur la montagne, lequel vœu
 « fut de ne point manger pain sur nappe, avec les autres
 « obligations d'usage, jusqu'à ce qu'il l'eût vengé. Ainsi, je
 « serai vœu de ne point m'arrêter, et de parcourir les sept
 « parties du monde, avec plus d'empressement que l'enfant
 « don Pédro de Portugal, jusqu'à ce que je l'aie désenchantée.
 « — Vous devez tout cela et bien plus encore à ma dame, »
 répondit la jeune fille, en prenant les quatre réaux. Puis, au

¹ Les *Fugger*, riches négociants d'Augsbourg, les mêmes que Rabelais appelle *Fourques*, liv. I, ch. viii. Ils étaient originaires de Constance ; leur crédit s'étendait dans toute l'Europe, et surtout en Espagne.

lieu de me faire la révérence, elle fit une cabriole en sautant au moins six pieds en l'air. — Bon Dieu ! s'écria Sancho, est-il possible d'entendre de pareilles choses, et que les enchanteurs et les enchantements aient assez de pouvoir pour changer le bon jugement de mon maître en une pareille folie ! O seigneur ! seigneur ! revenez à vous, reprenez votre bon sens, et, pour votre honneur, n'ajoutez plus foi à toutes ces extravagances qui vous ôtent la raison. — Sancho, répondit don Quichotte, c'est ton attachement pour moi qui te fait parler ainsi ; et, comme tu n'as point d'expérience des choses de ce monde, celles qui présentent des difficultés te semblent impossibles ; mais le temps viendra, comme je te l'ai dit, où je te raconterai quelques-unes des choses que j'ai vues là-bas ; elles te feront croire celles que je viens de te conter, et dont la vérité n'admet ni doute ni discussion. »

CHAPITRE XXIV.

OU L'ON RAPPORTE MILLE BALIVERNES AUSSI IMPERTINENTES QUE NÉCESSAIRES A LA VÉRITABLE INTELLIGENCE DE CETTE GRANDE HISTOIRE.

Celui qui a traduit cette grande histoire de l'original composé par son premier auteur, Cid Hamet Ben Engeli, dit que, parvenu au chapitre de l'aventure de la caverne de Montésinos, il trouva en marge du manuscrit les réflexions suivantes, écrites de la main même d'Hamet :

« Je ne puis concevoir ni me persuader que les aventures décrites dans le chapitre précédent soient véritablement arrivées au valeureux don Quichotte : car jusqu'à présent toutes ses aventures ont été vraisemblables et possibles ; mais, quant à l'aventure de la caverne, il n'y a aucun moyen de la tenir pour véritable, tant elle passe les bornes de la raison. Cependant il est impossible de supposer que don Quichotte ait menti, lui le plus véridique des hidalgos et le plus noble des chevaliers de son temps ; il n'eût pas dit un mensonge, eût-il été criblé de flèches. J'observe, d'ailleurs, qu'il raconte cette aventure avec les détails les plus minutieux,

et qu'il n'était pas possible qu'en aussi peu de temps il eût pu bâtir une fable aussi compliquée. Si donc elle paraît apocryphe, je n'y saurais que faire, il n'y a point de ma faute; je la rapporte, sans affirmer qu'elle soit vraie ou qu'elle soit fausse. Toi, lecteur, en homme prudent, juge-la comme bon te semblera : je n'y peux rien. On assure, cependant, qu'à l'article de la mort don Quichotte a désavoué cette aventure, et dit qu'il l'avait imaginée parce qu'elle lui semblaît cadrer à merveille avec toutes celles qu'il avait lues dans ses livres. » Cela dit, l'auteur continue de cette manière :

Le cousin s'émerveilla également de l'audace de Sancho Pança et de la patience de don Quichotte : il jugea que l'indulgence et la bonne humeur de celui-ci provenaient de la satisfaction d'avoir vu sa dame Dulcinée, quoique enchantée; car, sans cela, les propos de Sancho lui eussent mérité d'être moulu de coups de bâton, tant il avait manqué de respect à son maître.

« Moi, seigneur, dit-il à don Quichotte, je tiens cette journée-ci pour bien employée, car j'y ai gagné quatre choses : la première c'est de connaître Votre Grâce, ce que je tiens à grand honneur; la seconde, c'est d'avoir appris ce que renferme la caverne de Montésinos, les métamorphoses du Guadiana et des lagunes de Ruidera, qui me serviront pour l'*Ovide espagnol*, auquel je travaille; la troisième, c'est d'avoir découvert la haute antiquité des cartes à jouer, qui devaient être en usage dès le temps de l'empereur Charlemagne, autant qu'on en peut juger par les paroles que vous avez entendu prononcer à Durandart, quand, après sa conversation avec Montésinos, ils'écria : « Patience, et battons les cartes. » Or, cette façon de parler, il ne put l'apprendre étant enchanté : ce fut donc pendant son séjour en France, sous ledit empereur Charlemagne. Cette découverte me vient tout à point pour l'autre livre que je compose, *qui est un supplément à Polydore Virgile*, sur l'invention des antiquités, car je crois que, dans son ouvrage, il a omis de donner l'origine des cartes. Je suppléerai à cette omission, ce qui sera d'une grande importance, surtout lorsque je citerai l'autorité d'un homme aussi grave, aussi véridique que le seigneur Durandart. La quatrième chose est de

connaître maintenant avec certitude où est la source du Guadiana, chose ignorée jusqu'à ce jour. — Vous avez raison, répondit don Quichotte ; mais je désirerais savoir à qui vous avez l'intention de dédier vos livres, en supposant qu'on vous permette de les faire imprimer, ce dont je doute fort. — L'Espagne ne manque pas de seigneurs et de grands à qui l'on peut en faire hommage, dit le cousin. — Pas beaucoup, reprit don Quichotte, non qu'ils ne méritent presque tous cet hommage, mais c'est qu'ils refusent de l'accepter, pour n'avoir point à reconnaître ce qu'ils doivent au travail et à la courtoisie des auteurs. Je connais cependant un prince qui peut suppléer au défaut des autres, avec de si grands avantages que, si je les détaillais ici, j'exciterais l'envie des cœurs les plus généreux¹. Mais remettons notre conversation à un temps plus opportun, et cherchons où nous pourrions passer la nuit. — Non loin d'ici, dit le cousin, je connais un ermitage habité par un ermite qui, dit-on, a été soldat : il a la réputation d'être un bon chrétien, charitable et sage. Auprès de son ermitage, il a bâti une maison qui, pour être petite, n'en sera pas moins capable de nous recevoir. — Est-ce que par hasard cet ermite a des poules, demanda Sancho. — Il y a peu d'ermites qui n'en aient, répondit don Quichotte : car ceux d'aujourd'hui ne ressemblent guère aux ermites des déserts de l'Égypte, qui se couvraient de feuilles de palmier et ne mangeaient que des racines. Je n'entends pas dire par là que, parce que les uns étaient bons, les autres soient mauvais : je veux seulement vous faire comprendre que les pénitences d'aujourd'hui n'approchent pas de la rigueur et de la sévérité de celles d'autrefois. Mais ils ne laissent pas d'être tous bons ; ou du moins c'est ainsi que je les juge ; et, quand tout va de travers, l'hypocrite qui feint d'être bon, fait moins de mal que le pécheur public. »

En ce moment, ils virent venir vers eux un homme à pied, allant à grands pas, et frappant un mulet chargé de lances et de hallebardes, qui marchait devant lui. Quand il fut auprès d'eux, il les salua sans s'arrêter. « Bon homme, lui dit don

¹ Ce prince dont parla Cervantès, est sans doute le comte de Lémos, auquel il dédia la seconde partie du *Don Quichotte*.

Quichotte, arrêtez-vous un peu, vous allez plus vite que ne le voudrait votre mulet. — Seigneur, répondit-il, je ne saurais m'arrêter : les armes que vous voyez doivent servir demain ; ainsi je suis forcé de me hâter. Adieu. Si vous désirez savoir quelle est leur destination, je pense m'arrêter et passer la nuit dans l'hôtellerie qui est au-dessus de l'ermitage, vous m'y trouverez, et je vous conterai des merveilles. Mais, adieu, encore un coup.» Puis il pressa son mulet, sans laisser à don Quichotte le loisir de lui demander ce que c'était que ces merveilles ; et, comme ce dernier était curieux et toujours désireux de connaître des choses nouvelles, il résolut de poursuivre son chemin pour aller coucher à l'hôtellerie, sans s'arrêter à l'ermitage, où le cousin aurait préféré passer la nuit. Ils prirent donc tous trois le chemin de l'auberge, et passèrent devant l'ermitage un peu avant la nuit. Le cousin proposa à don Quichotte de s'y arrêter un moment pour boire un coup. Aussitôt Sancho tourna bride vers l'ermitage, et les autres le suivirent. Mais le guignon voulut que l'ermitage ne fût pas au logis, où ils ne trouvèrent qu'une sous-ermite : ils demandèrent du vin, et du meilleur. Elle répondit que son maître n'en avait pas : mais que, s'ils voulaient de l'eau, à bon marché, elle leur en donnerait de bon cœur. Si je voulais de l'eau, dit Sancho, il y a des puits sur le chemin, où j'aurais pu satisfaire ma soif. Ah ! noces de Camache ! ô abondance de la maison de don Diégo ! combien de fois je vous regretterai dans ma vie ! »

Ils laissèrent là l'ermitage, et s'avancèrent vers l'hôtellerie. A peu de distance, ils rencontrèrent un jeune homme qui marchait au petit pas, et qu'ils atteignirent aisément : il portait sur l'épaule une épée, au bout de laquelle pendait un paquet qui, sans doute, contenait ses grègues, son manteau et quelques chemises ; il avait un pourpoint de velours et des hauts-de-chausses de satin, la chemise en dehors ; ses bas étaient de soie, et ses souliers carrés, à la mode de la cour ; il paraissait avoir dix-huit à dix-neuf ans ; il avait la figure joviale et la démarche agile, et s'en allait chantant des seguidilles pour charmer l'ennui du chemin. Quand il fut auprès d'eux, il achevait de chanter la suivante, que le cousin retint par

cœur : « La nécessité me conduit à la guerre; si j'avais de l'argent, je n'irais pas, en vérité. »

Le premier qui lui parla fut don Quichotte, qui lui dit : « Vous voyagez bien à la légère, seigneur : est-ce par goût ? Où donc allez-vous ? — C'est la chaleur et la misère qui me font aller ainsi vêtu, répondit le jeune homme; je m'en vais à la guerre. — Pour la chaleur, passe; mais, quoi ! la pauvreté ? — Seigneur, je porte dans ce paquet des grègues de relours pareilles à mon pourpoint : si je les gâtais en chemin, elles ne me feraient point d'honneur à la ville, et je n'ai pas de quoi en acheter d'autres : ainsi tant pour cette raison que pour n'avoir pas trop chaud, je vais ainsi vêtu jusqu'à ce que je rejoigne des compagnies d'infanterie qui sont à douze lieues d'ici, et dans lesquelles je m'engagerai. Je ne manquerai pas alors de chariot pour y déposer mes effets jusqu'au lieu de l'embarquement, qui, m'a-t-on dit, est Carthagène. J'aime mieux avoir le roi pour maître, et le servir à la guerre, que non pas quelque pelé de sa cour. — Mais, dit le cousin, n'en avez-vous pas retiré quelque avantage ? — Sans doute, répondit le jeune homme, si j'avais servi quelque grand d'Espagne ou quelque personnage d'importance, j'en aurais obtenu ; voilà ce que c'est que de servir les gens de qualité : de l'antichambre on devient enseigne ou capitaine, ou l'on a quelque bonne pension ; mais moi, malheureux, je n'ai jamais servi que des malotrus, des gens de rien, avec un salaire si modique, que la moitié passait à faire empeser un collet ; et ce serait miracle si le page de telles gens pouvait amasser quelque chose. — Mais, dites-moi donc, ami, lui demanda don Quichotte, est-il possible que pendant tout le temps de votre service, vous n'avez pu attraper quelque livrée ? — On m'en a donné deux, répondit le jeune homme ; mais, de même qu'on ôte l'habit à ceux qui quittent la religion avant d'avoir fait profession, et qu'on leur rend leurs vêtements, de même mes maîtres m'ôtèrent les livrées qu'ils ne m'avaient données que par ostentation, lorsque après avoir terminé leurs affaires à la cour ils retournèrent chez eux. — *O che spilorceria* ! comme disent les Italiens, reprit don Quichotte.

O quelle lésinerie !

Avec tout cela, vous devez regarder comme une bonne fortune d'avoir quitté la cour avec une si louable intention : car il n'y a sur la terre chose plus honorable, et en même temps plus profitable que de servir Dieu, d'abord, et ensuite le Roi, notre maître naturel, surtout dans la profession des armes, par laquelle on acquiert, sinon plus de richesses, du moins plus d'honneur que par les lettres, comme je l'ai dit plusieurs fois ; car, quoique celles-ci, peut-être aient fondé plus de majorats que les armes, cependant ceux de cette dernière classe ont je ne sais quoi de plus brillant et de plus honorable, qui leur donne l'avantage sur les autres. Retenez-bien ce que je vais vous dire ; mes avis vous seront d'un grand profit, et vous apporteront beaucoup de soulagement dans vos travaux. Éloignez de votre pensée les adversités qui peuvent survenir : la pire de toutes c'est la mort ; mais elle est honorable, vous devez la regarder comme le premier des biens. On demandait un jour à Jules César, ce vaillant empereur romain, quelle était la meilleure mort : il répondit que c'était la plus imprévue, la plus inopinée. Sa réponse, sans doute, était celle d'un païen étranger à la connaissance du vrai Dieu ; mais cependant il disait bien, car il mettait de côté toutes les terreurs humaines. Supposez que vous soyez tué dans la première action, soit par une bouche de feu, soit par l'explosion d'une mine, qu'importe ? c'est toujours mourir et terminer sa carrière. Suivant Térence, le soldat mort dans une bataille vaut mieux que celui qui trouve son salut dans la fuite, et celui qui obéit ponctuellement à son capitaine, à ses supérieurs, est le plus estimé ; il est plus honorable pour lui de sentir la poudre que le musc. Si la vieillesse le surprend dans ce noble exercice, bien qu'il soit couvert de blessures, boiteux, estropié, du moins ne sera-t-il pas sans honneur, et la pauvreté ne pourra l'avilir, car on s'occupe déjà des moyens de secourir et d'entretenir les vieux soldats estropiés : en effet, il serait inhumain d'en agir avec eux comme avec des nègres, auxquels on donne la liberté quand ils sont vieux et qu'ils ne peuvent plus servir ; ils quittent la maison de leurs maîtres avec le titre de libres, et deviennent esclaves de la faim, dont ils ne peuvent se déli-

vrer que par la mort. Je ne veux pas, pour l'instant, vous en dire davantage ; mais montez en croupe derrière moi, et suivez-moi jusqu'à l'hôtellerie : nous souperons ensemble, et, demain vous poursuivrez votre chemin. Je souhaite que Dieu vous le donne aussi bon que le mérite votre honnête projet.»

Le page accepta la proposition de le suivre à l'hôtellerie, mais il ne voulut absolument pas monter en croupe. Cependant, Sancho murmurait en lui-même : « Vrai Dieu ! disait-il, est-il possible qu'un homme qui dit tant et de si bonnes choses, soutienne avoir vu toutes les absurdités impossibles qu'il raconte de la caverne de Montésinos ? » Ils arrivèrent à l'hôtellerie aux approches de la nuit ; et ce ne fut pas une médiocre satisfaction pour Sancho de voir que son maître la prenait vraiment pour une hôtellerie, et non pour un château, comme il avait coutume. A peine étaient-ils entrés, que don Quichotte s'informa de l'homme aux lances : l'hôte lui dit qu'il était à l'écurie, occupé du soin de son mulet. Le cousin et Sancho y conduisirent leurs montures, et eurent soin de donner à Rossinante la meilleure place et la meilleure litière de l'écurie.

CHAPITRE XXV.

OU L'ON RACONTE L'AVENTURE DU BRAIMENT DE L'ÂNE, ET LA GRACIEUSE HISTOIRE DU JOUEUR DE MARIONNETTES, AVEC LES MÉMORABLES DIVINATIONS DU SINGE DEVIN.

Don Quichotte était impatient de connaître les merveilles que lui avait annoncées l'homme qui conduisait les armes. Il alla le trouver à l'endroit que l'hôtelier lui avait indiqué ; et, l'ayant rencontré, il le pria de tenir sa parole et de lui raconter ce qu'il lui avait demandé sur la route. « Mon bon seigneur, répondit cet homme, le récit de ces merveilles ne peut se faire ainsi debout et en un moment : laissez-moi achever de donner la ration à mon mulet, et je vous raconterai des choses admirables. — Très volontiers, dit don Quichotte ; je veux même vous aider. » En même temps il se mit à cribler l'avoine,

à nettoyer la mangeoire, humilité qui obligea l'homme à lui conter de bonne grâce ce qu'il lui demandait. Ils s'assirent donc à côté l'un de l'autre sur un banc de pierre, et le conducteur du mulet commença ainsi son récit, ayant pour auditoire le cousin, le page, Sancho Pança et l'hôtelier :

« Vous saurez, seigneurs, que dans un village, à quatre lieues et demie d'ici, un régidor perdit un âne par la malice d'une servante, et qu'il fit inutilement toutes les recherches possibles pour le retrouver. Quinze jours, à ce que l'on croit, se passèrent ; et, un matin que ce régidor était sur la place, un de ses collègues lui dit : « Compère, donnez-moi des « étrennes, votre âne est retrouvé. — Je vous les promets
« bonnes, compère, répondit le premier ; mais où donc l'avez-
« vous vu ? — Dans le bois, ce matin : il était sans bât, sans
« licou, et si maigre qu'il fait pitié. J'ai voulu le chasser
« devant moi pour vous le ramener ; mais il est devenu si
« farouche, si sauvage que, quand je m'en suis approché, il
« s'est enfui et s'est caché dans la montagne. Si vous voulez que
« nous allions tous deux le chercher, laissez-moi conduire
« le mien à la maison ; je reviens à l'instant. — Vous me
« ferez grand plaisir, répondit l'autre ; à la pareille, comptez
« sur moi ! » C'est ainsi, du moins, que racontent l'aventure
tous ceux qui en ont connaissance. Enfin, les deux régidors s'en
allèrent au bois, à pied, cherchant l'âne où ils pensaient le trou-
ver ; mais ils ne le virent ni là, ni dans les environs. Voyant
que leur peine était inutile, celui qui l'avait aperçu dit à
l'autre : « Compère, il me vient une idée, qui sans doute
« pourra nous faire découvrir cet animal, quand il serait
« caché, non dans les entrailles du bois, mais dans celles de
« la terre. Je sais braire à merveille ; si vous le savez aussi
« tant soit peu, notre affaire est faite. — Comment ! tant soit
« peu ? dit l'autre ; sachez que je ne le cède à personne, et
« que je ne crains pas même les ânes. — C'est ce que nous
« allons voir. Suivez cette lisière du bois, j'irai par l'autre :
« nous ferons ainsi le tour ; vous brairez de votre côté, moi
« du mien ; il est impossible que l'âne ne nous entende et
« ne nous réponde, s'il est dans le bois. — Parbleu, com-
« père, l'idée est excellente et digne de votre esprit. » Ils se

séparèrent donc, et allèrent chacun de son côté. Le hasard voulut qu'ils se mirent à braire presque en même temps : chacun accourut, trompé par le cri de l'autre, et pensant que l'âne se montrait déjà. En se voyant : « Est-il possible, compère, dit l'un, que ce ne soit pas mon âne que j'ai entendu braire? — Ce n'est que moi, répondit l'autre. — En vérité, compère, dit le premier, de vous à un âne je ne fais aucune différence, pour ce qui est de braire, et je vous avoue que je n'ai jamais entendu rien d'aussi parfait. — Ces éloges, répondit l'autre, vous conviennent mieux qu'à moi, car, par le Dieu qui m'a créé, vous pouvez rendre des points au plus habile. Votre son est plein, soutenu, mesuré ; les reprises sont fréquentes et variées : en un mot je me tiens pour battu et je vous cède la palme. — Puisque vous le dites, répliqua le maître de l'âne, je m'estimerai donc plus que je ne faisais auparavant, et je croirai savoir quelque chose. Je pensais bien avoir quelque talent, mais je ne me croyais pas parvenu au point de perfection que vous dites. — Avouez, compère, reprit le second, qu'il y a dans ce monde bien des talents enfouis, ou mal employés par ceux qui ne savent pas en tirer parti. — Les nôtres, dit le premier, ne peuvent guère nous servir que dans un cas comme celui-ci ; encore, plaise à Dieu qu'ils nous soient de quelque utilité ! » Ils se séparèrent de nouveau, et recommencèrent à braire ; à tous moments ils se trompaient et venaient se rejoindre, au point que, pour n'être plus abusés, ils convinrent de répéter deux fois consécutivement leurs cris. Avec ces doubles braiments, ils parcoururent tout le bois, sans que l'âne parût ni donnât signe de vie. Et comment eût-il pu le faire, le pauvre animal, puisqu'à la fin ils le trouvèrent au plus profond du bois mangé par les loups. En le voyant, son maître s'écria : « Je m'étonnais qu'il ne me répondit pas ; et certes, s'il n'était pas mort, il se fût mis à braire, ou il n'aurait pas été un âne. Mais, compère, après avoir eu le plaisir de vous entendre braire de si bonne grâce, je ne regrette pas ma peine, quoique j'aie trouvé ma bête morte. — Soit, répondit l'autre ; car si l'abbé chante bien, le moineillon ne lui cède en rien. »

Ils s'en retournèrent à leur village tristes et enrourés. Ils racontèrent à leurs amis, à leurs voisins, à leurs connaissances, ce qui leur était arrivé dans la recherche de l'âme, exagérant chacun le talent de son camarade à braire. Cette histoire se répandit dans les villages voisins. Or, le diable, qui ne dort jamais, et qui se plaît à semer la discorde en tous lieux, à faire naître des querelles sur les sujets les plus légers, a tant fait que, lorsque les habitants des villages voisins rencontrent quelqu'un du nôtre, ils se mettent aussitôt à braire pour se moquer de nos régidors. Les enfants se sont mis de la partie, et l'on dirait que tous les diables d'enfer s'en mêlent. Cette moquerie a passé de village en village, et nos habitants sont signalés par ce maudit braiment, comme les nègres parmi les blancs. Le dépit qu'ils en ont conçu est tel que, déjà, plusieurs fois, ils sont sortis en bataille pour attaquer les railleurs, sans que ni roi ni justice, ni crainte, ni honte, aient pu les retenir. Et je crois que, demain ou après-demain, ils sortiront pour aller attaquer les habitants d'un village à deux lieues du nôtre : ce sont ceux qui nous persécutent le plus, et c'est pour être bien armés que je viens d'acheter les lances et les halberdardes que vous avez vues. Voilà les merveilles que j'avais à vous raconter : si vous ne les trouvez pas telles, je n'en sais pas d'autres. » Ainsi finit le bonhomme.

En ce moment, un homme tout vêtu de peau de chamois, chausses, bas et pourpoint, entra dans l'hôtellerie. « Seigneur hôte, dit-il, y a-t-il ici de la place ? Voici le singe devin et le spectacle de la liberté de Mélisandre. — Corbleu ! dit l'hôtelier, c'est vous, maître Pierre ? Nous allons avoir une bonne soirée. » J'oubliais de vous dire que ce maître Pierre portait sur l'œil gauche un emplâtre de taffetas qui lui couvrait la moitié de la figure, comme si elle eût été malade. « Soyez le bienvenu, maître Pierre, continua l'hôtelier. Mais où sont donc le singe et le théâtre ? je ne les vois pas. — Ils seront ici dans un moment ; j'ai pris les devants pour savoir si nous pouvions loger ici. — Parbleu ! maître Pierre, je délogerai le duc d'Albe pour vous recevoir : amenez le singe et le théâtre ; il y a dans mon hôtellerie des zens qui payeront

bien la vue de l'un et l'habileté de l'autre. — Tant mieux, répondit l'homme à l'emplâtre ; je baisserai le prix et pourvu que je sois dédommagé de mes frais, je serai content. Je vais faire avancer la charrette où sont le singe et le théâtre. » En même temps, il sortit de l'hôtellerie. Don Quichotte demanda à l'hôtelier qui était ce maître Pierre et ce que c'était que le singe et le théâtre. « Seigneur, répondit l'hôtelier, cet homme est un fameux joueur de marionnettes, qui depuis longtemps court par toute la Manche d'Aragon ; il porte avec lui un théâtre représentant Mélisandre délivrée par le fameux don Gaïferos : c'est une des plus belles histoires et des mieux représentées que l'on ait vues depuis longtemps dans ce pays. Il mène aussi avec lui un singe, le plus habile que l'on puisse rencontrer : si vous lui demandez quelque chose, il écoute ce que vous lui dites, puis saute sur l'épaule de son maître, s'approche de son oreille, et lui dit tout bas la réponse, que le maître répète tout haut ; il répond mieux sur le passé que sur l'avenir ; et, quoiqu'il ne rencontre pas toujours juste, cependant il ne se trompe guère, ce qui nous fait croire qu'il a le diable dans le corps. Il en coûte deux réaux pour chaque demande, lorsqu'on obtient une réponse du singe, ou plutôt du maître qui parle pour lui : aussi croit-on que maître Pierre est très riche. C'est un galant homme, comme disent les Italiens, et bon compagnon ; il mène la plus joyeuse vie du monde ; il parle comme six et boit comme douze, et le tout aux dépens de sa langue, de son singe et de son théâtre. »

En ce moment, maître Pierre rentra, suivi de la charrette, dans laquelle étaient le théâtre et le singe, grand, sans queue, les fesses de feutre, et ayant assez bonne mine. A peine don Quichotte l'eut-il aperçu qu'il lui dit : « Seigneur devin, contez-nous notre bonne fortune. Que doit-il nous arriver demain ? Voici mes deux réaux. » Et, en même temps, il fit signe à Sancho de les donner au maître. « Seigneur, dit Pierre, prenant la parole pour le singe, cet animal ne répond point sur l'avenir : il connaît le passé et quelque peu du présent. — Parbleu ! dit Sancho, je ne donnerais pas un liard pour savoir ce qui m'est arrivé : car, qui peut le savoir mieux que

moi-même ? et ce serait une grande simplicité de payer pour apprendre ce que je sais déjà. Mais, puisque vous connaissez le présent, voici mes deux réaux : dites-moi, beau petit singe, ce que fait et dit à présent Thérèse Pança, ma femme ? » Maître Pierre ne voulut pas prendre l'argent, disant qu'il n'avait pas coutume de recevoir le salaire avant de l'avoir gagné. Il frappa, de la main droite, deux coups sur son épaule gauche : le singe y sauta sur-le-champ, et se mit à marmoter à l'oreille de son maître, en faisant craquer ses dents ; il y resta le temps de dire un *Credo*, puis sauta légèrement à terre. Aussitôt maître Pierre s'avança vers don Quichotte, se mit à genoux devant lui ; et, lui embrassant les jambes : « Seigneur, dit-il, j'embrasse ces jambes comme si je touchais les colonnes d'Hercule ; ô restaurateur insigne de la trop oubliée chevalerie errante ! ô non jamais assez loué chevalier don Quichotte de la Manche ! soutien des faibles, appui de ceux qui tombent, bras de ceux qui sont tombés, consolation de tous les affligés ! » Don Quichotte était stupéfait, Sancho confondu, le cousin interdit, le page étonné, l'homme au braiment bouche béante, l'hôtelier confus, enfin, tous ceux qui avaient entendu maître Pierre étaient morts de frayeur. Celui-ci poursuivit : « Et toi, bon Sancho Pança, le meilleur écuyer du plus excellent des chevaliers, réjouis-toi : ta bonne Thérèse est bien portante ; elle peigne dans ce moment une livre de lin : et, pour preuve, j'ajouterai qu'elle a auprès d'elle une jarre ébréchée, pleine de vin, avec laquelle elle se console dans son travail. — Parbleu ! dit Sancho, je le crois sans peine, car c'est une femme bien avisée ; et, si elle n'était pas jalouse, je ne la changerais point contre la géante Andandona, qui fut, selon mon maître, une femme parfaite et une bonne ménagère. Ma Thérèse est de celles qui ne se laissent manquer de rien, même aux dépens de leurs héritiers. — C'est bien maintenant, dit don Quichotte, qu'on peut dire que celui qui a beaucoup lu et beaucoup voyagé, voit et sait beaucoup. Qui aurait pu me persuader qu'il y a des singes qui devinent, comme je viens d'en être témoin ? Oui, seigneurs, je suis ce même don Quichotte qu'a nommé ce bon animal, mais qu'il a trop loué sans doute. Tel

que je suis, je rends grâces au ciel de ce qu'il m'a donné un bon cœur, de ce qu'il m'a formé toujours prêt à faire le bien, sans jamais nuire à personne. — Si j'avais de l'argent, dit le page, je prierais le seigneur singe de me dire ce qui doit m'arriver dans mon voyage. — Je vous ai déjà dit, répondit maître Pierre, qui s'était relevé, que cet animal ne répondait point sur l'avenir : sans cela, vous n'auriez pas besoin d'argent, étant de la compagnie du seigneur don Quichotte, pour lequel j'oublierais tout l'intérêt du monde ; mais maintenant, pour lui rendre ce que je lui dois, et, pour le récréer, je vais monter mon théâtre et le faire voir à tous ceux qui sont dans l'hôtellerie, sans qu'il en coûte rien à personne. » A ces mots, l'hôtelier, tout joyeux, désigna la place où l'on pouvait dresser le théâtre ; ce qui fut fait en un instant. Don Quichotte n'était pas très satisfait des divinations du singe, car il ne lui semblait pas naturel qu'un animal de cette espèce connût le présent ou le passé. Tandis qu'on apprêtait le spectacle, il se retira dans un coin de l'écurie avec Sancho, où, sans être entendu de personne, il lui dit : « Ami, j'ai bien examiné l'étonnante habileté de ce singe : pour moi, je ne doute pas que maître Pierre, son maître, n'ait fait quelque pacte exprès ou tacite avec le diable. — Si la pâte est épaisse et faite par le diable, répondit Sancho, elle doit sentir mauvais ; mais de quel profit peuvent lui servir ces pâtes ? — Tu ne m'entends pas, Sancho ; je ne te parle pas de pâte : je veux dire qu'il doit avoir fait quelque accord, quelque convention avec le diable, pour que celui-ci donne ce talent au singe, afin d'enrichir le maître ; et, quand il sera devenu riche, il donnera à Satan son âme, qui est tout ce que demande cet ennemi des hommes. Ce qui me le confirme, c'est que le singe ne répond que sur le passé et le présent : or, le savoir du diable ne s'étend pas au delà : il ne saurait connaître l'avenir, si ce n'est par conjecture, et quelquefois seulement, car à Dieu seul est réservée la connaissance des temps : pour lui, tout est présent ; il n'y a ni passé ni avenir. Les choses étant ainsi, il est clair que le singe ne parle que par l'organe du ble : et je m'étonne fort que personne ne l'ait encore

accusé auprès du saint-office, et ne l'a fait examiner pour savoir en vertu de quelle puissance il devine : car certainement ce singe n'est point astrologue, et son maître ni lui ne sauraient dresser les figures qu'on appelle judiciaires, aujourd'hui si communes en Espagne qu'il n'y a femellette, ni page, ni savetier qui ne se mêlent de dresser de ces figures comme un valet de trèfle ou de carreau, compromettant, par leur ignorance et par leurs mensonges, la vérité merveilleuse de la science. J'ai su qu'une dame demanda un jour à l'un de ces tireurs d'horoscopes si une petite chienne qu'elle avait deviendrait pleine, combien elle aurait de petits, et de quelle couleur ils seraient. L'astrologue, après avoir tracé sa figure, répondit que la chienne aurait trois petits, l'un vert, l'autre rouge, le troisième de couleurs mêlées, pourvu qu'elle fût couverte entre la onzième et la douzième heure du jour ou de la nuit, un lundi ou un samedi : or, la chienne mourut d'indigestion au bout de deux jours, et l'astrologue eut, comme tous les autres dans l'endroit, la réputation de bon devin. — Seigneur, dit Sancho, je voudrais pourtant bien que vous disiez à maître Pierre de demander à son singe si tout ce que vous avez vu dans la caverne de Montésinos est vrai : car, je vous en demande pardon, je regarde tout cela comme des mensonges, des impostures, ou tout au moins des songes. — Cela peut être, répondit don Quichotte : je ferai ce que tu me conseilles, quoique j'y éprouve je ne sais quel scrupule. » En ce moment, maître Pierre vint chercher don Quichotte, et lui dit que le théâtre était préparé, qu'on n'attendait plus que lui. Don Quichotte lui communiqua sa pensée, et le pria de demander sur-le-champ à son singe si certaines choses qu'il avait vues dans la caverne de Montésinos étaient vraies ou fausses, ajoutant qu'elles lui semblaient participer des deux natures. Pierre, sans lui répondre, alla chercher son singe, l'apporta devant lui, puis lui dit : « Seigneur singe, ce chevalier désire savoir si certaines choses qu'il a vues dans une caverne, dite de Montésinos, sont vraies ou fausses. » Il fit le signal accoutumé ; le singe sauta sur son épaule, paraissant lui parler à l'oreille ; et Pierre dit : « Le singe répond qu'une partie de ce que

vous avez vu est fausse, et l'autre vraisemblable : voilà tout ce qu'il peut dire. Si vous désirez en savoir davantage, il pourra répondre, vendredi prochain, à tout ce que vous lui demanderez ; pour le présent, son heure de deviner est passée et ne reviendra plus que vendredi. — Là, dit Sancho, ne vous le disais-je pas bien, seigneur, que je ne pouvais m'imaginer que tout ce que vous disiez avoir vu dans cette caverne était vrai, pas même la moitié ? — Le temps te l'apprendra, Sancho, répondit don Quichotte : il découvre toutes choses, et il n'en laisse pas une qu'il ne produise à la lumière du jour, fût-elle cachée au centre de la terre. Mais laissons cela pour le moment : allons voir le théâtre de ce bon maître Pierre ; ce doit être quelque chose de nouveau. — Comment ? quelque chose ! dit ce dernier : mon théâtre en contient plus de soixante mille. Je vous dis, seigneur don Quichotte, que vous verrez un des plus beaux spectacles du monde : croyez les actes et non pas les paroles ¹. La main à la besogne ; il se fait tard : nous avons beaucoup à dire, beaucoup à faire, beaucoup à montrer. » Don Quichotte et Sancho le suivirent dans la chambre où était le théâtre, éclairé de tous côtés par plusieurs petites bougies ². Pierre se plaça derrière la toile, parce que c'était lui qui faisait mouvoir les figures. Au-devant de la scène était un jeune garçon qui servait d'interprète, expliquant toute l'histoire, une baguette à la main, avec laquelle il montrait les objets. Don Quichotte, Sancho, le page et le cousin prirent les meilleures places ; tous les autres qui se trouvaient dans l'hôtellerie s'assirent ou restèrent debout devant le théâtre, et le petit garçon commença à dire ce qu'on verra dans le chapitre suivant.

¹ *Operibus credite et non verbis.*

² Ces spectacles, appelés *retablos de las maravillas*, étaient fort en vogue du temps de Cervantès, non seulement dans les villages, mais même dans les villes ; c'étaient ce que sont nos théâtres de marionnettes.

CHAPITRE XXVI.

OU L'ON CONTINUE LA PLAISANTE AVENTURE DU JOUEUR DE MARIONNETTES, AVEC D'AUTRES CHOSES ASSURÉMENT FORT BONNES.

Tous se turent, Tyriens et Troyens ; je veux dire que tous ceux qui regardaient le théâtre, attendaient en silence le récit de l'interprète, quand on entendit, derrière la toile, un grand bruit de trompettes et de cymbales et des décharges d'artillerie ; après quoi le jeune garçon dit : « Seigneurs, l'histoire véritable que nous avons l'honneur de vous représenter, est tirée, mot pour mot, des chroniques françaises et des romans espagnols, qui sont dans la bouche de tout le monde, et même des enfants. Vous y verrez comment le seigneur don Gaïferos délivra son épouse Mélisandre, qui était prisonnière en Espagne, au pouvoir des Maures, dans la ville de Sansueña ; ainsi se nommait alors la ville de Saragosse. Remarquez, seigneurs, comment don Gaïferos est à jouer au jeu de tables, conformément à ce qui se chante : « Au jeu de tables joue Gaïferos, oubliant déjà Mélisandre. » Ce personnage que vous voyez, avec la couronne sur la tête et le sceptre à la main, c'est le père putatif de la belle Mélisandre, l'empereur Charlemagne, qui, courroucé de l'insouciance de son gendre, vient pour lui faire des reproches : voyez avec quelle vigueur il le tance ; on dirait qu'il va lui donner, avec son sceptre, une demi-douzaine de horions ; on assure même qu'il lui en donna, et bien appliqués. Après lui avoir dit beaucoup de choses sur le danger que courait son honneur en n'essayant pas de délivrer son épouse, il ajouta, dit-on : « Je vous en ai dit assez : prenez garde. » — Voyez maintenant, seigneurs, comme l'empereur Charlemagne tourne les épaules, et laisse tout dépit don Gaïferos, qui, transporté de colère, jette loin de lui le jeu, demande ses armes, et prie son cousin don Roland de lui prêter son épée Durandal. Voyez-vous comme don Roland la refuse, mais lui offre sa compagnie dans cette difficile entreprise. Le vaillant

don Gañeros, courroucé, n'accepte point cette offre, et dit que seul il suffit pour délivrer son épouse, fût-elle enfermée dans le centre de la terre. Il s'arme et part. Regardez à présent cette tour que vous apercevez là : c'est une des tours de Saragosse, que l'on appelle aujourd'hui Aljaferia. Cette dame que vous voyez sur ce balcon, habillée à la mauresque, est l'incomparable Mélisandre : elle y monte souvent pour regarder le chemin de France, et se consoler de sa captivité, en pensant à Paris et à son époux. Voyez maintenant une chose nouvelle, et qu'on n'a jamais vue : regardez bien ce Maure qui vient à pas de loup, un doigt sur la bouche, derrière Mélisandre, et qui lui surprend un baiser. Voyez comme elle crache, elle s'essuie la bouche avec la manche de sa chemise, elle se lamente et arrache ses beaux cheveux, comme s'ils étaient la cause de cet affront. Regardez ce grave Maure, dans cette galerie : c'est Marsilio, roi de Sansueña, qui a vu l'insolence du Maure, le fait prendre par ses gardes, quoiqu'il soit son parent et son favori, ordonne qu'on lui administre deux cents coups de fouet, et qu'on le promène par les rues, avec des crieurs publics. Voyez la garde qui sort pour exécuter la sentence, quoique la faute vienne à peine d'être commise, parce que, chez les Maures, il n'y a point d'information ni de vérification de preuves, comme chez nous. — Petit garçon, interrompt don Quichotte, suis ton histoire en droite ligne, sans prendre des voies obliques : pour éclaircir un fait, il faut souvent bien des informations et des preuves. — Le seigneur a raison, dit maître Pierre de derrière le théâtre : fais ce qu'il te dit ; point de réflexion ; suis le plainchant sans t'arrêter au contrepoint, qui est trop subtil. — Je le ferai, » dit l'enfant. Et il continua : « Cette figure que vous voyez à cheval, coiffée d'une cape à la gasconne, c'est ce même don Gañeros qu'attend son épouse, déjà vengée de l'insolence du Maure amoureux. Elle lui parle des créneaux de la tour, le prenant pour un voyageur ; ce qu'elle lui dit, la romance le rapporte : « Chevalier, si vous allez en France, « informez-vous de don Gañeros. » Je n'en dirai pas davantage, car de la prolixité vient l'ennui. Don Gañeros se fait connaître, et Mélisandre est joyeuse, ce qui prouve qu'elle l'a reconnu :

elle veut se précipiter du balcon pour se jeter sur la croupe du cheval de son époux ; mais, ô malheur ! sa jupe s'accroche à une pointe du balcon ; elle reste suspendue en l'air, sans pouvoir atteindre la terre. Mais voyez comme le ciel nous assiste dans les plus grands dangers : don Gaïferos approche ; et, sans s'embarrasser de la riche jupe qu'elle porte, il la tire à lui, la fait baisser jusqu'à terre, et la jette sur la croupe de son cheval, à califourchon comme un homme, lui recommandant de le tenir étroitement embrassé, de peur qu'elle ne tombe, parce qu'elle n'était pas accoutumée à caval-cader ainsi. Voyez comme les hennissements du cheval témoi-gnent du plaisir qu'il éprouve de porter une si douce charge, son maître et sa maîtresse. Voyez comme ils font volte-face, sor-tent de la ville, et prennent, tout joyeux, le chemin de Paris. Allez en paix, couple et modèle d'amants parfaits : puissiez-vous arriver sains et saufs dans votre chère patrie, sans que la fortune trouble votre voyage ! puissent les yeux de vos parents, de vos amis, vous voir passer, dans une paix tran- quille, des jours aussi nombreux que ceux de Nestor ! — Halte-là, petit garçon, dit maître Pierre, ne t'élève pas tant : toute affectation est vicieuse. » L'enfant ne répondit rien ; et continua : « Nulle part il ne manque de gens oisifs qui vont espionnant tout : on a vu Mélisandre descendre du balcon, et monter à cheval ; on en instruit le roi Marsilio, qui fait aus- sitôt sonner l'alarme. Voyez avec quelle promptitude on exé- cute ses ordres. Entendez-vous le son des cloches qui sont dans les tours des mosquées ? — Doucement, petit garçon, dit don Quichotte ; maître Pierre se trompe pour ce qui re- garde les cloches : les Maures n'en ont point ; ils se servent de timbales et d'une espèce de fifre qui ressemble à notre hautbois : faire sonner les cloches à Sansueña, c'est une grande méprise. — Seigneur, dit maître Pierre, en cessant de sonner, je vous supplie de ne pas faire attention à ces bagatelles, et de ne pas prendre les choses trop au pied de la lettre. Ne voit-on pas représenter mille comédies pleines de folies et d'invraisemblances ? et cependant elles ont un heureux succès : on les écoute, non seulement avec plaisir, mais avec admiration. Poursuis, petit garçon, et laisse dire

la critique : pourvu que j'y trouve mon compte, qu'importe que mes impropriétés soient aussi nombreuses que les atomes du soleil. — Vous avez raison, » dit don Quichotte. Et l'orateur continua : « Voyez combien de brillants cavaliers sortent de la ville pour courir après les deux amants chrétiens ; que de trompettes sonnent ; que de fifres, de timbales, de tambours ! Je crains bien qu'on ne les attrape, et qu'on ne les ramène attachés à la queue de leurs chevaux, ce qui serait un affreux spectacle. »

A la vue de tant de Maures en campagne, au bruit éclatant de tant d'instruments guerriers, don Quichotte crut qu'il était temps de venir au secours des amants qui s'enfuyaient ; c'est pourquoi, se levant avec précipitation, il s'écria : « Non, je ne souffrirai pas qu'en ma présence, et tant que je vivrai, l'on fasse une insigne trahison à un chevalier aussi fameux, à un amant aussi brave que don Gaïferos. Arrêtez, maudite canaille, cessez de le poursuivre, ou préparez-vous au combat. » A ces mots, il tire son épée, s'élance au pied du théâtre, et, emporté de fureur, tombe à grands coup d'épée sur les marionnettes maures, abattant les unes, décollant les autres, estropiant ceux-ci, mutilant ceux-là. Il leur porta, entre autres, un si furieux coup du haut en bas, que, si maître Pierre ne se fût blotti dans le fond, il lui eût emporté la tête comme une tranche de massépain. Le malheureux s'égosillait à crier : « Arrêtez, seigneur don Quichotte ; ceux que vous abattez, tuez, mutilez, ne sont pas de vrais Maures : ce sont de petites figures de pâte. Pécheur que je suis, vous me ruinez, vous m'ôtez tout mon bien. » Malgré ces cris, don Quichotte ne cessait de porter des coups d'estoc, de taille, de revers, qui tombaient drus comme la pluie. Enfin, en moins de deux *Credo*, il mit le théâtre par terre, ayant rompu les cordages et brisé toutes les figures : le roi Marsilio était grièvement blessé, l'empereur Charlemagne avait la tête et la couronne fendues en deux. Tous les spectateurs étaient effrayés : le singe s'était enfui sur les toits de la maison, le cousin tremblait de tous ses membres, le page était stupéfait, Sancho lui-même eut une si belle peur qu'après la tempête il jura n'avoir jamais vu son maître dans une aussi grande colère.

Quand tout fut en pièces, don Quichotte se calma un peu. « Je voudrais, dit-il, tenir ici tous ceux qui refusent de croire combien sont utiles au monde les chevaliers errants ! Voyez, si je ne m'étais pas rencontré dans ces lieux, que seraient devenus le bon don Gaïferos et la belle Mélisandre ? Il n'est pas douteux qu'en ce moment ils ne fussent retombés au pouvoir de ces chiens, qui leur feraient éprouver mille outrages. Vive la chevalerie errante par-dessus toutes les choses qui ont vie sur la terre ! — Qu'elle vive, à la bonne heure, dit maître Pierre, d'une voix dolente ; mais que je meure, moi qui suis si malheureux que je peux dire, avec le roi don Rodrigue : « J'étais hier le seigneur de l'Espagne, et aujourd'hui je n'ai « pas de créneau que je puisse dire à moi. » Il n'y a pas une demi-heure, pas même un instant, j'étais seigneur de rois et d'empereurs ; mes écuries étaient pleines d'un nombre infini de chevaux ; mes coffres et mes sacs étaient pleins d'innombrables parures. Maintenant je suis pauvre, mendiant, abattu, désolé, et, par-dessus tout, je n'ai plus mon singe, car, avant que je puisse le reprendre, il me fera suer jusqu'aux dents ; et tout cela m'arrive par la fureur inconsidérée de ce chevalier qu'on dit être le rempart des orphelins, le redresseur de torts ; il exerce envers les autres des œuvres de charité, ce n'est qu'envers moi seul que sont en défaut ses intentions généreuses. Que Dieu soit béni mille fois jusqu'au trône de sa gloire ! c'était au chevalier de la Triste Figure qu'il appartenait de défigurer les miennes. »

Sancho Pança, touché des plaintes de maître Pierre, lui dit : « Ne pleure point, maître Pierre, ne te lamente pas ainsi ; tu me fends le cœur. Sache que mon maître don Quichotte est si bon chrétien et si scrupuleux que, s'il s'aperçoit qu'il t'a fait quelque tort, il saura bien le réparer, et même à ton avantage. — Pourvu que le seigneur don Quichotte veuille me payer une partie du dommage qu'il m'a fait, je serai content, et il déchargera sa conscience : car on ne saurait être sauvé si l'on retient le bien d'autrui contre sa volonté, et si l'on ne le lui restitue. — Vous avez raison, maître Pierre, dit don Quichotte ; mais je ne vois pas que, jusqu'ici, j'aie retenu rien du vôtre. — Comment rien ? et ces débris gi-

sant sur le pavé, ces figures, qui les a dispersées, anéanties, si ce n'est la force de votre invincible bras ? et les corps qu'elles formaient, à qui appartenaient-ils, sinon à moi ? qui me faisait vivre, sinon ces figures ? — Je finis par croire, répondit don Quichotte, ce que j'ai déjà pensé plusieurs fois, que les enchanteurs qui me persécutent me mettent sous les yeux les figures des objets tels qu'ils sont, puis les changent comme il leur plaît. Je vous atteste, je vous certifie, seigneurs, vous tous qui m'écoutez, qu'il m'a semblé que tout ce qui se passait devant moi était au pied de la lettre ; que Mélisandre était réellement Mélisandre ; don Gaïferos, son amant ; Marsilio, le roi de Sansueña, et Charlemagne, l'empereur lui-même : ce spectacle m'a enflammé de colère ; et, pour remplir les devoirs de chevalier errant, qui m'obligent à secourir les opprimés, j'ai fait dans une louable intention ce que vous avez vu. S'il en est résulté quelque mal, ce n'est pas ma faute, mais bien celle des méchants qui me persécutent. Cependant, quoique mon erreur ne provienne pas de malice, je me condamne moi-même aux dépens. Voyez, maître Pierre, ce que vous demandez pour vos figures brisées ; j'offre de vous les payer à l'instant, en bonne et valable monnaie castillane. — Je n'en attendais pas moins, dit maître Pierre, en s'inclinant, de la chrétienne probité du vaillant don Quichotte de la Manche, le véritable soutien, le rempart des nécessiteux et vagabonds. Le seigneur hôtelier et le grand Sancho seront les arbitres et décideront ce que peuvent valoir les figures brisées. »

L'offre fut acceptée ; et maître Pierre, levant de terre le roi Marsilio de Saragosse, qui n'avait plus de tête : « Seigneurs, dit-il, vous voyez bien que ce roi ne saurait remonter sur le trône ; ainsi, sauf meilleur avis, je crois que, pour sa fin, son trépas, sa destruction, on peut bien me donner quatre réaux et demi. — Accordé, dit don Quichotte. — Pour cette tête fendue en deux, reprit maître Pierre, en montrant l'empereur Charlemagne, ce n'est pas trop de cinq réaux et un quart. — C'est beaucoup, dit Sancho. — Pas trop, répondit l'hôtelier ; mesurez la blessure, et mettons cinq réaux. — Donnez-lui ce qu'il demande, dit don Quichotte :

quart de plus ou de moins ne fera pas grand'chose dans un si notable désordre. Mais dépêchons ; c'est l'heure de souper, et je sens que j'ai faim. — Pour cette figure, dit maître Pierre, qui a le nez et un œil de moins, c'est la belle Mélisandre : je demande, en conscience, deux réaux et douze maravédís. — Ce serait bien le diable, dit don Quichotte, si Mélisandre et son époux n'étaient pas déjà sur les frontières de France, car le cheval qui les portait semblait voler plutôt que courir. Ce n'est pas à moi qu'il faut vendre un chat pour un lièvre, et me présenter une Mélisandre sans nez, tandis que la véritable est en France, à se divertir avec son époux. Que chacun se contente de ce qu'il a, maître Pierre : marchons droit et sans malice ; poursuivez. » Maître Pierre, voyant don Quichotte divaguer et sur le point de retourner à son premier thème, craignit qu'il ne lui échappât, et reprit : « En effet, ce ne doit pas être Mélisandre, mais quelqu'une de ses suivantes : ainsi, soixante maravédís en feront l'affaire. » De la même manière furent estimées les autres figures mutilées : les arbitres modérèrent le tout au gré des deux parties. La somme se monta à quarante réaux trois quarts, que Sancho paya sur-le-champ. Pierre demanda deux autres réaux pour la peine de rattraper le singe. « Donne-les, Sancho, dit don Quichotte, non pour rattraper le singe, mais pour boire à ma santé. J'en donnerais deux cents de bon cœur à celui qui me dirait avec certitude que doña Mélisandre et le seigneur don Gaïferos sont maintenant en France parmi les leurs. — Personne ne pourrait mieux nous le dire que le singe, dit maître Pierre ; mais le diable est de le rattraper : cependant, j'espère que la faim et l'attachement qu'il a pour moi l'obligeront à me chercher cette nuit. Il fera jour demain, nous nous reverrons. »

Enfin, le désordre étant réparé, tous soupèrent en paix, et de compagnie, aux dépens de don Quichotte, qui était extrêmement libéral. L'homme aux lances partit avant le jour ; et, de bonne heure le cousin et le page prirent congé de don Quichotte : le premier retournait chez lui, l'autre poursuivit son chemin, et don Quichotte lui donna, pour l'aider, une douzaine de réaux. Maître Pierre ne voulut plus rien

avoir à démêler avec don Quichotte, qu'il connaissait fort bien : c'est pourquoi il se leva avant le soleil, ramassa les débris de son théâtre, rattrapa son singe et décampa pour aller, de son côté, chercher des aventures. L'hôte, qui ne connaissait pas don Quichotte, n'était pas moins étonné de sa folie que de sa libéralité. Finalement, Sancho le paya fort bien, par ordre de son maître, lui fit ses adieux ; et, sur les huit heures du matin, le maître et l'écuyer se mirent en route. Nous les laisserons aller, pour raconter d'autres particularités qui appartiennent à cette mémorable histoire.

CHAPITRE XXVII.

OU L'ON RACONTE QUI ÉTAIENT MAÎTRE PIERRE ET SON SINGE, AINSI QUE LE MAUVAIS SUCCÈS DE DON QUICHOTTE DANS L'AVENTURE DU BRAIMENT, QUI NE TOURNA PAS COMME IL L'AVAIT CRU.

Cid Hamet, l'auteur de cette grande histoire, commence ce chapitre par ces paroles remarquables : *Je jure comme chrétien catholique*, etc. ; et le traducteur observe que ces mots, dans la bouche de Cid Hamet, qui était Maure, ne veulent dire autre chose sinon que, de même que le chrétien catholique, quand il jure, dit ou doit dire la vérité, de même, lui Hamet, jure qu'il va dire la vérité sur ce qui regarde don Quichotte, et surtout maître Pierre, et son singe devin qui faisait l'admiration de toute la contrée.

Il dit donc que ceux qui ont lu la première partie de cette histoire doivent se rappeler un certain Ginès de Pasamonte, à qui, parmi d'autres galériens, don Quichotte donna la liberté, bienfait dont il fut mal payé par cette race perverse, accoutumée à mal faire. Ce Ginès de Pasamonte, que don Quichotte appelait Ginésillo de Parapilla, fut celui qui vola l'âne de Sancho ; et parce que, dans la première partie, on a oublié, par la faute des imprimeurs, de dire quand et comment il fit ce vol, plusieurs ont attribué au défaut de mémoire de l'auteur ce qui ne provenait que d'une faute d'impression. En somme, Ginès vola l'âne tandis que Sancho dormait dessus, usant de la ruse dont Brunel se servit pour

voler à Sacripant, qui était au siège d'Albraque, son cheval entre ses jambes. Il le recouvra depuis, comme nous l'avons dit. Ce Ginès fuyait les poursuites de la justice, qui le cherchait pour une infinité de délits, en si grand nombre qu'il en composa lui-même un gros volume : il se détermina donc à passer dans le royaume d'Aragon, cachant son œil gauche avec un grand emplâtre, et se fit joueur de marionnettes, métier qu'il savait aussi bien que celui de faiseur de tours. Il acheta à des chrétiens revenant de Berbérie un singe auquel il apprit à sauter sur son épaule, à un certain signal, et à faire semblant de lui parler à l'oreille. Cela fait, avant d'entrer dans un village pour y montrer son singe et son théâtre, il s'informait, autant qu'il pouvait, des choses qui s'étaient passées en cet endroit, et aussi des personnes : il logeait dans sa mémoire ces divers renseignements, et commençait par faire voir son théâtre, qui représentait tantôt une histoire, tantôt une autre, toutes joyeuses, agréables et connues. Le spectacle fini, il annonçait les talents de son singe, disant qu'il devinait le présent et le passé, mais non l'avenir : pour chaque réponse il demandait deux réaux, ou moins, suivant qu'il tâtait le poulx aux gens ; et, comme il entraît quelquefois dans les maisons de ceux dont il connaissait les affaires, encore qu'on ne l'eût pas appelé, il ne manquait pas de faire le signal à son singe, et puis il disait que le singe avait découvert telle ou telle chose qui venait tout à point. Par ce stratagème, il acquit un crédit inconcevable, et tout le monde courait après lui. D'autres fois, comme il était fort avisé, il composait ses réponses de manière qu'elles pussent convenir aux demandes, quelles qu'elles fussent ; et, comme personne ne songeait à s'informer de quelle manière son singe pouvait deviner, il faisait la nique à tous, et remplissait son escarcelle. Lorsqu'il entra dans l'hôtellerie, il reconnut sur-le-champ don Quichotte et Sancho : il lui fut donc facile de leur causer une grande surprise, ainsi qu'à tout le monde ; cependant, elle faillit lui coûter cher : c'en était fait de lui, si don Quichotte avait un peu plus baissé la main quand il coupa la tête au roi Marsilio, et détruisit toute sa cavalerie, comme nous l'avons dit au pré-

cèdent chapitre. Voilà ce que nous avons à dire de maître Pierre et de son singe.

Retournons à don Quichotte. En sortant de l'hôtellerie, il résolut de visiter les rivages de l'Èbre et tous les environs, avant d'entrer dans Saragosse; car il en avait le temps jusqu'au jour des joûtes : il suivit donc le grand chemin, et voyagea pendant deux jours sans rien rencontrer qui mérite d'être cité; mais, le troisième jour, en montant une colline, il entendit un grand bruit de tambours, de trompettes et d'arquebuses : il crut d'abord que c'était un régiment de soldats qui passaient dans cet endroit; et, pour les voir, il piqua Rossinante jusqu'au haut de la colline : il découvrit alors à ses pieds plus de deux cents hommes armés de diverses manières, de lances, d'arbalètes, de pertuisanes, de hallebardes, de piques, de rondaches et de quelques arquebuses. Il descendit, et s'approcha si près de cet escadron qu'il vit distinctement les bannières, les couleurs et les devises de la troupe; on distinguait, entre autres, une bannière de satin blanc, sur lequel était peint, au naturel, un petit âne, la tête levée, la bouche ouverte, langue tirée, en un mot, dans l'attitude d'un âne qui brait; autour de la figure, on lisait en grosses lettres ces deux vers : « Ce n'est pas en vain que brairent l'un et l'autre alcade ¹. »

Cela fit penser à don Quichotte que ces gens devaient être ceux du village d'où les régidors avaient imité l'âne : il le dit à Sancho, en lui lisant ce qui était écrit sur la bannière; il ajouta que celui qui leur avait raconté le fait s'était trompé, sans doute, en disant que c'étaient des régidors, puisque, d'après les vers, il paraissait que c'avaient été deux alcades. « Seigneur, répondit Sancho, il peut bien se faire que les deux régidors soient, avec le temps, devenus alcades : ainsi, on a pu leur donner ces deux titres; au reste, cela ne fait rien à la vérité de l'histoire : alcades ou régidors, on les a entendus braire; l'un vaut autant que l'autre. » Enfin, ils se convinquirent qu'un village marchait contre un autre village, avec plus d'acharnement qu'on n'en pouvait attendre du bon voi-

¹ No rebuznaron en balde
El uno y el otro alcade.

sinage. Don Quichotte aborda la troupe, au grand déplaisir de Sancho, qui ne fut jamais ami de pareilles rencontres : les paysans le reçurent au milieu d'eux, le prenant pour un guerrier de leur parti. Don Quichotte leva sa visière de fort bonne grâce, et s'approcha de l'endroit où était la bannière : là, les principaux de l'endroit l'environnèrent et le considérèrent avec cet étonnement que l'on éprouvait toujours la première fois qu'on le voyait. Don Quichotte, les voyant attentifs à l'examiner, sans qu'aucun ouvrit la bouche ni lui fit la moindre question, voulut profiter de ce silence ; c'est pourquoi, d'une voix élevée, il leur tint ce discours : « Mes bons seigneurs, je vous supplie instamment de ne pas interrompre un discours que je veux vous faire ; il ne durera qu'autant qu'il ne vous déplaira pas : au moindre signal, je mettrai sur ma bouche un cachet, et un frein à ma langue. »

Tous l'assurèrent qu'il pouvait dire ce qu'il voudrait, et qu'ils l'écouteraient volontiers. Fort de cette assurance, don Quichotte reprit : « Mes seigneurs, je suis chevalier errant ; mon métier, ce sont les armes ; ma profession, de secourir les malheureux et les nécessiteux. Depuis plusieurs jours, je connais votre disgrâce et la cause qui vous arme à tout moment pour vous venger de vos ennemis. J'ai beaucoup réfléchi sur votre affaire, et je trouve que, suivant la loi du duel, vous êtes dans l'erreur de vous croire offensés : car un homme, un particulier ne saurait offenser un peuple entier, à moins qu'il ne l'accuse de trahison, parce qu'alors, ignorant quel est l'auteur de cette trahison, il s'en prend à la masse. Nous en avons un exemple dans don Diégo Ordoñez de Lara, qui se porta accusateur du peuple de Zamora, parce qu'il ignorait que Vellido Dolfos était seul auteur de la mort de son roi ; il s'en prit à tous : tous avaient donc droit de répondre et de venger leur offense. J'avouerai pourtant que le seigneur don Diégo fut un peu imprudent, et passa les bornes d'une accusation légitime, car il ne pouvait prendre à partie ni les morts, ni les enfants à naître, ni les eaux, ni les moissons, et toutes les autres extravagances qu'on voit dans son cartel. Mais laissons cela : quand la colère déborde, il n'y a père, maître, ni frein qui la retiennent. Étant donc reconnu qu'un

homme seul ne peut offenser un royaume, une république, une province, une ville, un peuple entier, il est également évident que l'on ne saurait poursuivre la vengeance d'un pareil affront, puisqu'il n'en existe pas : autrement, il faudrait qu'à tous moments les Cazoleros¹, les Berengeneros², les Ballenatos³, les Jaboneros⁴, et tous ceux à qui les enfants et le bas peuple donnent des sobriquets, se battissent avec ceux qui les appellent de la sorte ; il faudrait que ces honnêtes citoyens fussent sans cesse en armes et qu'ils eussent les épées dégainées à la moindre querelle. Non, non, Dieu ne le veut ni ne le permet. Les hommes sages et prudents, les États bien gouvernés ne se décident à prendre les armes, à dégainer leurs épées, à exposer leurs personnes, leurs vies, leurs biens, que pour quatre sujets : pour défendre la foi catholique ; pour défendre leur vie, ce qui est de droit naturel et divin ; pour défendre leur honneur, leurs familles, leurs biens ; enfin, pour le service du roi, dans une guerre juste ; et, si nous voulons y ajouter une cinquième cause, qui peut passer pour la seconde, pour défendre leur patrie. A ces cinq principales causes, peuvent s'en ajouter quelques autres, justes et raisonnables, et qui peuvent contraindre à prendre les armes ; mais les prendre pour des bagatelles et pour des choses qui sont plutôt des plaisanteries et des passe-temps que des offenses, c'est être privé de tout jugement ; il y a plus : rechercher une vengeance injuste (de justes il ne saurait y en avoir), c'est aller directement contre la sainte loi que nous professons, qui nous ordonne de faire du bien à nos ennemis, de chérir ceux qui nous haïssent, commandement qui, bien qu'il nous paraisse difficile à suivre, ne l'est cependant que pour ceux qui préfèrent le monde à Dieu, la chair à l'esprit. Jésus-Christ, le véritable Homme-Dieu, qui ne mentit jamais et ne saurait mentir, et qui est notre législateur, a dit que son joug est doux et son fardeau léger : il ne

¹ *Cazoleros*, ou plutôt *Cazaleros*, les habitants de Valladolid, ainsi surnommés d'Augustin de *Cazalla*, qui y périt sur l'échafaud.

² *Berengeneros*, ceux de Tolède ; du mot *Berengena*, aubergine, melon d'eau.

³ *Ballenatos*, les poissonniers, ceux de Madrid.

⁴ *Jaboneros*, les savonniers, ceux de Getafe.

pouvait donc nous commander une chose impossible à exécuter. Ainsi, mes seigneurs, vous êtes obligés, par les lois divines et humaines, de vous apaiser. — Le diable m'emporte, dit en lui-même Sancho, si mon maître n'est pas théologien ; si du moins il ne l'est pas, il ressemble à un théologien comme un œuf ressemble à un autre. »

Don Quichotte s'arrêta un moment : et, voyant qu'on l'écoutait avec une bienveillante attention, il allait poursuivre, lorsque le subtil Sancho, voyant qu'il se taisait, prit la parole et se mit à dire :

« Mon maître, le seigneur don Quichotte de la Manche, appelé autrefois le chevalier de la Triste Figure, et maintenant le chevalier des Lions, est un seigneur judicieux : il sait le latin et le castillan comme un bachelier, et, dans tout ce qu'il dit et conseille, il se conduit comme un bon soldat ; il sait sur son ongle toutes les lois et les ordonnances du duel : ainsi, vous n'avez rien de mieux à faire qu'à suivre son avis ; et, s'il y a de l'erreur, je la prends sur moi. Rappelez-vous, surtout, ce qu'il vous a dit, que c'est une grande simplicité de se battre pour un braiment d'âne. Je me souviens que, quand j'étais petit, je me mettais à braire, quand il m'en prenait envie, sans que personne m'en priât, et avec tant de grâce et de gentillesse que tous les ânes de notre village répondaient à ma voix : je n'en étais pas moins l'enfant de mon père et de ma mère, tous deux très honorés dans l'endroit ; et, quoique pour ce talent je fusse envié de plus de quatre des plus huppés du village, cela ne me rapportait pas deux liards. Et pour que vous voyez que je dis vrai, attendez et écoutez : cette science est comme celle de nager ; une fois apprise elle ne s'oublie jamais. » Aussitôt portant la main à son nez, il se mit à braire d'une telle force que tous les valons en retentirent ; mais un de ceux qui étaient auprès de lui, s'imaginant qu'il voulait se moquer d'eux, souleva un pieu qu'il tenait à la main, et lui en déchargea un tel coup que Sancho Pança en fut renversé par terre. Don Quichotte, voyant Sancho si mal arrangé, se précipita, la lance au poing sur celui qui l'avait frappé ; mais tant de gens se mirent entre eux, qu'il ne lui fut pas possible de venger son



écuyer. Sentant déjà pleuvoir sur lui une nuée de pierres, et voyant mille arbalètes, et non moins d'arquebuses dirigées contre lui, il tourna aussitôt bride, et, au plus grand galop de Rossinante, s'éloigna, en se recommandant de tout son cœur à Dieu, pour qu'il le délivrât de ce danger; croyant à chaque pas recevoir quelque balle aux épaules ou dans la poitrine, et retenant à tous moments son haleine pour voir si elle lui manquait; mais la troupe, satisfaite de le voir fuir, s'abstint de tirer. On releva Sancho, on le plaça sur son âne, dès qu'il fut un peu remis de sa chute, et on le laissa rejoindre son maître; il n'était sans doute guère en état de se conduire, mais le grison suivait lui-même la piste de Rossinante, et n'eût pas fait un pas sans lui. Don Quichotte, ayant couru longtemps tout d'une traite, tourna la tête, et vit Sancho qui venait à lui, sans être poursuivi: aussitôt il s'arrêta pour l'attendre. Les paysans restèrent dans la campagne jusqu'à la nuit; et, leurs ennemis n'ayant point paru, ils se retirèrent tout fiers et tout joyeux. S'ils eussent connu l'antique coutume des Grecs, ils n'eussent pas manqué d'ériger sur le lieu même un trophée.

CHAPITRE XXVIII.

DES CHOSES QUE DIT BEN ENGELI, ET QUE SAURA LE LECTEUR, S'IL
LES LIT AVEC ATTENTION.

Quand un brave fuit, c'est qu'il a découvert quelque embuscade, car il est d'un homme prudent de se réserver pour une meilleure occasion. Cette vérité fut prouvée par don Quichotte, qui, loin de vouloir résister à la furie et aux intentions hostiles du bataillon indigné, prit la poudre d'escampette, sans attendre Sancho, sans penser au danger auquel il le laissait exposé, et s'éloigna jusqu'à ce qu'il se crût en sûreté. Sancho le suivait, couché de travers sur son âne, comme on l'a dit; il l'atteignit enfin, et, revenant entièrement à lui, se laissa tomber du grison aux pieds de Rossinante, haletant, moulu et rompu. Don Quichotte mit pied à terre pour visiter ses blessures; mais, ne lui en trouvant aucune, et le voyant

sain de la tête aux pieds, il lui dit en colère : « Vous avez mal choisi votre temps pour braire, Sancho. Et où donc avez-vous vu qu'il fût prudent de parler de corde dans la maison d'un pendu ? A musique de braiment, quel accompagnement pouvait convenir, si ce n'est de coups de bâton ? Rends grâces à Dieu, Sancho, de ce qu'on ne t'a donné la bénédiction qu'avec un bâton : tu es bien heureux qu'on n'ait pas fait sur toi le signe de la croix avec un cimetière. — Je ne suis pas en état de répondre, dit Sancho, car il me semble que je parle par les épaules. Montons à cheval, et éloignons-nous d'ici. Désormais je me garderai bien de braire ; mais je ne laisserai pas de dire que les chevaliers errants fuient comme les autres, et laissent leurs bons écuyers, moulus comme blé, au pouvoir des ennemis. — Celui qui se retire ne fuit pas, répondit don Quichotte : tu sais bien, Sancho, que la valeur qui n'est pas guidée par la prudence devient de la témérité, et que les succès d'un téméraire doivent s'attribuer à la fortune et non à son courage : j'avoue donc que je me suis retiré, mais je n'ai pas fui ; en cela, j'ai imité plusieurs hommes vaillants qui ont cru devoir se conserver pour un temps meilleur. Les histoires sont pleines de semblables exemples, que je ne te rapporterai pas, parce qu'ils ne te serviraient de rien, et que je ne suis pas en humeur de le faire. »

Sancho était remonté sur son âne, avec l'aide de don Quichotte, et tous deux gagnèrent un petit bois qu'on apercevait à un quart de lieue. De temps en temps, Sancho poussait de profonds gémissements ; et, quand son maître lui demandait la cause de ces plaintes amères, il répondait que, depuis l'épine du dos jusqu'à la nuque, il éprouvait une douleur qui lui faisait perdre le sentiment. « La cause de cette douleur vient sans doute, lui dit don Quichotte, de ce que, le pieu avec lequel on t'a frappé étant fort et large, il a parcouru toutes tes épaules, et voilà pourquoi elles te font mal ; s'il avait parcouru d'autres parties du corps, elles seraient également douloureuses.

— En vérité, seigneur, dit Sancho, vous m'ôtez là d'un grand doute, et vous me l'expliquez en termes très clairs. Corbieu !

la cause de ma douleur était-elle si bien cachée qu'il fût besoin de me dire que je souffre partout où le bâton a porté ? Si j'éprouvais de la douleur à la cheville du pied, ce pourrait être deviner que de m'en dire la cause ; mais il ne faut pas être grand sorcier pour me dire que je souffre parce qu'on m'a battu. Par ma foi, seigneur notre maître, mal d'autrui ne nous touche guère, et chaque jour je découvre de plus en plus combien peu je dois attendre de votre compagnie : car, si cette fois vous m'avez laissé bâtonner à plaisir, une autre fois et cent autres nous reviendrons aux bernements et autres gentilleses ; tout se borne à mes épaules, une autre fois il m'en coûtera les yeux. Il serait bien mieux pour moi, mais je ne suis qu'un barbare, et je ne ferai jamais rien de bien dans toute ma vie ; il vaudrait, dis-je, bien mieux que je m'en retournasse dans ma maison, auprès de ma femme et de mes enfants, pour les élever et les nourrir avec ce qu'il plaira à Dieu de me donner, au lieu de suivre Votre Grâce par des chemins et des sentiers qui n'en sont pas, buvant mal et mangeant encore pis. Vent-on dormir ? Choisissez, mon frère l'écuyer, sept pieds de terre, et si vous en voulez davantage prenez-en encore sept autres, puis étendez-vous à votre aise. Oh ! que je voudrais voir brûler et réduit en cendre le premier qui inventa la chevalerie errante, ou du moins le premier qui consentit à être l'écuyer d'aussi grands imbéciles que durent l'être les chevaliers errants du temps passé ! Je ne dis rien de ceux d'aujourd'hui ; je leur porte respect, car vous en êtes un, et j'avoue que vous savez un point de plus que le diable, en tout ce que l'on peut penser et dire. — Avoue aussi, Sancho, dit don Quichotte, que, depuis que tu parles à tort et à travers, sans que personne t'en empêche, tu ne sens plus aucun mal. Parle donc, mon fils, tant que tu voudras, et dis tout ce qui te viendra à la bouche ; pourvu que tu ne souffres pas, je supporterai l'ennui que me causent tes impertinences. Et si tu désires tant retourner auprès de ta femme et de tes enfants, à Dieu ne plaise que je veuille t'en empêcher ! Tu as mon argent ; compte combien il y a de temps que nous avons commencé notre troisième sortie, vois ce que tu peux et dois gagner par mois, et paie-toi par tes

main. — Seigneur, quand je servais Thomas Carrasco, le père du bachelier Samson¹, que vous connaissez bien, il me donnait deux ducats par mois, sans compter la nourriture; mais avec vous, je ne sais trop ce que je peux gagner, quoique je sache bien que l'écuyer d'un chevalier errant a plus de mal que le domestique d'un laboureur : quelque travail, quelque fatigue qu'ait celui-ci, du moins, quand la nuit est venue, il mange la soupe et couche dans un lit; c'est ce que je n'ai pas fait depuis que je vous sers, si ce n'est le peu de temps que nous avons passé chez don Diégo de Miranda, la bonne chère que je fis avec l'écume des marmites de Camache, et ce que j'ai bu, mangé et dormi chez Bazile : tout le reste du temps j'ai dormi sur la dure, à ciel découvert, exposé aux injures du temps, vivant d'un morceau de fromage, de croûtes de pain, buvant l'eau des ruisseaux et des fontaines que nous trouvons sur les chemins. — J'admets, répondit don Quichotte, que tout ce que tu viens de dire soit vrai : combien te semble-t-il que je doive te donner de plus que Thomas Carrasco ? — Il me semble qu'avec deux réaux de plus par mois je me trouverai bien payé : voilà pour le salaire de mon travail; mais, pour m'indemniser de la promesse que vous m'avez faite de me donner le gouvernement d'une île, il me semblerait juste d'y ajouter six réaux, ce qui ferait en tout trente. — Fort bien : ainsi, il y a vingt-cinq jours que nous sommes partis, compte combien il te revient, d'après le salaire que tu as fixé toi-même, et paie-toi, comme je te l'ai dit, par tes mains. — Vrai Dieu, seigneur, combien vous vous trompez dans votre compte ! La promesse de l'île, on doit la compter à partir du jour où vous me l'avez faite, jusqu'à présent. — Et combien y a-t-il que je te l'ai promise ? — Si je ne me trompe pas, il doit y avoir vingt ans, à trois jours près, de plus ou de moins. » Don Quichotte, se frappant le front, se mit à rire de bon cœur. « Vingt ans ! dit-il, et nous avons à peine mis deux mois à toutes nos courses à la Sierra Morena et ailleurs; et tu prétends, Sancho, qu'il y a vingt ans que je t'ai promis cette île ? Je vois

¹ Au chapitre II de cette seconde partie, Cervantès l'appelle Barthélemi; mais on a déjà vu, de sa part, de semblables inadvertances.

bien que tu veux que l'argent que tu as à moi se consume tout en salaire : si tel est ton désir, sois satisfait, je te le donne, et grand bien te fasse ; j'aime mieux être pauvre et sans argent que de garder un si méchant écuyer. Mais dis-moi, prévaricateur des ordonnances de la chevalerie errante concernant les écuyers, où as-tu jamais vu ni lu qu'aucun écuyer se soit attaché à un chevalier, sous la condition d'être payé mois par mois de ses services ? Entre, brigand ; pénétre, vaurien ; enfonce-toi dans le *mare magnum* des histoires de chevalier, et, si tu me trouves un seul écuyer qui ait dit ou pensé ce que tu viens de dire, je consens que tu me le cloues sur le front, et que tu me donnes quatre chiquenaudes bien serrées. Va, reprend le licou de ton âne, retourne dans ta maison ; je ne veux pas que tu fasses un pas de plus avec moi. O pain mal reçu, promesses mal placées ! homme qui tiens plus de la brute que de l'animal raisonnable ! tu me quittes au moment où je m'occupais de t'établir, où je voulais t'élever si haut qu'en dépit de ta femme on t'aurait donné de la seigneurie ; tu me quittes lorsque j'avais l'intention ferme et positive de te faire seigneur de la meilleure île qui soit au monde. Tu avais bien raison de le dire, le miel n'est pas fait pour la bouche de l'âne : âne tu as été, âne tu es, âne tu seras jusqu'au dernier jour de ta vie ; car je crois bien que tu mourras avant de t'apercevoir que tu n'es qu'une bête.»

Tandis que don Quichotte accablait ainsi d'injures le pauvre Sancho, celui-ci le regardait fixement ; bientôt, les larmes lui vinrent aux yeux, et, d'une voix tremblante, il dit à son maître : « Oui, seigneur, vous avez bien raison, je confesse que, pour être un âne parfait, il ne me manque que la queue : s'il vous plaît de me l'attacher, je la tiendrai pour bien mise, et je vous servirai comme âne tous les jours de ma vie. Veuillez me pardonner, et avoir pitié de ma jeunesse. Je sais bien peu de choses ; et, si je parle beaucoup, c'est plutôt faiblesse que malice : mais, qui pêche et s'amende, à Dieu se recommande. — Je m'étonnais déjà, dit don Quichotte, que tu n'eusses pas encore mêlé quelque petit proverbe à tes discours. Je veux bien te pardonner, mais à condition que tu

te corrigeras, et que tu ne te montreras plus si intéressé. Prends courage, seulement, et repose-toi sur la foi de mes promesses, dont l'effet, pour être tardif, n'est pas devenu impossible. — Je le ferai, si je le peux, dit Sancho, quoique je sois bien abattu. »

En ce moment, ils entrèrent dans le bois. Don Quichotte s'étendit au pied d'un orme, Sancho au pied d'un hêtre, car ces arbres, comme tous les autres, ont des pieds, mais n'ont pas de mains. La nuit fut douloureuse pour Sancho, car le serein lui rendait ses contusions plus sensibles. Pour don Quichotte, il la passa dans ses réflexions ordinaires. Cependant, leurs yeux se fermèrent. Au lever de l'aurore, ils reprirent leur chemin vers les rives de l'Èbre, où leur arriva ce qu'on lira dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXIX.

DE LA FAMEUSE AVENTURE DE LA BARQUE ENCHANTÉE.

Ils marchèrent pendant deux jours, au bout desquels ils aperçurent enfin les bords de l'Èbre. L'abondance et la limpidité de ses eaux, qui, dans leur cours paisible, fertilisaient les rivages les plus riants, adoucirent les soucis continuels de don Quichotte, et portèrent à son esprit d'amoureuses pensées : il se rappela, surtout, la vision qu'il avait eue dans la caverne de Montésinos, et qu'au fond de son cœur il regardait toujours comme authentique, quoique le singe de maître Pierre lui eût dit qu'une partie de cette vision était mensongère, et que Sancho persistât à la traiter de fable. Comme ils marchaient le long du fleuve, ils aperçurent une petite barque, sans rames, sans agrès, attachée à un tronc d'arbre. Don Quichotte regarda de tous côtés; et, ne voyant personne, sauta promptement à terre, sans autre cérémonie, et dit à Sancho d'en faire autant et d'attacher les deux montures à un saule ou un peuplier, qui se trouvait là. Sancho lui demanda la cause de cette action. « Apprends, Sancho, lui répondit don Quichotte, que cette barque que tu vois m'attend, sans qu'il puisse en être autrement, et me convie à y entrer

pour aller secourir un chevalier, ou quelque autre personnage important, qui doit se trouver dans un grand danger. Tel est l'usage dans les livres de chevalerie, et les enchanteurs ont coutume d'en user ainsi : quand un chevalier est réduit à une telle extrémité qu'il ne peut être délivré que par un autre, quoique ce dernier soit séparé de lui de trois mille lieues au moins, ils l'enlèvent dans une nue ou lui envoient une barque, et, en un clin d'œil, soit par mer, soit dans les airs, ils le transportent où son secours est nécessaire. Ainsi, Sancho, je te répète que cette barque est placée là pour une semblable cause : c'est aussi certain comme il fait jour en ce moment. Avant que la nuit vienne, attache ensemble Rossinante et l'âne; et voguons à la garde de Dieu, qui nous conduira : quand tous les moines déchaussés voudraient m'en empêcher, je ne laisserais pas de m'embarquer. — Seigneur, répondit Sancho, vous voulez donc à chaque pas vous abandonner à des fantaisies qu'on pourrait bien appeler des extravagances? Pour moi, je ne fais que vous obéir et baisser la tête, parce que, comme dit le proverbe, fais ce que ton maître te commande, et viens t'asseoir à table avec lui. Cependant, pour l'acquit de ma conscience, je dois vous avertir que cette barque ne me paraît pas appartenir à des enchanteurs, mais à quelque pêcheur de cette rivière, car on y pêche les meilleures aloses du monde. »

Tout en disant ces mots, il attachait les bêtes, les abandonnant, à son grand regret, à la protection des enchanteurs. Don Quichotte lui dit de ne pas s'en affliger, que celui qui devait les guider dans ces lointaines régions saurait bien en prendre soin. « Seigneur, dit Sancho, je ne comprends pas ce mot lointaines, je ne l'ai jamais entendu dire dans tous les jours de ma vie. — Lointaines, reprit don Quichotte, signifie éloignées; mais ce n'est pas merveille que tu ne le comprends pas : tu n'es pas obligé de savoir le latin, comme certaines gens qui croient le savoir et ne s'en doutent pas. — Eh bien, à présent que les bêtes sont attachées, dit Sancho, que reste-t-il à faire? — Le signe de la croix, puis lever l'ancre, c'est-à-dire nous embarquer et couper la corde qui amarre la barque.

Aussitôt il sauta dans la barque, suivi de Sancio, et coupa la corde. Le bateau commença à s'éloigner du bord. Quand Sancho se vit à deux mètres au milieu de l'eau, il se prit à trembler, craignant d'être perdu ; mais rien ne lui fut plus sensible que d'entendre braire son âne, et de voir que Rossinante faisait des efforts pour se détacher. « Seigneur, dit-il, l'âne se plaint de notre absence, dans son langage, et Rossinante fait tout ce qu'il peut pour se détacher et courir sur nos pas. O chers amis ! demeurez en paix ; la folie qui nous éloigne de vous nous ramènera quand elle sera reconnue. » Là-dessus, il se mit à pleurer si amèrement que don Quichotte lui dit, tout en colère : « Et que crains-tu, créature poltronne ? pourquoi pleures-tu, courage de beurre ? Qui te poursuit, te chasse, courage de souris casanière ? que te manque-t-il, besogneux, au sein de l'abondance ? On dirait, à t'entendre, que tu gravis pieds nus les monts Riphées, tandis que tu es assis sur ces planches comme un archiduc, t'abandonnant au cours de cet agréable fleuve qui, dans peu d'instants, nous portera en pleine mer : car nous avons déjà bien fait sept à huit cents lieues. Si j'avais un astrolabe, avec lequel je prendrais la hauteur du pôle, je te dirais au juste combien nous avons fait de chemin : ou je n'y entends rien, ou nous avons déjà passé la ligne équinoxiale, qui court à égale distance des deux pôles, ou du moins nous la passerons bientôt. — Et, quand nous aurons passé cette ligne que vous dites, demanda Sancho, combien aurons-nous fait de chemin ? — Beaucoup, car des trois cent soixante degrés qui forment la circonférence du globe de la terre et de l'eau, suivant le comput de Ptolémée, le plus grand des cosmographes, nous en aurons fait la moitié quand nous serons parvenus à cette ligne¹. — Seigneur, dit Sancho, vous prenez à témoin une gentille personne : un homme qui pue, qui agrafe je ne sais quoi. » Don Quichotte se mit à rire de

¹ Don Quichotte se trompe étrangement dans son calcul. Pour avoir parcouru 180 degrés il aurait fallu qu'il eût été d'un pôle à l'autre, ou d'un point quelconque à ses antipodes. De l'embouchure de l'Èbre à l'équateur, il n'y a que le nombre de degrés qui exprime la latitude septentrionale de cette embouchure, c'est-à-dire à peu près 40 degrés en droite ligne. Mais toujours aurait-il fallu gagner l'Océan, puisque l'embouchure de l'Èbre est dans la Méditerranée.

l'interprétation que Sancho donnait au comput du cosmographe Ptolémée. « Écoute, lui dit-il. Un des moyens qu'ont les Espagnols, et ceux qui s'embarquent à Cadix pour les Indes orientales, de s'assurer s'ils ont passé la ligne dont je t'ai parlé, c'est de visiter leurs corps, parce que, lorsqu'ils l'ont passée, tous leurs poux meurent, et l'on n'en trouverait pas un seul dans les vaisseaux, le payât-on au poids de l'or. Cherche donc bien sur toi : si tu trouves quelque chose de vivant, nous serons hors de doute; sinon, ce sera preuve que nous avons dépassé la ligne. — Je ne crois pas un mot de tout ce que vous dites, répondit Sancho; je ferai cependant l'expérience que vous m'indiquez, quoique je n'en sente pas la nécessité, car je vois, par mes propres yeux, que nous ne nous sommes pas éloignés de la rive de plus de cinq aunes, et nous ne sommes pas à plus de deux aunes de l'endroit où nous avons laissé Rossinante et le grison; et, j'ai beau regarder, je soutiens que nous n'avancions pas plus que le pas d'une fourmi. — Fais, Sancho, l'épreuve que je t'ai dite, et ne te mêle point d'autres choses : tu ne connais pas les colures, la ligne, les parallèles, le zodiaque, l'écliptique, les pôles, les solstices, les équinoxes, les planètes, les signes, les points; toutes mesures dont se composent la sphère céleste et la sphère terrestre; si tu connaissais toutes ces choses, ou seulement une partie, tu verrais clairement combien nous avons coupé de parallèles, parcouru de signes, combien nous laissons derrière nous de constellations, combien nous en laisserons encore. Je te dis, encore une fois, de te visiter : je suis sûr que tu es plus net qu'une feuille de papier blanc. » Enfin, Sancho se tâta; puis, relevant la tête et regardant son maître : « Ou l'expérience est fausse, dit-il, ou nous sommes encore loin d'être arrivés où vous dites. — Comment! en as-tu donc trouvé un? — Non pas un, mais plusieurs. » En même temps, il secoua ses doigts, et se lava les mains dans la rivière.

Cependant, la barque suivait tranquillement le fil de l'eau, sans qu'aucune intelligence céleste, aucun enchanteur, rien autre chose la fit mouvoir qu'un courant doux et paisible. En ce moment, ils aperçurent un grand moulin à eau placé au

milieu de la rivière. Don Quichotte le vit à peine, qu'il s'écria : « Vois, ami, nous découvrons enfin la cité, le château, la forteresse où doivent se trouver ce chevalier persécuté, cette reine, cette infante, cette princesse malheureuse, au secours desquels je suis appelé. — Et de quelle diable de ville, forteresse ou château parlez-vous donc, seigneur? dit Sancho : ne voyez-vous pas bien que c'est un moulin à eau pour moudre du blé? — Tais-toi, Sancho ; ce qui te paraît un moulin n'en est pas un : ne t'ai-je pas déjà dit que les enchanteurs changeaient, comme ils le voulaient, la nature des choses? Non qu'ils les changent réellement, mais en apparence, comme te le prouve la métamorphose de Dulcinée, l'unique refuge de mes espérances. » Cependant, la barque, qui se trouvait au milieu du courant, commençait à aller plus vite.

Les meuniers, qui l'aperçurent, et qui voyaient qu'elle allait s'engouffrer dans les roues du moulin, sortirent promptement, avec de longues perches, pour l'arrêter : et, comme ils étaient tout enfarinés, et avaient leurs habits tout blancs, ils avaient d'étranges figures. « Oh-allez vous donc, diables d'hommes? criaient-ils de toutes leurs forces : êtes-vous désespérés? voulez-vous vous faire mettre en pièces par ces roues? — Ne te disais-je pas bien, Sancho, reprit don Quichotte, que nous étions venus au moment où je dois montrer la force de mon bras? Vois ces félons et malandrins qui viennent m'assaillir, tous ces fantômes qui veulent s'opposer à ma valeur, ces figures hideuses qui nous font la grimace. Attendez-moi, scélérats. » Aussitôt il se mit debout, se dressa sur ses pieds et se mit à menacer les meuniers. « Canaille maudite et mal conseillée ! leur cria-t-il, rendez tout de suite la liberté à la personne, de quelque qualité qu'elle soit, que vous tenez captive dans votre forteresse, dans cette obscure prison : car je suis don Quichotte de la Manche, surnommé le chevalier des Lions, à qui, par la faveur du ciel, est réservé de mettre fin à cette aventure. » En disant ces mots, il tirait son épée, et s'escrimait en l'air contre les meuniers. Ceux-ci, sans faire attention à ses folies, s'efforçaient de retenir, avec leurs crocs, le bateau près de donner dans les roues. Sancho, à genoux, priait dévotement le ciel de le délivrer

d'un si grand péril, ce que firent l'industrie et la diligence des meuniers qui, accrochant la barque avec leurs longs bâtons, parvinrent à la détourner, mais non si adroitement que, dans le choc, don Quichotte et Sancho ne tombassent dans l'eau. Bien en prit au premier de savoir nager comme un canard, quoique le poids de ses armes le fit aller au fond deux fois, et, sans le secours des meuniers qui entrèrent dans l'eau pour les retirer tous deux, ces lieux eussent été pour eux une nouvelle Troie.

On les déposa à terre, plus trempés que morts de soif. Sancho, levant les yeux et les mains au ciel, se jeta à genoux, adressant à Dieu une longue et fervente prière, pour qu'à l'avenir il le mit à l'abri des extravagantes entreprises de son maître. Les pêcheurs à qui appartenait la barque, la voyant toute brisée par la roue du moulin, se mirent à dépouiller Sancho, et demandèrent à don Quichotte de les payer. Celui-ci, non plus ému que s'il ne lui fût rien arrivé, leur répondit qu'il paierait volontiers le dommage, pourvu qu'ils missent sur-le-champ en liberté la personne ou les personnes qu'ils retenaient prisonnières dans leur château. « De quelle personne et de quel château voulez-vous parler, homme sans jugement ? demande un des meuniers : voulez-vous, par hasard, enlever ceux qui viennent moudre au moulin ? — Il suffit, dit entre ses dents don Quichotte : ce serait prêcher dans le désert que de vouloir faire faire à cette canaille quelque action vertueuse. Dans cette aventure, il doit s'être rencontré deux puissants enchanteurs : l'un des deux a détruit ce que l'autre voulait faire ; l'un m'a envoyé la barque, l'autre me jette dans les roues du moulin. Que Dieu y porte remède ! Tout dans ce monde est composé de machines et d'éléments contraires : je n'y puis mais. » Haussant ensuite la voix et regardant du côté du moulin. « Amis, dit-il, qui que vous soyez, vous qui êtes détenus dans cette prison, pardonnez, si, pour mon malheur et pour le vôtre, je ne puis vous délivrer ; cette aventure doit être réservée à un autre chevalier. » En disant ces mots, il appela les pêcheurs, fit prix avec eux, pour le dégât de la barque, à cinquante réaux, que Sancho paya bien malgré lui.

Avec deux embarcations comme celle-ci, dit-il, nous serons

bientôt au fond de l'eau, nous et notre argent. » Les meuniers et les pêcheurs ne pouvaient se lasser d'admirer ces deux figures, si différentes des autres hommes ; et, ne comprenant rien à toutes les questions que leur faisait don Quichotte, ils prirent ces deux hommes pour des fous, et retournèrent, les uns à leur moulin, les autres à leurs filets. Don Quichotte et Sancho allèrent retrouver leurs bêtes, moins bêtes qu'eux. Telle fut la fin de l'aventure de la barque enchantée.

CHAPITRE XXX.

DE CE QUI ARRIVA A DON QUICHOTTE AVEC UNE BELLE CHASSERESSE.

Assez mélancoliques et de mauvaise humeur, le maître et l'écuyer retournèrent à leurs bêtes, surtout Sancho, qui, ne songeant qu'à l'argent, trouvait, lorsqu'il était obligé d'en donner, que c'était lui arracher la prune des yeux. Sans dire une parole, ils montèrent à cheval, et s'éloignèrent du fameux fleuve. Don Quichotte était plongé dans ses pensées amoureuses, et Sancho dans ses projets de fortune, qui lui semblaient bien loin : car, quoi qu'il fût simple, il voyait bien que toutes les actions de son maître étaient extravagantes ; et il cherchait dans sa tête les moyens de décamper un beau jour, sans entrer en compte et sans prendre congé, puis de retourner dans sa maison ; mais la fortune en ordonna tout autrement qu'il n'avait résolu.

Le lendemain, au coucher du soleil, et en sortant d'un bois, don Quichotte jeta par hasard les yeux sur une verte prairie au bout de laquelle il aperçut plusieurs personnes ; s'étant approché, il reconnut que c'étaient des chasseurs au faucon ; il s'approcha encore davantage, et distingua dans la troupe une belle dame, montée sur un palefroi, ou haquenée blanche, dont le harnais était vert et la selle à pommeau d'argent ; cette dame était également habillée de vert, avec autant de goût que de magnificence ; elle avait sur le poing un faucon, ce qui fit juger à don Quichotte qu'elle devait être d'un haut rang, et la maîtresse de tous les autres chasseurs, comme elle l'était effectivement. Il appela Sancho, et lui dit : « Tu vois,

mon fils, cette belle dame au faucon et au palefroi, cours lui dire que le chevalier des Lions présente ses hommages à sa grande beauté, et que, si Sa Grandeur le permet, j'irai lui baiser les mains et la servir en tout ce que Son Altesse ordonnera, autant que mes forces me le permettront. Prends bien garde, Sancho, à ce que tu vas dire, et ne vas pas t'aviser d'enchâsser des proverbes dans tes discours. — Vous avez bien trouvé l'enchâsseur, répondit Sancho : c'est bien à moi qu'il faut dire cela; ce n'est pas la première fois de ma vie que j'ai fait des ambassades à de hautes et puissantes dames. — Si ce n'est lorsque tu fus trouver la dame Dulcinée, reprit don Quichotte, je ne sache pas que tu aies fait d'autres ambassades, du moins à ma connaissance. — Il est vrai, seigneur, mais un bon payeur ne craint point de donner des gages, et, dans une maison bien fournie, le souper est bientôt prêt : je veux dire qu'il n'est pas besoin de me faire de leçons et de m'avertir de rien, parce que je connais tout et sais de tout un peu. — Je le crois, Sancho : va donc à la bonne heure, et que Dieu te conduise. »

Sancho partit, hâtant le pas de son âne, et arriva bientôt à l'endroit où était la belle chasseresse. Là, il mit pied à terre, fléchit le genou devant elle, et lui dit : « Belle dame, ce chevalier que vous voyez là-bas, et qu'on appelle le chevalier des Lions, est mon maître, et moi je suis son écuyer, que l'on nomme, dans sa maison, Sancho Pança. Ce chevalier des Lions, qu'on appelait, il n'y a pas longtemps, le chevalier de la Triste Figure, m'envoie dire à Votre Grandeur qu'elle veuille lui donner la permission que, sous son bon plaisir et consentement, il vienne satisfaire son désir, qui n'est autre, comme il le dit et comme je le pense, que de servir votre haute fauconnerie et votre incomparable beauté. En lui accordant cette permission, Votre Seigneurie fera une chose qui tournera à son profit, et mon maître en recevra une grande faveur et un grand contentement. — Certes, bon écuyer, répondit la dame, vous avez fait votre message avec toutes les formalités qu'exige une pareille ambassade. Levez-vous : il n'est pas juste que l'écuyer d'un aussi grand chevalier que celui de la Triste Figure, que nous connaissons déjà beau-

coup, soit à genoux; levez-vous, mon ami : dites à votre maître que, s'il veut venir à une maison de plaisance que nous avons ici près, il sera parfaitement reçu de moi et du duc mon époux. »

Sancho se releva, ne pouvant assez admirer la beauté de la dame, sa douceur et sa courtoisie; mais, ce qui le surprenait le plus, c'était qu'elle connût son maître, le chevalier de la Triste Figure, qu'elle n'avait pas appelé le chevalier des Lions, parce que ce nom était trop nouveau. « Frère écuyer, lui dit la duchesse, dont on n'a jamais su le nom, ¹ votre maître est-il celui dont on a imprimé l'histoire, sous le titre de *l'Ingénieux Hidalgo don Quichotte de la Manche*? N'a-t-il pas pour dame de ses pensées une certaine Dulcinée du Toboso? — C'est lui-même, madame, répondit Sancho, et l'écuyer qui figure ou doit figurer dans cette histoire, et qu'on nomme Sancho Pança, c'est moi-même, à moins qu'on ne m'ait changé en nourrice, je veux dire dans le livre. — Je m'en réjouis beaucoup, dit la duchesse. Allez donc, frère Pança, dites à votre maître qu'il est le bienvenu dans mes domaines, et que rien ne pouvait me faire plus de plaisir que sa présence. »

Avec cette agréable réponse, Sancho, tout joyeux, retourna près de son maître : il lui raconta tout ce que lui avait dit la grande dame, élevant aux aïeux, dans son rustique langage, sa beauté, sa bonne grâce et sa courtoisie. Don Quichotte se rengorgea sur la selle, s'affermir sur les étriers, arrangea sa visière, pressa les flancs de Rossinante, et, d'un air dégagé, s'avança pour aller baiser les mains de la duchesse, qui avait fait appeler tout de suite le duc son époux, et lui avait fait part de l'ambassade. Tous deux avaient lu la première partie de l'histoire de don Quichotte : ils connaissaient par conséquent sa folie, mouraient d'envie de le connaître lui-même, et l'attendaient avec impatience; ils se proposèrent de se conformer à son humeur, d'approuver tout ce qu'il dirait, et de le traiter en chevalier errant, tout le temps qu'il passerait chez eux, avec toutes les cérémonies rapportées dans les

¹ Pellicer conjecture que ce duc n'est point imaginaire, comme on pourrait le croire, et que Cervantès a voulu désigner don Carlos de Borja et doña Maria d'Aragon, ducs de Villa Hermosa. Leur château ou maison de plaisance s'appelait Buenavia, et était situé près de la ville de Pedrola.

livres de la chevalerie errante, qu'ils avaient lus et qu'ils aimaient beaucoup.

Don Quichotte parut en ce moment, la visière haute; et, comme il s'apprêtait à descendre de cheval, Sancho voulut aller lui tenir l'étrier : mais il fut si malheureux, qu'en sautant à bas de son âne, son pied se prit dans une corde du bât, sans qu'il pût se dépêtrer; de sorte qu'il demeura suspendu, la poitrine et la bouche touchant à terre. Don Quichotte, qui n'avait pas coutume de descendre de cheval sans qu'on lui tint l'étrier, crut que Sancho lui rendait cet office : en descendant, il emporta la selle, qui sans doute était mal sanglée, de sorte que la selle et lui tombèrent à terre, non sans grande honte, et mille malédictions contre le pauvre Sancho, qui restait toujours accroché. Le duc ordonna sur-le-champ à ses chasseurs d'aller relever le maître et l'écuyer. Don Quichotte, tout froissé de sa chute, voulut aller se mettre à genoux devant Leurs Seigneuries, mais elles s'y opposèrent. Le duc descendit de cheval, et vint embrasser don Quichotte, en lui disant : « J'ai bien du déplaisir, seigneur chevalier de la Triste Figure, de la disgrâce qui vous arrive la première fois que vous mettez le pied sur mes terres; mais la négligence des écuyers occasionne souvent de pires accidents. — La faveur que je reçois en ce moment, vaillant prince, m'empêche de ressentir aucun mal : eussé-je été précipité dans le fond des abîmes, la gloire de vous avoir vu m'en retirerait. Mon écuyer, que Dieu maudisse, sait mieux délier sa langue pour dire des malices, que sangler une selle comme elle doit l'être. Au reste, de quelque manière que je me trouve, à terre ou debout, à pied comme à cheval, je serai toujours à votre service et à celui de madame la duchesse, votre digne compagne, dame de beauté, princesse universelle de la courtoisie. — Tout beau, seigneur don Quichotte, dit le duc : où est la dame doña Dulcinée, l'on ne saurait louer d'autres beautés que la sienne. »

Sancho, débarrassé enfin du bât, et se trouvant près de là prit la parole avant son maître. « On ne peut nier, dit-il, que madame Dulcinée du Toboso ne soit fort belle; mais le lièvre se lève là où l'on y pense le moins; j'ai ouï dire que ce

qu'on appelle la nature est comme un poudier qui fait des vases d'argile : celui qui en a fait un beau peut bien en faire deux, trois et cent ; ainsi, je dis que madame la duchesse ne le cède en rien à ma maîtresse, madame Dulcinée du Toboso. » Don Quichotte, se tournant vers la duchesse, « Madame, dit-il, il faut que Votre Grandeur se persuade que jamais au monde chevalier errant n'eut un écuyer plus bavard et plus plaisant que le mien : vous en jugerez aisément si Votre Altesse me permet de lui consacrer mes services pendant quelques jours. — Si le bon Sancho est plaisant, répondit la duchesse, je l'en estime davantage ; c'est preuve qu'il a de l'esprit ; car la grâce et les bonnes plaisanteries, vous le savez, seigneur don Quichotte, ne se rencontrent point dans un esprit lourd et paresseux : je le répète, puisque le bon Sancho est amusant et facétieux, je le tiens pour homme d'esprit. — Et surtout grand parleur, ajouta don Quichotte. — Tant mieux, dit le duc, car un grand nombre de plaisanteries ne peuvent pas se dire en peu de mots. Mais, afin qu'on ne nous accuse pas, nous aussi, de passer le temps en paroles, venez, illustre chevalier de la Triste Figure..... — Que Votre Altesse dise chevalier des Lions, s'il vous plaît, interrompit Sancho ; il n'y a plus de Triste Figure, mais bien des Lions. — Venez donc, chevalier des Lions, reprit le duc, dans mon château, qui est près d'ici : nous vous y ferons l'accueil que l'on doit à une personne aussi distinguée, et que la duchesse et moi faisons à tous les chevaliers errants qui viennent nous visiter. »

Sancho ayant bien raccommo^dé la selle de Rossinante, don Quichotte monta dessus, le duc sur un beau cheval : ils mirent entre eux deux la duchesse, et prirent le chemin du château. La duchesse voulut que Sancho marchât auprès d'elle, parce qu'elle s'amusait beaucoup de ses saillies. Sancho ne se fit pas prier : il se mêla parmi eux, et fit le quatrième dans la conversation, au grand plaisir du duc et de la duchesse, qui se faisaient une fête de posséder, dans leur château, un tel chevalier errant et un tel écuyer.

CHAPITRE XXXI.

QUI CONTIENT BEAUCOUP DE CHOSES IMPORTANTES.

Grande était la joie de Sancho, qui croyait se voir en faveur auprès de la duchesse, car il espérait trouver dans son château ce qu'il avait rencontré chez don Diégo et dans la maison de Basile; il aimait par-dessus tout la bonne chère, et, toutes les fois que l'occasion se présentait de se bien régaler, il la saisissait aux cheveux. L'histoire rapporte qu'avant que l'on fût arrivé à la maison de plaisance, le duc prit les devants pour instruire tous ses domestiques de la manière dont il fallait recevoir don Quichotte. Lorsque celui-ci parut avec la duchesse aux portes du château, l'on en vit sortir deux laquais ou palefreniers vêtus de longues robes de satin cramoisi, qui, sans qu'il s'en aperçut, l'enlevèrent dans leurs bras, et lui dirent : « Que Votre Grandeur aille aider à descendre à madame la duchesse. » Don Quichotte s'empressa de le faire : il s'établit entre eux un combat de politesse; enfin, la duchesse l'emporta, ne voulant descendre que dans les bras du duc, et disant qu'elle ne se trouvait pas digne de donner à un si grand chevalier un si inutile fardeau. Ce fut donc le duc qui la reçut. En entrant dans une vaste cour, deux belles demoiselles s'approchèrent, et jetèrent sur les épaules de don Quichotte un grand manteau de fine écarlate. Au même instant, tous les corridors se remplirent de valets et de domestiques, qui se mirent à crier : « Bien venue soit la crème et la fleur des chevaliers errants. » En même temps, ils versaient des eaux de senteur sur don Quichotte, le duc et la duchesse. Don Quichotte remarquait toutes ces cérémonies, et ce fut véritablement le premier jour où il se crut chevalier errant véritable et non fantastique, en se voyant traiter de la même manière qu'il avait lu que l'on traitait jadis les chevaliers errants.

Sancho, laissant son grison, s'attacha à la duchesse et

entra dans le château ; mais il éprouva aussitôt un remords de conscience de laisser son âne tout seul. Il s'approcha d'une respectable duègne, qui était venue avec les autres recevoir la duchesse, et lui dit à voix basse : « Madame Gonzalès, ou comme s'appelle Votre Grâce... — Je me nomme doña Rodriguez de Grijalba, dit la duègne ; que me voulez-vous, frère ? — Je voudrais, répondit Sancho, que Votre Grâce me fit le plaisir d'aller à la porte du château : vous y trouverez un âne qui est à moi ; je vous prie de l'envoyer ou de le conduire vous-même à l'écurie : le pauvre petit est un peu craintif et il n'est pas accoutumé à se trouver seul. — En vérité, dit la duègne, si le maître est aussi sage que le valet, nous sommes bien. Allez à la male heure, frère, vous et qui vous amène. Chargez-vous de votre âne, et sachez que les duègnes de ce château n'ont pas coutume de mener les ânes à l'écurie. — Cependant, répondit Sancho, j'ai entendu dire à mon maître, qui est au fait de toutes les histoires, que, lorsque Lancelot revint de Bretagne, les dames avaient soin de lui et les duègnes de son cheval ; et, pour ce qui est de mon âne, je ne le changerais pas contre le cheval du seigneur Lancelot. — Frère, dit la duègne, si vous êtes un plaisant, gardez vos plaisanteries pour ceux qui les trouvent bonnes et qui vous les paient, car de moi vous n'aurez qu'une figure. — Au moins sera-t-elle bien mûre, reprit Sancho, pour peu qu'elle l'emporte d'un point sur les années de Votre Grâce. — Fils de coquine ! s'écria la duègne tout en colère, si je suis vieille ou non, je n'en dois compte qu'à Dieu, et non à vous, rustre, veillaque, mangeur d'ail. » Elle débita ces injures d'un ton si haut que la duchesse l'entendit et revint sur ses pas. La voyant si animée, les yeux presque hors de la tête, elle lui demanda ce qu'elle avait. « C'est ce bonhomme, répondit-elle, qui veut, à toute force, que j'aille mettre à l'écurie son âne, qui est à la porte du château : il me cite, pour exemple, des dames qui pensèrent un certain Lancelot, des duègnes qui prirent soin de son cheval, et, par-dessus tout, il m'a appelé vieille. — C'est là, répondit la duchesse, l'affront le plus sanglant qu'on puisse faire à une femme. Écoutez ami Sancho, je vous avertis que doña Ro-

driguez est très jeune, et qu'elle porte ces coiffes plutôt pour suivre l'usage et se mettre suivant son rang, qu'à cause de ses années. — Maudites soient celles qui me restent à vivre, reprit Sancho, si j'ai dit cela dans l'intention de l'offenser ! C'est la grande affection pour mon âne qui m'a fait m'adresser à elle ; je n'ai pas cru pouvoir le recommander à une personne plus charitable que la dame Rodriguez. » Don Quichotte était présent à ce démêlé. « Sancho, dit-il, est-ce ici le lieu de tenir de semblables discours ? — Seigneur, répondit Sancho, chacun demande ce dont il a besoin, partout où il se trouve : c'est ici que je me suis souvenu de mon âne, c'est ici que j'en parle ; s'il m'en souvient dans l'écurie, j'en parlerai dans l'écurie. — Sancho a raison, dit le duc, on ne doit point le blâmer ; mais, qu'il soit tranquille, son âne sera traité à bouche que veux-tu, on en aura soin comme de lui-même. »

Ces propos amusaient tout le monde, excepté don Quichotte. On le fit entrer dans une salle richement tendue de brocart d'or : six demoiselles le désarmèrent et lui servirent de pages, toutes instruites par le duc de la manière dont elles devaient agir pour que don Quichotte crût qu'on le traitait en chevalier errant. Il resta donc désarmé, avec ses hauts-de-chausses étroits, son pourpoint de chamois, long, sec, maigre, hâve, les mâchoires rapprochées l'une de l'autre, et se baisant presque ; sa figure eût fait mourir de rire les jeunes filles qui le servaient, si le duc ne leur eût expressément recommandé de s'en abstenir : elles voulurent le déshabiller pour lui mettre une chemise ; mais il s'en défendit obstinément, disant que la décence convenait aux chevaliers errants autant que la valeur ; il les pria seulement de la donner à Sancho, avec lequel il s'enferma dans une chambre où était un lit fort riche ; là, il se déshabilla et passa la chemise. Quand il se vit seul avec Sancho : « Dis-moi, truand nouveau et imbécile de vieille date, lui dit-il, te paraît-il bien d'aller insulter une femme aussi vénérable que cette duègne ? était-ce là le moment de te souvenir de ton âne ? les maîtres de cette maison sont-ils gens à laisser pâtir les bêtes, eux qui reçoivent si magnifiquement leurs hôtes ? Au nom de Dieu,

Sancho, ne découvre pas la filasse de manière qu'on s'aperçoive que tu n'es qu'un vilain, une toile grossière et mal tissée. Souviens-toi, malheureux pécheur, que les maîtres sont d'autant plus estimés que leurs gens sont honnêtes et bien nés, et qu'un des plus grands avantages des princes sur les autres hommes est d'avoir des serviteurs aussi gens de bien qu'eux. Ne vois-tu pas, malheureux que tu es, infortuné que je suis, que, si l'on s'aperçoit que tu n'es qu'un gros vilain, qu'un mauvais bouffon, on me regardera comme un imposteur, un chevalier d'emprunt ? Non, non, ami Sancho, tu dois fuir ces dangers : celui qui trébuche en qualité de bouffon et de hâbleur, au premier choc tombe à terre, et n'est plus qu'un misérable bouffon. Retiens ta langue, pèse deux fois tes paroles avant de les laisser sortir de ta bouche. Je t'avertis que nous sommes parvenus à un point où, par la faveur de Dieu et la force de mon bras, nous devons nous élever, du tiers et du quart, en réputation et en fortune. » Sancho promit de se coudre la bouche et de se mordre la langue, comme le lui recommandait son maître, avant de lâcher aucune parole inconsidérée, ajoutant qu'il n'eût aucune crainte, que jamais il ne dirait rien qui pût faire découvrir qui ils étaient.

Don Quichotte s'habilla, prit son baudrier et son épée, mit sur ses épaules le manteau d'écarlate, et sur sa tête une toque de satin vert que lui avaient donnée les demoiselles. Ainsi costumé, il se rendit dans la grande salle, où il trouva les demoiselles rangées sur deux files, munies de flacons d'eau de senteur, qu'elles lui versèrent sur les mains avec beaucoup de révérences et de cérémonies. Douze pages précédés du maître-d'hôtel vinrent ensuite le chercher pour le conduire à table, où le duc et la duchesse l'attendaient. Les pages le placèrent au milieu d'eux, et le conduisirent en grande pompe dans une autre salle où l'on avait dressé une table élégante, avec quatre couverts seulement. Le duc et la duchesse vinrent le recevoir à la porte ; ils étaient accompagnés d'un grave ecclésiastique, de ceux qui gouvernent les maisons des princes ; qui, n'étant pas nés princes, ne sauraient enseigner leurs devoirs à ceux qui le sont ; de ceux qui voudraient que

la grandeur des grands se mesurât à la bassesse de leur esprit; de ceux qui, voulant apprendre à ceux qu'ils gouvernent à se modérer, les font paraître misérables : tel devait être le grave religieux¹ qui vint, avec le duc, recevoir don Quichotte. Après mille compliments, ils se mirent à table : le duc voulut que don Quichotte eût la place d'honneur; et, malgré les refus du chevalier, il fut obligé de céder; l'ecclésiastique se mit en face de lui, le duc et la duchesse à ses côtés. Sancho était présent, et ne pouvait se lasser d'admirer les honneurs qu'on rendait à son maître; quand il vit les instances que le duc faisait à don Quichotte, pour lui faire accepter la place d'honneur, il se mit à dire : « Si vos Grâces veulent bien me le permettre, je leur raconterai une histoire arrivée dans mon village, au sujet des préséances. » A peine eut-il lâché cette parole que don Quichotte en prit l'alarme, persuadé que Sancho allait dire quelque sottise; celui-ci s'en aperçut, et reprit : « Ne craignez point, monseigneur, que je bronche ou dise quelque chose qui ne vienne pas bien à point; je n'ai pas oublié les conseils que vous m'avez donnés depuis peu sur ce qui est de parler beaucoup ou peu, bien ou mal. — Je ne m'en souviens pas, Sancho; dis ce que tu voudras, mais sois bref. — Ce que je veux dire est si vrai, reprit Sancho, que mon seigneur don Quichotte ici présent ne me laissera pas mentir. — Mens tant que tu voudras, Sancho, répliqua don Quichotte, je ne t'en empêcherai pas; mais prends bien garde à ce que tu vas dire. — J'y ai si bien pris garde, que celui qui carillonne est à couvert, comme vous allez voir. — En vérité, dit don Quichotte, vos Grandeurs devraient bien renvoyer ce fou, qui dira mille sottises. — Par la vie du duc, dit la duchesse, Sancho ne s'éloignera pas un instant de moi : je l'aime beaucoup parce qu'il est fort amusant. — Que le ciel, dit Sancho, donne à votre sainteté beaucoup de jours amusants, pour la bonne opinion qu'elle a de moi, quoique je n'en sois pas digne. Mais voici le conte que je voulais dire : Dans mon village, un hidalgo invita un

¹ Navarrette pense que cette satire vise le moine, familier du duc de Béjar, qui s'était opposé à ce que ce seigneur acceptât la dédicace de la première partie de *Don Quichotte*.

jour... Cet hidalgo était fort riche et distingué, car il descendait des Alamos de Médina del Campo; il épousa doña Mencía de Quinones, fille de don Alonzo de Marañón, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, qui se noya à l'île de la Herradura, et pour qui il y eut cette grande querelle dans notre village, à laquelle, à ce qu'on m'a dit, mon seigneur don Quichotte prit part, où fut blessé Tomasillo le garnement, fils de Balbastro le maréchal. N'est-ce pas vrai, tout cela, mon maître? dites-le sur votre vie, que ces seigneurs ne me prennent pas pour un hâbleur et un menteur. — Jusqu'à présent, dit l'ecclésiastique, je vous crois plus bavard que menteur; mais je ne sais ce que dans la suite je jugerai de vous. — Tu produis tant de témoins et d'indices, dit don Quichotte, que je ne puis m'empêcher de convenir que tu dois dire la vérité. Continue, et abrège ton conte, car je te vois en chemin de n'avoir pas fini de deux jours. — Qu'il n'abrège rien, s'il vous plaît, dit la duchesse, s'il veut me plaire; laissez-le conter comme il sait : n'eût-il pas achevé de six jours, ce seraient les plus agréables de ma vie. — Je dis donc, messeigneurs, poursuivit Sancho, que cet hidalgo, que je connais comme mes mains, car il n'y a pas un trait d'arbalète de ma maison à la sienne, invita un jour un laboureur pauvre, mais honnête. — Passez outre, frère, dit le religieux : au train que vous prenez, vous mènerez votre conte jusqu'au bout du monde. — A la moitié tout au plus, s'il plaît à Dieu, répondit Sancho. Ce pauvre laboureur, arrivé à la maison de l'hidalgo qui l'avait invité, que Dieu ait son âme, car il est mort, et l'on dit qu'il a fait la fin d'un ange : je ne m'y trouvais pas, car j'étais allé couper des blés à Temblèque. — Par votre vie, mon fils, revenez de Temblèque, dit le religieux; et, sans enterrer votre hidalgo et lui faire de funérailles, achevez votre conte. — Or donc, reprit Sancho, les deux convives étant sur le point de se mettre à table..... Il me semble que je les vois à présent mieux que jamais..... » Le duc et la duchesse s'amusaient beaucoup de l'impatience du bon religieux; mais don Quichotte se consumait de rage. « Je dis donc, reprit Sancho, qu'étant tous les deux, comme je l'ai dit, sur le point de se mettre à table, le laboureur vou-

lait absolument que l'hidalgo prit la place d'honneur, et celui-ci s'obstinait à ce que le laboureur s'y mit, disant qu'il était maître dans sa maison; mais le laboureur, homme civil et bien appris, n'y voulait pas consentir, jusqu'à ce que l'hidalgo, impatienté, lui mit la main sur les épaules, et le fit asseoir de force, en lui disant : « Asseyez-vous donc, gros » lourdaud; ne savez-vous pas qu'à quelque place que je me » mette, je serai à la place d'honneur? Voilà mon conte : et, » en vérité, je crois qu'il est ici venu fort à propos. »

Don Quichotte devint de mille couleurs, qui jaspèrent son teint basané. Le duc et la duchesse, qui sentaient la malice de Sancho, s'abstinrent de rire pour ne pas augmenter la colère du chevalier; et, pour changer de conversation et empêcher Sancho de continuer ses sottises, la duchesse demanda

don Quichotte des nouvelles de Dulcinée, et s'il ne lui avait pas envoyé quelque présent de géants ou de brigands, car sans doute il devait en avoir vaincu beaucoup. « Madame, répondit don Quichotte, mes disgrâces ont eu un commencement, mais je ne pense pas qu'elles aient de terme. Sans doute j'ai vaincu des géants, des brigands, des malfaiteurs : je les lui ai envoyés; mais comment pouvaient-ils la trouver, puisqu'elle est enchantée, et métamorphosée en la plus laide paysanne qu'on puisse imaginer? — Je ne sais, dit Sancho, mais elle m'a paru à moi la plus belle créature du monde, au moins la plus alerte, car, pour la cabriole, elle l'emporterait sur un danseur de corde; sur ma foi, madame la duchesse, elle saute sur une bourrique comme un chat. — L'avez-vous vue enchantée? demanda le duc. — Et qui diable, si ce n'est moi, a donné le premier dans l'histoire de l'enchantement? Elle est enchantée comme mon père. » L'ecclésiastique, entendant parler de géants, de félons, d'enchantements, soupçonna que ce devait être là ce don Quichotte de la Manche dont le duc lisait souvent l'histoire : il l'en avait réprimandé plusieurs fois, lui disant que c'était une folie que de lire toutes ces extravagances; et, reconnaissant la vérité de ses soupçons, il dit au duc, avec colère : « Votre excellence, monseigneur, rendra compte un jour à Dieu des sottises de ce bonhomme. Ce don Quichotte, ce don Nigaud, ou quel que soit son nom,

ne doit pas être, je pense, aussi fou que votre Excellence veut qu'il soit, en lui fournissant les occasions de développer ses extravagances. » Puis, s'adressant à don Quichotte : « Et vous, dit-il, âme de cruche, qui vous a fourré dans la cervelle que vous êtes chevalier errant, que vous avez vaincu des géants, combattu des brigands ? Allez-vous-en en paix, c'est ainsi qu'on doit vous parler : retournez dans votre maison ; élevez vos enfants, si vous en avez ; prenez soin de votre bien, et cessez de courir le monde, bayant aux corneilles et donnant à rire à tous ceux qui vous connaissent, ou ne vous connaissent pas. Où donc avez-vous trouvé, qu'il y ait eu, qu'il y ait encore des chevaliers errants ? Dans quel endroit de la Manche ou de l'Espagne trouve-t-on des géants, des brigands, des Dulcinées enchantées, et toutes les balivernes que l'on raconte de vous ? »

Don Quichotte avait écouté en silence le discours de ce vénérable personnage. Voyant enfin qu'il avait cessé de parler, il se leva, sans respect pour le duc ni pour la duchesse, et, l'œil enflammé de colère, d'un ton de voix altéré, il dit..... Mais cette réponse mérite bien un chapitre à part.

CHAPITRE XXXII.

DE LA RÉPONSE QUE FIT DON QUICHOTTE A SON CENSEUR, AINSI QUE D'AUTRES GRAVES ET AGRÉABLES ÉVÉNEMENTS.

Don Quichotte se leva donc, et, tremblant de colère, il répondit d'une voix altérée : « Le lieu dans lequel je me trouve, la présence des maîtres de la maison, et le respect que j'ai toujours eu pour les personnes de votre profession retiennent mon juste courroux : chacun sait, d'ailleurs, que les gens de votre robe n'ont d'autres armes que celles des femmes, la langue : j'entrerai donc, à armes égales, en combat avec vous, de qui je devais attendre de bons conseils et non des reproches outrageants. Les remontrances pieuses et bien intentionnées exigent d'autres circonstances et de-

mandent d'autres soins : car, me reprendre en public avec tant d'aigreur, c'est passer toutes les bornes de la charité chrétienne, qui se conduit toujours avec douceur, et non si durement. Est-il bien, dites-moi, sans connaître le péché dont on l'accuse, d'appeler, ni plus ni moins, le pécheur fou, insensé ? Quelle folie avez-vous remarqué en moi, qui vous autorise à me condamner, à m'injurier, à m'enjoindre de retourner dans ma maison, pour la gouverner, pour prendre soin de ma femme et de mes enfants, sans savoir si je suis marié, si j'ai de la famille ? Suffit-il donc de s'introduire, à tort et à travers, dans la maison d'autrui pour en gouverner les maîtres, de vivre quelque temps dans l'étroite enceinte d'une pension, sans avoir vu, dans sa vie, plus de vingt ou trente lieues de pays, pour se mêler de donner des lois à la chevalerie et de juger les chevaliers errants ? Est-ce donc une entreprise vaine, un temps mal employé, de courir le monde en en fuyant les délices, et n'en recherchant que les austérités, par où les gens de bien s'élèvent à l'immortalité ? Si les gentilshommes, les hommes d'une haute naissance, généreux, magnifiques, me mettaient au rang des fous, je le regarderais comme un affront ineffaçable ; mais, être jugé tel par des pédants qui n'ont jamais abordé les sentiers de la chevalerie, je m'en soucie comme d'une obole : chevalier je suis, chevalier je mourrai, s'il plaît au Tout-Puissant. Les uns suivent le vaste champ d'une orgueilleuse ambition ; d'autres, la voie d'une basse et servile adulation ; ceux-ci se masquent d'une trompeuse hypocrisie, ceux-là suivent la droite route de la véritable religion. Pour moi, guidé par mon étoile, j'aborde l'étroit sentier de la chevalerie errante, qui m'apprend à mépriser la fortune, mais non l'honneur. J'ai redressé des torts, vengé des injures, châtié des insolences, vaincu des géants, dompté des fantômes. Je suis amoureux, il est vrai, parce qu'il est nécessaire que tout chevalier le soit ; mais je ne suis pas des amants vicieux : j'aime platoniquement et chastement. Toutes mes intentions tendent à bonne fin, qui est de faire du bien à tous, de ne faire de mal à personne. Si celui qui a de tels principes, qui les met en pratique, qui ne s'en écarte pas, mérite d'être

appelé fou, je m'en rapporte à Vos Excellences, monsieur le duc et madame la duchesse.

— Bien, très bien, seigneur, dit Sancho ; pour Dieu, n'ajoutez pas un mot à votre défense ; il n'y a plus rien à penser, rien à dire ; il ne faut que persévérer : et, puisque ce seigneur nie qu'il y ait ou qu'il y ait jamais eu des chevaliers errants, il n'est pas étonnant qu'il ne sache ce qu'il veut dire. — Frère, dit l'ecclésiastique, seriez-vous, par hasard, ce Sancho Pança dont on parle, à qui votre maître a promis une île ? — C'est moi-même, répondit Sancho ; et, certes, je la mérite tout aussi bien qu'un autre. Mettez-vous avec les bons, vous serez bon : je suis de ceux-là. Dis-moi avec qui tu pais, et non pas avec qui tu nais ; qui s'appuie contre un bon arbre jouit d'un bon ombrage : je me suis appuyé contre un bon maître, il y a longtemps que je l'accompagne, et je dois être un autre lui-même, avec la permission de Dieu. Vive lui ! vive moi ! il ne manquera pas d'empires pour y régner, ni moi d'îles pour les gouverner. — Non, certes, ami Sancho, dit le duc, car, en considération du seigneur don Quichotte, je vous donne, dès ce moment, le gouvernement d'une île que je possède et qui n'est pas de médiocre valeur. — Sancho, dit don Quichotte, va te mettre à genoux devant Son Excellence, et lui baiser les pieds pour la remercier de la faveur qu'elle te fait. »

Sancho s'empressa d'obéir. L'ecclésiastique, à ce spectacle, se leva de table, tout en colère, et dit au duc : « Par l'habit que je porte, Votre Excellence est aussi insensée que ces malheureux pécheurs. Et comment ne le seraient-ils pas, quand ils voient les sages canoniser leurs sottises ? Que Votre Excellence demeure avec eux : pour moi, tant qu'ils seront ici, je resterai dans ma maison ; je serai dispensé de reprendre ce que je ne saurais empêcher. » En achevant ces mots, il quitta la table et s'en fut, malgré les instances du duc, qui ne furent pas très vives, car il ne pouvait s'empêcher de rire de son impertinente colère.

Reprenant ensuite son sérieux, il dit à don Quichotte : « Votre Grâce, seigneur chevalier des Lions, a si victorieusement répondu, qu'il n'y a rien à relever à ce qui paraîtrait

un outrage, et qui n'en est véritablement pas un : car, vous le savez mieux que moi, les injures des ecclésiastiques n'offensent pas plus que celles des femmes. — Il est vrai, dit don Quichotte, et la raison en est que celui qui ne peut être offensé ne saurait offenser : or, les femmes, les enfants et les ecclésiastiques ne pouvant se défendre contre les outrages, il s'ensuit que, rigoureusement parlant, ils ne sauraient recevoir d'affront ; il y a, vous le savez, cette différence entre l'offense et l'affront, que celui-ci vient de la part de celui qui le peut faire, le fait et le soutient ; mais l'offense peut venir de qui que ce soit, sans affront. En voici un exemple : un homme se trouve dans la rue, sans penser à rien ; il survient dix hommes armés qui lui donnent des coups de bâton : il met l'épée à la main, il fait son devoir ; mais la supériorité du nombre l'empêche de se venger. Cet homme est offensé, mais il n'a pas reçu d'affront. Autre exemple : un homme marche, un autre vient par derrière, lui donne des coups de bâton et s'enfuit : le premier le poursuit et ne peut l'attendre. Il a reçu une offense et non un affront, car l'affront doit être soutenu : si celui qui a donné les coups de bâton, quoique par derrière, mettait l'épée à la main et faisait face à son ennemi, celui-ci (le bâtonné) aurait reçu offense et affront : offense, car il aurait été frappé en trahison ; affront, car l'autre aurait soutenu de pied ferme ce qu'il avait fait sans plier les épaules. Ainsi, d'après les lois du maudit duel, je puis avoir été offensé, mais non avoir reçu d'affront : car les enfants ni les femmes ne sentent point l'offense, s'ils ne peuvent pas fuir, et n'ont aucune raison d'attendre. Il en est de même des gens consacrés à notre sainte religion : ces trois classes de personnes n'ont point d'armes offensives ou défensives ; et, quoiqu'ils soient naturellement obligés de se défendre, ils ne le sont pas d'offenser personne. Ainsi, quoique j'aie dit que je pouvais avoir été offensé, je soutiens maintenant que je ne l'ai pas été ; car celui qui ne peut recevoir d'outrage ne saurait en faire : aussi, je ne dois point me ressouvenir et j'oublie tout ce que m'a dit ce bonhomme. J'aurais seulement désiré qu'il eût attendu un peu, pour que je pusse le tirer de l'erreur où il est, en pensant qu'il n'y

a point ou qu'il n'y a jamais eu de chevaliers errants. Si Amadis, ou quelque membre de sa nombreuse famille, eût entendu ces discours, je crois qu'il ne s'en serait pas bien trouvé. — Je le jure, moi, dit Sancho : ils lui auraient donné un coup d'épée qui lui aurait fendu la tête comme une grenade ou comme un melon bien mûr. C'étaient, vraiment, des gens à souffrir de pareilles piqures ! Par le signe de la croix, je tiens pour certain que, si Renaud de Montauban avait entendu les propos de ce petit bout d'homme, il lui aurait fermé la bouche de manière à l'empêcher de parler pendant trois ans ; qu'il se trouve avec eux, il verra comment il échappera de leurs mains. »

La duchesse étouffait de rire en entendant parler Sancho : dans son opinion, elle le regardait comme plus fou et plus amusant que son maître, et dans ce temps-là beaucoup d'autres furent du même avis.

Enfin, don Quichotte s'apaisa, et le dîner finit. La nappe levée, quatre demoiselles entrèrent : l'une portait un bassin d'argent, une autre une aiguière de même métal, la troisième deux serviettes extrêmement fines ; la dernière avait les bras nus jusqu'au coude, et, dans ses blanches mains (car elles étaient blanches, sans aucun doute), elle tenait une boule de savon napolitain. Celle qui portait le bassin le mit avec grâce sous le menton de don Quichotte, qui tendit le cou sans rien dire, étonné de cette cérémonie, mais croyant que, dans ce pays, c'était l'usage de laver la barbe au lieu de laver les mains. Aussitôt l'eau de l'aiguière fit son office, et celle qui tenait le savon se mit à savonner non seulement la barbe, mais toute la figure de l'obéissant chevalier, qui dut fermer les yeux pour éviter la blanche écume dont on l'avait couvert. Le duc et la duchesse, qui n'étaient avertis de rien, attendaient impatiemment la fin de cette bizarre lessive. Après lui avoir mis un pied d'écume sur le visage, la demoiselle qui savonnait don Quichotte feignit de manquer d'eau, et envoya la demoiselle de l'aiguière en chercher, priant le seigneur don Quichotte d'avoir la bonté d'attendre. Celui-ci resta donc avec la plus étrange figure que l'on puisse imaginer, les yeux fermés, la bouche pleine de savon, mon-

trant un cou long d'une aune et passablement noir. Les assistants, qui étaient en grand nombre, avaient toutes les peines du monde à se retenir de rire. Les jeunes filles qui avaient préparé cette plaisanterie, avaient les yeux baissés, sans oser regarder leurs maîtres, qui, partagés entre la colère et l'envie de rire, ne savaient s'ils devaient châtier leur insolence, ou les récompenser pour le plaisir qu'elles leur donnaient. Enfin, la demoiselle de Valguère revint, et on acheva de laver don Quichotte, puis on lui essuya la barbe avec soin, et toutes quatre, lui faisant une profonde révérence, voulurent se retirer; mais le duc, pour que don Quichotte ne s'aperçût pas de la plaisanterie, leur ordonna aussi de lui laver la barbe, recommandant surtout que l'eau ne manquât pas. Les jeunes filles, fines et rusées, comprirent l'intention de leur maître: elles lui présentèrent le bassin comme à don Quichotte, le lavèrent, le savonnèrent, puis l'essuyèrent, et se retirèrent en faisant la révérence. Il dit depuis que, si elles ne lui eussent obéi, et qu'elles ne l'eussent point lavé comme don Quichotte, afin d'ôter toute idée de plaisanterie, il aurait châtié leur insolence.

Sancho regardait attentivement cette cérémonie, et disait tout bas: « Que Dieu me protège: serait-ce aussi l'usage, dans ce pays, de savonner la barbe des écuyers comme celle des chevaliers? j'en aurais grand besoin, et même si l'on me passait le rasoir, on me rendrait un grand service. — Que dites-vous entre vos dents, Sancho? demanda la duchesse. — Je dis, madame, que, dans les cours des autres seigneurs, j'ai ouï dire qu'en levant la nappe on lavait les mains, mais non la barbe. Qui vit longtemps voit beaucoup, quoique l'on dise aussi que, qui a longue vie a beaucoup à souffrir; mais un tel lessivage est plutôt un plaisir qu'une peine. — Ne vous mettez point en peine, ami Sancho, je vous ferai laver par mes demoiselles, et même lessiver, s'il est besoin. — Je me contente, pour le présent, de la barbe, répondit Sancho; une autre fois, Dieu verra ce dont il sera besoin. — Maître-d'hôtel, dit la duchesse, faites au pied de la lettre ce que demande ce bon Sancho. » Le maître d'hôtel répondit que Sancho serait satisfait, et s'en fut dîner, emmenant avec lui l'écuyer. Le duc et la duchesse restèrent à

table avec don Quichotte, s'entretenant de diverses choses, mais toutes relatives à la profession des armes ou à la chevalerie.

La duchesse pria don Quichotte de lui peindre, de lui décrire la beauté, les qualités de Dulcinée, puisqu'il avait une heureuse mémoire : « Car, ajouta-t-elle, d'après ce qu'en publie la renommée, ce doit être la plus belle créature de la Manche, et même du monde. » A cette demande, don Quichotte poussa un grand soupir. « Madame, dit-il, si je pouvais arracher mon cœur, et l'exposer à vos yeux, ici, sur cette table et dans un plat, j'ôterais à ma langue la peine de vous décrire ce qui peut à peine se concevoir, car vous la verriez peinte au naturel dans ce cœur amoureux ; mais, entreprendre de vous peindre trait pour trait, de décrire de point en point la beauté de l'incomparable Dulcinée, c'est une tâche au-dessus de mes forces, une entreprise digne d'occuper les pinceaux de Parrhasius, de Timanthe ou d'Apelle, et le burin de Lysippe, pour retracer ses charmes sur la toile, sur le marbre, sur le bronze, et, pour la louer dignement, toute la rhétorique cicéronienne et démosthénienne. — Démosthénienne ? dit la duchesse : quel est ce mot-là ? je ne l'ai jamais entendu dire de ma vie. — Démosthénienne, répondit don Quichotte, c'est comme qui dirait de Démosthène, de même que la rhétorique cicéronienne est celle de Cicéron : ce furent les deux plus grands orateurs connus. — Oui, sans doute, reprit le duc : où avez-vous donc l'esprit de faire une pareille demande ? Cependant, le seigneur don Quichotte nous obligerait beaucoup de nous peindre sa Dulcinée ; ne fût-ce qu'une ébauche, je suis certain qu'elle ferait envie aux plus belles. — Je le ferais, certes, volontiers, si mon imagination n'était encore frappée de la disgrâce qui lui est arrivée, et qui est telle que je dois plutôt la plaindre que la peindre. Vos Grandeurs sauront qu'allant, ces jours passés, pour lui baiser les mains, lui demander sa bénédiction et son congé pour sa troisième sortie, je la trouvai tout autre que je m'y attendais : on l'avait enchantée et changée de princesse en paysanne, de belle en laide, d'ange en diable, de suave en pestiférée, de bien élevée en rustique, de mo

deste en dévergondée, de lumière en ténèbres, en un mot de Dulcinée du Toboso en une paysanne de Sayago (1). Grand Dieu ! s'écria le duc, qui a pu commettre une si méchante action ? qui a pu la priver de cette beauté qui charmaient tout le monde, de cette bonne grâce qui fixait tous les cœurs, de cette honnêteté qui la faisait tant estimer ? — Et qui pourrait-ce être, répondit don Quichotte, si ce n'est un de ces malins enchanteurs qui me persécutent ? Cette race maudite, née pour obscurcir et détruire les hauts faits des gens de bien, pour éclairer et protéger les forfaits des méchants, m'a persécuté, me persécute et me persécutera jusqu'à ce qu'elle ait précipité dans l'abîme de l'oubli mes grandes actions chevaleresques ; elle me frappe dans l'endroit le plus sensible ; car, ôter sa dame à un chevalier errant, c'est lui ôter les yeux qui lui servent à voir, le soleil qui l'illumine, l'aliment qui le fait vivre : je l'ai dit souvent, et je le répète, un chevalier errant sans dame est un arbre sans feuilles, un édifice sans ciment, une ombre sans le corps qui la produit.

— Sans doute, dit la duchesse : cependant, si l'on peut ajouter foi à l'histoire du seigneur don Quichotte, publiée depuis peu, à la satisfaction de tout le monde, on doit en conclure, si j'ai bonne mémoire, que vous n'avez jamais vu la dame Dulcinée ; que ce n'est point un personnage réel, mais un être fantastique que vous avez créé dans votre imagination, et que vous peignez avec toutes les grâces possibles. — Il y a beaucoup à dire là-dessus, répondit don Quichotte : Dieu seul sait s'il existe ou non une Dulcinée, si elle est fantastique ou réelle ; ce ne sont pas de ces choses qu'il faille approfondir entièrement : ce n'est pas moi qui ai créé ma maîtresse ; je me la représente douée de toutes les qualités qui peuvent la faire distinguer par-dessus toutes les autres femmes ; belle sans défauts, digne sans orgueil, sensible mais honnête, aimable par sa courtoisie, bien élevée, et d'une haute naissance, parce que la beauté jette un éclat plus vif sur les femmes sorties d'un sang illustre que sur celles d'une

¹ Sayago, contrée entre Zamora et Ciudad Rodrigo, habitée par des gens grossiers, qui avaient un habillement et un langage particuliers.

basse condition. — Vous avez raison, sans doute, dit le duc : cependant vous me permettrez d'observer que, d'après l'histoire de vos hauts faits que j'ai lue, on peut inférer qu'il y a sans doute une Dulcinée au Toboso ou ailleurs ; qu'elle est aussi belle que vous nous la représentez, mais que, quant à la naissance, elle n'approche point des Oriane, des Alastrarée, des Madasime¹ et autres femmes de ce rang, dont sont pleines les histoires que vous connaissez. — A cela, je répondrai, dit don Quichotte, que Dulcinée est fille de ses œuvres, que les vertus anoblissent, et qu'on doit plus estimer l'humble vertueux que le vicieux d'un rang élevé : Dulcinée réunit des qualités qui peuvent la rendre souveraine d'un grand royaume ; le mérite d'une femme belle et vertueuse opère facilement de plus grands miracles ; et sinon formellement, du moins virtuellement peut-il être le principe de plus grandes fortunes. — Certes, seigneur don Quichotte, dit la duchesse, vous procédez en tout prudemment, avec des pieds de plomb, et, comme on dit, la sonde à la main : désormais, je croirai fermement, je m'efforcerai de persuader à tous mes gens, et même au duc mon seigneur, s'il est nécessaire, qu'il existe une Dulcinée au Toboso, qu'elle est actuellement vivante, qu'elle est belle, bien née, et qu'elle mérite d'être servie par un chevalier tel que le seigneur don Quichotte, honneur le plus grand qu'on puisse ambitionner. Cependant, je ne saurais me défendre d'un scrupule et de quelque ressentiment contre Sancho Pança : l'histoire que j'ai citée rapporte que, lorsque Sancho fut envoyé par vous auprès de Dulcinée pour lui porter votre lettre, il la trouva criblant un sac de blé, à telles enseignes que c'était du blé noir, ce qui me fait douter de la noblesse de sa race. — Madame, répondit don Quichotte, votre grandeur sait bien que tout ce qui m'arrive sort de la nature ordinaire des aventures des autres chevaliers errants : que cette différence vienne de l'impénétrable arrêt du Destin, ou de la malice de quelque enchanteur jaloux, c'est une chose avérée que, parmi les chevaliers les plus célèbres, les uns avaient le don de ne pouvoir être en-

¹ Personnages des romans de chevalerie.

chantés, d'autres d'avoir la chair tellement impénétrable qu'ils ne pouvaient être blessés, comme le fameux Roland, un des douze pairs de France, dont on raconte qu'il ne pouvait être blessé qu'à la plante du pied gauche, et seulement avec une grosse épingle : aussi, quand Bernard del Carpio le tua à Roncevaux, voyant qu'il ne pouvait le blesser avec aucune arme, il l'enleva dans ses bras et l'étouffa, se rappelant de quelle manière Hercule mit à mort Antée, ce féroce géant qu'on disait fils de la Terre. Je conclus de tout cela que je puis bien avoir aussi quelqu'une de ces vertus, non celle d'être invulnérable, car j'ai remarqué plusieurs fois que ma chair est tendre et nullement impénétrable, ni celle de ne pouvoir être enchanté, car je me suis vu mettre dans une cage, où, sans enchantement, toutes les forces du monde n'eussent pu me renfermer, mais je m'en suis délivré, ce qui me fait croire que je n'ai plus rien à redouter des enchanteurs, qui, voyant qu'ils ne peuvent plus rien contre moi, s'en vengent sur ce que j'ai de plus cher, et cherchent à me faire perdre la vie en maltraitant Dulcinée, pour qui seule je vis moi-même. Je pense donc que, lorsque mon écuyer porta mon message à Dulcinée, ils la changèrent en paysanne, occupée à des travaux aussi vils que celui de cribler du blé ; mais j'ai déjà dit que ce grain n'était ni du froment ni du seigle, mais des grains de perles orientales. Pour preuve de cette vérité, j'ajouterai qu'étant allé dernièrement au Toboso, je ne pus jamais trouver le palais de Dulcinée. Le lendemain, mon écuyer Sancho la vit sous sa figure naturelle, c'est-à-dire la plus belle du monde, et, à moi, elle me parut une paysanne laide, grossière et mal embouchée, quoiqu'elle soit la sagesse même. Et, puisque je ne suis ni ne peux plus être enchanté, comme je viens de le dire, c'est donc elle qui est l'enchantée, l'offensée, la métamorphosée, la changée et rechangée ; c'est sur elle que se sont vengés mes ennemis ; c'est pour elle que je vivrai dans des pleurs éternels, jusqu'à ce que je la voie rendue à son premier état : ainsi, l'on ne doit point s'arrêter à ce que dit Sancho, qu'il la trouva blutant et criblant ; car, si les enchanteurs l'ont changée pour moi, il n'est pas étonnant qu'ils l'aient transformée aussi pour lui.

Dulcinée est de bonne naissance et dame de qualité, issu d'une famille noble du Toboso, où il y en a beaucoup d'anciennes, composées de gens de bien; et certes elle participe à ses avantages, car le lieu de sa naissance sera célèbre à jamais dans les siècles futurs, comme le fut Troie par la belle Hélène, notre Espagne par la Cava¹, et à plus juste titre encore. D'un autre côté, je ferai observer à Vos Seigneuries que Sancho est un des écuyers les plus plaisants qui aient jamais servi chevalier errant : il a quelquefois des naïvetés si subtiles qu'on ne saurait décider si c'est finesse ou simplicité; il a des malices qui le feraient croire méchant, et des simplicités qui le feraient prendre pour un nigaud; il doute de tout et croit tout; quand je le crois enfermé dans quelque sottise, il s'en tire avec une sagesse qui l'élève aux nues; enfin, je ne le changerais pas contre un autre écuyer, me donnât-on une ville en retour. Je suis cependant en doute de savoir s'il serait prudent de lui confier le gouvernement dont Votre Grandeur veut le gratifier, quoique j'aie remarqué en lui certaine aptitude à gouverner, qui me fait penser qu'en aiguissant un peu son esprit, il s'en tirera, tout comme le roi de ses gabelles; d'ailleurs, l'expérience nous a prouvé qu'il ne faut ni beaucoup d'habileté, ni beaucoup d'instruction pour gouverner : on en voit des centaines qui savent à peine lire, et qui gouvernent comme des aigles. L'essentiel est qu'ils aient de bonnes intentions, car ils ne manqueront jamais de gens qui leur montreront ce qu'ils ont à faire comme il arrive aux gouverneurs gentilshommes et non lettrés, qui jugent avec un assesseur. Quant à moi, je lui conseillerai principalement de ne pas commettre d'exactions, tout en maintenant ses droits; j'ajouterai, quand il en sera temps, quelques autres avis pour l'utilité de Sancho et la plus grande prospérité de son île. »

Le duc, la duchesse et don Quichotte s'entretenaient ainsi, quand ils entendirent des cris et une grande rumeur dans le château. Au même instant, Sancho entra dans la salle, tout effrayé, ayant au cou un torchon pour bavette, et suivi de plusieurs marmitons et autres valets; l'un d'eux portait un

¹ Florinda, fille du comte Julien.



baquet plein d'eau, qu'à sa couleur et à sa malpropreté l'on jugeait avoir servi à laver la vaisselle; il poursuivait Sancho, voulant lui mettre la barbe dans cette eau, tandis qu'un autre s'efforçait de lui laver la figure. « Qu'est-ce que cela? dit la duchesse; que faites-vous, que voulez-vous à ce bon homme? ne vous souvenez-vous donc pas qu'il vient d'être nommé gouverneur?—Madame, répondit celui qui faisait l'office de barbier, il ne veut pas qu'on le lave, comme c'est la coutume, et comme on a lavé monseigneur le duc et son maître. — Je veux bien qu'on me lave, répliqua Sancho, tout en colère, mais avec de l'eau plus claire, des mains plus propres et des serviettes plus blanches : il n'y a pas tant de différence entre mon maître et moi, qu'il faille qu'on le lave avec de l'eau d'ange¹ et moi avec de la lessive du diable. Les coutumes en usage dans les palais des princes sont bonnes tant qu'elles ne causent pas d'ennui, mais celle du lavage qui se pratique ici est pire que la discipline des flagellants, j'ai la barbe propre, et n'ai pas besoin d'un tel rafraîchissement : aussi, le premier qui s'approche pour me laver ou me toucher un poil de la tête, je veux dire de la barbe, je lui donnerai, sauf respect de la compagnie, un tel coup de poing qu'il en gardera la trace sur le crâne! De semblables toilettes et cérémonies sont faites plutôt pour se moquer des gens que pour les honorer. »

La duchesse étouffait de rire en voyant la colère de Sancho et en écoutant ses discours; mais don Quichotte ne trouvait nullement plaisant de le voir accoutré de ce torchon sale, et poursuivi par ces marmitons; c'est pourquoi, faisant une profonde révérence au duc et à la duchesse, comme pour leur demander la permission de parler, il dit, d'une voix posée, à cette canaille : « Holà, seigneurs gentilshommes, laissez là ce garçon, et retournez d'où vous venez; mon écuyer est aussi propre qu'un autre, et vos lessives ne valent rien pour lui. Suivez mon conseil, croyez-moi; ni lui ni moi n'aimons ces plaisanteries. » Sancho lui coupa la parole, et continua : « Qu'ils approchent, qu'ils essaient de

¹ Eau de senteur ainsi nommée.

me toucher, je le souffrirai comme il fait nuit à présent. Qu'on approche un peigne si l'on veut, qu'on me peigne la barbe : si l'on y trouve la moindre ordure, je consens qu'on me la coupe. — Sancho a raison dans ce qu'il dit, et l'aura toujours, ajouta la duchesse, sans cesser de rire ; il est propre, et, comme il le dit, il n'a pas besoin d'être lavé : si notre coutume ne lui plaît pas, il est libre de la repousser ; vous autres, ministres de propreté, vous êtes bien négligents, bien mal avisés de présenter à un tel personnage et à une telle barbe, au lieu de bassins et d'aiguïères d'or pur et de serviettes fines, des auges de bois, des torchons à essuyer la vaisselle ; il faut que vous soyez bien mal appris, bien méchants ; vous ne pouvez vous empêcher de montrer la haine que vous portez aux écuyers des chevaliers errants. »

Les marmitons et le maître d'hôtel qui les avait suivis, crurent que la duchesse était réellement fâchée : ils ôtèrent le torchon à Sancho, et se retirèrent tout confus. Sancho, se voyant délivré de ce qui lui semblait un si grand danger, se mit à genoux devant la duchesse, et lui dit : « De grandes dames on doit attendre de grands services ; celui que vient de me rendre Votre Grâce ne peut se payer que par le vif désir que j'ai de me voir armé chevalier errant, pour employer tous les jours de ma vie à servir une si haute dame. Je suis laboureur, je m'appelle Sancho Pança, je suis marié, j'ai des enfants, je sers comme écuyer : si quelqu'une de ces choses peut être utile à Votre Grandeur, je tarderai moins à vous obéir que vous à commander. — On voit bien, Sancho, dit la duchesse, que vous avez appris la politesse à l'école même de la courtoisie, je veux dire que vous avez reçu les leçons du seigneur don Quichotte, qui doit être la fleur des cérémonies, la crème des compliments. Honorés soient tel maître et tel serviteur, l'un la boussole de la chevalerie errante, l'autre l'étoile des écuyers fidèles. Levez-vous, ami Sancho ; je reconnaitrai votre courtoisie, en pressant le duc, mon époux, de vous remettre, le plus tôt possible, le gouvernement qu'il vous a promis. »

Là cessa la conversation. Don Quichotte alla faire la sieste, et la duchesse engagea Sancho. s'il n'avait pas trop envie de

dormir, de venir passer l'après-dîner dans une salle fraîche, avec elle et ses demoiselles. Sancho répondit que, quoiqu'il eût l'habitude de faire une sieste de quatre ou cinq heures l'été, pour reconnaître ses bontés il s'efforcera de ne pas dormir et se rendrait à ses ordres, et il s'en fut. De son côté, le duc donna de nouveaux ordres pour que don Quichotte fut traité en chevalier errant, sans s'écarter, d'un seul point, des usages consacrés dans les livres pour ceux des siècles passés.

CHAPITRE XXXIII.

DE LA SAVOUREUSE CONVERSATION QUE LA DUCHESSE ET SES DEMOISELLES EURENT AVEC SANCHE PANÇA, DIGNE D'ÊTRE LUE ET NOTÉE.

L'histoire rapporte que Sancho ne fit point sa sieste ce jour-là, et que, pour tenir sa parole, il alla trouver la duchesse, qui prenait grand plaisir à l'entendre; elle le fit asseoir auprès d'elle sur une chaise basse, quoiqu'en homme bien appris il refusât de le faire; mais elle lui dit qu'il pouvait s'asseoir comme gouverneur, et parler comme écuyer, ajoutant qu'en ces deux qualités il méritait de s'asseoir à côté du Campeador, Cid Rui Diaz. Sancho s'inclina, obéit et s'assit. Les duègnes et les demoiselles de la duchesse l'environnèrent, attendant en grand silence ce qu'il allait dire; mais la duchesse parla la première. « A présent que nous sommes seuls, dit-elle à Sancho, et que personne d'étranger ne peut nous entendre, je voudrais que le seigneur gouverneur m'éclaircît quelques doutes qui me sont nés en lisant l'histoire du grand don Quichotte. Le premier de ces doutes est celui-ci: puisque le bon Sancho n'a jamais vu Dulcinée, je veux dire la dame

Dulcinée du Toboso, et ne lui a point remis la lettre du seigneur don Quichotte, qui était restée dans les tablettes à la Sierra Morena, comment a-t-il osé feindre une réponse, et dire qu'il l'avait trouvée criblant du blé, sachant bien que c'était un mensonge préjudiciable à la réputation de l'incomparable Dulcinée, et peu convenable à la fidélité d'un hounête écuyer ? » A ces mots et avant de répondre, Sancho se leva, fit quelques pas, le corps penché, le doigt sur les lèvres, parcourut la salle, souleva les draperies, revint ensuite s'asseoir, et dit : « Maintenant, madame, que je me suis assuré que personne du dehors ne nous écoute, je répondrai à ce que vous m'avez demandé, à tout ce que vous voudrez savoir. Je vous dirai d'abord que je tiens le seigneur don Quichotte pour un fou achevé, quoique parfois il dise des choses qui, à mon sens, et au dire de tous ceux qui l'entendent, sont si sages et si bien ordonnées que Satan lui-même n'en pourrait dire de meilleures réellement et sans scrupule, et je le regarde comme un fou, et je me le suis si bien mis dans l'esprit, que je lui fais croire des choses qui n'ont ni pieds ni tête, comme la réponse à la lettre ; mais, ce que l'histoire imprimée n'a pas pu dire, c'est qu'il y a tout au plus six à huit jours je lui ai fait accroire que madame Dulcinée est enchantée, et cela est vrai comme je cours en ce moment sur les montagnes d'Ubeda. »

La duchesse le pria de lui raconter cet enchantement ou cette mystification : il rapporta les choses telles qu'elles s'étaient passées, ce qui n'amusa pas médiocrement ses auditeurs. « Ce que le bon Sancho vient de me dire, reprit la duchesse, m'a fait naître un nouveau scrupule, et j'entends à mon oreille une voix qui me dit : Puisque don Quichotte est insensé, fou, extravagant ; que Sancho Pança, son écuyer, le reconnaît pour tel, et néanmoins le sert, le suit, et compte sur ses vaines promesses, il s'ensuit, sans aucun doute, qu'il doit être encore plus fou, plus insensé que son maître ; et, cela étant, madame la duchesse, vous sîrait-il bien de donner à ce Sancho des îles à gouverner ? puisqu'il ne sait pas se conduire lui-même, comment gouvernerait-il les autres ? — Par Dieu, madame, répondit Sancho, ce scrupule vous vient

bien à propos, et, je vous l'avouerai de bonne foi, je confesse que vous dites bien vrai : si j'étais sage, il y a longtemps que j'aurais quitté mon maître; mais, quoi, c'est mon sort et mon malheur, je ne saurais m'empêcher de le suivre : nous sommes du même lieu, j'ai mangé son pain, je l'aime; il n'est point ingrat, il m'a donné ses ânon, et, par-dessus tout, je suis reconnaissant et fidèle : ainsi, rien ne peut nous séparer que la mort. Si Votre Hautesse ne juge pas à propos qu'on me donne le gouvernement promis, Dieu m'a fait d'un moindre état; il peut se faire que ne pas l'avoir soit un bien pour ma conscience. Quoique je ne sois qu'une bête, je connais le proverbe : Ce fut pour son malheur qu'il vint des ailes à la fourmi. Et peut-être Sancho l'écuyer montera-t-il plus vite au ciel que Sancho gouverneur. On fait ici d'aussi bon pain qu'en France, et la nuit tous les chats sont gris. Assez malheureux est celui qui n'a pas déjeuné à deux heures de l'après-midi. Il n'y a point d'estomac qui soit plus grand d'un palme qu'un autre; d'ailleurs, comme on dit, on peut le remplir de paille ou de foin. Les oisillons des champs ont Dieu pour pourvoyeur, et quatre aunes de drap de Cuenca tiennent plus chaud que quatre aunes de drap fin de Ségovie. Lorsque nous quittons ce monde, le chemin est aussi étroit pour le prince que pour le journalier. Le corps d'un pape n'occupe pas plus d'espace en terre, que celui d'un sacristain, quoique l'un soit plus grand que l'autre. En entrant dans la fosse, nous nous arrangeons, ou plutôt on nous arrange le moins mal que l'on peut, et bonne nuit. Je répète à Votre Seigneurie que, si elle ne veut point me donner cette île parce que je suis fou, je saurai me montrer sage en n'en prenant point le souci. J'ai entendu dire que derrière la croix est le diable; que tout ce qui reluit n'est pas or; que l'on prit parmi les bœufs et les charrues le laboureur Wamba pour le faire roi d'Espagne, et Rodrigue, au milieu des richesses, du luxe et des plaisirs, pour le faire manger par des couleuvres, si toutefois les anciennes chansons ne sont pas menteuses. — Comment, menteuses? s'écria doña Rodriguez, la duègne, qui était parmi les personnes présentes : une chanson rapporte qu'on enferma le roi Rodrigue, tout vivant, dans une tombe

pleine de crapauds, de couleuvres et de lézards, et qu'au bout de deux jours on l'entendit dire d'une voix dolente :

Ils me mangent, ils me dévorent
Par où j'avais le plus péché¹.

Ainsi, ce seigneur a bien raison d'aimer mieux être laboureur que roi, si ceux-ci doivent être mangés par les vers. »

La duchesse ne put s'empêcher de rire à la simplicité de la duègne, et elle ne se lassait pas d'admirer les raisonnements et les proverbes de Sancho. « Vous n'ignorez pas, lui dit-elle, qu'un chevalier, lorsqu'une fois il a promis quelque chose, s'empresse de tenir parole, dût-il lui en coûter la vie. Le duc, mon époux et seigneur, est chevalier, quoiqu'il ne soit pas errant : ainsi, il tiendra sa promesse de l'île, en dépit de l'envie et de la malice du monde. Ayez donc bon courage : au moment où vous y penserez le moins, vous vous verrez assis sur le trône de votre île, de votre État, et vous en aurez le gouvernement, sauf à le changer pour un autre plus important. Tout ce que je vous recommande, c'est de prendre bien garde à la façon de gouverner vos vassaux, car je vous avertis qu'ils sont tous loyaux et gens de bien. — Pour ce qui est de bien gouverner, répondit Sancho, il n'est pas nécessaire de me le recommander : je suis charitable de mon naturel, et j'ai compassion des pauvres. A qui pétrit et cuit je n'enlève pas son pain. Par mon âme ! on ne me fera pas donner dans le faux : je suis un vieux chien et j'entends le sifflet ; je sais m'émouvoir quand il le faut. Je ne souffre pas qu'on me fasse passer des nuages devant les yeux, parce que je sais où le soulier me blesse. Je le dis pour faire comprendre que les bons trouveront chez moi bon accueil, mais que les méchants n'y auront ni pied ni entrée. Il me semble, à moi, qu'en fait de gouvernement, le tout est de commencer : il peut se faire qu'au bout de quinze jours je sache mieux le métier de gouverneur que celui de laboureur, dans lequel j'ai été élevé. — Vous avez bien raison, Sancho, répondit la duchesse : nul ne naît tout instruit ; c'est avec des hommes

¹ Ya me comen, ya me comen
Por do mas pecado habia.

qu'on fait les évêques, et non avec des pierres. Mais revenons à l'enchantement de madame Dulcinée. Je tiens pour certain, je regarde comme incontestable que l'idée qui vous vint de tromper votre maître, en lui faisant accroire que la paysanne était Dulcinée, et que, s'il ne la reconnaissait pas, c'était parce qu'on l'avait enchantée, je crois, dis-je, fermement que cette idée vous fut inspirée par la malice de quelqu'un des enchanteurs qui persécutent le seigneur don Quichotte : car, je le sais de bonne part, cette paysanne qui sauta sur l'âne était réellement et véritablement Dulcinée du Toboso elle-même; de sorte que tandis que Sancho croyait attraper son maître, c'était lui-même qui était attrapé. Vous ne devez pas plus douter de cela que des choses que vous n'avez pas encore vues : il est bon que vous sachiez que nous avons, nous aussi, des enchanteurs qui nous aiment bien et qui nous instruisent fidèlement de tout ce qui se passe dans le monde, sans nous tromper et nous en faire accroire. Oui, Sancho, croyez-moi, la paysanne si leste à sauter était Dulcinée, qui est aussi enchantée que la mère qui l'a mise au monde. Lorsque nous y penserons le moins, nous la verrons paraître ici sous sa propre figure, et vous reconnaîtrez l'erreur où vous étiez. — Tout cela peut bien être, reprit Sancho, et maintenant je ne ferai pas de difficulté de croire ce que mon maître dit avoir vu dans la caverne de Montésinos, où il prétend qu'il a rencontré madame Dulcinée dans le même équipage que je lui prêtai lorsque je l'enchantai à plaisir, tandis que ce devait être tout le contraire, comme vous le dites : car on ne peut pas supposer qu'un esprit grossier comme le mien ait, en si peu de temps, imaginé une aussi subtile tromperie; et, d'un autre côté, je ne saurais croire mon maître assez fou pour ajouter foi à des choses vraiment incroyables, sur une aussi faible garantie que la mienne. Cependant, madame, je ne voudrais pas pour cela que Votre Grâce me tint pour malintentionné : un lourdaud comme moi n'est pas assez fin pour pénétrer les pensées et les malices des méchants enchanteurs; j'imaginai cette ruse pour échapper aux importunités de mon maître, et non avec l'intention de l'offenser : si elle a tourné de travers, Dieu est au ciel, qui lit dans les cœurs. — Vous avez raison, répondit

la duchesse; mais, dites-moi, que parlez-vous de la caverne de Montésinos? je suis curieuse de connaître cette aventure. »

Sancho lui raconta alors, de point en point, tout ce qu'on a lu ci-dessus. A ce récit, la duchesse reprit : « On doit, je pense, conclure de cette aventure que, puisque le grand don Quichotte dit avoir vu la même paysanne que rencontra Sancho, en sortant du Toboso, c'était Dulcinée elle-même : les enchanteurs d'ici sont gens subtils et un peu curieux. — Après tout, dit Sancho, si madame Dulcinée est enchantée, tant pis pour elle : je ne veux rien avoir à démêler avec les ennemis de mon maître, qui doivent être nombreux et méchants. Celle que je vis était une paysanne; je la pris, et je la jugeai telle : si elle est Dulcinée, je n'y peux rien et il ne faut pas m'en demander compte. Autrement, à chaque instant on s'en prendrait à moi : Sancho l'a dit, Sancho l'a fait, Sancho tourne, Sancho retourne; comme si Sancho était le premier venu, et non le même Sancho Pança dont il est parlé dans le monde, à ce que m'a dit Samson Carrasco, qui n'est rien moins qu'un bachelier de Salamanque. Or, de telles gens ne sauraient mentir, si ce n'est quand il leur plaît ou qu'il leur convient : ainsi personne ne peut s'en prendre à moi, qui suis homme de bonne renommée, et j'ai oui dire à mon maître que mieux vaut bonne renommée que ceinture dorée. Qu'on me mette donc dans un bon gouvernement, et vous verrez merveilles : qui a su être bon écuyer sera bon gouverneur. — Tout ce que vient de dire le bon Sancho, reprit la duchesse, se sont des sentences catoniennes, ou, pour le moins, tirées des entrailles mêmes de Michel Verino, *florentibus occidit annis*¹; et, pour parler son langage, sous un mauvais manteau on voit souvent un bon buveur. — En vérité, madame, reprend Sancho, je n'ai de ma vie bu par malice; par soif, cela peut être, car je ne suis point hypocrite : je bois quand j'en ai l'envie, et même quand je ne l'ai pas, quand on m'en offre, pour ne pas paraître dédaigneux et mal

¹ Michel Verino, auteur d'un livre latin intitulé : *De puerorum moribus disticha*, Saragosse, 1525; les mots *florentibus occidit annis* sont les premiers de son épitaphe, par Politien.

appris ; car, lorsqu'il est question de trinquer avec un ami, il faudrait avoir un cœur de marbre pour refuser de lui rendre raison. Mais, si je porte des chausses, je ne les souille pas. D'ailleurs, les écuyers des chevaliers errants boivent plus souvent de l'eau que du vin, parce qu'ils sont sans cesse dans les forêts, dans les bois, dans les prés, sur les montagnes, les rochers, sans trouver une seule goutte de vin, dût-il leur coûter un œil. — Je le crois ainsi, dit la duchesse. Mais, à présent, allez vous reposer : nous reprendrons la conversation dans un autre moment. Nous donnerons des ordres pour que vous alliez bientôt dans votre gouvernement. »

Sancho baisa de nouveau les mains de la duchesse, et la supplia de veiller à ce que son grison fût bien traité, ajoutant qu'il était la prunelle de ses yeux. — Qu'est-ce que c'est que le grison ? demanda la duchesse. — Mon âne, que, pour ne pas l'appeler ainsi, je nomme grison. Lorsque j'entrai dans ce château, je priai madame la duègne que voici d'en prendre soin : elle se fâcha, comme si je l'avais appelée vieille ou laide ; et cependant les duègnes sont plutôt faites pour panser les montures que pour commander dans un salon. Vrai Dieu ! comme elles auraient mal passé leur temps avec un hidalgo de mon village. — Ce devait plutôt être quelque vilain, dit doña Rodriguez, car, s'il eût été gentilhomme et bien élevé, il les aurait mises au-dessus du cercle de la lune. — En voilà assez, dit la duchesse, taisez-vous, doña Rodriguez ; Sancho peut être tranquille, je me charge du soin de son âne : puisque c'est son bijou, je le soignerai comme la prunelle de mes yeux. — Il suffit, madame, qu'il soit à l'écurie, dit Sancho : ni lui ni moi ne sommes dignes d'être un seul instant soignés comme la prunelle des yeux de Votre Grandeur ; je ne le souffrirais pas pour tout au monde ; et, quoique mon maître dise qu'en fait de courtoisie il vaut toujours mieux aller au delà des bornes que rester en arrière, avec les ânes on doit aller le compas en main et avec mesure. — Sancho, dit la duchesse, vous l'emmènerez dans votre gouvernement : là, vous pourrez le régaler à votre plaisir, et l'exempter de travail. — Ne pensez pas rire, ma-

dame, répondit Sancho; j'ai vu plus de deux ânes dans les gouvernements : ainsi, y conduire le mien ne sera pas chose nouvelle. » Les propos de Sancho provoquèrent de nouveau les rires de la duchesse. Elle l'envoya se reposer, et fut rendre compte au duc de tout ce qui s'était passé. Ils concertèrent entre eux les moyens de jouer à don Quichotte quelque tour agréable, et conforme au style de la chevalerie errante : ils s'y prirent si bien et avec tant d'adresse, que ces aventures sont les meilleures de toutes celles que contient cette grande histoire.

CHAPITRE XXXIV.

OU L'ON RACONTE COMMENT ON DÉCOUVRIT LE MOYEN DE DÉSENCHANter L'INCOMPARABLE DULCINÉE DU TOBOSO ; CE QUI EST UNE DES AVENTURES LES PLUS FAMEUSES DE CE LIVRE.

Le duc et la duchesse prenaient un plaisir extrême à la conversation de don Quichotte et à celle de Sancho. Comme ils étaient bien résolus de jouer à leurs hôtes quelque tour qui eût l'apparence d'une aventure, la caverne de Montésinos leur donna l'idée d'en préparer une du même genre. Mais, ce que la duchesse admirait le plus, c'était la simplicité de Sancho, qui en était venu à regarder comme réel et vrai l'enchantement de Dulcinée, dont il était l'auteur et l'inventeur. Au bout de six jours, après avoir instruit leurs gens des divers rôles qu'ils avaient à jouer, ils emmenèrent le chevalier à une grande partie de chasse, avec un équipage aussi nombreux qu'eût pu l'avoir une tête couronnée. On donna à don Quichotte et à Sancho des habits de chasse d'un vert très fin : don Quichotte refusa le sien, parce que, devant retourner incessamment au dur métier des armes, il ne pouvait porter de garde-robe avec lui. Quant à Sancho, il accepta de bon cœur celui qu'on lui présentait, avec l'intention de le vendre à la première occasion.

Le jour de la fête arrivé, don Quichotte s'arma, Sancho mit son bel habit, monta sur son âne, quoiqu'on lui eût offert un cheval, et, dans cet équipage, se mêla parmi la troupe des chasseurs. La duchesse parut richement habillée; don Quichotte, en chevalier courtois, s'empessa de tenir la bride de son palefroi, quoique le duc voulût s'y opposer. Enfin, l'on arriva dans un bois situé entre deux hautes montagnes : on distribua la troupe; chacun prit son poste, se mit à l'affût, et l'on commença la chasse, avec un si grand bruit et de telles acclamations qu'on ne pouvait s'entendre les uns les autres, tant à cause du bruit des cors que des aboiements des chiens. La duchesse mit pied à terre, armée d'un épieu très aigu, et se posta dans un endroit par où elle savait que passaient les sangliers : don Quichotte et le duc suivirent son exemple, et se placèrent à ses côtés; Sancho se mit derrière eux, sans descendre de dessus son âne, qu'il n'osait quitter, de peur de quelque mésaventure. A peine s'étaient-ils placés et rangés en haie avec plusieurs de leurs gens, qu'ils virent s'avancer vers eux un monstrueux sanglier, qui faisait craquer ses dents et jetait l'écume par la bouche; il était poursuivi par les chiens que suivait la troupe des chasseurs. Aussitôt, don Quichotte embrassa son écu, tira son épée, et s'apprêta à le recevoir; le duc fit de même avec son épieu; mais la duchesse les eût tous devancés si son époux ne l'eût retenue. Le seul Sancho, voyant ce terrible animal, sauta à bas de son âne, se mit à courir tant qu'il put et s'efforça de grimper sur un chêne; mais il ne put y réussir. Il n'était pas à moitié de l'arbre, tâchant d'en gagner la cime, que la branche rompit sous lui; il tomba et demeura suspendu à quelques pieds de terre, sans pouvoir y atteindre. Dans cette position, sentant que le bel habit vert se déchirait, et craignant que, si le monstre venait à passer, il ne l'atteignît, il se mit à faire de si grands cris en demandant du secours, que ceux qui l'entendirent le crurent sous la dent de quelque bête féroce. Enfin, l'animal aux défenses aiguës tomba sous les coups des chasseurs. Don Quichotte accourut alors aux cris de Sancho, qu'il avait facilement reconnus, et le trouva pendu à une branche, la tête en bas, et ayant à côté de lui son âne, qui

ne l'abandonnait pas dans son malheur. Aussi Cid Hamet remarque, en cet endroit, qu'il ne vit presque jamais Sancho sans son âne, ni l'âne sans Sancho, tant était grande leur amitié et la foi qu'ils se gardaient. Don Quichotte décrocha son écuyer, qui, se voyant à terre et libre, examina piteusement la déchirure de son habit; ce qui lui fit saigner le cœur, car dans cet habit, il croyait avoir un majorat.

Cependant, on releva le corps du monstrueux sanglier, on le couvrit de romarin et de branches de myrte, on le chargea sur un mulet, puis on le transporta en triomphe, sous de grands pavillons que l'on avait fait dresser au milieu du bois: là, on trouve la table mise et le repas servi avec une abondance et une somptuosité dignes de la magnificence de celui qui le donnait.

Sancho, montrant à la duchesse son pauvre habit déchiré, lui dit: « Si c'eût été une chasse au lièvre ou aux petits oiseaux, mon habit ne serait pas en cet état. Je ne sais quel plaisir on peut trouver à poursuivre un animal qui, d'un coup de dent, peut vous ôter la vie. Je me souviens d'avoir entendu chanter une ancienne chanson qui disait: « Puisses-tu être dévoré par les ours comme Favila le célèbre! » — Ce fut un roi Goth, dit don Quichotte, qui fut dévoré par un ours à la chasse. — C'est ce que je dis, reprit Sancho: je ne voudrais pas que les rois et les princes s'exposassent, de gaieté de cœur, à de semblables dangers, pour un plaisir qui n'en est point un, car il consiste à tuer un pauvre animal qui n'a commis aucun péché. — Vous êtes dans l'erreur, mon cher Sancho, dit le duc: l'exercice de la chasse à la grosse bête est nécessaire, et convient plus aux rois et aux princes que tout autre; la chasse est l'image de la guerre: elle a ses stratagèmes, ses ruses, ses embûches, pour vaincre son ennemi sans danger; on y souffre des froids rigoureux, des chaleurs intolérables; on y bannit le repos et le sommeil; le corps y acquiert de nouvelles forces, les membres plus d'agilité; en un mot, c'est un exercice auquel on peut se livrer sans nuire à personne, et qui plaît à bien du monde. Et ce qu'il a de meilleur, c'est qu'il n'est pas fait pour tout le monde, comme le sont les autres genres de chasse à l'excen-

tion de la chasse aux oiseaux de haut vol, qui est également réservée aux rois et aux grands seigneurs : ainsi, Sancho, changez d'opinion ; et, quand vous serez gouverneur, allez à la chasse, vous verrez que vous vous en trouverez bien. — Non pas, s'il vous plaît, répondit Sancho : un bon gouverneur a la jambe cassée et reste dans sa maison ; il serait beau, vraiment, que ceux qui ont affaire à lui, se fatiguassent à le venir chercher, tandis qu'il serait dans les bois à se divertir. C'est alors que le gouvernement irait tout de travers. Ma foi, seigneur, la chasse et les divertissements sont plutôt faits pour les fainéants que pour les gouverneurs. Le seul amusement que je pense me donner, c'est de jouer à la triomphe les quatre grandes fêtes de l'année, et aux boules les dimanches et fêtes. Toutes ces chasses-là ne conviennent point à ma condition, et ne s'accordent pas avec ma conscience. — Plaise à Dieu, Sancho, qu'il en soit ainsi, dit le duc, car il y a loin du dire au faire. — Aussi loin que vous voudrez, répliqua Sancho ; un bon payeur ne refuse point de donner des gages ; mieux réussit celui que Dieu aide, que celui qui se lève matin ; le ventre fait aller les pieds, et non les pieds le ventre : je veux dire que, si Dieu m'assiste, et si je fais ce que je dois avec bonne intention, je gouvernerai mieux qu'un aigle. Qu'on me mette le doigt dans la bouche, on verra si je serre ou non. — Maudit sois-tu de Dieu et de tous les saints ! dit don Quichotte ; quand donc viendra le jour, où, comme je te l'ai dit bien des fois, je te verrai suivre sans proverbes un discours raisonnable et bien concerté ? Que Vos Grandeurs laissent là ce fou, autrement il vous importunera de deux mille proverbes amenés si à propos, que Dieu veille sur sa santé et sur la mienne, si je voulais les écouter. — Les proverbes de Sancho, dit la duchesse, quoique plus nombreux que ceux du commendeur grec¹, n'en

¹ On donnait ce nom à Fernand Nuñez de Guzman, qui appartenait à l'illustre famille de ce nom. Il fut surnommé le *Pinciano*, parce qu'il était né à Valladolid (la *Pincia* des Romains). Il était chevalier de Saint-Jacques, et devint, à l'université de Salamanque, professeur de grec, de latin et de rhétorique, ce qui lui fit donner l'autre surnom de *Commendeur rec* ; il s'appliqua surtout à rassembler un grand nombre de proverbes castillans, qu'il avait intention de publier avec des commentaires ; mais sa mort, arrivée en 1553, l'en empêcha. Ce recueil parut plus tard

sont pas moins estimables pour la brièveté des sentences : quant à moi, ils me plaisent plus que d'autres qui pourraient être plus finement dits et plus à propos. »

En discourant ainsi, la compagnie sortit de la tente pour aller visiter les filets qu'on avait tendus. Le jour s'affaiblit, la nuit arriva, non si claire et si calme qu'on eût pu l'espérer de la saison, puisqu'on était au milieu de l'été ; un certain clair-obscur répandu dans l'atmosphère aida beaucoup aux préparatifs qu'avait commandés le duc. Soudain, un peu après le crépuscule, des quatre coins de l'horizon, la forêt parut tout en feu ; on entendit, de tous côtés, le bruit des cors et d'autres instruments de guerre, comme si c'eût été de grandes troupes de cavalerie qui passaient dans le bois : l'éclat du feu, le bruit des instruments guerriers aveuglent, assourdissent, pour ainsi dire, toute la troupe des chasseurs. Bientôt on entendit une infinité de *lélilies*¹, à la mode des Maures quand ils entrent au combat. Les clairons, les trompettes, les tambours, les fifres, résonnèrent en même temps, avec tant de force et de continuité qu'il eût fallu être insensible pour n'en être pas ému. Le duc se troubla, la duchesse fut interdite, don Quichotte fut surpris, Sancho trembla de frayeur, et ceux même qui connaissaient la vérité furent épouvantés. La frayeur leur imposa silence ; en ce moment on vit paraître un courrier vêtu comme un démon, sonnant d'un cor d'une grandeur démesurée, qui rendait un son rauque et terrible. « Holà ! frère courrier, lui dit le duc, qui es-tu ? où vas-tu ? quels sont les guerriers qui paraissent vouloir traverser cette forêt ? — Je suis le Diable, répondit le courrier, d'une voix brusque et farouche ; je cherche don Quichotte de la Manche : les gens qui me suivent sont une troupe d'enchanteurs qui emmènent sur un char de triomphe l'incomparable Dulcinée du Toboso ; elle vient enchantée, avec le brave Français Montésinos, pour apprendre à don Quichotte de quelle manière il faut s'y prendre pour désenchanter une telle princesse. — Si vous étiez le Diable, comme vous le dites, et comme votre figure le montre, répondit le duc, vous

¹ Le cri de guerre des Maures était *la ilah illa 'ilah*, il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu.

auriez reconnu le chevalier don Quichotte de la Manche, puisqu'il est devant vous. — Par Dieu et ma conscience, je ne le voyais pas : j'ai tant d'affaires dans la tête, que j'oubliais celle avec laquelle je suis venu. — Sans doute, dit Sancho, ce diable est homme de bien et bon chrétien, puisqu'il jure par Dieu et par sa conscience. Je crois maintenant que, dans l'enfer même, il peut y avoir de bonnes gens. »

Le Diable, sans mettre pied à terre, alla devant don Quichotte, et lui dit : « A toi, chevalier des Lions (que ne puis-je te voir entre leurs griffes !) le malheureux et vaillant chevalier Montésinos m'envoie te dire que tu l'attendes en ce lieu, parce qu'il amène avec lui celle qu'on appelle Dulcinée du Toboso : il veut te faire connaître les moyens de la désenchanter. Quant à moi, comme je ne suis pas venu pour autre chose, je ne m'arrêterai pas plus longtemps. Que les démons de mon espèce demeurent avec toi, et les bons anges avec ces seigneurs. » En disant ces mots, il sonna de son énorme cor, tourna le dos et s'en alla sans attendre de réponse.

La surprise de chacun devint extrême, surtout celle de don Quichotte et de Sancho. Celui-ci ne comprenait pas qu'en dépit de la vérité l'on voulait que Dulcinée fût enchantée ; don Quichotte ne pouvait déterminer si ce qu'il avait vu dans la caverne de Montésinos était vrai ou non. Comme il était plongé dans ses réflexions, le duc lui demanda s'il était décidé à attendre. Pourquoi non ? répond-il : j'attendrais ici de pied ferme tout l'enfer. — Et moi, dit Sancho, si je vois un autre diable, si j'entends un autre cor, j'attendrai ici comme je suis en Flandre. »

Pendant ce temps, la nuit devint plus obscure, et l'on vit courir dans le bois des lumières semblables à ces sèches exhalations de la terre qui s'élèvent dans l'air et paraissent à votre vue des étoiles filantes. On entendit ensuite un bruit épouvantable, pareil à celui que font les roues massives des charrettes à bœufs, dont le cri aigre et continu fait, dit-on, fuir les loups et les ours. A cette tempête en succéda une autre plus terrible : il semblait qu'aux quatre coins du bois on livrât en même temps quatre batailles. Ici, l'oreille était déchirée par les détonations d'une artillerie formidable ;

là, partaient ensemble mille arquebusades; ailleurs, on entendait les cris des combattants, et plus loin les *télieles* des Maures. Enfin, les cornets, les cors de chasse, les clairons, les trompettes, les tambours, l'artillerie, les arquebusades, et, par-dessus tout, l'épouvantable bruit des chars, formaient à la fois un si horrible vacarme, que don Quichotte eut besoin de tout son courage pour le supporter; mais Sancho ne put résister à la frayeur. Il tomba évanoui aux pieds de la duchesse, qui fit apporter de l'eau pour lui jeter au visage. Il revint à lui au moment où paraissait un de ces chars si bruyants : il était traîné par quatre énormes bœufs, tout couverts d'une draperie noire, et portant à chaque corne une grande torche allumée. Sur le char était élevé un trône, sur lequel on voyait assis un vieillard vénérable avec une barbe plus blanche que la neige, et si longue qu'elle lui dépassait la ceinture : il était vêtu d'une longue robe de boucassin noir. Les lumières qui éclairaient le char laissaient apercevoir tout ce qu'il contenait ; il était conduit par deux démons vêtus du même boucassin, et si laids, si effroyables de visage, que Sancho ferma les yeux pour ne plus les voir. Quand le char fut arrivé devant la compagnie, le vieillard se leva et dit : « Je suis le sage Lirgandée. » Et le char continua sa route. Un autre char s'avança de la même manière, portant un autre vieillard qui, faisant arrêter l'attelage, dit, avec autant de gravité que le premier : « Je suis le sage Alquife, le grand ami d'Urgande la méconnue, » et il poursuivit sa route. Un troisième char parut : sur celui-ci l'on voyait, non un vieillard comme dans les autres, mais un homme robuste et de mauvaise mine ; quand il fut arrêté, il dit, d'une voix rauque et diabolique : « Je suis l'enchanteur Archalaüs, l'ennemi mortel d'Amadis de Gaule et de toute sa race ; » puis il passa également. Ces trois chars, ayant fait quelques pas, s'arrêtèrent : alors l'insupportable bruit de leurs roues cessa, et l'on entendit le son d'une musique douce et harmonieuse qui réjouit Sancho, et lui parut de bon augure ; aussi dit-il à la duchesse, dont il ne s'était pas éloigné d'un instant : « Madame, où il y a de la musique, il ne saurait y avoir de mauvaises choses. — Ni

là où il y a de la lumière et de la clarté, répondit la duchesse. — Le feu donne de la lumière, répliqua Sancho, et les bûchers donnent de la clarté, comme nous le voyons dans ceux qui nous entourent. Mais la musique est toujours le signal des fêtes et des réjouissances. — Il a raison, » dit don Quichotte, qui les écoutait. Et il disait bien, comme on le montre dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXXV.

OU L'ON POURSUIT LE RÉCIT DU MOYEN DE DÉSENCHANTER DULCINÉE,
AVEC D'AUTRES ÉVÉNEMENTS ADMIRABLES.

Au son de cette agréable musique, ils virent s'avancer un de ces chars qu'on appelle de triomphe, tiré par six mules grises recouvertes de drap blanc; sur chacune de ces mules était monté un pénitent aussi vêtu de blanc, portant une grosse torche à la main; le char était deux ou trois fois plus grand que les autres: les côtés et le haut étaient occupés par douze autres pénitents plus blancs que la neige, et portant des torches allumées. Ce spectacle étonnait et effrayait tout à la fois. Au milieu du char, sur un trône élevé, l'on voyait assise une nymphe couverte de voiles de gaze d'argent, sur lesquels scintillaient des paillettes d'or, ce qui lui faisait, sinon une riche, du moins une brillante parure. Elle avait le visage recouvert d'un voile de gaze, si léger, si transparent, qu'il ne pouvait empêcher d'apercevoir les traits délicats d'une belle jeune fille de dix-huit à vingt ans. Auprès d'elle était un personnage vêtu d'une longue robe et la tête couverte d'un voile noir.

Lorsque le char fut en face du duc et de don Quichotte, la musique produite par les flûtes cessa, ainsi que celle des harpes et des luths, dont on jouait sur le char. Le personnage à la longue robe se leva, entr'ouvrit ses vêtements, abattit son voile, et laissa voir la figure de la Mort si décharnée, si

afreuse que don Quichotte en eut horreur, Sancho trembla, le duc et la duchesse parurent effrayés. Ainsi debout, la Mort vivante prit la parole d'une voix lente, endormie, et s'exprima dans ces termes :

O toi dont les nobles travaux
Méritaient en amour un destin plus prospère,
Reconnais ce Merlin, des enchanteurs le père,
Le fían des méchants et l'ami des héros.
Sur les bords du Léthé, j'appris que Dulcinée
Avait en un moment perdu tous ses attraits :
Je viens finir les maux de cette infortunée :

Du sort écoute les arrêts :
Par la main de Sancho, sur son large derrière,
Trois mille et trois cents coups appliqués fortement,
Avec une longue étrivière,
Rendront à cet objet charmant
Son éclat, sa beauté première !

es vers sont de Florian. Voici les vers espagnols :

Yo soy Merlin, aquel que las historias
Dicen que tuve por mi padre al diablo
(Mentira autorizada de los tiempos),
Príncipe de la mágica y monarca
Y archivo de la ciencia zoroástrica,
Emulo á las edades y á los siglos,
Que solapar pretenden las hazañas
De los andantes bravos caballeros,
A quien yo tuve y tengo gran cariño.

Y puesto que es de los encantadores,
De los magos, ó mágicos contino
Dura la condicion, áspera y fuerte,
La mia es tierna, blanda y amorosa,
Y amiga de hacer bien á todas gentes.
En las cavernas lóbregas de Dite,
Donde estaba mi alma entretenida
En formar ciertos rombos y caracteres
Llegó la voz doliente de la bella
Y sin par Dulcinea del Toboso.

Supé su encantamento y su desgracia
Y su trasformacion de gentil dama
En rústica aldeana : condolime,
Y encerrando mi espíritu en el hueco
Desta espantosa y fiera notomia,
Después de haber revuelto cien mil libros
Desta mi ciencia endemoniada y torpe,
Vengo á dar el remedio que conviene
A tamaño dolor, á mal tamaño.

Oh tú, gloria y honor de cuantos visten
Las túnicas de acero y de diamanto,

« Trois mille trois cents coups d'étrivières ! s'écria Sancho, ah bien ! je jure que je m'en donnerai seulement trois comme je me donne trois coups de poignard. A tous les diables soit cette manière de désenchanter. Et, qu'ai-je de commun, s'il vous plaît, avec les enchanteurs ? Par Dieu ! si le seigneur Merlin n'a pas d'autre moyen de désenchanter Dulcinée, elle pourra bien s'en aller dans la tombe avec son enchantement. — Et moi, je vous prendrai, don rustre farci d'ail, dit don Quichotte en fureur, je vous attacherai à un arbre, aussi nu que votre mère vous a mis au monde, et je vous donnerai, non pas trois mille trois cents coups, mais six mille six cents et si bien appliqués que vous ne pourrez vous en débarrasser avec trois mille trois cents secousses, et ne me répliquez pas, où je vous arrache l'âme. — Non pas, s'il vous plaît, dit Merlin, la chose ne peut pas être ainsi : les coups que doit recevoir Sancho, ce doit être volontairement, non par force, et quand il lui plaira, car le temps n'est pas limité ; cependant, il lui est permis de se racheter de la moitié des coups, s'il veut les recevoir d'une main étrangère, fût-elle un peu lourde. — Ni étrangère, ni lourde, ni légère, ni aucune main ne me touchera, dit Sancho. Est-ce moi, par aventure, qui a mis au monde madame Dulcinée du Toboso, pour que je porte la pénitence du mal qu'ont fait ses yeux ? C'est à mon maître, qui est une partie d'elle-même, puisqu'il

Luz, y farol, sendero, norte y guía
De aquellos que, dejando el torpe sueño
Y las ociosas plumas, se acomodan
A usar el ejercicio intolerable
De las sangrientas y pesadas armas :

A tí digo, oh varón, como se debe
Por jamás alabado, á ti, valiente
Juntamente y discreto don Quijote,
De la Mancha esplendor, de España estrella,
Que para recobrar su estado primo
La sin par Dulcinea del Toboso,
Es menester que Sancho tu escudero
Se de tres mil azotes y trecientos
En ambas sus valientes posaderas,
Al aire descubiertas, y de modo
Que le escuezan, le amarguen y le enfaden.
Y en esto se resuelven todos cuantos
De su desgracia han sido los autores.
Y á esto es mi venida, mis señores.

l'appelle sa vie, son âme, son soutien, son appui; c'est à lui de se fouetter pour elle, et de faire toutes les diligences nécessaires pour la désenchanter; mais pour me fouetter, *abernuncio.* »

A peine avait-il prononcé ces mots, que la nymphe argentée, qui était assise auprès de l'esprit de Merlin, se leva, et, retirant son voile, laissa voir un visage capable d'enchanter tous les cœurs. D'une voix animée par la colère, et fort peu féminine, elle s'adressa à Sancho : « O malencontreux écuyer, âme de boue, cœur de liège, entrailles de rocher! si l'on t'ordonnait, larron, de te jeter du haut d'une tour; si l'on voulait, ennemi du genre humain, t'obliger à manger une douzaine de crapauds, deux douzaines de lézards, trois douzaines de couleuvres; si l'on voulait te persuader de tuer ta femme et tes enfants avec un fer tranchant, il ne serait pas étonnant que tu te montrasses rétif et récalcitrant; mais faire tant de cas de trois mille trois cents coups de fouet, lorsqu'il n'y a pas d'enfant à l'école, si chétif qu'il soit, qu'il n'en reçoive autant chaque mois, c'est un sujet d'étonnement, de pitié, d'indignation pour les entrailles pieuses de ceux qui nous écoutent, pour tous ceux qui viendront à le savoir. Misérable animal endurci! jette tes yeux de mulet sur les miens, qui sont comparables à de brillantes étoiles : tu les verras pleurer goutte à goutte, larme à larme, formant des sillons, des sentiers sur les belles campagnes de mes joues. Vois, méchant surnois, monstre malintentionné, vois la fleur de mes ans qui ne comptent encore deux dizaines, car je n'en ai que dix-neuf, et non pas vingt; vois, dis-je, la fleur de mes ans se consumer sous la grossière écorce d'une paysanne : car, si dans ce moment je parais sous une autre forme, c'est une grâce particulière du seigneur Merlin, ici présent, qui a voulu que ma beauté t'attendrît, car les pleurs d'une belle affligée changent les rochers en coton, les tigres en brebis. Frappe donc ces chairs épaisses, bête indomptée, et sors de cette lâche paresse qui ne te rend propre qu'à manger et toujours manger. Rends-moi la délicatesse de ma peau, la douceur de mon caractère, la beauté de mon visage. Et si je ne peux t'attendrir, t'amener à un sentiment

raisonnable, laisse-toi toucher au moins par ce pauvre chevalier qui est à tes côtés, par ton maître, dont l'âme est au milieu de la gorge, à dix doigts des lèvres, et qui n'attend que ta réponse, favorable ou inflexible, pour recevoir la vie ou la mort. »

A ces mots, don Quichotte, se tournant vers le duc : « Par Dieu ! dit-il, Dulcinée a dit la vérité : j'ai l'âme arrêtée au milieu de la gorge comme une noix d'arbalète. — Eh bien ! Sancho, dit la duchesse, que répondez-vous à cela ? — Ce que je réponds, madame, pour ce qui est des coups de fouet, *abernuncio*. — Dites donc *abrenuntio*, reprit le duc. — Mon seigneur, par grâce, laissez-moi ; je ne suis pas en état de regarder à ces subtilités et d'éplucher mes paroles. Ces maudits coups de fouet qu'il faut que l'on me donne ou que je me donne, me troublent tant la cervelle que je ne sais ce que je dis ni ce que je fais. Je voudrais bien savoir qui a appris à madame Dulcinée à solliciter les gens de cette manière : elle me demande de me déchirer la peau à coups de fouet, et, pour m'y engager, elle m'appelle âme de boue, bête indomptée, avec une kyrielle d'autres méchants noms que le diable lui-même ne pourrait souffrir. Ma chair est-elle de bronze ? Que m'importe à moi que madame Dulcinée soit ou non désenchantée ? Au lieu de m'offrir des chemises, de la toile, des mouchoirs, des escarpins (quoique je n'en porte pas), elle ne m'apporte que des injures. Ne devrait-elle pas connaître le proverbe qui dit qu'un âne chargé d'or monte légèrement une montagne ? que les présents brisent les rochers et qu'un tu l'as vaut mieux que deux tu l'auras ? Et puis, le seigneur mon maître, au lieu de me flatter, de me caresser pour que je me fasse de laine ou de coton cardé, veut m'attacher nu à un arbre et me doubler la dose des coups de fouet. Ces charitables seigneurs considèrent-ils que ce n'est pas seulement un écuyer qu'il s'agit de fouetter, mais bien un gouverneur ? Qu'ils apprennent, à leurs dépens, à savoir prier, à savoir demander, à être polis : tous les temps ne se ressemblent pas, et les hommes ne sont pas toujours de bonne humeur ; ils me voient encore affligé de mon pauvre habit vert déchiré, et ils viennent me parler de

me fouetter, ce dont j'ai autant envie que de me faire cacique. — En vérité, ami Sancho, dit le duc, si vous ne voulez pas vous laisser fléchir, il est impossible que vous obteniez le gouvernement : il ferait beau voir que j'envoyasse à mes insulaires un gouverneur cruel, aux entrailles de rocher, qui ne se laisse pas toucher par les larmes des demoiselles affligées, ni par les prières des sages, puissants et respectables enchanteurs. En un mot, Sancho, ou vous vous fouetterez ou l'on vous fouettera, ou vous ne serez pas gouverneur. — Seigneur, répondit Sancho, ne peut-on me donner deux jours pour me décider? — Non, répondit Merlin; il faut que, dans cet instant, dans ce lieu même, vous preniez un parti : ou Dulcinée va retourner à la caverne de Montésinos, et reprendre sa forme de paysanne; ou, dans l'état où vous la voyez maintenant, elle va être transportée aux Champs-Élysées pour y attendre la fin de son enchantement. — Allons, bon Sancho, dit la duchesse, bon courage; soyez un peu reconnaissant du pain que vous avez mangé avec le seigneur don Quichotte, que nous devons tous aider et servir pour ses bonnes qualités et sa haute chevalerie. Méprisez ces coups de fouet, ces craintes puériles inspirées par le démon : un bon cœur sait triompher de la mauvaise fortune. »

A toutes ces raisons, Sancho ne répondait que des mots sans suite. « Mais dites-moi, seigneur Merlin, ajouta-t-il, quand le diable courrier est venu, il a dit à mon maître d'attendre le seigneur Montésinos, parce qu'il venait lui apprendre la manière de désenchanter madame doña Dulcinée du Toboso; et, jusqu'à présent, nous n'avons ni vu Montésinos, ni rien qui lui ressemble. — Ami Sancho, répondit Merlin, ce diable est un sot et un grand étourdi : c'est moi qui l'ai envoyé à votre maître, et non pas Montésinos, puisqu'il n'est pas sorti de sa caverne, attendant toujours son désenchantement, auquel il reste à mettre la dernière main. S'il vous doit de l'argent, ou que vous ayez affaire à lui, je vous l'amènerai et vous le livrerai où vous voudrez; mais, pour le moment, il est question de votre discipline, qui, croyez-moi, vous sera d'un grand profit pour l'âme et pour le

corps : pour l'âme, par l'action charitable que vous ferez, et pour le corps, car je vois que vous êtes d'une complexion sanguine, et il n'y aura pas de mal de vous tirer un peu de sang. — Il y a beaucoup de médecins dans le monde, dit Sancho; maintenant les enchanteurs s'en mêlent : or donc, puisque tout le monde le veut, quoique je n'en sois guère d'avis, je consens à me donner les trois mille trois cents coups de fouet, mais à condition que ce sera quand il me plaira, sans qu'on me prescrive ni le temps ni le jour; je ferai en sorte de sortir de cette méchante affaire le plus tôt possible, afin que le monde jouisse de la beauté de madame doña Dulcinée du Toboso, qui est en effet plus belle que je ne le croyais. Je mets encore cette condition que je ne serai pas obligé de me fouetter jusqu'au sang, et que, si quelques coups s'en vont aux mouches, ils ne laisseront pas de compter; *item*, que, si je me trompais dans le nombre, le seigneur Merlin, qui sait tout, aurait la complaisance de compter, et de m'avertir si je m'en donnais trop ou pas assez. — Vous n'avez pas à craindre d'en donner trop, répondit Merlin, parce qu'au moment même où vous frapperez le trois mille trois centième, madame Dulcinée sera désenchantée à l'instant même, et viendra aussitôt remercier le bon Sancho, et le récompenser d'un aussi grand service. Ainsi, je le répète, ne craignez rien ni le trop, ni le trop peu. Le ciel ne permet pas que je trompe personne, ne fût-ce que d'un cheveu. — A la main de Dieu, reprit Sancho, je consens à ma mésaventure, et j'accepte la pénitence, sous les conditions convenues. »

A peine avait-il prononcé ces mots, que la musique recommença à jouer, les arquebuses à tirer, et don Quichotte se jeta au cou de Sancho, l'embrassant mille fois au front et sur les joues. La duchesse, le duc, tous les assistants, témoignèrent à Sancho toute leur satisfaction. Le char s'ébranla, se mit en marche, et, en partant, Dulcinée fit une inclinaison de tête au duc, et une grande révérence à Sancho.

Cependant, l'aube riante et vermeille commençait à poindre; les fleurs des champs relevaient leurs têtes affaissées, et semblaient recevoir une nouvelle vie; le liquide cristal des

ruisseaux murmurait à travers les cailloux blancs et gris, et s'empressait d'aller alimenter les rivières qui l'attendaient. La terre rajeunie, la sérénité du ciel, la pureté de l'air, le brillant éclat de la lumière, tout présageait que le jour annoncé par une si belle aurore serait calme et serein. Satisfaits de leur chasse, et non moins contents d'avoir si bien conduit la grande aventure du désenchantement de Dulcinée, le duc et la duchesse retournèrent au château, méditant de nouvelles plaisanteries, auxquelles ils prenaient le plus grand plaisir.

CHAPITRE XXXVI.

OU L'ON RACONTE UNE AVENTURE ÉTRANGE ET JAMAIS IMAGINÉE DE LA DUÉGNE DOLORIDA, AUTREMENT DITE COMTESSE TRIFALDI, AVEC LA LETTRE QUE SANCHE PANÇA ÉCRIVIT À SA FEMME THÉRÈSE PANÇA.

Le duc avait un majordome très plaisant et facétieux, qui fit le rôle de Merlin : ce fut lui qui dirigea tout l'appareil de la fête, composa des vers, et fit remplir par un jeune page le personnage de Dulcinée. Par l'ordre de son maître, ce majordome imagina ensuite une autre aventure, non moins étrange et récréative.

Un autre jour, la duchesse demanda à Sancho s'il avait commencé la pénitence pour le désenchantement de Dulcinée : il répondit que oui ; que la nuit dernière, il s'était donné cinq coups de fouet. « Et avec quoi ? dit la duchesse. — Avec la main, répondit-il. Mais, répliqua la duchesse, ce sont là plutôt des claques que des coups de fouet. Je doute fort, pour moi, que le sage Merlin se contente d'une telle mollesse : il vous faudra faire une discipline à nœuds, ou de chardons, qui se fasse sentir, car vous entendez bien que la délivrance d'une aussi grande dame que Dulcinée ne doit pas être d'un prix médiocre. — Que Votre Seigneurie, madame, répondit Sancho, me donne une discipline convenable, et je m'en ser-

virai, pourvu que je ne me fasse pas trop de mal : car, quoi-que je sois rustique, ma chair tient plus du coton que du jonc, et il ne serait pas raisonnable de me déchirer pour le profit d'autrui. — A la bonne heure, dit la duchesse ; je vous donnerai, demain matin, une discipline qui s'accommodera à la délicatesse de votre peau, comme si elle était sa sœur.

— Madame, reprit Sancho, je dois instruire Votre Altesse, qui est maîtresse de mon âme, que j'ai écrit à ma femme, Thérèse Pança, pour lui apprendre tout ce qui m'est arrivé depuis que je l'ai quittée. J'ai la lettre dans mon sein, il n'y manque plus que l'adresse : je désirerais bien que Votre Sagesse la lût, car je la crois digne d'un gouverneur, c'est-à-dire conforme à la manière dont les gouverneurs doivent écrire. — Et qui est-ce qui l'a dictée ? demanda la duchesse. — Qui pourrait-ce, sinon moi, pauvre pécheur ? répondit Sancho. — Et c'est vous qui l'avez écrite ? reprit la duchesse. — Je n'en ai pas eu seulement l'idée, répliqua Sancho, car je ne sais ni lire, ni écrire ; je sais seulement signer mon nom. — Voyons-la, dit la duchesse, je suis bien sûre qu'on y reconnaît le mérite et la capacité de votre esprit.

Sancho tira de son sein une lettre ouverte, la présenta à la duchesse, qui lit ce qui suit :

LETTRE DE SANCHE PANÇA A THÉRÈSE PANÇA SA FEMME.

« Si l'on me donnait de bons coups de fouet, j'étais bon
 » chevalier ; si j'ai un bon gouvernement, il me coûte de
 » bons coups d'étrivières : tu ne comprendras pas cela pour
 » le moment, ma Thérèse ; tu le comprendras plus tard. Je
 » te dirai que j'ai résolu que tu ailles en carrosse ; c'est ce
 » qui doit nous occuper maintenant : toute autre manière
 » d'aller ne convient qu'aux chats. Tu es la femme d'un gou-
 » verneur : vois si quelqu'un peut te marcher sur les talons.
 » Je t'envoie un habit vert de chasse, que m'a donné ma-
 » dame la duchesse ; arrange-le de manière qu'il fasse une
 » jupe et un corset à notre fille. Mon maître don Quichotte,
 » à ce que j'entends dire dans ce pays, est un fou sage, un
 » insensé agréable, et moi je ne lui cède en rien. Nous avons

» été dans la caverne de Montésinos, et le sage Merlin a fait
 » choix de moi pour désenchanter Dulcinée du Toboso, qu'on
 » appelle ailleurs Aldonza Lorenzo: avec trois mille trois
 » cents coups de fouet, moins cinq, que je dois me donner,
 » elle sera désenchantée comme la mère qui l'a mise au
 » monde. Tu ne diras rien de ceci à personne, parce que, si
 » tu soumettais l'affaire au jugement d'autrui, l'un dirait que
 » c'est blanc, l'autre que c'est noir. D'ici à peu de jours, je
 » partirai pour mon gouvernement, où je vais avec le désir
 » d'amasser beaucoup d'argent, car on m'a dit que tous les
 » nouveaux gouverneurs ont la même intention. Je tâterai le
 » poulx au pays, et te ferai savoir si tu dois venir me trouver
 » ou non. Le grison se porte bien et se recommande à toi.
 » Madame la duchesse te baise mille fois les mains : baise-lui
 » les siennes en retour deux mille fois; il n'y a rien qui
 » coûte moins et qui vaille plus, à ce que dit mon maître,
 » que les politesses et les compliments. Dieu n'a pas encore
 » voulu que je trouvasse une autre mallette avec cent autres
 » écus, comme l'autre fois, cependant, ne te mets pas en
 » peine, ma Thérèse : celui qui sonne l'alarme est en sûreté,
 » le gouvernement pourvoira à tout. Une chose pourtant me
 » met en peine: on dit qu'une fois qu'on en a tâté, on s'en
 » mange les doigts jusqu'au coude; si c'est ainsi, il ne m'en
 » coûtera pas peu; mais les estropiés et les manchots fon-
 » dent leurs canonicats sur l'aumône qu'on leur fait : ainsi,
 » d'une façon ou d'une autre, tu dois être heureuse et riche.
 » Dieu te garde, ma Thérèse, et moi aussi, pour te servir.
 » De ce château, le 20 juillet 1614. »

» Ton mari, le gouverneur
 SANCHE PANÇA. »

Quand la duchesse eut achevé de lire cette lettre, elle dit à Sancho : « Le bon gouverneur s'est un peu fourvoyé en deux choses: il dit, ou du moins donne à entendre que le gouvernement lui a été donné pour les coups qu'il doit s'administrer; or, il sait bien et ne pourrait nier que, quand le duc mon époux lui promit le gouvernement, il n'était aucunement question de coups de fouet. En second lieu, monsieur le gou-

verneur se montre fort avide ; je ne voudrais pas qu'il fût si intéressé : la convoitise rompt le sac, et le gouverneur avare rend mal la justice. — Je ne le disais pas dans cette intention, répondit Sancho ; et, si la lettre ne vous paraît pas comme elle doit être, il n'y a qu'à la déchirer et à en faire une autre ; mais il pourra bien se faire qu'elle soit pire, si l'on s'en rapporte uniquement à moi. — Non, non, dit la duchesse, elle est bien comme cela ; je veux que le duc la voie. » En effet, elle montra cette lettre à son époux : ils en rirent beaucoup.

On dina ; puis, la table étant ôtée, après qu'on eut assez longtemps joui de l'amusante conversation de Sancho, on entendit le son plaintif d'un fifre, joint au bruit rauque et discordant d'un tambour : cette martiale et triste harmonie surprit tout le monde, principalement don Quichotte, qui ne pouvait rester en place sur son siège. De Sancho, il n'y a rien à dire, si ce n'est que la peur le fit recourir à son refuge ordinaire, le voisinage ou les jupes de la duchesse. En effet, les sons qu'on entendait étaient fort tristes et mélancoliques. Comme tout le monde écoutait en silence, on vit entrer dans le jardin deux hommes vêtus de noir, et dont les robes traînaient à terre : ils frappaient sur de grands tambours, également couverts d'un drap noir ; à leurs côtés marchait le joueur de fifre, vêtu de noir comme eux. Derrière ces trois hommes, venait un personnage d'une taille gigantesque, affublé plutôt que vêtu d'une grande robe noire, dont la queue était démesurément longue ; il avait un baudrier noir, auquel pendait un énorme cimenterre dont le fourreau était également noir ; sa face était couverte d'un voile noir très transparent, au travers duquel on voyait sa longue barbe, plus blanche que la neige ; il marchait gravement à la mesure des tambours : sa haute taille, son balancement en marchant, ses vêtements noirs, toute sa personne étaient faits pour étonner, pour effrayer même ceux qui le regardaient. Il s'approcha du duc, qui l'attendait avec les autres, et vint se mettre à genoux devant lui ; mais le duc l'obligea de se relever : ce prodigieux épouvantail se mit debout, leva le voile qui lui cachait la figure, et laissa voir la barbe la plus hor-

rible, la plus large, la plus fournie, la plus blanche que jamais mortel ait pu voir. Tirant ensuite, du fond de sa large et vaste poitrine, une voix grave et sonore, il fixa les yeux sur le duc, et lui dit : « Haut et puissant seigneur, je m'appelle Trifaldin à la barbe blanche; je suis écuyer de la comtesse Trifaldi, surnommée la dame Dolorida : elle m'envoie en ambassade auprès de Votre Grandeur, pour demander à votre magnificence la permission de venir lui raconter ses malheurs, qui sont les plus étranges et les plus étonnants que l'esprit le plus affligé puisse imaginer; mais surtout elle désire savoir si, par hasard, vous auriez dans votre château le vaillant et à jamais invincible chevalier don Quichotte de la Manche, qu'elle est venue chercher à pied et sans manger, depuis le royaume de Candaya jusque dans vos États, chose que l'on peut regarder comme un miracle et un effet de l'enchantement. Elle est à la porte de votre forteresse ou maison de plaisance, et n'attend pour entrer que votre bon plaisir. J'ai dit : puis il se tut, caressant sa barbe de haut en bas avec ses mains, et attendit tranquillement la réponse du duc.

« Bon écuyer Trifaldin à la barbe blanche, dit celui-ci, il y a déjà longtemps que nous connaissons les malheurs de madame la comtesse Trifaldi, que les enchanteurs obligent à se nommer la duègne Dolorida : vous pouvez lui dire, étonnant écuyer, qu'elle est la bienvenue, et qu'ici se trouve en ce moment le vaillant chevalier don Quichotte de la Manche, dont le caractère généreux lui promet, avec certitude, secours et protection; assurez-la que, si ma faveur lui est nécessaire, elle peut y compter, car ma qualité de chevalier m'oblige à protéger, à secourir toute espèce de femme, et principalement les veuves affligées, les délaissées, comme le doit être Sa Seigneurie. » A ces mots, Trifaldin fléchit le genou, fit signe au fifre et aux tambours de jouer, et s'en retourna au même pas, au même son qu'il était venu, laissant tous le monde surpris de son aspect.

Le duc, se retournant vers don Quichotte : « Enfin, lui dit-il, fameux chevalier, les ténèbres de la malice et de l'ignorance ne peuvent obscurcir ni voiler la lumière du courage et de la valeur. A peine y a-t-il six jours que votre courtoisie

est dans mon château, et déjà l'on vient vous chercher des pays lointains, non en carrosse, non sur des dromadaires, mais à pied et à jeun : ce sont les tristes, les affligés, qui, pleins de confiance dans la force de votre bras, viennent vous demander un remède à leurs maux, attirés par la renommée de vos hauts faits qui couvre la surface du globe. — Seigneur duc, répondit don Quichotte, je voudrais bien qu'il se trouvât ici, dans ce moment, ce religieux qui, l'autre fois, montrait tant d'humeur et de malveillance contre les chevaliers errants : il pourrait juger, par ses propres yeux, si ces chevaliers sont nécessaires au monde; il toucherait au doigt que ceux qui sont dans une affliction profonde, que les inconsolables, dans de grandes calamités, dans des revers imprévus, ne vont point demander du secours aux hommes de robe, aux sacristains de village, ni au gentilhomme qui ne se hasarde jamais à sortir de sa maison, ni au paresseux courtois qui se contente d'aller à la quête des nouvelles pour les raconter ensuite, plutôt que de faire des actions éclatantes, que les autres raconteraient et consigneraient dans les fastes de l'histoire. La consolation des affligés, l'appui des malheureux, le rempart des demoiselles, le soutien des veuves ne se rencontrent mieux chez aucune personne que chez le chevalier errant : aussi, j'en rends grâces au ciel, et je regarde comme bien employés les soucis et les travaux qu'on endure dans cet honorable exercice. Qu'elle vienne, cette dame ; qu'elle demande ce qu'elle voudra, je le lui procurerai par la force de mon bras et l'intrepide résolution de mon esprit. »

CHAPITRE XXXVII.

SUITE DE LA FAMEUSE AVENTURE DE LA DUEÑE DOLORIDA.

Le duc et la duchesse furent extrêmement satisfaits de voir que don Quichotte se prêtait de lui-même à leurs intentions. Cependant Sancho répondit aux protestations de son

maître : « Je ne serais nullement flatté que cette madame la duègne vint mettre quelque croc-en-jambe à mon gouvernement. J'ai ouï dire à un apothicaire de Tolède, qui parlait comme un chardonneret, que partout où se mêlent les femmes, il ne peut arriver rien de bon. Dieu me soit en aide, combien cet apothicaire était mal avec elles ! Pour moi, je sais bien que toutes les femmes sont fâcheuses et impertinentes, de quelque condition qu'elles soient. Que seront donc les affligées¹, comme on dit qu'est cette comtesse *Tres Faldas* ou de *Tres Colas*² : car, dans mon pays, *falda* ou *cola*, c'est la même chose. — Tais-toi, ami Sancho, dit don Quichotte ; puisque cette dame est venue me chercher de si loin, elle ne saurait être de celles que ton apothicaire tient sur son calepin, d'autant plus qu'elle est comtesse ; et, quand les comtesses servent de duègnes, ce ne peut être qu'à des reines ou des impératrices : ces duègnes sont de grandes dames qui, dans leurs maisons, sont servies par d'autres duègnes. — Madame la duchesse, dit à ce propos doña Rodriguez, qui se trouvait présente, a pour la servir des duègnes qui pourraient être comtesses, si la fortune le voulait ; mais les lois vont comme il plaît aux rois. Au reste, que personne ne parle mal des duègnes, surtout de celles qui sont âgées et demoiselles ; car, quoique je ne le sois plus, je comprends bien tout l'avantage qu'a une duègne demoiselle sur une veuve : quiconque voudra nous tondre, les ciseaux lui resteront dans la main. — Cependant, reprit Sancho, il y a tant à tondre sur les duègnes, d'après mon apothicaire, qu'il vaut mieux ne pas remuer le riz, quoiqu'il s'attache. — Toujours, répliqua doña Rodriguez, les écuyers ont été nos ennemis : comme ils sont les lutins, les esprits follets des antichambres, et qu'ils nous voient à chaque pas, les instants qu'ils n'emploient pas à prier Dieu, et il y en a beaucoup, ils les passent à nous éplucher, à nous critiquer, exhumant nos os et enterrant notre réputation ; mais je les renvoie aux galères. En dépit d'eux et de l'envie, nous existerons toujours dans

¹ *Les doloridas.*

² Aux trois basques ou aux trois queues. *Tres faldas*, paronymie de *Trifaldi*.

les grandes maisons, quoique nous y mourions de faim, et que nous couvriions d'un noir accoutrement notre peau, délicate ou non, comme on couvre d'un tapis un tas de fumier, le jour d'une procession. Si j'en avais la permission, et que j'en eusse le temps, je prouverais, non seulement aux personnes qui sont ici, mais à tout le monde, qu'il n'y a pas de vertus qu'on ne trouve dans une duègne. — Je crois, dit la duchesse, que la bonne doña Rodriguez a grandement raison; mais il convient qu'elle attende une autre occasion pour se défendre, elle et les autres duègnes, pour détruire la mauvaise opinion de ce méchant apothicaire, et arracher du cœur du grand Sancho celle qu'il conserve. — Depuis que les fumées du gouvernement me sont montées à la tête, dit Sancho, les vertiges d'écuyer m'ont quitté, et je ne donnerais pas une figue de toutes les duègnes. »

La conversation, sans doute, eût continué sur ce ton, si le fifre et les tambours ne se fussent fait entendre de nouveau, annonçant l'arrivée de la duègne Dolorida. La duchesse demanda à son époux s'il ne serait pas à propos d'aller au-devant d'elle, puisqu'elle était comtesse et femme d'importance. « En sa qualité de comtesse, dit Sancho, sans attendre la réponse du duc, il est convenable que Votre Grandeur aille au-devant d'elle; mais, comme duègne, vous ne devez pas faire un pas. — Et qui te fait mêler de cette affaire? dit don Quichotte. — Qui? seigneur: je m'en mêle parce que je peux m'en mêler, comme écuyer qui a appris les règles de la courtoisie à l'école du plus courtois et du mieux appris chevalier de toute la courtoisie; et, sur ce sujet, je vous ai entendu dire qu'on perd aussi bien avec une carte de trop qu'avec une carte de moins. A bon entendeur peu de paroles. — Sancho a raison, dit le duc: c'est pourquoi nous verrons la tournure de la comtesse, et nous lui rendrons ce qui lui sera dû.

Ici, l'auteur met fin à ce court chapitre, et en commence un autre qui contient la suite de cette aventure, une des plus notables de toute l'histoire.

CHAPITRE XXXVIII.

OU L'ON REND COMPTE DES INFORTUNES DE LA DUÈGNE DOLORIDA.

Après les musiciens aux airs lugubres, on vit entrer, dans le jardin, douze duègnes rangées sur deux files, vêtues de larges robes de serge foulée, avec des voiles de mousseline blanche, si longs qu'ils ne laissaient voir que le bord des robes. Derrière elles, venait la comtesse Trifaldi, à qui donnait la main son écuyer Trifaldin à la barbe blanche; elle était vêtue d'une fine étoffe de bayette noire non apprêtée et dont le poil, s'il eût été frisé, eût montré des grains de la grosseur de pois chiches; la queue de la robe était à trois pointes, portées par trois pages, aussi vêtus de noir, qui formaient une agréable figure avec les trois angles aigus des trois pointes : ce qui fait conjecturer aux assistants que son nom de Trifaldi venait de *tres faldas*, comme qui dirait la comtesse aux trois queues. Aussi Ben Engeli dit-il que c'était la vérité; que son propre nom était Lobuna, parce qu'il y avait beaucoup de loups (*lobos*) dans son comté; que, si au lieu de loups, il y eut eu des renards (*zorras*), on l'eût appelée la comtesse Zorruna, parce que l'usage, dans son pays, était que les seigneurs prissent le nom des choses qui abondaient le plus dans leurs États. Cependant, cette comtesse, à cause de la nouveauté de sa queue, quitta le nom de Lobuna et prit celui de Trifaldi.

Les douze duègnes et la comtesse marchaient d'un pas de procession, le visage couvert de voiles noirs qui n'étaient pas transparents comme celui de Trifaldin, mais, au contraire, si serrés qu'on ne pouvait rien voir au travers. Lorsque toute la troupe fut entrée, le duc, son épouse, don Quichotte et tous les autres se levèrent; les duègnes s'écartèrent, et firent place à Dolorida, qui, sans quitter la main de son écuyer, s'avança : le duc, alors, et les autres firent une douzaine de pas pour



la recevoir; la Dolorida se mit à genoux, et, d'une voix basse et enrouée, dit : « Je supplie Vos Grandeurs de ne point faire tant de politesses à votre serviteur, je veux dire à votre servante. Je suis tellement affligée que je ne saurais répondre à ce qu'exige la civilité, car mes étranges et inouïes infortunes m'ont ôté le jugement : je ne sais ce qu'il est devenu, mais il doit être loin, car, plus je le cherche moins je le trouve. — Il faudrait, madame la comtesse, répond le duc, qu'il en fût entièrement dépourvu, celui qui, en vous voyant, ne découvrirait pas aussitôt votre mérite : il est tel que, sans qu'il soit besoin d'en voir davantage, il mérite toute la crème de la courtoisie et la fleur des plus délicats compliments. En même temps, il la prit par la main, et la conduisit à un siège, auprès de la duchesse, qui l'accueillit avec beaucoup de bonne grâce. Don Quichotte se taisait, Sancho mourait d'envie de voir le visage de la Trifaldi ou celui de quelqu'une de ses duègnes; mais cela ne lui fut pas possible, jusqu'à ce qu'elles se découvrirent volontairement. Chacun gardait le silence, curieux de savoir qui le romprait. Ce fut la Dolorida qui parla ainsi :

« J'ai confiance, magnanimissime seigneur, bellissime dame, et vous tous, sagissimes assistants, que ma douloureuxsime trouvera dans vos cœurs générosissimes un accueil non moins favorable que compatissant et sensible; car mon infortune est telle qu'elle est capable d'attendrir le marbre, d'amollir le diamant, d'assouplir l'acier des cœurs les plus endurcis; mais, avant que je la fasse parvenir à vos ouïes, pour ne pas dire à vos oreilles, je désirerais savoir si, dans cette réunion, société ou compagnie, se trouvent le purissime chevalier don Quichotte de la Manchissime, et son écuyérissime Pança. » Le Pança est ici, dit Sancho, avant que personne ne répondit, ainsi que don Quichottissime lui-même; vous pouvez donc, douloureuxsime duègnissime, nous raconter tout ce que vous voudressimes; nous sommes disposés et promptissimes à être vos serviteurrissimes. »

Alors, don Quichotte se leva, et, s'approchant de la Dolorida, il lui dit : « Si vos infortunes, dame affligée, peuvent obtenir quelque soulagement de la force et de la valeur d'un

cnevalier errant, je vous offre les miennes, qui, quoique faibles et de peu de prix, s'emploieront pour votre service. Je suis don Quichotte de la Manche, dont la profession est de secourir tous les nécessiteux; ainsi, madame, vous n'avez pas besoin de chercher à capter la bienveillance, à vous épuiser en préambules; sans détours, sans embarras, contez-nous vos peines : ceux qui vous écoutent sauront y compatir, s'ils ne peuvent y remédier. »

A ces mots, la Dolorida voulut se jeter aux genoux de don Quichotte, s'y jeta réellement, et cherchant à les embrasser : « Je me prosterne à vos pieds, dit-elle, invincible chevalier, comme devant les bases et les colonnes de la chevalerie errante; je dois baiser la trace de vos pas, desquels dépend le remède à tous mes maux, ô vaillant chevalier ! dont les exploits véritables surpassent de beaucoup les récits fabuleux qu'on nous fait des Amadis, des Explandians, des Bélianis. » Puis, se tournant vers Sancho, la Dolorida lui prit les mains, et lui dit : « O toi ! le plus loyal écuyer qui ait servi chevalier errant dans les siècles présents ou passés ! toi dont la bonté est plus grande que la barbe de Trifaldin, mon écuyer ici présent, tu peux bien t'enorgueillir d'être au service du grand don Quichotte, car, en lui seul, tu sers toute la cohorte des chevaliers qui ont porté les armes depuis la naissance du monde : je te conjure, par ce que tu dois à ta fidélissime bonté, d'intercéder en ma faveur auprès de ton maître, afin qu'il daigne protéger cette malheureusissime et humilissime comtesse. — Que ma bonté, madame, soit aussi grande que la barbe de votre écuyer, répondit Sancho, c'est ce qui m'importe peu; mais que mon âme ait une barbe et des moustaches quand elle ira dans l'autre monde, voilà ce qui me touche beaucoup; car, pour les barbes d'ici-bas je n'en fais aucun cas. Mais, sans toutes ces cajoleries et ces supplications, je prierai mon maître qui m'aime bien, surtout en ce moment qu'il a besoin de moi pour une certaine affaire, de vous favoriser et secourir en tout ce qu'il pourra; déboutonnez-vous donc, et contez-nous vos malheurs; nous vous entendrons tous. »

Le duc et la duchesse étouffaient de rire à tous ces dis-

cours, puisque c'étaient eux qui avaient imaginé et conduit cette prétendue aventure ; ils ne pouvaient se lasser d'admirer l'adresse et le talent de la Trifaldi, qui, s'étant remise en place, s'exprima en ces termes :

« Dans le fameux royaume de Candaya, situé entre la mer du Sud et la grande Trapobane, à deux lieues du cap Comorin, gouvernait la reine doña Maguncia, veuve du roi Archipel. De leur union naquit l'infante Antonomasie, héritière du royaume, qui fut confiée à mes soins, parce que j'étais la plus ancienne et la plus distinguée des dames de sa mère. Cette jeune princesse grandit sous ma tutelle, et parvint à l'âge de quatorze ans : elle était d'une beauté qui ne le cédait à nulle autre, sage autant que belle, et la plus belle de toutes les femmes ; elle l'est encore, si le Destin jaloux, si les Parques cruelles n'ont pas tranché le fil de ses jours ! mais ils ne l'auront pas fait, et le ciel n'a pas permis sans doute que l'on fit au genre humain ce tort de couper avant sa maturité une grappe du plus beau raisin du monde. De cette beauté, que ma langue maladroite ne saurait louer dignement, s'éprirent une infinité de princes, tant étrangers que du pays, parmi lesquels un simple chevalier, qui habitait la cour, osa élever ses pensées jusqu'à ce ciel de perfections : il se fiait sur sa gentillesse, ses agréments, ses talents, ses grâces, la facilité ou la félicité de son esprit, et, je dois vous le dire, il jouait si bien de la guitare qu'il la faisait parler ; il était poète, danseur, savait faire des cages, et aurait pu gagner sa vie à ce métier, s'il se fût vu réduit à une extrême nécessité. Tous ces avantages seraient capables d'ébranler une montagne, à plus forte raison le cœur d'une jeune fille. Cependant, et sa gentillesse, et sa bonne mine, et toutes ses grâces et ses talents auraient échoué contre la forteresse de ma jeune élève, si cet effronté larron n'avait entrepris d'abord de me gagner. Ce malandrin, ce dénaturé vagabond dressa ses batteries, forma le projet de me faire livrer les clefs de la forteresse dont j'étais l'indigne gardienne : il me cajola, captiva ma bienveillance par je ne sais quelles bagatelles qu'il me donna ; mais, ce qui me toucha le plus, ce furent quelques couplets que je lui entendis chanter

une nuit que j'étais à une fenêtre qui donnait sur la ruelle où il se trouvait. En voici un, si j'ai bonne mémoire :

De ma douce ennemie
Me vient un mal que ne puis endurer ;
Et, pour plus de tourment, elle veut exiger
Que je le sente et ne le die¹

« Ses vers me parurent exquis, sa voix me semblait plus douce que le miel ; et, depuis ce jour, considérant le mal que m'ont fait ces vers et d'autres semblables, j'ai reconnu qu'en effet on devait, comme le conseille Platon, exclure les poètes des républiques bien gouvernées, du moins les poètes érotiques, parce qu'ils ne font pas des vers comme ceux du marquis de Mantoue, qui font pleurer les petits enfants et les femmes, mais bien des vers pathétiques qui, comme des épines, percent l'âme sans offenser le corps, de même que la foudre pulvérise un homme sans toucher à son habit. Voici d'autres vers qu'il me chanta :

Mort, viens contenter mon envie,
Mais viens sans te faire sentir :
Sinon, le plaisir de mourir
Pourrait bien me rendre à la vie¹.

« Je pourrais vous en rapporter d'autres de même nature, qui enchantent quand on les chante, et ravissent quand on les lit, surtout une espèce de vers très usités à Candaya, et que l'on nomme séguidilles : ils plaisent à l'âme, provoquent le rire, agitent le corps, et sont comme le vif-argent de toutes les affections. Je dis donc, seigneurs, que l'on devrait reléguer tous ces troubadours dans les îles des lézards², quoi-

¹ De la dulce mi enemiga
Nace un mal que al alma hiere,
Y por mas tormento quiere
Que se sienta y no se diga.

Ce quatrain appartient d'origine à l'Italien Sérafino Aquilano.

² Ven, muerta, tan escondida,
Que no te sienta venir,
Porque el placer del morir
No me torne á dar la vida.

Cette redondille appartient à Escrivá.

« *Islas de los Lagartos*, non générique des îles désertes ou inhabitées.

que cependant la faute n'en soit pas à eux, mais aux sots qui les lisent, aux imbéciles qui les croient; car, si j'avais été aussi bonne duègne que je le devais, je n'aurais point été troublée de leurs inventions vieilles et je n'aurais point ajouté foi à leurs paroles : *je vis en mourant, je brûle dans la glace, je tremble dans le feu, j'espère sans espérance, je pars et je reste*, avec d'autres impossibilités dont leurs écrits sont pleins. Puis ils vous promettent le Phénix d'Arabie, la couronne d'Ariane, les chevaux du Soleil, les perles de la mer du Sud, l'or du Pactole, le baume de Pancaya; et c'est alors qu'ils donnent carrière à leur plume, car il ne leur coûte rien de promettre ce à quoi ils n'ont jamais pensé. Mais où vais-je m'égarer, malheureuse que je suis? quelle est ma folie de m'amuser à retracer les défauts des autres, ayant à dire sur les miens? Oui, malheureuse, car ce ne furent point les vers ni la musique qui me séduisirent, mais ma légèreté, ma simplicité : ma grande ignorance et mon peu de jugement ouvrirent la route, frayèrent le chemin à don Clavijo, c'est le nom du chevalier, et, par mon entreprise, il fut admis une fois et plusieurs, sous le titre de légitime et véritable époux, dans l'appartement d'Antonomasie, abusée par moi, non par lui; car, quoique pécheresse, je n'eusse point consenti qu'il touchât seulement la semelle de ses souliers s'il n'eût été son mari : non, non, mille fois non, le mariage ira toujours en avant dans toutes les affaires de même nature dont je m'occuperai. Le plus grand tort que j'eus dans celle-ci, ce fut l'inégalité des conditions entre les deux partis, car don Clavijo n'était qu'un simple chevalier, et Antonomasie, comme je l'ai déjà dit, était l'héritière d'un grand royaume. Cette intrigue resta quelque temps cachée, par les précautions que je pris, jusqu'à ce que je ne sais quelle enflure du ventre d'Antonomasie me fit craindre qu'il ne se découvrit. Nous tinmes conseil, et le résultat de nos délibérations fut que don Clavijo demanderait Antonomasie pour femme, en vertu d'une promesse de mariage que lui aurait faite l'infante, et que j'avais formulée avec tant d'adresse et de force que toute la force de Samson n'eût pu la rompre. On fit les démarches; le vicaire lut la promesse; il reçut la

confession de la dame qui avoua tout sans difficulté : alors il la fit conduire dans la maison d'un honnête alguazil de la cour. — Quoi ! s'écria Sancho, il y a donc, dans le royaume de Candaya, des alguazils de cour, des poètes et des séguidilles ? Par ma foi ! je crois que tout le monde ne fait qu'un. Mais, hâtez-vous, madame Trifaldi ; il se fait tard, et je meurs d'envie de connaître la suite de cette longue histoire. — C'est ce que je vais faire, » répondit la comtesse.

CHAPITRE XXXIX.

OU LA TRIFALDI POURSUIT SON ÉTONNANTE ET MÉMORABLE HISTOIRE.

La duchesse s'amusait autant de chaque parole que disait Sancho, que don Quichotte en avait de déplaisir ; il fit taire son écuyer, et la Dolorida poursuivit ainsi :

« Après plusieurs interrogatoires que le vicaire fit subir à l'infante, voyant qu'elle persistait dans son dire, sans changer ni rétracter sa première déclaration, il rendit une sentence en faveur de Clavijo, et lui donna l'infante pour légitime épouse. La reine Maguncia, mère d'Antonomasie, conçut un tel chagrin de ce mariage qu'au bout de trois jours il nous fallut l'enterrer. — Elle était morte, sans doute ? dit Sancho. — Évidemment, répondit Trifaldin, car, à Candaya, on n'enterre que les personnes mortes. — Seigneur écuyer, répliqua Sancho, l'on a vu souvent enterrer un homme évanoui, le croyant mort : or, il me semble que la reine Maguncia aurait mieux fait de s'évanouir que de mourir, car avec la vie on remédie à beaucoup de choses, et la faute de l'infante n'était pas si grande que sa mère dût en avoir un tel regret. Si elle s'était mariée à quelque page ou autre serviteur de sa maison, comme l'ont fait tant d'autres, à ce que j'ai ouï dire, le mal eût été sans remède ; mais, pour s'être unie à un chevalier noble et bien élevé, comme on nous l'a dépeint, en

vérité, quoique ce fut une sottise, elle n'était pas si grande qu'on le pense : car, suivant les principes de mon maître ici présent, qui ne me laissera pas mentir, de même que des hommes lettrés on fait des évêques, de même des chevaliers, surtout s'ils sont errants, on peut faire des rois et des empereurs. — Tu as raison, Sancho, dit don Quichotte ; car, avec deux doigts de chance, un chevalier errant est en passe de devenir le plus grand seigneur du monde. Mais continuez, dame Dolorida ; il me semble qu'il vous reste à raconter l'amer de cette histoire, si douce jusqu'à présent. — Oh ! oui, il reste l'amer, répondit la comtesse, et si amer qu'en comparaison les coloquintes sont douces et les lauriers roses savoureux. Or la reine étant morte et non évanouie, nous l'enterrâmes ; mais, à peine avions-nous recouvert de terre son corps, à peine lui avions-nous dit un dernier adieu, que tout à coup, *Quis talia fando temperet a lacrimis ?* sur le tombeau de la reine on vit paraître le géant Malambruno, son cousin germain, monté sur un cheval de bois : ce cruel enchanteur, pour venger la mort de sa cousine, punir l'audace de Clavijo, la folie d'Antonomasie, les enchanta tous deux sur le même tombeau : la princesse fut changée en guenon de bronze, et son époux en un épouvantable crocodile d'un métal inconnu. Ces deux figures sont séparées par une espèce de socle, sur lequel est écrite en langue syriaque une inscription que l'on a traduite en langue du Candaya, puis en castillan ; elle porte : « Ces deux téméraires amants » ne recouvreront leur première forme que lorsque le vaillant Manchois viendra se mesurer avec moi en combat singulier : c'est à sa seule valeur que les destins réservent la fin de cette aventure inouïe. » Ensuite, l'enchanteur tira de son fourreau un énorme cimeterre, et, me prenant par les cheveux, fit mine de vouloir me couper la tête : la frayeur me saisit, ma langue s'attacha à mon palais, je me crus à mon dernier moment ; cependant je fis un effort sur moi-même, et, d'une voix tremblante et plaintive, je lui dis des choses si touchantes qu'il suspendit l'exécution de son rigoureux arrêt ; enfin, il fit amener devant lui toutes les duègnes du palais qui sont celles que vous voyez ici, et, après avoir exagéré

notre faute, blâmé amèrement les mœurs, la condition des duègnes, leurs ruses, leurs artifices, et rejeté sur toutes la faute dont j'étais seule coupable, il nous dit qu'il voulait bien ne pas nous punir de la peine capitale, mais qu'il nous infligerait une punition plus lente qui nous donnerait une mort civile et continuelle : au même instant, nous sentîmes s'ouvrir les pores de notre visage, et il nous sembla que partout on nous piquait avec des pointes d'aiguilles ; nous y portâmes la main, et nous trouvâmes ce que vous allez voir. »

Au même instant, la Dolorida et les autres duègnes ôtèrent les voiles qui leur couvraient le visage, et laissèrent voir aux spectateurs de grandes barbes rouges, noires, blanches, mêlées, qui parurent surprendre le duc et la duchesse, frappèrent d'étonnement don Quichotte, Sancho et tous les assistants. « Ce fut de cette manière, poursuivit la Dolorida, que nous punit ce traître, ce malveillant Malamb Bruno, recouvrant la douceur et la morbidesse de notre visage de ce crin âpre et dur. Plût à Dieu qu'il nous eût coupé la tête avec son effroyable cimenterre, plutôt que d'obscurcir l'éclat de notre beauté par cette bourre qui nous couvre le visage ! car, si nous entrions en compte, mes seigneurs (et je voudrais pouvoir faire de mes yeux deux fontaines, mais la force de nos maux et les mers que nous avons traversées les ont taris et rendus secs comme des arêtes) ; si, dis-je, nous entrions en compte, en quel lieu, dites-moi, peut aller une dame barbue ? quel père, quelle mère auront compassion d'elle ? qui lui donnera du secours ? lorsqu'un teint frais et poli, un visage martyrisé par cent espèces de fards et de pommades ont bien de la peine à plaire, que deviendra celle dont une forêt recouvre la figure ? O duègnes, mes compagnes ! nous sommes nées sous un astre bien malheureux, et nos pères nous ont engendrées dans une heure bien fatale ! » En achevant ces mots, elle feignit de s'évanouir.

CHAPITRE XL.

QUI TRAITE DE CHOSÉS RELATIVES A CETTE AVENTURE,
AINSI QU'A CETTE MÉMORABLE HISTOIRE.

En vérité, ceux qui liront cette histoire doivent savoir gré à Cid Hamet, son premier auteur, pour le soin avec lequel il en rapporte tous les détails, sans oublier la moindre chose, en lumière très distinctement : il peint les pensées des acteurs, découvre leurs projets, répond à ce que l'on ne dit pas, éclaircit les doutes, résout les difficultés; en un mot, partout il montre le soin le plus minutieux. O célèbre auteur ! heureux Don Quichotte ! fameuse Dulcinée ! aimable Sancho Pança ! puissent chacun de vous, et tous ensemble, vivre une longue suite de siècles pour le plaisir et le passe-temps des mortels.

L'histoire rapporte que, lorsque Sancho vit la Dolorida évanouie, il s'écria : « Foi d'homme de bien, je jure, par la vie de tous les Panças mes ancêtres, que je n'ai jamais entendu, vu, que mon maître ne m'a jamais conté ni n'a jamais imaginé une aventure pareille à celle-ci. Que mille diables t'emportent, maudit enchanteur et géant Malambruno ! n'avais-tu pas d'autre espèce de châtement que de donner de la barbe à ces misérables pécheresses ? n'eût-il pas mieux valu leur fendre en deux les narines, eussent-elles dû parler du nez, que de les rendre ainsi velues ? Je parie qu'elles n'ont pas le moyen de payer celui qui les raserait. — Vous avez dit vrai, seigneur, répondit une des douze, nous n'avons pas d'argent pour nous faire tondre ; aussi quelques-unes d'entre nous ont imaginé un remède : c'est d'appliquer sur notre visage un emplâtre avec de la poix ; nous l'arrachons ensuite avec force, et nous trouvons ainsi nos mentons rasés et lisses comme le fond d'un mortier de pierre : car, quoiqu'il y ait dans le Candaya des femmes qui vont, de maison en maison, épiler les dames.

leur polir les sourcils, et donner d'autres soins qui concernent les femmes, nous autres, duègnes de madame, nous n'avons jamais voulu les admettre auprès de nous, parce que la plupart font le métier d'entremetteuses; et, si le seigneur don Quichotte ne vient point à notre secours, nous porterons nos barbes au tombeau. — Je me pèlerais plutôt la mienne en pays maure, dit don Quichotte, que de ne pas vous délivrer des vôtres. »

En ce moment, la Trifaldi revint à elle, et lui dit : « Le tintement de votre promesse, vaillant chevalier, est venu à mon oreille au milieu de mon évanouissement; c'est ce qui m'a fait revenir à moi et reprendre les sens. Je vous conjure donc de nouveau, illustre, errant et invincible chevalier, de mettre promptement à l'œuvre votre gracieuse promesse. — Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne soit accomplie, répondit don Quichotte : voyez, madame, ce qu'il convient de faire; mon courage est prêt à vous servir. — Il est certain, dit la Dolorida, que, d'ici au royaume de Candaya, si l'on y va par terre, il y a cinq mille lieues, à deux lieues près, de plus ou de moins; mais, si l'on y va par les airs, en ligne droite, il n'y en a que trois mille deux cent vingt-sept. Or, vous saurez que Malambruno me dit que, lorsque ma bonne fortune m'aurait fait trouver le chevalier mon libérateur, il lui enverrait une monture bien meilleure et moins vicieuse qu'un cheval de louage; car c'est le même cheval de bois sur lequel le vaillant Pierre enleva la belle Magalone : il se dirige par une cheville qu'il a au front et qui lui sert de frein, et vole dans les airs avec une telle vitesse qu'on dirait que tous les diables l'emportent. Ce cheval, suivant une ancienne tradition, fut fabriqué par le sage Merlin; il le prêta à Pierre, son ami, qui s'en servit pour faire de grands voyages, et pour enlever, comme je vous l'ai dit, la belle Magalone, qu'il transporta dans les airs, laissant dans la stupéfaction tous ceux qui, de la terre, le regardaient; mais Merlin ne prêtait ce précieux cheval qu'à ceux qu'il aimait ou qui le payaient le mieux, et, depuis Pierre de Provence jusqu'à présent, on n'a pas su que personne s'en soit servi. Malambruno s'en est emparé par son art : il le tient en son pouvoir, et s'en sert pour ses différents

voyages dans les quatre parties du monde. Il est ce matin en France, demain dans le Potosi. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que ce cheval ne mange ni ne dort, ni n'use ses fers; il va l'amble dans les airs, sans ailes, et son allure est si douce que celui qu'il porte peut tenir dans ses mains une tasse pleine d'eau sans en répandre une goutte, et voilà pour quoi la belle Magalane aimait tant à monter dessus. — S'il est question d'aller doucement, dit Sancho, quoiqu'il ne vole pas par les airs, mon âne le disputerait sur terre à toutes les montures de l'univers. »

Tout le monde se mit à rire, et la Dolorida continua : « Ce cheval, si Malambruno a l'intention de mettre fin à nos maux, sera ici au plus une demi-heure après la chute du jour; car il m'a dit que le signal auquel je reconnaitrai que j'ai trouvé le chevalier désiré, serait de voir paraître le cheval. — Et combien de personnes ce cheval peut-il porter ? demanda Sancho. — Deux, répondit la Dolorida, l'une en selle et l'autre sur la croupe; et, pour l'ordinaire, ce sont le chevalier et l'écuyer, lorsqu'il n'y a point de demoiselle enlevée. — Et comment s'appelle-t-il ? — Il ne s'appelle ni Pégase, comme celui de Bellérophon; ni Bucéphale, comme le coursier d'Alexandre; ni Brillador, comme celui de Roland furieux; ni Bayard, comme le cheval de Renaud de Montauban; ni Frontin, comme celui de Roger; ni Bootès ou Péritoa¹, comme les chevaux du Soleil; ni Orélie, comme celui que montait le malheureux Rodrigue, dernier roi des Goths, lorsqu'il perdit la couronne et la vie. — Je parie, interrompit Sancho, que, puisqu'on ne lui a donné le nom d'aucun de ces chevaux célèbres, il ne s'appelle pas non plus Rossinante, nom du cheval de mon maître, nom supérieur en qualités à tous ceux que vous venez d'indiquer. — Vous avez dit vrai, répondit la comtesse barbe; mais, avec tout cela, son nom lui va fort bien, car il s'appelle *Chevillard le Léger*², à cause de la *cheville* qu'il a au front, et de la *légèreté* de son allure : ainsi, son nom est tout

¹ Ce n'est pas Péritoa, mais Pyroëis, que se nommait l'un des quatre chevaux du Soleil. Quand à Bootès ou le Bouvier, c'est une constellation située près de la grande ourse.

² *Clavileno el Aligero*, de *clavija* et *leno*.

aussi convenable que celui de Rossinante. — Le nom ne me déplait pas, dit Sancho ; mais je voudrais bien savoir avec quel frein ou quelle bride on le dirige. — Je vous l'ai déjà dit, répondit la Trifaldi, c'est avec la cheville : en la tournant de côté ou d'autre, le cavalier dirige sa monture comme il veut, soit au haut des airs, soit en rasant le sol, soit en gardant un juste milieu, qui est ce que l'on doit faire dans toutes les actions bien ordonnées. — Je voudrais déjà le voir, dit Sancho ; mais, penser que je monte dessus, soit en selle, soit sur la croupe, c'est chercher des poires sous un orme : j'ai déjà bien de la peine à me tenir sur mon âne, avec un bât plus doux que de la soie, et l'on voudrait que je me misse sur la croupe d'un cheval de bois, sans coussin, ni tapis ! Par Dieu ! je n'ai pas envie de me moudre pour ôter les barbes à qui que ce soit : que chacun se rase comme il l'entend ; pour moi, je n'ai nullement envie d'accompagner mon maître dans ce voyage ; d'ailleurs, pour la tonte de ces barbes, je ne saurais lui être utile, comme je le suis pour le désenchantement de madame Dulcinée. — Si fait, ami, dit la Trifaldi ; vous nous êtes même si nécessaire que, sans vous, nous ne pouvons rien. — En voici d'une autre, reprit Sancho : qu'ont à voir les écuyers dans les aventures de leurs maîtres ? en doit-il savoir l'honneur ? est-ce à nous à supporter le travail ? Mort de ma vie ! si du moins les historiens disaient : Tel chevalier a mis à fin telle ou telle aventure avec l'aide de son écuyer, sans lequel il lui était impossible de la terminer. Mais ils se contentent d'écrire : « Don Paralipoménon des trois Étoiles acheva l'aventure des six lutins, sans nommer seulement la personne de son écuyer, qui était présent à tout, pas plus que s'il n'eût jamais existé. Je vous le répète, seigneurs, mon maître peut bien s'en aller tout seul, et grand bien lui fasse : moi, je resterai dans la compagnie de madame la duchesse, et il pourra bien se faire que, quand le seigneur don Quichotte reviendra, il trouve l'affaire de madame Dulcinée aux trois quarts terminée, car, dans mes moments de loisir, j'ai l'intention de me donner tant de coups de fouet qu'il ne me restera pas un poil. — Mais, avec tout cela, bon Sancho, dit la duchesse, il faut pourtant bien que vous accom-

pagniez votre maître s'il a besoin de vous ; tous les gens de bien vous en prieront : il n'est pas convenable que, par une crainte déplacée, vous laissiez si mal peuplés les visages de ces dames. — En voici d'une autre, encore une fois, répondit Sancho ; si encore cette charité devait se faire pour quelque demoiselle recluse, ou pour quelque petite fille de la doctrine, un homme pourrait s'aventurer à supporter quelque peine ; mais souffrir pour ôter la barbe à des duègnes, au diable ! j'aimerais mieux les voir toutes barbues, depuis la grande jusqu'à la plus petite, depuis la plus minaudière jusqu'à la plus pimpante. — Vous n'aimez pas les duègnes, ami Sancho, dit la duchesse ; vous tenez beaucoup à l'opinion de l'apothicaire de Tolède, et, en vérité, vous avez tort : j'ai chez moi des duègnes dignes de servir de modèles, témoin doña Rodriguez, ici présente ; je n'en dirai pas davantage. — Que Votre Excellence achève, dit la dame Rodriguez ; Dieu connaît la vérité de tout ; nous autres duègnes, bonnes ou mauvaises, barbues ou imberbes, nos mères nous ont enfantées comme les autres femmes ; et, puisque Dieu nous a mises au monde, il sait bien pourquoi. Je me fie plus à sa miséricorde qu'à la barbe de personne. — C'en est assez, dame Rodriguez, dit don Quichotte ; que madame Trifaldi et ses compagnes prennent courage : j'espère que le ciel regardera leurs maux en pitié, et que Sancho fera ce que je lui commanderai. Vienne seulement Chevillard, et que je me voie aux prises avec Malambruno : aucun rasoir ne raserait vos barbes avec plus de facilité que j'abattraï de dessus ses épaules la tête de ce géant. Dieu souffre les méchants, mais ce n'est pas pour toujours. — Ah ! s'écria la Dolorida, puissent les étoiles des régions célestes regarder avec des yeux bénins Votre Grandeur, vaillant chevalier, et donner à votre courage autant de prospérité que de force, afin que vous soyez toujours le rempart et le bouclier de la caste abattue et méprisée des duègnes, abominée par les apothicaires, frondée par les écuyers, et escroquée par les pages ! Que maudite soit l'imbécile qui, la première à la fleur de son âge, aima mieux se faire duègne que religieuse ! Malheureuses que nous sommes ! quand nous viendrions en ligne directe, de mâle en mâle, d'Hector de Troie,

nos maîtresses ne daigneraient pas nous honorer d'un *vous*, quand il devrait les faire reines. O géant Malambruno ! quoique tu sois enchanteur, tu es fidèle à tes promesses : envoie-nous l'incomparable Chevillard, afin que nos maux aient un terme ; si la chaleur arrive, et que nos barbes restent, malheur à nous ! » La Dolorida proféra ces mots avec tant d'émotion qu'elle fit pleurer tous les assistants, et surtout Sancho, qui résolut dans son cœur d'accompagner son maître jusqu'au bout du monde, si de lui dépendait de faire tomber la laine de ces visages vénérables.

CHAPITRE XLI.

ARRIVÉE DE CHEVILLARD ET FIN DE CETTE LONGUE HISTOIRE.

Enfin la nuit arriva, et avec elle l'instant où devait venir le fameux cheval Chevillard, dont le retard inquiétait déjà don Quichotte : car, en ne le voyant pas paraître, il ne savait si cette aventure ne regardait pas un autre chevalier que lui, ou si Malambruno hésitait à se mesurer avec lui. Mais, tout à coup, on vit entrer dans le jardin quatre sauvages tout couverts de lierre, qui portaient sur leurs épaules un grand cheval de bois ; ils le posèrent à terre et l'un d'eux dit : « Que le chevalier qui en aura le courage monte sur cette machine. — Alors ce ne sera pas moi, dit Sancho, car je n'ai point de courage, et je ne suis pas chevalier. » Le sauvage continua : Que l'écuyer, s'il y en a un, monte en croupe, et qu'il ait confiance au vaillant Malambruno, car il n'a nulle embûche à craindre, ni autre chose à redouter que l'épée de l'ennemi. Il n'y a qu'à tourner la cheville qui est au cou du cheval : il les conduira par les airs à l'endroit où est Malambruno ; mais, comme la prodigieuse élévation où ils vont se trouver pourrait leur causer des étourdissements, il convient de leur ban-

der les yeux. Quand le cheval hennira, ce sera le signal de la fin de leur voyage. » Cela dit, les sauvages laissèrent là le cheval, et s'en retournèrent.

Quand la Dolorida aperçut le cheval : « Vaillant chevalier, dit-elle à don Quichotte, Malambruno a tenu sa parole : voici le cheval ; nous sentons croître notre barbe, et, par chacun des poils qui la composent, nous vous conjurons de nous raser ou nous tondre : il ne faut pour cela que monter là-dessus avec votre écuyer, et donner un heureux commencement à votre nouveau voyage. — Je le ferai, comtesse Trifaldi, de bon cœur et de grand courage, dit don Quichotte ; je monterai sans selle et sans éperon, pour ne point me retarder, tant j'ai d'impatience de vous voir, madame, ainsi que toutes vos compagnes, sans barbe. — Et moi, dit Sancho, je ne le ferai ni de bon ni de mauvais gré, en aucune manière ; et si cette tonsure ne peut s'opérer sans que l'on monte en croupe, mon maître peut bien chercher un autre écuyer qui l'accompagne, ou ces dames un autre moyen de se polir le visage : je ne suis point sorcier, pour voler ainsi dans les airs. Et que diraient mes insulaires, s'ils savaient que leur gouverneur se promène dans les espaces imaginaires ? D'ailleurs, comme il y a trois mille et tant de lieues d'ici à Candaya, si le cheval se lasse ou que le géant se fâche, nous mettrons à revenir une demi-douzaine d'années, et il n'y aura plus ni île ni flot qui me connaisse. Et puis on dit, en commun proverbe, que dans le retard est le danger, et que, quand on nous donne la vache il faut en saisir la corde. N'en déplaise aux barbes de ces dames, saint Pierre est fort bien à Rome, je veux dire que je me trouve bien dans cette maison, où l'on me traite si bien, et dont le maître me fait espérer le bonheur d'être gouverneur. — Ami Sancho, lui dit le duc, l'île que je vous ai promise n'est ni mobile ni fugitive : elle a, dans les entrailles de la terre, de si profondes racines que les plus grands efforts ne sauraient la déranger d'où elle est. D'un autre côté, vous n'ignorez pas qu'il n'est aucune espèce d'office un peu important qui ne s'achète par quelque restriction plus ou moins forte : celle que j'exige de vous pour le gouvernement, c'est d'accompagner votre maître don Quichotte, pour donner com-

mencement et fin à cette mémorable aventure. Montez donc sur Chevillard, et revenez avec toute la promptitude qu'on peut attendre de lui. Si la fortune contraire vous obligeait de revenir à pied comme un pèlerin, allant de maison en maison, d'hôtellerie en hôtellerie, en quelque temps que vous reveniez, vous trouverez votre île où vous la laissez, et vos insulaires toujours prêts à vous recevoir pour gouverneur : ma volonté est invariable ; en douter, Sancho, ce serait faire une injure notable au vif désir que j'ai de vous être utile. — N'en dites pas davantage, seigneur, répondit Sancho : je ne suis qu'un pauvre écuyer, je ne saurais répondre à tant de courtoisie. Que mon maître monte, qu'on me bande les yeux, qu'on me recommande à Dieu, et qu'on me dise si, lorsque je serai là-haut, je pourrai invoquer notre Seigneur et les anges. — Oui, sans doute, dit la Trifaldi, vous pourrez invoquer qui vous voudrez : Malambruno, quoique enchanteur, est chrétien ; il fait ses enchantements avec beaucoup de prudence et de discernement, sans s'attirer de reproches. — Ainsi soit-il, reprit Sancho ; Dieu me soit en aide et la Sainte-Trinité de Gaète. — En vérité, dit don Quichotte, depuis la mémorable aventure des moulins à foulons, je n'ai jamais vu Sancho si effrayé que dans ce moment ; et, si j'étais aussi susceptible que d'autres, sa pusillanimité pourrait amollir mon courage. Mais écoute, Sancho, avec la permission de la compagnie, je voudrais te dire deux mots. »

Il mena son écuyer sous les arbres du jardin, et, lui prenant les mains : « Tu vois, frère Sancho, lui dit-il, le long voyage que nous allons entreprendre ? Dieu sait quand nous en reviendrons, et quel loisir nous laisseront les affaires : ainsi je voudrais bien que tu te retirasses un moment dans ta chambre, comme si tu allais chercher quelque chose de nécessaire pour la route, et qu'en peu de temps tu te donnasses cinq ou six cents coups de fouet, en déduction des trois mille trois cents auxquels tu t'es engagé : tu en tiendrais compte ; car, chose commencée est à moitié achevée. — Par Dieu, seigneur, répondit Sancho, il faut que vous soyez fou ; vous ressemblez à celui dont on dit : Tu me vois en peine, et tu me demandes ma fille ! Il faut, dans ce moment-ci, que j'aille à



cheval sur une table rase, et vous voulez que je me déchire le derrière à coup de fouet ! En vérité, en vérité, vous perdez la tête. Allons raser ces dames : au retour, je vous promets de m'employer tellement pour sortir de mon obligation, que vous aurez sujet d'être content ; pour le présent, n'en parlons plus. — Cette promesse me console, bon Sancho, dit don Quichotte, je suis persuadé que tu la tiendras, car, quoique tu sois un peu simple, tu es sincère et véridique. — Je suis brun et non pas vert, dit Sancho ; mais, quand même je serais bariolé, je tiendrais ma parole. »

Ils retournèrent vers Chevillard. « Allons, Sancho, dit don Quichotte en s'en approchant, bande-toi les yeux, et monte. Celui qui nous envoie chercher des contrées si lointaines, n'a pas l'intention de nous abuser : quelle gloire lui reviendrait-il de tromper ceux qui se fient à lui ? et, quand les choses ne tourneraient pas aussi bien que je l'espère, la gloire d'avoir entrepris une telle aventure est à l'abri de toute critique. — Allons, seigneur, répondit Sancho, j'ai sur le cœur les larmes et les barbes de ces dames, et je ne mangerai pas une bouchée qui me profite, jusqu'à ce que je les voie dans leur premier état. Mais montez vous-même le premier : car, puisque je dois aller en croupe, il est clair que celui qui va sur la selle doit monter avant l'autre. — Tu as raison, répondit don Quichotte, et tirant de sa poche un mouchoir, il pria la Dolorida de lui bander les yeux ; mais un instant après il leva le bandeau, en disant : Si j'ai bonne mémoire, j'ai lu dans Virgile ce qu'il rapporte du Palladium de Troie : c'était un cheval de bois que les Grecs offrirent à la déesse Pallas, et qui renfermait dans ses flancs des cavaliers armés, lesquels, ensuite, détruisirent la ville : il serait bon de voir ce que Chevillard a de bon dans son estomac. — Ce n'est pas la peine, reprit la Dolorida ; je suis caution que Malambruno n'est ni malicieux ni traître : que Votre Seigneurie monte sans aucune crainte, je prends sur moi le mal qui peut vous arriver. »

Don Quichotte réfléchit que, s'il insistait, ce serait faire suspecter son courage : ainsi, sans plus faire d'objection, il monta sur Chevillard, et mit la main sur la cheville, qui

tournait facilement. Comme il n'avait point d'étriers, ses jambes pendaient, et il ressemblait à une figure de tapisserie de Flandre, représentant un triomphe romain. Ensuite, Sancho se mit en devoir de monter, mais lentement et de mauvaise grâce : il s'arrangea le mieux qu'il put sur la croupe; et, la trouvant passablement dure, il demanda au duc s'il ne pourrait pas avoir quelque coussin, quelque oreiller, fût-ce de l'estrade de la duchesse ou du lit de quelque page, car, disait-il, la croupe du cheval est plutôt de marbre que de bois. La Trifaldi répondit que Chevillard ne souffrait aucun ornement, aucun harnais sur lui; que, si Sancho voulait, il pouvait se mettre à la manière des femmes, pour ne pas tant sentir la dureté du siège. Sancho le fit, se laissa bander les yeux, dit adieu à la compagnie; mais un moment après, il se découvrit, et regardant tout le monde, les larmes aux yeux, il conjura chacun de dire pour lui des *Pater* et des *Ave*, afin que Dieu les assistât à leur tour, s'ils se trouvaient dans une semblable transe. « Poltron, dit don Quichotte, es-tu donc au gibet ou au dernier terme de la vie, pour faire de semblables demandes? N'es-tu pas, lâche créature, assis à l'endroit même qu'occupait la belle Magalona, et dont elle descendit, non pour être enterrée, mais pour monter sur le trône de France, si les historiens ne sont pas menteurs? Et moi, qui te touche, ne puis-je pas me comparer au vaillant Pierre, puisque j'occupe la même place que lui? Couvre-toi, couvre-toi les yeux, animal sans courage, et qu'il ne te sorte plus de la bouche de si lâches paroles, du moins en ma présence. — Recouvrez-moi donc, dit Sancho; et, puisqu'on ne veut pas que je me recommande à Dieu, ni que j'y sois recommandé, je crains fort que nous ne rencontrions là haut quelque légion de diables qui nous mèneront à Péralvillo¹. » Ils se bandèrent les yeux, et don Quichotte, se trouvant bien en selle, tourna la cheville; aussitôt toutes les duègnes et les assistants se mirent à crier : « Dieu te conduise, valeureux chevalier ! Dieu te conduise, Dieu t'accompagne, écuyer intrépide ! Vous fendez l'air plus vite qu'une flèche, et vous ravissez d'admira-

¹ Péralvillo, village voisin de Ciudad Real, où l'on exécutait les voleurs de grands chemins que condamnait à mort la justice de Tolède.

tion tous ceux qui vous regardent d'en bas. Tiens-toi bien, vaillant Sancho ; tu ne fais que remuer ; prends garde de tomber : ta chute serait plus terrible que celle du jeune téméraire qui voulut conduire le char du soleil. » Sancho entendait ces discours ; et, tout en serrant fortement son maître dans ses bras, il lui disait : « Seigneur, je ne sais pourquoi ces gens-là disent que nous nous élevons si haut : leur voix vient jusqu'à nous, et l'on dirait qu'ils parlent à nos oreilles. — Ne t'en rapporte point à cela, Sancho, parce que, comme cette manière d'aller est hors des voies ordinaires, tu t'élèverais à mille lieues que tu entendrais toujours la voix. Mais ne me serre donc pas tant, tu me feras tomber. En vérité, je ne sais qui te trouble et t'épouvante ; je jure bien que, de ma vie, je je n'ai jamais monté cheval aussi doux que celui-là : on dirait qu'il ne bouge pas de place. Chasse donc tes craintes, ami : les choses vont comme elles doivent aller ; nous avons le vent en poupe. — C'est la vérité, répondit Sancho, car, de ce côté-ci, je sens un si grand vent qu'on dirait que mille soufflets sont braqués contre nous. » Il ne se trompait pas, car, avec de grands soufflets, on lui faisait du vent ; le duc, la duchesse et le majordome avaient si bien conduit la plaisanterie, qu'il n'y manquait rien pour la rendre parfaite. Don Quichotte, ayant à son tour senti le vent : « Sans doute, dit-il, nous voici parvenus à la seconde région de l'air, où se forment la grêle, la neige, les éclairs, le tonnerre ; les rayons du soleil se forment dans la troisième ; et, si nous allons toujours ainsi montant, nous arriverons promptement à la région du feu, car je ne sais comment modérer cette cheville pour ne pas aller où nous serions consumés. » En ce moment, avec des étoupes enflammées, et autres matières combustibles et faciles à éteindre, placées au bout de longs roseaux, on commença à leur chauffer la figure. Sancho, sentant la chaleur : « Que je meure, dit-il, si nous ne sommes pas déjà dans le pays du feu, ou bien près ; j'ai la moitié de ma barbe grillée. J'ai bien envie de me découvrir pour voir où nous sommes. — Garde-t'en bien, répondit don Quichotte : souviens-toi de l'histoire véridique du licencié Torralba, que les diables emportèrent par les airs, à cheval sur un bâton, et les yeux

fermés. En douze heures il fut à Rome, se reposa dans la Torre de Nona, qui est une rue de la ville, y vit tout le tumulte de la mort du connétable de Bourbon, et le lendemain matin était de retour à Madrid, où il raconta tout ce qu'il avait vu : il disait que, tandis que le diable le transportait en l'air, il lui commanda d'ouvrir les yeux ; qu'il se vit si près du corps de la lune qu'il pouvait la toucher avec la main ; mais qu'il n'osa pas regarder du côté de la terre, de peur que la tête ne lui tournât. Ainsi, Sancho, nous ne devons point nous découvrir les yeux : celui qui s'est chargé de nous, en répond. Peut-être ne nous élevons-nous ainsi que pour retomber sur le royaume de Candaya, comme font le sacre et le faucon, quand du haut des airs ils fondent sur le héron : car, quoique il ne nous semble pas qu'il y ait une demi-heure que nous sommes partis du jardin, crois-moi, nous devons avoir fait bien du chemin. — Je ne sais au juste ce qu'il en est, répondit Sancho Pança ; tout ce que je puis dire, c'est que, si madame Madeleine ou Magalone se contentait de la croupe de Chevillard, il fallait qu'elle n'eût pas la peau bien tendue. »

Le duc, la duchesse et toute la compagnie ne perdaient pas un mot de la conversation de nos deux braves, ce qui ne les divertissait pas peu. Mais, cependant, voulant terminer heureusement une aventure aussi bien combinée, ils mirent, avec des étoupes, le feu à des fusées dont était plein le corps de Chevillard : la machine fut enlevée au milieu d'un fracas épouvantable, et retomba par terre avec don Quichotte et Sancho, à moitié grillés. En même temps, la Trifaldi et tout l'escadron barbu disparurent du jardin, et le reste de la compagnie se jeta à plat-ventre par terre, comme des êtres évanouis de trayer. Don Quichotte et Sancho, en assez mauvais état, se découvrirent les yeux, regardèrent de tous côtés, et ne furent pas médiocrement surpris de se retrouver dans le jardin d'où ils étaient partis, et de voir tant de gens étendus par terre ; mais, ce qui les étonna encore plus, ce fut d'apercevoir, au bout du jardin, une grande lance fichée en terre, à laquelle était attaché, avec deux cordons de soie verte, un parchemin blanc sur lequel on lisait, en grosses lettres :

« L'illustre chevalier don Quichotte de la Manche a mis
« à fin l'aventure de la comtesse Trifaldi, autrement dite la
« duègne Dolorida et compagnie. Il a suffi qu'il l'entreprit.
« Malambruno se tient pour content et satisfait. Les barbes
« de ces dames sont déjà tondues, leurs visages lisses, et le
« roi Clavijo avec la reine Antonomasie rétablis dans leur
« premier état. Lorsque la fustigation de l'écuyer sera
« accomplie, la blanche colombe se verra délivrée des serres
« empestées des perfides gerfaux qui la poursuivent, et dans
« les bras de son langoureux amant : ainsi l'ordonne le sage
« Merlin, le prototype des enchanteurs. »

En lisant ces mots, don Quichotte comprit aisément qu'il était question du désenchantement de Dulcinée : il rendit grâce au ciel d'avoir, avec si peu de danger, mis à fin une si grande aventure, et d'avoir poli les visages des vénérables duègnes, qu'il n'apercevait plus. Se levant ensuite, il alla vers l'endroit où le duc et la duchesse feignaient d'être évanouis ; et, prenant le duc par la main : « Bon courage, bon seigneur, lui dit-il ; tout ceci n'est rien : l'aventure est terminée sans danger, comme le prouve l'écriteau que voilà. » Le duc parut revenir à lui peu à peu, comme un homme qui sort d'un profond sommeil ; la duchesse et tous les autres en firent autant, avec des démonstrations si naturelles d'ébahissement, qu'il n'était personne qui n'eût cru véritable une farce faite à plaisir. Le duc, les yeux encore à demi fermés, lut l'écriture ; et aussitôt, se jetant dans les bras de don Quichotte, il lui dit qu'il était le plus excellent chevalier qu'on eût jamais vu. Sancho cherchait de tous ses yeux la Dolorida, pour voir quelle figure elle avait sans barbe, et si elle était aussi belle qu'elle avait bonne mine ; mais on lui dit qu'au moment où Chevillard, tout enflammé, s'était précipité vers la terre, la Trifaldi, suivie de tout l'escadron des duègnes, avait disparu, et qu'elles n'avaient plus un seul poil de barbe. La duchesse demanda à Sancho ce qui lui était arrivé dans un si long voyage. « Madame, dit-il, je sentis que nous volions dans la région du feu, comme l'assurait mon maître : je voulus me découvrir un peu les yeux, il n'y voulut pas consentir ; mais moi, qui suis un animal

curieux, impatient de savoir ce qui se trouvait sur mon chemin, je levai tant soit peu mon mouchoir au-dessus du nez, sans que personne le vit, et j'aperçus la terre, qui ne me parut pas plus grosse qu'un grain de moutarde, et les hommes qui marchaient dessus pas plus gros que des noisettes, ce qui prouve à quelle hauteur nous étions — Faites attention à ce que vous dites, ami Sancho, reprit la duchesse ; vous avez vu les hommes et non la terre : car si celle-ci était grosse comme un grain de moutarde et les hommes comme des noisettes, il est clair qu'un seul homme devait couvrir tout le globe. — Vous avez raison, dit Sancho ; cependant, je le découvris par un petit côté, et je le vis tout entier. — Mais, Sancho, par un petit côté l'on ne saurait voir un objet tout entier. — Je n'entends rien à toutes ces visions ; mais veuillez faire attention que, puisque nous volions par enchantement, par enchantement aussi je pouvais voir toute la terre et tous les hommes, de quelque côté que je les regardasse. Et, si vous ne voulez pas me croire, encore moins croirez-vous qu'en me découvrant ainsi, je me vis si près du ciel qu'il ne s'en fallait pas d'un palme et demi que je n'y touchasse, et je puis vous jurer, madame, qu'il est bien grand. Nous nous trouvions alors dans l'endroit où sont les sept chèvres¹ : comme, dans mon enfance, j'ai été chevrier dans mon pays, je jure sur mon âme qu'aussitôt que je les vis, il me prit envie de m'entretenir un peu avec elles ; et, si je ne l'avais pas fait, je crois que je serais mort de chagrin. Je cédai donc à mon envie : et, sans rien dire à personne, ni même à mon maître, je descendis bonnement et doucement de dessus Chevillard, puis je me mis à causer près de trois quarts d'heure avec des chèvres, qui sont comme des giroflées ou d'autres fleurs ; et cependant Chevillard ne bougea pas de place. — Et pendant que le bon Sancho s'entretenait avec les chèvres, dit le duc, que faisait le seigneur don Quichotte ? — Comme toutes ces choses sont contre l'ordre de nature, répondit celui-ci, l'on ne doit pas s'étonner de ce que dit Sancho. Pour moi, je ne me suis découvert ni en haut ni en bas ; je n'ai vu ni le ciel, ni la terre, ni la mer

¹ Constellation des Pléiades.

ni les sables ; j'ai bien senti que nous passions par la région de l'air, et que nous approchions du feu ; mais que nous ayons passé celle-ci, je ne puis le croire : la région du feu est entre le ciel de la lune et la dernière région de l'air ; ainsi, nous n'aurions pas pu nous trouver où sont les sept chèvres dont parle Sancho, sans être consumés ; et, puisque nous ne le sommes point, ou Sancho ment, ou il a rêvé. — Je n'ai ni menti ni rêvé, répondit Sancho : demandez-moi le signalement de ces chèvres, et vous verrez si je dis la vérité ou non. — Et comment sont-elles faites ? demanda la duchesse. — Madame, répondit Sancho, il y en a deux vertes, deux bleues, deux rouges et une bariolée. — Voilà, dit le duc, une nouvelle espèce de chèvre ; et, dans notre région de la terre, on n'en voit point de ces couleurs. — Sans contredit, répondit Sancho : aussi y a-t-il de la différence entre les chèvres du ciel et celles de la terre. — Dites-moi, Sancho, demanda le duc, parmi ces chèvres, avez-vous vu quelque bouc ? — Non, seigneur ; j'ai ouï dire qu'ils ne passent pas les cornes de la lune. »

On ne fit pas d'autres questions à Sancho, parce qu'on vit qu'il était en train de raconter des nouvelles de tout le ciel et de ce qui s'y passait, sans avoir bougé du jardin. Telle fut la fin de l'aventure de la duègne Dolorida, qui donna de quoi rire au duc et à la duchesse, non seulement pour le moment, mais pour toute leur vie, et fournit à Sancho de quoi raconter pendant des siècles, s'il eût vécu longtemps. Quant à don Quichotte, il dit, en s'en allant, à l'oreille de Sancho : « Puisque tu prétends que l'on croie ce que tu as vu dans le ciel, j'entends de même que tu croies ce que j'ai vu dans la caverne de Montésinos : je ne t'en dis pas davantage. »

CHAPITRE XLII.

CONSEILS QUE DONNA DON QUICHOTTE A SANCHE PANÇA, AYANT QUE CELUI-CI PARTIT POUR GOUVERNER SON ILE, AVEC D'AUTRES CHOSES DIGNES DE REMARQUE.

Le duc et la duchesse furent tellement satisfaits de l'heureuse issue de l'aventure de la Dolorida, qu'ils résolurent de continuer leurs plaisanteries, voyant avec quelle facilité leurs hôtes les prenaient pour argent comptant. Ayant donc arrêté d'avance tout ce que leurs gens devaient observer à l'égard de Sancho, comme gouverneur, le lendemain du voyage de Chevillard, le duc dit à Sancho qu'il s'apprêtât pour aller dans son gouvernement, car les insulaires l'attendaient comme l'eau du mois de mai. Sancho fit la révérence, et répondit : « Depuis que je suis monté au ciel, et que, considérant la terre du haut du firmament, je l'ai vue si petite, mon désir d'être gouverneur s'est un peu modéré : car, quelle grandeur peut-il y avoir à régner sur un grain de moutarde ? quelle dignité, quel honneur y a-t-il à commander une demi-douzaine d'hommes gros comme des noisettes ? du moins il ne m'a pas paru y en avoir davantage sur la terre. Si Votre Seigneurie voulait me donner une petite partie du ciel, ne fût-elle que d'une demi-lieue, je la préférerais de beaucoup à la plus grande île du monde. — Ami Sancho, répondit le duc, je ne saurais vous donner une partie du ciel, ne fût-elle pas plus grande que l'ongle ; de tels dons n'appartiennent qu'à Dieu. Je vous donne ce que je peux : c'est une île parfaite, ronde, bien proportionnée, surtout abondante et fertile, avec laquelle, si vous savez vous conduire, vous pourrez joindre aux richesses de la terre celles du ciel. — Ainsi soit-il, répondit Sancho ; vienne donc l'île, je tâcherai de gouverner de telle sorte, qu'en dépit de tous les mauvais garnements, je monterai au ciel. Ce que j'en dis n'es pas

pour sortir de ma sphère et m'élever au-dessus, mais seulement parce que je veux savoir ce que c'est d'être gouverneur. — Si vous en tâtez une fois, dit le duc, vous ne voudrez jamais quitter cet état, car c'est une chose bien douce que de commander et d'être obéi. Lorsque votre maître sera empereur (car il doit l'être, sans doute, à en juger par ses exploits), je suis sûr qu'il regrettera le temps qu'il aura passé sans l'être. — Seigneur, répondit Sancho, j'imagine que ce doit être une bonne chose que de commander, ne fût-ce qu'à un troupeau de moutons. — Que je meure, dit le duc, si vous ne savez pas un peu de tout; j'espère que vous serez aussi bon gouverneur que le promet votre bon jugement; mais laissons cela. Je vous avertis que demain vous partirez pour votre gouvernement : ce soir on doit préparer vos équipages, le train qui vous convient, et tout ce qui est nécessaire pour la route. — Que l'on m'habille comme on voudra, répondit-il, je n'en serai pas moins Sancho Pança. — Sans doute, dit le duc; cependant, le costume doit être en rapport avec l'état qu'on exerce : il ne serait pas convenable qu'un jurisconsulte fût habillé comme un soldat, ni un soldat comme un prêtre. Vous, Sancho, vous serez vêtu moitié en homme de lettres, moitié en capitaine, parce que dans l'île que je vous donne, les lettres et les armes, les armes et les lettres doivent être réunies. — J'ai peu de lettres, dit Sancho, car je ne sais même pas l'ABC; mais il me suffit d'avoir dans la mémoire le *Christus* pour être un bon gouverneur. Pour les armes, je manierai celles qu'on me donnera, jusqu'à ce que je tombe, et à la grâce de Dieu! — Avec d'aussi bons principes, Sancho, répondit le duc, vous ne pouvez vous tromper. »

En ce moment, arriva don Quichotte, qui, apprenant ce qui se passait, et avec quelle hâte Sancho partait pour son gouvernement, le prit par la main, avec la permission du duc, le mena dans sa chambre, dans l'intention de lui donner des conseils sur l'art de gouverner, ferma la porte, le fit asseoir presque malgré lui, et lui parla en ces termes :

« Ami Sancho, je rends au ciel des grâces infinies de ce qu'avant même que la Fortune m'ait été favorable, elle vient

à ta rencontre pour te faire part de ses dons. Moi qui m'en remettais à un sort heureux pour reconnaître tes services, je me vois encore dans les préliminaires de l'attente ; et toi, avant le temps, et contre toute probabilité, tu vois tes désirs accomplis : c'est ainsi que les uns intriguent, importunent, sollicitent, se lèvent matin, font des supplications sans se rebuter, et toutefois n'obtiennent pas ce qu'ils demandent ; tandis qu'un autre, sans savoir pourquoi ni comment, obtient la charge, l'office auquel les autres prétendaient. Ainsi, mon fils, il n'est que trop vrai que, dans les sollicitations, il y a une bonne et une mauvaise fortune. Toi, qui près de moi, sans doute, n'est qu'un lourdaud, sans te lever matin, sans passer les nuits, sans faire aucune démarche, par le seul vent que t'a soufflé la chevalerie errante, tu te vois, ni plus ni moins gouverneur d'une île, sans avoir rien fait pour l'obtenir. Ce que je t'en dis, Sancho, c'est afin que tu n'attribues point à tes mérites la faveur que tu as reçue, mais que tu rendes grâce au ciel qui dispose les choses favorablement, puis à l'éclat dont brille la profession de chevalier errant. Dispose ton cœur, ô mon fils ! à croire ce que je te dis ; écoute-moi, moi qui suis ton Caton, qui veux être ton conseil, ton guide, ta boussole, pour te diriger vers un port assuré sur cette mer orageuse où tu vas t'engouffrer : car les grands emplois ne sont autre chose qu'un abîme profond de confusion.

» Premièrement, ô mon fils ! tu dois craindre Dieu : dans cette crainte salutaire consiste la sagesse ; et, si tu es sage, tu ne saurais errer en rien.

» Secondement, aie sans cesse les yeux ouverts sur ta condition première, afin de te connaître toi-même, ce qui, de toutes les connaissances, est la plus difficile à acquérir. Par ce moyen, tu ne t'enfleras point comme la grenouille, qui voulut se faire aussi grosse que le bœuf : semblable au paon de la fable, tu verras la défectuosité de tes pieds, tu te souviendras que tu as gardé des pourceaux dans ton pays.

— Il est vrai, dit Sancho, mais ce fut quand j'étais petit. Devenu plus grand, je gardai les oies, et non les cochons. Au reste, il me semble que cela ne fait rien à la chose, car tous ceux qui gouvernent ne sont pas de race royale. — Tu as

raison, répondit don Quichotte; mais ceux qui ne sont pas d'extraction noble doivent tempérer la gravité des fonctions qu'ils exercent, par une douce popularité, qui, dirigée par la prudence, les met à l'abri de cette malicieuse médisance dont aucun état n'est exempt. Honore-toi, Sancho, de la bassesse de ta naissance; n'hésite pas à dire que tu descends de lapoureaux; car, en voyant que tu n'en rougis pas, personne ne songera à t'en faire rougir. Fais plus d'état d'être un humble vertueux qu'un pécheur superbe. Immense est le nombre de ceux qui, sortis d'une basse extraction, sont parvenus à la suprême puissance, impériale ou pontificale; je pourrais t'en citer mille exemples qui te fatigueraient. Considère, Sancho, que, si tu prends la vertu pour règle, si tu t'attaches à ne faire que des actions vertueuses, tu n'auras rien à envier à ceux qui sont nés princes et seigneurs; car on hérite de la noblesse; mais la vertu s'acquiert et vaut plus elle seule que tous les avantages de la naissance.

» Ainsi, lorsque tu seras dans ton île, si quelque parent vient te voir, ne le rebute pas, ne lui fais point affront: au contraire, fais-lui bon accueil, fête-le, divertis-le; par là, tu obéiras à la volonté du ciel, qui veut que nul ne méprise ce qu'il a fait, et tu te conformeras à ce qu'exige un bon naturel.

» Si tu fais venir ta femme auprès de toi (car il n'est pas bon que ceux qui remplissent longtemps les fonctions du gouvernement demeurent éloignés de leurs épouses), applique-toi à l'endocliner, à l'instruire, à polir sa rudesse naturelle: car, tout ce que peut acquérir un sage gouverneur, une femme sotte et rustique le lui fait perdre.

» Si, par hasard, tu deviens veuf, chose qui peut arriver, et que tes fonctions t'amènent à prendre une autre femme d'une condition plus relevée, ne la prends pas du moins pour qu'elle te serve d'hameçon et de ligne à pêcher¹, ou qui fasse semblant de refuser ce qu'elle brûle d'avoir²; car, je te le dis,

¹ C'est à dire qui prennent à toutes mains, comme la femme du juge dans les *Plaideurs* de Racine.

² Il y a dans l'espagnol: *y del no quiero de tu capilla*; cette expression fait allusion à cette façon de parler proverbiale: *no quiero, mas echadme lo en la capilla* (je n'en veux point, mais jetez-le dans mon capuchon): qui se dit de ceux qui font semblant de refuser ce qu'ils voudraient déjà tenir.

en vérité, tout ce que la femme du juge recevra retombera sur le compte de l'époux, au jour du jugement; et, après sa mort, il payera au quadruple des fautes qu'il n'avait point commises pendant sa vie.

» Ne te laisse jamais gouverner par ton caprice : c'est le propre des ignorants, qui se croient toujours plus d'esprit qu'aux autres.

» Aie, pour les larmes du pauvre, plus de compassion, mais non plus d'équité que pour les plaintes du riche.

» Efforce-toi de découvrir la vérité, à travers les promesses et les présents du riche, les sanglots et les importunités du pauvre.

» Toutes les fois que l'équité le permettra, n'accable point le coupable de toute la rigueur de la loi, car la réputation d'un juge sévère ne vaut pas mieux que celle d'un juge compatissant.

» Si tu laisses parfois s'abaisser la verge de la justice, que ce ne soit point sous le faix du présent, mais sous celui de la miséricorde.

» Si tu as à juger le procès d'un de tes ennemis, mets en oubli ses injures, et ne considère que la vérité des faits.

» Que jamais la passion ne t'aveugle dans la cause d'autrui : tes fautes, ou seraient sans remède, ou n'en pourraient avoir qu'aux dépens de ton bien et de ton honneur.

» Si quelque belle femme vient te demander justice, ferme l'œil à ses larmes, l'oreille à ses gémissements : examine scrupuleusement sa requête, si tu ne veux que ta raison se noie dans ses pleurs, et que ses sanglots étouffent ta vertu.

» Celui que tu dois punir d'un châtement, ne l'accable point d'injures : c'est bien assez de la peine du supplice, sans y ajouter de mauvaises paroles.

» Dans le coupable qui tombera sous ta juridiction, considère toujours la misère de l'homme, sujet aux aberrations d'une nature dépravée. En tout ce que tu pourras, sans blesser la justice, montre-toi clément et miséricordieux : car, quoique les attributs de Dieu soient tous égaux, cependant sa miséricorde brille d'un éclat plus doux que sa justice.

» En suivant ces préceptes, Sancho, tes jours seront longs, ta gloire éternelle, tes jouissances pures, ton bonheur indicible ; tu marieras tes enfants comme bon te semblera ; eux et leurs descendants posséderont des titres honorables ; tu vivras en paix, chéri, respecté de tout le monde ; ta vieillesse sera douce et tranquille, et, parvenu sans remords au terme de la vie, tes yeux seront fermés par les tendres et délicates mains de tes petits-neveux.

» Les conseils que je viens de te donner regardent la perfection de l'âme. Écoute maintenant ceux qui peuvent contribuer à l'ornement du corps. »

CHAPITRE XLIII

SUITE DES CONSEILS DE DON QUICHOTTE A SANCHE PANÇA.

En entendant ce discours de don Quichotte, qui ne l'eût pris pour un homme sage et doué d'un grand sens ? En effet, comme on a pu le voir dans plusieurs endroits de cette grande histoire, il ne déraisonnait que lorsqu'il était question de chevalerie : dans tout le reste il montrait un sens droit, un esprit lucide : de sorte qu'à tous moments ses actions démentaient ses discours, ses discours démentaient ses actions. Dans la suite des conseils qu'il donna à Sancho, il fit preuve d'un jugement sain, d'une grande sagesse. Sancho l'écoutait attentivement, s'efforçant de conserver dans sa mémoire ces avis salutaires, au moyen desquels il espérait arriver à bon port dans la pénible conduite de son gouvernement.

Don Quichotte poursuivit ainsi :

« Pour ce qui regarde le gouvernement de ta personne et de ta maison, Sancho, ce que je te recommande d'abord, c'est d'être propre et de te couper les ongles, sans les laisser croître comme certaines gens assez ignorantes pour croire que la longueur des ongles fait la beauté de la main : ignoble et dégoûtante manie, comme si cette rebutante excroissance qu'ils refusent d'abattre ne ressemblait pas plutôt aux serres d'un oiseau de proie qu'aux ongles d'un homme.

» Ne parais point en public en habit débraillé : cette négligence annonce un homme lâche, faible ; à moins qu'elle ne cache une grande dissimulation, comme on le pensa de Jules César.

» Examine prudemment ce que peut valoir ton office. S'il te suffit pour donner une livrée à tes gens, donne la honnête et profitable, plutôt qu'éclatante et riche ; répartis-la entre tes domestiques et les pauvres ; je veux dire que, si tu as de quoi habiller six pages, n'en habille que trois et puis trois pauvres ; ainsi tu auras des pages au ciel et sur la terre. Cette nouvelle manière de donner des livrées n'est point connue de ceux qui se livrent à une vaine gloriole.

» Ne mange ni ail ni oignon : leur mauvaise odeur ferait reconnaître la bassesse de ta naissance. Marche gravement, parle posément, mais de manière à ne pas avoir l'air de t'écouter, car toute affectation est vicieuse.

» Dîne peu, soupe encore moins : la santé de tout le corps dépend uniquement de l'estomac.

» Bois modérément : l'ivresse ne sait ni garder un secret ni tenir sa parole.

Ne mâche point des deux côtés, et garde-toi d'éructer devant personne (1).

» — Je n'entends point, seigneur, ce mot d'éructer, dit Sancho. — Éructer veut dire roter, ce qui est un des plus vilains mots de notre langue, quoique très expressif ; aussi ceux qui se piquent de bien parler se sont rapprochés du latin, et disent éructer au lieu de roter. Si quelqu'un ne comprend pas ces mots, il n'y a pas grand inconvénient : l'usage et le temps les introduisent peu à peu, et alors ils deviennent plus intelligibles ; cela s'appelle enrichir la langue, sur laquelle l'usage et le vulgaire ont tant de pouvoir.

» En vérité, seigneur, dit l'ancho, ce dernier conseil est un de ceux que je tâcherai le plus de retenir : car j'ai la vilaine habitude de roter souvent. »

» — Ensuite, Sancho, tu ne dois point mêler dans tes discours cette innombrable quantité de proverbes que tu dé bites

¹ Les Espagnols étaient, du moins autrefois, fort sujets à ce vilain défaut d'éducation

journellement : car, quoique les proverbes soient de courtes sentences, tu les tire quelquefois tellement par les cheveux, qu'ils ont plus l'air d'extravagances que de maximes. — A zela, dit Sancho, Dieu seul peut y remédier : car je sais plus de proverbes qu'il n'y en a dans un livre ; et quand je parle, ils me viennent tellement en foule à la bouche qu'ils se disputent à qui sortira le premier, et ma langue saisit le premier qu'elle rencontre, qu'il soit à propos ou non ; mais j'aurais soin désormais de ne dire que ceux qui conviendront à la dignité de ma place : en maison bien fournie, le souper est bientôt prêt ; qui donne les cartes ne les mêle pas ; qui sonne l'alarme est à l'abri du danger ; donner et posséder tiennent l'homme en cervelle. — Courage, Sancho, enfile, enchâsse, entasse des proverbes, personne ne t'en empêche : ma mère me châtie, et je fouette le sabot. Au moment où je te dis de supprimer tes proverbes, tu en lâches une kirielle qui se rapportent à ce que nous disons autant que les montagnes d'Ubéda. Ne t'ai-je pas dit qu'un proverbe cité mal à propos est déplaisant ? les entasser à tort et à travers rend le discours lâche et trivial.

» Quand tu monteras à cheval, ne te penche point sur l'arçon de la selle, ne lève point les jambes, ne les écarte point du ventre de la bête, et ne t'abandonne pas comme tu le fais sur ton âne : les différentes manières d'aller à cheval font le cavalier ou l'homme d'écurie.

» Sois modéré dans ton sommeil : qui ne se lève pas avec le soleil ne jouit point de la beauté du jour. Souviens-toi, Sancho, que la diligence est mère de la bonne fortune, et que la paresse, son ennemie, n'arrive jamais au but qu'elle désire.

» Écoute un dernier conseil, qui, quoiqu'il ne serve pas à la perfection du corps, mérite que tu le loges dans ta mémoire, car je crois qu'il ne te sera pas moins utile que les autres. Ne dispute jamais sur les familles, du moins pour les comparer entre elles, car nécessairement il y en aurait une plus distinguée que les autres : tu te ferais un ennemi de celui que tu aurais rabaissé, sans obtenir des autres aucune récompense.

» Ton nabillement doit se composer de chausses fermées, d'un long pourpoint, d'un manteau un peu plus long. Quant aux grègues, je trouve qu'elles ne conviennent ni à un chevalier ni à un gouverneur.

» Voilà, mon cher Sancho, tout ce que j'ai pour l'heure, à te conseiller. Suivant le temps et les circonstances, je te donnerai d'autres avis, pourvu que tu aies soin de m'informer de l'état de tes affaires. »

« Seigneur, répondit Sancho, je vois bien que tout ce que vous avez eu la bonté de me dire est pour mon bien ; mais à quoi me serviront vos conseils si je ne m'en rappelle aucun ? Pour ce qui est de me remarier et de pas laisser croître mes ongles, je m'en souviendrai. Mais, pour toutes ces bagatelles, entortillements et minuties, je n'y penserai pas plus qu'aux neiges de l'an passé. Ainsi, il sera nécessaire de me les donner par écrit, car, quoique je ne sache ni lire ni écrire, je les donnerai à mon confesseur, qui me les inculquera quand il en sera besoin. — Ah ! pécheur que je suis, dit don Quichotte, combien il est fâcheux qu'un gouverneur ne sache ni lire ni écrire ! Tu ne sais pas, Sancho, que, quand on voit un homme gaucher, ou qui ne sait pas lire, on en conclut, ou qu'il est fils de gens misérables et de la plus basse condition, ou qu'il est si pervers et d'un si mauvais naturel que la bonne doctrine et les bons usages n'ont pu se faire jour dans son esprit. C'est un grand défaut que tu as là, mon ami, et je voudrais bien au moins que tu apprisses à signer ton nom. — Je le sais, répondit Sancho : lorsque j'étais bedeau de mon village, j'ai appris à faire des lettres comme celles dont on marque les ballots, et l'on disait que cela faisait mon nom ; mais je ferai mieux, je dirai que j'ai la main droite paralysée, et un autre signera pour moi : il y a remède à tout, fors à la mort. Moi tenant le bâton et le commandement, je ferai ce que je voudrai, mieux qu'un alcade, car gouverneur est plus qu'alcade. Approchez-vous et vous serez bien accueillis. Sinon, qu'on me méprise et qu'on me calomnie : ceux-là viendront chercher de la laine et s'en retourneront tondus ; car, quand Dieu veut du bien à quelqu'un, il y paraît à sa maison. Les sottises du riche passent dans le monde pour des sen-

tences; et moi, étant riche, puisque je serai gouverneur, et de plus libéral, comme je veux l'être, personne ne relèvera mes fautes. Faites-vous miel, et les mouches vous mangeront. Tu vaux autant que tu possèdes, disait une de mes aïeules. D'un homme riche jamais tu ne tireras vengeance..... — Oh ! maudit sois-tu de Dieu ! s'écria don Quichotte ; que soixante-mille diables t'emportent toi et tes proverbes ! Voilà une heure que tu les enfiles, et chacun me donne la torture. Je t'assure que tes proverbes te mèneront un jour au gibet : ils seront cause que tes vassaux t'ôteront ton gouvernement, ou tu auras des séditions. Dis-moi donc, ignorant, où vas-tu les prendre, ces proverbes ? et comment les appliques-tu ? Lorsque j'en veux citer un à propos, je sue de fatigue, comme si je creusais la terre. — Pardieu, mon maître, répondit Sancho, il faut convenir que vous vous fâchez pour bien peu de chose. Qui diable peut trouver à redire que je me serve de mon bien : je ne possède pas une obole, je n'ai d'autres richesses que des proverbes, puis encore des proverbes, et dans ce moment il m'en venait quatre à la bouche qui arrivaient là à point nommé, ou comme poires en panier ; mais je ne les dirai point, car Sancho est surnommé *Bouche close*. — O parbleu ! ce Sancho-là ce n'est pas toi, car tu ne fais que de parler et disputer à tort et à travers ; mais, avec tout cela, je voudrais bien connaître ces quatre proverbes qui venaient si fort à propos : j'ai beau chercher dans ma tête, qui n'est pas mauvaise, je n'en trouve aucun. — Et quels meilleurs proverbes, répondit Sancho, peut-il y avoir que ceux-ci : Ne mets jamais le doigt entre deux molaires ; à « sortez de ma maison », et « que demandez-vous à ma femme ? » il n'y a rien à répondre ; et, si la cruche donne contre la pierre, ou la pierre contre la cruche, malheur à la cruche ! tous proverbes qui viennent bien à propos. Ils signifient : Que personne ne s'attaque au gouverneur ou à celui qui commande, car il s'en retournera froissé comme celui qui met le doigt entre deux dents mâchelières ; et, quand même elles ne seraient pas mâchelières, qu'importe, pourvu que ce soient des dents. A ce que dit le gouverneur, on ne doit pas répliquer, non plus qu'à celui qui vous dit : Sortez de ma maison, ou que demandez-vous à ma femme ? Quant

au proverbe de la cruche, un aveugle en voit l'application. Il faut encore que celui qui voit la paille dans l'œil de son voisin voie la poutre dans le sien, afin qu'on ne dise pas de lui : La mort a peur de la décapitée ¹. Vous savez bien, seigneur, que le fou en sait plus dans sa maison que le sage dans celle d'autrui. — Non, Sancho, le fou ne sait rien ni dans sa maison ni dans celle d'autrui : car, sur le fondement de sa folie, on ne saurait asseoir aucun édifice de sagesse. Mais brisons là, mon ami : si tu gouvernes mal, à toi sera la faute, à moi la honte ; mais je me console en pensant que j'ai fait ce que je devais, puisque je t'ai conseillé avec toute la franchise et la sagesse possibles : aussi je suis quitte de ma promesse et de mon obligation. Dieu te conduise, Sancho ; qu'il te guide dans son gouvernement, et m'ôte l'inquiétude où je suis que tu ne tombes du haut en bas avec ton île, inquiétude que je pourrais bien éviter en découvrant au duc ce que tu es, et lui disant que ta grosse panse n'est qu'un sac rempli de proverbes et de malices. — Seigneur, répondit Sancho, si vous croyez que je ne suis pas propre au gouvernement, je le lâche sur-le-champ : j'aime mieux la plus petite particule de mon âme que tout mon corps. Sancho vivra tout aussi bien avec du pain et des oignons, que, gouverneur, avec des perdrix et des chapons. D'ailleurs quand nous dormons, tous sont égaux, grands et petits, pauvres et riches ; et, si vous vous examinez bien, seigneur, vous verrez que c'est vous qui m'avez poussé à être gouverneur : car, moi je ne sais pas plus gouverner des îles qu'un vautour. Si vous pensez qu'étant gouverneur le diable doit m'emporter, j'aime mieux aller au ciel simple Sancho, qu'en enfer étant gouverneur. — En vérité, Sancho, par ces dernières paroles que tu viens de me dire, je juge que tu es digne de gouverner mille îles : tu as un bon naturel, sans lequel il n'y a science qui vaille. Recommande-toi à Dieu, et tâche seulement de ne point errer dans ta première intention : je veux dire que tu sois toujours ferme et résolu à rechercher le juste et le vrai dans toutes les affaires qui se présenteront à toi ; le ciel favorise toujours les bonnes intentions. Allons dîner, car je crois que le duc et la duchesse nous attendent. »

¹ C'est comme qui dirait : La pelle se moque du fourgon.

CHAPITRE XLIV

COMMENT SANCHE PANÇA EST MIS EN POSSESSION DE SON GOUVERNEMENT. ÉTRANGE AVENTURE ARRIVÉE A DON QUICHOTTE DANS LE CHATEAU.

On prétend que, dans l'original de cette histoire, Cid Hamet, voyant que son interprète n'avait pas traduit le présent chapitre tel qu'il l'a composé, s'en prend à lui-même d'avoir entrepris une histoire si aride, si sèche et si bornée : car il se croit obligé de parler toujours de don Quichotte, sans oser se livrer à aucune digression, à aucun épisode plus intéressant et plus agréable ; il dit qu'avoir toujours l'esprit tendu sur une même chose, écrire sur un même sujet : ne pouvoir faire parler qu'un petit nombre de personnages, est un travail insupportable qui ne peut rapporter à l'auteur ni gloire ni profit ; que, pour obvier à cet inconvénient, il avait inséré, dans la première partie de son ouvrage, quelques nouvelles, telles que *le Curieux impertinent*, *le Captif*, qui sont comme séparées de l'histoire, tandis que les autres qu'il raconte en même temps sont réellement arrivées à don Quichotte, et ne peuvent être passées sous silence. Cependant, il n'est pas éloigné de penser que la plupart des lecteurs, tout entiers à l'application qu'exigent les hauts faits de don Quichotte, ne donneraient aucune attention à ces nouvelles, ou ne les liraient qu'en courant et avec répugnance, sans faire aucune attention à l'agrément, au mépris de ces pièces, que l'on sera beaucoup plus à même de saisir lorsqu'elles seront publiées seules, et séparées des folies de don Quichotte et des simplicités de Sancho ; aussi, dans cette seconde partie, n'a-t-il voulu insérer aucune nouvelle détachée, mais seulement quelques détails tirés du fond même de l'histoire, et encore avec beaucoup de ménagement, et sans employer plus de paroles qu'il n'est nécessaire pour les raconter. Du reste, il se renferme strictement dans les limites de son histoire, quoiqu'il montre assez de talent et d'esprit pour traiter également bien toute autre matière, et supplie

le lecteur de ne pas mépriser son travail, de l'accueillir même favorablement, moins pour ce qu'il a dit que pour ce qu'il n'a pas voulu dire¹.

Don Quichotte, ayant achevé de dîner, donna, le soir même, par écrit à Sancho, les conseils qu'il lui avait débités le matin, le chargeant de trouver quelqu'un qu'il lui en fit lecture; mais à peine Sancho eut-il ce cahier, qu'il le laissa tomber, et l'écrit parvint bientôt au duc et à la duchesse, qui ne savaient ce qu'ils devaient admirer le plus de la sagesse ou de la folie de don Quichotte. Pour continuer la plaisanterie commencée, ils envoyèrent, le même jour, Sancho, suivi d'un nombreux cortège, dans le village qui pour lui devait être une île². Celui qui le conduisait était un majordome du duc, homme à la fois plaisant et sage, car sans sagesse il n'y a point de véritable agrément. C'était lui qui avait fait le rôle de la comtesse Trifaldi, avec tout le succès qu'on a vu ci-dessus : son esprit et les instructions du duc ne le guidèrent pas moins bien dans cette nouvelle plaisanterie. Lorsque Sancho l'eut aperçu, il crut voir la Trifaldi en personne : de sorte que, se tournant vers son maître, « Seigneur, dit-il, ou le diable doit m'emporter, quoique juste et bon croyant, ou vous conviendrez que le visage de ce majordome est celui de la Dolorida. » Don Quichotte regarda l'homme attentivement. « Sancho, dit-il, il ne faut pas que le diable t'emporte, ni juste ni bon croyant : je ne sais ce que tu veux dire, que le visage de la Dolorida est celui de cet homme, car le majordome ne saurait être la Dolorida; la

¹ Ces épisodes détachés, du *Curieux impertinent*, du *Captif*, des *Amours de Cardenio*, étaient en effet un des reproches que l'on avait faits à Cervantès. Il a su, dans sa seconde partie, éviter ce défaut avec une rare habileté; renfermant sa narration dans le cercle le plus étroit, borné, pour ainsi dire, aux seuls don Quichotte et Sancho, il fournit une carrière non moins longue que la première, déployant les ressources de son vaste génie, et partout il sait intéresser, amuser, instruire même le lecteur : aussi tous les gens de goût s'accordent-ils à regarder cette seconde partie comme le chef-d'œuvre de Cervantès.

² Pellicer place ce que Cervantès appelle l'île *Barataria*, dans le village de *Alcala de Ebro*, situé, en effet, sur cette rivière, et appartenant aux ducs de *Villa Hermosa*. Quant au nom de *Barataria*, il paraît assez probable qu'il a été formé de l'espagnol *barato*, *barat*, tromperie, puisque ce prétendu gouvernement n'était qu'une farce que l'on faisait à Sancho.



chose implique contradiction fort grande. Au reste, ce n'est pas maintenant le moment de faire cette vérification : ce serait nous engager dans un labyrinthe inextricable. Crois-moi, mon ami, nous avons besoin d'adresser au Seigneur d'ardentes prières pour qu'il nous délivre tous les deux des sorciers et des enchanteurs. — Ce n'est point une plaisanterie, seigneur, répondit Sancho, je l'ai entendu parler : il me semble que c'est la voix de la Dolorida qui me corne aux oreilles. Je me tairai pour le moment ; mais je ne laisserai pas de guetter si je trouve quelque autre signe qui détruise ou confirme mes soupçons. — Ce sera fort bien, dit don Quichotte ; tu me donneras avis de tout ce que tu découvriras et de ce qui t'arrivera dans ton gouvernement. »

Sancho partit, enfin, accompagné de beaucoup de monde : il était vêtu en lettré, couvert d'un large manteau de camelot fauve, ondé, avec une toque de même, et monté sur un mulet. Derrière lui venait, par ordre du duc, son baudet, richement caparaçonné. Sancho tournait à tout moment la tête pour le regarder, et n'aurait pas donné ce plaisir pour l'empire d'Allemagne. En prenant congé du duc et de la duchesse, il leur baisa les mains, et reçut, d'un cœur gros et contrit, la bénédiction de son maître, qui la lui donna, les larmes aux yeux. Laissez, ami lecteur, laisser aller en paix et en bonne fortune le bon Sancho. Préparez-vous à bien rire, quand vous saurez comme il se conduisit dans son nouvel emploi, et voyons ce qui advint à son maître cette même nuit. Si vous n'en riez pas, au moins vos lèvres s'entr'ouvriront-elles : les hauts faits de don Quichotte doivent être célébrés par l'admiration ou par le rire.

L'histoire rapporte qu'à peine Sancho fut-il parti, que don Quichotte se ressentit de sa solitude ; et, s'il lui eût été possible de révoquer la commission, il l'aurait fait. La duchesse remarqua sa mélancolie, lui en demanda la cause, ajoutant que, si c'était l'absence de Sancho, elle avait dans sa maison des écuyers, des duègnes et des demoiselles pour le servir et satisfaire à tous ses désirs. « Il est vrai, madame, répondit don Quichotte, que je ressens l'absence de Sancho ; mais ce n'est point là la cause principale de ma tristesse. Quant aux offres

obligeantes que me fait votre excellence, j'accepte seulement la bonne volonté qui les dicte : je vous supplie de permettre que, dans mon appartement, je sois le seul qui me serve. — En vérité, répondit la duchesse, il n'en sera pas ainsi : je vous donnerai pour vous servir quatre demoiselles qui sont belles comme des fleurs. — Pour moi, madame, elles ne seraient que des épines qui me piqueraient le cœur jusqu'au vif : aussi n'entreront-elles pas dans ma chambre, ni elles, ni rien qui leur ressemble, pas plus que je ne vole maintenant. Si votre grandeur daigne me faire une faveur que je ne mérite pas, laissez-moi me servir moi-même, les portes bien fermées : je dois mettre une muraille entre mes désirs et mon honnêteté, et ne point perdre ma vertu par l'excès de libéralité de votre altesse. En un mot, madame, je dormirai tout vêtu plutôt que de consentir à ce qu'on me désabille. — N'en dites pas davantage, seigneur don Quichotte, répondit la duchesse : je vais donner des ordres pour que pas même une mouche n'entre dans votre chambre, à plus forte raison pas une demoiselle. Je ne suis pas femme à vouloir mettre en défaut la décence du seigneur don Quichotte, car, autant que j'en puis juger, l'honnêteté est sa vertu la plus chérie. Que votre grâce s'habille et se déshabille seule quand et comme il lui plaira, personne n'y apportera d'obstacle : vous trouverez dans votre appartement tous les vases nécessaires à celui qui veut dormir portes fermées, afin qu'aucun besoin naturel ne vous force à les ouvrir. Vive mille siècles entiers la grande Dulcinée du Toboso ! Que son nom retentisse sur toute la surface du globe, puisqu'elle mérite d'être aimée par un si honnête et si vaillant chevalier ! Que le ciel benévole inspire à Sancho Pança, notre gouverneur, le généreux dessein d'achever promptement sa pénitence, afin que le monde recommence à jouir de la beauté d'une aussi grande dame ! — Votre altesse, madame, répondit don Quichotte, parle d'après son cœur : dans la bouche d'une aussi bonne dame il ne saurait y avoir rien de méchant. Dulcinée recevra plus de gloire et d'honneur dans le monde pour avoir été louée par votre grandeur, que par les bouches les plus éloquentes. — Laissons cela, seigneur, reprit la duchesse ; il est l'heure de souper, et je pense que

le duc nous attend. Venez donc souper et vous reposer, car le voyage que vous avez fait hier à Candaya a été assez long pour vous causer de la fatigue. — Je n'en ressens aucune, madame, et j'oserai jurer à votre excellence, que, de ma vie je n'ai monté bête plus douce et de meilleure allure que Chevillard. Je ne sais ce qui a pu déterminer Malambruno à se défaire d'une monture aussi légère, aussi agréable que celle-là, surtout à la brûler ainsi. — Autant que je puis l'imaginer, répondit la duchesse, il se sera repenti du mal qu'il a fait à la Trifaldi et à ses compagnes, et des méchantes actions qu'il a commises comme enchanteur et sorcier : pour y mettre un terme, il aura voulu détruire les instruments de ses maléfices, et surtout Chevillard qui ne lui donnait pas de repos, le transportant sans cesse de pays en pays ; mais les cendres de cette machine et le cartel de Malambruno sont un trophée qui rend immortelles la gloire et la valeur du grand don Quichotte de la Manche. »

Le chevalier rendit de nouvelles grâces à la duchesse, et, après le souper, se retira dans sa chambre, sans souffrir que personne le suivit, tant il craignait de rencontrer quelque occasion qui lui fît perdre l'honnête fidélité qu'il gardait à Dulcinée, ayant sans cesse présente à l'esprit la vertu d'Amadis, la fleur et le miroir des chevaliers errants. Il ferma soigneusement sa porte, et, à la lumière de deux bougies, il se déshabilla ; mais, en se déchaussant (ô disgrâce inouïe pour un tel personnage !), il sentit s'échapper, non de ces soupirs indiscrets qui blessent la politesse des mœurs, mais deux douzaines de mailles d'un de ses bas qui devint à jour comme une jalousie. Il en fut vivement affligé : il eût donné une once d'argent pour une aiguillée de soie verte, car ses bas étaient de cette couleur.

En cet endroit, Ben Engeli s'écrie : « O pauvreté ! ô pauvreté ! je ne sais pourquoi le grand poète de Cordoue ¹ l'appelle un *saint présent dont on ne connaît pas tout le prix*.

¹ Jean de Mena, natif de Cordoue, mort en 1456. Ces deux vers sont de son *Labyrinthe* :

¡ O vida segura ! la mansa pobreza !
¡ O dádiva santa ! desagradecida !

Pour moi, continue-t-il, quoique Maure, j'ai appris, par mes relations avec les chrétiens, qu'ils font consister la sainteté dans la charité, l'humilité, la foi, l'obéissance et la pauvreté ; mais, malgré cela, je dis que celui qui sait se contenter de la pauvreté doit de grands remerciements à Dieu, pourvu qu'il soit question de cette espèce de pauvreté qu'ont désignée les plus grands saints, en disant : Possédez toutes choses comme si vous ne les possédiez pas. Ils appellent cela pauvreté d'esprit ; mais toi, seconde espèce de pauvreté, toi dont je parle en ce moment, pourquoi viens-tu t'attacher aux hidalgos, aux gens bien nés plutôt qu'à d'autres ¹ ? pourquoi les obliger à s'achar, avec des pièces, les trous de leurs chaussures ? Pourquoi les réduire à ce que les boutons de leurs pourpoints soient, les uns de soie, les autres de crin, les autres de verre ? Pourquoi leurs collets frippés, jaunes, sont-ils fermés et ne sont-ils pas raides comme ils devraient l'être (ce qui prouve, soit dit en passant, l'antique usage de l'amidon et des collets ouverts) ? Malheureux, poursuit-il, l'homme bien né, qui, pour soutenir son honneur, fait maigre chère à huis clos, puis, faisant bonne contenance, sort dans la rue, un curedent à la main, quoiqu'il n'ait rien mangé qui l'oblige à se curer les dents ; oui, malheureux cent fois celui qui, sans cesse occupé de son honneur, croit qu'on aperçoit d'une lieue ses souliers rapiécés, son chapeau crasseux, son manteau râpé, son estomac qui crie la faim ! »

Toutes ces pensées se présentèrent à don Quichotte, en voyant ses bas déchirés ; mais il se consola parce que Sancho lui avait laissé des bottes de chamois, qu'il se proposa de mettre le lendemain. Enfin, il se coucha tout pensif et mélancolique, tant à cause de l'absence de Sancho que de ses bas déchirés, auxquels il aurait volontiers fait des points avec de la soie d'une autre couleur, ce qui est un des plus grands indices de misère que puisse donner un hidalgo. Il éteignit les lumières ; mais il faisait une chaleur excessive, et il ne

¹ Cervantès oublie qu'au commencement de son histoire il nous a peiné don Quichotte comme ayant ce qu'il lui fallait pour vivre : une maison, un cheval, une gouvernante, un valet. Est-il étonnant qu'un homme toujours en voyage, qui ne porte point de bagage, et qui est revêtu d'une armure pesante, ait des trous à son bas ?

pouvait dormir : il se leva, entr'ouvrit la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur un beau jardin, et entendit que l'on parlait au-dessous de sa croisée ; il se mit à écouter attentivement, et, ceux qui parlaient haussant la voix, il put entendre ce qu'ils disaient.

« Ne me presse point de chanter, Emerencia, disait une voix : tu sais bien que depuis le moment où cet étranger est entré dans ce château, depuis que mes yeux l'ont aperçu, je sais mieux pleurer que chanter ; d'ailleurs, tu n'ignores pas que madame a le sommeil très léger, et je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, qu'elle nous sût en ces lieux ; mais, quand elle dormirait sans s'éveiller, à quoi me servirait de chanter, s'il dort, ce nouvel Énée, venu dans le pays pour me séduire ? — Ne crains rien, Altisidore, mon amie, répondit une autre voix : sans doute la duchesse dort, et tous ceux qui sont dans cette maison, excepté le maître de ton cœur, le réveil de ton âme, car je viens de l'entendre ouvrir sa fenêtre, ce qui prouve qu'il est éveillé. Chante, infortunée, sur un ton faible et doux, au son de ta harpe : si la duchesse nous entend, nous prendrons pour excuse l'excès de la chaleur. — Ce n'est pas là ce qui me retient, Emerencia, répliqua Altisidore ; mais je ne voudrais pas que mon chant découvrit l'état de mon cœur, et que ceux qui ne peuvent connaître la force de mon amour me regardassent comme une fille légère, peu retenue ; cependant arrive ce qui pourra : mieux vaut honte sur la face que blessure au cœur. »

En même temps, elle se mit à préluder sur la harpe avec tant de douceur, que don Quichotte, qui l'écoutait, en était en extase. En ce moment, il lui revint dans la mémoire mille aventures pareilles, de fenêtres, de jardins, de musique, de déclarations d'amour, d'évanouissements, et autres qu'il avait lues dans ses extravagants livres de chevalerie : aussitôt il s'imagina qu'une des demoiselles de la duchesse était amoureuse de lui, et que l'honneur lui commandait de garder le secret sur cette passion ; il eut peur d'être vaincu, se proposa de faire résistance, et, se recommandant de tout son cœur à sa dame Dulcinée, il voulut néanmoins entendre la musique. Pour donner à comprendre qu'il était à la fenêtre, il fit sem-

blant d'éternuer; ce qui ne réjouit pas peu les jeunes filles, qui ne demandaient autre chose, sinon que don Quichotte les entendit. Altisidore, ayant accordé de nouveau sa harpe, se mit à chanter ainsi :

« O toi qui es dans ton lit, entre des draps de toile de Hollande, dormant, le corps étendu, du soir au matin ;

» Chevalier le plus vaillant qu'ait produit la Marche, plus chaste et plus béni que l'or fin d'Arabie ;

» Ecoute une triste jeune fille qui aime sans être payée de retour, et qui, à la lumière de tes deux soleils, sent son âme s'embraser.

» Tu cherches les aventures, et tu causes les malheurs d'autrui ; tu fais les blessures, et tu refuses le remède pour les guérir.

» Dis-moi, valeureux jeune homme (que Dieu te délivre de tous maux !), es-tu né dans la Libye ou sur les montagnes de Jac.

» Des serpents t'ont-ils allaité ? Ou as-tu par hasard eu pour nourrices les âpres forêts et les montagnes farouches ?

» Elle peut bien, ta fraîche et joufflue Dulcinée, se vanter d'avoir soumis un tigre et une bête féroce.

» Pour cela seul, elle sera célèbre du Hénarès au Jarama, du Tage au Manzanarès, depuis la Pisuerga jusqu'à l'Arlanza.

» Je changerais volontiers avec elle, et je donnerais en retour une de mes robes les plus belles, qui est ornée de franges d'or.

» Oh ! que ne puis-je me voir dans tes bras, ou du moins près de ton lit, te grattant la tête pour la nettoyer.

» Je demande beaucoup, et je ne mérite pas une telle faveur ; je voudrais seulement te chatouiller les pieds ; cela suffit à une humble fille.

» Que de coiffes je te donnerais, que d'escarpins d'argent, de chausses de Damas et de manteaux de Hollande !

» Que de belles perles, grosses comme des noix de galle, qui, n'ayant point leurs pareilles, seraient appelées les uniques.

» Ne regarde point du haut de ta roche Tarpéienne, l'incendie qui me dévore, ô Néron manchois, et ne l'avive point par tes rigneurs.

» Je suis jeune, je suis une tendre vierge ; mon âge ne passe pas quinze ans, car je n'en ai que quatorze et trois mois ; j'en jure Dieu et mon salut.

» Je ne suis ni bossue ni boiteuse ; rien ne me manque ; mes cheveux, comme des lis, traînent par terre, à mes pieds.

» Ma bouche est en bec d'aigle, et j'ai le nez un peu camard ; mais mes dents sont des topazes qui rendent ma beauté digne du ciel.

» Ma voix, si tu m'écoutes, tu vois qu'elle égale les plus douces ; et ma taille est un peu au-dessous de la moyenne.

» Ces grâces, et toutes celles que je possède encore, sont des dépouilles réservées à ton carquois ; je suis ici demoiselle de compagnie, et mon nom est Altisidore ! »¹

¹ A la place de cette extravagante pièce, Florian a mis une charmante romance. Qui pourra supposer, en effet, qu'un homme, quel qu'il soit, que don Quichotte lui-même, qui, malgré sa folie, était si poli dans le monde, et connaissait si bien les convenances, se la'ssere prendre à une pareille turlupinade ? Ce n'est pas là la seule invraisemblance qu'on puisse reprocher à Cervantès.

Voici la romance de Florian :

Dans le printemps de mes années,
Je meurs victime de l'amour :
Semblable à ces roses d'un jour
Que le même jour voit fanées.
Ah ! gardez-vous de me guérir :
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

Douce amitié, raison, sagesse,
Vous seules pour qui je vivais,
Reprenez-moi tous vos bienfaits :
Ils ne valent pas ma tristesse.
Ah ! gardez-vous de me guérir :
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

Oh ! vous à qui tout est facile,
Dont le bras dompte l'univers,
Hélas ! pour me donner des fers,
Votre valeur fut inutile.
Ah ! gardez-vous de me guérir ;
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

N'exigez pas que le silence
Vous dérobe mes tendres feux :
Les derniers biens des malheureux
Sont la plainte avec l'espérance.
Ah ! gardez-vous de me guérir :
J'aime mon mal, j'en veux mourir.

Ainsi finit la plaintive Altisidore. Don Quichotte, poussant un profond soupir, se dit à lui-même : « Faut-il que je sois un chevalier si malheureux, qu'une demoiselle ne puisse me regarder sans devenir amoureuse de moi ? et qu'a fait aux dieux la sans pareille Dulcinée, pour qu'on ne la laisse jouir en paix de mon incomparable fidélité ? Reines, impératrices, pourquoi la persécutez-vous ? Jeunes filles de quatorze à quinze ans, pourquoi la poussez-vous ? Laissez, laissez triompher cette infortunée ; qu'elle triomphe à s'enorgueillir du destin que lui a fait l'amour en lui livrant mon cœur, en lui soumettant mon âme. Voyez, troupe amoureuse, que, pour la seule Dulcinée, je suis de cire et de pâte molle, et pour toutes les autres un dur caillou ; pour elle je suis de miel, et pour vous amer comme chicotin ; à mes yeux, Dulcinée seule est belle, sage, honnête, agréable et bien née ; les autres femmes sont laides, maussades, folles, et de bas étage. La nature m'a mis au monde pour être à elle, et non à une autre. Qu'Altisidore pleure ou chante, que la dame pour laquelle je fus si fort maltraité dans le château du Maure enchanté, se désespère, je veux être à Dulcinée mort ou vif, pur ; c'est pour elle que je dois rester honnête et digne, en dépit de toutes les sorcelleries de la terre. » A ces mots, il ferma brusquement la fenêtre, et, triste et de mauvaise humeur, comme s'il lui était arrivé quelque mésaventure, il se mit dans son lit, où nous le laisserons pour l'heure, parce que le grand Sancho Pança nous appelle, et qu'il va débiter dans son fameux gouvernement.

CHAPITRE XLV

COMMENT LE GRAND SANCHE PANÇA PRIT POSSESSION DE SON ÎLE,
ET DE QUELLE MANIÈRE IL COMMENÇA À GOUVERNER.

O toi ! qui, d'un pas uniforme et rapide, parcoures sans cesse les deux hémisphères ; œil du ciel, flambeau du monde ; ici Phébus, là Thymbrius, archer, d'un côté, médecin, de l'autre, père de la poésie, inventeur de la musique ; toi qui toujours te lèves et ne te couches jamais ; c'est à toi que je

m'adresse, ô soleil ! avec l'aide de qui l'homme engendre l'homme ! c'est à toi que je m'adresse pour que tu viennes à mon secours et que tu éclaires l'obscurité de mon esprit, afin que je puisse raconter de point en point tous les actes de son glorieux gouvernement ; sans toi, ô Soleil, je suis faible, troublé, abattu.

Je dis donc que Sancho arriva avec toute sa suite dans un bourg d'environ mille habitants, et qui était l'un des plus riches de ceux qui appartenaient au duc : on lui fit entendre qu'il s'appelait l'île Barataria, soit que l'endroit s'appelât effectivement Barataria, soit à cause du bon marché auquel il avait obtenu son gouvernement. Aux portes du bourg, qui était ceint de murailles, le peuple accourut en foule pour le recevoir : les cloches sonnèrent, et tout le monde donna des témoignages d'une vive allégresse ; il fut conduit en grande pompe à la principale église, pour rendre grâce à Dieu. On fit ensuite quelques cérémonies ridicules pour lui présenter les clefs de la ville, et il fut reconnu gouverneur perpétuel de l'île de Barataria. La taille épaisse et courte du nouveau gouverneur, sa barbe touffue, son étrange costume surprenaient tous ceux qui n'étaient pas dans la confiance, et même ceux qui connaissaient la plaisanterie, et dont le nombre était grand. Enfin, au sortir de l'église, on le conduisit dans la salle de justice, où on le fit asseoir, et le majordome du duc lui dit qu'une ancienne coutume voulait que le nouveau gouverneur, en prenant possession de l'île, répondît à quelques questions un peu difficiles qu'on lui proposait, pour éprouver son esprit, afin que le peuple connût s'il devait se réjouir ou s'attrister du nouveau choix du magistrat.

Pendant que le majordome parlait, Sancho considérait de grandes lettres tracées sur le mur de la salle, en face de son siège ; et, comme il ne savait pas lire, il demanda ce que cela signifiait. « Seigneur, lui répondit-on, cette inscription consacre le jour où votre seigneurie a pris possession de l'île ; elle est ainsi conçue : « Tel jour, de tel mois, de telle année, » a pris possession de cette île le seigneur don Sancho Pança ; » puisse-t-il en jouir de longues années ! » — Et quel est celui qu'on appelle don Sancho Pança ? — C'est votre sei-

gneurie, car, dans cette île, il n'est jamais entré d'autre Pança que celui qui maintenant est assis sur ce siège. — Eh bien, frère, je vous avertis que je ne prends point le *don*, et que personne ne l'a jamais pris dans ma famille : je m'appelle Sancho Pança tout court, Sancho s'appelait mon père, Sancho mon aïeul ; tous ont été des Pança, sans addition de *don* ni de *doña*. Je soupçonne que, dans cette île, il doit y avoir autant de *dons* que de pierres ; mais, patience, que je garde seulement le gouvernement quatre jours, et je vous disperserai tous ces *dons* qui doivent bourdonner comme des mouches. Que le majordome propose sa question, j'y répondrai le mieux que je pourrai, que le peuple s'en attriste ou non. »

Au même instant, on vit entrer à l'audience deux hommes, l'un vêtu en paysan, l'autre en tailleur, car il tenait en main des ciseaux ; celui-ci dit : « Seigneur gouverneur, nous venons devant vous, cet homme et moi ; il entra dans ma boutique hier, car sauf le respect de la compagnie, je suis tailleur juré, et, me présentant un morceau de drap, il me demanda s'il y en aurait assez pour faire un chaperon. J'examinai l'étoffe, et lui répondis que oui. Là-dessus, il s'imagina, comme je le pense, que j'avais envie de lui voler quelque peu de son drap, soit qu'il fût enclin à la malice, ou par la mauvaise opinion que l'on a des tailleurs : il me demanda donc si je ne pourrais pas en faire deux chaperons, je devinai sa pensée, et je répondis que oui. Lui, persistant dans son intention perverse, augmenta le nombre des chaperons, si bien que nous en vinmes jusqu'à cinq ; et maintenant qu'ils sont faits, et que je les lui présente, non seulement il refuse de me payer ma façon, mais il veut que je lui paie ou que je lui rende son drap. — Tout cela est-il vrai, frère ? demande Sancho au paysan. — Oui, répondit celui-ci ; mais je supplie votre seigneurie de se faire montrer les cinq chaperons. — Volontiers », dit le tailleur. Et, mettant, en même temps la main sous son manteau, il la retira avec cinq petits chaperons plantés sur le bout de ses doigts. « Les voici, dit-il, tels que cet homme me les a demandés : je jure sur mon âme et sur ma conscience qu'il ne me reste pas un pouce de son drap ; je m'en rapporte à l'examen des experts. »

Tous les assistants se mirent à rire d'une contestation si nouvelle, et de ces petits chaperons. Sancho réfléchit un moment, puis il dit : « Il me semble que ce procès peut se juger équitablement et promptement : c'est pourquoi j'ordonne que le tailleur perde sa façon, le paysan son drap, et que les chaperons soient confisqués au profit des prisonniers. Qu'on ne m'en parle plus. »

Ce jugement, qui excita la gaieté des assistants, fut exécuté. Parurent ensuite deux vieillards, l'un desquels s'appuyait sur une grosse canne; l'autre dit à Sancho : « Seigneur, j'ai prêté à ce bonhomme dix écus d'or pour l'assister, sous la condition qu'il me les rendrait quand je les lui demanderais. J'ai laissé passer plusieurs jours sans les redemander, pour ne pas le mettre dans un plus grand embarras; mais, voyant qu'il ne songeait pas à me les rendre, j'ai plusieurs fois requis mon paiement : non seulement il s'y refuse, mais il nie la dette; il dit que je ne lui ai jamais prêté dix écus, ou que, si je les lui ai prêtés, il me les a rendus. Je n'ai pas de témoins du prêt, ni de la restitution, puisqu'elle n'a pas eu lieu : je demande que votre seigneurie lui défère le serment; s'il jure qu'il me les a rendus, je le lui pardonne devant Dieu. — Que répondrez-vous à cela, bon vieillard au bâton? dit Sancho. — Seigneur, répondit celui-ci, je confesse qu'il m'a prêté les dix écus; et, puisqu'il s'en rapporte à mon serment, je vous supplie d'abaisser votre verge, je jurerai que je les lui ai rendus réellement et véritablement. » Sancho baissa sa verge de juge; le second vieillard confia à l'autre son bâton, qui semblait l'embarrasser, puis, étendant sa main sur la croix de la verge, il jura avoir réellement et en main propre rendu à l'autre vieillard les dix écus qu'il lui avait prêtés, et qu'il lui redemandait faute de se rappeler la restitution qui lui avait été faite. Là-dessus, Sancho demanda au créancier ce qu'il objectait contre ce serment : celui-ci répondit que son débiteur devait avoir dit la vérité, car il le reconnaissait pour homme de bien et bon chrétien; que lui-même, avait, sans doute, en effet oublié cette restitution, et que désormais il ne réclamerait plus rien à l'autre. Ce dernier reprit son bâton, salua le juge, et se mit en devoir de se retirer.

Sancho, considérant la résignation du demandeur et le départ de l'autre, baissa la tête, porta la main à son front, et réfléchit un moment ; puis, relevant la tête, il ordonna qu'on fit revenir le vieillard au bâton. Dès que celui-ci fut de retour, « Bonhomme, lui dit Sancho, donnez-moi votre bâton. — Très volontiers, » dit le vieillard. Sancho le prit, et, le donnant à l'autre vieillard : « Prenez, dit-il, et allez-vous-en à la grâce de Dieu : vous voilà payé. — Moi, dit le bonhomme ; seigneur, ce bâton ne vaut pas dix écus d'or. — Si fait, si fait, ou je suis le plus grand sot du monde ; on verra tout à l'heure si j'ai une tête capable de gouverner tout un royaume. Que devant tout le monde on brise ce bâton. »

On le fit, et dans le milieu, on trouva les dix écus d'or. Tous les assistants furent dans l'admiration, et comparaient Sancho au grand roi Salomon. Ils lui demandèrent ce qui lui avait fait soupçonner que le bâton renfermât les dix écus : il répondit qu'ayant vu le vieillard donner son bâton à l'autre, avant de jurer qu'il avait fait restitution, puis le reprendre ensuite, il avait conjecturé que l'argent était dans le bâton ; qu'au surplus, cet exemple devait bien faire voir que Dieu guide dans leurs jugements ceux qui sont appelés à gouverner, encore qu'ils soient un peu simples ; que d'ailleurs il avait entendu raconter un fait à peu près semblable au curé de son village ¹, et qu'il avait une mémoire sans pareille, si ce n'est qu'il oubliait souvent des choses dont il voulait se souvenir. Finalement, les deux vieillards se retirèrent, l'un bien payé l'autre confus : tout le monde admira le jugement du gouverneur ; et l'homme chargé de recueillir ses actions et ses paroles ne savait s'il devait le regarder comme fou ou comme sage.

Les deux vieillards partis, une femme entra dans l'audience, tenant au collet un homme vêtu en riche berger ; elle criait : Justice ! justice ! seigneur gouverneur ; si je ne la trouve pas sur la terre, j'irai la chercher dans le ciel. Seigneur gouverneur de mon âme, ce méchant homme m'a rencontrée au mi-

¹ En effet, ce conte n'appartient pas d'origine à Cervantès ; il est tiré de la *Légende dorée*, de Jacques de Voragine, dans la vie de saint Nicolas de Bari.

lieu des champs, m'a fait violence, et m'a souillée comme une guenille. Malheureuse que je suis ! il m'a ravi ce que je gardais depuis vingt-trois ans, ce que j'avais défendu contre les Maures, les chrétiens, les étrangers et les naturels du pays : j'avais toujours été plus dure qu'un liège ; je m'étais conservée entière, comme la salamandre dans le feu, comme la laine parmi les ronces, et maintenant ce lourdeau vient me salir de ses mains dégoûtantes. — C'est ce qui reste à vérifier, dit entre ses dents Sancho, si les mains de ce galant sont sales ou non. » Puis, se retournant vers l'homme : « Qu'avez-vous à répondre à cette femme ? » lui dit-il. L'homme tout troublé, dit : « Seigneur, je suis un pauvre gardien de pourceaux : ce matin, j'étais venu dans ce bourg vendre, par respect, quatre cochons, un peu moins qu'ils ne valaient, grâce aux droits et aux friponneries des marchands. Je m'en retournais dans mon village ; j'ai rencontré dans mon chemin cette bonne commère ; le diable, qui se fourre partout, m'a tenté : bref, je l'ai bien payée, et cependant elle n'est pas contente ; elle s'est jetée sur moi, et m'a traîné jusqu'ici, comme vous le voyez : elle dit que je l'ai violée ; elle en a menti, je le jure. Voilà la vérité tout entière. — Avez-vous de l'argent sur vous ? lui demanda Sancho ? — J'ai vingt ducats dans une bourse de cuir. — Donnez-les à la plaignante. » Le pauvre diable les donna en tremblant : la femme prit la bourse en faisant mille révérences à tout le monde, et priant Dieu pour le salut du gouverneur, qui prenait en pitié les orphelines et les nécessiteuses ; puis elle se retira tenant la bourse à deux mains, après avoir regardé si c'était bien de l'argent qu'elle contenait.

A peine fut-elle partie que Sancho dit à l'homme, qui pleurait, et dont le cœur suivait la bourse : « Bonhomme, courez après cette femme, reprenez-lui votre bourse, et revenez ici avec elle. » L'homme ne fit ni le sot ni le sourd : il partit comme un trait pour obéir au gouverneur. Tous les assistants restaient ébahis, attendant la fin de cette scène. Un moment après, on vit revenir l'homme et la femme, se colletant encore plus que la première fois : la femme avait sa robe retroussée, la bourse dans son sein ; l'homme faisait

d'inutiles efforts pour la lui reprendre, tant elle opposait de résistance. « Justice ! criait-elle ; justice de Dieu et des hommes ! Voyez seigneur gouverneur, voyez l'effronterie de ce méchant : en public, au milieu de la rue, il s'est jeté sur moi pour ravoïr la bourse que m'a donnée votre excellence. — Et vous l'a-t-il ôtée ? demanda Sancho. — Ôtée ? répondit-elle ; il m'ôtera plutôt la vie : elle est en trop bonnes mains ; il faut d'autres chats, ma foi, què ce misérable vilain pour m'égratigner le visage ; des tenailles, des marteaux, des maillets, des ciseaux, les griffes même du lion ne me l'arracheraient pas ; on me mettra plutôt en pièces — Elle a raison, dit l'homme, je m'avoue vaincu, je confesse que mes forces ne sont pas suffisantes pour la lui reprendre. — Honnête et vaillante femme, dit Sancho, montrez-moi cette bourse. » Elle la présenta aussitôt. Sancho la prit et la rendit à l'homme ; puis se tournant vers la prétendue violée : « Ma sœur, dit-il, si, pour défendre votre honneur, vous aviez déployé seulement la moitié du courage et de la force que vous avez mis à défendre cette bourse, les forces d'Hercule ne seraient pas venues à bout de vous. Allez avec Dieu, ou plutôt à la male heure, et ne reparaissez plus dans cette île, ni à six lieues à la ronde, sous peine de deux cents coups d'étrivières. Sortez d'ici, larronnesse dévergondée. » La femme sortit la tête basse, mécontente et confuse. Sancho dit au gardeur, de pourceaux : « Bonhomme, retournez-vous-en chez vous avec votre argent ; et, si vous ne voulez pas le reperdre, ne vous amusez plus à jouer avec aucune femme. » L'homme lui rendit grâce le mieux qu'il put, et se retira¹. Tous ces détails furent transmis au duc qui les attendait avec impatience. Quant à Sancho, nous le laisserons là pour le moment, et nous retournerons à son maître encore tout troublé des chants d'Altsidore.

¹ Ce troisième conte est emprunté d'un livre espagnol intitulé : *El Norte de los Estados*, par Francisco de Osuna.

CHAPITRE XLVI

ÉTRANGE AVENTURE DES SONNETTES ET DES CHATS, ARRIVÉE A DON QUICHOTTE DANS LE COURS DE SES AMOURS AVEC LA PASSIONNÉE ALTISIDORE.

Nous avons laissé le grand don Quichotte enseveli dans les pensées qu'avaient fait naître dans son esprit les chants de l'amoureuse Altisidore. Ces pensées l'agitaient, comme eussent fait des puces, et s'ajoutant au triste souvenir de ses bas percés, elles l'empêchaient de dormir, ou même de fermer les yeux. Cependant, comme rien n'est plus léger que le temps, et qu'il n'y a barrière qui l'arrête, don Quichotte courut à cheval sur les heures, et atteignit promptement le jour. Quittant aussitôt la plume paresseuse, il se revêtit de son pourpoint chamois, et mit ses bottes de voyage pour cacher le défaut de ses bas ; il prit ensuite son manteau d'écarlate, couvrit sa tête d'une toque de velours vert, garnie de passements d'argent ; ceignit son baudrier, auquel pendait sa bonne épée, et prit un grand rosaire qu'il avait coutume de porter. Dans cet équipage, il s'achemina vers la salle où l'attendaient le duc et la duchesse, déjà tout habillés : pour y arriver, il lui fallut traverser une galerie où s'étaient mises exprès Altisidore et son amie. Aussitôt qu'elles l'eurent aperçu, Altisidore fit semblant de s'évanouir : son amie la reçut dans ses bras, et s'empressa de la délayer. Don Quichotte s'approcha. « Je sais bien, dit-il, d'où provient cet accident. — Je l'ignore, répondit l'amie, car je sais qu'Altisidore est la demoiselle la mieux portante de la maison ; et, depuis que je la connais, je ne l'ai pas entendue pousser un gémissement. Que maudits soient tous les chevaliers errants du monde, si tous sont des ingrats ! Allez-vous-en, seigneur, car tant que vous resterez ici, cette pauvre fille ne reprendra pas ses sens. — Made-moiselle, répondit le chevalier, faites, je vous prie, que ce soir on place un luth dans ma chambre ; j'essaierai de mon mieux à consoler cette pauvre affligée : car, au commencement des amours, il est plus facile d'y porter remède par de

prompts avis » En disant ces mots, il s'éloigna pour n'être pas reconnu de ceux qui passaient dans cette salle. A peine était-il parti, qu'Altidore, cessant de paraître évanouie, dit à sa compagne qu'il ne fallait pas manquer de procurer un luth à don Quichotte, parce que sans doute il voulait leur faire de la musique, qui ne pouvait être mauvaise, venant de lui. Aussitôt, elles allèrent instruire la duchesse de ce qui se passait, et de ce que demandait don Quichotte. La duchesse en fut enchantée, et se concerta avec le duc pour jouer à notre chevalier un tour plus malin que méchant. Ils attendaient impatiemment la nuit, qui vint aussi rapidement qu'avait paru le jour. On passa le temps en d'agréables conversations avec don Quichotte. La duchesse expédia vers Thérèse Pança un de ses pages, qui avait fait le rôle de Dulcinée, avec l'ordre de lui remettre la lettre de Sancho, et un paquet de hardes qu'il avait laissées pour elle. On lui recommanda surtout de bien retenir tout ce qu'il verrait, afin de pouvoir en faire une relation fidèle.

Enfin, arrivèrent onze heures du soir. Don Quichotte, en rentrant dans sa chambre, y trouva une guitare : il l'accorda, ouvrit la fenêtre, entendit du monde dans le jardin ; il préluda, toussa, cracha, et, d'une voix un peu chevrotante, quoique juste, il chanta la romance suivante, qu'il avait composée le même jour.

L'amour est souvent dangereux
Pour une jeune fille oisive ;
1. triomphe aisément d'un esprit paresseux,
Allume en lui la flamme la plus vive.

Mais la belle est-elle, au matin
Et pendant le jour, occupée,
Il rôde vainement, et se retire enfin :
Pour lui la place est sans entrée.

Celle que l'on voit aspirer
Aux nœuds sacrés du mariage,
Doit de l'honnêteté sans cesse se parer :
C'est là son plus bel apanage.

Jamais les chevaliers errants
N'ont fait aucun cas des coquettes ;
Jamais et non plus qu'eux, les sages courtisans
N'épousent que filles discrètes,

Il est certain amour marchand
 Qu'on achète au prix de la bourse;
 Mais à peine est-il né qu'on le voit au couchant,
 Et bientôt il finit sa course.

L'amour que le hasard produit
 Aussi légèrement s'efface :
 Un instant le fait naître, un autre le détruit,
 Sans qu'il en reste aucune trace.

Sur un trait si l'on fait un trait,
 Il sera presque imperceptible :
 De même, un cœur fidèle et plein d'un autre objet,
 Au second demeure insensible.

Dulcinée est, dans mon esprit,
 A tout jamais si bien gravée,
 Et mon cœur à tel point l'estime et la chérit
 Qu'il n'en saurait perdre l'idée.

La constance, dans un amant,
 Est une vertu sans pareilles ;
 L'amour n'est rien sans elle, et n'a nul agrément :
 Elle seule y fait des merveilles.

Don Quichotte achevait à peine sa romance, attentivement écoutée du duc et de la duchesse, d'Altisidore et de tous les gens du château, que, d'une galerie qui donnait à plomb au-dessus de la fenêtre du chevalier, on fit descendre une corde à laquelle étaient attachées plus de cent sonnettes, et en même temps on renversa un sac plein de chats qui avaient aussi des sonnettes à la queue. Le vacarme occasionné par ces chats et par les sonnettes fut si grand, que le duc et la duchesse, quoique auteurs de la plaisanterie, en eurent quelque frayeur, et don Quichotte demeura tout saisi. Par malheur, deux ou trois chats entrèrent dans sa chambre au travers des barreaux, et couraient ça et là tout effarouchés comme s'ils eussent été une légion de diables. En cherchant à s'échapper, ils éteignirent les lumières qui brûlaient, et cependant la corde aux sonnettes ne cessait de s'agiter, en faisant un épouvantable tintamarre. Les gens du château qui n'étaient pas dans le secret de la plaisanterie étaient tout interdits. Don Quichotte tira son épée, et lança des estocades au travers des barreaux, en criant de toutes ses forces : « Hors d'ici, maudits enchanteurs ; hors d'ici, canaille de sorciers : je suis don Quichotte de la Manche, contre lequel viennent échouer tous

vos maléfices. » Il poursuivait aussi les chats entrés dans la chambre, qui parvinrent à s'échapper par la fenêtre, à la réserve d'un seul, qui, se voyant serré de trop près, lui sauta au visage, s'attachant à son nez avec les griffes, avec les dents, et lui fit pousser des cris effroyables. A ces cris, accoururent le duc et la duchesse, qui, se doutant de ce qui se passait, ouvrirent sa porte avec un passe-partout, et le trouvèrent luttant contre le chat, et faisant de vains efforts pour l'arracher: des flambeaux éclairèrent ce combat inégal. Le duc s'approcha pour secourir don Quichotte, qui ne cessait de crier: « Ne l'ôtez point; laissez-moi lutter corps à corps avec ce démon, avec ce sorcier, avec cet enchanteur: je lui ferai connaître qui est don Quichotte de la Manche. » Mais le chat, peu intimidé de ces menaces, ne cessait de grogner. Le duc enfin l'arracha, et le jeta par la fenêtre. Don Quichotte resta la face égratignée, le nez entamé, et tout courroucé lui-même de ce qu'on ne l'avait pas laissé finir seul le combat avec ce malandrin d'enchanteur. On fit apporter de l'huile d'Aparicio, et Altisidore elle-même, de ses blanches mains, lui mit des emplâtres par toute la figure, en lui disant à voix basse: « Toutes ces disgrâces, inflexible chevalier, sont la punition de ta dureté, de ton obstination. Plaise à Dieu que Sancho, ton écuyer, oublie de se fustiger, afin que la trop aimée Dulcinée ne sorte jamais de l'état d'enchantement où elle est, et que tu ne jouisses point de ses embrassements, du moins tant que je vivrai, moi qui t'adore. » A tout cela, don Quichotte ne répondit pas une parole, se contentant de pousser un profond soupir. Il se mit au lit, adressant au duc de grands remerciements, non qu'il eût éprouvé quelque frayeur de cette foule de chats enchanteurs et félons, mais par reconnaissance du zèle avec lequel ce seigneur était venu à son secours. Celui-ci le laissa reposer, et se retira, assez mécontent d'une plaisanterie qu'il n'avait pas cru devoir coûter si cher à don Quichotte.

En effet, celui-ci fut obligé de garder la chambre pendant cinq jours, durant lesquels il lui arriva une autre aventure plus plaisante que la première; mais son historien en remet le récit à un autre moment, pour retourner à Sancho Pança, qui était à la fois très satisfait et très occupé de son gouvernement.

CHAPITRE XLVII

COMMENT SANCHE SE COMPORTA DANS SON GOUVERNEMENT.

L'histoire rapporte que, l'audience finie, on conduisit Sancho dans un palais somptueux, où, dans une grande salle, était dressée une table royalement servie. A son entrée, les trompettes sonnèrent, et quatre pages vinrent lui présenter à laver : il le fit avec beaucoup de gravité. La musique cessa, et Sancho s'assit au haut bout de la table, où il n'y avait qu'un siège et un couvert ! à son côté, se tenait debout un personnage qui se fit ensuite reconnaître comme médecin, et qui tenait en main une baguette de baleine. On enleva un blanc et riche voile qui couvrait les fruits et une multitude de mets différents, que bénit une espèce d'aumônier, tandis qu'un page présenta à Sancho une bavette. Le maître-d'hôtel plaça devant lui un plat de fruits ; mais, à peine Sancho y eut-il porté la main, que l'homme à la baguette en toucha le plat, qui fut aussitôt enlevé. Le maître-d'hôtel approcha aussitôt un autre mets ; mais avant que Sancho pût y goûter ; la baguette avait fait son office, un page avait enlevé le plat avec autant de promptitude que la première fois. Sancho, surpris, regarda tout le monde, et demanda si, dans l'île, c'était la coutume d'escamoter les plats sur la table, comme un joueur de gobelets fait de ses noix. « Seigneur, répondit l'homme à la baguette, vous devez manger comme on mange dans les autres îles où il y a des gouverneurs. Je suis médecin, salarié par l'État, pour donner mes soins au gouverneur : sa santé doit m'être plus précieuse que la mienne, et je vais étudiant nuit et jour sa complexion, pour être plus en état de le traiter, s'il tombe malade. Mon principal devoir est d'assister à ses repas, et de ne lui laisser manger que ce que je crois lui convenir, en écartant tout ce qui pourrait lui être nuisible : c'est pourquoi j'ai fait enlever le plat de fruits, parce que cet aliment est extrêmement humide ; l'autre plat, au contraire, était trop chaud, contenant beaucoup d'épices, qui excitent la soif ; celui qui boit beaucoup détruit et consume l'humide radical, dans

lequel consiste la vie. — Mais, dit Sancho, ces perdrix qui sont là toutes rôties, et qui me semblent bien apprêtées, ne peuvent me faire aucun mal. — Seigneur, répondit le médecin, vous n'en mangerez pas tant que j'existerai. — Et pourquoi, s'il vous plaît? — Parce que notre maître Hippocrate, la boussole de la médecine, dit, dans un de ses aphorismes: *Omnis saturatio mala*¹, *perdicis autem pessima*; c'est-à-dire: Toute réplétion est mauvaise; mais celle de la perdrix est la pire. — S'il en est ainsi, seigneur docteur, voyez donc, parmi les plats qui sont sur la table, quels sont ceux dont je peux tâter, et veuillez m'en laisser manger, sans les toucher de votre baguette, car, foi de gouverneur (ainsi Dieu me prête vie), je meurs de faim; et, m'empêcher de manger, c'est, ne vous en déplaît, m'ôter la vie plutôt que me la conserver. — Votre seigneurie a raison; ainsi donc, vous ne mangerez point de ces lapins farcis, c'est un aliment indigeste; ce veau, s'il n'était point en daube ou rôti, pourrait être permis; mais, apprêté ainsi, cela ne se peut. — Eh! dit Sancho, ce plat devant moi, je crois que c'est une *olla podrida*²: parmi toutes les choses qui la composent, il ne peut manquer de s'en trouver quelqu'une qui me plaise et me convienne. — *Absit*, répondit le médecin; loin de nous une si mauvaise pensée: il n'y a rien au monde de plus insalubre qu'une *olla podrida*; il faut laisser cela aux chanoines, aux recteurs de collège, aux noces des paysans; ce n'est point un manger de gouverneur, qui ne doit user que de mets délicats et non mélangés. La raison en est que, toujours et partout, les médecines simples sont préférées aux médecines composées; dans les premières on ne saurait se tromper, mais les autres s'altèrent par la quantité même des choses qui les composent: donc, pour conserver la santé du seigneur gouverneur et même la fortifier, il mangera maintenant un cent d'oublies³ et quelques tranches minces de coing, pour fortifier l'estomac et faciliter la digestion.

¹ Dans l'aphorisme, il n'y a point *perdicis*, mais bien *panis*. C'est Cervantès qui l'a changé ainsi pour l'approprier à son sujet.

² *Olla podrida*, pot-pourri, mélange de plusieurs sortes de viandes.

³ *Canutillos*, pâtisserie roulée en tuyaux.



En entendant cela, Sancho se rejeta sur le dossier de sa chaise, regarda finement le médecin, et lui dit d'un ton grave: « Comment vous appelez-vous? et où avez-vous étudié? — Seigneur gouverneur, répondit le médecin, je m'appelle le docteur Pedro Recio de Agüero; je suis natif d'un village appelé Tirteafuera, entre Caracuel et Almodovar del Campo, à main droite; j'ai reçu le grade de docteur dans l'université d'Osuna. — Eh bien, répondit Sancho enflammé de colère, seigneur docteur Pedro Recio de mal Agüero¹, natif de Tirteafuera, village à main droite entre Caracuel et Almodovar del Campo, et gradué à Osuna, sortez d'ici promptement: sinon, j'en jure par le soleil, je prends un gourdin, et, commençant par vous, je ne laisserai pas dans l'île un seul médecin, de ceux au moins qui ne sont que des ignorants: car, pour les médecins sages, instruits, prudents, je les mets sur ma tête, et les honore comme des hommes divins. Je vous le répète, décampez, Pedro Recio, où je prends cette chaise et je vous fends la cervelle. Que l'on m'accuse ensuite, je dirai pour ma justification, que j'ai rendu un grand service en tuant un méchant médecin, bourreau de ses concitoyens. Qu'on me donne à manger, ou, sinon, qu'on reprenne le gouvernement; tout office qui ne donne pas à manger à son maître ne vaut pas deux fèves. »

Le médecin resta tout interdit de la grande colère du gouverneur, et il allait sortir de la salle, lorsqu'on entendit sonner du cor dans la rue. Le maître-d'hôtel se mit à la fenêtre, et dit que c'était un courrier du seigneur duc, porteur, sans doute, de quelque dépêche importante. Le courrier parut tout suant et l'air effrayé; puis, tirant une lettre de son sein, il la présenta à Sancho, qui la remit au majordome, en lui commandant de lire la suscription. Elle était ainsi conçue:

« A don Sancho Pança, gouverneur de l'île Barataria, pour « lui être remis en main propre, ou à son secrétaire. »

« Et où est mon secrétaire? dit Sancho. — C'est moi, répondit un des assistants: je sais lire, écrire, et je suis Biscayen. — Avec cette addition, répondit Sancho, vous pourriez être secrétaire de l'empereur lui-même. Ouvrez donc ce paquet, et

¹ De mauvais augure. *Agüero* signifie *augure*

voyez ce qu'il contient. » Le secrétaire obéit. Ayant pris lecture de la lettre, il dit qu'elle ne pouvait être communiquée qu'en secret. Sancho fit signe que tout le monde se retirât, et ne garda que le majordome et le maître-d'hôtel. Alors le secrétaire lut la lettre dont la teneur suit :

« Je viens d'apprendre, seigneur don Sancho Pança, que
 » quelques ennemis de votre île et les miens se proposent de
 » vous livrer un furieux assaut pendant la nuit ; mais je ne
 » sais pas au juste quand : il est nécessaire de se tenir sur
 » ses gardes, afin de n'être pas pris au dépourvu. Je sais
 » aussi, par des espions affidés, que quatre hommes déguisés
 » se sont introduits dans votre ville, avec intention de vous
 » ôter la vie, parce qu'ils redoutent votre discernement.
 » Soyez donc en défiance, observez ceux qui vous approche-
 » ront, et surtout ne mangez rien de ce qu'on vous présentera,
 » Je ne manquerai pas de vous secourir, si vous êtes en
 » danger. Dans toute cette affaire, conduisez-vous avec votre
 » prudence ordinaire. Adieu.

» De cet endroit, le 16 août, à quatre heures du matin,

» Votre ami, le Duc. »

Sancho resta tout étonné, ainsi que les autres. Se tournant enfin vers le majordome ; « Ce que nous avons à faire en ce moment, dit-il, et sur-le-champ, c'est de mettre au cachot le docteur Recio : car, si quelqu'un a dessein de me faire périr, c'est lui, sans doute, et d'une mort aussi languissante, aussi cruelle que la faim. — Il me semble encore, dit le maître d'hôtel, que votre grâce fera bien de ne rien manger de ce qu'il y a sur la table, car ces mets ont été fournis par des religieux : et, comme dit le proverbe, derrière la croix le diable y est. — Je ne dis pas non, répondit Sancho ; donnez-moi seulement un bon morceau de pain avec quatre livres de raisin : il ne peut pas y avoir de poison là dedans, et je ne saurais me passer de manger. Si nous voulons être préparés pour ces batailles dont on nous menace, il faut être bien lestés : le ventre donne du courage, et le courage ne donne point de ventre. Et vous, secrétaire, répondez au duc mon seigneur que l'on fera ce qu'il ordonne, sans y manquer

d'un seul point. Présentez un baise-main de ma part à madame la duchesse, et dites-lui que je la supplie de ne pas oublier d'envoyer ma lettre et mon paquet à ma femme Thérèse Pança : qu'elle obligera sensiblement celui qui veut consacrer toutes ses forces à la servir. Chemin faisant, insérez dans la lettre un baise-main pour monseigneur don Quichotte, afin qu'il voie que je ne suis pas un ingrat. Et vous, comme bon secrétaire et comme bon Biscayen, vous pouvez ajouter à cela tout ce que vous voudrez et ce que vous jugerez de plus convenable. Otez ces nappes, et donnez moi à manger. Vous verrez ensuite que je saurai bien me défaire de tous les espions, assassins et enchanteurs qui mettront le pied dans mon île. »

En ce moment, un page entra, disant qu'il y avait là un laboureur qui désirait parler à sa seigneurie d'une affaire fort importante. « Étrange incident, dit Sancho : ces gens-là sont-ils donc si mal avisés qu'ils ne sachent pas qu'à ces heures-ci l'on ne vient point parler d'affaires ? Ne sommes-nous pas de chair et d'os, nous autres gouverneurs, nous autres juges ? C'est bien le moins qu'on laisse le temps que le besoin requiert. Nous croient-ils donc de marbre ? Par Dieu et par ma conscience ! si ce gouvernement-là dure, ce que je ne crois point du tout, je saurai bien mettre au pas plus d'un homme d'affaires. Dites à ce bonhomme qu'il entre ; mais, auparavant, prenez garde que ce ne soit quelque espion ou quelque assassin. — Oh ! non seigneur, dit le page, c'est un homme simple : je le crois bon comme du bon pain. — Il n'y a rien à craindre, ajoute le majordome : ne sommes-nous pas tous ici ? — Maître d'hôtel, dit Sancho, serait-il possible que, maintenant que le docteur Pedro Recio n'est plus ici, je mangeasse quelque chose de substanciel, ne fût-ce que un pain et une ciboule ? — Ce soir, répondit le maître d'hôtel, au souper, votre seigneurie se dédommagera du dîner : vous serez content, je vous le promets. — Dieu le veuille, répondit Sancho.

En ce moment, entra le laboureur, homme de bonne mine, et dont la simplicité se remarquait d'un quart de lieue. Le premier mot qu'il dit, fut : « Quel est celui de vous qui est

le seigneur gouverneur ! — Et qui peut-ce être, répondit le secrétaire, sinon celui que vous voyez assis sur ce siège ? — Je me prosterne devant lui », dit le laboureur. Et, se mettant à genoux, il demanda à Sancho sa main à baiser. Sancho la refusa, lui dit de se lever, et d'exposer sa demande. « Seigneur, dit en se relevant le paysan, je suis laboureur, natif de Miguel-Turra, village à deux lieues de Ciudad-Real. — Ah ! voici un autre Tirteafuera, dit Sancho : dites ce que vous avez à dire, frère ; je connais bien Miguel-Turra, c'est tout auprès de mon village. — Seigneur, poursuit l'homme des champs, par la miséricorde de Dieu, je suis marié en paix et en face de la sainte Église catholique romaine : j'ai deux fils étudiants, dont le plus jeune travaille pour être bachelier, l'autre pour devenir licencié ; je suis veuf, parce que ma femme est morte, ou, pour mieux dire un mauvais médecin l'a tuée, en la purgeant tandis qu'elle était enceinte ; et, si Dieu avait permis que son fruit vint à terme, et fût un garçon, je l'aurais fait étudier pour être docteur, afin qu'il ne portât point envie à ses frères, le bachelier et le licencié. — De sorte, dit Sancho, que, si votre femme ne fût pas morte, ou qu'on ne l'eût pas tuée, vous ne seriez pas encore veuf ? — Non, sans doute, répondit le laboureur. — Nous sommes bien avancés, dit Sancho ; poursuivez, frère : il est plus heure de dormir que de parler d'affaires. — Je vous dirai, seigneur, reprit le paysan, que mon fils, qui doit être bachelier, s'est amouraché, dans notre village, d'une fille appelée Clara Perlerina, fille d'André Perlerino, laboureur puissamment riche. Ce nom de *Perlerino* ne leur vient point de famille, mais parce qu'ils sont tous *paralytiques*¹ de père en fils : et pour changer un peu le nom, on les a appelés *Perlerinos*. Toutefois, pour dire la vérité, la jeune fille dont je parle est vraiment une perle orientale : quand on la regarde du côté droit, elle semble une fleur des champs ; mais du côté gauche, elle est moins bien, parce qu'il lui manque un œil, que lui a fait perdre la petite vérole ; et, quoiqu'elle soit très grêlée, ceux qui l'aiment bien disent que les trous de son visage sont autant de fossettes où vont s'ensevelir les

¹ Le mot *paralysie* se dit en espagnol *perlesia*.

âmes de ses amants ; elle est si propre, que, pour ne point souiller son visage, elle porte les narines retroussées : de sorte qu'elles semblent fuir la bouche ; et, ce qui la rend plus belle encore, c'est que cette bouche est grande et bien fendue : s'il ne lui manquait pas dix à douze dents, on pourrait la regarder comme un modèle de perfection. Je ne vous parlerai point de ses lèvres : elles sont si minces et si délicates que, si l'on pouvait les tourner sur un dévidoir, on en ferait un écheveau ; elles sont d'ailleurs d'une autre couleur que les lèvres ordinaires, diaprées de vert, d'azur, de violet ; c'est un vrai miracle. Pardonnez, seigneur, si je peins avec tant de détails, les perfections de celle qui doit être ma belle-fille ; mais je l'aime, et ne crois pas mal faire. — Oh ! peignez tout ce que vous voudrez, dit Sancho : ces peintures me réjouissent ; et, si j'avais diné, rien ne me viendrait plus à propos que votre portrait. — Il est fort à votre service, répondit le laboureur ; mais un temps viendra où nous serons ce que nous ne sommes pas. Si je pouvais, seigneur, vous peindre aussi sa gentillesse et l'élégance de sa taille, vous seriez dans l'admiration ; mais je ne le saurais, car elle est toute courbée, et ses genoux touchent son menton ; cependant, il est aisé de voir que, si elle pouvait se lever, elle toucherait au toit de la maison. Elle aurait déjà donné la main d'épouse à mon fils le bachelier, si elle pouvait l'éteindre ; mais elle est toute nouée et retirée : malgré cela, ses ongles sont larges et cannelés, preuve de sa bonne constitution. — En voilà bien assez, frère, dit Sancho : vous l'avez peinte de la tête aux pieds ; dites maintenant ce que vous demandez, sans détours, sans circonlocutions, sans rien ôter ni ajouter. — Je désirerais, seigneur, reprit le paysan, que votre excellence me fit la grâce d'écrire en faveur de mon fils au père de la demoiselle, pour l'engager à terminer ce mariage, puisque les deux partis sont égaux, non-seulement par les biens de la fortune, mais encore par les dons de nature : car, pour vous dire la vérité, mon fils est possédé du démon ; il ne se passe pas de jour que le malin esprit ne le tourmente trois ou quatre fois ; il est, en outre, tombé dans le feu : de sorte que la peau de son visage est comme un parchemin, et

ses yeux sont pleureurs et chassieux, ce qui n'empêche pas qu'il ne soit aussi doux qu'un ange; et, si ce n'était qu'il se bat lui-même et se donne de grands coups de poing, on le prendrait pour un bienheureux. — Demandez-vous, encore autre chose, bonhomme ? dit Sancho. — Oui, seigneur, répondit le paysan, j'aurais bien encore quelque chose à demander; mais je n'ose le dire. Cependant, arrive qui pourra, puisque je l'ai sur le cœur, il faut que je me soulage: je désirerais que votre seigneurie voulût bien me donner trois ou six cents ducats pour aider à la dot de mon bachelier, je veux dire pour soutenir sa maison; car, enfin, il faut que les deux époux puissent vivre sans être sujets aux caprices de leurs parents. — Est-ce là tout ? Que la honte et la retenue ne vous empêchent pas de le dire. — Oui, seigneur »

A peine eut-il lâché ces mots, que Sancho se leva, et, saisissant le siège sur lequel il était assis : « Je jure Dieu, dit-il, don maunant, rustre et malavisé, si tu ne sors d'ici, si tu ne fuis ma présence, je te romps la tête avec cette chaise. Maud, marouffe, peintre du diable, as-tu bien le front de venir me demander six cents ducats ? Et où veux-tu que je les prenne, impudent, pour te les donner ? Dis, insensé, hé-litre, que me font à moi Miguel-Turra et toute la race des Perlerinos ? Va-t-en, te dis-je, ou, sinon, par la vie du duc mon seigneur, je te traiterai comme je l'ai dit. Tu n'es point natif de Miguel-Turra : tu es quelque malin esprit que l'enfer envoie pour me tenter ; il n'y a pas un jour et demi que je suis gouverneur, et tu m'oses demander six cents ducats ! »

Le maître-d'hôtel fit signe au laboureur de sortir, ce que celui-ci fit la tête basse, et semblant craindre que le gouverneur n'exécutât ses menaces, tant il savait bien jouer son rôle.

Mais laissons là Sancho avec sa colère, et retournons à don Quichotte, que nous avons laissé le visage couvert d'emplâtres pour guérir ses blessures, qui durèrent plus de huit jours. Pendant ce temps, il lui arriva une aventure que rapporte Cid Hamet avec la ponctualité qu'il a coutume de mettre dans les plus légères particularités de cette histoire.

CHAPITRE XLVII

DE CE QUI ARRIVA A DON QUICHOTTE AVEC DOÑA RODRIGUEZ, LA DUÈGNE DE LA DUCHESSE; AINSI QUE D'AUTRES FAITS DIGNES D'UNE ÉTERNELLE MÉMOIRE.

Don Quichotte était donc triste et mélancolique, la tête empaquetée, le visage marqué, non de la main de Dieu, mais de la griffe des chats, disgrâces inséparables de la chevalerie errante. Il passa six jours sans sortir; et, une nuit qu'il ne dormait pas, rêvant aux poursuites d'Altisidore, il entendit qu'on ouvrait avec une clef la porte de sa chambre : aussitôt il s'imagina que c'était l'amoureuse suivante qui venait livrer un assaut à son honnêteté, et tâcher de mettre en défaut la foi qu'il devait garder à sa dame Dulcinée. « Non, non ! s'écria-t-il assez haut pour être entendu, la plus grande beauté de la terre ne saurait me faire oublier ce que je dois à celle que j'adore, et dont l'image est gravée dans mon cœur. Souveraine dame de mes pensées, soit que vous soyez transformée en une grossière paysanne, ou bien en nymphe du Tage doré, ourdissant une toile tissée d'or et de soie, soit que Merlin ou Montésinos te tiennent captive, en quelque lieu que ce soit, toujours, femme adorée, tu seras mienne ; toujours, en tous lieux, je serai à toi. » Comme il disait ces mots, la porte s'ouvrit : il se leva tout debout sur son lit, enveloppé du haut en bas dans une couverture de satin jaune, un gros bonnet sur la tête, la face empaquetée, les moustaches en papillottes, et, dans cet accoutrement, il semblait le plus étrange fantôme qu'on puisse voir. Les yeux fixés sur la porte, il pensait voir entrer la sensible et tendre Altisidore : il vit paraître une duègne respectable, en coiffes blanches, plissées, et si longues qu'elles la couvraient de la tête aux pieds; de sa main gauche elle tenait une bougie allumée, et la droite était devant ses yeux pour que la lumière ne l'aveuglât pas; elle portait de grandes lunettes, marchait doucement, et s'avançait à pas comptés. Don Quichotte, du haut de son poste, la considérait attentivement; et, voyant son silence

et son ajustement, il crut que c'était quelque sorcière ou magicienne qui venait exercer sur lui quelque maléfice, et se mit à faire force signes de croix. La vision s'approchait quand elle fut au milieu de la chambre, elle leva les yeux, et vit avec quelle ferveur don Quichotte faisait des signes de croix. Si celui-ci paraissait effrayé de son aspect, elle ne l'était pas moins de voir une figure si étrange, longue, jaune, enveloppée dans une courtepointe, et couverte d'emplâtres. « Jésus ! dit-elle, qu'est-ce que je vois ? » En même temps, la bougie lui tomba des mains et s'éteignit. Elle voulut regagner la porte, mais elle s'embarrassa dans ses jupes, et tomba rudement ; don Quichotte, effrayé, se mit à dire : « Je te conjure, fantôme ou qui que tu sois, de me dire qui tu es, et ce que tu veux de moi : si tu es une âme en peine, dis-le-moi, je ferai tout pour te soulager ; je suis chrétien catholique, toujours prêt à faire du bien à tout le monde ; c'est ce qui m'a fait embrasser l'ordre de la chevalerie errante, dont le devoir s'étend jusqu'à prier pour les âmes du purgatoire. » La dame tombée, s'entendant conjurer, jugea, par sa frayeur, de celle de don Quichotte, et lui répondit, d'une voix triste et basse : « Seigneur don Quichotte, si c'est vous, je ne suis point un fantôme, une vision, une âme du purgatoire, comme vous le pensez : je suis la dame Rodriguez, duègne d'honneur de madame la duchesse, qui venais vous demander du secours dans une de ces afflictions auxquelles vous savez apporter remède. — Dites-moi, dame Rodriguez, viendriez-vous, par hasard, faire quelque message d'amour ? S'il était vrai, je vous avertis que mon cœur est fermé pour toutes les femmes, excepté pour l'incomparable Dulcinée : au reste, s'il n'est pas question d'amour, vous pouvez aller rallumer votre bougie, et revenir : nous causerons ensuite tout ce que vous voudrez. — Qui ? moi, seigneur, messagère d'amour ? répondit la Rodriguez, vous me connaissez bien mal : je ne suis pas encore d'un âge assez avancé pour m'amuser à de semblables bagatelles. Dieu merci, je me porte bien, et j'ai encore toutes mes dents, à la réserve de quelques-unes que m'ont enlevées les catarrhes, qui sont si communs dans ce pays d'Aragon ; mais, attendez-moi un peu, je vais rallumer ma bougie, et je

reviens sur-le-champ vous conter mes infortunes, comme à celui qui sait remédier à tous les maux.

Sans attendre la réponse, elle sortit, et laissa don Quichotte tout occupé de cette nouvelle aventure ; mille pensées diverses troublaient son esprit : il lui semblait que la pire de toutes, et la plus blâmable, serait de s'exposer volontairement au danger de manquer à la foi promise à Dulcinée. « Qui sait, disait-il en lui-même, si le diable, qui est subtil et cauteleux, ne cherche point à faire, par l'entremise d'une duègne, ce dont il n'a pu venir à bout avec des impératrices, des reines, des duchesses, des marquises et des comtesses ? J'ai ouï dire souvent à des gens sages que, quand il ne peut vous attraper d'une manière, il s'y prend d'une autre. Qui sait si cette solitude, cette occasion, ce silence n'éveilleront point mes desirs qui dorment, et ne me feront point tomber à la fin de mes ans, moi qui n'ai jamais trébuché ? En pareil cas, il est plus prudent de fuir que d'attendre le combat. Mais que dis-je ? je ne suis pas dans tout mon sens, puisque je pense à de telles folies. Quoi ! une duègne en coiffes blanches, besicles sur le nez, pourrait-elle bien exciter quelque pensée lascive dans le cœur le plus insensible ? Est-il duègne au monde qui ne soit impertinente, bégueule, menteuse ? Arrière, toute la race des duègnes, inutile aux plaisirs de la vie ! Oh ! qu'elle avait bien raison cette dame dont on rapporte qu'elle avait fait placer, aux deux bouts de son estrade, deux figures de duègnes avec leurs besicles et leurs métiers, en attitude de travailler : ces figures ornaient aussi bien la salle que l'eussent fait de véritables duègnes. » Dans cette résolution, il se leva de son lit pour aller fermer la porte, et empêcher la dame Rodriguez d'entrer ; mais il la trouva sur la porte, sa bougie à la main. En voyant de plus près don Quichotte, enveloppé dans sa couverture, avec son bonnet et ses bandeaux, elle eut une nouvelle peur ; et reculant de deux pas ; « Y a-t-il sûreté pour moi, seigneur ? lui dit-elle : ce n'est pas trop honnête à vous d'être sorti de votre lit. — Je vous fais la même demande, madame, répondit don Quichotte : puis-je être assuré que je ne serai point violenté ? — Par qui, s'il vous plaît ? — Par vous, madame : je ne suis point de

marbré, ni vous de bronze; il n'est pas maintenant dix heures du matin, mais minuit, même un peu plus, à ce que j'imagine; cette chambre est plus en sûreté et mieux fermée que ne dut être la grotte où le traître et audacieux Enée jouit de la belle et malheureuse Didon : au reste, madame, donnez-moi la main; la meilleure sûreté pour moi, c'est ma vertu, et le respect qu'inspirent ces coiffes blanches. » Il lui prit la main qu'il baisa, et l'introduisit dans la chambre.

En cet endroit, Cid Hamet fait une parenthèse, et dit que, pour avoir le plaisir de voir ces deux individus aller, en se tenant par la main, de la porte au lit, il eût donné la meilleure de ses deux robes.

Don Quichotte se recoucha, ne laissant voir que son visage; la dame Rodríguez s'assit sur une chaise, à quelque distance du lit, sans quitter ses lunettes ni sa bougie. Après une courte pause, ce fut le chevalier qui rompit le silence : « Madame, dit-il, vous pouvez maintenant m'ouvrir votre cœur, et le décharger du fardéau qui l'opprime : mes chastes oreilles vous prêteront toute leur attention, et mon bras le secours que la pitié doit aux malheureux. — J'en suis persuadée, seigneur, répondit la dame Rodríguez; de votre courtoisie et de votre aimable aspect je ne pouvais attendre qu'une réponse aussi chrétienne. Vous saurez donc, seigneur, que, quoique vous me voyez en ces lieux, au milieu du royaume d'Aragon, en habit de duègne, en butte au mépris et aux persécutions, je suis née dans les Asturies d'Oviedo, d'une des meilleures familles du pays; mais le mauvais destin, et le peu d'ordre de mes parents, qui s'appauvrirent bientôt, sans savoir pourquoi, ni comment, me conduisirent à la cour de Madrid, où, pour éviter de plus grands malheurs, je fus placée chez une grande dame, en qualité de demoiselle de chambre pour travailler : car, en fait de couture et de blanchissage, je n'ai jamais trouvé ma pareille. Mes parents me laissèrent en service, et s'en retournèrent dans leur pays, où, peu de temps après, ils quittèrent ce monde pour aller sans doute au ciel; car ils étaient bons chrétiens. Je demeurai donc orpheline, n'ayant pour subsister qu'un modique salaire, et pour pers-

pective que les désagréments sans nombre que les domestiques ont à endurer dans les palais. Dans le même temps, sans que j'y eusse donné lieu, un écuyer de notre maison devint amoureux de moi : c'était un homme d'un âge mûr, barbu, de bonne mine, et surtout noble comme le roi, car il était montagnard. Nous ne pûmes conduire nos amours si secrètement qu'ils ne vinssent aux oreilles de ma maîtresse, qui, pour éviter les caquets et les propos, nous maria en face de la sainte Église catholique romaine. De notre union naquit une fille, pour aggraver mes maux ; non que je mourusse en couche, car les miennes furent heureuses et à terme, mais peu de temps après je perdis mon mari, qui mourut d'une peur, dont vous serez surpris vous-même, si j'ai le loisir de vous la raconter. » Là-dessus, la dame Rodriguez se mit à pleurer amèrement. « Pardonnez, seigneur, continua-t-elle ; mais, toutes les fois que je me rappelle ce triste événement, mes yeux se remplissent de larmes. Vrai Dieu, qu'il avait bonne mine quand il portait sa maîtresse en croupe sur une puissante mule, noire comme du jais ! car, dans ce temps-là les dames de la cour ne faisaient point usage de coches ni de chaises comme aujourd'hui ; elles montaient en croupe derrière leurs écuyers. Je ne puis m'empêcher de vous conter cette lamentable histoire, afin de vous faire connaître le zèle et les attentions de mon bon époux. A l'entrée de la rue Santiago, à Madrid, qui est un peu étroite, il rencontra un alcade de cour, qui s'avancait, accompagné de deux alguazils : pour lui faire honneur, mon mari tourna bride, et voulut l'accompagner¹. Sa maîtresse, qu'il portait en croupe, lui dit à voix basse : « Que fais-tu, malheureux ? ne vois-tu pas que ce n'est pas là mon chemin ? » L'alcade s'arrêta par civilité. « Suivez votre route, mon ami, dit-il à l'écuyer : c'est à moi d'accompagner doña Casilda (ainsi se nommait ma maîtresse). Cependant, mon mari, le bonnet à la main, s'obstinait à vouloir suivre l'alcade : ce que voyant sa maîtresse, elle tira une grande épingle, ou plutôt un poinçon, et, de colère, l'enfonça dans les reins de mon mari, qui jeta un grand cri, et tomba à terre avec elle. Deux laquais accoururent pour la

¹ Genre de civilité fort en usage en Espagne, du temps de Cervantès.

relever; autant en firent l'alcade et les alguazils. Tout le peuple de la porte de Guadalajara fut en rumeur. La dame s'en retourna à pied; mon mari s'en fut chez un barbier, disant qu'on lui avait percé les entrailles de part en part. La courtoisie de mon époux devint, en peu de temps si bien connue, que les enfants couraient après lui dans les rues: ce fut sans doute pour cette raison, et parce qu'il avait la vue courte, que sa maîtresse le congédia. Le pauvre homme en conçut un tel dépit qu'il en mourut, je crois, de chagrin. Je demeurai veuve, abandonnée, et chargée d'une fille dont la beauté croissait comme l'écume de la mer. Finalement, comme j'avais la réputation d'être bonne ouvrière, madame la duchesse¹, qui était récemment mariée avec monsieur le duc, voulut m'amener dans le royaume d'Aragon avec ma fille, laquelle, avec le temps, devint la plus belle créature du monde: elle chante comme une fauvette, danse comme la pensée, saute comme une perdue, lit et écrit comme un maître d'école, et compte comme un avare. Je ne vous dis rien de sa propreté: l'eau qui court n'est pas plus nette. Si j'ai bonne mémoire, elle doit avoir à présent seize ans, cinq mois et trois jours, plus ou moins. En peu de temps, elle fit la conquête du fils d'un très riche laboureur qui tient, non loin du château, une ferme appartenant au duc. Je ne sais comment cela se fit, mais, sous prétexte du mariage, il abusa d'elle, et maintenant il ne veut plus tenir sa parole. Monseigneur le sait, car je me suis plainte à lui plus d'une fois: j'ai demandé que le jeune homme fût tenu d'épouser ma fille; il a fait la sourde oreille: à peine m'écoute-il. La cause en est que le père de ce jeune homme est si riche qu'il prête de l'argent au duc, et lui sert souvent de caution: de sorte que celui-ci ne veut point lui déplaire ni le chagriner. Or, mon cher seigneur, je désirerais que vous voulussiez bien vous charger de faire redresser ce tort, ou par prières, ou par force, vous que l'on dit être né pour venger les injures, redresser les torts et secourir les malheureux. Daignez prendre en considération la jeunesse de ma fille, son état d'orpheline, sa gentillesse, et toutes les bonnes qualités dont

¹ Celle chez qui se trouvait don Quichotte.

je vous ai parlé. Sur Dieu et sur ma conscience, parmi toutes les demoiselles de madame, il n'y en a pas une seule qui soit digne de la déchausser, pas même celle qu'on appelle Altisidore, et qui passe pour la plus belle : comparée à ma fille, elle n'en approche pas de deux lieues. Vous n'ignorez pas, seigneur, que tout ce qui reluit n'est pas or : cette Altisidore a plus de prétentions que de beauté, plus de vivacité que de retenue ; ajoutez qu'elle n'est pas très saine, et que son haleine est si forte qu'on ne saurait rester auprès d'elle. Et madame la duchesse.... ; mais, chut ! taisons-nous, les murs ont, dit-on, des oreilles. — Par ma vie ! s'écria don Quichotte, qu'a donc madame la duchesse ? — A cette adjuration, dit la duègne, je ne puis me défendre de répondre. Vous voyez, seigneur, la beauté de madame la duchesse, ce teint brillant comme un glaive récemment fourbi, ces joues d'ivoire et de carmin, ces yeux dont l'un semble le soleil et l'autre la lune, cette démarche noble qui paraît dédaigner de fouler la terre, cette éclatante fraîcheur qui semble répandre la santé partout autour d'elle : sachez qu'elle doit tous ces dons, d'abord à Dieu, puis à deux fontaines qu'elle a aux jambes, par où s'écoulent toutes les mauvaises humeurs dont les médecins la disent remplie. — Sainte-Marie ! s'écria don Quichotte, est-il possible que madame la duchesse ait de tels égouts ? Je ne le croirais pas quand même des frères déchaussés me le diraient : cependant, puisque madame Rodriguez l'affirme, il faut bien que cela soit ; mais de telles fontaines sur un si beau corps ne peuvent distiller que de l'ambre et non de mauvaises humeurs. Je commence à me persuader que ces écoulements sont une chose fort salutaire. »

A peine achevait-il ces mots, qu'un grand coup donné dans la porte la fit ouvrir. Du soubresaut, dame Rodriguez laissa tomber sa bougie, qui s'éteignit, et la chambre fut à l'instant noire comme un four. La pauvre duègne se sentit saisir le cou à deux mains, si fortement qu'elle ne pouvait crier, tandis qu'une autre personne, sans dire mot, lui releva ses jupes, et, avec une sâvaté, à ce qui lui sembla, lui donna tant de coups que c'était pitié. Don Quichotte, quoique compatissant, ne bougeait du lit, ne sachant ce que ce pouvait être : il ne

disait mot et se tenait coi, craignant que les coups ne vins-
sent jusqu'à lui. Il ne se trompait pas; car les muets bour-
reaux, après avoir bien étrillé dame Rodriguez, qui n'osait
se plaindre, tombèrent sur don Quichotte, enlevèrent, draps,
couvertures, et le frappèrent si fort qu'il ne put s'empêcher
de se défendre à coup de poing : le tout dans un silence
admirable. La bataille dura bien une demi-heure ; les fantômes
se retirèrent. Dame Rodriguez rabattit ses jupes ; et,
gémissant de sa disgrâce sortit sans dire un mot à don
Quichotte, qui, tout meurtri, confus et pensif, demeura seul,
bien désireux de connaître le pervers enchanteur qui lui
avait joué ce tour. Mais cela s'expliquera en son temps.
Laissons là don Quichotte, et retournons à Sancho qui nous
appelle : ainsi le veut l'ordre de la narration :

CHAPITRE XLIX

DE CE QUI ARRIVA À SÁNCHO PANÇA FAISANT SA RONDE DANS SON ÎLE.

Nous avons laissé le grand gouverneur irrité et fort en
colère contre ce paysan, peintre d'un nouveau genre et mau-
vais plaisant, qui, bien stylé par le majordome, auquel le
duc avait fait la leçon, se moquait de Sancho Pança. Cepen-
dant quoique lourd, rustre et simple, celui-ci tenait tête à
tous. « C'est maintenant, dit-il aux assistants et au docteur
Recio, qui était rentré dans la salle avec le messager du duc,
c'est maintenant que je reconnais que les juges et les gouver-
neurs doivent être de bronze pour résister aux importunités
des solliciteurs, qui, à toute heure et en tout temps, viennent
demander qu'on les écoute, qu'on les expédie, ne pensant
qu'à leur affaire, quoi qu'il en puisse arriver : et, si le pauvre
juge ne les satisfait pas, soit parce qu'il ne peut, soit parce
qu'il n'est pas heure de donner audience, ils murmurent, ils
le maudissent, lui rongent les os, épluchent toute sa famille.
Solliciteur ignorant, solliciteur importun, ne te hâte pas tant :
attends l'heure et le moment de traiter d'affaires ; ne viens
point à l'heure de manger ou de dormir : les juges sont de



chair et d'os ; ils sont obligés de donner à la nature ce qu'elle demande, excepté moi, qui ne puis donner à manger à la mienne, grâce au seigneur docteur Pedro Recio Tirteafuera, ici présent, qui veut que je meure de faim, et qui prétend que mourir ainsi, c'est vivre ; puisse-t-il vivre ainsi, lui et tout ceux de sa race ! je veux dire les mauvais médecins, car les bons méritent des palmes et des lauriers. »

Tous ceux qui connaissaient Sancho Pança l'admiraient en l'entendant parler en si bons termes, et ne savaient à quoi l'attribuer, si ce n'est que les offices et les charges importantes réveillent ou allourdissent les esprits. Finalement, le docteur Pedro Recio Agüero de Tirteafuera promit à Sancho de lui donner à souper le soir, en dépit de tous les aphorismes d'Hippocrate. Sancho s'en contenta, attendant toutefois, avec grande impatience, la nuit et l'heure de souper, car le temps lui semblait immobile. Enfin, le moment désiré arriva : on lui servit un hachis de bœuf et d'oignons, et deux pieds de veau qui pouvaient passer pour des pieds de bœuf ; il les mangea avec plus d'appétit que si on lui eût servi des francolins de Milan, des faisans de Rome, du veau de Sorrento, des perdrix de Moron, ou des canards de Lavajos. Tout en mangeant, il disait au docteur : « Vous voyez qu'il n'est pas nécessaire de me donner des mets recherchés, des viandes exquises : elles ne conviennent pas à mon estomac, accoutumé à la chèvre, au bœuf, au lard, au salé, aux navets, aux oignons ; si on lui donne d'autres aliments, il les reçoit de mauvaise grâce, et quelquefois les rejette. Ce que le maître d'hôtel peut faire de mieux, c'est de me donner des olla podrida : plus elles sont mélangées, meilleures elles sont ; il pourra y mettre tout ce qu'il voudra, pourvu qu'on puisse les manger : je reconnaitrai sa peine et la paierai quelque jour. Au reste, que personne ici ne semoie de moi : ou nous sommes, ou nous ne sommes pas ; vivons tous, et mangeons en paix et bonne compagnie. Quand Dieu nous envoie le jour, il est pour tout le monde. Je gouvernerai cette île avec droiture sans faire tort à personne. Que chacun ait l'œil ouvert et regarde devant lui, car je vous avertis que le diable est aux champs, et que, si j'en ai suiet, on verra des merveilles. Fai-

tes-vous miel, les mouches vous mangent. — Certes, seigneur gouverneur, dit le maître d'hôtel, votre grâce a bien raison dans tout ce qu'elle vient de dire. Au nom de tous les habitants de l'île, je vous suis garant qu'ils vous serviront avec exactitude, amour et bienveillance : la douceur que vous avez montrée dans les premiers instants de votre gouvernement ne leur a pas permis de faire ou même de penser rien qui fût contraire à ce qu'ils vous doivent. — Je le crois aisément, répondit Sancho : ce seraient des imbéciles s'ils agissaient ou pensaient autrement. Cependant, je le répète, qu'on ait soin de moi et de mon grison : voilà le point important. Quand il en sera temps, nous ferons la ronde : mon intention est de purger l'île de toutes espèces d'immondices, tels que gens vagabonds, fainéans, batteurs d'estrades. Vous savez, mes amis que, dans un État, les paresseux et les vagabonds sont comme les frelons, qui mangent le miel produit par les abeilles laborieuses. Je veux protéger les laboureurs, garantir aux hidalgos tous leurs droits, récompenser les gens vertueux, et surtout respecter la religion et ses ministres. Qu'en dites-vous, mes amis ? ai-je raison ou non ? — Seigneur, répondit le majordome, je suis en admiration de voir un homme sans lettres comme vous (car je crois bien que vous n'en connaissez aucune), dire tant de bonnes choses, si pleines de sentences, d'instruction et si loin de ce qu'attendaient de votre esprit ceux qui nous ont envoyés ici. Chaque jour on voit dans le monde des choses nouvelles : les plaisanteries se changent en réalités, et les moqueurs se trouvent moqués. »

La nuit venue, Sancho soupa, avec la permission du docteur Recio ; puis il sortit pour aller faire la ronde, accompagné du majordome, du secrétaire, du maître d'hôtel, et du chroniqueur chargé de recueillir ses faits et gestes ; venaient ensuite des greffiers et des alguazils, en si grand nombre qu'ils formaient presque un demi-escadron. Sancho marchait au milieu d'eux, avec sa baguette, indice de son autorité. A peine eurent-ils parcouru quelques rues qu'ils entendirent un cliquetis d'épées : ils accoururent, et virent deux hommes qui se battaient, et qui voyant venir la justice s'arrêtèrent. L'un d'eux dit : « Au nom de Dieu et du roi,

est-il possible de souffrir qu'on vole dans ce bourg et qu'on détrouse les passants au milieu des rues ? — Calmez-vous, homme de bien, dit Sancho, et contez-moi la cause de votre querelle : c'est moi qui suis votre gouverneur. — Je vais la dire en peu de mots, seigneur, répondit l'adversaire du premier. Vous saurez que ce gentilhomme, vient de gagner, dans une maison de jeu ici près, plus de mille réaux, et Dieu sait comment : j'étais présent ; j'ai jugé en sa faveur plus d'un coup douteux, contre le témoignage de ma conscience. Il s'est retiré avec son gain ; et, lorsque j'espérais qu'il me donnerait au moins quelques écus, ainsi qu'on a coutume de le pratiquer avec les hommes de condition comme moi, qui s'emploient à juger les coups et à pacifier les querelles, il a promptement empoché son argent et est parti. Je l'ai suivi, et, par bonnes et douces paroles, je l'ai conjuré de me donner huit réaux : il sait bien que je suis homme d'honneur, et que je ne possède office ni bénéfice, parce que mes parents ne m'ont rien laissé ni rien appris ; mais ce voleur, plus larron que Cacus, plus pipeur qu'Andradilla, n'a voulu me donner que quatre réaux. Voyez, seigneur gouverneur, quel peu de vergogne et de conscience ! Mais je jure que, si votre grâce ne fût survenue, j'allais lui faire rendre son gain, et lui apprendre à se jouer à moi. — Que répondez-vous à cela ? dit Sancho à l'autre homme. — Ce qu'il vous a dit est vrai, seigneur, répondit-il ; je n'ai voulu lui donner que quatre réaux, parce que je lui en donne souvent : ceux qui tirent ainsi quelque profit du jeu doivent être modérés et recevoir de bonne grâce ce qu'on veut bien leur donner, sans marchander avec les gagnants, à moins qu'ils ne sachent que ce sont des pipeurs et que leur gain n'est pas légitime. La meilleure preuve que je suis homme de bien, et non larron, comme le prétend cet homme, c'est que je ne voulais lui rien donner : toujours les pipeurs sont à la merci des spectateurs qui les connaissent. — C'est la vérité, dit le majordome : voyez, seigneur gouverneur, ce que vous voulez faire de ces deux hommes. — Ce que je veux faire ? Vous, gagnant, bien ou mal, donnez sur l'heure à votre ennemi cent réaux, et vous en donnerez en outre trente pour les prisonniers. Et vous, l'homme de bien,

qui n'avez office ni bénédiction, et qui rôdez de nuit dans cette île, emportez vos cent réaux, que demain, le jour ne vous retrouve pas dans le pays, et n'y rentrez de dix ans, sous peine de la vie, car je vous accrocherai moi-même au gibet, ou du moins, le bourreau, par mes ordres. Que personne ne réplique, ou je lui donnerai sur les oreilles. »

Cette sentence fut exécutée : l'un donna, l'autre reçut ; celui-ci sortit de l'île, l'autre retourna dans sa maison, et Sancho s'écria : « Ou le pouvoir me manquera, ou je supprimerai ces maisons de jeu, qui me semblent très préjudiciables. — Pour celle-ci, dit un greffier, je ne crois pas qu'on puisse la supprimer, car elle appartient à un grand personnage, qui perd plus, sans comparaison, tout le long de l'année qu'il ne gagne avec les cartes. Mais votre grâce pourrait bien exercer son autorité sur d'autres repaires de moindre importance, qui sont les plus dangereux et ceux où il se commet le plus de délits. Les fameux pipeurs n'osent pas exercer leur industrie dans les maisons des seigneurs et gens de qualité : et, quoique la passion du jeu est malheureusement devenue générale, il vaut mieux que l'on joue dans les grandes maisons que dans celles de quelques minces officiers, où l'on écorche tout vifs les malheureux, puis on les met à la porte au milieu de la nuit. — Greffier, dit Sancho, je sais qu'il y a beaucoup à dire là-dessus. »

En ce moment, parut un archer conduisant un jeune homme. « Seigneur gouverneur, dit l'archer, nous avons rencontré ce jeune homme, qui venait droit à nous ; mais dès qu'il a aperçu la justice, il a tourné les talons, et s'est mis à courir comme un daim, ce qui nous a fait soupçonner que c'était quelque malfaiteur : je l'ai poursuivi ; et, s'il n'était pas tombé en courant, je n'aurais pas pu l'atteindre. — Pourquoi fuyais-tu ? dit Sancho au jeune homme. — Pour éviter les demandes importunes de la justice. — Quel est ton état ? — Tisserand. — En quoi ? — En fers de lances, sauf votre bon plaisir. — Ah ! tu es un railleur, et tu veux plaisanter ; c'est fort bien. Et où allais-tu, maintenant ? — Prendre l'air. — Et où prend-on l'air dans cette île ? — Là où il souffle. — Bien répondu, jeune homme ; tu es sage, mais écoute : suppose

que je suis l'air, que je te souffle en poupe, et que je te pousse en prison. Gardes, saisissez-le, et qu'il aille cette nuit dormir sans prendre l'air. — Par Dieu, dit le jeune homme, vous me ferez dormir en prison tout comme vous me ferez roi. — Et pourquoi ne t'y ferai-je pas dormir? N'ai-je pas le pouvoir de te faire arrêter et de te relâcher, comme bon me semble? — Quand vous en auriez bien plus encore, vous ne sauriez me faire dormir en prison. — Je ne saurais? Eh bien! conduisez-le promptement: il verra qu'il se trompe; et si l'alcade, voulant user envers lui de générosité, lui laisse mettre un pied dehors, je le condamne d'avance à deux mille ducats d'amende. — Tout ceci n'est qu'une plaisanterie; mais le fait est qu'il n'y a aucune puissance humaine qui puisse me faire dormir en prison. — Dis-moi, démon, as-tu quelque esprit qui vienne te délivrer et t'ouvrir les grilles sous lesquelles on t'enfermera? — Seigneur, répondit le jeune homme, écoutez-moi; je suppose que vous m'avez envoyé en prison, qu'il y a force grilles et cadenas, qu'on m'a mis dans un cachot particulier, qu'on a défendu à l'alcade, sous les plus graves peines de me laisser sortir; avec tout cela, si je ne veux pas dormir, et que je reste toute la nuit les yeux ouverts, avez-vous le pouvoir de me faire dormir malgré moi? — Non, certes, dit le secrétaire; cet homme a raison. De sorte, dit Sancho, qu'il n'y a rien qui te puisse faire dormir que ta volonté et que la mienne n'y peut rien? — Non, certes, seigneur. — Eh bien! va-t'en à la garde de Dieu, dormir dans ta maison; je ne veux pas t'en empêcher: mais je te conseille de ne plus railler avec la justice parce que tu pourrais rencontrer tel qui te donnerait de la raillerie sur le nez. » Le jeune homme s'en fut, et Sancho continua sa ronde.

Quelques pas plus loin, ils rencontrèrent deux archers qui conduisaient un homme. « Seigneur, dit l'un des deux, la personne que vous voyez, et qui paraît un homme, n'en est pas un: c'est une femme, et même assez jolie qui est habillée en homme. » Ils approchèrent deux ou trois lanternes, à la lumière desquelles on vit un visage de femme d'environ seize ans: elle avait les cheveux enfermés dans une résilie d'or et de soie verte, et elle était belle comme mille perles.

On l'examina du haut en bas : elle avait des bas de soie incarnate, avec des jarrettières de taffetas blanc, bordées d'or et de semences de perles ; ses grègues, étaient de brocard d'or à fond vert ; la casaque de même étoffe, sous laquelle était un pourpoint de toile fine, blanc et or ; ses souliers étaient blancs et faits comme ceux des hommes ; au lieu d'épée, elle avait une fiche d'agué, et tous ses doigts étaient garnis d'anneaux précieux : elle parut belle à tout le monde, mais personne ne la reconnut. Les habitants de l'endroit, et ceux qui étaient dans la confidence des plaisanteries que l'on faisait à Sancho, ne se laissaient point de l'admirer, car ils n'avaient aucune part à cette rencontre, et ils étaient fort impatients d'en voir la fin. Sancho fut frappé de la beauté de la jeune fille, et lui demanda qui elle était, où elle allait, et pour quelle raison elle sortait ainsi vêtue. Les yeux fixés en terre, et avec une modeste rougeur, elle répondit : « Je ne puis seigneur, dévoiler devant le monde un secret qu'il m'importe de tenir caché ; j'ose seulement vous assurer que je ne suis ni voleuse ni femme de mauvaise vie, mais une malheureuse fille à qui la jalousie a fait outrepasser les bornes de la décence. » A ces mots, le majordome dit à Sancho : « Seigneur, faites retirer tout le monde, afin que cette jeune personne puisse parler librement. » La troupe s'écarta ; il ne resta que le majordome, le maître d'hôtel et le secrétaire. Alors, la belle jeune fille reprit la parole : « Seigneurs, dit-elle, je suis fille de Pedro Perez Mazonca, fermier des laines de ce bourg, qui vient souvent chez mon père. — Ce que vous dites n'est point admissible, interrompit le majordome : je connais bien Pedro Perez, il n'a ni fils ni fille ; d'ailleurs, vous vous dites sa fille et vous venez d'ajouter qu'il vient souvent chez votre père. — Je m'étais aperçu de cette contradiction, dit Sancho. — En ce moment, seigneurs, reprit la jeune fille, je suis si troublée que je ne sais ce que je dis : la vérité est que je suis fille de Diego de la Llana ; que vous devez tous connaître. — Encore moins, reprit le majordome : je connais Diego de la Llana ; c'est un hidalgo fort riche : a un fils et une fille ; mais depuis qu'il est veuf, personne ne peut se vanter d'avoir vu le visage de sa fille : il la cache au soleil

même ; et, malgré tous les soins, elle a la réputation d'être extrêmement belle. — Vous la voyez véritablement devant vous et vous pouvez juger maintenant si la Renommée est menteuse. » Là-dessus, elle se mit à pleurer amèrement. Le secrétaire, en voyant ces larmes, dit au maître d'hôtel : « Il faut qu'il soit arrivé à cette pauvre demoiselle quelque événement de grande importance, puisque, étant de bonne naissance, elle court les rues de nuit, dans cet habillement. — Je n'en fais point de doute, répondit l'autre, et ses pleurs mêmes en sont une preuve. » Sancho la consolait le mieux qu'il pouvait, et l'engageait à lui confier ses chagrins, sans aucune crainte, lui promettant de la secourir de tout son cœur et par toutes les voies possibles. » Seigneurs, dit-elle enfin, voici le fait : Il y a dix ans que mon père me tient renfermée, et tout autant de temps que j'ai perdu ma mère. On dit la messe à la maison, dans un riche oratoire ; et pendant tout ce temps-là, je n'ai vu que le soleil le jour, la lune et les étoiles la nuit : de sorte que je ne sais ce que c'est que des rues, des places, des temples, ni même des hommes, excepté mon père, un frère à moi, et Pedro Perez, qui vient souvent à la maison : c'est ce qui m'avait fait dire qu'il était mon père, afin de ne pas nommer le mien. Cette reclusion et cette défense de sortir, même pour aller à l'église, me tourmentent depuis longtemps : je désirais voir le monde, ou du moins le village où je suis née, et ce désir ne me semblait pas contraire à la décence, à ce qu'une demoiselle bien née se doit à elle-même. Quand j'entendais parler des combats de taureaux, des comédies et d'autres passe-temps, je priais mon frère, qui a un an de moins que moi, de m'expliquer toutes ces choses, et beaucoup d'autres que je n'avais jamais vues : il me les décrivait le mieux qu'il pouvait, et ne faisait qu'enflammer le désir que j'avais de les voir. Bref, pour abrégér l'histoire de ma perte, je priai, je suppliai mon frère (et plutôt à Dieu que je ne l'eusse jamais fait !.....) » Là ses pleurs recommencèrent. — Eh, madame, lui dit le majordome, poursuivez donc sans crainte : vous nous tenez sans cesse en suspens. — Il me reste peu de chose à dire, reprit-elle, quoique j'aie beaucoup à pleurer, car les mauvais désirs n'entraînent avec eux que des dis-

grâces. » La beauté de cette jeune fille avait fait impression sur le cœur du maître d'hôtel ; il haussa de nouveau sa lanterne pour la regarder : ses pleurs lui semblaient des perles orientales, ou la rosée des champs ; il désirait vivement que son malheur fût moindre que ne le faisaient présumer ses sanglots. Sancho se dépitait de ses continuelles interruptions : il lui dit qu'il était tard, et qu'il n'avait pas encore achevé sa ronde. Enfin, après bien des soupirs : « Ma disgrâce n'est autre, reprit-elle, sinon que je conjurai mon frère de me prêter un de ses habits, et de me mener avec lui, de nuit, dans le bourg, pendant que mon père dormirait. Importuné par mes prières, il y consentit enfin, me prêta cet habit, prit un des miens, qui lui allait à merveille, car il n'a point de barbe, et on le prendrait pour une jeune fille fort jolie. Nous sommes sortis cette nuit, il y a environ une heure, et, guidés par un domestique, nous avons couru tout le bourg ; mais lorsque nous pensions retourner à la maison, nous avons vu venir une grande troupe de gens : mon frère m'a dit que ce devait être la ronde, et m'a pressé de courir pour n'être pas reconnue. Aussitôt il m'a donné l'exemple : j'ai voulu le suivre ; mais au bout de quelques pas, j'ai trébuché, je suis tombée, on m'a arrêtée, amenée devant vous, où je vais passer pour une fille déhontée. — Il ne vous est pas arrivé autre chose ? dit Sancho ; et cette jalousie dont vous parliez d'abord n'est point la cause de votre sortie ? — Non, seigneur, répondit-elle ; je n'avais d'autre désir que de voir le monde, ou plutôt les rues du bourg. » En ce moment, des archers amenèrent son frère, qu'ils avaient arrêté comme il s'enfuyait, et qui confirma le récit de la jeune fille. Il avait pour tout habit une riche jupe, avec une mantille de damas bleu, passementée d'or ; sa tête était nue, n'ayant d'autre ornement que ses cheveux, qui semblaient des anneaux d'or. Sancho et les autres le prirent à l'écart, et l'interrogèrent en particulier : ses réponses furent les mêmes que celles de sa sœur, mais moins timides, et cette uniformité fit grand plaisir au maître d'hôtel. « Mes amis, dit enfin Sancho, vous êtes bien novices : pour raconter un tel enfantillage, fallait-il tant de larmes, de soupirs, d'hésitations ? Vous ne pouviez pas dire tout simple-

ment : Nous sommes tel et telle ; nous sommes sortis de la maison de nos parents uniquement par curiosité ; nous n'avions aucune autre intention ? Le conte eût été fini, et vous vous seriez épargné tous ces gémissements. — Vous avez raison, seigneur, dit la jeune fille ; mais mon trouble était si grand, vous le savez, que je n'ai plus gardé de mesure. — Il n'y a rien de perdu, reprit le gouverneur ; continuons notre route, et nous vous remettrons chez votre père. Il pourrait vous arriver pis. À l'avenir, ne soyez pas si enfants, ni si désireux de voir le monde. Une fille d'honneur à la jambe rompue à la maison ; en courant, la poulx et la femme se perdent, et celle qui a tant envie de voir, a aussi envie d'être vue : je n'en dirai pas davantage. » Le jeune homme remercia Sancho de ce qu'il le reconduisait à sa maison, qui n'était pas éloignée. Ils arrivèrent. Le jeune homme tira une sonnette : une servante parut ; ils rentrèrent, laissant tout le monde en admiration de leur beauté, de leur gentillesse et de leur curiosité, qu'on n'attribua qu'à leur grande jeunesse. Le maître d'hôtel qui se sentait blessé au vif, se proposa de demander la jeune fille en mariage à son père, persuadé qu'il ne la lui refuserait pas, attendu qu'il était attaché au duc. Sancho conçut aussi le projet de marier le jeune homme avec sa fille Sanchica. Il rémit l'affaire à un autre moment, persuadé qu'une fille de gouverneur ne pouvait pas éprouver de refus. Bref, la fonde de cette nuit finit, et deux jours après le gouvernement, ce qui détruisit tous les projets de Sancho, comme on le verra plus bas.

CHAPITRE L

OU L'ON DÉCLARE QUELS ÉTAIENT LES ENCHANTEURS ET LES SORCIERS QUI FUSTIGÈRENT DAME RODRIGUEZ, ET FRAPPÈRENT DON QUICHOTTE ; ET COMMENT FUT REÇU LE PAGE PORTEUR DE LA LETTRE A THÉRÈSE PANÇA, FEMME DE SANCHE PANÇA.

Cid Hamet, très exact scruteur des plus petites particularités de cette véridique histoire, nous apprend qu'au moment où doña Rodriguez sortit de sa chambre pour aller trouver don Quichotte, une autre duègne, qui couchait avec

elle, s'en aperçut, et que, comme toutes les duègnes sont curieuses de savoir, de voir et d'entendre, elle la suivit avec tant de précaution que la bonne Rodriguez ne s'en aperçut pas. Lorsqu'elle la vit entrer dans la chambre de don Quichotte, pour ne point déroger à la coutume des duègnes qui sont toutes rapporteuses, elle courut promptement en instruire la duchesse : celle-ci le dit au duc, et lui demanda permission d'aller, avec Altisidore, voir ce que la duègne voulait à don Quichotte. Le duc y consentit. Les deux femmes sortirent donc, et s'avancèrent à pas de loup jusqu'à la porte de la chambre du chevalier : elles se placèrent si près qu'elles entendirent tout ce qui se disait. Lorsque la duchesse entendit la Rodriguez divulguer le secret de ses fontaines, elle ne put l'endurer et Altisidore encore moins ; animées par la colère et le désir de vengeance, elle entrèrent brusquement dans la chambre, étrillèrent don Quichotte et la duègne comme on l'a déjà dit : car rien n'offense plus les femmes et ne les excite plus à la vengeance que les outrages faits à leur beauté, à la bonne opinion qu'elles ont d'elles-mêmes. La duchesse raconta ensuite au duc ce qui venait de se passer : il s'en divertit beaucoup. La duchesse, désirant prolonger le plaisir qu'ils trouvaient à mystifier don Quichotte, envoya vers Thérèse Pança le page qui avait fait le rôle de Dulcinée dans la scène du désenchantement, que les grandes occupations de Sancho lui avaient fait oublier. Le page était porteur de la lettre du mari, d'une de la duchesse, et d'un beau collier de corail qu'elle y avait joint.

Ce page, poursuit l'historien, avait de l'esprit, et ne cherchait qu'à plaire à ses maîtres. Arrivé dans le village, il vit à l'entrée un grand nombre de femmes qui lavaient du linge dans un ruisseau ; il s'approche, et demande à l'une d'elles s'il n'y a pas dans l'endroit une femme nommée Thérèse Pança, épouse d'un certain Sancho Pança, écuyer d'un chevalier nommé don Quichotte de la Manche. A cette demande, une jeune fille qui lavait du linge se lève, et dit : « Seigneur, cette Thérèse est ma mère, Sancho mon père, et le chevalier dont vous parlez notre maître. — Puisqu'il est ainsi, dit le page, conduisez-moi, je

vous prie, auprès de votre mère : je lui apporte une lettre et un présent de son mari. — Vous lui ferez grand plaisir », répondit la jeune fille, qui pouvait avoir quatorze ans. Elle laissa à une compagne la robe qu'elle lavait, et, sans prendre le temps de se chauffer ni de se coiffer, elle fait un saut au-devant du cheval, et dit au page : « Venez, seigneur, notre maison est à l'entrée du bourg, et ma mère en grande peine de ne pas recevoir de nouvelles du seigneur mon père. — Je lui en apporte de si bonnes, dit le page, qu'elle aura sujet d'en rendre grâces à Dieu. » Sanchica, toujours courant, sautillant, bondissant, conduisit le page ; et, parvenue à la porte de la maison, elle s'écria : « Venez, venez, ma mère ; voici un seigneur qui vous apporte une lettre et d'autres choses encore de mon bon père ! » A ces cris, Thérèse sortit de la maison, tenant un paquet d'étoffe qu'elle filait ; elle avait une cotte grise si courte qu'on eût dit qu'on l'avait coupée par devant, avec un corset de même et une camisole : elle n'était pas très vieille, bien qu'elle parût avoir plus de quarante ans ; mais elle était forte, nerveuse, trapue. « Qu'est-ce, ma fille ? dit-elle ; quel est ce seigneur ? — C'est le serviteur de doña Thérèse Pança », répondit le page. Aussitôt il sauta de cheval, et se mettant humblement à genoux devant elle, il lui dit : « Permettez-moi, señora, de baiser les mains de l'épouse légitime du seigneur don Sancho Pança, gouverneur de l'île Barataria. — Ah ! seigneur, que voulez-vous faire ? répondit Thérèse ; je ne suis point une femme de cour, mais une pauvre paysanne, fille d'un journalier et femme d'un écuyer errant, non d'un gouverneur. — Pardonnez-moi, señora, répondit le page, vous êtes bien véritablement la digne épouse d'un archidigne gouverneur : et, pour preuve de ce que j'avance, recevez cette lettre et ce présent. » En même temps, il lui passa au cou la chaîne de corail dont les deux bouts étaient d'or, et lui présenta la lettre de son mari, puis une autre de la duchesse. Thérèse demeura toute interdite, ainsi que sa fille, qui s'écria : « Que je meure, si ceci n'est pas du fait de notre maître don Quichotte, qui aura donné à mon père le gouvernement ou le comté qu'il lui a tant de fois promis. — Il est vrai, répondit

le page, que c'est en considération du seigneur don Quichotte que votre père est gouverneur de l'île Barataria, comme vous le verrez dans cette lettre. — Oh ! je vous prie, seigneur gentilhomme, lisez-la-moi, dit Thérèse ; car je sais bien filer, mais je ne sais pas lire. — Ni moi, non plus, dit Sanchica ; mais, attendez, j'irai chercher quelqu'un qui la lira, ou le curé, ou le bachelier Samson Carrasco : ils viendront de bon cœur pour savoir des nouvelles de mon père. — Il n'est pas besoin d'aller chercher personne, dit le page, car, si je ne sais pas filer, je sais lire. » Il lut donc, d'un bout à l'autre, la lettre de Sancho, que nous avons déjà rapportée, puis celle de la duchesse, ainsi conçue :

« Amie Thérèse, les bonnes qualités et le bon jugement » de votre mari Sancho, m'ont déterminée à demander pour » lui, au duc mon époux, le gouvernement d'une des îles » qu'il possède. J'apprends qu'il la gouverne comme un » aigle, ce qui me cause une vive satisfaction, ainsi qu'au » duc : je rends grâce au ciel de ne m'être pas trompée dans » le choix que j'ai fait ; car vous devez savoir que c'est une » chose difficile à rencontrer qu'un bon gouverneur, et Dieu » me rende autant de bien qu'en fait Sancho dans son gouvernement. Je vous envoie, ma chère amie, une chaîne de » corail dont les deux bouts sont d'or : je voudrais qu'elle » fût de perles orientales ; mais, comme on dit, qui vous » donne un os ne veut pas votre mort¹. Un temps viendra où » nous nous connaissons et nous visiterons : Dieu sait ce » qu'il en sera. Je me recommande à votre fille Sanchica : » prévenez-la de ma part qu'au moment où elle y pensera le » moins je veux la marier richement. On m'a dit que dans » vos pays il y a de bons glands doux² : envoyez-m'en deux » douzaines ; j'en ferai cas, venant de vous. Écrivez-moi

¹ Proverbe qui revient à cet autre : Les petits présents entretiennent l'amitié.

² Les glands d'Espagne sont, à peu près, aussi bons à manger que nos châtaignes.

» longuement: parlez-moi de vous, de votre bien-être; et, si vous avez besoin de quelque chose, vous n'avez qu'à de-
 » mander, vous serez satisfaite. Dieu vous garde!

De mon château.....

» Votre amie qui vous aime bien,

» LA DUCHESSE. »

« Ah! s'écria Thérèse, la bonne, l'excellente, l'affable dame! Je veux qu'on m'enterre avec ses pareilles, et non avec les nobles de notre village, qui, parce qu'elles sont de qualité, pensent que le vent n'oserait les toucher, et vont à l'église avec autant d'apparat que si elles étaient des reines; elles croiraient se déshonorer en regardant une paysanne, et voilà cette bonne dame, qui, par dessus le marché, est duchesse, qui m'appelle son amie, et me traite comme si j'étais son égale: puisse-je la voir aussi élevée que le plus haut clocher de la Manche! Pour ce qui est des glands, mon bon seigneur, je lui en enverrais une mesure du plus beau choix; mais, dans ce moment, Sanchica, songe à bien régaler ce seigneur; aie soin de son cheval, va chercher des œufs à l'étable, coupe du jambon, traitons-le comme un prince: sa bonne mine et les bonnes nouvelles qu'il nous apporte le méritent bien. En attendant, je vais sortir, et conter ces bonnes nouvelles aux voisins, au curé, à maître Nicolas le barbier, qui sont si bons amis de ton père. — Oui, ma mère, répondit Sanchica; mais vous me donnerez la moitié de cette chaîne; je ne crois pas madame la duchesse assez malhonnête pour l'avoir envoyée pour vous seule. — Elle est toute pour toi, ma fille, répondit Thérèse; mais laisse-la moi porter quelques jours, vraiment elle me réjouit. — Vous le serez encore davantage, dit le page, quand vous aurez vu ce que j'ai dans mon porte-manteau: c'est un habit de drap très fin que le gouverneur n'a mis qu'un seul jour, et qu'il envoie pour sa fille. — Puisse-t-il vivre mille ans et plus, dit Sanchica, et celui qui me l'apporte! » Thérèse sortit la chaîne au cou, les lettres à la main, sur lesquelles elle frappait des doigts

comme si c'eût été un tambour de basque. Elle rencontra le curé et Samson, se mit à sauter, et leur dit : « C'est à présent, vraiment, que je n'ai plus de parents pauvres ; nous tenons le gouvernement. Que la plus huppée du village s'approche de moi, je vous la mettrai bien derrière. — Qu'est ceci, Thérèse ? quelle folie nous débitez-vous là ? quels sont ces papiers ? — Il n'y a pas d'autre folie sinon que voici des lettres de duchesse et de gouverneur ; que la chaîne que j'aie au cou est de fin corail, et les gros grains d'or pur, et que je suis gouvernante. — Dieu nous soit en aide, Thérèse, nous ne vous entendons pas, et ne savons ce que vous voulez dire. — Voici qui vous l'apprendra, dit-elle, en leur donnant les lettres. » Ils les lirent, puis se regardèrent l'un l'autre ne sachant que dire. Le bachelier demanda à Thérèse qui lui avait apporté ces lettres. « Venez à la maison, dit-elle, vous verrez le messager : c'est un jeune homme beau comme le jour ; il m'apporte bien autre chose. » Le curé prit la chaîne, la tourna, retourna ; et, voyant que le corail était fin : « Par l'habit que je porte, dit-il, je ne sais plus que dire ni que penser de ces lettres et de ces présents : d'un côté je vois et je touche ce corail qui est véritablement fin ; de l'autre, je lis qu'une duchesse demande deux douzaines de glands. — Accordez tout cela, si vous le pouvez, dit Carrasco ; mais allons voir le porteur de ces dépêches, il nous éclaircira peut-être ces difficultés. » Ils suivirent donc Thérèse, trouvèrent le page qui criblait de l'avoine pour son cheval, et Sanchica occupée à couper du jambon pour faire une omelette au page. La bonne mine et l'équipage de ce dernier les surprirent : ils le saluèrent civilement, et Carrasco lui demanda des nouvelles de don Quichotte et de Sancho, en ajoutant que, depuis qu'ils avaient lu les lettres, ils ne pouvaient comprendre ce que c'était que ce gouvernement de Sancho, d'autant plus que presque toutes les îles de la Méditerranée appartenaient à Sa Majesté. » Il est certain, répondit le page, que le seigneur Sancho est véritablement gouverneur : que ce soit d'une île ou non, je ne vous en dirai rien ; il suffit que ce soit un bourg de plus de mille feux. Pour ce qui est des glands, cela doit peu vous étonner : madame la duchesse est

si bonne et si affable qu'elle ne dédaigne pas d'envoyer demander des glands à une paysanne ; je l'ai bien vue emprunter un peigne à une de ses voisines. Vous devez savoir que les dames d'Aragon, quoique de haute naissance, ne sont pas si fières et si pointilleuses que celles de Castille : elles traitent les gens avec plus de courtoisie. » En ce moment, Sanchica parut avec son tablier plein d'œufs, et demanda au page si son père portait de larges chausses depuis qu'il était gouverneur. — « Je n'y ai pas pris garde, répondit-il ; mais cela doit être. — Bon Dieu ! dit-elle, que je serais aise de le voir ! Depuis que je suis au monde, j'ai toujours demandé au ciel d'avoir cette satisfaction-là. — Vous l'aurez, répondit le page : par Dieu, si le gouvernement dure seulement deux mois, nous le verrons avec un voile sur le visage. » Le curé et le bachelier virent bien que le page plaisantait ; mais la beauté du collier et l'habit de chasse que Thérèse leur avait montré les déroutaient. Ils rirent beaucoup du désir de Sanchica, et plus encore quand Thérèse dit : « Seigneur curé, ne connaissez-vous pas quelqu'un qui allât à Madrid ou à Tolède ? Je voudrais le charger de m'acheter un vertugadin à la mode et des mieux conditionnés : car, en vérité, je veux faire honneur, autant que je le pourrai, au gouvernement de mon mari ; et, si je me fâche, j'achèterai un carrosse et m'en irai à la cour : la femme d'un gouverneur peut bien se donner ces tons là. — Oh ! maman, dit Sanchica, plutôt à Dieu que ce fût aujourd'hui plutôt que demain ! quand ceux qui me verraient dans ce carrosse avec ma mère devraient dire : « Regardez donc une telle, elle est fille d'un mangeur d'ail, et la voilà qui se donne des airs comme si c'était une papesse ! Mais qu'ils aillent dans la boue, pourvu que moi je roule en voiture, et que mes pieds ne touchent pas la terre. Maudites soient les mauvaises langues ! que les gens rient tant qu'ils voudront, pourvu que j'aie les pieds chauds et que je sois à mon aise. N'ai-je pas raison, ma mère ? — Oui, mon enfant : le bon Sancho m'a prêté toutes ces bonnes fortunes, et de plus grandes encore, jusqu'à ce que tu me vois comtesse. Les choses ne font que commencer ; et, je l'ai souvent entendu dire à ton père, qui, tu le sais bien, est aussi le

père des proverbes : Quand on te donne la vache, cours après la corde. Si l'on te donne un gouvernement, prends-le ; un comté, empoigne-la ; si l'on t'offre quelque présent, accepte , sinon, dors, et ferme ta porte aux bonnes fortunes qui viennent te trouver. — Et moi, dit Sanchica, que m'importe qu'on dise, quand on me verra fière et pimpante, on a vu le chien nu, et à présent il dédaigne son compagnon. — En vérité, dit le curé, toute cette famille des Pança est venue au monde avec un sac de proverbes dans le corps : je n'en ai vu aucun qui n'en débite à toute heure et à tout propos. — Il est vrai, dit le page, que monseigneur le gouverneur en cite à tous moments ; et, quoiqu'ils ne viennent pas toujours à propos, monsieur le duc et madame la duchesse s'en amusent beaucoup. — Mais, seigneur, dit Carrasco, tout ce que vous nous dites du gouvernement de Sancho, est-il vrai ? et y a-t-il la duchesse au monde qui écrive à sa femme et lui envoie des présents ? Pour nous, quoique nous ayons lu les lettres et palpé les cadeaux, nous ne pouvons le croire, et nous pensons que c'est une de ces aventures que notre compatriote don Quichotte croit arrivées par enchantement : nous voudrions vous toucher, vous tâter, pour voir si vous êtes un ambassadeur fantastique, ou réellement un homme de chair et d'os. — Tout ce que je puis vous dire, répondit le page, c'est que je suis un véritable ambassadeur, et que le seigneur Sancho est véritablement gouverneur, attendu que le duc et la duchesse, mes maîtres, lui ont donné un gouvernement, dans lequel j'ai entendu dire qu'il se comporte à merveille : s'il y a de l'enchantement dans tout ceci, vos grâces peuvent le décider ; par la vie de mes parents, qui existent encore et que j'aime beaucoup, je ne sais pas autre chose. — Cela peut être, répondit le bachelier, mais *dubitat Augustinus*. — En doute qui voudra, les choses sont comme je vous le dis : la vérité surnage comme l'huile sur l'eau. Au reste, *operibus credite, et non verbis* : que l'un de vous vienne avec moi, ses yeux le convaincront de ce que ses oreilles refusent de croire. — C'est moi qui ferai ce voyage, dit Sanchica : prenez-moi en croupe, seigneur ; j'irai de grand cœur voir mon père. — Les filles de gouverneur, répondit le page, ne vont pas ainsi

seules, par les chemins, sans être suivies de litières, de carrosses et d'un grand nombre de gens. — Ah bien ! répondit Sanchica, j'irai tout aussi bien sur une bourrique qu'en carrosse : vous avez bien trouvé votre petite maîtresse ! — Tais-toi, petite fille, dit Thérèse ; tu ne sais ce que tu dis. Ce seigneur a raison : selon le temps, les gens. Quand ton père était Sancho, tu étais Sanchica ; maintenant qu'il est gouverneur, tu es tout au moins demoiselle. — Dame Thérèse en dit plus qu'elle ne pense, reprit le page ; mais donnez-moi à manger, et dépêchons-nous, car je veux m'en retourner cette après-midi. — Que votre grâce vienne faire pénitence chez moi, dit le curé : la bonne Thérèse a plus de bonne volonté que de moyens pour traiter un tel hôte. » Le page s'en défendit longtemps ; enfin il accepta, et le curé fut ravi de l'emmener pour causer avec lui de don Quichotte et de ses aventures. Le bachelier offrit à Thérèse d'écrire ses réponses ; mais elle le refusa, parce qu'elle le connaissait pour un mauvais plaisant : elle aimait mieux donner quelque chose à un moineillon qui savait écrire, et qui lui fit ses dépêches, qu'elle dicta elle-même, l'une pour la duchesse et l'autre pour son mari. Ce ne sont pas les plus mauvaises qu'on puisse lire dans cette grande histoire, comme on le verra plus loin.

CHAPITRE LI

DES PROGRÈS DU GOUVERNEMENT DE SANCHE, ET D'AUTRES ÉVÉNEMENTS NON MOINS INTÉRESSANTS.

Le jour qui suivit la nuit où Sancho fit sa ronde parut enfin. Le maître d'hôtel passa cette nuit sans dormir, tant il avait l'esprit frappé de la beauté de la jeune fille déguisée. De son côté, le majordome employa son temps à écrire au duc les faits et gestes de Sancho, dont les paroles et les actions présentaient un merveilleux assemblage de sagesse et de simplicité. Le gouverneur se leva ; et, par l'ordonnance du docteur Pedro Recio, on le fit déjeuner avec un peu de con-

serve et quatre gorgées d'eau fraîche; il eût préféré un morceau de pain et une grappe de raisin; mais se voyant forcé de se soumettre, il en passa par là, à son grand regret et malgré les sollicitations de son estomac. Recio lui faisait croire que des mets délicats, pris en petite quantité, réveillaient les esprits; que c'était la nourriture qui convenait le mieux aux personnes chargées de fonctions graves et importantes qui ont moins besoin des forces du corps que celles de l'esprit. Avec ces beaux sophismes, Sancho pâtissait de la faim; au point, que, dans son cœur, il donnait au diable le gouvernement et celui qui le lui avait confié. Dans ces tristes dispositions, il se mit à juger. Le premier qui comparut fut un étranger qui, en pleine audience, lui parla en ces termes: « Daignez, seigneur, me prêter toute votre attention, car le cas que je dois vous exposer est important et difficile. Une grande rivière coule en certain pays, et sépare les domaines d'un même maître. Sur cette rivière est jeté un pont; au bout duquel on voit une potence et une salle d'audience, dans laquelle ordinairement se tiennent quatre juges pour faire observer la loi qu'y établit le propriétaire du lieu, de la rivière et du pont. Cette loi est ainsi conçue: « Quiconque » traversera ce pont, doit déclarer d'abord, sous serment, en » quels lieux il va et quel est son but: s'il dit la vérité, » qu'on le laisse passer; s'il ment, qu'on le pend sans rémission à cette potence¹. » Depuis l'institution de cette loi rigoureuse, nombre d'hommes se sont présentés sur le pont: on a reconnu que leurs déclarations étaient vraies, les juges les ont laissés passer librement; mais, en dernier lieu, un homme a paru, qui a déclaré qu'il allait se faire pendre à la potence placée sur le pont, qu'il n'avait pas d'autre but. Les juges se sont trouvés fort embarrassés. Si, disaient-ils, nous laissons passer cet homme, il s'en suivra qu'il aura menti, et par conséquent, d'après la loi, il doit être puni à mort; si nous le faisons pendre, il aura dit la vérité, et la loi veut qu'alors il passe librement. Je viens vous demander, seigneur, ce que doivent faire ces juges, car ils ne savent à quoi se

¹ Cet argument est un des insolubles proposés par Sextus Empiricus, dans ses *Hypotyposes*.

déterminer. Ayant entendu vanter votre sagesse et votre discernement, ils m'ont député vers vous pour vous supplier de les aider de vos conseils, dans une question aussi difficile à résoudre. — Certes, répondit Sancho, ces seigneurs juges voudront bien m'excuser : je suis un homme plus lourd que subtil ; cependant, répétez-moi votre affaire, pour que je la saisisse bien ; peut-être toucherai-je au but. » L'homme répéta ce qu'il venait de dire. « Il me semble, reprit Sancho, que deux mots suffisent pour éclaircir l'affaire. Cet homme jure qu'il va se faire pendre à la potence : si on l'y accroche, il aura dit la vérité, et sa mort sera injuste ; si l'on ne le pend pas, il aura menti, et mérite la mort. — C'est cela même, reprit le messager ; le cas est parfaitement éclairci. — Eh ! bien donc, continua Sancho, que, de cet homme dont il est question, on laisse passer la partie qui a dit la vérité, et que l'on pendre celle qui a menti : de cette manière, la loi se trouvera exécutée au pied de la lettre. — Mais, seigneur gouverneur, dit le messager, il faudrait que cet homme pût être divisé en deux parties, l'une menteuse et l'autre véridique : si l'on coupe son corps en deux, force sera qu'il meure, et alors la loi ne sera observée dans aucun de ses points, tandis que l'on doit y obéir. — C'est où je vous attendais, bonhomme, reprit Sancho. Ou je ne suis qu'un sot, ou l'homme à la potence a autant de raison pour mourir que pour vivre : la vérité l'absout, le mensonge le condamne. Les choses étant ainsi, dites à ceux qui vous ont envoyé vers moi que, puisque les raisons de condamner et d'absoudre sont égales et de même poids, ils laissent passer l'homme librement, car on est toujours plus loué de faire le bien que le mal. Je signerais de mon nom ce que je vous dis là, si je savais signer. Ce n'est pourtant pas d'après moi que je vous parle : je me suis souvenu d'un précepte que m'a donné, entre autres, mon maître don Quichotte, la nuit d'avant mon départ pour cette île ; il me disait que, quand la justice serait douteuse, je me rangeasse du parti de la miséricorde. Dieu a permis que je me rappelasse cet avis, qui vient ici fort à propos. — Il est vrai, répondit le majordome ; je confesse que Lycurgue lui-même, celui qui donna des lois aux

Lacédémoniens, n'aurait pas pu dicter un meilleur jugement que celui que vient de rendre le grand Sancho Pança. Fermons l'audience du matin. Je vais donner ordre à ce que le seigneur gouverneur soit servi selon son goût. — C'est tout ce que je demande, répondit Sancho, et vogue la galère : qu'on me donne à manger, et que les affaires et les doutes pleuvent autour de moi, je saurai bien les éclaircir. » Le majordome tint parole, car il répugnait à sa conscience de faire mourir de faim un si sage gouverneur ; d'ailleurs, il songeait à faite exécuter cette nuit-là même le dernier tour qu'il avait ordre de jouer à Sancho.

Lorsqu'il eut diné copieusement, en dépit des aphorismes du docteur Tirteafuera, comme on enlevait la table, entra un courrier porteur d'une lettre de don Quichotte au gouverneur. Sancho ordonna au secrétaire d'en prendre lecture, et, s'il n'y voyait rien qui demandât du secret, de la lire ensuite à haute voix. Le secrétaire obéit, et dit ensuite : « Ce que le seigneur don Quichotte mande à votre excellence peut bien être lu à haute voix, car le contenu mériterait d'être écrit en lettres d'or ; le voici :

LETTRE DE DON QUICHOTTE DE LA MANCHE A SANCHE PANÇA
GOUVERNEUR DE L'ILE BARATARIA.

« Ami Sancho, lorsque je craignais d'apprendre des nouvelles de tes sottises ou de ta négligence, je n'en reçois que de ta sagesse : ce dont je dois rendre grâces à Dieu, qui du fumier sait élever les pauvres, et des idiots faire des gens sensés. On me dit que tu gouvernes avec la dignité d'un homme, mais que tu te rabaisses à la condition des animaux par ta grande humilité. Je t'avertis, mon fils, que, pour conserver l'autorité de sa place, il est souvent besoin d'aller contre l'humilité de son cœur : la bienséance exige de ceux qui sont chargés de fonctions importantes, qu'ils se conforment à la dignité de ces fonctions, et non au rôle chétif auquel les accoutuma la bassesse de leur condition. Sois toujours bien vêtu : un pieu bien façonné ne semble plus à un pieu. Je ne prétends pas que tu te couvres de

» bijoux, d'habits pompeux; ni qu'étant jugé tu t'habillés
 » en soldat; mais je veux que tu portes les vêtements qui
 » conviennent à ta place, et que tu sois toujours propre et
 » soigné.

» Pour obtenir l'affection des peuples que tu gouvernes,
 » tu as deux choses principales à faire : la première, d'être
 » affable avec tout le monde, comme je t'en ai déjà dit; la se-
 » conde de veiller à ce que les vivres soient toujours abon-
 » dants : car il n'y a rien qui indispose plus le pauvre que
 » la disette et la faim. Ne rends point beaucoup d'ordonnan-
 » ces, ou du moins tâche qu'elles soient bonnes, et surtout
 » qu'on les observe, car les lois qui ne sont pas observées
 » sont comme si elles n'existaient pas : elles donnent à en-
 » tendre que le prince qui a eu la sagesse et l'autorité de les
 » promulguer, a manqué de courage pour les faire observer;
 » les lois qui intimident et tombent en désuétude, sont
 » comme la poutre qu'on donna pour reine aux grenouilles :
 » d'abord elle les épouvanta; avec le temps, elles la méprisè-
 » rent et sautèrent dessus. »

» Sois le protecteur des vertus et le fléau du vice. Ne sois ni
 » toujours sévère ni toujours indulgent, mais garde entre les
 » deux extrêmes un juste milieu : c'est en cela que consiste
 » la sagesse. Visite les prisons, les boucheries et les marchés
 » publics : la présence du gouverneur dans ces lieux-là est
 » d'une grande importance. Console les détenus qui attendent
 » un prompt jugement; sois la terreur des bouchers et de
 » tous les marchands de place qui vendent à faux poids.

» Quand tu le serais, ce que je ne crois pas; ne te montre,
 » ni avarice, ni glouton, ni abandonné aux femmes : car, si tes
 » sujets venaient à connaître ton faiblesse, ils te dresseraient de
 » ce côté-là des embûches qui causeraient ta perte.

» Pèse et repèse sans cesse dans ton esprit les conseils que
 » je t'ai donnés par écrit, avant que tu partisses pour ton gou-
 » vernement : si tu les suis, ils t'aideront et t'allégeront
 » les travaux et les difficultés qui se présentent à chaque pas
 » aux gouverneurs.

» Ecris à tes supérieurs et montre-toi reconnaissant : l'in-
 » gratitude est la fille de l'orgueil, et l'un des plus grands

» péchés que l'on puisse commettre; celui qui se montre re-
 » connaissant du bien qu'on lui a fait, donne à penser qu'il le
 » sera envers Dieu, qui le comble chaque jour de ses dons.

» Madame la duchesse a envoyé à ta femme Thérèse un ex-
 » près avec ton habit et un autre présent; nous attendons la
 » réponse à tous moments.

» J'ai été un peu tourmenté par des égratignures que j'ai
 » eues au nez; mais ce n'est plus rien : s'il y a des enchan-
 » teurs qui me persécutent, il y en a d'autres qui me défen-
 » dent.

» Marque-moi si le majordome qui est auprès de toi a
 » quelque chose de commun avec la Trifaldi, comme tu le
 » soupçonnes, et instruis-moi de tout ce qui l'arrive, puis-
 » que la distance qui nous sépare n'est pas grande, d'autant
 » plus que je compte quitter bientôt cette vie oisive que je
 » mène, et pour laquelle je ne suis pas né. Il m'est arrivé
 » une aventure désagréable, qui, je le crois, me fera perdre
 » les bonnes grâces des seigneurs chez lesquels je suis; mais,
 » au bout du compte, je m'en inquiète peu : je me dois plus
 » à ma profession qu'à leur satisfaction personnelle : *Amicus*
 » *Plato, sed magis amica veritas*. Je te dis cet adage en latin,
 » parce que je pense que, depuis que tu es gouverneur, tu
 » l'auras appris. Que Dieu te garde de toute affliction !

» Ton ami,

» DON QUICHOTTE DE LA MANCHE. »

Sancho écouta la lecture de cette lettre avec beaucoup d'at-
 tention, et tous ceux qui l'entendirent la trouvèrent fort sage.
 Il se leva de table, appela son secrétaire, s'enferma avec lui
 pour répondre sur-le-champ à don Quichotte : il lui commanda
 donc d'écrire ce qu'il allait lui dicter, sans rien ajouter ni re-
 trancher. Sa lettre était ainsi conçue :

LETTRE DE SANCHE PANÇA A DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

« L'occupation que me donne ma place est si grande que je
 » n'ai pas le loisir de me gratter la tête ni de me rogner les
 » ongles : aussi croissent-ils comme il plaît à Dieu. Je vous dis
 » ceci, mon cher maître, afin que vous ne vous fâchiez pas si,

» jusqu'à cette heure, je ne vous ai point encore informé
» comment je me trouve de mon gouvernement, dans lequel
» j'endure autant la faim que lorsque nous courions les forêts
» et les déserts.

» Le duc, mon seigneur, m'a écrit l'autre jour, pour me
» donner avis qu'il était entré dans l'île certains espions avec
» l'intention de me tuer. Jusqu'à présent, je n'en ai pas dé-
» couvert d'autre qu'un certain docteur, salarié dans cette île
» pour faire périr tout autant de gouverneurs qu'il y en aura :
» il s'appelle le docteur Pedro Recio, et est natif de Tirtea-
» fuera. Voyez un peu quel nom, et si je n'ai pas raison d'ap-
» préhender de mourir dans ses mains. Ce docteur dit lui-
» même qu'il ne guérit point les maladies quand on les a,
» mais qu'il les prévient et les empêche de venir ; ses remè-
» des sont la diète, et encore la diète, jusqu'à réduire les gens
» à n'avoir que la peau sur les os, comme si la maigreur n'était
» pas un mal plus grand que la fièvre. En un mot, il me tue
» par la faim et me fait mourir de dépit : moi qui pensais
» venir dans ce beau gouvernement pour manger chaud, boire
» frais, me dorloter sur la plume et dans des draps de Frise,
» je fais pénitence comme un ermite, et, comme ce n'est point
» de ma volonté, je pense que le diable m'emportera.

» Jusqu'à présent je n'ai encore perçu aucun tribut, ni levé
» aucun droit, et je ne sais d'où cela provient ; car on m'a
» dit ici que les gouverneurs qui viennent dans cette île,
» avant d'entrer en fonctions, touchent de grosses sommes
» d'argent que leur donnent ou leur prêtent les habitants, et
» que telle est la coutume de tous les gouverneurs.

» En faisant la ronde de nuit j'ai rencontré une belle fille
» en habit d'homme, et son frère habillé en femme : mon
» maître d'hôtel est devenu amoureux de la jeune fille, et l'a
» choisie en idée pour sa femme, à ce qu'il dit. Moi, j'ai l'in-
» tention de faire mon gendre du jeune homme. Nous devons
» en parler aujourd'hui au père des deux enfants, qui est un
» hidalgo vieux chrétien, nommé Diego de la Llana.

» J'ai visité les marchés comme vous me le conseillez ; j'ai
» trouvé une marchande qui vendait des noisettes nouvelles,
» et j'ai découvert qu'elle y avait mêlé des noisettes vieilles,

» vides et pourries ; j'ai confisqué le tout pour les enfants de
 » la doctrine, qui sauront bien les distinguer, et je l'ai con-
 » damnée à ne pas entrer de quinze jours au marché ; on m'a
 » dit que j'avais bien fait. On assure aussi que, parmi le
 » peuple de cet endroit, il n'y a pas de pires gens que les
 » revendeuses des marchés ; elles sont toutes dévergondées,
 » sans âme et sans honneur. Je le croirais d'autant plus que
 » j'ai remarqué la même chose dans d'autres endroits.

» Je suis très flatté de ce que madame la duchesse a écrit à
 » ma femme et lui a envoyé un cadeau. Je m'efforcerai de
 » lui en témoigner ma reconnaissance en temps et lieu. Je
 » vous prie de lui baiser les mains de ma part, et de l'assurer
 » que son bienfait n'est pas tombé dans un sac percé, comme
 » elle le connaîtra à l'œuvre. Je désirerais que vous n'eussiez
 » point de démêlé fâcheux avec ceux qui sont mes seigneurs ;
 » car, si vous vous brouillez avec eux, il est certain qu'il
 » m'en reviendra du désavantage. D'ailleurs, il ne serait pas
 » bien que vous, qui me prescrivez d'avoir de la reconnais-
 » sance, vous en manquassiez envers ceux qui vous ont
 » si bien accueilli, traité, fêté, régala dans leur châtea.

» Je ne comprends pas ce que vous me dites d'égrati-
 » gnures au visage ; toutefois j'imagine que ce doit être quel-
 » qu'un des mauvais tours qu'ont coutume de vous jouer les
 » méchants enchanteurs ; je le saurai quand nous nous
 » verrons. Je désirerais bien vous envoyer quelque chose, mais
 » je ne sais quoi, si ce n'est quelques canules de seringues
 » ajustés à des vessies, que l'on fait ici et qui sont très jolies.
 » Au reste, si le gouvernement dure, je chercherai quelque
 » autre chose digne de vous être offerte. Si ma femme
 » Thérèse m'écrit, je vous prie de payer le port de la lettre et
 » de me l'envoyer. J'ai grand désir d'avoir des nouvelles de
 » ma maison, de ma femme et de mes enfants. Dieu vous pré-
 » serve, seigneur, des maléfices, des méchants enchanteurs,
 » et me fasse conduire en paix les affaires de mon gouverne-
 » ment, ce dont je doute fort, car je crois bien y laisser mes
 » os, grâce au docteur Pedro Recio.

» Le serviteur de votre grâce,

» SANCHE PANÇA, GOUVERNEUR. »

Le secrétaire ferma la lettre et la remit au courrier. Cependant les deux mystificateurs de Sancho résolurent de mettre fin à son gouvernement. Pour lui, il passa la soirée à faire quelques ordonnances de police. Il défendit dans l'île les revendeurs de comestibles, mais permit de faire venir du vin d'où l'on voudrait, pourvu que l'on déclarât l'endroit d'où il était, afin que le prix en fût taxé suivant la qualité; voulant, d'ailleurs, que ceux qui feraient de fausses déclarations, ou qui mettraient de l'eau dans le vin, fussent punis de mort. Il modéra le prix de toute espèce de chaussures, et principalement celui des souliers, qui lui parut excessif. Il taxa le salaire des domestiques qui ne mettaient pas de bornes à leurs prétentions. Il établit de grandes peines contre ceux qui chanteraient des chansons obscènes de jour ou de nuit; défendit que les aveugles chantassent des miracles en complainte, à moins qu'ils n'en pussent prouver la vérité par témoignage authentique; car il lui semblait que la plupart de ceux que ces hommes chantaient étaient controuvés et faux, au préjudice des véritables. Il institua un alguazil des pauvres, non pour leur donner la chasse, mais pour vérifier s'ils étaient réellement indigents, car souvent on voyait mendier des ivrognes et des larrons, avec des plaies ou des infirmités supposées. Finalement, il fit des ordonnances si sages et si utiles qu'elles sont encore en vigueur dans l'endroit, et qu'on les appelle *les constitutions du grand gouverneur Sancho Pança*.

CHAPITRE LII

OU L'ON RACONTE L'AVENTURE DE LA SECONDE DOLORIDE,
OU AFFLIGÉE, AUTREMENT APPELÉE DOÑA RODRIGUEZ.

Cid Hamet rapporte que don Quichotte, se voyant guéri de ses égratignures, trouva que la vie oisive qu'il menait dans le château du duc était tout à fait indigne de l'ordre de chevalerie qu'il professait. Il se détermina donc à prendre congé des maîtres du logis, afin de partir pour Saragosse dont les fêtes approchaient; espérant gagner le harnais que l'on donnait

pour prix au vainqueur. Étant un jour à table avec le duc, il se disposait à lui présenter sa requête, quand on vit entrer subitement dans la salle deux femmes couvertes de deuil de la tête aux pieds : l'une d'elles s'avance vers don Quichotte, et se jette à ses pieds qu'elle baise, en poussant des gémissements si tristes et si douloureux, que tous les assistants en sont attendris; et, quoique le duc pensât bien que c'était quelque nouveau tour que ses gens jouaient à don Quichotte, la douleur de cette femme paraissait si profonde et si vraie, ses soupirs, ses pleurs semblaient si naturels, qu'il ne savait qu'en penser. Don Quichotte, toujours compatissant et sensible, fait relever la dame affligée, et la conjure de lever le voile qui la couvre. Elle obéit, et l'on reconnaît ce que jamais on n'eût soupçonné, doña Rodriguez, duègne de la duchesse. Celle qui l'accompagnait était sa fille, abusée par le fils de ce riche laboureur dont nous avons parlé. Cette vue surprit tout le monde, et surtout les maîtres du château, qui, quoiqu'ils connussent bien la duègne pour simple et crédule, ne la croyaient cependant point capable de faire de pareilles folies. Doña Rodriguez se retourne vers ses maîtres, et leur demande la permission d'adresser une prière à don Quichotte, ayant besoin de son secours pour l'aider à sortir de la mauvaise position où l'avait mise l'audace d'un méchant villageois. « Parlez à votre aise et tant que vous voudrez au seigneur don Quichotte, lui répond le duc. — Valeureux chevalier, dit-elle donc à celui-ci, je vous ai depuis longtemps instruit de l'outrage qu'un méchant laboureur a fait à ma fille chérie. C'est l'infortunée que je vous présente. Vous m'avez promis de la protéger et de redresser le tort qu'on lui a fait. Je viens d'apprendre que vous vous disposez à quitter ce château, pour aller chercher les aventures; Dieu vous les donne bonnes. Mais, avant que vous ne vous éloigniez, je viens vous prier d'aller défier ce rustre, et de le sommer de tenir la parole qu'il avait donnée à ma fille, avant qu'il n'abusât d'elle. Car, penser obtenir justice de monseigneur le duc, c'est vouloir cueillir des poires sur un orme : vous en savez la raison que je vous ai déclarée. Et, sur ce, je prie le Seigneur de répandre sur vous ses saintes bénédictions, et de ne pas nous aban-



donner. » A cette requête, don quichotte, d'un air grave et d'une contenance fière, répond : « Bonne duègne, modérez vos pleurs, ou plutôt séchez-les; faites trêve à vos soupirs; je prends sur moi de faire rendre justice à votre fille, qui eût mieux fait, sans doute, de ne pas croire aussi légèrement les protestations des amants; car la plupart sont prompts à promettre et lents à tenir leur parole. Avec la permission du seigneur duc, j'irai sur-le-champ chercher ce jeune pervers, je le défierai et je le tuerai s'il refuse de tenir sa promesse. Le point principal de ma profession est de pardonner aux humbles et de châtier les superbes; je veux dire de secourir les malheureux et de punir les oppresseurs. — Il n'est pas nécessaire, dit le duc, que votre grâce se donne la peine d'aller chercher le paysan dont se plaint cette bonne duègne, et vous n'avez pas besoin de mon consentement pour le défier. Je le tiens pour défié; je me charge de lui faire connaître ce défi, de le lui faire accepter, et de le faire comparaître dans ce château. Je vous y procurerai à tous deux le champ clos et sûr, en observant toutes les conditions exigées dans de semblables solennités, je rendrai justice à chacun, comme doivent le faire tous les princes qui accordent le champ libre à ceux qui combattent dans leurs domaines. — Avec cette assurance, dit don Quichotte, et la permission de votre grandeur, je déclare que, pour cette fois, je mets de côté ma noblesse, je descends à la bassesse de l'offenseur, je me fais son égal et lui accorde l'honneur de se mesurer avec moi. Et, comme il est absent, je le défie ici solennellement, je soutiens qu'il a fait méchamment de tromper cette pauvre innocente, qui était fille et qui, par sa faute, ne l'est plus. Je dis qu'il doit tenir la parole qu'il lui a donnée d'être son légitime époux où s'apprêter à périr. » En achevant ces mots, il ôte son gant et le jette au milieu de la salle; le duc le ramasse et dit qu'il accepte le défi au nom de son vassal. Il en assigne le terme à six jours, et le champ dans la place du château; avec les armes ordinaires des chevaliers, la lance, l'écu, le harnais à l'épreuve et toutes les demi-pièces, sans fraude, sans supercherie, sans aucune superstition (1), le tout soumis à l'examen

¹ C'est-à-dire sans amulettes, talismans, reliques ou autres objets bénis.

des juges du camp. « Mais, avant toutes choses, dit-il, il est nécessaire que cette bonne duègne et son imprudente fille remettent formellement leur droit entre les mains du seigneur don Quichotte; sans quoi rien ne peut se faire et le défi serait nul. — Je le lui remets et confie, dit la duègne. — Et moi pareillement, ajoute la jeune fille, toute honteuse et pleurant. » Cet accord fait, et le duc ayant réfléchi sur ce qu'il lui convenait de faire en cette conjoncture, les femmes se retirèrent. La duchesse ordonna que, de ce moment, elles ne fussent plus traitées en domestiques, mais bien en dames aventurières, qui venaient réclamer la justice de son époux. On leur donna donc un logement à part, et elles furent servies comme étrangères, au grand étonnement des autres domestiques, qui ne savaient où aboutiraient la sottise et l'indiscrétion de doña Rodriguez et de son imprudente fille.

En ce moment, pour achever d'égayer la fête et de terminer la comédie, entra dans la salle le page qui revenait de chez Thérèse Pança; il rapportait des lettres et des présents. Son arrivée réjouit beaucoup les maîtres, impatients de savoir ce qui lui était arrivé dans son voyage. Questionné sur ce point, le page répondit qu'il ne pouvait, ni en peu de mots, ni devant tant de monde, rendre compte de ce qu'on lui demandait; qu'en attendant, leurs excellences pouvaient lire les lettres dont il était porteur, et qu'il remit à la duchesse. Sur l'une était écrit : *Pour madame la duchesse une telle, je ne sais d'où*; l'autre portait : *A mon mari Sancho Pança, gouverneur de l'île Baratária; que Dieu lui accorde plus d'années qu'à moi-même*. La duchesse brûlait d'impatience. Elle ouvrit sa lettre, et, voyant qu'elle pouvait être communiquée à tout le monde, elle lut tout haut ce qui suit :

LETTRE DE THÉRÈSE PANÇA A LA DUCHESSE.

« Madame, la lettre qu'il a plu à Votre Grandeur de m'écire m'a fait d'autant plus de plaisir que je la désirais ardemment : la chaîne de corail est fort bonne, et l'habit

» de chasse de mon mari ne lui cède en rien. Tout le village
» est joyeux de ce que Votre Seigneurie a fait gouverneur
» Sancho, mon époux; encore qu'il y en ait qui ne le croient
» pas, entre autres le curé, maître Nicolas le barbier, et
» Samson Carrasco le bachelier; mais cela ne me fait rien,
» et, puisque la chose est, que chacun dise ce qu'il voudra,
» quoique, je dois vous l'avouer, si je n'avais pas vu la
» chaîne et l'habit, je ne l'aurais pas cru non plus; car
» tous les gens de l'endroit regardent mon mari comme une
» bête, et ne peuvent s'imaginer que celui qui sort de gou-
» verner des chèvres puisse gouverner des hommes. Que
» Dieu le garde et le conduise à bien, comme en ont besoin
» ses enfants. Pour moi, chère dame de mon âme, j'ai résolu
» de laisser là ma maison, et de m'en aller à la cour, trainée
» dans un carrosse, pour faire enrager les envieux, qui sont
» ici en grand nombre. Je supplie Votre Excellence de dire à
» mon mari de m'envoyer de l'argent, et beaucoup; car les
» dépenses sont grandes à la cour. Le pain y vaut un réal,
» et la livre de viande trente maravédís, par ordonnance du
» juge. Si Sancho ne veut pas que j'y aille, qu'il me le fasse
» savoir promptement, car les pieds me brûlent pour me
» mettre en chemin. Nos amis et nos voisins me disent que,
» si nous allons à la cour, ma fille et moi, en grande pompe,
» mon mari sera plutôt connu par moi que moi par lui; car
» chacun demandera: Qui sont ces dames du carrosse? et un
» de mes domestiques répondra: C'est la femme et la fille de
» Sancho Pança, gouverneur de l'île Baratária. De cette
» manière, Sancho sera connu, moi je serai honorée à Rome
» et partout. Je suis extrêmement mortifiée de ce que, cette
» année, on n'a pas recueilli de glands dans notre village.
» Cependant j'en envoie à Votre Altesse environ une demi-
» mesure, que j'ai choisis moi-même un à un dans la mon-
» tagne. Je n'ai pu en trouver de plus beaux; je voudrais
» qu'ils fussent gros comme des œufs d'autruche.

» Que Votre Magnificence n'oublie pas de m'écrire. Je m'em-
» presserai de lui répondre et de lui donner des nouvelles de
» ma santé, ainsi que de tout ce qui se passe ici. Je prie Notre
» Seigneur qu'il garde Votre Grandeur et qu'il ne m'oublie

» pas. Sanchica ma fille et mon fils baisent les mains à Votre
» Seigneurie.

» Celle qui désire plus voir Votre Seigneurie que lui
» écrire,

» Votre servante,

» THÉRÈSE PANÇA. »

Grand fut le plaisir que fit cette lettre à tout le monde et surtout au duc. La duchesse demanda à don Quichotte si l'on ne pourrait pas ouvrir celle qui était adressée au gouverneur, ajoutant qu'elle devait être excellente. Don Quichotte répondit qu'il l'ouvrirait pour leur faire plaisir. Ainsi fut fait, et il lut ce qui suit :

LETTRE DE THÉRÈSE PANÇA A SANCHE PANÇA SON MARI.

« J'ai reçu ta lettre, cher Sancho de mon âme, et je te
» jure, foi de chrétienne catholique, qu'il ne s'en est pas fallu
» de deux doigts pour que je n'en devinsse folle de joie. Vois-
» tu, frère, quand j'ai appris que tu étais gouverneur, j'ai failli
» en mourir de plaisir ; car tu sais bien qu'une subite joie
» tue aussi bien qu'une grande douleur. Sanchica, ta fille, en
» a mouillé son jupon sans le sentir, tant elle était trans-
» portée. J'avais devant moi l'habit que tu m'as envoyé, le
» collier de corail à mon cou, je tenais la lettre dans mes
» mains, le porteur était présent, et, avec tout cela, je croyais
» que tout ce que je touchais n'était qu'un songe. Qui pou-
» vait penser qu'un gardeur de chèvres serait devenu gou-
» verneur d'îles ? Ma mère avait bien raison de dire que qui
» vit longtemps voit beaucoup de choses ; je dis cela, parce
» que, si je vis encore, j'espère en voir davantage. Je compte
» bien te voir fermier ou receveur des impôts. Ce sont des
» offices qui donnent au diable ceux qui en usent mal ;
» mais enfin ils vous font manier continuellement de l'argent.
» Madame la duchesse te dira le désir que j'ai d'aller à la
» cour. Vois, mon ami, si cela te plaît. Je te ferais honneur,
» car j'irais en carrosse.

» Le curé, le barbier, le bachelier et le sacristan ne peuvent croire que tu sois gouverneur. Ils disent que ce sont des chimères et des enchantements, comme tout ce qui arrive à ton maître don Quichotte : Samson dit qu'il veut t'aller trouver pour t'ôter le gouvernement de la tête et à don Quichotte la folie de ses aventures. Je n'en fais que rire, je regarde ma chaîne, je pense à l'habit que je vais faire à notre fille avec le tien. J'envoie des glands à madame la duchesse, je voudrais qu'ils fussent d'or. Envoie-moi quelques rangs de perles, si elles sont en usage dans ton île. Les nouvelles d'ici sont que la Barrueca a marié sa fille à un méchant peintre qui était venu s'établir dans le village. Le conseil lui avait commandé de peindre les armes du roi sur la porte de la maison de ville. Il demanda deux ducats qu'on lui avança, travailla pendant huit jours, au bout desquels il n'y avait rien de fait ; il dit qu'il n'était pas accoutumé à peindre de telles bagatelles, et rendit l'argent. Cependant il s'est marié comme un bon ouvrier. A la vérité il a quitté le pinceau, pris la bêche, et il va aux champs comme un gentilhomme. Le fils de Pedro Lobo a pris les ordres de la tonsure ; il a intention de se faire prêtre. Minguilla, la petite-fille de Mingo Silvato, l'a su, et lui intente un procès, disant qu'il lui avait fait une promesse de mariage. Les mauvaises langues disent qu'elle est enceinte de lui, mais il le nie à pieds joints. Il n'y a point eu d'olives cette année, et nous n'avons pas une seule goutte de vinaigre dans le village. Il a passé par ici une compagnie de soldats qui ont emmené trois de nos filles. Je ne les nommerai pas, parce qu'elles peuvent revenir, et malgré leur escapade trouver à se marier. Sanchica fait du réseau de dentelle, et gagne par jour huit maravedis net ; elle les amasse dans une tirelire pour aider à son trousseau ; mais à présent qu'elle est fille d'un gouverneur, tu lui donneras une dot sans qu'elle ait besoin de travailler. La fontaine de la place est à sec. Le tonnerre est tombé sur la potence. Ainsi soit-il de toutes les autres.

» J'attends ta réponse à cette lettre, et à la demande que je te fais d'aller à la cour. Sur ce, je prie Dieu qu'il te

» garde plus d'années qu'à moi, ou du moins autant; car je
» ne voudrais pas te laisser sans moi dans ce monde.

» Ta femme,

« THÉRÈSE PANÇA. »

Ces lettres furent lues, relues, vantées, célébrées; on en rit beaucoup, et, pour achever la fête, arriva le courrier qui apporta celle de Sancho à don Quichotte. On la lut publiquement aussi; elle fit douter de la simplicité du gouverneur. La duchesse se retira avec le page pour se faire raconter tout ce qu'il avait vu dans le village de Sancho. Il n'omit aucune circonstance, présenta les glands et un fromage, que Thérèse avait assuré valoir beaucoup mieux que ceux de Tronchon; la duchesse les reçut avec un grand plaisir; mais nous la laisserons là en ce moment, pour raconter la fin du gouvernement du grand Sancho, la fleur et le miroir de tous les gouverneurs d'îles.

CHAPITRE LIII

FIN PÉNIBLE DU GOUVERNEMENT DE SANCHE PANÇA.

Penser qu'en cette vie toutes choses doivent demeurer dans le même état, c'est s'abuser étrangement. Au contraire, on dirait que tout y va à la ronde : au printemps succède l'été, à celui-ci l'automne, l'automne est suivi de l'hiver, après lequel revient le printemps. Ainsi, le temps tourne sans cesse sur lui-même, comme une roue en mouvement. La vie humaine seule court à sa fin, plus légère que le temps même, mais sans espoir de se renouveler, si ce n'est dans l'autre vie qui n'a point de limites. Ainsi parle Cid Hamet, philosophe mahométan. Il veut nous rappeler par là l'instabilité, la légèreté de cette vie, et l'éternelle durée d'une autre, que, sans le secours de la foi, plusieurs ont reconnue, guidés seulement par la lumière naturelle. Mais surtout il veut fixer notre attention sur la promptitude avec laquelle se termine,

se détruisit, se consuma, s'évanouit comme une ombre le gouvernement de Sancho.

La septième nuit de son administration, il était couché dans son lit, non rassasié de pain ni de vin, mais bien de juger, de donner des décisions, de faire des lois, des statuts. Le sommeil, en dépit de la faim, commençait à lui fermer les paupières, lorsqu'il entendit un bruit de cloches et de voix si terrible, qu'on eût dit que toute l'île s'abîmait : il se met sur son séant, prête l'oreille pour essayer de deviner la cause de ce vacarme, mais c'est en vain ; cependant, le bruit des trompettes et des tambours, qui se mêle aux cris et au son des cloches, augmente sa frayeur. Il se lève, met des pantoufles à cause de l'humidité du sol, et, sans prendre de robe de chambre ni d'autre vêtement, ouvre la porte de sa chambre, au moment où, par un corridor, il voit venir plus de vingt personnes avec des flambeaux, l'épée nue et criant à tue-tête : « Aux armes ! aux armes ! seigneur gouverneur ; il est entré dans l'île une foule d'ennemis ; nous sommes perdus, si votre valeur et votre prudence ne viennent à notre secours. » La troupe s'approche en désordre de l'endroit où Sancho restait tout interdit, et l'un d'eux dit : « Que votre grâce s'arme promptement si elle ne veut se perdre, et toute l'île avec elle. — Que servira-t-il de m'armer ? répondit Sancho. Sais-je ce que c'est que des armes et des secours ? Il vaut mieux s'adresser à mon maître don Quichotte : en deux tours de main il dissipera les ennemis et vous mettra en sûreté. Quant à moi, pauvre pécheur, je n'entends rien à tout cela. — Ah ! seigneur gouverneur, dit un autre, quelle poltronnerie ! armez-vous ; nous vous apporterons des armes offensives et défensives. Sortez sur la place, soyez notre guide et notre capitaine ; cela vous appartient de droit, puisque vous êtes notre gouverneur. — Que l'on m'arme, à la bonne heure, » répondit Sancho. Aussitôt on lui applique sur la chemise deux grands pavois, l'un par devant, l'autre par derrière, faisant sortir les bras par des échancrures qu'on y avait pratiquées ; on lie ces pavois avec des cordes, de manière qu'il se trouve emboîté, droit comme un fuseau, sans pouvoir plier les genoux ni faire un pas ; on lui met en main

une lance qui lui sert à se tenir sur ses pieds. Ainsi équipé, on lui dit de marcher, de guider ses gens, de les animer, qu'il est leur boussole, leur fanal, leur étoile, et que les affaires iront bien. « Et comment voulez-vous que je marche, malheureux que je suis? dit-il, je ne saurais plier le genou, étant enchâssé dans ces deux tables qu'on a cousues sur ma chair. Ce que vous pouvez faire, c'est de me prendre dans vos bras et de me poser, en travers ou en pied, en quelque posture, que je garderai au moyen de cette lance. — Marchez, marchez, seigneur gouverneur, dit un homme de la troupe, c'est plutôt la peur que les tables qui vous en empêchent; dépêchons, il se fait tard, les ennemis croissent en nombre, le tumulte augmente, le péril devient imminent. »

Excité par ces reproches, le pauvre gouverneur veut faire un pas, il tombe lourdement à terre, et croit s'être mis en pièces. Il demeure comme une tortue enfermée dans ses écailles, comme un jambon entre deux huches, ou comme une barque engravée dans le sable; sa chute ne fait aucune pitié à ces moqueurs. Ils éteignent leurs torches et redoublent les cris de guerre, passant par-dessus le corps du malheureux Sancho, donnant de grands coups d'épée sur les pavois, de sorte que, s'il n'eût rentré sa tête, il eût mal passé son temps. Dans cette extrémité, le pauvre gouverneur suait sang et eau, et conjurait Dieu de tout son cœur de le délivrer de ce péril. Les uns trébuchaient contre son corps, les autres tombaient: il y en eut un qui monta sur lui, et là, comme d'un donjon, il donnait des ordres, et criait: « Ici vous autres, c'est par là que l'ennemi donne le plus, gardez ce guichet, fermez cette porte, rompez ces échelles, apportez les pots à feu, la poix, la résine, les chaudières d'huile bouillante, fermez les rues avec des matelas. » Enfin, il nommait rapidement tous les attirails, instruments et machines de guerre, dont on se sert pour défendre une ville assiégée; et le pauvre Sancho, tout froissé, tout moulu, écoutait tout et disait en lui-même: « Oh, si Dieu voulait que cette île fût bientôt perdue, et que je fusse ou mort, ou tiré de cette pénible angoisse. » Le ciel écouta sa prière. Au moment où il l'espérait le moins, il entendit crier: « Victoire! les ennemis sont vaincus. Holà, seigneur gouver-

neur, levez-vous, venez jouir de la victoire, et partager les dépouilles que nous avons enlevées à l'ennemi par la force de votre invincible bras. — Relevez-moi donc, dit-il d'une voix dolente. » On le relève, on le met en pied. — « L'ennemi que j'ai vaincu, continua-t-il, je veux qu'on me le cloue au front; quant aux dépouilles je n'y prétends rien : mais, s'il est ici quelqu'un qui s'intéresse à moi, je le prie de me donner un doigt de vin, et de m'aider à me sécher, car je suis tout en eau. » On l'essuya, on lui donna du vin, on lui ôta les boucliers, on le remit sur son lit, où il s'évanouit, tant il avait eu de fatigue, de trouble et de frayeur. Les railleurs se repentaient d'avoir poussé la plaisanterie si loin; mais bientôt il reprit ses esprits, ce qui les rassura. Il demanda quelle heure il était, on lui dit que le jour commençait à poindre. Alors, sans dire un mot, il se mit à s'habiller; tous le regardaient en silence, impatients de savoir ce qu'il allait faire, et pourquoi il se pressait tant. Enfin, avec assez de peine, parce qu'il était tout froissé, il acheva de s'habiller, et s'en fut droit à l'écurie, suivi de tous les assistants. Là, il embrassa son grison, lui donna sur le front le baiser de paix, et lui dit les larmes aux yeux : « Viens ici, mon ami, mon compagnon, soutien de mes travaux et de mes misères. Quand nous étions ensemble, je n'avais d'autre pensée, d'autre soin que d'entretenir ton harnais, que de nourrir ton corps. Mes heures, mes jours, mes ans étaient paisibles et fortunés. Mais, depuis que je t'ai délaissé, depuis que j'ai prêté l'oreille à la voix de l'ambition et de l'orgueil, il m'est entré dans l'âme mille misères, mille travaux et quatre mille inquiétudes. » Tout en parlant ainsi, Sancho sanglait son âne sans que personne dit mot. L'âne bété, il monta dessus, non sans grande peine; puis, s'adressant au majordome, au secrétaire, au maître-d'hôtel, au docteur Pedro Recio, et à tous les assistants : « Ouvrez-moi le chemin, seigneurs, leur dit-il, et laissez-moi retourner à mon ancienne liberté. Souffrez que j'aille chercher ma vie passée, qui me ressuscitera de la mort présente. Je ne naquis point pour être gouverneur, pour défendre des îles et des cités contre les ennemis qui viennent les assaillir. Je m'entends mieux à labourer, à bêcher, à tailler les sarments

de vigne, qu'à faire des lois, à défendre les provinces et les royaumes. Saint-Pierre est bien dans Rome: je veux dire que chacun doit chercher le métier pour lequel il est né. Un hoyau dans la main me sied mieux qu'un sceptre de gouverneur. J'aime mieux me nourrir de la soupe du laboureur, que d'être à la merci d'un impertinent médecin qui me fait mourir de faim. J'aime mieux dormir au pied d'un chêne en été, m'envelopper à mon gré d'une pelisse à poils en hiver, que de m'assujettir aux besoins du gouvernement, de me coucher entre des draps de Hollande, ou de m'habiller de martres zibelines. Que vos grâces soient avec Dieu; dites à mon seigneur le duc que nu je suis né, nu je me retrouve, je n'ai ni perdu ni gagné; je veux dire que je suis entré sans une obole dans ce gouvernement, et j'en sors de même, bien au rebours des autres gouverneurs d'îles. Laissez-moi donc aller; je vais me faire mettre des emplâtres, car je crois avoir toutes les côtes brisées, grâce aux ennemis qui se sont promenés toute la nuit sur mon corps. — Non, seigneur gouverneur, dit le docteur Recio, il n'en sera pas ainsi; je vais donner à votre Grâce un breuvage contre les chutes et les foulures, qui vous rétablira promptement dans toute votre vigueur, et quant à la nourriture, je vous promets de m'amener et de vous laisser manger abondamment tout ce qu'il vous plaira. — Vous venez trop tard, répond Sancho; je reste ici tout comme je me fais turc. On ne m'attrape pas deux fois, et ce gouvernement ou tout autre qu'on pourrait m'offrir, fût-ce entre deux plats, je l'accepte comme je vole au ciel sans ailes. Je suis de la race des Pança, qui tous sont têtus: quand une fois ils ont dit non, c'est non pour toujours, en dépit de tout le monde. Je laisse dans cette écurie les ailes de la fourmi, qui m'avaient élevé en l'air pour me faire manger par les hirondelles et autres animaux; allons terre à terre; si mes pieds ne sont pas ornés de souliers piqués de cordouan, au moins ne manquerai-je pas de chaussures de corde. Chaque brebis avec sa pareille, et n'allongeons pas les jambes au delà du drap. Il se fait tard, laissez-moi passer. — Seigneur gouverneur, répond le majordome, nous vous laisserons volontiers passer, quoi qu'il nous fâche beaucoup de vous perdre; car votre juge-

ment et votre probité vous font vivement regretter. Mais vous devez savoir que tout gouverneur, avant de quitter la place qu'il occupe, est tenu de rendre ses comptes. Rendez donc le vôtre, et puis allez en paix. — Personne n'a droit de me demander de compte, répond Sancho, si ce n'est celui qu'en chargera le duc mon seigneur. Je m'en vais le trouver et je le lui rendrai à lui-même, d'autant plus aisément que, sortant d'ici tout nu, c'est une preuve sans réplique que j'ai gouverné comme un ange. — Par Dieu, le grand Sancho a raison, dit le docteur Recio, et mon avis est que nous le laissions partir, car le duc aura sans doute un plaisir infini à le revoir. »

Tous les autres furent du même avis, et lui laissèrent le champ libre, lui offrant de l'accompagner, et toutes les commodités dont il pourrait avoir besoin en voyage. Sancho répondit qu'il ne demandait qu'un peu d'avoine pour son grison, et la moitié d'un fromage avec du pain pour lui-même ; que, le chemin étant si court, il n'avait pas besoin de plus grande provision. Tous l'embrassèrent, il le leur rendit en pleurant, et partit, les laissant tous étonnés de sa sagesse et de sa prompte résolution.

CHAPITRE LIV

QUI TRAITE DE CHOSES RELATIVES A CETTE HISTOIRE,
ET NON A D'AUTRES.

Le duc et la duchesse résolurent que le défi que don Quichotte avait porté à leur vassal aurait lieu. Mais, le jeune laboureur ayant fui en Flandre afin d'éviter d'avoir doña Rodriguez pour belle-mère, ils décidèrent qu'il serait remplacé par un laquais gascon qu'ils avaient nommé Tosilos, et qu'ils instruisirent de tout ce qu'il avait à faire. Au bout de deux jours, le duc dit à don Quichotte que, dans le délai des quatre jours suivants, son adversaire viendrait se présenter au camp, armé en chevalier, pour soutenir que la demoiselle avait menti par la moitié de sa barbe, et même par sa barbe tout entière, en

affirmant qu'il lui avait fait promesse de mariage. Don Quichotte reçut une grande satisfaction de ces nouvelles, et se promit bien de faire des merveilles dans cette rencontre, s'estimant heureux d'avoir une occasion de prouver aux seigneurs du château jusqu'où s'étendait la force de son bras. Il attendait donc, avec une vive impatience, l'expiration de ces quatre jours, qui lui semblaient quatre siècles. Nous les laisserons s'écouler comme nous laissons passer d'autres choses, et nous retournerons à Sancho, qui venait, monté sur son grison, moitié content, moitié triste, retrouver son maître, dont la compagnie lui plaisait plus que le gouvernement de toutes les îles du monde.

Il n'était pas fort éloigné de l'île, ou plutôt du lieu de son gouvernement, car jamais il ne s'informa si c'était véritablement une île, une cité ou un bourg, lorsqu'il vit venir par le chemin, six pèlerins, avec leurs bourdons, c'est-à-dire de ces étrangers qui vont le long des routes demandant l'aumône en chantant. Quand ils furent près de lui, ils l'environnèrent, et, haussant tous ensemble la voix, se mirent à chanter dans leur langue, de sorte qu'il ne comprenait rien de ce qu'ils disaient, si ce n'est le mot *aumône*, qu'ils répétaient souvent, et qui lui fit juger que c'était la charité qu'ils lui demandaient; et, comme il était fort charitable, ainsi que l'observe Cid Hamet, il leur donna son pain et son fromage, leur faisant entendre par signes qu'il n'avait pas autre chose à leur donner. Ils reçurent ce présent de fort bonne grâce, mais répétèrent plusieurs fois le mot *güelle*¹. « Je ne comprends pas, bonnes gens, ce que vous voulez dire, » leur répondit Sancho : alors l'un d'eux tira une bourse et la lui montra, ce qui lui fit comprendre que c'était de l'argent qu'ils lui demandaient. Sancho se mit le pouce sur le nœud de la gorge, les autres doigts étendus, pour leur faire comprendre qu'il n'avait pas d'argent, et, piquant son âne, voulut prendre les devants. Un de ces bohémiens, qui le regardait avec beaucoup d'attention, courut à lui, et se jetant à son cou, lui dit en bon castillan : « Vrai Dieu, qu'est-ce que je vois ? est-il possible que je tienne dans mes bras mon cher

¹ Mot bohémien, corrompu de l'allemand *geld* qui signifie de l'argent.

ami, mon bon voisin Sancho Pança ? Oui, sans doute, c'est lui-même, car je ne suis point ivre et je ne rêve point. » Sancho, surpris de s'entendre appeler par son nom, fixait le pèlerin de tous ses yeux sans dire un mot ; mais il avait beau le regarder il ne le reconnaissait pas. L'autre, voyant son embarras : « Comment, frère Sancho, lui dit-il, tu ne reconnais pas ton voisin Ricote, le Mauresque, le mercier de ton village ? » Sancho le regarda de nouveau, commença à le reconnaître le reconnut enfin, et, sans descendre de dessus son âne, lui tendit les bras, en lui disant : « Et qui diable, Ricote, te reconnaîtrait avec cet habit de mascarade ? Qui est-ce qui t'a fait bohémien, et comment oses-tu revenir en Espagne, où, si tu étais reconnu, tu passerais mal ton temps ? — Si tu ne me découvres pas, répondit le Maure, je suis certain que dans cet accoutrement personne ne me reconnaîtra. Mais écartons-nous du chemin, et allons vers ce bois de peupliers, où mes camarades vont manger et se reposer. Tu dîneras avec eux ; ce sont de bons enfants, et j'aurai le loisir de te raconter tout ce qui m'est arrivé depuis que j'ai quitté notre village, pour obéir à l'édit du roi qui bannissait ceux de ma nation sous des peines si rigoureuses. »

Sancho le suivit ; Ricote mit ses camarades au fait de la rencontre qu'il venait de faire, et tous entrèrent dans le bois. Quand ils se virent loin du grand chemin, ils quittèrent leurs bourdons, leurs capes, et se mirent à leur aise. C'étaient tous de jeunes hommes, excepté Ricote qui était déjà assez âgé ; chacun avait un hissac bien fourni de toutes choses excitant à boire. Ils s'assirent par terre, faisant nappe de l'herbe fraîche, étalèrent du pain, du sel, des couteaux, des noix, des morceaux de fromage, et des débris de jambon où il y avait encore de quoi manger. Ils avaient en outre un mets noirâtre, appelé cabial, fait d'œufs de poisson¹, et très bon pour éveiller l'appétit ; des olives qui, quoique sèches et sans saumure, n'en étaient pas moins savoureuses. Mais, ce qui fit le plus d'honneur à ce rustique repas, ce furent six bouteilles de vin, car chacun avait la sienne, jusqu'au bon Ricote, qui

¹ Ce sont des œufs d'esturgeon, confits à l'huile : on en faisait des cervelas nommés boutargues.

de Maure s'était fait Allemand, et dont la bouteille valait bien les cinq autres pour la grosseur. Ils mangèrent longtemps et de grand appétit, savourant chaque morceau qu'ils prenaient de chaque chose à la pointe du couteau. Ensuite, levant tous ensemble les bras et les bouteilles en l'air, penchant la tête, et regardant le ciel, ils s'abreuèrent largement, paraissant y prendre un extrême plaisir. Sancho regardait tout, et ne s'affligeait de rien ; au contraire, pour obéir au proverbe qu'il connaissait bien : « Quand tu seras à Rome, fais comme tu verras faire, » il emprunta la bouteille de Ricote, et se mit à boire avec autant de plaisir que les autres. Quatre fois de suite ils donnèrent l'accolade aux bouteilles ; mais à la cinquième elles se trouvèrent à sec ; ce qui mit fin à leurs transports de joie. De temps à autre un de ces hommes prenait la main à Sancho et lui disait dans son jargon espagnol et allemand : « Bons compagnons tous deux. — Oui, répondait-il, bons compagnons, » puis il se mettait à rire et en avait pour une heure, sans se rappeler rien qui eut rapport à son gouvernement ; car ordinairement, quand on mange et que l'on boit, les soucis ont peu de prise sur nous. Enfin, le repas fini, le vin les endormit, et la place qui leur avait servi de table et de nappe devint leur lit. Ricote et Sancho seuls ne dormirent pas, parce qu'ils avaient plus mangé que bu. Ils s'écartèrent, s'assirent au pied d'un hêtre, et, laissant ronfler les pèlerins, s'entretenirent en castillan.

« Tu te rappelles bien, mon ami, dit Ricote à Sancho, combien l'édit du roi pour l'expulsion des Maures répandit de terreur parmi nous. Quant à moi, il me semblait que, même avant le temps qui nous était prescrit pour sortir d'Espagne, la peine infligée pesait sur mes enfants et sur moi. Je crus donc que, puisque j'étais obligé de quitter ma demeure et d'en choisir une autre, il était prudent de partir seul, sans ma famille, et d'aller chercher une retraite commode pour l'y fixer, sans mettre à cette démarche la précipitation que les autres y mettaient. Car je jugeai bien, et nos anciens furent du même avis, que ces publications n'étaient pas de vaines menaces, comme plusieurs le croyaient, mais bien de vérita-

bles lois, que l'on devait mettre à exécution dans un temps déterminé. Je n'ignorais pas les secrètes menées et les manœuvres coupables de ceux de ma nation; elles étaient portées à un tel excès, que ce fut sans doute une inspiration divine qui fit prendre au roi une si ferme résolution. Non que nous fussions tous coupables; quelques-uns d'entre nous étaient de vrais et sincères chrétiens; mais le nombre en était si petit, qu'ils n'auraient pas pu s'opposer aux entreprises des autres. D'ailleurs, il est imprudent de nourrir dans son sein le serpent, et d'entretenir des ennemis chez soi. En un mot, nous fûmes justement punis par la peine du bannissement, peine qui semblait à quelques-uns agréable et légère; mais à nous elle nous semblait la plus terrible de toutes. En quelque endroit que nous soyons, nous regrettons l'Espagne : c'est dans son sein que nous sommes nés; elle est notre patrie naturelle. Nulle part nous ne trouvons l'accueil que réclame notre infortune. Nous espérions être reçus à bras ouverts dans Berbérie et dans toute l'Afrique; c'est précisément là que nous sommes le plus maltraités. Nous n'avons connu le bien qu'après l'avoir perdu. Enfin, notre désir de rentrer dans ce pays est si grand, que ceux qui, comme moi, savent la langue, et c'est le plus grand nombre, laissent là leurs femmes et leurs enfants et reviennent ici; tant est grande leur affection pour l'Espagne. C'est maintenant que je connais par expérience combien est vrai ce que l'on dit, que rien n'est plus doux que l'amour de la patrie. Je quittai donc, comme je te l'ai dit, mon village, et je m'en allai en France. Quoique j'y fusse bien reçu, je voulus voir d'autres pays. Je passai en Italie, puis en Allemagne, où je trouvai qu'on pouvait vivre avec plus de liberté, parce que les habitants ne sont pas exigeants. Chacun s'y conduit comme il veut, et le plus grand nombre vivent en toute liberté de conscience. Je pris une maison dans un village auprès d'Augsbourg, puis je me joignis à ces pèlerins, qui ont coutume d'aller tous les ans en Espagne visiter les lieux saints, qu'ils regardent comme leurs grandes Indes, comme la source d'un gain assuré. Ils vont partout, et il n'y a si petit village d'où ils ne sortent bien repus, et avec un réal d'argent au moins : leur voyage

fini, ils remportent plus de cent écus qu'ils convertissent en or, et qu'ils cachent dans le creux de leur bourdon ou dans les plis de leur cape. Par ce moyen, ils sortent leur or du royaume, malgré la visite des gardes des ports et des frontières qui les visitent, et retournent dans leur pays. Dans ce moment, Sancho, j'ai l'intention d'aller déterrer un trésor que j'avais caché, ce que je pourrai faire sans danger, parce qu'il est en pleine campagne. J'écrirai ensuite, ou j'irai moi-même de Valence à Alger, où j'ai laissé ma femme et ma fille, pour les faire conduire dans quelque port de France, et de là en Allemagne, où nous attendrons ce que Dieu voudra faire de nous. Elles sont toutes deux chrétiennes catholiques, et, quoique je ne le sois pas autant qu'elles, cependant je tiens plus du chrétien que du maure, je prie Dieu sans cesse qu'il m'ouvre les yeux de l'esprit, et qu'il me fasse connaître comment je dois le servir. Tout ce que je ne puis concevoir, c'est que ma femme et ma fille aient mieux aimé aller en Berbérie qu'en France, où elles auraient pu vivre en chrétiennes. — Écoute, Ricote, dit Sancho, cette démarche ne doit pas avoir été de leur chef; ce fut Jean Tiopieyo, le frère de ta femme, qui les emmena, et, comme c'est un vrai Maure, il n'a pensé qu'à ce qui lui convenait le mieux. Mais je veux te dire autre chose; je crois bien que c'est inutilement que tu vas chercher ce que tu as enterré; car nous avons su que l'on avait ôté à ta femme et à ton beau-frère beaucoup d'or et de perles qu'ils emportaient pour la visite. — Cela peut être, répondit Ricote, mais je suis bien certain qu'ils n'ont pas touché à mon trésor, car je n'ai découvert à personne l'endroit où il était, crainte de quelque malheur; ainsi, Sancho, si tu veux venir avec moi et m'aider à l'enlever, je te donnerai deux cents écus pour subvenir à tes nécessités, car je sais bien que tu n'es pas riche. — Je le ferais volontiers, répondit Sancho, mais je ne suis pas cupide, autrement, je n'aurais pas quitté ce matin un emploi dans lequel j'aurais pu garnir d'or les murs de ma maison, et avant six mois manger dans de la vaisselle d'argent. Pour cette raison, et comme aussi je m'imagine que ce serait faire une trahison à mon roi que d'aider ses ennemis, je n'irai point avec toi

quand tu m'offrirais quatre cents écus. — Et quel office astu donc quitté? dit Ricote. — J'ai quitté le gouvernement d'une île, telle qu'on ne trouve point sa pareille à la ronde. — Et où est donc cette île. — A deux lieues d'ici; on l'appelle l'île Barataria. — Tais-toi Sancho, les îles sont dans la mer; il n'y a point d'île en terre ferme. — Comment, il n'y en a point? je te dis que j'en suis parti ce matin, et que hier j'y gouvernais à mon plaisir. Mais, avec tout cela, je l'ai quittée parce que l'office de gouverneur me semble trop dangereux. — Et qu'as-tu gagné dans ce gouvernement? — J'ai gagné que j'ai appris à connaître que je n'étais pas bon pour être gouverneur, si ce n'est d'un troupeau de bestiaux, et que les richesses qu'on acquiert dans ces places sont aux dépens du repos, du sommeil et même de la vie, car on y mange peu, surtout lorsque l'on a des médecins qui veillent sur votre santé. — Je ne te comprends pas, mon ami; tout ce que tu me dis me semble des folies: qui diable te donnerait des îles à gouverner? Manque-t-il d'hommes au monde plus habiles que toi pour gouverner? Tais-toi, Sancho; reviens à toi; vois si tu veux venir avec moi, comme je te l'ai dit, pour m'aider à déterrer le trésor, qui est si considérable qu'on peut bien l'appeler un vrai trésor, et je te donnerai de quoi t'aider à vivre. — Je te le répète, Ricote, dit Sancho, je ne le veux pas; contente-toi de l'assurance que tu ne seras pas découvert par moi. Poursuis ton chemin en bonne fortune, et laisse-moi suivre le mien. Ce qui est bien gagné très souvent se perd; mais le bien mal acquis se perd et perd son maître aussi. — Je ne t'en parlerai plus; mais, dis-moi, étaistu dans notre village quand ma femme, ma fille et mon beau-frère en partirent? — Oui, j'y étais, et je peux te dire que ta fille était si belle que chacun sortait dans la rue pour la voir; ils disaient tous qu'elle était la plus belle créature du monde. Elle s'en allait pleurant, embrassait ses amies et ses connaissances, et les priait de la recommander à Dieu et à la Sainte Vierge: elle était si émue, qu'elle me fit pleurer, moi qui ne pleure pas souvent. Plusieurs avaient envie de la cacher, ou de l'enlever sur la route; mais la crainte d'aller contre les ordres du roi les retenait. Le plus passionné de tous était

don Pedro Gregorio, ce jeune et riche héritier que tu connais, qui en était épris, et qu'on n'a point revu dans le village depuis qu'elle est partie : nous avons tous pensé qu'il avait couru après elle pour l'enlever, mais jusqu'à cette heure on n'en a rien su. — Je m'étais toujours bien douté, répondit Ricote, que ce cavalier aimait ma fille ; mais comme j'avais confiance dans la vertu de celle-ci, je ne m'inquiétai de rien. Tu as entendu dire, Sancho, que les Maures ne s'allient jamais, ou du moins bien rarement, avec les vieux chrétiens, et ma fille, que je crois plus chrétienne qu'amoureuse, fera, je pense, peu de cas des poursuites de ce jeune homme. — Dieu le veuille, répondit Sancho, car cela n'irait ni à l'un ni à l'autre. Mais, ami Ricote, laisse-moi partir, je voudrais arriver ce soir à l'endroit où est mon maître don Quichotte. — Dieu te conduise, frère Sancho, voici mes compagnons qui s'éveillent, il est temps que nous poursuivions notre chemin. »

Ils s'embrassèrent, Sancho remonta sur son âne, Ricote empoigna son bourdon, et ils se séparèrent.

CHAPITRE LV

DE CE QUI ARRIVA A SANCHE DANS LE CHEMIN
ET AUTRES CHOSES INTÉRESSANTES.

Le retard qu'avait occasionné à Sancho la rencontre de Ricote ne lui permit pas d'arriver ce jour-là au château du duc : la nuit le surprit à une demi-lieue environ de cette habitation : elle était épaisse et fort obscure ; mais, comme on se trouvait alors en été, il n'en tint compte, et se détourna du chemin pour attendre le jour. Funeste précaution ! son malheureux sort voulut qu'en cherchant un endroit propre pour s'y reposer, son âne et lui tombèrent dans une fosse très profonde, qui se trouvait au milieu de vieilles masures : il n'eut que le temps de se recommander à Dieu de tout son cœur, croyant tomber au profond des abîmes : cependant, à trois toises environ, il rencontra le fond, et se trouva tou-

jours sur son âne, sans avoir reçu le moindre mal. Il se tâta tout le corps, et retint son haleine pour voir s'il n'était pas blessé quelque part; reconnaissant enfin qu'il était sain et sauf, il ne se lassait pas de rendre grâces à Dieu de cette faveur inespérée; car il croyait s'être brisé en mille pièces. Ensuite il tâta les parois de cette fosse, pour voir si avec les pieds et les mains il lui serait possible de sortir de là sans secours; mais il les trouva toutes rases et sans entailles aucunes, ce qui l'affligea beaucoup, surtout quand il entendit son âne se plaindre en son langage d'une manière douloureuse; et certes, il en avait bien sujet, car il était assez mal arrangé. « Ah! s'écria Sancho, combien d'événements imprévus se présentent à chaque pas à ceux qui vivent dans ce misérable monde! Qui m'eût dit que celui qui se voyait hier assis sur le trône d'un gouverneur d'île, entouré de serviteurs et de vassaux auxquels il commandait, se trouverait aujourd'hui enseveli dans une basse-fosse, sans aucun secours de vassaux ni de serviteurs? Ici mon âne et moi nous allons bientôt mourir de faim, si nous ne mourons auparavant, lui de ses contusions, moi d'inquiétude et d'ennui. Encore si j'étais aussi chanceux que mon maître don Quichotte, quand il descendit dans la caverne de cet enchanté de Montesinos! il y rencontra des gens qui le régalerent mieux qu'il ne l'eût été dans sa maison: il y trouva table mise et lit dressé, il y eut de belles et agréables visions; et moi, dans ce repaire, je ne verrai, je crois, que des crapauds et des couleuvres. Malheureux! où m'ont conduit mes folies et mes sottes imaginations? Quand on me découvrira, l'on tirera d'ici mes os bien secs, bien nets, avec ceux de mon grison; ce qui fera connaître qui nous étions, du moins à ceux qui savent que jamais Sancho Pança n'abandonna son âne et ne fut abandonné par lui. Malheureux, encore un coup! pourquoi le sort impitoyable n'a-t-il pas permis que nous mourussions dans notre patrie, au milieu des nôtres? Si notre disgrâce devait être sans remède, au moins eussions-nous trouvé des gens qui nous eussent fermé les yeux, qui nous eussent regrettés. O cher ami, fidèle compagnon, quelle mauvaise récompense je donne à tes bons services! Pardonne-moi, prie la fortune, le mieux que

tu pourras, de nous tirer du misérable trou dans lequel nous nous trouvons tous deux. Je te promets de ceindre ton front d'une couronne de laurier, qui te rendra semblable à un poète lauréat, et de te donner double ration.»

Ainsi se lamentait Sancho, et son grison l'écoutait sans répondre une seule parole, tant étaient grande la détresse et l'effroi du pauvre. Enfin, après avoir passé la nuit entière dans de semblables lamentations, le jour vint, et Sancho reconnut qu'il lui était impossible, de toute impossibilité, de sortir sans secours du trou dans lequel il se trouvait. Il recommença à se lamenter, à crier pour appeler à son aide ; mais il criait dans le désert, car, dans tous les environs, il n'y avait personne qui pût l'entendre, ce fut alors qu'il se crut absolument sans ressource. Son âne était couché, laissant pendre sa tête. Sancho Pança parvint à le remettre sur ses pieds, bien que la bête pût à peine se soutenir. Il tira du bissac, qu'il n'avait point perdu dans sa chute, un morceau de pain, qu'il présenta à son compagnon d'infortune, en lui disant comme s'il pouvait l'entendre : « Avec du pain les maux semblent moindres. » Le baudet le mangea d'assez bonne grâce. En ce moment, Sancho découvrit à l'un des côtés de la fosse un trou assez grand pour qu'un homme pût y entrer, y passer en se baissant ; il y entra à quatre pattes, et trouva une concavité large et spacieuse, qui lui permit de distinguer un rayon de soleil passant au travers de ce qu'on pouvait appeler la toiture. Rentrant alors dans la fosse, il prit une pierre, et, en peu de temps, élargit assez le trou pour y faire passer son âne ; puis, le prenant par le licou, il le fit avancer dans cette espèce de grotte, espérant toujours rencontrer quelque issue. Souvent il cheminait à tâtons, sans voir aucune lumière, mais non sans frayeur. « Dieu tout-puissant, disait-il, combien cette aventure, qui me semble si triste, paraîtrait agréable à mon maître don Quichotte ! il ne manquerait pas de prendre ces souterrains pour des jardins fleuris et des palais de Galiana. Au bout de ce souterrain il s'attendrait à rencontrer quelque verte prairie ; et moi, malheureux, qui n'ai point de ces brillantes imaginations, je crois à chaque pas que sous mes pieds va s'ouvrir une autre fosse plus profonde que la pre-

mière, qui achèvera de m'engloutir ; car, comme on dit, un mal est peu de chose s'il vient seul. » Ainsi raisonnant, il lui semblait avoir fait plus d'une demi-lieue de chemin, lorsqu'il aperçut une lumière confuse, qui lui parut être celle du jour, ce qui lui fit espérer de sortir de ce gouffre et de rentrer enfin dans le chemin de la vie.

Cid Hamet le laisse là pour retourner à don Quichotte qui, avec autant d'impatience que de joie, attendait le jour du combat qu'il devait livrer au suborneur de la fille de doña Rodriguez, et qui espérait bien par la force de son bras redresser le tort qu'on lui avait fait.

Or, il arriva que, la veille de ce combat, étant sorti le matin pour essayer ses forces, Rossinante lancée à toute bride, vint mettre les pieds sur une grande ouverture, et, si don Quichotte n'eût retenu fortement les rênes, ils fussent tombés tous les deux dans le trou. Surpris de ce qu'il voyait, il s'approcha sans descendre de cheval, examina ce trou et crut entendre de grands cris qui en sortaient. Il écouta avec attention et saisit ces mots : « Hélas ! n'y a-t-il point là haut quelque chrétien qui m'entende, ou quelque chevalier charitable qui prenne pitié d'un pauvre pécheur enterré tout en vie, d'un malheureux gouverneur qui n'a passu se gouverner ? » Don Quichotte crut reconnaître la voix de Sancho, ce qui l'étonna fort. Il éleva la voix tant qu'il put, et se mit à crier : « Qui est-ce qui est là-bas ? qui est-ce qui se plaint ? — Et qui pourrait-ce être, répondit-on, sinon le malencontreux Sancho Pança, gouverneur, pour ses péchés, de l'île Barataria, et qui fut jadis écuyer du fameux chevalier don Quichotte de la Manche ? » A ses mots la surprise de don Quichotte augmenta ; il s'imagina que Sancho était mort, que son âme était en peine, et que c'était elle qui lui parlait. Dans cette pensée, il s'écria : « Je te conjure, par tout ce que peut employer un chrétien catholique, de me dire qui tu es : si tu es une âme en peine, dis-moi ce que tu veux que je fasse pour toi. Ma profession est de secourir les malheureux et les nécessiteux de ce monde ; à plus forte raison le ferai-je pour ceux de l'autre monde qui ne sauraient s'aider eux mêmes. — Vous êtes donc, répondit-on, le seigneur don Quichotte de la

Manche, car je vous reconnais à la voix. — Oui, c'est moi-même, dont le métier est d'aider dans leurs nécessités les vivants et les morts; c'est pourquoi, si tu es mon écuyer Sancho Pança, si tu es mort, pourvu que les diables ne t'aient pas emporté, et que, par la miséricorde divine, tu sois en purgatoire, notre sainte mère l'église catholique romaine a des prières suffisantes pour alléger tes peines, et je la solliciterai pour toi de tout mon pouvoir; achève donc de me dire qui tu es. — Je jure, seigneur don Quichotte, reprit la voix, par la naissance de qui vous voudrez, que je suis votre écuyer Sancho Pança, et que je ne suis jamais mort dans les jours de ma vie. J'ai laissé là le gouvernement pour des raisons que je vous dirai dans un autre moment. Cette nuit je suis tombé dans cette fosse, avec mon âne, qui est là pour me démentir. » En ce moment, comme s'il eût entendu ce que disait Sancho, le grison se mit à braire de telle sorte que toute la grotte en retentit. « Témoin irrécusable, s'écria Sancho. — Je reconnais ce cri; je reconnais aussi ta voix, ami Sancho: attends-moi, je cours au château du duc, qui n'est pas éloigné, et je vais ramener du monde pour te retirer de ce trou, où sans doute t'ont fait tomber tes péchés. — Allez promptement, dit Sancho, et revenez de même, car je ne puis souffrir de me voir enseveli tout vivant, et de plus, je meurs de peur. »

Don Quichotte courut au château conter à ses hôtes l'accident de Sancho. Le duc et la duchesse en furent fort surpris, quoi qu'ils comprissent qu'il devait être tombé dans un puits du souterrain qui existait de temps immémorial. Mais ils ne pouvaient comprendre pourquoi Sancho avait quitté le gouvernement sans qu'on leur eût donné avis de son retour. Enfin, on transporta sur les lieux des cordages, et, à force de bras, on parvint à retirer d'abord l'âne, ensuite Sancho, de ce lieu de ténèbres. Un jeune étudiant, qui se trouvait présent, se mit à dire : « Plût à Dieu que tous les mauvais gouverneurs sortissent de leurs gouvernements comme ce misérable pécheur sort du profond de l'abîme, mort de faim, pâle, et, comme je le crois, sans un maravédi. — Frère médisant, répondit Sancho, pendant huit ou dix jours que j'ai tenu le

gouvernement qu'on m'avait confié, je n'ai pu me rassasier une seule fois de pain; les médecins m'ont persécuté, les ennemis m'ont froissé les os, et je n'ai pas eu le temps d'établir des impôts ni de faire des exactions. Ainsi, je ne méritais certainement pas d'en sortir de la sorte. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Dieu connaît ce qui est le meilleur et qui convient le mieux à chacun. Il faut prendre le temps comme il vient, et personne ne peut dire : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau. Où l'on croit qu'il y a du lard, il n'y a pas seulement de cheville. Dieu m'entend, j'en ai dit assez. — Nete fâche point, Sancho, dit don Quichotte, et nete choque point de ce que tu entends dire; ce serait à ne jamais finir. Pourvu que ta conscience soit nette, que l'on dise ce que l'on voudra. Prétendre enchaîner la langue des médisans, c'est vouloir mettre des portes aux champs. Si le gouverneur sort riche de son gouvernement, on dira que c'est un voleur; s'il en sort pauvre, que c'est un dissipateur ou un fou. — Ah! certes, répondit Sancho, l'on peut bien ici m'appeler fou, mais non larron. »

En causant de la sorte, ils arrivèrent au château, au milieu d'une troupe d'enfants et d'autres gens. Ils trouvèrent dans une galerie le duc et la duchesse qui les attendaient. Sancho commença par conduire son âne à l'écurie, car il disait qu'il avait passé une mauvaise nuit : ensuite il se rendit auprès de ses maîtres, se mit à genoux devant eux, et leur dit : « Messieurs, par votre commandement, et sans que je l'eusse mérité, j'ai été prendre le gouvernement de votre île Barataria. J'y suis rentré nu; nu j'en suis sorti; je n'y ai ni gagné ni perdu. Si j'ai bien ou mal gouverné, il y a des témoins pour le dire. J'ai rendu des sentences, toujours mourant de faim, par le bon plaisir du docteur Pedro Recio, natif de Tirteafuera, médecin insulaire des gouverneurs. Les ennemis nous ont assaillis de nuit et vivement poursuivis; ceux de l'île disent qu'ils sont sortis du combat victorieux par la force de mon bras : que Dieu leur donne aussi bonne chance qu'ils disent la vérité. Enfin, pendant ce temps, j'ai su apprécier la charge et les obligations qu'impose la place de gouverneur, et j'ai trouvé pour mon compte qu'elles étaient trop lourdes pour

mes épaules; ce ne sont point fardeau pour mes reins, ni flèches pour ma troussé; aussi, avant que le gouvernement ne tombât avec moi, j'ai voulu le quitter : hier matin, je suis sorti de l'île que j'ai laissée avec les mêmes rues, les mêmes maisons et les mêmes toits qu'elle avait. Je n'ai rien emprunté à personne, ni rien gagné. J'avais l'intention de rendre quelques ordonnances utiles, je n'en ai rendu aucune², dans la crainte qu'elles ne fussent pas observées, car alors autant vaut ne pas faire de lois. J'ai quitté comme je vous l'ai dit, l'île sans autre compagnie que mon âne; je suis tombé cette nuit dans une fosse, j'ai fait bien du chemin sous terre, et ce matin j'ai vu la lumière du jour; mais, si le ciel n'avait pas conduit vers moi le seigneur don Quichotte, je serais resté dans ce trou jusqu'à la fin du monde. Ainsi, mes seigneurs, voici votre gouverneur Sancho, qui, durant dix jours qu'il a tenu dans ses mains votre gouvernement, a appris à compter pour rien tous les gouvernements du monde. Dans ces sentiments, je baise les pieds de vos Grâces et, à l'imitation des enfants qui disent en jouant : *Salta tú y dámela tú*, je saute du gouvernement et retourne au service de mon maître don Quichotte, avec lequel au moins je mangerai du pain à mon appétit : si j'ai de la fatigue et pourvu que je sois rassasié, peu m'importe que ce soit des haricots ou des perdrix?»

Ainsi finit sa harangue Don Quichotte craignait toujours qu'il ne lui échappât mille impertinences, et quand il vit qu'il en avait dit si peu, il rendit grâces au ciel. Le duc embrassa Sancho et lui dit qu'il était bien fâché qu'il eût quitté si tôt le gouvernement; mais qu'il tâcherait de lui donner quelque autre emploi de moindre charge et de plus de profit. La duchesse l'embrassa aussi, et recommanda qu'on eût soin de le bien traiter, car il paraissait en assez mauvais état.

² On a vu ci dessus le contraire.

CHAPITRE LVI

DU TERRIBLE ET INOUI COMBAT QUI EUT LIEU ENTRE DON QUICHOTTE DE LA MANCHE ET LE LAQUAIS TOSILOS, AU SUJET DE LA FILLE DE LA DUËGNE RODRIGUEZ.

Le duc et la duchesse ne se repentirent guère du tour qu'ils avaient joué à Sancho dans le gouvernement pour rire qu'ils lui avaient donné, d'autant moins que le majordome arriva ce jour-là même, et leur raconta, de point en point, tout ce qu'avait dit et fait Sancho, et surtout l'histoire de l'assaut de l'île et de l'épouvante du gouverneur; ce qui les divertit extrêmement. L'histoire rapporte ensuite que le jour fixé pour le combat parut enfin : le duc avait instruit déjà son laquais Tosilos des moyens qu'il devait prendre pour vaincre don Quichotte sans le blesser ni le tuer, et prescrivit que l'on ôtât les fers des lances, disant au chevalier que les sentiments chrétiens dont il faisait profession ne permettaient pas d'exposer les combattants; que, sans pousser les choses à la rigueur, il devait se contenter de ce qu'on lui donnait le champ libre; car, en l'accordant, le duc allait contre les décrets du saint concile, qui prohibe de pareils défis. Don Quichotte répondit que le duc était le maître d'ordonner les choses comme il voudrait; qu'il se conformerait en tout à ses volontés.

Le duc avait aussi fait dresser sur la place du château une vaste estrade pour les juges du camp, et pour les plaignantes, mère et fille. Une foule immense était accourue des villages voisins, attirée par la nouveauté d'un spectacle tel que, de mémoire d'homme, on n'en avait vu ni ouï décrire. Le premier qui parcourut l'arène fut le maître des cérémonies; il visita le camp et la barrière, pour voir s'il n'y avait point quelque tromperie, quelque embûche où l'on pût trébucher et tomber. Parurent ensuite la duëgne et sa fille, enveloppées dans leurs mantes jusqu'aux yeux : elles s'assirent sur les sièges qui leur étaient destinés, témoignant une vive douleur : don Quichotte était à la barrière. Quelques temps après, au son des trompettes, on vit entrer dans la place, monté sur un

puissant coursier, le grand laquais Tosilos, la visière baissée et revêtu de fortes et brillantes armes : le cheval était gris pommelé, et paraissait être de Frise ; il avait les quatre pieds garnis de poils longs et touffus. Notre valeureux champion était bien instruit par le duc de la manière dont il devait se comporter avec don Quichotte. Il lui était enjoint, surtout, d'éviter le premier choc du chevalier, pour soustraire celui-ci à une mort certaine. Tosilos fit le tour de la place, puis s'approcha des dames, fixant pendant quelque temps celle qui semblait le réclamer pour époux, le maître du camp appela don Quichotte, qui s'était déjà présenté, et le conduisit avec Tosilos auprès des dames, auxquelles il demanda si elles consentaient que le chevalier fût leur défenseur. Elles répondirent que oui, et que tout ce qu'il ferait elles le tiendraient pour bon, valable et bien fait. Le duc et la duchesse étaient dans une galerie construite au-dessus de la barrière, devant laquelle on voyait rangée une multitude de spectateurs, avides de connaître l'issue du combat, dont les conditions furent que si don Quichotte était vainqueur, son adversaire serait tenu d'épouser la fille de doña Rodriguez ; mais s'il était vaincu, le défenseur serait dégagé de sa parole, sans être obligé de présenter aucune satisfaction. Le maître des cérémonies leur partagea également le soleil, assignant à chacun la place qu'il devait occuper. Les tambours et les trompettes se firent entendre : la terre tremblait sous les pas des coursiers : l'âme des spectateurs était toute en suspens, attendant de quel côté se déclarerait la victoire. Don Quichotte, se recommandant de tout son cœur à Dieu, et à sa dame Dulcinée, attendait qu'on lui donnât le signal du départ. Mais notre laquais avait bien d'autres pensées. Lorsqu'il s'était avancé pour regarder celle qui semblait être son ennemie, elle lui avait paru la plus belle femme qu'il eût jamais vue : le petit aveugle que l'on appelle Amour ne voulut pas perdre l'occasion de triompher d'une âme de laquais, et d'en augmenter ses triomphes. Il s'approcha tout doucement de lui, sans être vu de personne, lui lança dans le côté gauche un trait aigu, long de deux aunes, et lui perça le cœur de part en part. Pour l'Amour, c'est chose bien facile ; car il est invisible, entre

partout, en sort de même, sans que personne lui demande compte de ses actions. Lors donc qu'on donna le signal du combat, notre laquais était tout transporté, pensant à la beauté de celle qu'il avait faite maîtresse de son cœur ; aussi n'entendit-il pas le son de la trompette, comme don Quichotte, qui partit aussi rapidement que le permit Rossinante, et s'élança vers son ennemi. En le voyant partir, le bon Sancho s'écria : « Dieu te conduise, fleur et crème des chevaliers errants ; Dieu te donne la victoire, car le bon droit est de ton côté. » Tosilos, voyant venir contre lui don Quichotte, ne bougea d'un seul pas, mais à haute voix il appela le maître du camp, et lui dit : « Le combat n'a-t-il pas lieu pour que j'épouse ou non cette demoiselle ? — Oui, lui fut-il répondu. — Eh bien, dit le laquais, j'ai la conscience très scrupuleuse ; elle me pèserait si je passais outre. Je déclare que je me tiens pour vaincu, et je demande à m'unir sur-le-champ avec cette demoiselle. » Le maître du camp demeura tout interdit de la proposition de Tosilos, et, comme il était un des compères de cette facétie, il ne sut que répondre. Don Quichotte s'arrêta au milieu de la carrière, voyant que son ennemi ne voulait plus se battre. Le duc ne pouvait comprendre pourquoi les combattants s'arrêtaient ; mais le maître du camp alla l'instruire des intentions de Tosilos, ce qui le mit de très mauvaise humeur.

Pendant ce temps-là, Tosilos s'approcha de doña Rodriguez, et lui dit : « Madame, je désire sincèrement devenir l'époux de votre fille : je ne veux point acheter par des débats et des contusions ce que je puis obtenir en paix et sans danger de mort. » Le vaillant don Quichotte entendant ce discours : « Puisqu'il en est ainsi, dit-il, je suis dégagé de la parole que je vous avais donnée ; qu'ils se marient, à la bonne heure, et que Dieu la leur donne bonne, et que saint Pierre les bénisse. »

Le duc était descendu dans la place, et, s'approchant de Tosilos : « Est-il vrai, dit-il, chevalier, que vous vous tenez pour vaincu, et que, pressé par les remords de votre conscience, vous désirez épouser cette demoiselle ? — Oui, seigneur, répondit Tosilos. — Il fait fort bien, dit Sancho : donne au

chat ce que tu voulais donner au rat, et il te sortira de la peine. »

Cependant, Tosilos s'efforçait de délayer son casque, et priaït qu'on l'aidât promptement à l'ôter, car il se sentait défaillir, n'étant pas accoutumé d'être si longtemps enfermé dans cette étroite prison : on lui ôta son casque, et alors on découvrit son visage de laquais. En l'apercevant, doña Rodriguez et sa fille s'écrièrent : « C'est une tromperie, on a substitué Tosilos, laquais du seigneur duc, au véritable époux : justice de Dieu et du roi, pour tant de malice ou plutôt de fraude. — Ne vous fâchez point, mesdames, leur dit don Quichotte ; il n'y a ni malice ni tromperie, ou du moins, s'il y en a, ce n'est point de la part du duc, mais bien de celle des méchants enchanteurs qui me persécutent : envieux de la gloire que m'eût acquise mon triomphe, ils ont changé la figure de votre époux en celle d'un homme que vous dites être laquais du duc : suivez mon conseil, et, en dépit de la malice de mes ennemis, mariez-vous avec celui-ci, qui, sans doute, est celui que vous désirez. » Le duc, en entendant ce propos, pensa étouffer de rire, et sentit évanouir sa colère. « Les choses qui arrivent au seigneur don Quichotte sont si extraordinaires dit-il, que je suis en effet porté à croire que cet homme n'est pas mon laquais : au reste, usons de ruse ; retardons le mariage pendant quinze jours, et, durant ce temps, tenons renfermé celui qui nous tient en suspens : il pourra se faire que, dans cet intervalle, il reprenne sa première forme ; car, enfin, la rancune des enchanteurs contre le seigneur don Quichotte ne saurait durer longtemps, surtout lorsqu'ils voient que leurs ruses et leurs métamorphoses leur profitent si peu. — Oh ! monseigneur, dit Sancho, ces malandrins sont accoutumés à changer tous les objets qui ont rapport à mon maître : il vainquit ces jours passés un chevalier, qui s'appelait le chevalier des Miroirs, ils donnèrent à ce chevalier la figure du bachelier Samson Carrasco, natif de notre village et notre grand ami : madame Dulcinée du Toboso, ils l'ont chargée en une laide paysanne : ainsi, je pense que ce laquais sera laquais toute sa vie et mourra de même. » Là-dessus, la fille de doña Rodriguez dit : « Que celui-ci soit ce qu'il vaudra, puisqu'il



désire m'épouser, je l'accepte; j'aime mieux être la femme légitime d'un laquais, que la maîtresse trompée d'un chevalier; et encore celui qui m'a trompée ne l'est pas. » Finalement, on décida que l'on tiendrait Tosilos renfermé jusqu'à ce qu'on eût vu ce que deviendrait sa transformation. Chacun cria victoire pour don Quichotte, mais, au fond du cœur, plusieurs regrettaient qu'un combat si longtemps désiré n'eût pas eu lieu, et que les deux champions ne se fussent pas un peu mis en morceaux. C'est ainsi que les enfants ne sont pas satisfaits, lorsque le criminel qu'ils attendent n'est pas pendu, parce qu'on lui a fait grâce. Chacun s'en retourna chez soi; le duc, la duchesse et don Quichotte rentrèrent au château; l'on enferma Tosilos; doña Rodriguez et sa fille demeurèrent satisfaites de ce que, de manière ou d'autre, la chose se terminerait par un mariage. L'amoureux laquais n'en avait pas moins de joie.

CHAPITRE LVII

COMMENT DON QUICHOTTE PRIT CONGÉ DU DUC, ET CE QUI LUI ARRIVA AVEC L'EFFRONTÉE ET MALIGNE ALTISIDORE, SUIVANTE DE LA DUCHESSE.

Don Quichotte se reprochait intérieurement l'oisiveté dans laquelle il languissait auprès du duc: il se croyait coupable de demeurer si longtemps enseveli dans les festins et les plaisirs que lui prodiguaient les maîtres du château, comme à un chevalier errant: il lui semblait qu'il serait obligé de rendre compte au ciel de sa paresse et de son inaction. C'est pourquoi il demanda formellement au duc la permission de partir. Le duc la lui accorda, tout en lui témoignant ses regrets; la duchesse remit à Sancho la lettre de sa femme. Il se mit à pleurer, en disant: « Qui eût pensé que les grandes espérances qu'avait fait concevoir à ma pauvre Thérèse la nouvelle de mon gouvernement, n'aboutiraient qu'à retourner chercher les aventures avec mon maître don Quichotte? Cependant, je suis content de voir qu'elle a montré qui elle était,

en envoyant des glands à madame la duchesse: si elle n'en eût pas envoyé, je l'aurais taxée d'ingratitude. D'un autre côté, ce qui me console, on ne peut appeler ce présent une séduction, puisque j'occupais déjà le gouvernement quand elle les a envoyés: les moindres offrandes prouvent la reconnaissance. Nu je suis entré dans ce gouvernement, nu j'en suis sorti, je puis donc répéter, en toute sûreté de conscience, et ce n'est pas peu de chose: Nu je suis né, nu je me trouve, je n'ai ni perdu ni gagné. »

Ainsi se parlait à lui-même Sancho, le jour du départ. Don Quichotte, qui avait pris la veille congé du duc, parut de grand matin, tout armé, sur la place du château. Les galeries étaient pleines de monde pour le voir partir, et le duc lui-même y vint. Sancho était sur son grison, avec son bissac et sa mallette: il paraissait joyeux, parce que le majordome du duc, celui qui avait fait le rôle de la Trifaldi, lui avait remis une bourse avec deux cents écus d'or, pour subvenir aux besoins du voyage, ce que don Quichotte ignorait encore. Tandis que tout le monde s'empressait autour d'eux, l'effrontée et maligne Altisidore éleva la voix, et d'un ton languissant, dit:

« Écoute, cruel chevalier, retiens un peu la bride, et ne presse pas les flancs de ta bête mal gouvernée.

» Tu sais, perfide, que tu ne fuis pas quelque serpent féroce, mais une agnellette qui est encore bien loin d'être brebis.

» Tu as trompé, ô monstre horrible, la plus belle fille que Diane ait vue sur ses montagnes et Vénus dans ses forêts¹.

» Cruel Birène, fugitif Énée, que Barrabas t'accompagne, et deviens ce que tu pourras.

» Tu emportes, ô ravissement impie, dans les griffes de tes serres les entrailles d'une humble et tendre amante.

» Tu emportes trois bonnets et les jarretières de jambes qui sont égales au marbre le plus pur par le poli, la blancheur et les veines d'azur.

» Tu emportes deux milles soupirs, dont l'ardeur eût pu embraser deux mille Troies, s'il y en avait eu deux mille.

¹ Voir Chant X du *Roland furieux*. Olympie, fille du comte de Hollande, est abandonnée par Birène dans une île déserte.

» Cruel Birèno, fugitif Énée, que Barrabas t'accompagne, et deviens ce que tu pourras.

» Que les entrailles de ton écuyer Sancho soient si dures et si insensibles que Dulcinée ne sorte point de son enchantement.

» Que l'infortunée porte la peine de sa faute; car dans mon pays les justes payent quelquefois pour les pécheurs.

» Que tes plus belles aventures se changent en mésaventures, tes plaisirs en songes, ta constance en oubli.

» Cruel Birèno, fugitif Énée, que Barrabas t'accompagne, et deviens ce que tu pourras.

» Que l'on te tienne pour déloyal de Séville à Marchena, de Grenade à Loja, de Londres jusqu'en Angleterre.

» Si tu joues à la triomphe ou au piquet, que les rois te fuient et que tu ne voies jamais ni as ni sept.

» Si tu te coupes les cors, puisse le sang en sortir; que les racines te restent dans la bouche, si tu te fais arracher les dents.

» Cruel Birèno, fugitif Énée, que Barrabas t'accompagne, et deviens ce que tu pourras. »

Tandis que la plaintive Altisidore se lamentait de la sorte, don Quichotte la contemplait sans dire une seule parole; puis se retournant vers son écuyer: « Ami, lui dit-il, je te conjure, par la vie de tes ancêtres, de m'avouer si, par aventure, tu as emporté les trois bonnets et les jarretières que réclame cette amoureuse demoiselle. — Les bonnets, oui, les voici, répondit Sancho; mais pour les jarretières, neant. »

La duchesse était surprise de l'effronterie d'Altisidore; car, quoiqu'elle la connût pour enjouée et facétieuse, elle n'approuvait pas de semblables libertés; d'ailleurs elle n'avait point été avertie de cette nouvelle plaisanterie. Mais le duc, à qui le jeu plaisait, voulut pousser les choses plus avant. « Seigneur chevalier, dit-il à don Quichotte, d'un ton sérieux, il me paraît bien étonnant qu'après le bon accueil que vous avez reçu dans mon château, vous osiez vous permettre d'emporter trois bonnets pour le moins, et sans doute aussi des jarretières à l'une de mes femmes: c'est une action indigne

d'un galant homme, et surtout de votre illustre renommée. Rendez sur-le-champ les jarretières, ou je vous défie, moi, à un combat à outrance, sans craindre que les malandrins enchanteurs me changent le visage, comme ils ont fait à mon laquais Tosilos, qui s'est présenté pour vous combattre. — A Dieu ne plaise, répondit don Quichotte, que je tire l'épée contre votre illustrissime personne, de qui j'ai reçu tant de faveurs et de bons traitements. Je rendrai les bonnets, puisque Sancho dit qu'il les a; mais pour les jarretières, c'est impossible, puisqu'il ne les a point ni moi non plus : que cette demoiselle visite ses coffres, elle les trouvera certainement. Seigneur duc, je ne suis point un voleur, je ne l'ai jamais été, ni ne pense jamais l'être tant que Dieu m'assistera. Cette demoiselle parle en femme passionnée, elle l'avoue elle-même, et je n'y saurais que faire; je ne suis point obligé de lui demander pardon, ni à elle, ni à votre excellence, que je supplie d'avoir meilleure opinion de moi, et de m'accorder encore une fois la permission de me retirer, afin que je poursuive mon chemin. — Dieu vous le donne heureux, dit la duchesse, et puissions-nous toujours recevoir de vos exploits des nouvelles satisfaisantes. Allez, seigneur don Quichotte, à la garde de Dieu; car en restant ici plus longtemps, vous ne faites qu'accroître la passion de ces demoiselles qui vous contemplent. Quant à celle-ci, dit-elle, en montrant Altisidore, je la corrigerai si bien, que désormais elle ne se perdra ni par ses regards, ni par ses discours. — Je ne solliciterai plus qu'une grâce de vous, seigneur, dit la coupable suivante; c'est que vous me pardonniez mon accusation : car les jarretières, je les ai à mes jambes; je suis comme celui qui cherchait son âne étant monté dessus. — Ne le disais-je pas bien? s'écria Sancho, et peut-on me soupçonner de recéler des larcins, moi qui avais tant de moyens d'en faire tandis que j'étais gouverneur? »

Don Quichotte s'inclina, salua gracieusement le duc, la duchesse et tous les assistants, puis tournant la bride à Rossinante, il sortit du château, suivi de Sancho monté sur son âne, et prit le chemin de Saragosse.

CHAPITRE LVIII

COMMENT LES AVENTURES SE MIRENT A PLEUVOIR SUR DON QUICHOTTE,
DE MANIÈRE A NE LUI LAISSER AUCUN LOISIR.

Quand don Quichotte se vit en rase campagne, et débarrassé des importunités d'Altisidore, il se retrouva dans son centre, et, libre désormais de poursuivre ses entreprises chevaleresques, il sentit renaître dans son âme une force et une ardeur nouvelles. « Ami, dit-il à Sancho, en se tournant vers lui, de tous les biens dont le ciel a comblé les humains, le plus précieux, sans doute, est la liberté : tous les trésors que renferme la terre ou qui sont ensevelis dans les flots, ne sauraient l'égaliser. Pour elle, aussi bien que pour l'honneur, nous devons hasarder notre vie. L'opposé de la liberté, l'humiliant esclavage est au contraire le plus grand des maux. Tu as été témoin de l'abondance qui règne dans ce château, des festins somptueux qu'on nous y a donnés : eh bien ! au milieu de ces mets délicats, de ces breuvages exquis et frais, je me croyais soumis aux angoisses de la faim, parce que je ne jouissais pas de tous ces bienfaits avec la même liberté que si tout cela m'eût appartenu. La reconnaissance que l'on doit aux bienfaits reçus est un lien qui nous retient et nous empêche d'être libres. Heureux cent fois celui que le ciel a gratifié d'un morceau de pain, sans qu'il soit obligé d'en savoir gré à d'autres qu'au ciel même. — Avec tout cela, dit Sancho, n'est-il pas convenable que nous ayons un peu de reconnaissance pour les deux cents écus d'or que le majordome du duc m'a donnés dans une bourse, et que je porte sur mon cœur, comme un baume souverain contre les accidents qui peuvent survenir ? Nous ne rencontrerons pas toujours des châteaux où l'on nous régale : nous pourrions bien trouver des hôtelleries où l'on nous étrillera. »

Durant cet entretien le maître et l'écuyer allaient cheminant. Au bout d'environ une lieue, ils aperçurent une douzaine d'hommes, vêtus en paysans, qui mangeaient sur l'herbe, assis sur leurs capes. Autour d'eux étaient étendus de grands

draps blancs qui paraissaient recouvrir quelque chose. Don Quichotte s'approcha d'eux, les salua civilement, et leur demanda ce que recouvraient ces draps. « Seigneur, répondit un d'entre eux, ce sont des images en relief qui doivent servir à un reposoir que nous dressons dans notre village : nous les couvrons pour qu'elles ne se salissent point, et les portons sur nos épaules de peur qu'elle ne se cassent. — Si la chose vous était agréable, reprit don Quichotte, je désirerais beaucoup les voir : des images que l'on recouvre avec tant de soin doivent être belles. — Comment belles ? dit un de ces hommes, vous pouvez en juger par leur prix : il n'y en a pas une qui n'ait coûté cinquante ducats ; mais, afin que vous en puissiez juger par vos yeux, je vais vous les montrer. » Il se leva et découvrit la première image, qui représentait saint Georges à cheval, foulant au pied le diable sous la forme d'un serpent, et le perçant de sa lance, avec l'expression de colère qu'on a coutume de lui donner. Cette figure avait un éclat merveilleux. « Ce guerrier, dit don Quichotte, fut un des plus braves chevaliers errants de la milice céleste, et le défenseur des jeunes filles ; il s'appelait saint Georges ; passons au suivant. » C'était saint Martin, aussi à cheval, donnant à un pauvre la moitié de sa cape. « Ce chevalier, dit don Quichotte, fut du nombre des chrétiens, et, je le crois, plus charitable que vaillant, comme tu peux en juger, Sancho, en le voyant partager sa cape avec un pauvre : c'était sans doute en hiver, car autrement il la lui eut probablement donnée tout entière. — J'en doute, répondit Sancho ; il devait se souvenir du proverbe, pour donner et tenir il faut avoir bonne cervelle. » Don Quichotte sourit et fit lever le troisième drap. Il recouvrait le patron des Espagnes à cheval, l'épée nue, sanglante, foulant aux pieds les Maures. « Ce chevalier, dit don Quichotte, fut l'un des défenseurs de la croix ; il s'appelait saint Jacques Matamoros, et fut un des plus vaillants de toute l'armée céleste. » Sous le drap suivant était saint Paul renversé de cheval, avec tous les détails que l'on voit dans le tableau de sa conversion : il était si bien représenté, qu'on eût dit que Jésus-Christ lui parlait et qu'il répondait. « Celui-ci, dit don Quichotte, fut l'un des plus grands

ennemis de l'église de Dieu, puis ensuite le plus zélé défenseur qu'elle aura jamais, chevalier errant pour la vie, saint de pied ferme pour la mort, ouvrier infatigable dans la vigne du Seigneur ; docteur des gentils, qui eut pour école le ciel, et pour maître et professeur, Jésus-Christ lui-même. »

Il n'y avait plus d'images. Don Quichotte les fit recouvrir toutes, et dit aux paysans : « Je suis très aise, frères, d'avoir vu ces images ; car ces saints personnages exerçaient la même profession que moi, celle des armes : toute la différence qu'il y a entre nous, c'est qu'ils furent saints, et qu'ils combattirent suivant les lois divines, tandis que moi, je suis pécheur et combats à la manière des hommes. Ils conquièrent les cieux à force de bras : car le ciel aussi souffre la violence ; et moi, je ne sais ce que jusqu'à ce jour j'ai conquis, à force de travaux. Mais, si ma Dulcinée du Toboso était délivrée des peines qu'elle endure, mon sort s'améliorerait, et, mon esprit se fortifiant, je pourrais prendre une meilleure route que celle que j'ai suivie jusqu'à présent. — Dieu l'entende et le péché soit sourd, » dit Sancho.

Les paysans regardaient don Quichotte avec étonnement, surpris de sa figure et plus encore de ses discours, dont ils ne comprenaient pas la moitié. Ils achevèrent de manger, rechargèrent leurs figures, prirent congé du chevalier et poursuivirent leur chemin. Sancho de son côté, restait tout interdit, comme s'il n'avait jamais connu son maître, admirant son profond savoir ; car il lui semblait qu'il n'y avait jamais eu au monde histoire ni aventure que don Quichotte ne connût, et qui ne fût logée dans sa mémoire. « Ah ! seigneur notre maître, lui dit-il, si ce qui vient de nous arriver peut s'appeler aventure, en vérité c'est une des plus douces que nous ayons encore rencontrées dans nos voyages : nous en sommes sortis sans frayer et sans coups de bâton ; nous n'avons point mis l'épée à la main ; nos corps n'ont point mesuré la terre, et nous n'avons point souffert la faim. Que béni soit Dieu qui m'a fait voir de mes propres yeux toutes ces choses ! — Tu as raison, Sancho, répondit don Quichotte ; tu sais bien que tous les temps ne sont pas les mêmes, et que les jours se suivent mais ne se ressemblent pas. Ce

que le vulgaire a coutume de nommer augure, présage, et qui n'est pas fondé sur l'ordre naturel des choses, ne doit être regardé par le sage que comme un heureux hasard. Un de ces prétendus devins, sortant un jour de bonne heure de sa maison, rencontra un frère de l'ordre du bienheureux saint François, et, comme s'il eût rencontré un griffon, il tourna les épaules et rentra chez lui. Un autre renversa sur sa table une salière, et s'en affligea beaucoup : comme si la nature était obligée de nous avertir de nos malheurs prochains, et que des événements d'aussi peu d'importance pussent être regardés comme des présages. L'homme sage et chrétien ne cherche point à pénétrer les secrets du ciel. Scipion arriva en Afrique, fit une chute en voulant prendre terre ; les soldats prenaient cet accident pour un mauvais augure ; mais lui, étendant les bras comme pour embrasser le sol. « O Afrique, s'écria-t-il, tu ne saurais m'échapper, je » te tiens dans mes bras. » Ainsi, Sancho, la rencontre que nous avons faite de ces images, nous promet une très heureuse fortune. — Je le crois comme vous, seigneur, répondit Sancho, mais je voudrais bien que vous m'apprissiez pour quelle raison les Espagnols, lorsqu'ils vont livrer quelque bataille, et qu'ils invoquent saint Jacques Matamoros, s'écrient : *Santiago y cierra España* ? Est-ce, par aventure, que l'Espagne serait ouverte de telle sorte qu'il fût besoin de la fermer ? ou bien que signifie cela ? — Que tu es simple, Sancho ! ne sais-tu pas que Dieu a donné pour patron, pour défenseur à l'Espagne, ce grand chevalier à la croix vermeille, et surtout dans les guerres cruelles que nous avons eues à soutenir contre les Maures. Nous l'invoquons, nous l'appelons, comme notre défenseur, dans toutes les batailles que nous livrons ; et, plus d'une fois, on l'a vu, l'épée à la main, attaquant, renversant, détruisant les escadrons mahométans. Je pourrais te citer de ce fait plusieurs exemples rapportés dans nos histoires les plus véridiques. »

¹ *Saint Jacques ! et ferme l'Espagne.* Don Quichotte ne répond nullement à la question de Sancho, sur ces mots : *y cierra España*. Ils signifient : Rends-la inaccessible, impénétrable aux ennemis. C'est un cri de guerre consacré chez les anciens Espagnols, comme autrefois chez nous, *Montjoie saint Denis*.

Sancho changea de discours, et dit à son maître : « En vérité, seigneur, je ne puis revenir de l'effronterie de cette Altisidore, la suivante de la duchesse : il faut que celui que l'on nomme Amour l'ait cruellement blessée. Le fripon, quoique aveugle, prend les cœurs pour but, n'en manque pas un quelque petit qu'il soit, et les traverse de ses flèches. J'ai ouï dire qu'elles s'émoussent contre la sagesse et la pudeur des filles ; mais, sur cette Altisidore, on dirait qu'elles s'affilent et deviennent encore plus aiguës. — Ami, dit don Quichotte, l'amour ne garde aucune mesure ni dans ses actions, ni dans ses discours. Il est comme la mort, qui frappe également les hauts palais des rois et l'humble toit des bergers ; quand il se rend maître absolu d'un cœur, la première chose qu'il fait c'est d'en chasser la crainte et la pudeur : aussi, sans aucune retenue, Altisidore a-t-elle déclaré sa passion, qui m'a inspiré plus de confusion que de pitié. — O cruauté notoire, ingratitude inouïe ! s'écria Sancho ; pour moi je vous déclare que je me serais rendu, que je me serais soumis à la moindre parole amoureuse de cette femme. Quel cœur de marbre ! quelles entrailles de bronze ! quelle âme d'argile ! Mais, je l'avoue, je ne saurais comprendre ce que cette demoiselle peut avoir remarqué en vous qui ait pu la séduire et la toucher de la sorte. Quelle élégance, quelle vigueur, quelle grâce, quelle bonne mine avez-vous pour la rendre amoureuse ? En vérité, en vérité, je vous ai bien des fois considéré, de la pointe des cheveux à la plante des pieds, je ne vois rien dans toute votre personne qui ne soit plus capable d'effrayer que de séduire. Or, puisque l'on dit communément que la beauté est ce qui séduit le plus, je ne comprends pas comment la pauvrete a pu s'amouracher de vous. — Ami, répondit don Quichotte, ne sais-tu pas qu'il y a deux sortes de beauté, celle de l'âme et celle du corps ? Celle de l'âme se fait remarquer dans le jugement, l'honnêteté, les bons procédés, la libéralité, la bonne éducation ; or, toutes ces qualités peuvent se rencontrer dans un homme laid ; et, lorsqu'une femme est plus sensible à cette beauté qu'à celle du corps, l'amour chez elle se déclare bien plus promptement et avec plus de violence. Je sais bien, Sancho, que je ne suis pas beau ; mais enfin je

ne suis pas difforme, et il suffit à un homme de bien de n'être pas un monstre, pour être bien voulu des femmes, lorsqu'on a les qualités du cœur dont je t'ai parlé. »

En devisant ainsi, ils entrèrent dans une forêt qui bordait le chemin, et, sans y prendre garde, don Quichotte se trouva pris dans de grands filets verts, tendus parmi les arbres. Sans se rendre compte de ce que ce pouvait être, il dit à Sancho : « Ces filets sont sans doute une des plus étranges aventures qui me soient encore arrivées. Que je meure, si les enchanteurs qui me poursuivent ne pensent pas m'enlacer dans ces rets, et m'empêcher de poursuivre mon chemin, pour se venger de la rigueur que j'ai montrée à cette Altisidore ; mais je les avertis que, ces filets fussent-ils de diamant, et plus forts mille fois que ceux dont le jaloux dieu des forgerons enveloppa Mars et Vénus, je les romprai aussi facilement que s'ils étaient de joncs marins ou de fils de coton. » Il allait en effet poursuivre son chemin, et tout briser, quand il vit sortir d'entre les arbres deux charmantes bergères, ou du moins deux femmes vêtues en bergères, si ce n'est que leurs corsages étaient de fin brocart et leurs jupes de taffetas d'or. Leurs cheveux flottaient sur leurs épaules et les disputaient en éclat aux rayons du soleil : sur leurs têtes étaient des guirlandes de laurier vert et de rouge amaranthe : elles paraissaient avoir de quinze à dix-huit ans. A cette vue, Sancho ouvrit de grands yeux, don Quichotte resta interdit, et le soleil arrêta ses coursiers pour les admirer à son aise. Tous quatre étaient dans un merveilleux silence. Enfin, une des jeunes filles le rompit la première. « Arrêtez, seigneur chevalier, dit-elle à don Quichotte, ne rompez pas des filets tendus pour nos plaisirs et non pour vous nuire : et, comme vous pourriez nous demander pourquoi ces appâts, et qui nous sommes, je vais vous le dire en peu de mots :

« Dans un village, à deux lieues d'ici, demeurent beaucoup d'hidalgos et de gens riches : plusieurs d'entre eux ont formé le projet de venir, amis, parents, voisins, femmes, enfants ; se divertir en cet endroit, un des plus agréables de tous les environs, et former entre eux tous une espèce de nouvelle Arcadie, les demoiselles vêtues en bergères, et les jeunes

hommes en bergers. Nous avons étudié deux églogues, l'une du célèbre Garcilaso, l'autre que l'excellent Camoens a composée en portugais ; mais nous ne les avons pas encore représentées. Hier fut le premier jour où nous vîmes nous établir ici. Nous avons fait dresser sous ces ramées des tentes de campagne, au bord d'un clair ruisseau qui arrose ces prairies. La nuit dernière nous avons tendu ces filets, pour y prendre l'oisillon sans défiance que poursuivent nos cris réitérés. Si vous désirez, seigneur, être notre hôte, vous serez bien reçu, bien traité, car en ce moment la mélancolie et l'ennui n'habitent point ce séjour. — Certes, belle dame, répondit don Quichotte, Actéon ne demeura pas plus surpris, quand Diane au bain s'offrit inopinément à sa vue, que je ne le suis de rencontrer en ces lieux une aussi belle personne. Je loue beaucoup l'idée de vos amusements, et vous remercie de vos offres obligeantes. Si je puis vous servir, comptez sur mon zèle et mon obéissance ; car ma profession est de me montrer affable et bienfaisant envers tout le monde, et surtout envers les personnes de qualité comme vous. Si ces filets qui occupent si peu d'espace couvraient la rotondité du globe, j'irais me frayer un passage dans les autres mondes plutôt que de les rompre : et, afin que vous ajoutiez plus de foi à mes discours, apprenez que je suis don Quichotte de la Manche, dont le nom peut-être est parvenu jusqu'à vous. — O mon amie, s'écria l'autre bergère, quel bonheur est le nôtre ! apprends que ce seigneur qui nous parle est le plus vaillant, le plus amoureux, le plus courtois chevalier du monde, s'il faut en croire l'histoire de ses hauts faits, qui est imprimée et que j'ai lue. Je parierais que ce bonhomme qui le suit est Sancho Pança, son écuyer, l'homme le plus plaisant qu'on puisse rencontrer. — Vous avez raison, madame, dit Sancho, je suis cet écuyer facétieux dont vous parlez, et ce seigneur, mon maître, est le don Quichotte de la Manche dont parle l'histoire. — Ah ! dit l'autre, il faut le conjurer de s'arrêter un moment avec nous : je suis sûre que nos parents auront un extrême plaisir à le voir. J'ai ouï, comme toi, vanter sa courtoisie et sa valeur ; on m'a dit surtout qu'il est le plus loyal et le plus constant des amants, et que sa dame est une Dul-

cinée du Toboso, à qui toute l'Espagne donne la palme de la beauté. — On la lui donne avec raison, dit don Quichotte, et votre beauté seule, madame, pourrait en faire douter. Au reste, épargnez-vous, pour m'arrêter, d'inutiles soins : les devoirs rigoureux de ma profession ne me permettent de me reposer nulle part. »

En ce moment arriva le frère d'une de ces bergères, vêtu comme elles en berger, mais non moins richement. Elles lui contèrent que le chevalier qu'il voyait était le vaillant don Quichotte de la Manche avec son écuyer Sancho Pança, qu'il connaissait tous deux pour avoir lu leur histoire. Le galant berger convia don Quichotte à venir sous leurs tentes, et celui-ci ne put le refuser. En même temps on fit la battue avec de grandes huées, et les filets se remplirent d'oiseaux qui, trompés par leur couleur, tombèrent dans le péril qu'ils croyaient éviter. Plus de trente personnes accoururent, toutes diversement habillées en bergers et bergères. On sut en un instant que c'était don Quichotte et son écuyer, et tous en eurent un extrême plaisir, parce qu'ils connaissaient son histoire. Sous les tentes on trouva les tables mises et servies avec autant de propreté que d'élégance. On donna la place d'honneur à don Quichotte. Tous les yeux étaient fixés sur lui ; tous admiraient sa personne. Le repas fini, don Quichotte éleva la voix d'un ton grave, et adressa ce discours à la compagnie :

« Parmi les péchés divers que commettent les hommes, les uns, seigneurs, regardent l'orgueil comme le plus grand de tous. Moi, je soutiens que c'est l'ingratitude, et je me fonde sur ce que l'on dit communément, que l'enfer est peuplé d'ingrats. Depuis que j'ai l'âge de raison, j'ai fait tous mes efforts pour éviter ce péché. Si je ne puis répondre aux bienfaits par d'autres bienfaits, j'y supplée au moins par ma bonne volonté ; et lorsqu'elle est insuffisante, je publie les grâces que l'on m'a faites, car les publier, c'est montrer qu'on les reconnaît plus efficacement si on le pouvait. Celui qui reçoit est inférieur à celui qui donne. Voilà pourquoi Dieu est au-dessus de tous, puisqu'il est le donneur par excellence, et que les dons de l'homme ne sauraient approcher des siens. Ainsi



donc, la reconnaissance supplée en quelque sorte à l'impuissance des moyens ; et, quant à moi, ne pouvant, à mesure égale, reconnaître le bon accueil que j'ai reçu de vous, je me renferme dans les étroites limites de mes chétives facultés, et vous offre ce que je puis et ce que je possède. Pendant deux jours entiers, posté sur le milieu du grand chemin qui conduit à Saragosse, je soutiendrai contre tout venant, que les dames ici présentes, en habit de bergères, sont les plus belles et les plus courtoises du monde, excepté seulement la sans pareille Dulcinée du Toboso, dame unique de mes pensées : que nul ne s'offense de mes expressions. »

Sancho, qui l'avait écouté avec attention, s'écria : « Est-il possible qu'il y ait des personnes au monde qui soutiennent, qui jurent que mon maître est fou ? Dites-moi, seigneurs bergers, est-il curé de village, quelque instruit et sage qu'il soit, qui puisse parler comme lui ; ni chevalier errant, tant valeureux soit-il, qui vous offre ce que mon maître vient de vous offrir ? »

Don Quichotte, enflammé de colère, se retourna vers Sancho et lui dit : « Est-il possible Sancho, qu'il y ait des personnes au monde qui disent que tu n'es pas un sot doublé de même, un malicieux ? qui t'a chargé de te mêler de mes affaires, et de vérifier si je suis sage ou fou ? Tais-toi, ne me réplique pas ; va seller Rossinante, s'il ne l'est pas, afin que j'aie à exécution l'offre que je viens de faire. La raison étant de mon côté, tu peux regarder d'avance comme vaincus tous ceux qui voudront la contredire. » Il se leva aussitôt en fureur, laissant tous les assistants interdits, et fort en peine de savoir s'ils devaient le regarder comme sage ou comme fou. Ils le conjurèrent de ne pas prendre tant de peine, ajoutant qu'ils étaient bien persuadés de sa bonne volonté ; qu'ils n'avaient pas besoin de nouvelles preuves de sa vaillance, après celles qu'ils avaient vues dans l'histoire de ses hauts faits. Malgré leur prière, il n'en persista pas moins dans ses intentions, sauta sur Rossinante, embrassa son écu, mit sa lance en arrêt, et fut se poster au milieu du grand chemin, qui n'était pas éloigné de la prairie. Sancho le suivit sur son âne, ainsi que toute la troupe des bergers, curieux de voir

ce que deviendrait son arrogante et inouïe provocation. Le chevalier des Lions frappa l'air de ces superbes paroles : « O vous tous, passagers, voyageurs, chevaliers, écuyers, gens de pied ou de cheval, vous tous qui passez ou qui devez passer par cette route, dans l'espace de deux jours, apprenez que don Quichotte de la Manche, chevalier errant, est ici posté pour soutenir envers et contre tous, que toutes beautés et courtoisies du monde doivent le céder à celles des nymphes habitantes de ces bosquets et de ces prairies, excepté seulement Dulcinée du Toboso, souveraine de mon âme. Qui voudra soutenir le contraire, qu'il approche ; je l'attends ici. » Don Quichotte répéta deux fois le même défi, et deux fois l'écho seul répondit à sa voix.

Cependant, la fortune, qui voulait favoriser ses desseins, fit que peu de temps après on vit venir sur la route un grand nombre d'hommes à cheval, dont plusieurs armés de lances. Ils cheminaient en troupe et fort à la hâte. En les apercevant, les bergers tournèrent les épaules et s'éloignèrent ; craignant qu'en demeurant, il ne leur arrivât quelque mal. Don Quichotte seul resta ferme sur les arçons avec un courage intrépide, et Sancho se fit un écu de la croupe de Rossinante. Les hommes aux lances approchaient, et celui qui était à leur tête cria à don Quichotte : « Otez-vous donc du chemin, homme du diable, ces taureaux vont vous mettre en pièces. — Qu'est-ce à dire, canaille ? » répondit don Quichotte, il n'y a taureaux qui m'effraient, fussent les plus furieux de ceux que le Jarama nourrit sur ses rivages. Confessez tous, malandrins, que ce que je viens de publier est vrai, sinon préparez-vous à combattre. » Le vacher n'eut pas le loisir de répondre, ni don Quichotte de se détourner quand même il l'eût voulu. Tout le troupeau des bœufs conducteurs et de taureaux furieux, les vachers et autres gens de suite qui les menaient combattre à la ville prochaine, tous passèrent sur le corps de don Quichotte, de Rossinante, de l'âne et de Sancho, et les laissèrent étendus par terre. Sancho était moulu, don Quichotte interdit, le grison tout froissé, et Rossinante assez mauvais catholique ; enfin, tous se relevèrent. Don Quichotte, clochant par ci, trébuchant par là, voulait

courir après les vachers, et leur criaient : « Attendez, canaille, c'est un seul chevalier qui vous défie, il n'est pas de ceux qui disent à l'ennemi qui vous faites un pont d'argent. » Les vachers ne s'arrêtèrent point, et ne firent pas plus de cas de ses menaces que des nuages de l'an passé. Don Quichotte, tout moulu, s'assit au milieu du chemin, plus fâché que vengé, et attendant Sancho, Rossinante et l'âne. Chacun remonta sur sa bête, et sans retourner en arrière pour prendre congé des prétendus bergers d'Arcadie, ils continuèrent leur chemin, plus honteux que satisfaits.

CHAPITRE LIX

RENCONTRE EXTRAORDINAIRE, QUI PEUT PASSER POUR UNE AVENTURE
ARRIVÉE A DON QUICHOTTE.

Une claire fontaine qu'ils trouvèrent dans un vert bocage, vint bien à propos pour les rafraîchir, et pour nettoyer la poussière dont les avaient couvert les taureaux. Ils s'assirent auprès, et mirent en liberté l'âne et Rossinante. Sancho eut recours aux provisions de son bissac, et en tira ce qu'il avait coutume de manger avec son pain. Il s'essuya la bouche ; don Quichotte se lava le visage ; et ce rafraîchissement redonna quelque ton à leurs esprits fatigués. Don Quichotte ne mangeait pas, tant il était triste ; et Sancho, par honnêteté, n'osait toucher le premier à ce qu'il avait devant lui, attendant toujours que son maître commençât. Mais, voyant qu'en-seveli dans ses pensées, don Quichotte ne songeait à rien moins qu'à manger, il mit bas toute honte, et commença à encoffrer dans son estomac le pain et le fromage qu'il avait. « Mange, ami Sancho, lui dit son maître, soutiens une vie qui t'est plus chère qu'à moi, et laisse-moi mourir de mes chagrins. Je suis né pour vivre en mourant, et toi pour mourir en mangeant : pour te prouver la vérité de ce que je te dis, considère ton maître, imprimé dans les histoires, fameux par les armes, poli dans ses actions, respecté des princes, sollicité par les demoiselles, et, lorsque je n'atten-

dais que des palmes, des couronnes, des triomphes, je me suis vu ce matin foulé aux pieds, froissé, meurtri par de vils animaux. Cette pensée m'engourdit les dents, paralyse mes mâchoires, retient mes mains et m'ôte toute envie de manger ; de sorte que j'ai résolu de me laisser mourir de faim, ce qui est la plus cruelle de toutes les morts. — Ainsi, dit Sancho, sans cesser de mâcher, vous n'approuvez pas le proverbe qui dit : Meure la poule pourvu qu'elle soit saoule. Pour moi, je ne me soucie pas de mourir comme vous ; je veux faire comme le cordonnier, qui tire le cuir avec les dent jusqu'à ce qu'il l'ait fait venir où il veut. Je tirerai ma vie en mangeant jusqu'à ce qu'elle arrive à la fin que lui a déterminé le ciel. Croyez-moi, seigneur, il n'y a pas de plus grande folie que de se désespérer comme vous faites. Mangez un peu, puis endormez-vous sur les verts oreillers que vous présente cette herbe fraîche : vous verrez qu'à votre réveil vos esprits seront délassés.

Don Quichotte y consentit, persuadé que les raisons de Sancho tenaient plus du philosophe que de l'insensé. « Ami Sancho, lui dit-il ensuite, si tu voulais faire pour moi ce que je vais te dire, tu allégerais ma peine et mes ennuis : ce serait, pendant que je dormirai, de t'écarter un peu, et, mettant ton derrière à l'air, de te donner avec la bride de Rossinante, trois ou quatre cents coups en acompte des trois mille et tant que tu dois te donner pour désenchanter Dulcinée. N'est-ce pas pitié que cette pauvre fille reste si longtemps enchantée par ta négligence. — Il y a beaucoup à dire là-dessus, seigneur, répondit Sancho, dormons un peu pour le moment, et puis après Dieu fera le reste. Je vous avoue que c'est une chose cruelle que de fouetter un homme de sang-froid, surtout lorsque les coups tombent sur un corps mal repu, mal entretenu. Que madame Dulcinée prenne patience : alors qu'elle y pensera le moins, elle me verra criblé de coups de fouet. Jusqu'à la mort tout est vie. Je veux dire que j'ai sincèrement le désir de tenir ce que j'ai promis. » Don Quichotte le remercia ; il mangea un peu, Sancho beaucoup, puis tous deux s'endormirent, laissant paître en liberté, dans ces prés verdoyants, leurs inséparables amis et compagnons, Rossinante et l'âne.

Ils s'éveillèrent un peu tard, remontèrent sur leurs bêtes et poursuivirent leur chemin; se hâtant d'arriver à une hôtellerie distante d'environ une lieue. Je l'appelle hôtellerie parce que don Quichotte lui-même la nomma ainsi, lui qui avait coutume de prendre toutes les hôtelleries pour des châteaux. Ils arrivèrent enfin, et demandèrent à l'hôtelier s'il pouvait les loger. « Aussi commodément, répondit-il, et vous serez aussi bien traités que dans les meilleures auberges de Saragosse. » Ils descendirent; Sancho mit son bagage dans une chambre dont l'hôtelier lui donna la clef; ensuite il conduisit les bêtes à l'écurie, les pansa, puis retourna voir si son maître avait besoin de quelque chose, se félicitant de ce qu'il n'avait pas pris l'hôtellerie pour un château. Il le trouva assis sur un banc de pierre. Arriva l'heure du souper. Ils montèrent dans leur chambre. Sancho demanda à l'hôtelier ce qu'il avait à manger. Tout ce qu'il vous plaira, répondit-il, vous êtes ici à bouche que veux-tu? Demandez ce que vous voudrez: tous les oiseaux du ciel, les poissons de la mer, les animaux terrestres se trouvent dans ma maison. — Nous n'avons pas besoin de tant de choses, dit Sancho, une couple de poulets rôtis suffira; mon maître est délicat, il mange peu et moi je ne suis pas un glouton. — Des poulets, je n'en ai point, le milan les a tous détruits. — Eh bien; une poule qui soit tendre. — Une poule, mon frère? en vérité j'en ai envoyé vendre hier à la ville plus de cinquante; mais, excepté cela, demandez tout ce que vous voudrez. — Au moins nous ne manquerons ni de veau ni de chevreau? — Je n'en ai point ici pour l'heure, parce qu'il est fini, mais la semaine qui vient j'en aurai de reste. — Par Dieu, nous voilà bien, je parie que tout cet étalage de provisions se réduit à du lard et des œufs. — Bien raisonné, notre hôte, je vous dit que je n'ai ni poules ni poulets, et vous me demandez des œufs. Laissons-là les poules et demandez d'autres délicatesses. — Au nom de Dieu, finissons, et dites-moi tout simplement ce que vous avez. — Seigneur hôte, ce que j'ai véritablement et réellement, ce sont deux pieds de vache que vous prendriez pour de la génisse, ou, si vous l'aimez mieux, deux pieds de génisse qui sont comme des pieds de vache. Ils sont cuits avec des pois, de la ciboule et

du lard, et, rien qu'à les voir, ils donnent envie de manger. — Je les marque et les retiens pour moi; que personne n'y touche; je les paierai mieux qu'un autre; il n'y a rien que j'aime tant, et je m'en soucie peu qu'ils soient de génisse ou de vache. — Personne n'y touchera, seigneur, car les autres hôtes que j'ai sont gens de qualité; chacun a son cuisinier, son maître-d'hôtel, ses officiers. — Pour la qualité, vous ne pouvez pas en trouver de plus relevée que chez mon maître. Mais sa profession ne lui permet pas d'avoir ni sommeil ni maître-d'hôtel : nous couchons au milieu des prés, et là nous nous rassasions de nêles ou de glands. » Telle fut la conversation de l'hôtelier et de Sancho, qui ne voulut pas la pousser plus avant, ni répondre à l'autre qui lui avait déjà demandé de quelle profession était son maître. Il était heure de souper, l'hôtelier porta dans la chambre de don Quichotte la fricassée telle qu'elle se trouvait, et le chevalier se mit à table. »

Cependant, dans la chambre voisine, qui n'était séparée que par une mince cloison, don Quichotte entendit qu'on disait : « Par votre vie, seigneur don Geronimo, lisons donc un autre chapitre de la seconde partie de don Quichotte de la Manche. »

A peine don Quichotte eut-il entendu son nom, qu'il se leva et prêta toute son attention à ce qu'on disait de lui. Il entendit ce don Geronimo répondre : « Pourquoi voulez-vous, seigneur don Juan, que nous lisions ces sottises? Quiconque a lu la première partie de l'histoire de don Quichotte de la Manche ne peut trouver aucun plaisir à lire cette seconde partie. — Toutefois, reprit don Juan, nous ferons bien de la lire; il n'est pas si mauvais livre qui ne renferme quelque chose de bon. Ce qui me déplaît le plus dans celui-ci, c'est qu'on y dépeint don Quichotte guéri de son amour pour Dulcinée du Toboso. »¹

Quand don Quichotte entendit cela, plein de dépit et de colère, il s'écria : « A quiconque dira que don Quichotte de la

¹ Cervantès fait allusion à l'impertinente continuation de son livre par l'audacieux plagiaire qui s'est caché sous le nom du licencié Alonso Farnandez de Avellaneda.

Manche a oublié ou peut oublier Dulcinée du Toboso, je lui ferai connaître, à armes égales, qu'il est bien loin de la vérité; car ni Dulcinée du Toboso ne peut être oubliée, ni don Quichotte n'est capable d'oubli. Sa devise est la constance, et ses vœux de rester fidèle, sans se faire aucune violence. »

« Qui nous répond? demanda-t-on de l'autre chambre. — Et qui pourrait-ce être, répliqua Sancho, sinon don Quichotte de la Manche en personne, qui est prêt à soutenir tout ce qu'il a dit, et même tout ce qu'il dira? car le bon payeur n'a point regret à donner des gages. » A peine Sancho eut-il achevé, que deux gentilshommes, car ils en avaient l'air, ouvrirent la porte de la chambre, et l'un d'eux, jetant les bras au cou de don Quichotte, lui dit : « Ni votre aspect ne peut démentir votre nom, ni votre nom ne saurait flétrir votre aspect. Oui, certes, c'est vous, seigneur, qui êtes le véritable don Quichotte de la Manche, étoile polaire et flambeau de la chevalerie errante, en dépit de celui qui a voulu usurper votre nom et réduire à néant vos prouesses, comme a tenté de le faire l'auteur de ce livre que je remets en vos mains. » Il lui présenta en même temps un livre que tenait son compagnon. Don Quichotte le prit, et se mit à le feuilleter sans répondre un mot; puis, quelques moments après, il le lui rendit en disant : « Dans le peu que j'ai vu, j'ai trouvé chez cet auteur trois choses dignes de blâme. La première, quelques paroles que j'ai lues dans le prologue; la seconde, que le langage est aragonais, car les articles y manquent quelquefois; et la troisième, ce qui confirme surtout l'ignorance de l'auteur, c'est qu'il se trompe et s'éloigne de la vérité dans la partie principale de l'histoire, en disant que la femme de Sancho Pança, mon écuyer, s'appelle Marie Gutierrez, tandis qu'elle s'appelle Thérèse Pança; et celui qui se trompe en un point aussi capital doit faire craindre qu'il ne se trompe en tout le reste de l'histoire. »

Sur quoi Sancho repartit : « Voilà, certes, qui est gentil pour un historien; il doit être bien au courant de nos affaires, puisqu'il appelle Thérèse Pança, ma femme, Marie Gutierrez. Reprenez le livre, seigneur, et voyez un peu si je figure par là, et si on a changé aussi mon nom. — A ce que vous venez de

dire, mon ami, reprit don Geronimo, vous devez être Sancho Pança, écuyer du seigneur don Quichotte? — Oui, c'est moi qui le suis, répondit Sancho, et je m'en flatte. — Eh bien! par ma foi, continua le gentilhomme, ce moderne auteur ne vous traite pas avec la décence qui se voit en votre personne. Il vous peint glouton et niais, et pas le moins du monde amusant, bien différent, enfin, de l'autre Sancho qu'on trouve dans la première partie de l'histoire de votre maître. »

« Dieu lui pardonne, répondit Sancho; il aurait mieux fait de me laisser dans mon coin, sans se souvenir de moi; car jamais lourdaud n'a dansé comme il faut, et saint Pierre n'est bien qu'à Rome. » Les deux gentilshommes invitèrent don Quichotte à passer dans leur chambre pour souper avec eux, sachant bien, dirent-ils, qu'il n'y avait rien, dans cette hôtellerie, de convenable pour sa personne. Don Quichotte, qui fut toujours affable et poli, se rendit à leurs instances et soupa avec eux. Sancho resta maître de la marmite; il prit le haut bout de la table, et l'hôtelier s'assit auprès de lui, car il n'avait pas moins de goût que Sancho pour les pieds de bœuf.

Dans le cours du souper, don Juan demanda à don Quichotte quelles nouvelles il avait de madame Dulcinée du Toboso; si elle s'était mariée, si elle était accouchée ou enceinte, ou bien si, en gardant ses vœux de chasteté, elle se souvenait des amoureuses pensées du seigneur don Quichotte. « Dulcinée, répondit don Quichotte, est encore pure et sans tache, et mon cœur plus constant que jamais; notre correspondance, nulle comme d'habitude; sa beauté changée en la laideur d'une vile paysanne. » Puis il leur conta de point en point l'enchantement de Dulcinée, ses aventures dans la caverne de Montésinos, et la recette que lui avait donnée le sage Merlin pour désenchanter sa dame, laquelle n'était autre que la flagellation de Sancho. Ce fut avec un plaisir extrême que les gentilshommes entendirent conter, de la bouche même de don Quichotte, les étranges événements de son histoire. Ils restèrent aussi étonnés de ses extravagances que de la manière élégante avec laquelle il les racontait. Tantôt ils le verraient pour spirituel et sensé, tantôt ils le voyaient glisser et tomber dans le rado-

sage, et ne savaient enfin quelle place lui donner entre la sagesse et la folie.

Sancho acheva de souper, et, laissant l'hôtelier battre les murailles, il passa dans la chambre de son maître, où il dit en entrant : « Qu'on me pendre, seigneurs, si l'auteur de ce livre qu'ont Vos Grâces a envie que nous fassions longtemps ménage ensemble. Je voudrais, du moins, puisqu'il m'appelle glouton, à ce que vous dites, qu'il se dispensât de m'appeler ivrogne. — En effet, c'est ainsi qu'il vous appelle, répondit don Geronimo : mais je ne me rappelle pas bien de quelle façon, quoique je sais que les propos qu'il vous prête sont malséants et en outre menteurs, à ce que je lis dans la physionomie du bon Sancho que voilà. — Vos Grâces peuvent m'en croire, reprit Sancho ; le Sancho et le don Quichotte de cette histoire sont d'autres que ceux qui figurent dans celle qu'a composée Cid Hamed Ben-Engeli ; ceux-là sont nous-mêmes : mon maître, vaillant, discret et amoureux ; moi, simple, plaisant et pas plus glouton qu'ivrogne. — Je le crois volontiers, reprit don Juan ; et, si cela était possible, il faudrait ordonner que personne n'eût l'audace d'écrire sur les aventures du grand don Quichotte, si ce n'est Cid Hamed, son premier auteur, de la même façon qu'Alexandre ordonna que personne n'eût l'audace de faire son portrait, si ce n'est Apelle. — Mon portrait, le fasse qui voudra, dit don Quichotte ; mais qu'on ne me maltraite pas, car la patience finit par me tomber quand on la charge d'injures. — Quelle injure peut-on faire au seigneur don Quichotte, répondit don Juan, dont il ne puisse aisément se venger ? à moins qu'il ne la pare avec le bouclier de la patience, qui est large et fort, à ce que j'imagine. »

Dans ces entretiens et d'autres semblables on passa une grande partie de la nuit ; et bien que don Juan et son ami pressassent don Quichotte de lire un peu plus du livre, pour voir ce qu'il chantait, on ne put l'y décider. Il répondit qu'il le tenait pour lui tout entier, qu'il le déclarait impertinent d'un bout à l'autre, et qu'il ne voulait pas, si jamais son auteur venait à savoir qu'on le lui eût mis entre les mains, lui donner la joie de croire qu'il en avait fait lecture, ajoutant

que la pensée même doit se détourner des choses obscènes et ridicules, à plus forte raison les yeux ¹.» On lui demanda où il avait résolu de diriger sa route. Il répondit qu'il allait à Saragosse, pour se trouver aux fêtes appelées «joutes du harnais,» qu'on célèbre chaque année dans cette ville. Don Juan lui dit alors que cette nouvelle histoire racontait comment don Quichotte, ou quel que fût celui qu'elle appelait ainsi, avait assisté, dans la même ville, à une course de bague, dépourvue d'invention, pauvre de style, misérable en descriptions de livrées; mais, en revanche, riche en naiseries.

« En ce cas-là, répliqua don Quichotte, je ne mettrai point les pieds à Saragosse, et je publierai ainsi, à la face du monde, le mensonge de ce moderne historien, ce qui achèvera de convaincre les gens que je ne suis pas le don Quichotte dont il parle. — Vous avez bien raison, répondit don Geronimo, il y a, d'ailleurs, d'autres joutes à Barcelone, où le seigneur don Quichotte pourra déployer sa valeur. — Voilà ce que je pense faire, répliqua don Quichotte; mais que Vos Grâces me permettent, car il en est l'heure, d'aller me mettre au lit, et qu'elles veuillent bien me compter au nombre de leurs plus grands amis et serviteurs. — Et moi aussi, ajouta Sancho; peut-être leur serai-je bon à quelque chose. » Sur ce, don Quichotte et Sancho regagnèrent leur chambre, laissant don Juan et don Geronimo tout surpris de la manière dont se confondaient chez notre chevalier le bon sens et la folie, et bien persuadés que ceux-ci étaient les véritables don Quichotte et Sancho, et non pas ceux qu'avait dépeints leur écrivain aragonais. Don Quichotte se leva de grand matin, et, frappant à la cloison de l'autre chambre, il prit congé de ses hôtes. Sancho paya magnifiquement l'hôtelier, en lui conseillant de moins vanter à l'avenir les approvisionnements de son hôtellerie, ou de la tenir mieux approvisionnée.

¹ Ces détails obscènes et ridicules se trouvent principalement dans les chapitres XV, XVI, XVII, XVIII et XIX de l'œuvre d'Avellaneda.

CHAPITRE LX

DE CE QUI ARRIVA A DON QUICHOTTE ALLANT A BARCELONE.

La matinée était fraîche et annonçait une égale fraîcheur pour le jour quand don Quichotte quitta l'hôtellerie, après s'être bien informé d'abord du chemin qui conduisait directement à Barcelone, sans toucher à Saragosse, tant il avait envie de faire mentir ce nouvel historien qui, disait-on, le traitait si outrageusement. Or, il advint qu'en six jours entiers il ne lui arriva rien qui mérite d'être écrit. Au bout de ces six jours, s'étant écarté du grand chemin, la nuit le surprit dans un épais bosquet de chênes ou de lièges; car, sur ce point, Cid Hamed ne garda pas la ponctualité qu'il met en toute chose. Maître et valet descendirent de leurs bêtes; et Sancho, qui avait fait ce jour là ses quatre repas, s'étant arrangé contre le tronc d'un arbre, entra d'emblée par la porte du sommeil. Mais don Quichotte, que ses pensées, plus encore que la faim, tenait éveillé, ne pouvait fermer les yeux. Au contraire, son imagination le promenait en mille endroits différents. Tantôt il croyait se retrouver dans la caverne de Montésinos; tantôt il voyait sauter et cabrioler sur sa bourrique Dulcinée transformée en paysanne; tantôt il entendait résonner à ses oreilles les paroles du sage Merlin, qui lui rappelaient les conditions qu'il fallait accomplir et les diligences qu'il fallait faire pour le désenchantement de Dulcinée. Il se désespérait en la tiédeur et le peu de charité de son écuyer Sancho, lequel, à ce qu'il croyait, ne s'était encore donné que cinq coups de fouet, nombre bien faible et bien chétif en comparaison de la multitude qui lui restait à se donner. Ces réflexions lui causèrent tant de peine et de dépit, qu'il fit ce discours : « Si le grand Alexandre défit le nœud gordien en disant : *Autant vaut couper que détacher*, et s'il n'en devint pas moins seigneur universel de toute l'Asie, il n'en arriverait ni plus ni moins à présent pour le désenchantement de Dulcinée, si je fouettais moi-même Sancho malgré lui. En effet, puisque le remède consiste en ce

que Sancho reçoive trois mille et tant de coups de fouet, qu'importe s'il se les donne lui-même ou qu'un autre les lui donne ? L'essentiel est qu'il les reçoive, de quelque main qu'ils lui arrivent. »

Dans cette pensée, il s'approcha de Sancho, après avoir pris d'abord la bride de Rossinante, qu'il arrangea de manière à pouvoir le fouetter avec, il se mit à lui détacher son aiguillette, car l'opinion commune est que notre ami ne portait que celle de devant pour soutenir ses chausses. Mais à peine avait-il commencé cette besogne, que Sancho se réveilla soudain en disant : « Qu'est-ce là ? qui me touche et me déchausse ? — C'est moi, répondit don Quichotte, qui viens réparer ton oubli, et remédier à nos peines. Je viens te fouetter, Sancho, et acquitter en partie la dette que tu as contractée. Dulcinée périt ; tu vis sans te soucier de rien ; je meurs dans le désespoir ; ainsi, défais tes chausses de bonne volonté, car la mienne est de te donner dans cette solitude au moins deux mille coups de fouet. — Oh ! pour cela, non, s'écria Sancho ; que Votre Grâce se tienne tranquille : sinon, par le Dieu véritable, il y aura du tapage à nous faire entendre des sourds. Les coups de fouet auxquels je ne suis obligé doivent être donnés volontairement, et non par force. Maintenant, je n'ai pas envie de me fouetter ; il suffit que je donne à Votre Grâce ma parole de me flageller et de me chasser les mouches quand l'envie m'en prendra. — Je ne puis m'en remettre à ta courtoisie, Sancho, reprit don Quichotte, car tu es dur de cœur, et, quoique vilain, tendre de chair. » En parlant ainsi, il s'obstinait à vouloir lui délayer l'aiguillette. Voyant cela, Sancho se leva tout de bout, sauta sur son seigneur, le prit à bras-le-corps, et, lui donnant un croc-en-jambe, le jeta par terre tout de son long ; puis il lui mit le genou droit sur la poitrine et lui prit ses mains avec ses mains, de façon qu'il ne le laissait ni remuer ni souffler. Don Quichotte lui criait d'une voix étouffée : « Comment, traître, tu te révoltes contre ton maître et seigneur naturel ! tu t'attaques à celui qui te donne son pain ! — Je ne fais ni ne défais de roi ! répondit Sancho, mais je m'aide moi-même, moi qui suis mon seigneur. Que Votre Grâce me promette de rester tranquille

et qu'il ne sera pas question de me fouetter maintenant ; alors je vous lâche et vous laisse aller ; sinon, *tu mourras ici, traître, ennemi de doña Sancha* ¹. »

Don Quichotte lui promit ce qu'il exigeait. Il jura, par la vie de ces pensées, qu'il ne toucherait pas au poil du pourpoint, et laisserait désormais à sa merci et à sa volonté le soin de se fouetter quand il le jugerait à propos.

Sancho se releva, et s'éloigna bien vite à quelque distance ; mais comme il s'appuyait à un autre arbre, il sentit quelque chose lui toucher la tête : il leva les mains, et rencontra deux pieds d'homme, chaussés de souliers. Tremblant de peur, il courut se réfugier contre un autre arbre où la même chose arriva. Alors, il appela don Quichotte en criant au secours. Don Quichotte accourut, et lui demanda ce qui lui était arrivé, et ce qui lui faisait peur. Sancho répondit que tous ces arbres étaient pleins de pieds et de jambes d'hommes. Don Quichotte les toucha à tâtons, et comprit sur-le-champ ce que ce pouvait être. « Il n'y a pas de quoi te faire peur, Sancho, lui dit-il ; car ces jambes et ces pieds que tu touches et ne vois pas sont sans doute ceux de quelques voleurs et bandits qui sont pendus à ces arbres ; car c'est ici que la justice, quand elle les prend, a coutume de les pendre par vingt et par trente. Cela m'indique que je dois être près de Barcelone. » Ce qui était vrai, effectivement, comme il l'avait conjecturé. Au point du jour, ils levèrent les yeux et virent les grappes dont ces arbres étaient chargés ; c'étaient des corps de bandits.

Cependant le jour venait de paraître et, si les morts les avaient épouvantés, ils n'eurent pas moins d'ennui à la vue d'une quarantaine de bandits vivants qui, tout à coup les

¹ Sancho applique à son maître les paroles qu'adressa madame le Bâtard à don Rodrigue de Lara, qui avait fait périr ses frères par trahison. Voici les derniers vers d'un ancien *romance* composée sur la tragique histoire des sept infants de Lara :

Espereme, don Gonzalo,
Iré á tomar las mis armas.
— El *espera* que tú diste
A los infantes de Lara :
Aqui morirás, traidor,
Nemigo de doña Sancha.

entourèrent, en leur disant en langue catalane de demeurer tranquilles, et de ne pas bouger jusqu'à l'arrivée de leur capitaine. Don Quichotte se trouvait à pied, son cheval débridé, sa lance appuyée contre un arbre, enfin, sans aucune espèce de défense. Il lui fallut donc croiser les bras et baisser la tête, en se réservant pour une meilleure occasion. Les bandits accoururent visiter le grison et ne lui laissèrent rien de ce qu'il portait, soit dans le bissac, soit dans la valise. Par bonheur, Sancho avait mis dans une ceinture qui lui entourait le ventre, les écus du duc, ainsi que ceux qu'il avait emportés du pays. Néanmoins, ces braves gens l'auraient bien fouillé et visité jusqu'à trouver ce qu'il pouvait cacher entre cuir et chair, si, en ce moment, ne fût survenu leur capitaine. C'était un homme d'environ trente-quatre ans, robuste, d'une taille élevée, au teint brun, au regard sévère. Il montait un puissant cheval, était vêtu d'une cotte de mailles, et portait à la ceinture quatre pistolets d'une dimension respectable.

Voyant que ses écuyers, comme on appelle ceux qui servent dans ces sortes de troupes, allaient dépouiller Sancho Pança, il leur commanda de n'en rien faire : il fut aussitôt obéi, ce qui sauva la ventrière de Sancho. Il s'étonna de voir une lance contre un arbre, un écu par terre, et don Quichotte, armé, avec la plus sombre et la plus lamentable figure qu'aurait pu faire la tristesse elle-même. Il s'approcha de lui : « Ne soyez pas si triste, bonhomme, lui dit-il : vous n'êtes pas tombé dans les mains de quelque barbare Osiris, mais dans celles de Roque Guinart, plus compatissantes que cruelles.

« Ma tristesse, répondit don Quichotte, ne vient pas d'être tombé en ton pouvoir, ô vaillant Roque, dont la renommée n'a point de bornes sur la terre, elle vient de ce que ma négligence a été telle que tes soldats m'aient surpris sans bride à mon cheval, tandis que je suis obligé, suivant l'ordre de la chevalerie errante, où j'ai fait profession, de vivre toujours en alerte, et d'être, à toute heure, la sentinelle de moi-même. Je dois t'apprendre, ô grand Guinart, que, s'ils m'eussent trouvé sur mon cheval avec ma lance et mon écu, ils ne seraient pas venus facilement à bout de moi ; car je suis don

Quichotte de la Manche, celui qui a rempli l'univers du bruit de ses exploits. »

Roque Guinart comprit aussitôt que la maladie de Don Quichotte, tenait plus de la folie que de la vaillance; et bien qu'il l'eût quelquefois entendu nommer, il n'avait jamais cru à la vérité de son histoire, ni pu se persuader qu'une semblable fantaisie s'emparât du cœur d'un homme. Ce fut donc une grande joie pour lui de l'avoir rencontré, pour toucher de près ce qu'il avait ouï dire de loin. « Valeureux chevalier, lui dit-il, ne vous désespérez point, et ne tenez pas à mauvaise fortune celle qui vous amène ici. Il se pourrait, au contraire, qu'en ces rencontres épineuses, votre sort fourvoyé retrouvât sa droite ligne, car c'est par des chemins étrangers, par des détours inouïs, hors de la prévoyance humaine, que le ciel a coutume de relever les abattus et d'enrichir les pauvres ».

Don Quichotte allait lui rendre grâce, quand ils entendirent derrière eux un grand bruit, comme celui d'une troupe de chevaux. Ce n'en était pourtant qu'un seul, sur lequel venait, à bride abattue, un jeune homme d'une vingtaine d'années, vêtu d'un pourpoint de damas vert orné de franges d'or, avec des chausses larges, un chapeau retroussé à la wallone, des bottes justes et cirées, l'épée, la dague et les éperons dorés, un petit mousquet à la main et deux pistolets à la ceinture. Roque tourna la tête au bruit, et vit ce galant personnage, qui lui dit, dès qu'il se fût approché : « Je te cherchais, ô vaillant Roque, pour trouver en toi, sinon un remède, au moins un adoucissement à mes malheurs. Et pour ne pas te tenir davantage en suspens, car je vois bien que tu ne me reconnais pas, je vais te dire qui je suis. Je suis Claudia Géronima, fille de Simon Forte, ton ami intime, et ennemi particulier de Clauquel Torrellas, le tien aussi, puisqu'il sert au parti contraire. Tu sais que ce Torrellas a un fils appelé don Vicente Torrellas, ou, du moins, il y a deux heures qu'on le nommait ainsi. Pour abrégér le récit de mes infortunes, je le dirai en peu de mots que ce jeune homme me vit, me fit la cour, je l'écoutai, j'en devins éprise à l'insu de mon père, car il n'y a pas une femme, tant retirée soit elle, et si sage qu'elle

vive, qui ne trouve le moyen de satisfaire ses désirs emportés. Enfin, il me promet d'être mon époux, et je lui donnai ma foi, sans que les choses alassent plus loin. Hier, on vint me dire qu'oubliant ce qu'il me devait il allait ce matin en épouser une autre. Cette nouvelle m'a troublée et j'ai perdu patience. Mon père n'étant point au logis, j'ai pris cet habillement, j'ai couru sur les traces de don Vicente, je l'ai rencontré à une lieue d'ici, et, sans m'arrêter à des reproches, sans vouloir l'écouter, j'ai déchargé sur lui ce mousquet et ces deux pistolets : je crois avoir mis plus de deux balles dans son corps, ouvrant des issues par où mon honneur sortait avec son sang. Je l'ai laissé entre les mains de ses domestiques, qui n'ont osé prendre sa défense, et je suis accourue vers toi pour te prier de m'aider à passer en France où j'ai des parents auprès desquels je veux me retirer, et en même temps pour te conjurer de prendre la défense de mon père, et de le soustraire à la vengeance des parents de don Vicente. »

Roque, émerveillé de la bonne mine, du courage et de l'aventure de la belle Claudia, lui dit : « Venez, signora, allons d'abord voir si votre ennemi est mort, nous verrons ensuite ce qu'il vous reste à faire. » Don Quichotte qui avait attentivement écouté le récit de Claudia et la réponse de Guinart, se mit à dire : « Il n'est pas besoin que personne se mêle de défendre cette dame, jela prends sous ma protection ; donnez-moi mon cheval et mes armes, attendez-moi ici, je vais trouver ce chevalier, et, mort ou vif, je saurai bien le contraindre à tenir la parole qu'il a donnée à une si ravissante beauté. — Que personne n'en doute, ajoute Sancho, mon maître a la main heureuse en fait de mariage, car il n'y a pas longtemps qu'il a forcé de se marier un homme qui refusait de tenir sa parole, et sans la malice des enchanteurs, nos ennemis, lesquels changèrent cet homme en laquais, la demoiselle dont je parle ne serait plus fille à l'heure qu'il est. » Roque, plus occupé des affaires de Claudia que des discours du maître et de l'écuyer, dit à ses gens de rendre à Sancho tout ce qu'ils lui avaient pris, et leur commanda de se retirer à l'endroit où ils avaient passé la nuit. Aussitôt il partit au galop avec Claudia, pour aller chercher don Vicente mort ou vif. Parve-

nus à l'endroit où l'avait laissé Claudia, ils n'y trouvèrent que des traces de sang, mais, jetant la vue de tous côtés, ils aperçurent sur une colline quelques hommes, parmi lesquels ils pensèrent le rencontrer. C'était en effet lui que ses domestiques emportaient pour le faire panser ou enterrer. Ils pressèrent le pas dans le désir de les atteindre, ce qui ne fut pas difficile, car les autres allaient lentement. Ils trouvèrent don Vicente dans les bras de ses gens. D'une voix faible il leur disait de le laisser mourir en cet endroit, parce que la douleur de ses blessures ne lui permettait pas d'avancer. Roque et Claudia descendirent de cheval. A la vue de Roque, les domestiques furent effrayés, et Claudia se troubla en voyant don Vicente. Partagée entre la colère et la pitié, elle s'approche, lui prend la main, et lui dit : « Si tu m'avais tenu la foi promise tu ne serais pas où tu en es. » Le malheureux blessé ouvre les yeux avec effort, et reconnaît Claudia. « Je vois bien, lui dit-il, femme trop abusée, que c'est toi qui m'as donné la mort. C'est une peine que ne méritaient point mes désirs, qui jamais, pas plus que mes œuvres, n'ont voulu ni su t'offenser. — Eh quoi, s'écria Claudia, ne devais-tu pas ce matin épouser Léonore, fille du riche Barbastro ? — Je n'y pensais pas, répondit Vicente; c'est ma mauvaise fortune qui t'a fait parvenir ces fausses nouvelles, afin que, dans ta jalousie, tu me donnasses la mort : au reste, la recevoir de toi me semble un sort bien doux, et, pour te le prouver, serre-moi la main, et, si tu le veux, accepte-moi pour époux. Mon plus vif désir est de te donner satisfaction de l'injure que tu prétends avoir reçue de moi. »

Claudia lui serra la main, mais son cœur aussi se serra de telle sorte qu'elle tomba évanouie sur la poitrine sanglante de son amant, que saisit un mortel paroxysme. Roque était interdit et ne savait que faire. Les domestiques coururent chercher de l'eau qu'ils jetèrent au visage des deux amants : Claudia revint à elle, mais non Vicente, car il achevait de rendre le dernier soupir. A cette vue, elle remplit l'air de ses cris, s'arracha les cheveux, se déchira la figure de ses propres mains, adressant au ciel des plaintes amères, et témoignant la plus vive affliction d'une âme inconsolable. « Femme

cruelle et inconsidérée, s'écriait-elle, avec quelle facilité t'es-tu laissée emporter à exécuter ton horrible dessein ! Maudite jalousie, à quelle fin désespérée mènes-tu ceux qui te donnent accès dans leur cœur ! O mon époux, quelle fatalité t'a conduit du lit nuptial à la sépulture ! » Ses plaintes étaient si touchantes qu'elles arrachèrent des larmes à Roque, peu accoutumé à pleurer. Les domestiques pleuraient aussi, Claudia s'évanouissait à tous moments, en un mot, ce lieu paraissait être le séjour particulier de la tristesse et du malheur. Roque Guinart fit enlever par les domestiques le corps de don Vicente, pour le porter à la maison de son père, qui était voisine, et lui donner la sépulture. Claudia lui dit que son dessein était de se retirer dans un monastère, dont l'abbesse était sa tante, et d'y passer le reste de ses jours dans la compagnie d'un plus saint et plus immortel époux. Roque loua sa résolution, lui offrit de l'accompagner, et lui promit de défendre son père contre les parents de don Vicente et contre tout le monde. Claudia refusa la compagnie de Roque, le remercia de ses offres, et partit en pleurant. Les domestiques enlevèrent le corps, et Roque retourna vers sa troupe. Telle fut la fin des amours de Claudia Géronima. Mais faut-il s'en étonner, quand ce fut la violence irrésistible de la jalousie qui tissa la trame de sa lamentable histoire ?

De retour auprès de ses écuyers, Roque Guinart trouva don Quichotte à cheval au milieu d'eux, qui leur faisait un sermon, pour leur persuader de quitter leur genre de vie, aussi dangereux pour l'âme que pour le corps. Mais comme la plupart d'entre eux étaient Gascons, gens grossiers et débauchés, ce sermon leur faisait peu d'impression. Roque demanda à Sancho si on lui avait rendu les effets qu'on lui avait pris ; Sancho répondit que oui, mais qu'il lui manquait trois coiffes de nuit qui valaient trois cités. « Que dis-tu, trois cités, dit un des gens de Roque, c'est moi qui les ai, elles ne valent pas trois réaux. — Vous avez raison, dit don Quichotte, mais mon écuyer les estime autant à cause de la personne dont elles viennent. » Roque les fit rendre, ensuite il rangea sa troupe en haie, fit apporter devant lui toutes les hardes, joyaux, argent que l'on avait pris depuis la dernière réparti-

tion. Il en fit l'inventaire, estimant en argent ce qui ne pouvait pas être divisé, et le partagea à sa troupe avec tant de sagesse, tant d'égalité, qu'il ne dépassa pas d'un point les lois de la justice distributive. Cela fait, et chacun étant payé et content. Roque dit à don Quichotte : « Si je n'observais pas cette exactitude avec ces gens-là, il serait impossible de vivre avec eux. — A ce que je vois, dit Sancho, la justice est une si bonne chose que l'on doit en user même envers les larrons. » Un des bandoliers l'entendit, le coucha en joue avec son arquebuse, et sans doute lui eût cassé la tête, si Guinart ne s'y fût opposé. Sancho se pâma de frayeur et se promit bien de ne pas desserrer les lèvres tout le temps qu'il serait avec ces hommes-là.

En ce moment, arrivèrent quelques-uns de ceux que l'on avait mis en sentinelles sur les chemins, pour observer et venir rendre compte au chef de ce qui se passait. « Seigneur, dit l'un d'eux, nous venons d'apercevoir sur la route de Barcelône une grande troupe d'hommes. — Est-ce de ceux qui nous cherchent, dit Guinart, ou bien de ceux que nous cherchons? — C'est de ceux que nous cherchons. — Eh bien, sortez tous, et songez à me les amener sans qu'il en manque un seul. »

Resté seul avec don Quichotte et Sancho : « Notre manière de vivre, dit-il au chevalier, doit vous paraître toute nouvelle ; ce sont des aventures d'un nouveau genre pour vous, mais non moins périlleuses que les vôtres. Au reste, je ne suis point étonné qu'elles vous semblent étranges, car je confesse qu'il n'y a pas de genre de vie plus inquiet, plus troublé que le nôtre. La vengeance est capable de porter le désordre dans les esprits les plus calmes, les plus tranquilles ; j'étais d'un naturel bon et compatissant ; mais, je le répète, le désir de me venger d'un outrage qu'on m'a fait a triomphé de mes bonnes inclinations, que je persévère dans cet état, quoique j'en voie toutes les conséquences. Et comme un abîme en appelle un autre, et un péché un autre péché, les vengeances se sont enchaînées, de manière que j'ai entrepris de venger, non seulement mes injures, mais celles des autres. Cependant, grâces en soient rendues à Dieu, quoique je me trouve engagé dans ce labyrinthe de désordres, je ne perds point l'espérance

d'en sortir et d'atteindre un port plus tranquille. » Don Quichotte s'étonnait d'entendre Roque parler de la sorte, car il était fermement persuadé que ceux qui font métier de dépouiller les voyageurs, de voler, de tuer, ne pouvaient avoir une seule bonne pensée. « Seigneur Roque, dit-il au bandolier, le commencement de la santé, c'est de bien connaître sa maladie, et de consentir à prendre les remèdes que le médecin ordonne. Votre Grâce est malade, elle connaît son mal, et le ciel ou pour mieux dire Dieu, qui est notre commun médecin, lui appliquera des remèdes salutaires qui la guériront petit à petit, non tout d'un coup, ni par miracle, d'autant plus que les pécheurs sages et prudents sont plus près de s'amender que les stupides et les ignorants; et, puisque vous faites voir tant de bonne volonté, prenez courage et espérez la guérison de la maladie de votre conscience. Si Votre Grâce veut abrégier le chemin, et entrer facilement dans celui de son salut, venez avec moi, je vous apprendrai la profession de chevalier errant, qui est sujette à tant de travaux et de déboires, qu'en ne l'embrassant que par pénitence, vous êtes assuré d'aller tout droit au ciel. » Roque se mit à rire du conseil de don Quichotte, et, changeant de discours, lui apprit le triste sort de Claudia Geronima. Sancho surtout en fut très affecté, car la beauté, la gentillesse et la bonne mine de la jeune fille lui avaient touché le cœur.

En ce moment revinrent les écuyers de Guinart, amenant avec eux deux cavaliers, deux pèlerins à pied, et une voiture remplie de femmes, avec six domestiques qui les accompagnaient à pied ou à cheval, et les deux valets de mules des cavaliers. La troupe mit les voyageurs au milieu d'elle, et vainqueurs et vaincus gardaient un grand silence, attendant ce que le capitaine déciderait. Roque Guinart demande aux cavaliers qui ils sont et combien d'argent ils ont sur eux. L'un d'eux répond : « Nous sommes capitaines d'infanterie espagnole; nos compagnies sont à Naples, et nous allons nous embarquer sur quatre galères, qu'on dit être à Barcelone, avec ordre de passer en Sicile. Nous avons deux à trois cents écus, avec lesquels nous nous croyons riches, car le métier

soldat ne permet guère d'amasser de plus grands trésors. » Roque interroge ensuite les pèlerins. Ils répondent qu'ils vont s'embarquer pour passer à Rome, et qu'entre eux deux ils peuvent avoir soixante réaux. Les gens du coche interrogés de même, un des hommes de cheval répond que la voiture contient sa maîtresse, doña Guiomar de Quiñones, femme du régent de la vicairerie de Naples, sa petite-fille, une demoiselle et une duègne, accompagnées de six domestiques, et qu'ils ont avec eux six cents écus. « Au compte, reprend Guinart, nous avons donc ici neuf cents écus et soixante réaux. Mes soldats sont environ soixante, voyez combien cela fait par tête, car moi je compte mal. »

A ces mots, tous les bandoliers s'écrient : « Vive, vive longtemps Roque Guinart, en dépit des méchants qui ont juré sa perte. » Les capitaines, la régente, les pèlerins, voyant leur pauvre argent confisqué, firent une triste mine et montraient assez leur chagrin. Roque les tint un moment en suspens, mais ne voulant pas prolonger plus longtemps leur souci : « Seigneurs capitaines, dit-il, en se tournant vers eux, ayez la courtoisie de me prêter soixante écus, et vous, madame la régente, quatre-vingts, pour contenter la troupe qui m'accompagne, car l'abbé vit de ce qu'il chante. Ensuite vous pourrez poursuivre votre chemin en toute liberté, au moyen d'un sauf-conduit que je vous donnerai, afin que, si vous rencontrez d'autres troupes que je tiens dans les environs, elle ne vous fassent aucun dommage, car mon intention n'est point d'opprimer des soldats ni des femmes, surtout de qualité. » Les capitaines s'épuisèrent en remerciements à Roque de sa courtoisie et de sa générosité : doña Guiomar voulut descendre de son carrosse pour aller baiser les pieds et les mains du grand Roque, mais il ne voulut pas y consentir ; au contraire, il lui demanda pardon du trouble et de l'embarras qu'ils lui avaient causés, forcé par les fonctions de son méchant métier. La régente lui fit remettre promptement les quatre-vingts écus ; les capitaines avaient déjà donné leurs soixante, et les pèlerins offraient leur chétive bourse : mais Roque leur dit de rester tranquilles, puis, se tournant vers ses gens : « Cette somme, dit-il, fait deux écus pour chacun de

vous, il en reste vingt; donnons-en dix à ces pèlerins, et les dix autres à ce bon écuyer¹, afin qu'il puisse dire du bien de cette aventure. » En même temps il prend une plume, car il en portait toujours avec lui, puis écrit des sauf-conduits pour les chefs de ses troupes, les remet aux voyageurs, et les laisse aller en liberté, pleins d'admiration pour sa noblesse, sa bonne mine et sa générosité, et le regardant plutôt comme un Alexandre que comme un chef de brigands.

Un des hommes de la troupe de Guinart se permet de dire en gascon : « Notre capitaine est plus fait pour être moine que bandolier; s'il voulait se montrer libéral, il pouvait le faire avec son argent et non avec le nôtre. » Il ne le dit pas si bas que Roque ne l'entendît. Aussitôt il tire son épée, fend presque en deux la tête du soldat, en disant : « C'est ainsi que je punis les insolents et les téméraires. » Tous les autres restèrent interdits et n'osèrent souffler, tant Guinart savait se faire craindre. Il se tira ensuite à l'écart, et écrivit à un de ses amis, habitant de Barcelone, pour le prévenir qu'il avait auprès de lui le fameux don Quichotte de la Manche, ce chevalier dont on racontait tant de choses, l'homme à la fois le plus plaisant et le plus instruit; que, sous quatre jours, c'est-à-dire celui de la Décollation de saint Jean-Baptiste, il le lui amènerait au milieu de la plage de la ville, armé de toutes pièces et monté sur son cheval Rossinante, avec son écuyer Sancho Pança monté sur un âne. Il engageait son ami à faire part de cette nouvelle aux Niarros, leurs amis communs, afin qu'ils en eussent tout le plaisir. mais il aurait bien voulu priver de ce plaisir les Cadells², leurs ennemis. Cependant, il avouait que la chose lui paraissait impossible, car la sagesse et la folie de don Quichotte, jointes au caractère facétieux de Sancho, ne pouvaient manquer d'amuser tout le monde. La lettre finie, Roque la remit à un de ses soldats qui, prenant le costume d'un paysan, entra dans Barcelone et la porta à son adresse.

¹ Il paraît que c'est Sancho Pança que Cervantès a voulu désigner par ces mots : *este buen escudero*.

² Les Cadells et les Niarros divisaient Barcelone au temps de Cervantès. Pedro Rocha Guinarda, et non Roque Guinart, comme on a dit depuis par corruption, était partisan des Niarros. Obligé de prendre la fuite, il se fit chef de voleurs, et son caractère était tel que l'a représenté l'illustre écrivain espagnol.

CHAPITRE LXI

DE CE QUI ARRIVA A DON QUICHOTTE EN ENTRANT DANS BARCELONE,
AVEC D'AUTRES CHOSES PLUS VRAIES QUE SENSÉES.

Don Quichotte passa trois jours et trois nuits avec Roque, et, y fût-il demeuré trois cents ans, il n'eut pas manqué de sujets d'étonnement. Ils couchaient dans un lieu, mangiaient dans un autre fuyaient sans savoir pourquoi, s'arrêtaient sans sujet, dormaient tout debout, interrompaient leur sommeil pour changer d'asile, mettaient partout des sentinelles, des espions, soufflaient les cordes de leurs arquebuses, quoiqu'ils en eussent peu, parce que tous avaient des pistolets. Roque passait les nuits séparé des siens et sans qu'ils sussent où il était, car le vice-roi de Barcelone avait plusieurs fois mis sa tête à prix : il n'osait se fier à personne, et craignait même que ses soldats ne le tuassent ou le livrassent à la justice. Triste et misérable vie ! Enfin, Roque, don Quichotte et Sancho, suivis de six soldats, prirent des chemins détournés et couverts, et arrivèrent sur la plage de Barcelone, la veille de la Décollation de saint Jean, à la nuit. Roque embrassa don Quichotte et Sancho, remit à celui-ci les dix écus promis ; ils se firent mille compliments, se séparèrent, et don Quichotte demeura sur son cheval en attendant le jour. Peu de temps après, la blanche aurore sortit des portes de l'Orient, répandant une nouvelle vie sur les plantes et sur les fleurs¹, et, dans le même instant, on entendit le bruit confus des hautbois, des tambours, des sonnettes et des courriers qui paraissaient sortir de la ville. L'aurore fit place au soleil, qui parut à l'horizon plus grand qu'un bouclier, et commença petit à petit à s'élever. Don Quichotte et Sancho portaient partout leurs regards, et découvrirent la mer qu'ils n'avaient jamais vue. Elle leur parut immense, et bien plus grande que les lagunes de Roidera, qu'ils avaient visitées dans la Manche. Ils aperçurent les galères qui bordaient la côte, et qui, abaissant leurs voiles, laissèrent voir une multitude de flammes et des banderoles, qui flottaient au gré des vents et rasaient la

¹ *Alegando las yerbas y las flores, en lugar de alegrar el oído.*

surface de l'onde. Les clairons, les trompettes, les hautbois y résonnaient de toutes parts, et remplissaient l'air de sons agréables et beillieux. Elles commencèrent à se mouvoir et à faire des escarmouches sur les flots paisibles. Un nombre infini de cavaliers sortaient de la ville avec de riches livrées, et, montés sur de beaux coursiers, imitaient par leurs évolutions la manœuvre des galères, dont les salves d'artillerie étaient répondues par le fort de la ville avec un égal fracas. La mer semblait joyeuse, la terre animée par l'allégresse, l'air était serein, quoique momentanément obscurci par la fumée de l'artillerie; partout régnait une franche gaieté. Sancho ne pouvait comprendre comment pouvaient avoir tant de pieds ces masses qui remuaient sur la mer. En ce moment, les cavaliers aux brillantes livrées accoururent, en faisant de bruyantes acclamations¹, vers l'endroit où se tenait don Quichotte tout interdit; et l'un d'eux, celui que Roque avait prévenu, s'écria : « Qu'il soit le bienvenu dans notre cité, le miroir, le fanal, l'étoile, la boussole, le soutien de la chevalerie errante; bien arrivé soit le vaillant don Quichotte, non le faux, l'apocryphe dont on vient de nous publier l'histoire mensongère, mais le véritable, le légal, le fidèle chevalier dont Cid Hamet Ben Engeli, la fleur des historiens, nous a raconté les exploits. » Don Quichotte ne répondait pas un mot, et d'ailleurs on ne lui laissa pas le loisir de répondre. Les cavaliers, qui se succédaient en foule, l'environnèrent et se mirent à caracolier autour de lui. « Il nous ont reconnus, dit-il à Sancho, en se tournant vers lui; je gagerais bien qu'ils ont lu notre histoire et celle que l'Aragonais vient de faire imprimer. » Le chevalier qui lui avait déjà adressé la parole se rapprocha, et lui dit : « Seigneur don Quichotte, je vous conjure de venir avec nous; nous sommes tous vos serviteurs et les grands amis de Roque Guinart. — Si les courtoisies, répond notre chevalier, engendrent les courtoisies, la vôtre, seigneur cavalier, est fille ou proche parente de celle du grand Roque. Allons donc où vous voudrez, je n'ai d'autre volonté que la vôtre, surtout si vous

¹ *Con grita, lililias y algazara.* Nous avons déjà dit que *lililie* signifiait cris des Maures dans leurs fêtes ou en marchant au combat. *Algazara* est à peu près la même chose; leurs hurlements en sortant d'une embuscade ou, leurs bruyantes acclamations dans les fêtes.

voulez l'employer à votre service. » Le cavalier lui répondit avec des expressions tout aussi polies, et toute la troupe l'enfermant au milieu d'elle, ils prirent le chemin de la ville au son des hautbois et des timbales.

Aux portes de la ville, l'esprit malin d'où procède tout le mal, et les enfants plus malins encore voulurent jouer un tour à don Quichotte. Deux d'entre eux se glissèrent parmi les cavaliers, et, levant la queue de Rossinante et du grison, y mirent une poignée de chardons. Les pauvres animaux sentirent sur-le-champ ces éperons d'un nouveau genre. Plus ils seraient la queue, plus ils augmentaient leur souffrance, de sorte qu'après mille ruades, ils tombèrent à terre eux et leur maîtres. Don Quichotte, furieux, délivra Rossinante de son importun aiguillon; Sancho en fit autant au grison. On voulait châtier l'insolence des enfants, mais il ne fut pas possible, parce qu'ils se cachaient toujours dans la foule. Don Quichotte et Sancho remontèrent sur leurs bêtes, et, avec le même cortège et la même musique, ils arrivèrent à la maison de leur hôte, qui était grande et belle, comme appartenant à un riche chevalier. Nous les y laisserons pour cet instant puisqu'ainsi le veut Ben Engeli.

CHAPITRE LXII

AVENTURE DE LA TÊTE ENCHANTÉE ET AUTRES BALIVERNES
INDISPENSABLES A RACONTER.

Don Antonio Moreno (ainsi se nommait l'hôte de don Quichotte) était un chevalier riche et sage, ami de la joie, mais affable et honnête. Il voulut s'amuser des folies de don Quichotte, mais sans lui causer de déplaisir, car les plaisanteries qui font du mal ne sont plus des plaisanteries, et il n'y a passe-temps qui vaille quand il nuit à un tiers. La première chose qu'il fit fut de faire désarmer don Quichotte, et de l'exposer avec l'étréot et mince habit chamois, dont nous avons déjà parlé, sur un balcon qui donnait dans une des principales rues de la ville, à la vue d'une infinité d'hommes et d'en-

fants qui le considéraient comme un singe, tandis que ceux qui portaient des livrées tournaient autour de lui, comme si ce fût pour lui seul qu'ils les eussent prises et non pour la fête. Pour Sancho, il était dans un ravissement de joie, pensant avoir rencontré, sans savoir comment, d'autres noces de Camache, une autre maison de don Diego de Miranda, ou bien le château du duc. Ce jour-là, dinèrent avec don Antonio quelques-uns de ses amis, qui tous firent grands honneurs à don Quichotte, et le traitèrent en chevalier errant, ce qui lui causa la plus vive satisfaction. Les bons mots de Sancho enchantèrent tout le monde, et surtout les domestiques de la maison. Tandis que l'on était à table, don Antonio dit à Sancho : « Nous avons appris, ami, que vous aimez beaucoup le blanc-manger et les rissoles¹, et que ce que vous n'en mangez pas, vous le gardez dans votre sein pour un autre jour. — On vous a trompé, seigneur, répond Sancho, je suis plus propre que gourmand, et mon seigneur don Quichotte, ici présent, sait bien qu'avec une poignée de glands ou de noix nous en avons tous deux pour huit jours. Il est vrai que, si ma bonne fortune veut qu'on me donne la génisse, j'y cours avec la cordelette, je veux dire, que je mange ce que l'on me donne et que je prends le temps comme il vient. Mais quiconque voudra dire que je suis un gourmand, et que je ne suis pas propre, peut être assuré qu'il se trompe. J'en dirais bien davantage, si je ne respectais les barbes honorables qui sont ici à table. — Il est certain, dit don Quichotte, que la tempérance et la propreté avec lesquelles Sancho mange, mériteraient d'être gravées sur des tables de bronze, pour être en mémoire éternelle dans les siècles futurs. A la vérité, quand il a faim, on le croirait un peu glouton, parce qu'il avale de gros morceaux et qu'il mâche des deux côtés; mais la propreté l'accompagne toujours, et, pendant qu'il a été gouverneur, il a appris à manger délicatement, si bien qu'il mange les grains de raisin et ceux de grenade avec une fourchette. — Comment, dit don Antonio, Sancho a été gouverneur ? — Oui, répondit Sancho,

¹ Au chapitre XII du *Don Quichotte* d'Avellaneda, il est dit que don Carlos offrit à Sancho deux douzaines de boulettes et six pelottes de blanc-manger, et que n'ayant pu tout avaler d'une fois, il mit le reste dans son sein pour le déjeuner du lendemain.

d'une île qu'on appelle Barataria. Je l'ai gouvernée pendant dix jours à faire plaisir, et, pendant ces dix jours, j'ai perdu le repos et le sommeil, et j'ai appris à mépriser tous les gouvernements. En sortant de cette île je suis tombé dans une fosse, où je me croyais mort, et d'où je ne suis sorti que par miracle.» Don Quichotte alors se mit à raconter par le menu toute l'histoire du gouvernement de Sancho, ce qui fit grand plaisir aux auditeurs.

Le repas fini, don Antonio prit don Quichotte par la main et le conduisit dans une autre chambre, dans laquelle il n'y avait d'autre ornement qu'une table qui paraissait de jaspe, soutenue par un pied de même matière, et sur laquelle était posée une tête, à la manière des bustes d'empereurs romains, qui paraissait être de bronze. Don Antonio parcourut cette chambre avec don Quichotte, faisant le tour de la table plusieurs fois, puis il lui dit :

« Maintenant, seigneur, que je suis sûr que personne ne nous écoute, et que la porte est fermée, je veux vous apprendre une des plus rares aventures, ou plutôt une nouveauté des plus extraordinaires, sous la condition que Votre Grâce tiendra cette confidence ensevelie dans le plus profond secret.

— Je vous le jure, répond don Quichotte, et, pour plus de sûreté, je mettrai une dalle de pierre par-dessus. Sachez, seigneur don Antonio (il avait déjà appris son nom), que vous parlez à un homme qui a des yeux pour voir, et point de langue pour parler. Ainsi, vous pouvez m'ouvrir votre cœur en toute sûreté, et compter que votre secret est enseveli dans les abîmes du silence.

— D'après cette promesse, répond don Antonio, je vais vous dire et vous montrer des choses qui vous raviront en admiration, et je soulagerai la peine que j'éprouve à n'avoir personne à qui confier des secrets qu'on ne peut pas révéler à tout le monde. »

Don Quichotte attendait avec impatience, et ne savait à quoi devaient aboutir tous ces préambules. Don Antonio lui prend alors la main, lui fait toucher la tête de bronze, la table, son pied, et lui dit : « Cette tête que vous voyez a été fabriquée par un des plus grands enchanteurs du monde, Polonais de nation,

à ce que je crois, et disciple du fameux Escotillo¹, dont on raconte tant de merveilles. Cet enchanteur a demeuré chez moi, et pour mille écus m'a fait cette tête, qui a la propriété de répondre à toutes les questions qu'on lui fait. Il observa les astres, les rums du vent, traça les caractères, écrivit les points géomantiques, en un mot, il sut donner à son ouvrage une perfection que vous pourrez admirer demain, car le vendredi elle est muette, et nous ne pourrions rien en tirer aujourd'hui. Ainsi, d'ici là, vous réfléchirez aux questions que vous voulez lui faire : je sais, par expérience, qu'elle dit toujours la vérité. »

Don Quichotte, émerveillé des rares qualités que don Antonio donnait à cette tête, avait bien de la peine à le croire. Cependant, comme il n'y avait que si peu de temps à attendre pour en faire l'expérience, il se contenta de le remercier de lui avoir découvert un si grand secret. Ils sortirent de la chambre, don Antonio ferma la porte à la clef, puis ils retournèrent dans la salle où étaient les autres cavaliers. Pendant ce temps-là, Sancho leur avait raconté les diverses aventures de son maître.

Cette soirée, ils menèrent promener par la ville don Quichotte sans armes : ils lui mirent sur ses épaules un manteau² de drap fauve, capable, par ce temps-là, de faire suer la glace même; et on recommanda aux domestiques d'entretenir Sancho de manière qu'il ne sortit point de la maison. Don Quichotte était monté, non sur Rossinante, mais sur un grand mulet au pas grave et mesuré. On avait cousu sur le manteau, sans qu'il s'en aperçût, un parchemin sur lequel était écrit en grosses lettres : *Voilà don Quichotte de la Manche*. Chaque passant qui jetait les yeux sur cet écrit ne manquait pas de répéter tout haut : « Voilà don Quichotte de la Manche, » de

¹ Natif de Parme, et qui vivait en Flandre du temps d'Alexandre Farnèse. Il s'adonna aux mathématiques et surtout à l'astrologie judiciaire, ce qui le fit passer pour sorcier. On raconte entre autres qu'il s'amusait souvent à inviter des amis à dîner : lorsqu'ils arrivaient, ils ne trouvaient dans la cuisine aucuns préparatifs, pas le moindre feu, ni aucun comestible. Cependant, quand ils se mettaient à table, elle se trouvait inopinément couverte des mets les plus délicieux, apportés par enchantement. « Ceci, disait-il, vient de la cuisine du roi de France; cela, de celle du roi d'Espagne, etc. »

² Un *bolandran*. Le bolandran, ou balandras, était une espèce de grosse casaque ou manteau, que l'on mettait par-dessus ses vêtements pour se garantir de la pluie.



sorte que don Quichotte s'étonnait de voir que tout le monde le connût et le nommât. « Il faut avouer, dit-il à don Antonio, qui marchait à côté de lui, que la chevalerie errante a de grandes prérogatives, puisque celui qui la professe est connu, fameux même chez toutes les nations. Voyez, seigneur, jusqu'aux petits enfants, tout le monde me connaît sans m'avoir jamais vu. — Vous avez bien raison, seigneur, répond don Antonio; de même que le feu ne peut être caché ni renfermé, de même la vertu ne saurait rester inconnue, et celle qui s'acquiert dans la profession des armées, brille et s'élève au-dessus de toutes les autres. »

Or, pendant que don Quichotte cheminait ainsi, tout fier de lui-même, un Castillan, qui lut l'écriteau, se mit à dire :

« Au diable soit le don Quichotte de la Manche ! Comment est-il possible que tu sois encore en vie après tous les coups de bâton que tu as reçus ? Tu es un fou, et, si encore tu étais le seul, il y aurait moins de mal ; mais ta folie est contagieuse, et tu as la vertu de rendre fous tous ceux qui communiquent avec toi ; je n'en veux pour preuve que ceux qui t'accompagnent. Va-t'en, fou, retourne dans ta maison ; soigne ton bien, ta femme, tes enfants et laisse là toutes ces balivernes qui te brouillent la cervelle et te troublent l'esprit.

— Frère, dit don Antonio, passez votre chemin, et ne donnez pas de conseils à ceux qui ne vous en demandent point : le seigneur don Quichotte de la Manche est parfaitement sage, et nous, qui l'accompagnons, ne sommes point fous. On doit honorer la vertu partout où on la rencontre ; allez à la male heure et ne vous mêlez plus de ce qui ne vous regarde pas.

— Par Dieu, vous avez raison, répond le Castillan ; donner des conseils à ce bonhomme, c'est régimber contre l'aiguillon. Malgré cela, c'est vraiment dommage que le bon esprit, qu'on dit qu'il montre en toutes choses, s'évanouisse quand il est question de chevalerie errante. Que la male heure dont vous parliez retombe sur moi et sur tous mes descendants, si, quand je vivrais autant que Mathusalem, je donne des conseils à quelqu'un, quand même il m'en demanderait. »

Là-dessus il s'éloigna, et les autres poursuivirent leur chemin. Mais la foule du peuple et des enfants qui lisaient l'écriteau

devint si grande que don Antonto fut contraint de le faire ôter, prétextant toute autre chose.

La nuit vint ; on retourna à la maison, où il se trouva une grande assemblée de dames, parce que l'épouse de don Antonio, qui était une des premières de la ville, belle, sage et d'humeur gaie, avait invité plusieurs de ses amies pour honorer son hôte, et s'amuser en même temps de ses folies inouïes. Le souper fut splendide, et le bal ¹ commença à dix heures de la nuit. Parmi les dames, il y en avait deux surtout d'humeur extrêmement facétieuse, quoique honnêtes, et accoutumées à se permettre des plaisanteries sans conséquence. Elles s'emparèrent de don Quichotte et le firent tant danser, que le malheureux n'en pouvait plus. C'était la chose la plus plaisante de voir cette figure longue, maigre, tendue, efflanquée, ce teint basané, cet habit étroit, cette allure lourde et sans grâces. Elles lui faisaient des mines et le cajolaient à l'envi l'une de l'autre, et lui semblait les dédaigner. Enfin, pressé par leurs agaceries, il s'écria : « *Fugite, partes adversæ* ² ; laissez-moi en repos, déshonnêtes pensées. Vous êtes mal venues, mesdames, avec vos desirs ; celle qui règne sur les miens, l'incomparable Dulcinée du Toboso, ne permet pas à d'autres que les siens de me vaincre et de me subjuguier. » En même temps il s'assit au milieu de la salle, tout moulu d'un si violent exercice.

Don Antonio ordonna qu'on le portât dans son lit, et le premier qui se présenta pour l'aider fut Sancho. « Par Dieu, monsieur notre maître, dit-il, vous avez donc dansé ? Croyez-vous que tous les braves soient des danseurs, et tous les chevaliers errants des baladins ? Si vous le pensez, vous vous abusez fort : il y en a tel qui préfère attaquer un géant que faire une cabriolet. S'il était question de sauter, en se frappant le derrière avec ses talons ³, je pourrais vous suppléer, car je le fais comme un gerfault ⁴, mais danser terre à terre, je n'y en-

¹ *El sarao*.

² Formule d'exorcisme dont se servait l'Eglise, et qui avait passé dans le langage commun.

³ En espagnol un seul verbe, *zapatear*.

⁴ Cette expression, que l'on a déjà trouvée plusieurs fois, signifie : dans la perfection, parfaitement bien.

tends rien. » Tous les gens du bal se mirent à rire du discours de Sancho. Il emporta son maître dans sa chambre, le mit au lit et le couvrit beaucoup, afin de lui faire suer les fraîcheurs prises au bal.

Le jour suivant, don Antonio voulut faire l'expérience de la tête enchantée. Il alla s'enfermer dans la chambre où elle était avec don Quichotte, Sancho, deux amis, et les deux dames qui lassèrent si bien don Quichotte, et qui avaient couché au logis avec la femme de don Antonio. Il apprit à tout le monde les propriétés de cette tête, recommanda le secret, dit que c'était là le premier jour convenable pour en faire l'épreuve, et qu'excepté les deux amis ci-présents, personne ne connaissait le mystère¹ de cet enchantement, et certes, s'ils n'en eussent pas été instruits, ils n'auraient pas été moins surpris que les autres, tant l'artifice était parfait.

Le premier qui interrogea la tête fut don Antonio lui-même, qui lui dit à voix basse, mais de manière à être entendu : « Dis-moi, tête, par la vertu dont tu es douée, à quoi pensé-je maintenant?—Je ne sais point lire dans la pensée », répondit la tête sans remuer les lèvres, d'une voix claire et distincte, qui fut entendue de tout le monde. Tous restèrent interdits, voyant que, dans la chambre, ni autour de la table il n'y avait personne qui pût répondre pour la tête.

« Combien sommes-nous ici? demanda ensuite don Antonio. — Toi, ta femme, deux amis, deux amies de ta femme, un chevalier fameux appelé don Quichotte de la Manche, et son écuyer Sancho Pança. » Tous s'émerveillent de nouveau, et tel sent dresser ses chevaux. « O tête sage, tête parlante, tête répondante, tête admirable, ceci me suffit, dit don Antonio en s'éloignant, pour juger que je n'ai pas été trompé par celui qui t'a faite. Qu'un autre s'approche et demande ce qu'il voudra. »

Comme les femmes sont impatientes et curieuses, ce fut une des deux amies de la maîtresse qui l'interrogea : « Dis-moi, tête, lui demanda-t-elle, que dois-je faire pour être toujours belle? — Être toujours honnête. — Il suffit, je suis satisfaite. » L'autre amie s'approche : « Je voudrais savoir, dit-elle, si je suis aimée de mon mari. — Observe

¹ *El buisilis.*

comme il se conduit avec toi, tu le sauras. » La dame se retire : « En effet, dit-elle, les œuvres parlent d'elles-mêmes, ma demande était inutile. »

Un des amis de don Antonio demande : « Quisuis-je ? — Tu le sais. — Ce n'est pas là ce que je veux dire, me connais-tu ? — Fort bien, tu es don Pedro Noriz. — C'en est assez, cette réponse me prouve que tu sais tout. » L'autre ami demande : « Dis-moi, tête, quel désir a l'ainé de mes fils ? — Je t'ai déjà dit que je ne lisais pas dans la pensée, malgré cela je t'avertis que ton fils pense à te faire enterrer. — Tu as raison, je le vois de mes yeux, je le touche au bout du doigt, je n'en veux pas savoir davantage. » La femme de don Antonio dit : « Je ne sais que te demander, je voudrais seulement savoir si je jouirai longtemps de la compagnie de mon mari. — Oui, car sa tempérance et sa santé lui promettent de longues années de vie, laquelle est ordinairement abrégée par les excès. »

Don Quichotte s'approche à son tour. « Dis-moi, toi qui réponds si bien, fût-ce un songe, fût-ce une réalité ce que je vis dans la caverne de Montésinos ? Sancho se donnera-t-il réellement les coups de fouet demandés, et Dulcinée sera-t-elle désenchantée ? — Quant à la caverne de Montésinos, il y a beaucoup de choses à dire là-dessus ; ton écuyer Sancho se fustigera réellement, et Dulcinée sera désenchantée. Je ne veux pas en savoir davantage, pourvu que Dulcinée soit désenchantée. Je tiens pour assuré que toutes les aventures que je tiendrai me réussiront. »

Le dernier questionnant fut Sancho. « Dis-moi, tête, demandas-tu, aurais-je par hasard un autre gouvernement ? Sortirais-je de la chétive condition d'écuyer ? Reverrais-je ma femme et mes enfants ? — Tu seras gouverneur dans ta maison ; si tu y retournes, tu verras ta femme et tes enfants, et, cessant de servir, tu cesseras d'être écuyer. — Sur mon Dieu, c'est fort bien répondu, je l'avais déjà deviné ; le prophète Perogrullo¹ n'eût pas mieux dit. »

« Bête que tu es, dit don Quichotte, que veux-tu qu'on te

¹ On appelle en espagnol *perogrullada* ou *verdad de perogrullo* une chose que tout le monde sait. *Pero-Grullo* est le M. de la Palisse de l'Espagne.

réponde? Ne suffit-il pas que les réponses correspondent aux demandes? — Sans doute, monsieur, mais j'aurais bien voulu qu'elle en eût dit davantage. »

Ainsi finirent les demandes et les réponses, mais non l'étonnement des assistants, qui ne pouvaient se lasser d'admirer la tête enchantée, excepté les deux amis de don Antonio, qui en connaissaient l'artifice. Cid Hametabienvoulu le faire connaître ici, pour ne pas tenir en suspens le lecteur qui pourrait croire que cette tête cachait un mystère extraordinaire. Il dit donc que don Antonio, pour son plaisir et pour surprendre les ignorants, la fit fabriquer à l'instar d'une autre tête faite par un sculpteur. La table était de bois peint, et vernis en façon de jaspe, et le pied qui la soutenait, de la même matière, avec quatre serres d'aigle qui en sortaient pour plus de solidité. La tête, qui semblait celle d'un empereur romain, et qui paraissait de bronze, était entièrement creuse, comme aussi la table, sur laquelle elle était si bien enchassée qu'on n'apercevait aucune jointure : le pied de la table était creux de même, et répondait à une ouverture pratiquée au plafond de la chambre inférieure. Un tuyau de fer-blanc partait de la bouche et de l'oreille de la tête, traversait la table, le pied, le plafond sans que l'on pût l'apercevoir : dans la pièce inférieure se tenait celui qui devait répondre. Il mettait la bouche à ce tuyau qui, comme une sarbacane, renvoyait la voix de bas en haut, de haut en bas, en paroles articulées et distinctes, et de cette manière il était impossible de connaître l'artifice (1). Un neveu de don Antonio, garçon d'esprit, faisait les réponses : ayant appris par son oncle quels étaient ceux qui devaient entrer avec lui dans la chambre, il lui avait été facile de répondre à la première question. Quant aux autres il y satisfait par conjecture et fort à propos, comme on l'a vu, grâce à son esprit. Cid Hamet rapporte que l'exposition de cette merveille dura dix à douze

¹ La description de cette tête prouve que la *femme invisible* qui parut à Paris, la *poupée parlante*, et nombre d'autres figures du même genre ne sont point des inventions nouvelles. Le moyen employé était sans doute fort simple. Mais Albert Groot et Kircher firent bien davantage. Ce dernier avait entrepris de construire, pour la reine Christine, une figure isolée, remuant les yeux, la langue, les lèvres, et proférant, par un mécanisme intérieur et particulier, des mots articulés.

jours, mais que le bruit s'étant répandu par la ville qu'il possédait une tête enchantée, qui répondait à toutes les questions, il craignit que la nouvelle n'en parvint aux oreilles des inquisiteurs, et préférâtes en prévenir lui-même. Ils lui commandèrent de détruire cette machine, afin de ne pas scandaliser un vulgaire ignorant. Mais dans l'opinion de don Quichotte et de Sancho, la tête demeura toujours enchantée, parlante et répondante à leur satisfaction.

Cependant les principaux de la ville, pour complaire à don Antonio, fêter don Quichotte, et lui donner occasion de mettre au jour ses folies, résolurent de courir la bague sous six jours, ce qui néanmoins n'eut pas lieu pour les raisons que nous dirons bientôt.

En attendant il prit envie à don Quichotte de parcourir la ville à pied, de peur que, s'il allait à cheval, les enfants ne courussent après lui. Il sortit donc avec Sancho et deux domestiques que lui donna don Antonio. En passant dans une rue, il vit écrit sur la porte d'une maison : *Ici l'on imprime des livres*. Cette rencontre lui fit d'autant plus de plaisir qu'il n'avait jamais vu d'imprimerie, et qu'il ne savait pas comment on s'y prenait pour imprimer.

Il entra donc avec sa suite, et vit composer d'un côté, corriger d'un autre, tirer d'un autre, et généralement tout ce que l'on peut voir dans une grande imprimerie. Il s'approcha d'une casse, demanda au compositeur ce qu'il faisait, l'ouvrier lui en rendit compte ; il passa outre et fit la même question à un autre. « Seigneur, lui répondit-il en lui désignant un homme de bonne mine et d'un maintien grave, ce gentil-homme que voilà, a traduit un livre toscan en notre langue castillane, et je le compose pour qu'on l'imprime ensuite. — Et quel est le titre du livre ? — *La Bagatelle*, répondit l'auteur lui-même. — Et comment rend-on ce mot en castillan ? — C'est comme qui dirait *los Juguetes*¹ ; et, malgré le titre modeste de ce livre, il contient des choses bonnes et sérieuses². — Je sais un peu de toscan, dit don Quichotte, et je prends grand plaisir à chanter quelques stances de l'Arioste.

¹ *Juguete*, mot pour rire, plaisanterie, jouet d'enfants.

² Il existe un livre français, moral et satirique, sous ce titre.

Mais, excusez mes questions, c'est la curiosité qui les dicte et non l'intention de sonder votre esprit; vous avez sans doute rencontré souvent dans le texte le mot *pignata*? — Souvent. — Et comment le rendez-vous? — Comme on doit le faire, par *olla* ¹. — Corbleu, dit don Quichotte, que vous êtes avancé dans la langue toscane! et je parierais que vous rendez *piace* par *place* ², *pui* par *mas* ³, *su* par *arriba* ⁴, et *giu* par *abajo* ⁵. — Sans doute ce sont les mots correspondants ⁶. — J'oserais jurer, dit don Quichotte, que votre seigneurie n'est pas connue dans le monde, ennemi perpétuel des beaux esprits et des travaux estimables. Combien de talents sont perdus dans la société! que d'esprits enfouis! que de vertus méprisées! Mais, avec tout cela, il me semble que traduire d'une langue dans une autre, lorsque ce n'est point du grec ou du latin, les reines des langues, c'est ressembler à celui qui regarde à l'envers les tapis de Flandre; car quoique on y distingue encore les figures, elles sont pleines de fils qui les interceptent, et on ne peut les voir dans tout leur lustre. L'occupation de traduire d'une langue facile ne prouve ni plus d'esprit ni plus de style que copier sur un papier ce qui est écrit sur un autre ⁷. Je ne veux pas dire pour cela que le métier de traducteur ne soit pas estimable, car l'homme peut s'occuper de choses pires et d'un moindre rapport. Je mets, au reste, hors de cette catégorie deux fameux traducteurs, le docteur Cristobal de Figueroa, dans son *Pastor Fido* ⁸, et

¹ Marmite

² Il plait.

Plus.

⁴ Sur, dessus.

⁵ Dessous, en bas.

⁶ Ce passage est une critique des traducteurs espagnols du temps de Cervantès, qui ne s'occupaient qu'à rendre le mot par le mot, sans songer à transporter dans une langue le génie de l'autre, si la chose est possible, ou du moins le génie de l'auteur original.

⁷ Peu de personnes, sans doute, seront de l'avis de Cervantès : qui prouve trop ne prouve rien. Comme il est peu de gens qui possèdent un grand nombre de langues, il eût parlé plus juste, s'il eût dit que les traductions sont, pour les productions de l'esprit, ce qu'est le commerce pour l'échange des denrées. Le style à part, en raison de l'utilité, il n'eût pas autant méprisé le métier de traducteur. Cependant, surtout à l'égard des ouvrages littéraires, il est vrai de dire que la traduction est à l'original ce que gravure est au tableau.

⁸ Valence, 1609, in-8°. Figueroa était natif de Valladolid.

don Juan de Jauregui, dans son *Aminta*¹. Tous deux ont su faire mettre en doute où est la traduction, où est l'original. Mais, dites-moi, seigneur, imprimez-vous ce livre pour votre compte, ou l'avez vous vendu à quelque libraire ? — Je l'imprime pour mon compte, et je pense gagner mille ducats, pour le moins, avec la première édition, que je fais tirer à deux mille exemplaires, qui se vendront six réaux pièce en feuilles. — Oh ! que vous vous trouverez loin de compte ! dit don Quichotte. Vous ne connaissez donc pas les entrées et les sorties des imprimeurs, et les correspondances qu'ils ont entre eux ? Je vous promets que, quand vous vous verrez chargé de deux mille exemplaires, vous en serez écrasé au point de ne pouvoir vous remuer, surtout si le livre n'est pas piquant. — Eh quoi ! répond l'auteur, vous voudriez donc que j'abandonnasse mon privilège à un libraire, qui m'en donnerait trois maravedis, et croirait m'avoir bien payé ? Je n'imprime pas pour me faire une réputation, car je suis assez connu ; je cherche le profit, et, sans le profit, je ne donnerais pas une obole de la bonne renommée. — Dieu vous donne bonne réussite, dit don Quichotte, et il passa à une autre casse où il vit qu'on corrigeait les épreuves d'un livre intitulé *Lumières de l'Ame*². En le voyant : « Ce sont là, dit-il, les livres qu'il faut imprimer, quoiqu'il y en ait déjà, car les pécheurs sont en grand nombre, et il est besoin de beaucoup de lumières pour éclairer tant d'aveugles. » Passant plus loin, il vit qu'on en corrigeait un autre, intitulé : *La seconde partie de l'ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche*, composée par un tel, de Tordesillas. « Je connais déjà ce livre, dit-il, et, en vérité, sur ma conscience, je croyais qu'on avait brûlé et réduit en cendre cet impertinent ouvrage... Mais la Saint-Martin viendra pour lui comme pour tout cochon. Les histoires feintes sont d'autant meilleures et délectables, qu'elles se rapprochent davantage de la vérité, et les véritables, d'au-

¹ Séville, 1618. Jauregui était natif de Séville, et ne fut pas moins bon peintre que poète.

² *Luz del Alma cristiana contra la ceguedad é ignorancia, por Fr. Felipe de Meneses*, Salamanque, 1556, in-4°. Cet auteur était de Trujillo, de l'ordre de Saint-Dominique, et professeur à Alcalá.

tant plus parfaites qu'elles sont plus véritables. » En disant ces mots, il sortit de l'imprimerie tout en colère. Ce même jour don Antonio résolut de le mener voir les galères qui étaient sur la plage, ce dont Sancho fut très joyeux, parce qu'il ne les avait jamais vues. Don Antonio fit avertir le commandant des galères qu'il lui mènerait le soir son hôte, le fameux don Quichotte de la Manche qu'il connaissait déjà de réputation, lui et ses voisins. Vous verrez dans le chapitre suivant ce qu'il en arriva.

CHAPITRE LXIII.

DU MAUVAIS RÉSULTAT QU'EUT POUR SANCHE PANÇA LA VISITE AUX GALÈRES, ET DE LA NOUVELLE AVENTURE DE LA BELLE MORISQUE.

Don Quichotte se perdait en raisonnements sur la réponse de la tête enchantée, et aucun frappait au but. Il ne s'attachait qu'à la promesse qui lui avait été faite du désenchantement de Dulcinée ; il allait, venait et se réjouissait intérieurement, espérant bientôt voir l'accomplissement de ses desirs. Quant à Sancho, quoiqu'il eût de l'aversion pour être gouverneur, il eût été bien aise de commander et d'être obéi encore une fois, tant le gouvernement a de charmes, lors même que ce n'est qu'un jeu. Enfin, ce soir-là même, don Antonio, ses deux amis, don Quichotte et Sancho se rendirent aux galères. Le commandant était averti, comme nous l'avons dit, de la venue des deux derniers ; aussi, à peine la compagnie fut-elle sur la marine, que toutes les galères abattirent leurs tentes et sonnèrent les hautbois. On jeta l'esquit à l'eau ; il était couvert de riches tapis et de carreaux de velours cramoisi. Aussitôt que don Quichotte eut mis le pied dedans, le canon de la capitane et des autres galères se fit entendre, et toute la chiourme le salua, comme c'est l'usage quand un personnage distingué se présente ; l'acclamation ¹

¹ *Hu, hu, ha.*

fut unanime. Le commandant ¹, un des principaux gentils-homme de Valence, embrassa don Quichotte, et lui donna la main, en disant : « Ce jour, seigneur, doit être marqué d'une pierre blanche ², comme un des plus beaux de ma vie, puisque j'ai le bonheur de voir le fameux don Quichotte de la Manche, qui renferme en lui seul toute la quintessence de la chevalerie. » Don Quichotte lui répondit non moins civilement ravi de se voir traité en prince. On s'avança vers la poupe qui était fort ornée, et l'on s'assit sur les bancs. Le comite monta sur la coursie, et donna le signal pour que tous les forçats se déshabillassent, ce qui fut fait en un instant. Sancho resta fort étonné d'apercevoir tant de gens tout nus, et surtout de les voir tendre les voiles avec une telle vitesse, qu'on eût dit que tous les diables s'en mêlaient ; mais tout cela n'était rien auprès de ce qui lui arriva.

Il était assis sur l'estanterol près de l'hespallier ³ du côté droit, qui, instruit de ce qu'il devait faire, le saisit à bras-le-corps, et l'enleva ; toute la chiourme était sur pied, attentive au signal. L'hespallier passe Sancho à son voisin, celui-ci à un autre, il court ainsi de main en main, de banc en banc, fait le tour de la galère et est reposé sur la poupe à l'endroit où on l'avait pris, le tout avec une telle promptitude qu'il en est tout ébloui, et croit que ce sont les démons eux-mêmes qui l'emportent ainsi. Il était tout moulu ; suant à grosses gouttes, et ne pouvant comprendre ce qui venait de lui arriver.

Don Quichotte, voyant Sancho voltiger ainsi, demande au commandant si c'est là le cérémonial dont on use envers ceux qui visitent les galères pour la première fois ; ajoutant que s'il en était ainsi, comme il n'a pas envie d'être marin, il ne veut pas faire un semblable exercice. « Je jure Dieu, dit-il, que si quelqu'un ose mettre la main sur moi pour me faire

¹ On appelait proprement *cuatralvo*, le commandant de quatre galères. Celui dont parle Cervantès était, nous dit Pellicer, don Lou's Coloma, comte d'Elda, qui eut part à l'expulsion des Maures.

² *Albo dies notanda lapillo.*

³ *Espalder*, les deux premiers rameurs à la droite et à la gauche de la poupe, ainsi nommés parce qu'ils figuraient comme les *épaulés* des autres rameurs.

ainsi danser, je lui arrache l'âme du corps. » En disant ces mots, il se lève et saisit son épée. Au même instant on abat les voiles, et on laisse tomber l'antenne avec un bruit formidable. Sancho croit que le ciel se détache de ses gonds et lui tombe sur la tête ; plein de frayeur, il la baisse et la cache entre ses jambes. Il n'eut pas peur tout seul ; don Quichotte aussi se troubla, pâlit et serra les épaules. On releva l'antenne avec autant de bruit, et le tout sans que l'équipage préférât un seul mot. Le comite fit signal de lever l'ancre, et, sautant en même temps sur la coursie, se mit avec le nerf de bœuf à étriller les épaules des forçats. Aussitôt on entra en mer.

Quand Sancho vit se mouvoir tant de pieds colorés, car il prenait les rames pour des pieds : « Voilà, dit-il en lui-même, des choses vraiment enchantées, et non celles que vante tant mon maître. Mais qu'ont donc fait ces malheureux pour être ainsi fouettés ? et comment un homme seul, qui s'en va sifflant, est-il assez hardi pour fustiger tant de monde ? Sans doute, c'est ici l'enfer, ou tout au moins le purgatoire. » Don Quichotte, remarquant l'attention avec laquelle Sancho considérait tout ce qu'il voyait, lui dit : « Ami, avec quelle facilité tu pourrais à peu de frais te dépouiller comme les autres, te mettre au rang des rameurs, et opérer ainsi le désenchantement de Dulcinée ! Parmi les tourments qu'endurent ces misérables, tu n'aurais pas senti la douleur, et peut-être eut-il pu se faire que le sage Merlin t'eut compté chaque coup pour dix, comme étant donné de bonne main. »

Le commandant voulait demander quels étaient ces coups de fouet et ce désenchantement de Dulcinée ; mais le pilote l'interrompit pour lui dire que, de la tour de Montjouich, on signalait un bateau à rames venant de l'Ouest. Il sauta sur la coursie et s'écria : « Allons, enfants, voici sans doute un brigantin des corsaires d'Alger que la sentinelle nous signale ; qu'il ne nous échappe pas. » Les trois autres galères s'approchèrent de la capitane pour savoir ce qu'il y avait à faire. Le commandant ordonna que deux d'entre elles s'avancassent en pleine mer, tandis que lui raserait les côtes, avec l'autre galère afin que le bâtiment ne pût s'échapper. Les forçats se

mirent à ramer avec tant d'impétuosité que les galères semblaient voler; celles qui entrèrent en mer découvrirent au bout de deux milles un bateau qui pouvait avoir quatorze à quinze bancs de rameurs; quand le brigantin aperçut les galères, il se mit à fuir, espérant échapper par sa légèreté; mais il tombait mal, car la capitane était une des voiles les plus légères que l'on pût rencontrer; l'ennemi vit alors qu'il ne pouvait éviter sa perte, aussitôt le patron ordonna qu'on abandonnât la rame pour ne pas irriter le commandant des galères; mais le sort en ordonna autrement. La capitane était si proche que ceux du brigantin pouvaient entendre qu'on les sommait de se rendre; deux Turcs, pris de vin¹ de quatorze que portait leur bateau, lâchèrent leurs escopettes, et tuèrent deux soldats espagnols sur la rambade. Ce que voyant le commandant, il jura qu'il en coûterait la vie à tous les ennemis.

Il attaque avec fureur le brigantin, qui s'échappe sous les rames, mais la galère lui coupe le chemin. Se voyant perdus, les ennemis veulent fuir pendant que la galère vire de bord, et font force de rames, mais leur diligence ne peut les soustraire à la punition de leur témérité. Le capitane les atteint à un demi-mille, leur jette dessus les rames et les capture tous en vie.

Les quatre galères se rassemblent et reviennent avec leur prise sur la côte, qui était couverte d'un nombre infini de spectateurs, curieux de voir le brigantin. Le commandant jeta l'ancre, et, apprenant que le vice-roi de la ville² était sur le rivage, il lui envoya l'esquif, et commanda en même temps d'amener l'antenne pour y pendre le patron du brigantin, et les autres Turcs qui pouvaient être au nombre de trente-six, tous dispos et bons tireurs. Le commandant demanda le patron ennemi. C'est, lui répondit en castillan un des prisonniers qui paraissait un renégat espagnol, ce jeune homme que vous voyez; il lui montrait un des plus beaux garçons que l'on puisse voir, âgé d'environ vingt ans. Le

¹ *Dos Toraquis.*

² Don Francisco Hurtado de Mendoza, marquis d'Almazan, guerrier d'une grande valeur.

commandant l'appela : « Dis-moi, chien mal conseillé, qui t'a porté à tuer deux de mes soldats, lorsque tu voyais que tu ne pouvais t'échapper ? Est-ce là le respect qu'on doit aux capitaines, et ne sais-tu pas que la témérité n'est pas de la valeur ? Les espérances douteuses peuvent nous rendre hardis mais non téméraires. »

Le patron allait répondre, mais il n'eut pas le temps, parce que déjà le vice-roi entra dans la galère avec ses gens et quelques autres personnes. « Avez-vous fait bonne prise ? dit-il au commandant. — Si bonne, que Votre Excellence les verra tout à l'heure pendre à cette antenne. — Et pourquoi ? — Parce que, contre toute coutume et toute loi de guerre, ils m'ont tué deux de mes meilleurs soldats, et j'ai juré de les faire pendre tous, et surtout ce jeune homme qui est le patron du brigantin », dit-il en lui montrant le patient qui avait déjà les mains liées, la corde au cou, et n'attendait que la mort.

Le vice-roi jette les yeux sur lui, et, le voyant si beau, si bien fait et si humble, conçoit le désir de le sauver, car la beauté du jeune homme lui tient lieu de lettre de recommandation. — Patron, lui dit-il, es-tu Turc de nation, Maure ou renégat ? — Ni l'un ni l'autre, répond le jeune homme en castillan. — Et qui es-tu donc ? — Femme et chrétienne. — Femme chrétienne ? dans ce costume, dans cette rencontre ? c'est une chose plus surprenante qu'aisée à croire. — Seigneurs, dit la jeune personne, suspendez un moment l'arrêt de ma mort, votre vengeance n'y perdra guère, et je vous conterai l'histoire de ma vie. »

Quel cœur de bronze ne se fût attendri à ces paroles, ou du moins n'eût voulu entendre le récit de cette malheureuse créature ? Cependant, le commandant, toujours irrité, lui dit qu'elle pouvait raconter ce qu'elle voudrait, mais qu'elle n'espérât pas obtenir le pardon de sa faute.

« Seigneurs, dit-elle, je suis fille de parents maures, de cette nation plus malheureuse que prudente, sur laquelle depuis peu le ciel a versé une mer de disgrâces. Pendant ses malheurs, deux de mes oncles m'ont emmenée en Berberie, sans qu'il me servit à rien de dire que j'étais chrétienne,

comme, en effet, je le suis, et non de celles qui font semblant de l'être, mais du fond du cœur et bonne catholique. Ceux qui étaient chargés de notre misérable bannissement furent sourds à cette vérité, mes oncles même refusèrent d'y croire, persuadés que c'était un mensonge de ma part pour rester dans le lieu de ma naissance, si bien que, par force, je fus obligée de les suivre. Ma mère et mon père étaient chrétiens, gens sages et prudents. Avec le lait je suçai la foi catholique, je fus élevée dans les bonnes mœurs, de sorte que rien en moi ne pouvait faire paraître que je fusse Maure. Ma beauté, si j'en ai quelqu'une, crût à l'ombre de ces vertus, car je les regarde comme telles, et, malgré que je vécusse très retirée, je ne l'étais pourtant point tellement qu'un jeune chevalier ne m'aperçût. Il se nommait don Gaspar Grégorio¹, fils aîné d'un homme de distinction, qui demeurait à côté de nous. Il serait trop long de vous raconter comme il me vit, comment nous nous parlâmes, comme il s'éprit de moi, comme je l'aimai. Le fatal cordon qui me menace ne m'en donne pas le temps. Je vous dirai seulement que don Grégorio voulut nous suivre dans notre bannissement. Il se mêla parmi les Maures dont il savait bien la langue, et, dans le voyage, se fit ami des deux oncles qui m'emmenaient ; car mon père, homme prévoyant et sage, aussitôt qu'il avait eu avis de notre bannissement, était parti pour aller chercher dans les pays étrangers un asile pour nous. Or, il avait enterré dans un endroit, dont moi seule ai connaissance, beaucoup de perles et de pierres de grande valeur, ainsi que des crouzades et doublons, et il me manda de n'y point toucher si j'étais obligée de partir avant son retour. J'obéis, et, comme je vous l'ai dit, nous passâmes en Berberie avec mes oncles et d'autres parents. L'endroit où nous nous arrêtâmes fut Alger, et ce fut un enfer pour nous. Le roi entendit parler de ma beauté et bientôt de mes richesses. Il me fit venir devant lui, me demanda de quel endroit d'Espagne j'étais, et quel trésor j'apportais. Je lui nommai le lieu de ma nais-

¹ Ce même don Grégorio est appelé don Gaspar dans un des précédents chapitres. Ricoté, à la fin du chapitre LIV, l'avait appelé don Pedro. On lui donne le nom de don Grégorio dans le chapitre LXV.

sance, et lui dis que, quant à mon trésor, je l'y avais enterré, mais qu'il me serait facile de le savoir pourvu que j'allasse moi-même le chercher. Ce que j'en disais était pour exciter sa cupidité, et fermer ses yeux sur ma beauté. En ce moment, on vint lui dire qu'il était venu avec moi un des plus beaux jeunes hommes que l'on pût rencontrer. Je devinai tout de suite qu'on voulait parler de don Grégorio, dont la beauté est en effet peu commune, et je me troublai, pensant au danger que courait ce jeune homme; car les barbares turcs sont plus curieux d'un beau garçon que de la plus belle femme du monde. Le roi commanda qu'on le fit venir, et me demanda si ce qu'on disait de lui était vrai. Oui, sans doute, il est beau, répondis-je, comme inspirée du ciel, mais ce n'est point un garçon, c'est une fille comme moi; je vous supplie de me permettre d'aller lui remettre ses habits, afin qu'elle paraisse avec moins de honte et plus d'éclat devant vous. Il y consentit et me dit que, le jour suivant, nous aviserions à ce que je retournasse en Espagne pour aller chercher mon trésor. J'allai trouver don Gaspar, je l'avertis du danger qu'il courait s'il se présentait en homme, je l'habillai en femme maure, et, le soir, je le présentai au roi, qui fut saisi d'admiration en le voyant, et résolut de le garder pour en faire présent au Grand-Seigneur. Pour éviter la tentation et le danger qu'il pouvait y avoir à la mettre dans le sérail de ses femmes, il l'envoya chez une des premières femmes maures pour y être gardé et servi jusqu'à son départ. Je laisse à ceux qui connaissent les tourments de l'absence, à juger de la douleur que nous causa notre séparation. Le roi ordonna que je fusse reconduite en Espagne dans ce brigantin, accompagnée des deux Turcs qui ont tué vos soldats; ce renégat espagnol que vous voyez est aussi venu avec moi. Je sais qu'il est bon chrétien dans le cœur, et qu'il aime mieux rester en Espagne que retourner en Berberie: quant aux rameurs du brigantin ils sont Maures et Turcs. Pour les deux Turcs, ces hommes avarés et insolents n'ont pas voulu obéir aux ordres qu'on leur avait donnés de nous débarquer à la première côte d'Espagne, en habits de chrétiens dont nous nous étions pourvus. Ils ont préféré parcourir cette côte pour

essayer d'y faire quelque prise, craignant que, par quelque accident imprévu, nous ne fissions découvrir le brigantin, dont les galères espagnoles eussent pu se rendre maîtresses, ce qui précisément leur est arrivé. Nous sommes abordés cette nuit sans nous douter du danger, et vous nous avez découverts ; en un mot, don Grégorio, habillé en femme, est resté chez une femme au milieu des périls de toute espèce, et moi, je me trouve ici les mains liées, n'attendant que la fin d'une vie qui m'est odieuse. Telle est, seigneurs, ma déplorable histoire. La seule grâce que je vous demande est de me laisser mourir chrétienne, je ne suis ni coupable, ni responsable de la faute qu'ont commise ceux de ma nation. »

Elle se tut et ses larmes attendrirent tout le monde. Le vice-roi, ému de compassion, s'approcha d'elle et lui délia les mains. Tout le temps qu'elle avait parlé, un vieux pèlerin, qui était entré dans la galère avec le vice-roi, avait tenu ses yeux fixés sur elle. A peine eut-elle fini qu'il tomba à ses pieds, et, l'embrassant étroitement, il lui dit, au travers de mille sanglots : « Malheureuse Anne Félix, ô ma fille, je suis ton père Ricote qui me disposais à t'aller chercher ; car tu es mon âme, je ne saurais vivre sans toi. » A ces mots, Sancho ouvre les yeux, lève la tête que sa promenade forcée sur la galère lui avait fait baisser, fixe le pèlerin, et reconnaît ce même Ricote qu'il rencontra le jour de la sortie de l'île, et sa misérable fille qui, depuis qu'elle avait les bras libres, tenait son père embrassé, mêlant ses larmes aux siennes. « Oui, seigneurs, disait Ricote au commandant et au vice-roi, cette infortunée est ma fille, plus à plaindre par ses malheurs que par son nom. Elle s'appelle Anne Félix, et son nom de famille est Ricote : ses richesses égalent sa beauté. J'étais sorti de mon pays pour aller chercher une retraite à l'étranger. En ayant trouvé une en Allemagne, je suis rentré dans ma patrie sous cet habit de pèlerin, en compagnie de quelques Allemands, pour découvrir ma fille et déterrer beaucoup de richesses que j'avais cachées. Je n'ai point trouvé ma fille, mais bien mon trésor, que j'emporte, et, dans ce moment, par l'étrange rencontre dont vous êtes témoin, je revois cette fille malheureuse, cet autre trésor qui m'enrichit bien davan-

tage. Si ses larmes, les miennes et la preuve de notre innocence peuvent vous fléchir, ouvrez la porte à la miséricorde, usez-en envers ceux qui n'eurent jamais l'intention de vous offenser, et qui n'ont pris aucune part aux desseins de leurs compatriotes que vous avez si justement bannis. — Oui, dit Sancho, je reconnais Ricote, je sais qu'Anne Félix, ici présente, est sa fille; quant à ses allées et venues, ses bonnes ou mauvaises intentions, je ne m'en mêle point. »

Tous les spectateurs étaient émerveillés de ces rencontres surprenantes; et le commandant, attendri, dit à la jeune fille : « Vos larmes l'emportent, belle Anne Félix, je ne tiendrai pas mon serment; soyez heureuse et jouissez des jours que le ciel vous réserve, que ceux-là seuls qui ont eu l'insolence de commettre la faute en portent la punition; en même temps, il ordonna qu'on pendit aux antennes les deux Turcs qui avaient tué ses soldats, mais le vice-roi demanda leur grâce, observant qu'il y avait dans leur action plus de folie que de témérité. Le commandant se rendit, car le désir de la vengeance s'éteint avec la colère. Ensuite on s'occupa des moyens de retirer don Grégorio de la position dangereuse dans laquelle il se trouvait. Ricote offrit pour y parvenir plus de deux mille ducats qu'il avait en perles et en pierreries. De tous les avis, le meilleur fut celui du renégat, dont nous avons parlé, qui offrit de retourner à Alger dans une petite barque à six bancs, avec des rameurs chrétiens. Lui seul, en effet, savait où et comment il pouvait débarquer, et connaissait la maison qu'habitait don Grégorio; le commandant et le vice-roi avaient d'abord peine à se fier au renégat, et à mettre entre ses mains des rameurs chrétiens; mais Anne Félix assura que l'on pouvait avoir confiance en lui, et Ricote s'engagea à payer la rançon des chrétiens s'ils étaient pris. Cependant, le vice-roi regagna le rivage, suivi de don Antonio Moréno, qui emmena chez lui la Morisque et son père. Le vice-roi lui recommanda de les bien traiter, et leur offrir tout ce qui dépendait de lui, tant la beauté d'Anne Félix lui avait inspiré d'intérêt et de bienveillance.

CHAPITRE LXIV

DE L'AVENTURE LA PLUS DÉSAGRÉABLE QUI FUT ENCORE ARRIVÉE
À DON QUICHOTTE.

L'histoire rapporte que l'épouse de don Antonio Moréno accueillit Anne Félix avec beaucoup de joie ; elle lui fit mille amitiés, aussi satisfaite de sa sagesse que de sa beauté : tous les honnêtes gens de la ville vinrent aussi la visiter et lui tenir compagnie. Quant à don Quichotte, il dit à don Antonio que le parti que l'on avait pris, pour rendre à don Grégorio la liberté, ne lui plaisait nullement, qu'il offrait plus de dangers que d'espoir de réussite, qu'il vaudrait beaucoup mieux qu'on le conduisit lui-même en Berberie avec ses armes et son cheval, et qu'il se faisait fort de délivrer don Grégorio, comme don Gayferos avait délivré sa femme Mélisandre. « Prenez garde, dit Sancho ; ce fut en terre ferme que don Gayferos enleva sa femme ; mais ici, quand nous aurons délivré don Grégorio, comment le ramènerons-nous en Espagne, puisque la mer est au milieu ? — Il y a remède à tout, répondit don Quichotte, excepté à la mort ; laissant notre barque sur le rivage, nous pourrions nous y embarquer malgré tout le monde. — Vous nous le donnez bien facile, dit Sancho, mais du dit au fait il y a grand trait : moi je me fie au renégat, qui me paraît homme de bien et d'un bon caractère. » Là-dessus don Antonio dit que, si le renégat ne réussissait pas, on aurait recours à don Quichotte.

Au bout de deux jours le renégat partit, accompagné de braves gens, dans une légère barque à six rames par banc, et deux jours après les galères prirent la route du Levant, le commandant ayant prié le vice-roi de l'instruire de la suite des aventures d'Anne Félix et de la délivrance de don Grégorio.

Un matin que don Quichotte se promenait sur la plage, armé de pied en cap (« car, disait-il souvent, les armes sont ma parure et le combat mon repos », aussi ne le voyait-on

jamais sans elles), un matin, dis-je, il vit venir à lui un chevalier armé de même¹, et qui portait peinte sur son écu une lune resplendissante. Ce chevalier, s'étant approché, s'écria : « Vaillant don Quichotte de la Manche, illustre et non jamais assez loué chevalier, je suis le chevalier de la Blanche Lune, dont peut-être les hauts faits sont parvenus jusqu'à toi : je viens éprouver la force de ton bras, je viens me mesurer avec toi, pour te forcer à confesser que ma dame, quelle qu'elle puisse être, est plus belle que ta Dulcinée du Toboso. Si tu l'avoues de bonne grâce, tu éviteras la mort et m'épargneras la peine de te la donner ; mais, si tu veux combattre, voici mes conditions : si je suis vainqueur, je n'exige autre chose de toi que de déposer les armes, de cesser de courir les aventures, et de te retirer pendant un an dans ta maison, où tu vivras en paix et en repos sans mettre la main à l'épée, ainsi que l'exige la conservation de ton bien et le salut de ton âme. Si je suis vaincu, ma vie est entre tes mains, mes armes, mon cheval t'appartiennent, et la gloire de mes hauts faits devient la tienne. Vois ce que tu préfères, et réponds-moi tout de suite, car je n'ai qu'aujourd'hui pour vider cette affaire. »

Don Quichotte, tout étonné de l'arrogance du chevalier de la Blanche Lune et du sujet de son défi, lui répond d'un ton grave et sévère : « Chevalier de la Blanche Lune, dont les exploits ne sont pas parvenus jusqu'à moi, je vous ferai jurer que vous n'avez jamais vu l'illustre Dulcinée ; car, si vous l'aviez vue, vous n'auriez pas fait une telle demande ; vous connaîtriez votre erreur, et que nulle beauté ne peut égaler la sienne. Ainsi, je ne dirai pas que vous en avez menti, mais bien que vous êtes dans l'erreur ; j'accepte votre défi avec les conditions que vous m'avez proposées, je n'en excepte que la gloire de vos exploits, qui, selon vous, doit retomber sur moi, parce que je ne les connais point, ces exploits, et que je me contente des miens tels qu'ils sont. Je consens que le combat ait lieu sur-le-champ, afin que l'affaire soit vidée le jour que vous avez choisi. Prenez donc autant de

¹ *Armado de punta en blanco*, ce que l'on appelait jadis armé à blanc, armé à l'avantage, ou armé à haut appareil.

champ que vous voudrez, j'en ferai de même, et Dieu favorisera celui qu'il voudra. »

On avait aperçu de la ville le chevalier de la Blanche Lune, et le vice-roi savait qu'il était en conférence avec don Quichotte. Il crut que c'était quelque nouvelle aventure fabriquée par don Antonio, ou quelque autre gentilhomme de la ville, et s'avança sur la plage, suivi de don Antonio, et d'un grand nombre de ses amis, au moment où don Quichotte tournait bride à Rossinante pour prendre le champ nécessaire. Voyant que les deux cavaliers se disposaient à fondre l'un sur l'autre, il se mit entre les deux, et leur demanda quelle était la cause d'un combat si subit. Le chevalier de la Blanche Lune lui répondit qu'il s'agissait d'une préférence de beauté, et, en peu de mots, lui conta ce qu'il avait dit à don Quichotte, et comment les conditions du défi étaient acceptées de part et d'autre.

Le vice-roi s'approcha de don Antonio, et lui demanda tout bas s'il connaissait le provocateur, et si c'était quelque nouveau tour que l'on voulait jouer à don Quichotte. Don Antonio répondit qu'il ne le connaissait pas, et qu'il ignorait si c'était une plaisanterie ou non. Cette réponse embarrassa fort le vice-roi, qui ne savait s'il devait permettre ou non le combat. Cependant ne pouvant se persuader que ce ne fût point une plaisanterie, il se recula en disant : « Seigneurs cavaliers, puisqu'il n'y a point ici d'autre milieu que de confesser ou de mourir, que le seigneur don Quichotte est sur ses treize, et le seigneur de la Blanche Lune sur son quatorze, à la grâce de Dieu, le champ est libre. »

Les deux champions remercièrent fort civilement le vice-roi de la permission qu'il leur donnait ; don Quichotte se recommanda de tout son cœur à Dieu et à sa dame Dulcinée, comme il avait coutume de le faire en commençant les batailles qui s'offraient à lui, volta pour prendre plus de champ, parce qu'il vit que son adversaire en faisait de même ; puis, sans trompette, sans aucun instrument guerrier qui leur donnât le signal, tous deux en même temps lâchèrent la bride à leurs chevaux. Mais comme celui de l'inconnu était plus léger que Rossinante, il fournit à lui seul les deux tiers de la carrière,

et fondit sur don Quichotte avec tant d'impétuosité, sans que le cavalier se servît de sa lance, qu'il parut lever à dessein, que Rossinante et son maître allèrent rudement à terre en assez mauvais état. Aussitôt l'inconnu s'approche de don Quichotte, pose la pointe de sa lance sur la visière de son casque, et lui dit : « Tu es vaincu, chevalier, tu es mort si tu ne confesses ce que je t'ai demandé. »

Don Quichotte, étourdi, froissé de sa chute, sans avoir la force de lever sa visière, répond d'une voix faible et cassée, qui semblait sortir d'un tombeau : « Dulcinée du Toboso est la plus belle des femmes, et moi, le plus infortuné des chevaliers. Mon malheur ne saurait me faire trahir la vérité. Pousse ta lance, chevalier, ôte-moi la vie puisque tu m'as ravi l'honneur. »

— Non, certes, répond le chevalier de la Blanche Lune, je n'en ferai rien. Que la beauté de doña Dulcinée, que ta gloire restent intactes, je me contente que le grand don Quichotte se retire dans sa maison pendant un an, ou tout le temps que je lui prescrirai, ainsi que nous en sommes convenus avant le combat. »

Le vice-roi, don Antonio et beaucoup d'autres entendaient ces propos ; ils entendirent aussi que don Quichotte répondit que, pourvu qu'on ne lui demandât rien qui pût tourner au préjudice de Dulcinée, il accomplirait tout avec la ponctualité d'un véritable et loyal chevalier. Sur cette assurance l'inconnu tourne bride, salue de la tête le vice-roi, et entre dans la ville au petit galop. Le vice-roi prie aussitôt don Antonio de le suivre, pour apprendre à quel prix que ce soit qui il est.

Cependant, on relève don Quichotte, on lui découvre la figure, on le trouve blême et tout suant. Rossinante était si froissé qu'il ne pouvait se mouvoir. Sancho, triste, pensif, ne savait que dire ni que faire. Cette aventure lui semblait un songe, une machine produite par enchantement. Il voyait son maître vaincu, obligé d'être un an sans prendre les armes. La gloire de ses exploits lui semblait obscurcie, les espérances de ses nouvelles promesses, évanouies comme la fumée que dissipe le vent. Il craignait que Rossinante ne fût blessé, et son maître au moins disloqué. Finalement on emporta don

Quichotte dans une chaise à bras qu'avait envoyé chercher le vice-roi, qui se hâta de rentrer dans la ville, tant il était pressé de savoir quel était ce chevalier de la Blanche Lune qui avait si bien étrillé don Quichotte.

CHAPITRE LXV

OU L'ON FAIT CONNAÎTRE QUI ÉTAIT LE CHEVALIER DE LA BLANCHE LUNE, AVEC LA DÉLIVRANCE DE DON GRÉGORIO ET D'AUTRES ÉVÉNEMENTS.

Don Antonio Moréno se mit sur les traces du chevalier de la Blanche Lune, que poursuivirent aussi les enfants jusqu'à la porte d'une maison dans laquelle il se réfugia. Don Antonio y entra avec lui, désireux de le connaître. Il le trouva dans une salle basse, se faisant désarmer par son écuyer. L'inconnu se voyant poursuivi de la sorte : « Je vois bien, seigneur, dit-il à don Antonio, que vous êtes curieux de savoir qui je suis. Je ne vous en ferai point un mystère, et pendant que mon valet me désarme, je vous donnerai pleine satisfaction. Vous saurez donc que je m'appelle Samson Carasco ; je suis bachelier, et du même village que don Quichotte, dont les folies excitent la compassion de tous ceux qui le connaissent. Je suis un de ceux qu'elles ont touché le plus vivement, et, persuadé que le repos seul pouvait lui rendre la raison, j'ai cherché les moyens de le ramener chez lui, et de le fixer dans sa maison. Il y a trois mois environ, je me mis en campagne comme chevalier errant, me faisant appeler le chevalier des Miroirs, avec l'intention de le combattre et de le vaincre sans lui faire de mal. J'avais mis pour condition du combat que le vaincu serait à la discrétion du vainqueur, et, comme je pensais en venir aisément à bout, je voulais qu'il s'en retournât dans sa maison et qu'il n'en sortît pas d'un an, espérant que, durant cet intervalle, on pourrait le guérir. Mais la fortune en ordonna autrement, car ce fut lui

quime vainquit; il me fit vider les arçons; ainsi mes projets ne purent avoir lieu. Je m'en retournai honteux et moulu de la chute, qui fut assez grave. Cependant je ne me rebutai point, et jurai de revenir et de le vaincre, ce que j'ai fait aujourd'hui. Comme je connais son exactitude à observer les lois de la chevalerie, je ne fais aucun doute qu'il tiendra sa parole. Voilà, seigneur, sans aucune réticence, ce que vous désiriez savoir; je vous supplie de ne point me découvrir, et de ne point dire à don Quichotte qui je suis, afin que mes soins et mes bonnes intentions ne soient pas perdus, et que ce pauvre homme puisse recouvrer l'esprit, qu'il a excellent quand il n'est pas troublé par les extravagances de la chevalerie errante.

« Ah! seigneur, répondit don Antonio, Dieu puisse vous pardonner le tort que vous faites à tout le monde en voulant rendre sage¹ le plus agréable des fous. Ne voyez-vous pas que tout l'avantage qu'on pourra retirer de la sagesse de don Quichotte n'égalera jamais le plaisir que nous procuraient ses folies? Pour moi, je m'imagine que tout le talent du seigneur bachelier ne pourra jamais ramener à la raison un homme aussi complètement fou, et, si ce n'était là charité chrétienne, je ferais des vœux pour qu'il ne guérît jamais, car par sa guérison nous perdrons non seulement ses saillies, mais encore celles de Sancho, dont une seule peut charmer la mélancolie même. Toutefois je me tairai, je ne dirai mot à personne, pour voir si je me trompe en pensant que les soins du seigneur Carrasco seront sans effet. » Celui-ci répondit que l'affaire lui paraissait en bon train, et qu'il en espérait un heureux succès. Après mille offres de service de la part de don Antonio, Carrasco prit congé de lui. Il fit lier ses armes sur un mulet, remonta sur le cheval qui lui avait servi pour combattre, sortit de la ville le même jour, et retourna dans son village sans qu'il lui arrivât rien qui mérite d'être raconté.

Don Antonio rendit compte au vice-roi de ce que lui avait appris Carrasco. Le vice-roi n'en fut guère satisfait, car, par

¹ Cette prétendue guérison coûta la vie au pauvre don Quichotte, et ce trait est encore un de ceux où Cervantès a montré le plus de connaissance du cœur humain.

la retraite de don Quichotte, on perdait tout l'agrément que l'on pouvait espérer de ses folies.

Cependant, l'infortuné chevalier des Lions demeura six jours dans le lit, triste, pensif, abattu, de mauvaise humeur, toujours occupé de sa défaite. Sancho cherchait à le consoler; entre autres raisons: « Monsieur, lui disait-il, relevez la tête, réjouissez-vous si vous pouvez, et rendez grâces au ciel de ce que, si vous avez été renversé par terre, vous n'avez du moins aucune côte de rompue. Ne savez-vous pas que où l'on donne on en reçoit, et que où il y a des chevilles il n'y a pas toujours du lard? Faites la nique au médecin, puisque vous n'avez pas besoin de lui pour guérir cette maladie. Retournons chez nous, et n'allons plus chercher les aventures dans des terres inconnues. Au bout du compte, tout bien considéré, c'est moi qui y perds le plus, quoique vous soyez le plus maltraité. J'ai bien laissé avec le gouvernement le désir d'être gouverneur, mais non pas celui d'être comte, ce qui ne pourra jamais avoir lieu si, en quittant la profession de la chevalerie, vous abandonnez les moyens de devenir roi. — Tais-toi, Sancho, répond don Quichotte, tu vois bien que ma retraite ne doit durer qu'un an. Après ce temps je reprendrai mes honorables exercices, et je ne manquerai ni de royaume à conquérir ni de comté à te donner. — Dieu vous entende, dit Sancho, et que le péché soit sourd! J'ai toujours entendu dire qu'une bonne espérance vaut mieux qu'une mauvaise possession. »

En ce moment entra don Antonio d'un air extrêmement joyeux. « Bonnes nouvelles, dit-il, seigneur don Quichotte, le renégat et don Grégorio sont déjà arrivés au port; que dis-je au port? ils sont chez le vice-roi et seront ici dans un moment. — J'en suis très satisfait, dit don Quichotte en souriant à peine, mais, je l'avoue, j'eusse mieux aimé que la chose tournât autrement, parce qu'alors j'aurais été contraint de passer en Berberie, où, par la force de mon bras, j'eusse donné la liberté non seulement à don Grégorio, mais encore à tous les chrétiens qui se trouvaient en captivité. Mais que dis-je, misérable! ne suis-je pas vaincu, humilié, condamné à ne porter les armes de toute une année? Que puis-je pro-



mettre, de quoi puis-je me vanter si je dois plutôt me servir de la quenouille que de l'épée? — Eh, monsieur, dit Sancho, laissez là toutes ces lamentations. Vive la poule encore qu'elle ait la pépie. Aujourd'hui pour toi, demain pour moi. Dans toutes les rencontres et batteries on ne peut compter sur rien, mais celui qui tombe aujourd'hui peut se relever demain, à moins qu'il n'aime mieux garder le lit, c'est-à-dire qu'il ne se laisse tellement abattre qu'il ne puisse recouvrer de nouvelles forces pour un nouveau combat. Levez-vous donc pour aller recevoir don Grégorio, car tout le monde me paraît en l'air, et il doit être arrivé déjà. »

Sancho disait vrai, car le renégat et don Grégorio ayant rendu compte au vice-roi du succès de l'expédition, le jeune homme, empressé de voir Anne Félix, était venu chez don Antonio. Dans la traversée il avait changé ses habits de femme contre un costume de rameur, et, dans ce méchant équipage, il n'en semblait pas moins digne d'être aimé, servi et estimé, car il était d'une beauté surprenante, et paraissait avoir dix-sept à dix-huit ans. Ricote et sa fille coururent à sa rencontre, le père pleurant de joie, la jeune Félix avec un maintien modeste. Les amants ne s'embrassèrent pas, car l'amour excessif bannit les actions trop libres: ils ne se parlèrent que par leur silence, et leurs yeux furent les seuls interprètes de leur joie et de leurs honnêtes sentiments. Tout le monde admirait un couple aussi parfait. Le renégat raconta les moyens dont il s'était servi pour délivrer don Grégorio; celui-ci fit en peu de mots le récit des dangers qu'il avait courus dans la maison des femmes, et fit voir une sagesse que l'on ne pouvait guère attendre de son jeune âge. Enfin, Ricote paya généreusement les rameurs et le renégat. Celui-ci rentra dans le giron de l'église, et de membre gangrené devint sain et net avec le secours de la pénitence.

Deux jours après, don Antonio et le vice-roi s'occupèrent des moyens d'obtenir, pour Anne Félix et son père, la permission de rester en Espagne, car ils n'y trouvaient aucun inconvénient, voyant la piété de la fille et la droiture du père. Don Antonio, que ses affaires appelaient à la cour, offrit d'y négocier cette permission, donnant à entendre qu'avec des

présents et des protections, on venait à bout de choses plus difficiles¹. « Non, dit Ricote, qui se trouvait présent, il n'y a rien à espérer de l'argent ni des faveurs; ils ne sont d'aucun prix aux yeux du grand Bernardino de Velasco, comte de Salazar², chargé par le roi de notre expulsion. Quoiqu'il sache allier la miséricorde à la justice, comme il voit que tout le corps de notre nation est gangrené, il use plutôt du cautère qui brûle que de l'onguent qui adoucit. C'est pourquoi, avec prudence, sagacité, diligence, et favorisé par la crainte qu'il inspire, il a chargé ses robustes épaules du poids et de l'exécution de cette grande machine, sans que nos fraudes, nos ruses, nos stratagèmes, nos soins et toute notre industrie puissent endormir ses yeux d'Argus, qu'il tient toujours ouverts afin qu'aucun de nous ne demeure, ne se recèle comme une plante cachée, qui, avec le temps, pourrait pulvuler et produire des fruits venimeux dans cette Espagne, aujourd'hui si nette et débarrassée de toute crainte à notre égard. Héroïque résolution du grand Philippe III, et prudence inouïe d'en avoir confié l'exécution au sage Velasco³.

— Quoi qu'il en soit⁴, dit don Antonio, j'y mettrai tous les soins possibles, fasse ensuite le ciel ce qu'il voudra. Don Grégorio viendra avec moi consoler ses parents, qui doivent être fort affligés de son absence. Anne Félix restera dans ma maison avec ma femme, ou bien dans un couvent, et je sais

¹ Cervantès fait ici allusion à l'infidélité des subalternes chargés de l'expulsion des Morisques, qui se laissaient corrompre pour de l'argent, et gagnèrent dans cette occasion plusieurs milliers de ducats. Au reste, l'expulsion des Morisques fut aussi fatale pour l'Espagne que, pour la France, la révocation de l'édit de Nantes. Et si, dans les écrits de Cervantès, on rencontre si peu de saine philosophie, on ne doit l'imputer qu'au siècle où il vivait, courbé sous le joug des moines, de l'inquisition, et frappé sans doute encore de la terreur qu'avait dû inspirer cet acte barbare et si contraire aux intérêts de la politique. D'ailleurs il était d'une dévotion excessive, puisqu'avant de mourir il endossa l'habit de saint François.

² Ce fut, en effet, ce seigneur qui fut chargé de l'expulsion des Morisques de la Manche. Il était membre du conseil de guerre, et commissaire général de l'infanterie de Castille. C'était un homme intègre.

³ Il est sans doute curieux de mettre cet emphatique éloge dans la bouche d'un Maure; triste exemple de l'asservissement où se trouvait la pensée dans ce siècle de barbarie; et, cependant, ce même siècle produisit Rabelais.

⁴ *Una por una.*

que le vice-roi sera fort aise que Ricote demeure chez lui jusqu'à la conclusion de son affaire. »

En effet, ce seigneur y consentit, mais don Grégorio refusait d'abord de quitter Anne Félix. Cependant, quand on lui eut représenté qu'il devait aller voir ses parents, et qu'ensuite il reviendrait auprès de sa maîtresse, il se rendit. Anne Félix se retira chez l'épouse de don Antonio, et Ricote chez le vice-roi.

Le jour du départ de don Antonio arriva, puis le départ de don Quichotte et de Sancho, qui eut lieu deux jours après, car la chute ne permit point au chevalier de se mettre plus tôt en chemin. Il y eut beaucoup de soupirs, de sanglots, de larmes répandues dans la séparation des deux amants. Ricote offrit mille écus à don Grégorio, qui les refusa, empruntant à don Antonio ce dont il avait besoin. Ainsi, chacun alla de son côté, don Quichotte désarmé, et Sancho à pied, parce que le grison était chargé des armes.

CHAPITRE LXVI

QUI TRAITE DE CE QUE VERRA CELUI QUI LE LIRA,
OU DE CE QU'ENTENDRA CELUI QUI L'ÉCOUTERA LIRE.

Au sortir de Barcelone, don Quichotte retourna voir le lieu de sa défaite: « C'est ici que fut Troie, s'écria-t-il; c'est ici que mon infortune, et non ma couardise, m'a ravi toute la gloire que j'avais acquise; c'est ici que la volage déesse m'a fait éprouver son inconstance, que mes exploits ont perdu tout leur prix, et que mon honneur est tombé pour ne se relever jamais.

— Monsieur, dit Sancho, un cœur généreux doit savoir supporter les disgrâces comme se réjouir de la prospérité. J'en juge par moi-même: si j'étais joyeux lorsque j'étais gouverneur, maintenant que je suis redevenu écuyer, et à pied, je ne suis pas triste. J'ai ouï dire que celle qu'on appelle la Fortune est une femme ivrognesse, fantasque, et

surtout aveugle; ainsi, elle ne voit pas ce qu'elle fait, et ne sait qui elle abaisse et qui elle élève.

— Tu es bien philosophe, Sancho, répond don Quichotte, et tu parles fort sagement; je ne sais qui t'en a tant appris. Mais moi, je te dirai qu'il n'y a au monde fortune ni événements, bons ou mauvais, qui arrivent à l'aventure, mais par une particulière providence du ciel, et de là vient qu'on dit communément, que chacun est l'artisan de sa fortune. Je l'ai été de la mienne, mais non avec la prudence convenable, et mes présomptions m'ont perdu, car, je devais bien penser que la faiblesse de Rossinante ne pourrait résister contre la force et la grandeur de la monture du chevalier de la Blanche Lune. Je me hasardai, je fis ce que je pus, et je fus jeté par terre, et, si j'ai perdu l'honneur, je n'ai pas perdu du moins le courage de tenir ma parole. Quand j'étais chevalier errant, audacieux, vaillant, mon bras et mes actions rendaient témoignage de mon intrépidité; maintenant, simple écuyer à pied, je prouverai ma loyauté en tenant ma parole. Marchons donc, ami Sancho, allons passer dans notre pays l'année de notre noviciat. Dans cette retraite, nous reprendrons de nouvelles forces pour retourner au métier des armes, que je n'oublierai jamais.

— Monsieur, dit Sancho, cheminer à pied n'est pas chose fort agréable, ni qui excite à faire de grandes journées. Laissons ces armes accrochées à quelque arbre en place d'un pendu, alors je monterai sur le dos de mon roussin, et nous ferons nos journées comme vous le désirerez. Mais croire que je les ferai longues en allant à pied, c'est croire à l'impossible.

— Tu as raison, Sancho, répond don Quichotte, suspendons ici mes armes en trophée, et gravons au bas, sur les arbres, l'inscription que portait le trophée des armes de Roland :

Personne ne les meuve

Qui ne puisse venir avec Roland en preuve.

— Tout ceci me semble des perles, reprend Sancho, et si ce n'est que nous en avons besoin pour le chemin, je serais presque d'avis de pendre aussi Rossinante.

— Eh bien ! dit don Quichotte, ni Rossinante ni les armes, je ne veux point qu'on les pendre, de peur qu'on ne dise : *A bon service mauvaise récompense.*

— C'est bien dit, répond Sancho, car, suivant l'opinion des sages, le bât n'est pas la cause des fautes de l'âne ; et puis-que c'est Votre Grâce qui est la cause de tout le mal, vous devez vous châtier vous-même, et ne pas vous en prendre à la bénignité de Rossinante, à des armes sanglantes et brisées, ni à la délicatesse de mes pieds, en voulant leur faire faire plus de chemin qu'ils ne peuvent. »

En raisonnant ainsi, la journée se passa ; quatre autres la suivirent sans qu'ils rencontrassent aucun obstacle. Le cinquième jour, à l'entrée d'un village, ils trouvèrent à la porte d'une maison beaucoup de gens qui prenaient leurs ébats, parce que c'était un jour de fête. Quand ils approchèrent, un laboureur dit à haute voix : « Un de ces deux seigneurs qui viennent, et qui ne connaissent point les parties, nous dira ce qu'il faut faire dans notre gageure. — Oui certes, je vous le dirai en toute équité, répondit don Quichotte, pourvu que je comprenne ce dont il est question. — Mon bon seigneur, dit le paysan, voici le fait : Un homme de ce village, si gros qu'il pèse onze arrobes¹, a défié à la course un autre paysan qui n'en pèse pas plus de cinq². La condition a été de courir cent pas avec poids égaux. Nous demandâmes au provocateur comment il prétendait rendre les poids égaux ; il répondit que celui qui ne pesait que cinq arrobes devait mettre sur son dos six arrobes de fer, et qu'ainsi la balance serait égale. — Non pas, dit Sancho, avant que don Quichotte eût ouvert la bouche ; c'est à moi qui comme tout le monde le sait, sors d'être juge et gouverneur, qu'il appartient d'éclaircir vos doutes, et de porter un jugement dans cette affaire.

« A la bonne heure, dit don Quichotte, réponds, ami Sancho ; aussi bien je ne saurais donner une mie de pain à un chat, tant j'ai l'esprit troublé. — Avec cette permission, dit Sancho aux paysans qui l'entouraient la bouche ouverte, attendant sa sentence, je vous dirai, frères, que ce que demande le

¹ 275 livres de seize onces.

² 125 livres.

gros homme n'est pas raisonnable, et n'a pas l'ombre d'équité. S'il est vrai ce qu'on dit que c'est au défilé à choisir les armes, on ne doit pas les prendre telles qu'elles l'accablent et l'empêchent d'être vainqueur. Ainsi mon avis est qu'il convient que le provocateur se coupe, se taille, se rogne, comme il lui plaira, six arrobes de chair ; de cette manière il n'en pèsera plus que cinq comme son adversaire, et ils pourront courir ensemble sans blesser la justice ¹.

« Je jure Dieu, dit un laboureur qui écoutait, ce seigneur a parlé comme un bienheureux, et jugé comme un chanoine. Mais à coup sûr l'homme gras ne voudra pas se couper une once de chair, à plus forte raison six arrobes. — Le meilleur, dit un autre paysan, c'est que ces deux hommes ne courent pas ; car le maigre ne pourrait pas supporter le poids du fer, et le gras ne voudrait pas se mutiler : ainsi mettons la moitié de la gageure en vin, et conduisons ces deux seigneurs à la taverne où l'on en vend du bon ; je prends le tout sur moi. — Je vous remercie, seigneurs, dit don Quichotte, je ne saurais m'arrêter un seul moment ; de tristes pensées, des événements disgracieux me font paraître incivil, et m'obligent à marcher plus vite que je ne le voudrais. » En disant ces mots, il donne de l'éperon à Rossinante et passe outre, laissant tous ces paysans interdits de son étrange figure, et de la sagesse de celui qu'ils prirent pour son serviteur. Un des paysans se mit à dire : « Si le domestique est si sage, que doit donc être le maître ? Je gage que s'ils vont étudier à Salamanque, en un tour de main ² ils deviendront alcades ³ de cour. Car il ne faut que bien étudier, avoir du bonheur et des protections, puis, lorsque moins on y pense, on se trouve le bâton ⁴ en main ou la mitre sur la tête. »

Le maître et le serviteur passèrent la nuit au milieu des champs et à la belle étoile. Le lendemain, en poursuivant leur route, ils virent venir vers eux un homme à pied, portant

¹ On trouve dans Alciat des questions du même genre.

² En un tris.

³ Le mot *alcade* s'écrit en espagnol *alcalde*.

⁴ La vara, le bâton de l'alcade, au bout duquel est une petite croix sur laquelle jurent ceux admis à prêter serment.

au cou deux besaces, et ayant un javelot ¹ à la main comme un messenger piéton. Cet homme en s'approchant de don Quichotte, doubla le pas, courut embrasser sa cuisse droite, car il ne pouvait atteindre plus haut, et lui dit d'un air joyeux : « O monseigneur don Quichotte de la Manche, quelle satisfaction aura le seigneur duc quand il saura que vous retournez à son château, où il est encore avec madame la duchesse ! »

« Je ne vous connais point, ami, répond don Quichotte, et ne puis savoir qui vous êtes, si vous ne me l'apprenez. »

« Seigneur, dit le courrier, je suis Tosilos, laquais du seigneur duc, qui refusai de combattre avec vous, au sujet du mariage de la fille de doña Rodriguez. »

« Vrai Dieu, s'écrie don Quichotte, est-il possible que ce soit vous que les enchanteurs mes ennemis, ont métamorphosé dans le laquais que vous dites pour m'enlever l'honneur du combat ? »

« Taisez-vous, mon bon seigneur, il n'y a eu ni enchantement ni métamorphose aucune. J'étais Tosilos, laquais du duc, avant d'entrer dans la barrière comme après. Je voulais me marier sans combattre, parce que la jeune fille me plaisait ; mais je fus bien trompé dans mon attente, car vous ne fûtes pas plus tôt parti du château que le duc me fit charger de coups pour n'avoir pas suivi les ordres qu'il m'avait donnés avant d'entrer en lice. La jeune fille se fit religieuse, et doña Rodriguez est retournée en Castille. Pour moi, je vais à Barcelone porter des lettres au vice-roi de la part de mon maître. J'ai une calebasse pleine de vin vieux ; si vous désirez en prendre un trait, quoiqu'il soit un peu chaud, avec un morceau de fromage de Tronchon, il y a de quoi exciter la soif quand elle dort. »

« J'accepte l'offre sans façon, dit Sancho, que le bon Tosilos nous serve à boire en dépit de tous les enchanteurs de l'Inde. — Sancho, dit don Quichotte, tu es le premier glouton du monde et le plus grand ignorant de la terre, puisque tu ne t'aperçois pas que ce courrier est enchanté, et que c'est un faux Tosilos : reste avec lui, puisque tu le veux, rassasie-toi :

¹ *Azcona o chuzo* Notre expression *pleuvoir des haliebardes* est empruntée de l'espagnol : *Llover a chuzos*.

moi je vais aller devant à petits pas, en attendant qu'il te plaise de venir. »

Tosilos se mit à rire, il aveignit sa calebasse, son fromage, un petit pain ; puis lui et Sancho s'assirent sur l'herbe fraîche. Là, en paix et en bonne amitié, ils attaquèrent et expédièrent les provisions avec tant de courage et d'appétit qu'ils lèchèrent le paquet de lettres, seulement parce qu'il sentait le fromage ¹. Tout en mangeant, Tosilos disait à Sancho : Je crois, ami, que ton maître doit être un peu fou. — Comment doit-il répondre Sancho, il ne doit rien à personne. Il paye tout, surtout quand c'est en monnaie de folie. Qui le sait mieux que moi ? je le lui dis à lui-même ; mais de quoi cela sert-il ? surtout à présent qu'il est ruiné pour avoir été vaincu par le chevalier de la Blanche-Lune. »

Tosilos voulait que Sancho lui racontât cette aventure ; mais celui-ci observa qu'il serait malhonnête de faire attendre son maître ; qu'un autre jour, s'ils se rencontraient, il pourrait le satisfaire. Ils se levèrent, secouèrent leurs habits, nettochèrent leurs barbes, Sancho remonta sur son grison, dit adieu à Tosilos, et courut retrouver son maître, qui l'attendait à l'ombre d'un arbre.

CHAPITRE LXVII

DE LA RÉOLUTION QUE PRIT DON QUICHOTTE DE SE FAIRE BERGER, ET DE MENER UNE VIE PASTORALE PENDANT L'ANNÉE DE SON REPOS FORCÉ ; AVEC D'AUTRES ÉVÉNEMENTS AGRÉABLES.

Si don Quichotte, avant sa défaite, était sans cesse agité d'une foule de pensées, on doit croire qu'elles le tourmentaient bien davantage depuis ce triste accident. Sous cet arbre où nous l'avons laissé, mille réflexions fâcheuses l'agitaient en tout sens, et le poignaient comme un essaim d'abeilles. Les unes avaient pour objet le désenchantement de Dulcinée, d'autres la vie qu'il devait mener durant le temps de sa pénit-

¹ *Lumieron el pliego de las cartas, solo porque oía á queso.*

tence. Sancho l'aborda dans ce moment, et se loua des manières généreuses de Tosilos. « Est-il possible, lui dit don Quichotte, que tu puisses t'imaginer que c'est un véritable laquais ? Il me paraît que tu as oublié Dulcinée changée en paysanne, et le chevalier des Miroirs qui avait pris la forme du bachelier Carrasco, toutes œuvres des enchanteurs qui me persécutent. Mais dis-moi, as-tu demandé à ce prétendu Tosilos ce que Dieu a fait d'Altisidore ? a-t-elle pleuré mon absence ou bien a-t-elle mis en oubli ses amoureuses pensées ? »

« Certes, répond Sancho, j'avais bien le temps de m'occuper de niaiseries. Mort de ma vie ; êtes-vous bien dans la position de vous informer des pensées d'autrui, surtout de pensées amoureuses ? — Écoute, ami, il y a une grande différence entre les actions que l'amour fait faire, et celles qui sont dictées par la reconnaissance. Un chevalier peut bien être sans amour, mais il ne saurait être ingrat. Altisidore me voulait du bien ; elle me donna les trois coiffes que tu sais ; pleura à mon départ, me maudit, me dit des injures, se plaignit hautement sans être retenue par la honte, tous indices qu'elle m'adorait, car la colère des amants s'exhale en malédictions. Je n'avais point d'espérance à lui donner, ni de trésor à lui offrir, car mes espérances sont toutes en Dulcinée, et les trésors des chevaliers, comme ceux des démons, sont apparents et faux. Je ne puis donc lui donner que ce souvenir que je conserve d'elle, toutefois sans préjudice de celui de Dulcinée, à qui tu fais grand tort par les délais que tu apportes à te fustiger et châtier ta chair, que je voudrais voir mangée des loups, puisque tu aimes mieux la garder pour les vers, que de la faire servir au soulagement de cette pauvre femme. »

« Monsieur, répond Sancho, s'il faut vous dire la vérité, je ne puis me persuader que les coups de fouet de mes fesses aient quelque chose à voir avec les enchantements des enchantés. C'est tout comme si l'on disait : Tu as mal à la tête, frotte-toi les genoux. Au moins j'oserai bien jurer que, dans toutes les histoires de chevalerie errante que vous avez lues, vous n'avez pas trouvé un seul désenchantement par coups de fouet. Quoi qu'il en soit je m'en donnerai quand la volonté m'en viendra, et que j'aurai le temps et la commodité de le

faire. — Dieu le veuille, répondit don Quichotte, et te fasse la grâce de remplir l'obligation que tu as contractée envers ma maîtresse, qui est aussi la tienne, puisque tu es à moi. »

Ils cheminaient toujours en dévisant, et arrivèrent à l'endroit où ils avaient été renversés et foulés aux pieds par les taureaux. Don Quichotte le reconnut. « Voici, dit-il, la prairie où nous rencontrâmes, il y a quelques temps, les gentilles bergères et les galants bergers qui voulaient imiter et renouveler ici la pastorale Arcadie, projet aussi neuf que judicieux. Si ce dessein te plaisait, Sancho, je serais d'avis que nous aussi nous nous fissions bergers pendant tout le temps de ma pénitence. J'achèterais quelques brebis, et toutes les choses nécessaires à la condition pastorale ; je me ferais nommer le berger *Quijotiz*, et toi le berger *Pancino*. Nous parcourrions les montagnes, les bois, les prairies ; chantant ici, soupirant ailleurs, nous désaltérant au liquide cristal des fontaines, sur le bord des limpides ruisseaux, des fleuves majestueux. Là, le chêne bienfaisant prodigue à tous son doux et tendre fruit, le liège dur et tortueux fournit des sièges commodes ; le saule prête une ombre salubre ; les sens sont enivrés du doux parfum de la rose ; et l'émail des prairies offre aux yeux enchantés un tapis nuancé des plus riches couleurs ; l'haleine est rafraîchie par le souffle du zéphyr ; l'obscurité de la nuit tempérée par les reflets argentés de la lune, par le vif éclat des étoiles scintillantes. Les chants rustiques feront nos plaisirs ; les soupirs même auront pour nous des charmes : Apollon nous dictera des vers, l'Amour échauffera notre verve, et nous nous rendrons fameux, non seulement parmi les contemporains, mais dans les siècles à venir. »

« Pardieu ! dit Sancho, voilà un genre de vie qui me plaît extrêmement, et semble fait pour moi. Il faut que maître Nicolas et Samson Carrasco n'y aient jamais réfléchi, et sans doute ils seront bien aises de se faire bergers avec nous. Dieu veuille aussi que le curé se mette de la partie, car il est joyeux et aime à se divertir. »

« Tu as bien raison, Sancho, reprend don Quichotte ; si le bachelier Samson se fait berger, comme je n'en doute pas, il pourra s'appeler le pasteur *Sansonino* ou bien *Carrasca*, et

le barbier Nicolas, *Nicoloso*, comme l'ancien Boscan fut surnommé *Nemoroso*. Pour le curé, je ne sais trop quel nom nous pourrions lui donner, à moins que, jouant sur la qualité, nous n'en fassions le berger *Curiambro*. Quant aux bergères dont nous devons être les amants, nous leur trouverons aisément¹ des noms, et, comme celui de ma dame convient aussi bien à une bergère qu'à une princesse, je n'ai pas besoin d'en aller chercher d'autre. Quant à toi, Sancho, tu donneras à la tienne le nom que tu voudras. »

« Je ne pense pas, dit Sancho, lui en donner d'autre que *Teresa*, qui vient bien à point à sa grosse encolure et à son véritable nom puisqu'elle s'appelle Thérèse. Lorsque je la célébrerai dans mes vers, mes chastes désirs prouveront bien que je ne vais pas mendier mon pain dans la maison d'autrui. Pour le curé, il sera bon qu'il n'ait pas de bergère, il doit donner un bon exemple; quant au bachelier, il en usera comme il voudra². »

« Vrai dieu ! dit don Quichotte, quelle vie nous allons mener ! comme nous allons faire résonner les pipeaux rustiques et les cornemuses de Zamora, les tambourins, les sonnettes et les rebecs³. Si nous avions aussi des albogues⁴, il ne nous manquerait aucun instrument pastoral. »

« Qu'est-ce que c'est que des albogues ? je n'en ai jamais entendu parler, ni n'en ai jamais vues. — Les albogues sont des plaques de laiton courbées comme le dessous d'un chandelier, que l'on frappe en l'air l'une contre l'autre : elles forment un son qui, sans être harmonieux ni très agréable, ne déplaît pas et s'accorde bien avec la rusticité de la cornemuse et du tambourin. Le nom d'*albogue* est maure comme tous ceux qui, dans notre castillan, commencent par *al*, tels que *almohaza*⁵, *almorzar*⁶, *alhombra* (tapis), *alguacil*⁷, *alhu-*

¹ *Como entre peras.*

² *Su alma en su palma.*

³ Ancien violon à trois cordes.

⁴ Sorte de cymbale.

⁵ Étrille.

⁶ Manger une bouchée, d'où ce verbe a été employé pour déjeuner.

⁷ Probablement formé du verbe *guacer*, défendre, garder, secourir.

*zema*¹, *almacen*², *alcancia*³, et autres, en petit nombre. Notre langue n'a que trois mots arabes terminés en *i* : *borcegui*⁴, *zaquizamí*⁵ et *maravedí*. Pour *alhelí*⁶ et *alfagui*⁷, l'*i* final et l'*al* initial font connaître que ces mots sont arabes. Ce sont les albogues qui m'ont rappelé ce que je viens de te dire. Quant au métier de berger, je m'en acquitterai d'autant mieux que je suis un peu poète et Samson Carrasco l'est au suprême degré. Pour le curé, je n'en dis rien ; mais je crois bien qu'il en tient un peu aussi bien que maître Nicolas ; car tous les barbiers jouent de la guitare et font des couplets. Je chanterai les tourments de l'absence ; toi, tu célébreras la constance en amour ; le pasteur Carrascon se plaindra des rigueurs de sa maîtresse, le curé Curiambro de ce qu'il voudra ; ainsi tout ira à merveilles. »

« Ah ! seigneur, dit Sancho, j'ai tant de guignon que je crains bien de ne pas voir le jour où commencera cet agréable exercice. Oh ! que de jolies cuillières de bois je ferai quand je serai berger ! que de bouillie⁸, de crème, de guirlandes, de bagatelles pastorales, qui, si elles ne m'acquiescent pas le surnom de sage, me feront au moins passer pour ingénieux ! Ma fille Sanchica nous apportera à manger dans l'étable. Cependant il y faudra prendre garde ; il y a des bergers plus malicieux que simples ; je ne voudrais pas qu'elle y vint avec de la laine et s'en retournât tondue. L'amour et les mauvais désirs s'introduisent aussi bien dans les champs qu'à la ville, dans les chaumières des bergers comme dans les palais des rois. Mais ôtez la cause et l'on ne péchera plus. Quand l'œil ne voit rien le cœur ne s'égare pas. Mieux vaut le saut du buisson que la prière des gens de bien. »

« Ami Sancho, dit don Quichotte, plus de proverbes, je te prie, puisqu'un seul de ceux que tu viens de dire suffit pour

¹ Lavande, nard commun.

² Magasin, d'où le verbe *almacenar*.

³ Tire-lire, boule creuse.

⁴ Brodequin, d'où *borceguineria*, lieu où l'on en fait ou vend.

⁵ Grenier, galetas.

⁶ Girodier, violier.

⁷ C'est le *fakir*, prêtre mahométan.

⁸ *Migas*. Ragoût fait avec de la mie de pain, du saindoux, de l'ail, du piment, de l'huile, etc.

expliquer ta pensée. Je t'ai déjà conseillé bien des fois de ne pas être si prodigue de proverbes ; mais c'est prêcher dans le désert. Ma mère me châtie, je fouette de mon sabot.

« Monsieur, répond Sancho, la poêle disait au chaudron : Va-t'en de là, œil noir ; vous faites de même. Vous me reprochez de dire des proverbes, et vous les enflez deux à deux. »

« Ami, répond don Quichotte, quand je dis des proverbes, ils viennent à propos, et comme une bague au doigt ; mais toi, tu les tires par les cheveux et sembles les trainer. Si je m'en souviens bien, je t'ai déjà dit que les proverbes sont des sentences concises, tirées de l'expérience et des observations des sages de l'antiquité. Celui qui ne vient pas à propos est plutôt une absurdité qu'une sentence. Mais laissons cela, la nuit vient ; éloignons-nous un peu du grand chemin, et choisissons un endroit commode pour y passer la nuit. Dieu sait ce qu'il nous réserve pour demain. »

Ils s'assirent, soupèrent tard et mal, au grand déplaisir de Sancho, qui maudissait la frugalité des chevaliers errants, au milieu des bois et des montagnes, et regrettait vivement l'abondance des châteaux, de la maison de don Diégo Miranda, des noces du riche Camache, et du palais de don Antonio Moreno. Cependant, considérant l'impossibilité qu'il soit toujours jour ni toujours nuit, il passa celle-là à dormir, et son maître à veiller.

CHAPITRE LXVIII

AVENTURE DES POURCEAUX

La nuit était obscure, quoique la lune fût au ciel ; mais elle se trouvait dans un endroit où l'on ne pouvait pas la voir ; car souvent M^{me} Diane s'en va visiter les antipodes, et laisse dans les ténèbres nos montagnes et nos vallons. Don Quichotte obéit à la nature en faisant un premier somme ; mais il ne dort pas plus longtemps. Au rebours de Sancho, qui jamais ne faisait qu'un somme du soir au matin, ce qui prouvait en même temps et sa bonne constitution, et le peu de

soucis dont il était tourmenté. Ceux de don Quichotte l'agitaient de telle manière que, n'y pouvant tenir, il éveilla Sancho : « Ami, lui dit-il, j'admire ton heureuse constitution : on dirait que tu es de marbre ou de bronze, qui n'ont ni mouvement ni sentiment. Tu dors pendant que je veille, et tu chantes lorsque je pleure ; je suis exténué de besoin, tandis que l'excès de nourriture te rend lourd et paresseux. Il est d'un bon serviteur de compatir aux peines de son maître, et de partager ses affections. Considère le calme de cette nuit et la solitude où nous nous trouvons. La sérénité de l'air ne t'invite-t-elle pas à entremêler ton sommeil de quelque veille ? Lève-toi, je t'en conjure, mets-toi un peu à l'écart, et, de bon cœur et de bon courage, donne-toi trois ou quatre cents coups de fouet, a compte sur le désenchantement de Dulcinée : ne m'oblige pas, je te prie, à en venir aux mains avec toi comme l'autre jour ; tu les a trop rudes. Lorsque tu auras fini, nous passerons le reste de la nuit à chanter, moi les tourments de l'absence, et toi la constance en amour, commençant ainsi dès ce moment l'exercice pastoral auquel nous devons nous livrer dans notre métairie. »

« Monsieur, répond Sancho, je ne suis pas un religieux, qui se lève au milieu de la nuit pour se donner la discipline, et la douleur des coups ne me paraît pas un prélude agréable pour chanter. Laissez-moi dormir, de grâce, et ne me tourmentez plus pour me fouetter, ou, par ma foi, je ferai le serment de ne jamais toucher seulement au poil de mon habit. »

« O âme endurcie ! s'écrie don Quichotte, ô écuyer impitoyable : ô pain mal employé, et récompenses mal placées, celles que tu as reçues, et celles que je voulais te donner. Par moi tu t'es vu gouverneur, par moi tu dois espérer de te voir incessamment comte ou quelque chose d'équivalent, ce qui ne tardera pas plus longtemps que l'année de ma retraite ; car enfin : *post tenebras spero lucem*. » ¹

« Je ne comprends pas ce langage-là, dit Sancho ; tout ce

¹ *Après les ténèbres j'attends la lumière.* Ces mots latins, écrits en exergue autour d'une grue, formaient la devise de Juan de la Cuesta, premier éditeur du *Don Quichotte*, et ami de Cervantes.

que je sais, c'est que, quand je dors, je n'ai ni crainte, ni espoir, ni ambition, ni souci. Béni soit mille fois l'inventeur du sommeil : manteau qui couvre toutes les humaines pensées, aliment qui apaise la faim, breuvage qui étanche la soif, feu qui réchauffe les frimas, froid qui tempère l'excès de la chaleur, monnaie universelle de tout ce que l'on peut acheter ou vendre, balance inaltérable dans laquelle pèsent également le berger et le roi, l'ignorant et le sage ¹. Le sommeil n'a qu'une mauvaise chose, c'est que, comme je l'ai ouï dire, il ressemble à la mort ; car d'un homme qui dort à un qui est mort il n'y a pas grande différence. »

« En vérité, Sancho, je ne t'ai jamais entendu parler avec tant d'élégance, ce qui prouve bien la vérité du proverbe que tu répètes quelquefois : non avec qui tu nais, mais avec qui tu pais. »

« Malepeste ! monsieur notre maître, ce n'est pas moi maintenant qui enchâsse les proverbes ; ils vous sortent de la bouche deux à deux. A la vérité, les vôtres valent mieux que les miens, parce qu'ils viennent à propos, et que moi, je les débite au hasard ; mais enfin, ce sont toujours des proverbes. »

En ce moment ils entendirent un bruit sourd et confus qui remplissait la vallée. Don Quichotte, surpris, se lève aussitôt, met la main sur son épée, et Sancho tout tremblant se blottit sous son âne, se faisant un rempart du bât du roussin et des armes de son maître. Le bruit allait toujours croissant, et frappait d'épouvante nos deux peureux, ou du moins un, car, pour l'autre, on connaît son intrépidité. Or, ce bruit était causé par plus de six cents pourceaux que des hommes menaient à la foire pendant la nuit, et leurs cris et leurs grognements faisaient un tel vacarme, que Don Quichotte et Sancho en furent assourdis sans se douter de ce

¹ *Bien haya el que inventó el sueño, capa que cubre todos los humanos pensamientos, manjar que quita la hambre, agua que ahuyenta la sed, fuego que calienta el frío, frío que templa el ardor, y finalmente moneda general con que todas las cosas se compran, balanza y peso que iguala al pastor con el rey, y al simple con el discreto.*

Florian, apparemment fatigué d'une entreprise au-dessus de ses forces, a passé tous les détails qu'on va lire, et sauté de l'endroit où nous sommes au chapitre LXXI. Le traducteur de 1808 a également omis une grande partie du chapitre LXX.

que ce pouvait être. Cependant, la troupe grognante approchait toujours, et, sans respect pour le maître ni pour l'écuyer, elle leur passa sur le corps, avec une telle promptitude, que ces animaux immondes renversèrent à la fois don Quichotte, Rossinante, l'âne, Sancho, le rempart qu'il s'était formé, et mirent tout en confusion par terre.

Sancho, qui reconnaît enfin les cochons, se lève le mieux qu'il peut, et demande à son maître son épée pour occire au moins une demi-douzaine de ces incivils animaux. « Laisse-les, ami, répond don Quichotte, cet affront est une punition de mon péché, un juste châtiment du ciel; le chevalier errant qui s'est laissé vaincre doit être mangé des chiens, piqué des guêpes, et foulé aux pieds par les porcs. »

« C'est apparemment aussi une punition du ciel, dit Sancho, si les écuyers des chevaliers vaincus sont piqués des mouches, mangés des poux, et tourmentés par la faim. Si nous autres écuyers, nous étions les fils de ceux que nous servons, ou du moins leurs proches parents, il ne serait pas étonnant que nous portassions la peine de leurs fautes jusqu'à la troisième génération. Mais qu'ont à démêler les Pança avec les Quichotte? Asseyons-nous, et dormons le peu qu'il reste de nuit. Demain matin il fera jour et Dieu nous assistera. »

« Dors si tu veux, répond don Quichotte, toi qui es né pour dormir; mais moi qui suis fait pour veiller, je vais lâcher la bride à mes pensées, et les exhiler par un madrigal que j'ai composé cette nuit même. — A ce que je puis croire, répond Sancho, les soucis qui permettent de composer des vers ne sont pas bien grands; rimez tant que vous voudrez, moi je dormirai tant que je pourrai. » Aussitôt, prenant autant de terrain qu'il lui en fallait, il s'étend et s'endort sans que dettes, caution, ni chagrin aucun l'en empêchent. Pour don Quichotte, il s'assied sur le tronc d'un hêtre où d'un liège (Cid Hamed ne distingue pas quel arbre c'était), et, mêlant sa voix à ses soupirs, chante les vers suivants :

Amour, amour, lorsque je pense
 Au terrible tourment que tu me fais souffrir,
 Je ne songe plus qu'à mourir,
 Pour finir ainsi ma souffrance.

Mais, au point de franchir le pas
 Qui doit me délivrer des peines de la vie,
 Un excès de plaisir, dont mon âme est ravie,
 Me dérobe encore au trépas.

Ainsi, ne pouvant vivre et ne sachant mourir,
 J'éprouve à tous moments des angoisses mortelles,
 Et le sort n'a rien à m'offrir
 Qu'une vie, une mort également cruelles.

Il accompagnait chaque vers d'une infinité de soupirs et de non moins de larmes, comme un homme dont le cœur était navré de sa défaite et de l'absence de Dulcinée. Cependant, le jour vint, les rayons du soleil frappèrent les yeux de Sancho qui s'éveilla, allongeant, détirant ses membres paresseux. Il vit alors le dégât qu'avaient fait les cochons dans son bagage, et maudit de bon cœur cette orde et vile engeance.

Enfin, ils se remirent en route, et, sur le soir, ils virent venir vers eux dix hommes à cheval et quatre ou cinq à pied. Don Quichotte fut surpris, Sancho épouvanté, parce que cette troupe était armée de lances et de boucliers, en appareil de guerre. « Ah! mon ami, dit don Quichotte à Sancho, s'il m'était permis de me servir de mes armes et que ma parole n'enchaînât pas mon bras! de toute cette troupe qui s'avance vers nous, il n'y en aurait pas pour un déjeuner. Mais peut-être est-ce autre chose que ce que nous craignons. » En ce moment, les cavaliers s'approchèrent et environnèrent don Quichotte, lui mettant la pointe de leurs lances sur le dos et sur la poitrine, et menaçant de le tuer s'il faisait résistance. Un des hommes de pied mit un doigt sur sa bouche en signe de silence, saisit la bride de Rossinante, et le détourna du chemin, tandis que les autres en faisaient autant au grison monté par Sancho, le tout sans proférer une seule parole. Deux ou trois fois don Quichotte ouvrit la bouche pour demander ce qu'on lui voulait, et où on le conduisait; mais à peine remuait-il les lèvres que les autres lui présentaient le fer de leurs lances. On en usait de même avec Sancho. S'il ouvrait la bouche, on le piquait d'un aiguillon, et le roussin aussi, comme s'il eût voulu parler. La nuit venue, on doubla le pas et nos deux prisonniers sentirent redoubler leur frayeur,

surtout quand on leur disait : « Marchez, troglodytes ; taisez-vous, barbares ; souffrez, anthropophages ; cessez vos plaintes, scythes ; n'ouvrez point les yeux, meurtriers polyphèmes, lions carnivores », et autres compliments de même nature qui tourmentaient leurs oreilles. Sancho disait en lui-même : « Nous des *tortolitos*¹, des *barberos*, des *estropajos*², des *perritos*³, à qui l'on dit : vite et tôt marche ! tous ces noms-là ne me plaisent guère et ne présagent rien de bon⁴. Le malheur nous en veut comme aux chiens les coups de bâton, et plutôt aux dieux encore que ce ne fût que par des coups de bâton que finit une existence si maladventureuse. » Don Quichotte n'était pas moins stupéfait des épithètes injurieuses qu'on leur prodiguait, qui ne pouvaient leur promettre aucun bien, et dont il redoutait beaucoup de mal. Au bout d'une heure de marche, on arriva de nuit à un château que don Quichotte reconnut pour être celui du duc, chez lequel il avait séjourné. « Vrai Dieu, s'écria-t-il, qu'est ceci ? n'est-ce pas le lieu où je fus si bien accueilli, si bien traité ? mais, pour les vaincus, le bien se change en mal, et le mal en pis. » On entra dans la cour principale du château, et le spectacle qui s'offrit aux yeux des deux prisonniers augmenta leur surprise et leur effroi, comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE LXIX

DE LA PLUS ÉTRANGE AVENTURE ARRIVÉE A DON QUICHOTTE
DANS TOUT LE COURS DE CETTE GRANDE HISTOIRE

Les cavaliers mirent pied à terre, puis, de concert avec les gens de pied, ils enlevèrent don Quichotte et Sancho et les portèrent dans la cour, autour de laquelle brûlaient plus de cent flambeaux, et dans les galeries cinq cents lampes qui, dissipant l'obscurité de la nuit, portaient partout une vive

¹ *Tortolito*, tourteraux.

² Torchons.

³ Petits chiens.

⁴ *A mal viento va esta parva*, expression proverbiale.

lumière. Au milieu de la cour, à deux vares du sol, s'élevait un tombeau surmonté d'un dais de velours noir, et dont les degrés étaient chargés de cierges de cire blanche, brûlant dans plus de cent chandeliers d'argent. Sur le tombeau l'on voyait le corps d'une jeune fille, si belle qu'elle semblait prêter des charmes à la mort. Sa tête était appuyée sur un coussin de brocard, et couronnée d'une guirlande de fleurs odorantes. Elle avait les mains croisées sur sa poitrine, et tenait une palme, emblème de la victoire. A l'un des côtés de la cour, s'élevait un théâtre garni de deux sièges sur lesquels étaient assis deux personnages qui, la couronne en tête et le sceptre à la main, donnaient à connaître qu'ils étaient des rois vrais ou supposés. A côté du théâtre, où l'on montait par des degrés, étaient deux autres sièges sur lesquels on fit asseoir don Quichotte et Sancho. Tout cela se faisait en silence et par signes; on faisait entendre aux prisonniers de ne point parler; mais il n'était pas besoin de le leur recommander, car la surprise enchaînait leurs langues. Sur le théâtre montèrent, avec une nombreuse suite, deux principaux personnages, que don Quichotte reconnut aussitôt pour le duc et la duchesse, ses anciens hôtes. Ils s'assirent sur des sièges très riches, auprès de ceux des rois : nouveau sujet d'étonnement pour nos deux prisonniers, et plus grand encore quand don Quichotte reconnut que le corps posé sur le sépulcre était celui de la belle Altisidore. Lorsque le duc et la duchesse parurent, don Quichotte et Sancho se levèrent et leur firent une profonde révérence, à laquelle ils répondirent par une légère inclination de tête. En ce moment, vint un officier qui, s'approchant de Sancho, lui revêtit une robe de boucassin noir, parsemée de flammes, et, lui ôtant son chaperon, lui mit sur la tête un bonnet pointu, comme ceux que l'on met aux pénitents du saint office, lui disant à l'oreille que, s'il ouvrait la bouche, on lui mettrait un bâillon ou qu'on le tuerait. Sancho se regardait de haut en bas, se voyant tout couvert de flammes; mais, comme elles ne le brûlaient point, il n'en tenait aucun compte. Il ôta son bonnet, et, le voyant couvert de diables : « C'est encore heureux, dit-il, en le remettant, qu'ils ne me brûlent ni ne m'emportent point. » Don Quichotte le regardait

aussi, et malgré l'inquiétude qu'il avait, ne pouvait s'empêcher de rire de sa figure.

En ce moment on entendit sortir de dessous la tombe un son doux et gracieux de flûtes, qui, pour n'être mêlé d'aucune voix humaine (car ce lieu semblait l'asile du silence), n'en semblait que plus tendre et plus agréable. Aussitôt on vit paraître un beau jeune homme auprès de l'oreiller sur lequel reposait le corps. Il était vêtu à la romaine, et tenait une harpe au son de laquelle il chanta, d'une voix douce et sonore, les stances suivantes :

Tandis que l'amoureuse et triste Altisidore
Repose en ce cercueil,
Tandis que nous voyons encore
Souspirer et gémir ses compagnes en deuil,
Je vais, ainsi qu'un autre Orphée,
Chanter son mérite en mes vers,
Et, pour l'apprendre à l'univers,
En instruire la renommée,
Je ne prétends seulement pas
Le publier pendant ma vie,
Je veux même, après le trépas,
Que, libre de mon corps, mon esprit le publie.
Qu'on sache partout ses malheurs,
Que l'univers entier en pleure,
Et, jusqu'en la sombre demeure,
Que Pluton et sa cour en répandent des pleurs.

« C'en est assez, chante divin, dit alors un des rois. Ce serait aborder l'infini que vouloir célébrer la mort et les vertus d'Altisidore, qui n'est point morte dans la bouche de la renommée, et comme le pense le vulgaire ignorant, mais vit encore, va revivre parmi nous, au moyen de la pénitence que doit s'infliger Sancho Pança, ci-présent. C'est pourquoi, Radamanthe, juge avec moi dans les sombres demeures de Pluton, toi qui sais tout ce que les immuables destins ont décrété pour la résurrection de cette demoiselle, déclare-le promptement, afin que le bien que nous attendons ne soit pas différé. »

Ainsi parla Minos. Aussitôt Radamanthe se lève : « Sus, dit-il, officiers de cette maison, hauts et bas, grands et petits, venez donner sur la figure de Sancho vingt-quatre chiquenaudes ¹,

¹ Il y a dans l'espagnol *mamonas*, des suçons : aussi Cervantès dit-il, *sellad el rostro*. Cette action a chez nous un caractère indécent qui ne permet pas de l'admettre.



douze piqûres et six piqûres d'aiguilles sur ses bras et sur ses reins¹. De cette cérémonie dépend le salut d'Altisidore. » A ces mots, Sancho rompt le silence et s'écrie : « Je jure Dieu que je me laisserai martyriser la figure et meurtrir les bras, comme j'ai envie de me faire Maure. Qu'ont de commun mes meurtrissures avec la résurrection de cette fille ? La vieille retourne aux blettes². On enchante Dulcinée, il faut que je me fouette pour la désenchanter. Altisidore meurt du mal que Dieu lui envoie, et pour la ressusciter il faut que je reçoive vingt-quatre chiquenaudes, que j'aie le corps criblé de coups d'aiguilles et les bras meurtris de piqûres. A d'autres, je suis un vieux chien qui n'entends point la plaisanterie. — Tu mourras, dit Radamanthe ; adoucis-toi, tigre ; humilie-toi, superbe Nemrod, souffre et tais-toi, car on ne te demande pas l'impossible ; ne cherche point à approfondir nos mystères ; tu seras nazardé, piqué, pincé, tu gémiras. Sus, officiers, exécutez mes ordres, ou, foi d'homme de bien, je vous apprendrai votre devoir. »

A ces mots, on vit venir en procession dans la cour six duègnes, dont quatre portaient des lunettes, et toutes avaient les mains en l'air et le poignet découvert de quatre doigts pour les faire paraître plus longues, comme c'est aujourd'hui la mode³. A peine Sancho les eut-il aperçues qu'il se mit à

¹ Il faut avouer que c'est de la part du duc, ou plutôt de Cervantès, une plaisanterie un peu forte et cruelle, lui qui prétendait, *hacerle una burla mas risuena que danosa*.

² *Regostose la vieja á los bledos*, expression proverbiale pour dire qu'on prend goût à une chose, qu'on y retourne.

³ A ce sujet, Pellicer rapporte plusieurs anciennes modes espagnoles, que le lecteur sera sans doute bien aise de connaître. Les femmes portaient des bonnets (*gorras*) comme les hommes, avec des plumes, des couronnes, des diadèmes : les femmes mariées avaient un voile qui leur cachait jusqu'à la poitrine. Les toques, coiffes ou voiles étaient attachés avec des épingles d'argent à têtes dorées. Les robes étaient bordées d'hermine ou de martre, et si étroites de la ceinture, que les femmes devaient en suffoquer ; les jupes traînaient à terre. Les perruques étaient d'un commun usage. Les femmes se peignaient les yeux et les sourcils en noir, et se teignaient les ongles de diverses couleurs. Elles portaient des espèces de paniers qu'on appelait *sacristan*, des mantes appelées *de gloria*, *humo*, *cristal*, des dentelles à œil de perdrix. Leurs souliers étaient doublés de taffetas, cousus avec un fil d'or, à une seule oreille comme ceux des hommes, bordés d'or et attachés par un bouton de diamant. Sur le front elles portaient le *chiquador*, espèce de voile bordé d'or, et sur le cou un réseau de fil d'or ou de soie, qui n'empêchait nullement de contempler leurs charmes. Cette espèce de linge se nommait *volantes*, *espumillas*, *cachaza*.

beugler comme un taureau : « Je pourrai bien me laisser nazardeur par tout le monde, mais pour souffrir que des duègnes me touchent, non pas, s'il vous plaît. Égratignez-moi le visage, comme on l'a fait à mon maître dans ce château, lardez-moi le corps avec des dagues pointues, tenaillez-moi les bras avec des tenailles ardentes, je le souffrirai en patience pour le bon plaisir de ces messieurs; mais que des duègnes me touchent, je n'y consentirai pas, dût le diable m'emporter. »

« Prends patience, mon fils, dit don Quichotte en rompant le silence; satisfais ces seigneurs; combien de grâces ne dois-tu pas rendre à Dieu d'avoir en ta personne une telle vertu, qu'en te martyrisant tu désenchantes les enchantés, tu ressuscites les morts! » Cependant, les duègnes environnaient déjà Sancho, et il se calma enfin, s'assit et présenta sa figure à la première, qui lui donna une chiquenaude bien serrée et lui fit une grande révérence. « Moins de courtoisie et plus de douceur, dit Sancho; pour Dieu, vos mains sentent le vinaigre. » Enfin, toutes les duègnes le nazardèrent et d'autres le pincèrent; mais, ne pouvant supporter les piqûres d'aiguilles, il se leva furieux, et, empoignant un flambeau ardent qui était près de lui, il tomba sur les duègnes et leurs suppôts, en leur criant : « Arrière, ministres de Satan, je ne suis pas de bronze pour être insensible à cet étrange martyre. »

En ce moment, Altisidore, qui sans doute s'ennuyait d'être morte depuis si longtemps, se tourna sur le côté, ce que voyant les spectateurs, ils s'écrièrent : « Altisidore est en vie. » Radamanthe engagea Sancho à se calmer, puisque le miracle était opéré. Don Quichotte, voyant Altisidore se mouvoir, courut se mettre à genoux devant Sancho. « Voici bien le moment, lui dit-il, cher fils de mes entrailles, et non mon écuyer, voici bien le moment où tu devrais te donner quelques coups de fouet pour le désenchantement de Dulcinée; maintenant que la vertu dont tu es doué est dans toute sa force, et permet

pena et amito. Il y avait encore les guardainfantes, espèce de vertingadin, le guaypil ou guismele, espèce de manteau indien qui ne couvrait que les épaules, et ordinairement des plus riches couleurs. En 1635, Fr. Thomas Ramon fit imprimer à Saragosse la Nueva pragmática de reformation contra los abusos de los afeites, calzado, guedejas, guardainfantes, lenguaje crítico, moños, fages, y exceso en el uso del tabaco. Ce livre est curieux et rare.

d'en attendre un heureux résultat. — Monsieur, répond Sancho, cela s'appelle mettre amertume sur amertume, et non miel sur oublie ¹. Après avoir été croquignolé, pincé, lardé, voulez-vous encore que je me fouette? que ne me mettez-vous une grosse corde au cou et ne me jetez-vous dans un puits? Je ne m'en soucieraïs guère si, pour guérir les maux d'autrui, je devais être la vache de la noce. Laissez-moi tranquille, de par Dieu, sinon j'enverrai tout au diable ². »

Cependant Altisidore s'était assise sur son tombeau, et les hautbois et les flûtes accompagnaient les cris de : « Vive Altisidore ! elle est ressuscitée ! » Le duc, les rois, les juges, don Quichotte et Sancho se levèrent pour aller la recevoir et l'aider à descendre du tombeau. D'un air dolent, elle salua le duc et la duchesse, regarda don Quichotte de travers, et lui dit : « Dieu te pardonne, insensible chevalier, puisque par ta cruauté j'ai séjourné dans l'autre monde au moins plus de mille ans; et toi, le plus compatissant écuyer du monde, je te rends grâce de la vie que j'ai recouvrée. Je te fais don, ami Sancho, de six de mes chemises pour t'en faire d'autres. Si elles ne sont pas toutes bonnes, au moins sont-elles propres. » Sancho lui baisa les mains, le bonnet au poing, les genoux en terre. Le duc commanda qu'on lui ôtât la robe et le bonnet pointu; mais il demanda qu'on les lui laissât, comme un souvenir de la plus étrange des aventures. « J'y consens, répondit la duchesse; Sancho sait bien que je suis de ses amies. » Ensuite le duc ordonna qu'on débarrassât la cour, que chacun se retirât, et que l'on conduisit don Quichotte et Sancho dans l'appartement qui leur était destiné.

¹ *Argado sobre argado, y no miel sobre hojuelas.*

² *Lo echo todo à trece, aunque no se vende.*

CHAPITRE LXX

QUI SUIT AU SOIXANTE-NEUVIÈME ET TRAITE DE CHOSSES IMPORTANTES
POUR L'INTELLIGENCE DE CETTE HISTOIRE.

Sancho passa la nuit sur un petit lit dans la chambre de don Quichotte, ce qui ne lui plaisait guère; car il était bien sûr que son maître ne le laisserait pas dormir à force de questions, et il ne se sentait pas en train de faire la conversation, les douleurs qu'il avait éprouvées lui enchaînant la langue. De sorte qu'il eût mieux aimé dormir seul dans une mauvaise cabane qu'en compagnie dans un riche appartement. Sa crainte n'était que trop véritable; car, à peine fut-il au lit, que don Quichotte lui dit: « Que te semble, Sancho, des événements de cette nuit? Combien grande est la force des dédains amoureux! Tes yeux ont vu Altisidore morte, non par des traits acérés, par l'épée ou quelque arme meurtrière, ni par l'action délétère des poisons, mais seulement de mes dédains et de la rigueur que j'ai toujours eu pour elle. »

« Elle pouvait bien mourir, à la bonne heure, quand et comment bon lui semblait, répondit Sancho, et me laisser en paix, moi qui ne m'en suis point amouraché, moi qui ne l'ai dédaignée de la vie. Je suis encore à comprendre, comme je l'ai déjà dit, ce que la vie d'Altisidore, fille plus capricieuse que sage, peut avoir de commun avec le martyr de Sancho Pança. C'est maintenant que je reconnais clairement et distinctement qu'il y a des enchanteurs au monde, desquels Dieu veuille me délivrer, puisque je ne le puis faire moi-même. Mais, monsieur, avec tout cela, je vous supplie de me laisser dormir; ne m'interrogez plus si vous ne voulez pas que je me jette de la fenêtre en bas. »

« Dors, ami Sancho, si les croquignoles et les pincements te le permettent. — Monsieur, je ne connais point de douleur égale à l'affront des chiquenaudes¹, surtout données par de

¹ Las mamonas, marque qu'il est en effet honteux de porter, parce que l'on sait de qui ordinairement elle se reçoit.

vieilles femmes que Dieu confonde. Mais, puisque le sommeil est l'oubli de tous les maux, je vous conjure encore une fois de me laisser dormir. — Soit, dit don Quichotte, et Dieu soit avec toi. »

Ils s'endormirent tous deux, et Cid Hamet, auteur de cette grande histoire, profite de leur sommeil pour nous apprendre à propos de quoi le duc avait fait les préparatifs et forgé l'aventure que nous venons de décrire. Le bachelier Carrasco, n'ayant pas oublié qu'il avait été vaincu par don Quichotte, sous le nom du chevalier des Miroirs, et que sa défaite avait renversé tous ses projets, résolut de revenir à la charge, espérant un plus heureux succès. Il s'informa du page porteur de la lettre à Thérèse, de la situation du château où se trouvait don Quichotte, se procura de nouvelles armes, un cheval, et fit peindre sur son écu une blanche lune. Un mulet portait son bagage, conduit par un paysan qui ne fut pas Tomé Cecial, son premier écuyer, de peur que don Quichotte ou Sancho ne le reconnussent. Arrivé au château du duc, celui-ci l'informa de la route qu'avait prise notre chevalier, qui voulait alors se rendre aux joutes de Saragosse. Le duc en outre raconta à Carrasco tous les tours qu'il avaient joués à don Quichotte, avec l'invention du désenchantement de Dulcinée, qui devait s'opérer sur les fesses de Sancho; que l'enchantement prétendu était de l'invention dudit Sancho, lequel avait fait accroire à son maître que Dulcinée était métamorphosée en paysanne, et qu'à son tour la duchesse avait persuadé à Sancho que c'était lui qui était dupe et que Dulcinée était vraiment enchantée. Carrasco ne put s'empêcher de rire de la ruse et de la simplicité de Sancho, et de l'extrême folie de don Quichotte. Le duc le pria de repasser par son château, vainqueur ou vaincu, s'il avait rejoint don Quichotte; le bachelier le promit et poursuivit son chemin. Il ne trouva point le chevalier à Saragosse, continua sa route, et il lui arriva ce que vous avez lu. Il repassa ensuite par le château du duc, lui apprit l'issue et les conditions du combat, et que don Quichotte, en loyal chevalier, revenait pour tenir la parole qu'il avait donnée de se retirer pendant un an dans sa maison; que, durant ce temps, il pourrait arriver qu'on le guérit de

sa folie, que telle avait été l'intention qui l'avait porté, lui Carrasco, à prendre ces divers déguisements, parce que c'était grande pitié de voir un hidalgo aussi instruit que don Quichotte devenu fou. Le bachelier, ensuite, prit congé du duc, et retourna dans son village, attendant don Quichotte qui venait après lui.

Ces nouvelles donnèrent au duc l'idée de jouer ce nouveau tour, tant il avait de plaisir à s'amuser de don Quichotte et de Sancho. Il fit occuper par ses gens tous les chemins autour de son château, et ceux par où il pensait que devait revenir le chevalier. Nombre de domestiques, à pied et à cheval, avaient ordre de le saisir et de l'emmener de gré ou de force. On le trouva à la fin, on en donna avis au duc, qui instruit de son approche, fit allumer tous les flambeaux de la cour, placer Altisidore sur le tombeau, avec tout l'appareil que je vous ai décrit, le tout si bien exécuté, qu'on ne pouvait saisir la différence entre l'apparence et la réalité. Cid Hamet va plus loin ; il dit que, suivant lui, les railleurs n'étaient guère moins fous que ceux dont ils se moquaient, et que ce n'était pas la preuve d'un trop bon jugement de s'attacher ainsi à tourmenter deux insensés, l'un desquels alors dormait de tout cœur, tandis que l'autre était enseveli dans ses pensées. Le jour les surprit, ils se disposèrent à se lever, car vainqueur ou vaincu, jamais don Quichotte n'aima la plume paresseuse.

Altisidore, que don Quichotte croyait fermement ressuscitée, pour complaire à ses maîtres, se couronna de la guirlande qu'elle avait sur le tombeau, revêtit une tunique de tafetas blanc parsemé de fleurs d'or, et, les cheveux épars, appuyée sur une canne d'ébène, entra dans la chambre de don Quichotte, qui, en la voyant, fut si troublé, qu'il s'enfonça dans son lit, se cachant dans les draps et dans la couverture, sans dire un mot, sans lui faire le moindre compliment. Altisidore s'assit sur une chaise auprès du chevet, et, poussant un grand soupir, elle dit d'une voix faible et douce : « Quand les femmes de qualité, les filles modestes foulent aux pieds l'honneur, et permettent à leur langue de divulguer les secrets de leur cœur, elles se trouvent dans une fâcheuse extrémité. Je suis une de ces infortunées, seigneur don Qui-

chotte, oppressée, vaincue, éprise d'amour, mais honnête, et mes souffrances furent telles, par trop de retenue, et par le silence que je m'imposais, que mon âme s'enfuit et je perdis la vie. Il y a deux jours que tes rigueurs m'ont fait mourir, inflexible chevalier, plus dur que marbre à mes plaintes¹, ou du moins ceux qui m'ont vue m'ont jugée telle; et si l'Amour touché de mes maux, n'en eût placé le remède dans le martyre de ce bon écuyer, je n'aurais pas quitté l'autre monde. »

« L'Amour eût aussi bien pu le placer dans les tourments de mon âne, dit Sancho, je lui en aurais su bien bon gré. Mais, dites-moi, madame (ainsi le ciel puisse vous accommoder d'un amant plus sensible que mon maître), qu'avez-vous vu dans l'autre monde? qu'y a-t-il donc en enfer, que ceux qui meurent désespérés sont obligés d'en prendre le chemin? »

« La vérité, répondit Altisidore, est qu'apparemment je n'étais pas morte tout à fait, car je ne suis point entrée en enfer, et certes, si j'y étais entrée, je n'eusse pu en sortir comme je l'aurais voulu. Je n'ai été qu'à la porte, où je vis une douzaine de diables jouant à la balle en chausses et en pourpoint avec des rabats de point de Flandre, et des manchettes de même, à quatre doigts du poignet pour faire paraître la main plus longue. Ils avaient des battoirs de feu, et, ce qui m'étonna le plus, ce fut qu'au lieu de balles ils se servaient de livres, qui paraissaient remplis de vent et de bourre, chose merveilleuse et nouvelle. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut que, tandis que parmi nous, les joueurs qui gagnent se réjouissent, et ceux qui perdent ne sont pas contents, ce qui me semble assez naturel, là tous grondaient, tous reniaient, tous maudissaient. — Cela n'est pas étonnant, dit Sancho; les diables, qu'ils jouent ou non, qu'ils perdent ou qu'ils gagnent, ne peuvent jamais être contents. »

« Cela doit être, répond Altisidore; mais une autre chose me parut surprenante, c'est que, du premier bond, la balle ne pouvait plus servir; ainsi, à chaque coup, ils changeaient de livres, vieux ou nouveaux, à faire plaisir. Un de ses livres, bien relié, reçut un coup qui lui fit sortir les tripes, et dis-

¹ *Oh mas duro que marmol a mis quejas.* Ces expressions sont de Garcilaso, *églog.* 1.

persa ses feuilles. Un des diables dit à un autre : « Regarde quel est ce livre. — *La seconde partie de l'histoire de don Quichotte de la Manche*, composée, non par Cid Hamet, son premier auteur, mais par un Aragonais qui se dit natif de Tordesillas. — Ote-la d'ici, répart le premier, et jette-la dans l'abîme de l'enfer, que je ne la voie pas. — Ce livre est-il donc si mauvais, dit l'autre diable? — Si mauvais que je ne saurais le faire pire. » Les diables continuèrent leur jeu, pelottant d'autres livres; et moi, pour avoir entendu nommer don Quichotte que je chéris si tendrement j'ai conservé la mémoire de cette vision. »

« Oui, sans doute, ce devait être une vision, dit don Quichotte, car je suis seul au monde de ce nom; cette histoire court de main en main, mais ne s'arrête dans aucune, parce que chacun lui donne du pied. Je n'ai point été peiné de voir qu'on m'envoie dans les ténèbres de l'abîme, ou à la lumière des ciels, parce que je ne suis point celui dont parle cette histoire. Si elle est bonne, fidèle et vraie, elle aura des siècles de vie; mais si elle est mauvaise, de sa naissance à son enterrement le chemin ne sera pas long. »

Altisidore allait continuer ses plaintes amoureuses, quand don Quichotte lui dit : « Je vous ai exprimé plusieurs fois, madame, combien il m'est douloureux que vous m'ayez choisi pour l'objet de vos pensées, puisque je ne puis vous offrir qu'une stérile reconnaissance. Je suis né pour Dulcinée du Toboso : le destin, s'il existe, m'a consacré à elle; et croire qu'une autre beauté puisse usurper dans mon âme la place qu'elle y occupe, c'est espérer l'impossible. Ce que je dis doit suffire pour vous désabuser et vous faire rentrer dans les bornes de l'honnêteté; car à l'impossible nul n'est tenu. »

A ces mots, Altisidore feignit d'être courroucée. « Vive Dieu, dit-elle, don bacalao², âme de ciment, noyau de datte, plus têtue, plus dur qu'un vilain que l'on sollicite quand il dresse au but sa visée, si je me jette sur vous, je vous arrache les yeux. Croyez-vous, par hasard, don vaincu, don roué de coups de bâton, que je me suis laissée mourir pour vous? Apprenez que tout ce que vous avez vu cette nuit n'était qu'une

² Ce mot signifie morue, merluche.

feinte. Je ne suis pas femme à supporter, pour de tels chameaux, le plus petit mal au doigt, à plus forte raison de me laisser mourir. — Je le crois bien, dit Sancho, toutes ces morts d'amoureux ne sont que des plaisanteries; ils peuvent le dire, mais le faire, le croira qui voudra¹. »

En ce moment entra dans la chambre le poète musicien qui avait chanté les deux stances en l'honneur d'Altisidore. Il fit une grande révérence à don Quichotte, en lui disant : « Seigneur chevalier, daignez, je vous prie, me compter au nombre de vos plus dévoués serviteurs; il y a longtemps que je vous suis affectionné, tant pour votre réputation que pour vos hauts faits d'armes. — Seigneur, répondit don Quichotte, veuillez m'apprendre qui vous êtes, afin que ma courtoisie, réponde à votre mérite. — Je suis, répond le jeune homme, le musicien panégyriste de la nuit dernière. — J'avoue, dit don Quichotte, que vous avez fort bien chanté; mais les paroles ne me paraissent guère bien choisies. Qu'ont de commun les vers de Garcilaso avec la mort prétendue de cette demoiselle ? Oh ! ne vous étonnez point de cela, répond le musicien, c'est l'usage parmi les jeunes poètes du siècle que chacun écrit comme il l'entend, pille ce qui lui plaît, que cela vienne à propos ou non ; par ce moyen, toutes sottises qu'ils chantent ou qu'ils écrivent sont attribuées à des licences poétiques. »

Don Quichotte allait répondre, mais il en fut empêché par le duc et la duchesse qui venaient le voir. Il y eut entre eux une longue et douce conversation, dans laquelle Sancho dit tant de mots plaisants et malins, que le duc ne pouvait se lasser d'admirer à la fois son esprit et sa naïveté. Don Quichotte demanda la permission de partir le jour même, observant que les chevaliers vaincus comme lui devaient plutôt habiter une étable qu'un palais de roi. Les maîtres du logis y consentirent de bonne grâce et lui demandèrent si Altisidore était dans ses bonnes grâces. — Madame, répondit don Quichotte, tout le mal de cette demoiselle ne vient que de l'oisiveté. Le remède en est dans une occupation honnête et continue. Elle m'a dit qu'en enfer on portait de la dentelle;

¹ Créalo Judas.

sans doute elle sait en faire : occupée à manier les fuseaux, son esprit ne lui retracera pas sans cesse l'image de celui qu'elle aime. Tel est mon avis, mon conseil, que je crois conforme à la vérité. »

« C'est aussi le mien, dit Sancho, car de ma vie je n'ai vu ouvrière en dentelle mourir d'amour. Les demoiselles bien occupées pensent plus à finir leur tâche qu'à faire l'amour. Pour moi, lorsque je fouis la terre, je ne pense pas à mon bijou¹; je veux dire ma Thérèse, qui m'est pourtant plus chère que la prune de mes yeux. — Vous avez bien raison, dit la duchesse, je veux qu'à l'avenir Altisidore s'occupe de quelques ouvrages de lingerie² dans lesquels elle excelle. — C'est inutile, madame, d'user de ce remède, dit Altisidore; le souvenir des cruautés dont a usé envers moi ce malandrin errant suffira pour arracher son image de mon cœur, sans autre artifice. Je demande à Votre Grandeur la permission de me retirer, pour ne plus voir devant mes yeux, non pas seulement le chevalier de la triste figure, mais son effroyable et abominable mine. — Ceci, dit le duc, ressemble assez au proverbe :

Qui d'injures vous accable
A pardonner se montre favorable ».

Altisidore fit semblant de s'essuyer les yeux, salua ses maîtres et partit. »

« Pauvre fille, dit Sancho, va-t-en à la male aventure, puisque tu t'es adressée à une âme de jonc, à un cœur de chêne. Si tu m'avais choisi, tu aurais trouvé un coq chantant d'une autre manière. — La conversation finie, don Quichotte s'habilla, dina avec le duc, et se mit en route le soir.

¹ Il y a dans l'espagnol *mi oísto*. Ce mot d'amour, formé du verbe *oir* et de l'article *lo*, suppose que la personne que l'on nomme ainsi est absente. Cervantès s'est servi plusieurs fois de cette expression.

² *Labor blanca*.

« Porque aquel que dice injurias
Cerca está de perdonar.

CHAPITRE LXXI

DE CE QUI ARRIVA A DON QUICHOTTE AVEC SON ÉCUYER SANCHE
SE RENDANT DANS LEUR VILLAGE.

Le vaincu don Quichotte s'en allait cheminant moitié pensif, moitié joyeux. Sa défaite causait sa tristesse, et sa joie venait de la vertu secrète de Sancho pour la résurrection d'Altisidore, encore qu'il ne fut pas bien convaincu qu'elle était réellement morte¹. Pour Sancho, il n'était nullement joyeux, parce que Altisidore ne lui avait point donné les chemises qu'elle lui avait promises. Tourmenté de ces pensées : « En vérité, dit-il à son maître, je suis le plus malheureux médecin du monde ; il y en a² qui, tout en tuant le malade qu'ils soignent, prétendent être payés de leurs peines, qui consistent uniquement à écrire une petite cédule de quelque médecine qu'ils ne font pas eux-mêmes, mais bien l'apothicaire, qu'il faut encore payer ; et moi, à qui la guérison d'autrui coûte du sang, des chiquenaudes, des pinçons, des piqûres, des coups de fouet, cela ne me rapporte pas un liard. Mais je jure Dieu que, si quelque autre malade me tombe entre les mains, il faudra qu'il me les graisse avant que je le guérisse. L'abbé vit de ce qu'il chante, et je ne puis croire que le ciel m'ait donné la vertu que je possède pour la communiquer gratis³ aux autres. »

« Tu as raison ami Sancho, répond don Quichotte, Altisidore a fort mal fait de ne pas t'avoir donné les chemises qu'elle t'avait promises. Car, quoique la vertu que tu as t'ait été donnée gratis, et ne t'ait coûté aucune étude, le martyre de ta personne est au-dessus de toute étude. Pour moi, je puis te dire que si tu avais voulu que je te payasse les coups de fouets du désenchantement de Dulcinée, tu en aurais déjà

¹ Elle lui avait elle-même dit expressément le contraire dans son feint dépit.

² *Fisicos*, l'ancien nom des médecins, que les Anglais ont conservé.

³ *De bôbilis bôbilis*.

reçu le prix. Je ne sais pourtant si le salaire n'empêcherait pas la guérison, et je ne voudrais pas y apporter obstacle. Au bout du compte, nous ne perdrons rien pour en faire l'essai; vois, Sancho, ce que tu demandes; fouette-toi promptement, et paie-toi par tes mains, puisque tu as de l'argent à moi.»

Cette offre fit ouvrir à Sancho des yeux et des oreilles d'une palme; il consentit dans son cœur à se fouetter de bonne grâce, et dit à son maître: «Maintenant, seigneur, je me sens disposé à vous donner satisfaction, puisque j'y trouve mon profit. L'amour que j'ai pour ma femme et pour mes enfants me fait paraître intéressé; voyez ce que vous voulez me donner pour chaque coup de fouet. — S'il me fallait te payer, Sancho, répondit don Quichotte, en raison de la grandeur du service, le trésor de Venise et les mines du Potosi n'y suffiraient pas. Vois ce que tu as à moi, et fixe toi-même le prix de chaque coup.»

«Il y en a, répond Sancho, trois mille trois cents et tant; je m'en suis déjà donné cinq, mais je ne les compte pas, ils passeront pour le surplus. Venons aux trois mille trois cents. A un cuartillo¹ chacun (je n'en rabattrai rien quand tout le monde s'en mêlerait), cela fait trois mille trois cents cuartillos. Les trois mille font mille cinq cents demi-réaux, ou sept cent cinquante réaux; les trois cents font cent cinquante demi-réaux, ou soixante-quinze réaux, qui, joints aux sept cent cinquante, font en tout huit cent vingt-cinq réaux². Je retiendrai cette somme sur ce que j'ai à vous, et rentrerai dans ma maison riche et content quoique bien fouetté. On ne prend pas les truites...³. Je ne vous dis que cela.»

«Béni sois-tu mille fois, aimable Sancho, répond don Quichotte. Combien Dulcinée et moi serons obligés de te servir tous les jours que Dieu nous accordera, si elle recouvre son premier état, et il est impossible qu'elle ne le recouvre pas: son infortune deviendra félicité, et ma défaite un heureux triomphe. Vois, Sancho, quand tu veux commencer, je te donne cent réaux⁴ de plus si tu veux t'y mettre prompte-

¹ Un quart de réal, cinq liards.

² Deux cent six livres cinq sols.

³ Le proverbe espagnol est: *No se toman truchas á bragas enjutas*. On dit aussi: *No se cuece trucho sin conducho*.

⁴ Vingt-cinq francs en tout.

ment. — Quand ? dit Sancho ; cette nuit sans faute. Faites en sorte que nous couchions en pleine campagne, à la belle étoile, et je m'étrillerai d'importance. »

La nuit, que don Quichotte attendait avec tant d'impatience, arriva enfin. Il lui semblait qu'Apollon avait brisé les roues de son char, et que le jour était plus long que de coutume, comme il arrivait aux amoureux, qui ne voient jamais arriver assez tôt l'accomplissement de leurs désirs.

Enfin, ils entrèrent sous le feuillage frais de quelques arbres un peu éloignés du chemin. Sancho débarrassa les montures de leurs harnais ; puis tous deux, assis sur l'herbe tendre, soupèrent de ce que Sancho avait dans sa besace. Puis Sancho fit une discipline du licou de son âne, et fut se fourrer à vingt pas de là dans les haies. Don Quichotte, le voyant aller les épaules nuës d'un air délibéré, lui dit : « Ami, prends garde de te mettre en pièces ; que les coups s'attendent l'un l'autre ; ne te hâte point tant dans la carrière, que l'haleine ne t'aille point manquer au milieu du chemin ; je veux dire que tu ne te fouettes pas si fort que la vie ne t'aille manquer avant d'atteindre le but exigé. Mais, afin que faute de compte tu ne t'en donnes plus ou moins, je me tiendrai ici à l'écart, comptant sur mon rosaire les coups que tu te donneras. Le ciel te favorise, comme ta bonne intention le mérite. »

« Un bon payeur ne craint point de donner des gages, dit Sancho. Je veux m'en donner de manière que, sans m'ôter la vie, mes épaules s'en sentiront ; c'est sans doute en cela que consiste l'essence du miracle. »

Il se dépouilla nu de la ceinture en bas, et, saisissant la courroie, commença à se frapper et don Quichotte à compter les coups. Au bout de six ou huit, Sancho commença à trouver la charge trop forte et le prix trop modique ; il dit donc à son maître qu'il en appelait comme d'abus ; que chaque coup de fouet, comme il se les donnait, valait un demi-réal, et non un cuartillo.

« Poursuis, ami Sancho, répond don Quichotte, ne t'inquiètes pas, je double le prix. — De cette manière, répond Sancho, à la main de Dieu, pleuvent les coups de fouet ! » Mais le fripon cessa de se les donner sur les épaules, et les donna

sur les arbres, les accompagnant de temps¹ en temps de soupirs de façon qu'il semblait que chaque coup lui arrachait l'âme. Don Quichotte, naturellement sensible, craignait qu'il ne s'ôtât la vie, et qu'ainsi son attente ne fût point remplie, par l'imprudence de Sancho. « Au nom de Dieu, lui dit-il, restes-en là pour le moment. Ce remède me paraît bien dur : il faut te reposer : Zamora n'a pas été prise en une heure. Tu t'es donné plus de mille coups, si j'ai bien compté ; en voilà bien assez. L'âne, pour parler trivialement, souffre la charge, non la surcharge. »

« Non, non, seigneur, répond Sancho, on ne dira pas de moi : gâges payés, bras cassés. Écartez-vous un peu, je vais me donner encore mille coups ; en deux venues, l'affaire sera terminée, et nous en aurons de reste. — Puisque tu es dans de si bonnes dispositions, répond don Quichotte, je vais m'éloigner ; le ciel t'aide et te récompense. Sancho retourné à sa tâche, avec une telle ferveur qu'il enlève l'écorce d'un grand nombre d'arbres, tant était rigide la conscience avec laquelle il se fouettait ; puis enfin, élevant la voix et frappant un coup démesuré sur une haie : « C'est ici, dit-il, que mourra Samson et tous ceux qui sont avec lui. »

Don Quichotte accourt à cette exclamation, et, au bruit du grand coup de fouet, il s'empare du licou qui servait de nerf de bœuf à Sancho. « Ami, lui dit-il, le ciel ne permet pas que pour ma satisfaction tu perdes une vie si nécessaire à ta femme et à tes enfants. Que Dulcinée attende un autre moment ; je me renfermerai dans les bornes d'une espérance prochaine, et j'attendrai que tu aies repris de nouvelles forces pour terminer cette affaire à la satisfaction de tous. — Puisque Votre Grâce, mon seigneur, le veut ainsi, répondit Sancho, à la bonne heure ; mais je vous prie, jetez-moi votre manteau sur les épaules. Je sue, et crains de me refroidir ; les nouveaux pénitents y sont sujets. »

Don Quichotte se dépouille, ôte son manteau, en couvre Sancho, qui dort d'un trait jusqu'au lever du soleil. Ils se levèrent aussitôt, et poursuivirent leur route jusqu'à un village distant de trois lieues.

Ils s'arrêtèrent dans une hôtellerie, que don Quichotte vou-
Dar tiempo al tiempo.

lut bien reconnaître pour telle, et non pour un château entouré de fossés avec tours, herses, pont-levis; car, depuis sa défaite, il discourait plus sensément de toutes choses, comme on le verra tout à l'heure. On le fit entrer dans une salle basse où, pour tenture¹, on avait mis de vieille serge peinte, comme cela se pratique dans les auberges. Sur l'une de ces toiles étaient peint, d'une très mauvaise main, l'enlèvement d'Hélène, au moment où son hôte téméraire la ravit à Ménélas. Sur une autre, on voyait l'histoire d'Enée et de Didon; celle-ci, montée sur une haute tour, agitant un grand voile pour rappeler son infidèle amant, qui s'enfuyait sur mer dans un brigantin ou une frégate. Notez qu'Hélène se laissait enlever de bonne grâce, et souriait sous cape à son ravisseur, tandis que la belle Didon versait d'abondantes larmes². En regardant ces tapisseries: « Ces deux femmes, dit don Quichotte, furent bien malheureuses de ne pas être nées dans ce siècle, ou moi dans le leur. Car, si j'eusse rencontré les deux hommes, je leur aurais parlé de manière que Troie n'eût pas été brûlée; ni Carthage détruite. En tuant seulement Paris, j'aurais détourné tous ces maux.»

« Je gage, dit Sancho, qu'avant peu il n'y aura taverne, hôtellerie, boutique de barbier où ne soit peinte l'histoire de nos exploits; mais je voudrais qu'elles fussent peintes d'une meilleure main que ces toiles-ci.»

« Tu as raison, Sancho, dit don Quichotte, car ce peintre-ci ressemble à Orbaneja, peintre d'Ubéda, qui, quand on lui demandait ce qu'il allait peindre: « Ce qui sortira du pinceau », répondait-il; et si, par aventure, il peignait un coq, il écrivait au-dessous: *ceci est un coq*, afin qu'on ne crût pas que c'était un renard³. C'est de cette façon-là que doit être le peintre ou écrivain (car c'est tout un) qui a publié l'histoire du nouveau don Quichotte, car il a peint ou écrit à la bonne aventure; ou bien, il aura fait comme un poète nommé Mauléon, qui était ces années passées à la cour. Il répondait sur-

¹ *Guadamecil*, cuir doré, tenture fort en vogue du temps de Cervantès.

² *Lágrimas del tamaño de nueces*.

³ Cervantès a déjà parlé dans un autre endroit de cet Orbaneja et à peu près dans les mêmes termes.

le-champa tout ce qu'on lui demandait. On lui demanda un jour ce que voulait dire, *Deum de Deo*, il répondit *de donde diere*. Mais laissons cela, et dis-moi, Sancho, as-tu envie de te donner une autre touche cette nuit ? Et, veux-tu que ce soit sous un toit ou à ciel découvert ? — Par Dieu, seigneur, pour les coups que je pense me donner, autant vaut que ce soit à la maison que dans les champs. Cependant, j'aimerais mieux que ce fût sous des arbres ; il me semble qu'ils m'accompagnent et m'aident merveilleusement dans mon travail.»

« Non, Sancho, il vaut mieux te laisser reprendre des forces, et réserver ta bonne volonté pour quand nous serons arrivés chez nous, ce qui sera, je pense, après demain. — Comme il vous plaira, seigneur ; j'aimerais pourtant mieux battre le fer pendant qu'il est chaud, et moudre quand on vient de piquer la meule. C'est souvent dans le retard qu'est le danger. Tout en priant Dieu, il faut frapper du maillet. Mieux vaut un tu l'as, que deux tu l'auras. Le moineau dans la main vaut mieux que le vautour qui vole.»

« Au nom de Dieu, Sancho, plus de proverbes : on dirait que tu retournes au *sicut erat*. Parle clairement, nettement, sans figure, comme je te l'ai déjà dit ; tu verras qu'un pain t'en rendra cent. — Monsieur, répondit Sancho, je ne sais quel guignon s'en mêle, mais je ne puis avancer une raison sans proverbe, ni un proverbe qui ne me semble une raison ; mais je me corrigerai si je le peux. » Ainsi finit leur conversation.

CHAPITRE LXXII

COMMENT DON QUICHOTTE ET SANCHE ARRIVÈRENT DANS LEUR VILLAGE.

Don Quichotte et Sancho passèrent toute la journée dans l'hôtellerie, attendant la nuit, l'un pour achever la pénitence en rase campagne, l'autre pour en avoir l'effet, dans lequel étaient placées toutes ses espérances. Cependant il arriva dans la maison un voyageur à cheval, suivi de trois ou quatre domestiques, dont un lui dit : « Seigneur don Alvaro Tarfé, vous

pouvez vous arrêter ici, pour y faire la sieste, la maison paraît propre et fraîche.» A ces mots, don Quichotte dit à Sancho : « Ami, quand j'ai parcouru le livre de la seconde partie de mon histoire, je crois y avoir vu ce nom de Tarfé. — Cela peut être, dit Sancho, laissons-le mettre pied à terre, ensuite nous lui parlerons. » Le cavalier descendit, et l'hôtesse le logea dans une salle basse, à côté de celle de don Quichotte, et tapissée comme la sienne de serge peinte. Il se mit à la légère, et vint prendre le frais sur la porte de la maison, qui était large, et où se promenait don Quichotte. « Seigneur, lui dit-il, puis-je vous demander où vous allez? — Gentilhomme, je vais, répondit don Quichotte, à un village ici près, d'où je suis natif ; et vous, seigneur ? »

« Moi, dit le voyageur, je vais à Grenade, ma patrie. — C'est un fort beau pays ; mais, de grâce, dites-moi votre nom, car il m'importe de le savoir plus que vous ne pensez. — Je m'appelle don Alvaro Tarfé. — Vous êtes sans doute ce Tarfé dont il est question dans la seconde partie de l'histoire de don Quichotte de la Manche, nouvellement mise au jour par un auteur moderne ? »

« C'est moi-même ; et ce don Quichotte, le héros de l'histoire, est mon grand ami. Ce fut moi qui le tirai de son pays, et le déterminai à venir aux joutes que l'on faisait à Saragosse et où j'allais. En vérité je lui rendis un grand service, car j'empêchai que le bourreau ne lui frottât les épaules pour son excessive témérité¹. »

« Et vous paraît-il, seigneur, que je ressemble à ce don Quichotte dont vous parlez ? — Non certes, en aucune manière. — Et avait-il avec lui, un écuyer nommé Sancho Pança ? — Oui vraiment ; on disait cet écuyer fort plaisant, mais je ne lui ai jamais entendu dire rien de bon. »

« Je le crois bien, dit Sancho, car il n'appartient pas à tout le monde d'être plaisant, et je parierais que ce Sancho dont parle votre seigneurie, doit être quelque coquin, quelque larron, quelque sot. C'est moi qui suis le véritable Sancho, qui dis plus de bons mots qu'il n'y a de gouttes d'eau dans la pluie. Il ne tient qu'à vous d'en faire l'expérience :

¹ Voyez les chapitres VIII, IX et XXVI du *don Quichotte* d'Avellaneda.

suivez-moi pendant une année, vous verrez qu'ils me viennent à chaque pas, avec tant d'abondance que, souvent, sans savoir ce que je dis, je fais rire tous ceux qui m'écoutent. Quant au véritable don Quichotte de la Manche, le fameux, le vaillant, le sage, l'amoureux, le défaiseur de torts, le tuteur des pupiles et des orphelins, le rempart des veuves, le meurtrier des demoiselles¹, celui qui n'a pour unique dame de ses pensées que l'incomparable Dulcinée du Toboso, c'est le seigneur que vous voyez ici présent, lequel est mon maître ; tout autre Sancho, tout autre don Quichotte ne sont que rêveries et mensonges.»

« Sur mon âme, je vous erois, répond don Alvaro, car, en quatre mots que vous avez dits, vous avez montré plus de grâces que l'autre Sancho dans tous les discours que je lui ai entendu tenir. Il avait plutôt l'air d'un glouton que d'un beau parleur, et d'un fou que d'un plaisant. Je crois, pour moi, que les enchanteurs qui poursuivent le bon don Quichotte me persécutent aussi, puisqu'ils m'ont fait connaître le mauvais ; mais, pourtant, je ne sais qu'en dire, car j'oserais bien jurer que j'ai laissé ce dernier dans la maison du Nonce de Tolède, pour y être traité de la folie ; et maintenant je rencontre un autre don Quichotte, bien différent de celui-là.»

« Je ne sais, dit don Quichotte, si je suis bon, mais je sais bien du moins que je ne suis pas le mauvais don Quichotte ; et la preuve, seigneur don Alvaro, c'est que je n'ai été de ma vie à Saragosse. Ayant appris que ce dernier avait paru aux portes de cette ville, je n'y voulus point entrer, pour pouvoir donner un démenti à cet imposteur. Je poursuivis mon chemin jusqu'à Barcelone, séjour de la courtoisie, asile des étrangers, hôpital des pauvres, patrie des hommes vaillants, refuge des offensés, centre commun de toutes les amitiés sincères, ville en un mot dans le plus beau site du monde. Quoique les événements qui m'y sont arrivés ne soient rien moins qu'agréables, le plaisir de l'avoir vue me les fait supporter. Enfin, seigneur Tarfé, je suis ce don Quichotte dont parle la renommée ; et non ce misérable qui a voulu usurper mon

¹ C'est-à-dire de celles qui, comme Altisidore, s'avisent d'être amoureuses

nom et s'honorer de mes pensées. Je vous demande une grâce que vous ne pouvez me refuser comme chevalier ; c'est de me signer, chez l'alcade du lieu, une déclaration par laquelle vous reconnaîtrez que vous ne m'aviez jamais vu de votre vie et que je ne suis point le don Quichotte dont il est question dans le nouvel ouvrage, ni Sancho mon écuyer, celui que vous connaissiez.»

« Je le ferai de bon cœur, répondit don Alvaro, car c'est une chose digne d'admiration de voir en même temps deux don Quichotte et deux Sancho, si conformes en nom, si différents dans les actions. Je doute de ce que j'ai vu de mes yeux, et regarde comme fantastiques les événements qui me sont arrivés.»

« Je parierais, seigneur, dit Sancho, que vous êtes enchanté comme madame Dulcinée du Toboso, et plutôt à Dieu que votre désenchantement ne tint qu'à trois mille trois cents coups de fouet, comme ceux que je dois me donner pour elle ; je me les administrerais de bon cœur et sans intérêt. — Je ne sais ce que vous voulez dire avec ces coups de fouet, reprit don Alvaro. — Ce serait trop long à vous raconter pour le moment, répondit Sancho, je vous l'apprendrai si nous suivons le même chemin.»

L'heure du souper venue, les deux chevaliers soupèrent ensemble. Comme ils étaient à table, l'alcade du lieu entra dans l'hôtellerie avec son greffier. Don Quichotte le requit de recevoir la déclaration qu'il avait demandée au seigneur don Alvaro Tarfé, ci-présent, portant que ce seigneur ne l'avait jamais vu, et qu'il n'était pas le don Quichotte du livre d'Avellaneda natif de Tordesillas. L'alcade y procéda juridiquement ; la déclaration fut revêtue de toutes les formes, et don Quichotte et Sancho s'en réjouirent extrêmement, comme si la chose eût été fort importante, et qu'il n'eût pas suffi de leurs paroles et de leurs œuvres pour les bien distinguer.

Les deux cavaliers se firent force compliments, et le héros de la Manche montra tant de sagesse et d'esprit qu'il acheva de désabuser don Alvaro, lequel regardait, comme un enchantement d'avoir, pour ainsi dire, à la fois sous les yeux deux don Quichotte si différents l'un de l'autre.

La nuit venue, ils partirent de l'hôtellerie et se séparèrent au bout d'une demi-lieue, suivant chacun son chemin. Don Quichotte avait appris en peu de mots à don Alvaro sa défaite, l'enchantement de Dulcinée, et le moyen de le détruire ; tous nouveaux sujets d'admiration. Les deux cavaliers s'em brassèrent et se séparèrent.

Don Quichotte passa la nuit sous des arbres, pour fournir à Sancho le moyen de continuer sa pénitence. Il y procéda comme la nuit précédente, c'est-à-dire aux dépens de l'écorce des arbres ; car, pour ses épaules, il les préserva si bien qu'il n'en eut pas fait partir une mouche, si elle y avait été posée. Don Quichotte, toujours abusé, n'omit pas un seul coup du compte, et trouva que ceux des deux nuits, réunis, faisaient trois mille vingt-neuf. Ce jour-là le soleil parut se lever plus tôt qu'à l'ordinaire, pour être témoin du sacrifice de Sancho. Nos deux voyageurs se remirent en route, s'entretenant de l'erreur où ils avaient trouvé don Alvaro, et de l'heureuse idée qu'ils avaient eue de lui faire signer une déclaration authentique.

Ils cheminèrent toute la journée sans qu'il leur arrivât rien de digne d'être raconté. La nuit, Sancho acheva sa tâche, à la grande satisfaction de don Quichotte, qui attendait le jour avec impatience pour voir s'il ne rencontrerait pas en chemin sa dame Dulcinée désenchantée. Aussi, quand le jour fut venu, toutes les femmes qui passaient, il allait les regarder sous le nez pour voir si c'était elle, tant il avait de confiance dans la promesse de Merlin... Plein de désirs et d'espérance, il arriva sur le sommet d'une colline d'où l'on découvrait son village. A cette vue, Sancho se jeta à genoux et s'écria : « Ouvre les yeux, patrie si désirée, vois revenir à toi ton fils Sancho, sinon bien riche, du moins très bien fouetté. Ouvre tes bras, et reçois aussi ton fils don Quichotte, qui, s'il revient vaincu par un bras étranger, est du moins vainqueur de lui-même ; ce qui, selon ce qu'il m'a dit, est la plus grande victoire que l'on puisse remporter. J'apporte de l'argent ; car, si j'ai reçu de bons coups de fouet, j'en suis bien dédommagé. — Laisse là ces sottises, Sancho, dit don Quichotte ; entrons avec décence dans notre village, où nous



donnerons carrière à notre imagination et nous nous occuperons de la vie pastorale que nous devons mener.» En disant ces mots il descendit la côte et s'approcha du lieu de sa naissance.

CHAPITRE LXXIII

DES PRÉSAGES QUI S'OFFRIRENT A DON QUICHOTTE A L'ENTRÉE DE SON VILLAGE, AINSI QUE D'AUTRES ÉVÉNEMENTS QUI REHAUSSENT CETTE GRANDE HISTOIRE.

A l'entrée du village, Cid Hamet rapporte que don Quichotte rencontra deux enfants qui se disputaient, et l'un dit à l'autre : « Ne te tourmente pas tant, Periquillo, tu ne la verras de ta vie. — Entends-tu, Sancho, ce que dit cet enfant, s'écria don Quichotte : Tu ne la verras de ta vie. — Et qu'importe, répond Sancho, ce que dit cet enfant ? — Comment, qu'importe ? ne vois-tu pas que ces mots s'appliquent à mon espoir, et qu'ils veulent dire que je ne verrai Dulcinée de ma vie ? » Sancho allait répondre, quand un lièvre, poursuivi par des chasseurs et des levriers, vint tout tremblant se blottir sous les pieds du roussin. Sancho le prit et le présenta à don Quichotte, qui ne cessait de répéter : « *Malum signum, malum signum* : un lièvre fuit, des chiens le poursuivent, et Dulcinée ne paraît pas. — En vérité, dit Sancho, vous êtes un homme étrange. Supposons que ce lièvre est Dulcinée, et les chiens qui le poursuivent, les malandrins enchanteurs qui l'ont métamorphosée en paysanne ; elle fuit, je la prends, je la mets en votre pouvoir, vous la tenez dans vos bras, vous la caressez, quel mauvais signe est-ce là ? Quel fâcheux augure peut-on en tirer ? » En ce moment, les deux enfants qui se disputaient s'approchèrent pour voir le lièvre ; Sancho leur demanda ce qu'ils avaient à disputer. L'un d'eux répondit qu'il était question d'une cage de grillons qu'il avait prise à l'autre et qu'il n'avait pas l'intention de lui rendre. Sancho tira de sa poche quelque menue monnaie qu'il donna au petit garçon, lui prit la cage, et, la remettant à don Quichotte :

« Les voilà détruits, dit-il, ces présages qui n'ont pas plus de rapport à nos aventures que les neiges d'antan, ou je ne suis qu'un sot. Si j'ai bonne mémoire, j'ai ouï dire à notre curé que les personnes chrétiennes et sages ne s'arrêtent point à ces niaiseries. Vous-même, ces jours passés, me donniez à entendre que tous les chrétiens qui consultaient les augures étaient des insensés. Ne nous arrêtons donc pas plus longtemps ici, et entrons dans notre village. »

Les chasseurs s'approchèrent et demandèrent leur lièvre, qu'on leur rendit. A l'entrée du bourg, don Quichotte trouva dans une prairie le curé et Carrasco qui priaient Dieu. Or, il est bon de savoir que, sur les armes que portait le grison, Sancho avait jeté la robe de boucacin parsemée de flammes dont on l'avait revêtu au château la nuit de la résurrection d'Altisidore, et que le baudet portait en tête la mitre couverte de diables, ce qui faisait la plus étrange parure qu'âne eût jamais portée. A peine le hachelier et le curé eurent-ils reconnu nos revenants qu'ils accoururent les bras ouverts, Don Quichotte les embrassa étroitement. Les enfants, qui ont des yeux de lynx, aperçurent tout de suite la mitre de l'âne, et, s'appelant les uns les autres : « Venez, venez, disaient-ils, voir l'âne de Sancho plus brave que Mingo¹, et le cheval de don Quichotte plus maigre que quand il est parti. »

Enfin, tout ce cortège entra dans le village, et s'achemina vers la maison de don Quichotte. Ils trouvèrent à la porte la nièce et la gouvernante, instruites déjà de leur arrivée. Thérèse Pança, qui l'apprit aussitôt, accourut demi-nue et tout échevelée, tenant par la main sa fille Sanchica. Ne voyant pas Sancho paré comme un gouverneur : « Eh quoi, dit-elle, mon ami, tu viens à pied et sembles fatigué ! tu as plutôt l'air d'un déhanché² que d'un gouverneur. »

« Tais-toi, Thérèse, tais-toi ; souvent où il y a des chevilles il n'y a pas de lard. Allons à notre maison, tu apprendras

¹ Le héros d'anciens couplets populaires, où on lui dit :

; Ah. Mingo Revulgo oh hao!

¿ Qué es de tu sayo de blao?

¿ No le vistes en domingo?

² Desgovernado... que gobernador.

des merveilles. J'apporte de l'argent, ce qui est le plus important, de l'argent gagné par mon industrie, et sans faire tort à personne. — Tu apportes de l'argent, bon Sancho, dit Thérèse, sois le bienvenu ; n'importe comme tu l'aies gagné, tu n'amènes point une mode nouvelle. » Sanchica embrassa son père, lui demanda s'il lui apportait un cadeau, et lui dit qu'elle l'avait attendu comme la rosée du mois de mai. Elle le prit d'un côté tirant l'âne après elle, Thérèse de l'autre, et tous trois s'en furent à leur maison, laissant don Quichotte au pouvoir de sa nièce et de sa servante, et en compagnie du bachelier et du curé.

Don Quichotte, à peine entré, prit à l'écart ses deux amis, et leur raconta en peu de mots sa défaite, l'obligation qu'il avait contractée de rester dans sa maison pendant un an, l'intention où il était de tenir sa parole au pied de la lettre, sans s'en écarter d'un seul point, ainsi que devait le faire un loyal chevalier errant. Puis il leur communiqua le projet qu'il avait formé de se faire berger pendant cette année, et de vivre dans la solitude des champs, où il pourrait en toute liberté lâcher la bride à ses amoureuses pensées dans le vertueux exercice de pasteur. Il les conjura, s'ils n'étaient pas retenus par des affaires plus importantes, de devenir ses compagnons, se chargeant d'acheter un troupeau suffisant pour leur donner le nom de bergers. Il ajouta que le plus fort était fait, puisqu'il leur avait trouvé des noms qui leur allaient à merveille. « Et quels sont ces noms, demanda le curé ? — Je m'appellerai, répondit-il, le berger Quichottiz ; le bachelier, Carrascon ; vous, seigneur curé, Curiambro ; et Sancho, Pancino ».

Dieu sait si le bachelier et le curé furent surpris de la nouvelle folie de don Quichotte. Cependant, pour l'empêcher de retourner une autre fois à ses chevaleries, et dans l'espoir que pendant l'année on pourrait le guérir, ils firent semblant d'approuver son dessein comme sage et raisonnable, et lui promirent de l'accompagner. « Je suis, comme tout le monde le sait, un excellent poète, dit Carrasco. A toute heure je composerai des pastorales, des vers galants, ou comme ils me viendront ; nous nous entretiendrons ainsi dans les soli-

tudes où nous irons. Mais, seigneurs, le plus important est que chacun choisisse la bergère qu'il veut célébrer dans ses vers, et que nous ne laissions pas un arbre, tant dur soit-il, où nous ne gravions leurs noms, comme c'est l'usage des bergers amoureux ».

« C'est à merveille, dit don Quichotte ; pour moi, j'en'ai pas besoin de chercher le nom d'une bergère imaginaire, puisque j'ai l'incomparable Dulcinée du Toboso, la gloire de ces rivages, l'ornement de ces prairies, le soutien de la beauté, la fleur de la bonne grâce, le sujet en un mot le plus digne de tous les éloges tant hyperboliques soient-ils. — Vous avez bien raison, dit le curé ; pour nous, nous cherchons des bergères moins parfaites, qui nous conviendront toujours assez¹. — Et, si elles nous manquent, ajouta Carrasco, nous emprunterons les noms qu'on trouve dans les livres et dont le monde est rempli : Philis, Amaryllis, Diane, Floride, Galatée, Bélisarde : puisqu'on les vend sur la place, nous pouvons bien les acheter et nous les approprier. Si ma dame, ou pour mieux dire ma bergère, s'appelle Anne, je la célébrerai sous le nom d'Anarda ; Françoise deviendra Francenia ; Lucie, Lucinde ; tout cela coule de source. Si Sancho se met dans notre confrérie, il appellera sa Thérèse, Theresayna ». Don Quichotte sourit de ces noms. Le curé le loua beaucoup de son honorable et honnête résolution, et lui promit de nouveau de lui tenir compagnie tout le temps que lui laisseraient les devoirs de son ministère. Sur ce, les deux amis le quittèrent, l'engageant à soigner sa santé et à se bien nourrir.

Le sort voulut que la nièce et la gouvernante entendissent la conversation qui avait eu lieu, de sorte que, lorsque les autres furent partis, elles entrèrent chez don Quichotte, et la nièce lui dit : « Qu'est ceci, mon oncle ? nous pensions que vous reveniez avec l'intention de rester chez vous et de mener une vie honnête et tranquille ; et maintenant vous voulez vous jeter dans de nouveaux labyrinthes en vous faisant berger². En vérité, la paille est trop dure pour en

¹ Que, si no nos cuádrasen, nos esquinen.

² Haciéndose
Pastorcillo, tú que vienes,
Pastorcico, tú que vas ?

faire des chalumeaux. — Et comment, ajouta la gouvernante, pourrez-vous supporter dans les champs les chaleurs de l'été, la froidure de l'hiver, et les hurlements des loups ? L'état de berger est le métier des hommes robustes, endurcis, qui y sont élevés dès le berceau¹. Mal pour mal, mieux vaudrait être chevalier errant que berger. Croyez-moi, seigneur, suivez le conseil que je vous donne, non dans l'ivresse, mais à jeun, et âgée de cinquante ans. Restez dans votre maison, soignez votre bien, confessez-vous, faites du bien aux pauvres; s'il en arrive mal je le prends sur moi. »

« Taisez-vous, filles, répond don Quichotte, je sais bien ce que j'ai à faire. Que l'on me couche, car je ne me sens pas bien, et tenez pour assuré que, chevalier errant ou berger, je n'en pourvoirai pas moins à tout ce qui vous sera nécessaire : vous en jugerez par l'effet ». Là nièce et la gouvernante, qui sans doute étaient de bonnes filles, le mirent au lit et le traitèrent le mieux qu'il leur fut possible.

CHAPITRE LXXIV

MALADIE DE DON QUICHOTTE, SON TESTAMENT ET SA MORT.

Les choses de ce monde ne sont point éternelles, et vont en déclinant, depuis leur naissance jusqu'à leur dernière fin. Ainsi en est-il de la vie humaine. Celle de don Quichotte, n'ayant pas obtenu du ciel un privilège pour prolonger son cours, parvint à son terme lorsque moins on y pensait. Je ne sais si ce fut le chagrin de sa défaite ou la disposition du ciel qui le voulut ainsi ; mais il lui prit une fièvre qui le retint six jours au lit. Le curé, le bachelier et le barbier le visitèrent souvent, et Sancho, son bon écuyer, ne quitta point le chevet de son lit. Persuadés que sa maladie venait du souvenir de sa défaite et du chagrin de ne pas voir s'accomplir le désenchantement de Dulcinée, ses amis n'oublièrent rien pour le distraire et pour le divertir. Carrasco l'exhortait à prendre courage, et à se lever pour commencer leur

¹ Desde las fajas y mantillas.

exercice pastoral. Il avait, disait-il, déjà composé une églogue qui ne le cédait pas à une de Sannazaro¹, et acheté de ses deniers deux fameux chiens, pour garder son troupeau, l'un ayant nom Barcino et l'autre Butron. C'était un berger du Quintanar qui les lui avait vendus. Cependant rien n'adoucissait la mélancolie de don Quichotte. On appela le médecin, qui lui tâta le pouls et n'en fut pas content. Il dit que le malade devait songer au salut de son âme, car sa vie était en grand danger. Don Quichotte reçut cette nouvelle d'un air calme, ce que ne purent faire la nièce, la gouvernante et Sancho, qui se mirent à pleurer, le croyant déjà mort. « Ces pleurs, cette tristesse l'achèvent, dit le médecin. » Don Quichotte demanda qu'on le laissât seul, parce qu'il voulait dormir un peu.

Il dormit tout d'une traite pendant six heures, et déjà les deux femmes craignaient qu'il ne se réveillât plus. Il ouvrit pourtant les yeux, et s'écria d'une voix forte : « Béni soit le Dieu tout-puissant de la grâce qu'il vient de me faire ! Sa miséricorde est sans bornes : les péchés des hommes ne sauraient l'affaiblir ni l'éteindre. » La nièce écoutait en silence le discours de son oncle, qui lui semblait plus raisonnable qu'à l'ordinaire. « Que voulez-vous dire, mon cher oncle, lui dit-elle. De quels péchés, de quelle miséricorde parlez-vous ? »

« De celle que Dieu vient de me faire, et que n'ont point détournée mes péchés. Mon jugement est maintenant libre et sain, sans aucun nuage de cette ignorance qu'avait répandue sur moi la dangereuse et continuelle lecture de ces détestables livres de chevalerie ; j'en reconnais, à présent, les mensonges et les folies. Je n'ai qu'un regret, c'est que le désabusement vienne si tard qu'il ne me laissera pas le loisir de réparer le temps perdu, par la lecture d'autres livres qui porteraient la lumière dans mon esprit. Je sens ma fin prochaine, ma chère nièce ; je voudrais bien mourir de manière à ne pas emporter au tombeau le surnom de fou, quoique je l'aie été toute ma vie. Appelez, ma chère nièce, mes bons amis le curé, le bachelier et maître Nicolas le barbier : je

¹ Sannazaro, Napolitain, auteur de plusieurs églogues italiennes et du fameux poème latin : *De Partu Virginis*, auquel il travaille vingt ans.

voudrais me confesser et faire mon testament. » La nièce n'eut pas la peine de les aller chercher, car ils arrivèrent tous les trois.

A peine don Quichotte les eut-il aperçus qu'il s'écria : « Félicitez-moi mes amis, de ce que je ne suis plus don Quichotte de la Manche, mais bien Alonso Quijano que l'on a surnommé le Bon. Je me déclare ennemi d'Amadis de Gaule et de toute la coterie de sa race. Toutes ces histoires profanes de la chevalerie errante me sont maintenant odieuses ; je reconnais ma folie et le danger où m'a mis cette fatale lecture. Mais, par la miséricorde de Dieu, je suis devenu sage à mes dépens, et je l'ai maintenant en horreur ». En l'entendant parler ainsi, les trois amis le crurent atteint d'une nouvelle folie. « Et quoi, lui dit Samson, maintenant que nous savons Dulcinée désenchantée, parlez-vous de la sorte ? nous sommes sur le point de nous faire bergers, et de mener en chantant une vie de princes, et vous voulez vous faire ermite ? Taisez-vous, revenez à vous et laissons là ces discours. »

« Amis, répond don Quichotte, ce qui jusqu'ici fit ma perte, maintenant, avec l'aide du ciel, tourne à mon profit, par ma mort. Je sens ma vie qui s'échappe, laissons là les plaisanteries ; j'ai besoin d'un prêtre pour me confesser, et d'un notaire¹ pour faire mon testament. Dans la position où je me trouve, l'homme ne doit point se moquer de son âme. Ainsi, je vous supplie que, pendant que le curé me confessera, on aille me chercher un notaire. » Tous les assistants se regardaient, étonnés de son bon sens, quoique pouvant à peine y croire ; et, ce qui leur semblait un indice certain de sa mort c'était la promptitude avec laquelle il était devenu sage. En effet, à ses premiers discours il en ajouta beaucoup d'autres, si bien dits, si raisonnables, si chrétiens, qu'il n'y eut plus de doute sur la guérison de son esprit. Le curé fit sortir tout le monde, resta avec lui et le confessa. Le bachelier sortit pour aller chercher le notaire, qu'il ramena peu de temps après avec Sancho Pança. Ce pauvre Sancho, instruit par Carrasco du triste état de son maître et trouvant les femmes en pleurs, commença à pousser des sanglots et à

¹ Escribano

verser des larmes. La confession finie, le curé sortit en disant : « Il se meurt véritablement, ce bon Alonso Quijano et il est dans tout son bon sens ; il est temps qu'il fasse son testament. » Ces mots lâchèrent la bonde aux soupirs des deux femmes et de Sancho, qui pleurèrent à chaudes larmes : car, ainsi que nous l'avons déjà dit, tant que don Quichotte fut Alonso Quijano le Bon, tout court, et tant qu'il fut don Quichotte de la Manche, il eut toujours l'humeur douce et le commerce agréable. Aussi était-il chéri non seulement de ceux de sa maison, mais encore de tous les habitants du village. »

Le notaire entra suivi de tout le monde : don Quichotte dicta le préambule et toutes les formules chrétiennes en usage, puis ordonna ce qui suit :

« *Item*, de tout l'argent à moi appartenant qu'a dans les mains Sancho Pança, que dans ma folie j'appelais mon écuyer, comme il existe entre nous certains comptes de recette et de dépense, j'entends qu'on ne lui en demande aucun compte, sous aucun prétexte que ce soit, et que, quand il se sera payé de ce que je lui dois, le reste, qui est bien peu de chose, lui demeure en toute propriété et grand bien lui fasse. Et comme dans ma folie, je lui procurai le gouvernement d'une île, je voudrais, maintenant que je suis sage, pouvoir lui donner un royaume, car son attachement et sa fidélité le méritent. »

Se retournant alors vers Sancho : « Pardonne, ami, lui dit-il, les occasions que je t'ai données de paraître fou comme moi, en te faisant tomber dans l'erreur où j'étais, de croire qu'il y a eu dans le monde des chevaliers errants. »

« Ah ! monsieur, s'écria Sancho en pleurant, ne vous laissez point mourir, mais suivez mon conseil, qui est de vivre de longues années. La plus grande folie que puisse faire un homme est de se laisser mourir sans que personne le tue, ni que d'autres mains l'achèvent que celles de la mélancolie. Ne vous laissez point abattre. Levez-vous, et allons dans les champs, vêtus en bergers comme nous en sommes convenus. Peut-être derrière quelque buisson, trouverons-nous madame Dulcinée désenchantée et il n'y aura plus rien à faire. Si c'est le chagrin de votre défaite qui vous fait mourir, j'en

prendrai la faute sur moi, en soutenant que vous n'avez été abattu que parce que j'avais mal sanglé Rossinante. Vous avez vu, d'ailleurs, dans vos livres de chevalerie, que c'est une chose ordinaire de voir un chevalier renversé par un autre et que celui qui est aujourd'hui vaincu, demain est vainqueur. »

« Sancho à raison, dit Carrasco, et rapporte fort bien la vérité des faits. — Seigneur, reprit don Quichotte, n'allons pas si vite. Aux nids de l'an passé, il n'y a point de moineaux de cette année. J'étais fou, je suis devenu sage. J'étais don Quichotte de la Manche et je suis maintenant, comme je vous l'ai dit, Alonso Quijano le Bon. Puissent mon repentir et la vérité de mes sentiments me faire recouvrer l'estime que vous aviez autrefois pour moi, et que le notaire continue.

» *Item*, j'institue héritière unique, universelle de tous mes biens, Antonina Quijana, ma nièce, ci-présentée. Après avoir prélevé sur lesdits biens le montant des legs que j'ai faits, le premier paiement que l'on fera sera d'acquitter ce que je dois à ma gouvernante, à laquelle, en outre, on donnera vingt ducats pour acheter un habillement. J'institue pour mes exécuteurs testamentaires le seigneur curé et le bachelier Samson Carrasco ci-présents.

» *Item*, dans le cas où ladite Antonina Quijana, ma nièce, voudrait se marier, j'entends que ce soit avec un homme que l'on saura, par information, n'avoir jamais lu de livres de chevalerie ; et, s'il se trouvait qu'il en eût lu et que ma nièce persistât à vouloir l'épouser, j'entends qu'elle perde tout ce que je lui laisse et que mes exécuteurs testamentaires pourront employer en œuvres pies à leur volonté.

» *Item*, je supplie lesdits exécuteurs testamentaires que, si, de fortune, ils viennent à connaître l'auteur d'une seconde partie de l'histoire de don Quichotte de la Manche, ils lui demandent excuse de ma part, le plus poliment qu'ils pourront, de lui avoir, sans y penser, fourni l'occasion d'écrire tant d'extravagances. J'emporte avec moi le scrupule de cette faute involontaire. »

Le testament clos, il lui prit une défaillance et il s'étendit dans son lit. On le secourut, et, pendant trois jours qu'il vé-

cut encore, il ne cessa de tomber en syncope. Toute la maison était sur pied ; ce qui n'empêchait pas la nièce de manger, la gouvernante de boire, et Sancho de se féliciter, tant un héritage allège la peine qu'on ressent de la mort du défunt.

Enfin arriva le dernier jour de don Quichotte ; il reçut les sacrements, après avoir mille fois renié les livres de chevalerie. Le notaire, présent à sa mort, dit qu'en aucun de ces livres il n'avait lu qu'un chevalier errant fût mort dans son lit, aussi tranquillement, aussi chrétiennement que don Quichotte, qui rendit l'âme au milieu des soupirs et des gémissements de tous les assistants. Le curé requit le notaire de lui donner une attestation comme quoi Alonso Quijano, surnommé le Bon, et généralement connu sous le nom de don Quichotte de la Manche, avait cessé de vivre et était mort de sa mort naturelle, ladite attestation devant lui servir contre tout autre auteur que Cid Hamet Ben Engeli, qui prétendrait faussement le ressusciter et poursuivre à l'infini l'histoire de ses exploits.

Tel est la fin de *l'Ingénieur hidalgo de la Manche*, dont Cid Hamet n'a pas voulu nous faire connaître positivement la patrie, afin que toutes les villes et villages de la Manche se disputassent l'honneur de lui avoir donné le jour, comme autrefois les villes de la Grèce pour Homère. Nous passons sous silence les plaintes de Sancho, de la nièce et de la gouvernante. Nous omettons aussi les épitaphes que l'on fit en son honneur. En voici pourtant une de Samson Carraasco :

« Ci-git le redoutable hidalgo qui poussa si loin la valeur, qu'on a remarqué que la mort ne put triompher de sa vie par son trépas.

« Il brava l'univers entier, fut l'épouvantail et le croquemitaine du monde dans de si favorables circonstances, que ce qui assura son bonheur, c'a été de mourir sage après avoir vécu fou ! »

Voici les vers de Cervantès :

Yace aquí el hidalgo fuerte
Que á tanto extremo llegó
De valiente, que se advierte
Que la Muerte no triunfó
De su vida con su muerte.
Tuvo á todo el mundo en poco,
Fué el espantajo y el coco
Del mundo en tal coyuntura,

Le très sage Cid Hamet adresse ici ces mots à sa plume : « O ma petite plume, bien ou mal taillée, reste suspendue à ce crochet par ce fil de laiton. Tu vivras des siècles encore si de malandrins historiographes ne te décrochent point pour te profaner. Mais, avant qu'ils te touchent, tu peux leur dire de ton mieux :

Loin d'ici, faut-il vous le dire ?
Que nul de vous ne touche à moi !
Moi seule j'ai le droit d'écrire
Avec privilège du roi ¹.

« C'est pour moi seule que naquit don Quichotte, et moi, je suis née pour lui. Il sut agir et moi écrire. Nous ne faisons qu'un en dépit de ce soi-disant écrivain Tordesillesque, qui, avec une plume grossière et mal taillée, a osé tracer les exploits de mon valeureux chevalier. Ce n'est point fardeau pour ses épaules, ni sujet pour son esprit glacé. Tu lui diras, si tu viens à le connaître, qu'il laisse reposer en paix les os pourris de don Quichotte, qu'il n'entreprenne pas, contre les décrets de la mort, de le montrer à la Vieille-Castille ², le faisant sortir de la tombe, où véritablement il gît étendu de son long, dans l'impuissance de faire une nouvelle sortie.

» Pour tourner en dérision toutes les histoires de chevaliers errants, c'est bien assez de deux journées ³, qui ont eu le

Que acreditó su ventura
Morir cuerdo y vivir loco.

▲ cette épitaphe Florian a substitué la suivante :

Passant, ici repose un héros fier et doux,
Dont les nobles vertus égalaient le courage.
Hélas ! s'il n'eût été le plus charmant des fous,
On eût trouvé dans lui des humains le plus sage.

¹ Tate, tate folloncicos
De ninguno sea tocada :
Porque esta empresa, buen Rey,
Para mí estaba guardada.

² Avellaneda termine son livre en laissant don Quichotte dans la maison des fous de Tolède. Mais, ajoute-t-il, la tradition rapporte qu'il en sortit, qu'il se rendit à Madrid, et de là dans la Vieille-Castille, où lui arrivèrent des aventures extraordinaires. C'est à cette continuation dont menaçait l'Aragonais que Cervantès fait ici allusion.

³ Deux journées. C'est-à-dire, les deux parties du Don Quichotte, qui ne parurent qu'à onze ans l'une de l'autre. La première est censée sous-divisée en quatre sections, après les chapitres VIII, XIV et XXVII. Mais, cette division n'étant que sous-entendue, nous ne l'avons point exprimée.

CHAPITRE XXIV. — Où l'on rapporte mille balivernes aussi impertinentes que nécessaires à la véritable intelligence de cette grande histoire.	168
CHAPITRE XXV. — Où l'on raconte l'aventure du braiment de l'âne, et la gracieuse histoire du joueur de marionnettes avec les mémorables divinations du singe devin . .	174
CHAPITRE XXVI. — Où l'on continue la plaisante aventure du joueur de marionnettes, avec d'autres choses assurément fort bonnes	183
CHAPITRE XXVII. — Où l'on raconte qui étaient maître Pierre et son singe, ainsi que le mauvais succès de don Quichotte dans l'aventure du braiment, qui ne tourna pas comme il l'avait cru	190
CHAPITRE XXVIII. — Des choses que dit Ben Engeli, et que saura le lecteur, s'il les lit avec attention.	196
CHAPITRE XXIX. — De la fameuse aventure de la barque enchantée	201
CHAPITRE XXX. — De ce qui arriva à don Quichotte avec une belle chasserresse.	207
CHAPITRE XXXI. — Qui contient beaucoup de choses importantes.	212
CHAPITRE XXXII. — De la réponse que fit don Quichotte à son censeur, ainsi que d'autres graves et agréables événements.	219
CHAPITRE XXXIII. — De la savoureuse conversation que la duchesse et ses demoiselles eurent avec Sancho Pança, digne d'être lue et notée	232
CHAPITRE XXXIV. — Où l'on raconte comment on découvrit le moyen de désenchanter l'incomparable Dulcinée du Toboso, ce qui est une des aventures les plus fameuses de ce livre. .	239
CHAPITRE XXXV. — Où l'on poursuit le récit du moyen de désenchanter Dulcinée, avec d'autres événements admirables.	246
CHAPITRE XXXVI. — Où l'on raconte une aventure étrange et jamais imaginée de la duègne Dolorida, autrement dite comtesse Trifaldi, avec la lettre que Sancho Pança écrivit à sa femme Thérèse Pança	253



	Pages.
CHAPITRE XXXVII. — Suite de la fameuse aventure de la duègne Dolorida	258
CHAPITRE XXXVIII. — Où l'on rend compte des infortunes de la duègne Dolorida	261
CHAPITRE XXXIX. — Où la Trifaldi poursuit son étonnante et mémorable histoire	267
CHAPITRE XL. — Qui traite de choses relatives à cette aventure, ainsi qu'à cette mémorable histoire.	270
CHAPITRE XLI. — Arrivée de Chevillard et fin de cette longue histoire	275
CHAPITRE XLII. — Des conseils que donna don Quichotte à Sancho Pança, avant que celui-ci partit pour gouverner son île, avec d'autres choses dignes de remarque	285
CHAPITRE XLIII. — Suite des conseils de don Quichotte à Sancho Pança	290
CHAPITRE XLIV. — Comment Sancho Pança est mis en possession de son gouvernement. Étrange aventure arrivée à don Quichotte dans le château.	296
CHAPITRE XLV. — Comment le grand Sancho Pança prit possession de son île, et de quelle manière il commença à gouverner	305
CHAPITRE XLVI. — Étrange aventure des sonnettes et des chats, arrivée à don Quichotte dans le cours de ses amours avec la passionnée Altisidore	312
CHAPITRE XLVII. — Comment Sancho se comporte dans son gouvernement	316
CHAPITRE XLVIII. — De ce qui arriva à don Quichotte avec doña Rodriguez, la duègne de la duchesse; ainsi que d'autres faits dignes d'une éternelle mémoire.	324
CHAPITRE XLIX. — De ce qui arriva à Sancho Pança faisant sa ronde dans son île.	331
CHAPITRE L. — Où l'on déclare quels étaient les enchanteurs et les sorciers qui fustigèrent dame Rodriguez et frappèrent don Quichotte; et comment fut reçu le page porteur de la lettre à Thérèse Pança, femme de Sancho Pança	340

	Pages.
CHAPITRE LI. — Des progrès du gouvernement de Sancho, et d'autres événements non moins intéressants	348
CHAPITRE LII. — Où l'on raconte l'aventure de la seconde Doloride, ou affligée, autrement appelée doña Rodriguez	356
CHAPITRE LIII. — Fin pénible du gouvernement de Sancho Pança	363
CHAPITRE LIV. — Qui traite de choses relatives à cette histoire, et non à d'autres	368
CHAPITRE LV. — De ce qui arriva à Sancho dans le chemin et autres choses intéressantes	375
CHAPITRE LVI. — Du terrible et inouï combat qui eut lieu entre don Quichotte de la Manche et le laquais Tosilos, au sujet de la fille de la duègne Rodriguez	382
CHAPITRE LVII. — Comment don Quichotte prit congé du duc, et ce qui lui arriva avec l'effrontée et maligne Altisidore, suivante de la duchesse	386
CHAPITRE LVIII. — Comment les aventures se mirent à pleuvoir sur don Quichotte, de manière à ne lui laisser aucun loisir	390
CHAPITRE LIX. — Rencontre extraordinaire, qui peut passer pour une aventure arrivée à don Quichotte	400
CHAPITRE LX. — De ce qui arriva à don Quichotte allant à Barcelone	408
CHAPITRE LXI. — De ce qui arriva à don Quichotte en entrant dans Barcelone, avec d'autres choses plus vraies que sensées	420
CHAPITRE LXII. — Aventure de la tête enchantée et autres balivernes indispensables à raconter	422
CHAPITRE LXIII. — Du mauvais résultat qu'eut pour Sancho Pança la visite aux galères, et de la nouvelle aventure de la belle Morisque	434
CHAPITRE LXIV. — De l'aventure la plus désagréable qui fut encore arrivée à don Quichotte	443
CHAPITRE LXV. — Où l'on fait connaître qui était le chevalier de la Blanche-Lune, avec la délivrance de don Grégorio et d'autres événements	447

	Pages.
CHAPITRE LXVI. — Qui traite de ce que verra celui qui le lira ou de ce qu'entendra celui qui l'écouterà lire.	452
CHAPITRE LXVII. — De la résolution que prit don Quichotte de se faire berger et de mener une vie pastorale pendant l'année de son repos forcé; avec d'autres événements agréa- bles.	457
CHAPITRE LXVIII. — Aventure des pourceaux.	462
CHAPITRE LXIX. — De la plus étrange aventure arrivée à don Quichotte dans tout le cours de cette grande histoire. . .	467
CHAPITRE LXX. — Qui suit au soixante-neuvième et traite de choses importantes pour l'intelligence de cette histoire . .	473
CHAPITRE LXXI. — De ce qui arriva à don Quichotte avec son écuyer Sancho se rendant dans leur village.	480
CHAPITRE LXXII. — Comment don Quichotte et Sancho arri- vèrent à leur village.	485
CHAPITRE LXXIII. — Des présages qui s'offrirent à don Qui- chotte à l'entrée de son village, ainsi que d'autres événe- ments qui rehaussent cette grande histoire.	490
CHAPITRE LXXIV. — Maladie de don Quichotte, son testament, sa mort.	494

es.

52

57

62

67

73

80

85

90

94

DE MADRID - 19

Collection des Classiques GARNIER

Chaque volume broché

Relié demi-veau, tranche peigne

Demi-chagrin

TRADUCTIONS ÉTRANGÈRES

ABÉLARD et Héloïse. — Lettres complètes, 1 vol.

ARIOSTE. — Roland Furieux, 2 vol.

BEECHER STOWE. — La Case de l'oncle Tom, 1 vol. illustré.

BOCCACE. — Contes, 1 vol.

BYRON. — Œuvres complètes, 4 vol.

CAMOENS. — Les Luslades, 1 vol.

CANTU (César). — Abrégé de l'histoire universelle, 2 vol.

CERVANTÈS. — L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche, 2 vol.

— Don Quichotte de la jeunesse, 1 vol.

CONFUCIUS. — Doctrine, 1 vol.

DANTE ALIGHIERI. — La divine comédie, 1 vol.

DU PUGET. — Les Voisins, 1 vol.

— Le foyer domestique, 1 vol.

— Les filles du Président, 1 vol.

— Les Cousins, 1 vol.

GETHE. — Faust, 1 vol.

— Werther, 1 vol.

GOLDSMITH. — Le Vicaire de Wakefield, 1 vol.

MACHADO DE ASSIS. — Mémoires, 1 vol.

— Quelques contes, 1 vol.

MACHIAVEL. — Le Prince, 1 vol.

MAHOMET. — Le Koran, 1 vol.
Mânava-Dharma-Sastra ou Lois de Manou, 1 vol.

MANZONI. — Les Fiancés, 1 vol. illustré.

MARTINEZ SIERRA. — Jardin ensoleillé, 1 vol.

MILLE et un jours (Les), 1 vol.

MILLE et une nuits (Les), 3 vol.

OVIDE. — Les amours, 1 vol.

PELLICO. — Mes prisons, 1 vol.

PÉTRARQUE. — Œuvres amoureuses, 1 vol.

POGGE (facéties), 1 vol.

SCHILLER. — Œuvres dramatiques, 3 vol.

SHAKSPEARE. — Œuvres complètes, 8 vol.

SPINOZA. — Œuvres, 1 vol.

STERNE. — Tristram Shandy et le Voyage sentimental, 2 vol.

TASSE (Le). — Jérusalem délivrée, 1 vol.

THÉÂTRE ESPAGNOL, 1 vol.

THÉÂTRE ESPAGNOL (Les chefs-d'œuvre du), ancien et moderne, 2 vol.